Thèse Présenté par

Pascal ELENGESA

NDUNGUNA

UNIVERSITE DE LUBUMBASHI

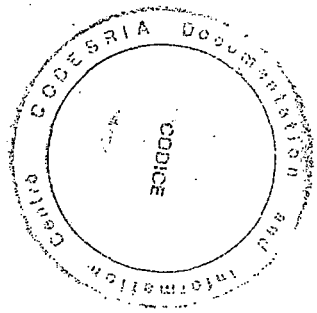
LOISIRS ET CHANGEMENTS. SOCIAUX A KINSHASA (1881--1991).

Année academtque: 1996-1997.

22 AVR. 1998

05.03.04
ELE
10490

UNIVERSITE DE LUBUMBASHI
FACULTE DES SCIENCES SOCIALES, ADMINISTRATIVES ET POLITIQUES
DEPARTEMENT DE SOCIOLOGIE ET ANTHROPOLOGIE



LOISIRS ET CHANGEMENTS SOCIAUX A KINSHASA (1881-1991).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Par :

Pascal ELENGESA NDUNGUNA,
Chef de Travaux.

Thèse de doctorat présentée et défendue publiquement en vue de l'obtention du grade de Docteur en Anthropologie.

Promoteur : Ambroise KITENGE - YA,
Professeur Ordinaire.

Année académique : 1996-1997.

EPIGRAPHES.

Dans la solitude et le silence,
On n'entend plus que l'essentiel.
Ni douleurs ni peine,
N'ébranlent ma foi.
L'épreuve est toute pleine,
De fruits bénis pour moi.

(Jamais KOLONGA).

"Au fur et à mesure que se modifieront les conditions matérielles de notre existence, que des rapports sociaux nouveaux s'établiront, que nos institutions évolueront, que l'école moderne s'étendra, nos cultures se transformeront. C'est là un processus irréversible".

(Amadou MATHAR M'BOW).-

* *

*

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

IN MEMORIAM.

A mes très regrettés grands-parents, parents, oncles et beaux-parents :

- NDUNGUNA-Ndompetelo Pierre,
- MBWILWA - Nzekani Gérard,
- NGONGA - Salangbanze Jeanne,
- MASOKA Joseph,
- MANKANGU-Ndomadolo-Wamonamo Martin,
- TONDELUA-Bueivanga Barthélemy-Polly,
- MATUTA Mat-Mbwilwa Albert,
- BUKU Emmanuel,
- MALAMBU Isidore,
- LOMBE Anselme,
- BENGONDA Gabriel,
- WANET - Wawa Joseph,

qu'il a plus au Très-Haut de rappeler à Lui sans qu'ils n'aient eu le temps de goûter aux délices de l'oeuvre qu'ils avaient personnellement initiée au prix de mille et un sacrifices.

C'est lorsque le soleil s'éclipse qu'on découvre sa grandeur. Toute chose appelant son contraire, la vie appelle la mort : les êtres les plus chers nous quittent vite, le bonheur se noie dans le chagrin. Et, ainsi va la vie ...

* *

*

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

DEDICACE.

Je dédie ce travail :

- A DIEU Tout-Puissant, notre Père céleste, l'Alpha et l'Oméga, le plus grand Génie de l'Univers. Sans Toi, Seigneur, ce travail ne serait que vent, cendre et poussière. Sois-en magnifié car c'est à Toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire, pour des siècles et des siècles !
- A mes grands-parents **N'SIEKE Ghislaine, LUAVU Rosalie, WANZUETO Dominique** ainsi qu'**EYALE Eugène** qui constituent pour moi une source intarissable d'amour et de chaleur humaine.
- A mes chers parents, **Papa NDUNGUNA-Mbwilwa Pascal, Mamans NZANGO-Ngonga Lucie et MPAKA-N'temo Louise**; à ma belle-mère **MONKA-Sabiliki Ida** ainsi qu'à **Ya-TUMBA**, dont je garderai cette sagesse biblique : "*Le juste grandira comme un palmier*" (Psaume 91).
- A tous mes oncles tant paternels que maternels, particulièrement **BAVO Augustin, NTONGO Gérard et BAYE Timothée** pour tant d'affection et de marques de délicatesse.
- A mes tantes **MATAFUKA-Mbwilwa Jeanne, MBWILWA-Lusweka Clémentine et à Ya-Fifi NDUNGUNA-Ngalanze Pascaline** dont la sollicitude légendaire demeurera une couronne de grâce pour la postérité.
- A toute la grande famille **MBWILWA** ainsi qu'à ma belle-famille (la famille WANET) pour cette attention soutenue et ce soutien inconditionnel en dépit des rigueurs de l'heure et, par moments, des "regards" des autres.
- A tous mes jeunes frères et soeurs, cousins et cousines, neveux et nièces, petits-fils et petites-filles à qui je recommande cette noble pensée de Franklin Delano ROOSEVELT (1882-1945) : "Il y a quelque chose de pire dans la vie que n'avoir pas réussi : c'est de n'avoir pas essayé".
- A ma chère épouse, **WAWA-Wanet Elly**, pour sa confiance, sa patience et sa bravoure, sans parler de sa piété ni de sa spiritualité - Dieu merci ! - exemptes d'exhibitionnisme et de triomphalisme.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

- A **MAYINGA-Luzolo Laurentine** et la famille **MBENGO**, malgré le rendez-vous manqué (peut-être que ce n'était pas dans le plan de Dieu ...).
- A ma tendre progéniture dont la venue au monde a donné un sens, sinon ajouté une nouvelle dimension, à ma vie. Qu'elle retienne une chose capitale : la force de caractère est plus importante que tous les dons réunis, y compris l'intelligence.

Pascal ELENGESA NDUNGUNA.-

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

* *

*

AVANT-PROPOS OU HISTOIRE D'UN PROJET.

La présente dissertation doctorale est la réalisation d'un vieux rêve scientifique né de nos premiers pas amorcés déjà à l'issue de nos études de Licence (1). Si nous le soulignons d'entrée de jeu, ce n'est pas tant pour en établir le caractère sérieux des résultats que pour évoquer les difficultés majeures - du reste inhérentes aux rigueurs du métier - qui auront émaillé sa matérialisation. Ces difficultés sont de deux ordres : matériel et objectif. En effet, ayant choisi un terrain situé à plus de 2.000 Km de notre institution d'attache, nous étions ipso facto en bute à moult problèmes pour nous y rendre régulièrement suivant les exigences de la recherche.

Dans l'ordre d'idées voisin, nous ne pouvons taire la pauvreté des bibliothèques locales qui, manifestement, était en contradiction flagrante avec notre préoccupation principale, celle d'apporter un jour notre modeste contribution aux sciences sociales dans notre pays. A ce sujet, nous tenons à expirmer en ce jour notre profonde gratitude aux Autorités de notre Alma Mater, plus particulièrement aux membres (honoraires aussi bien qu'actuels) du Comité de Gestion auxquels nous associons les Autorités décanales et départementales de la Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, en raison de l'intérêt qu'ils ont manifesté pour cette recherche, des facilités qu'ils nous ont accordées pour l'accomplir et de leur sollicitude permanente dont nous avons été l'heureux bénéficiaire.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) *Espaces et conditionnement culturel dans les zones de squatting. Cas de Kisenso à Kinshasa*, mémoire de licence en Anthropologie, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNAZA/Campus de Lubumbashi, juillet 1977, 179 p.

Nous saluons également ici l'intervention efficace du Conseil pour le Développement de la Recherche Economique et Sociale en Afrique (C.O.D.E.S.R.I.A.) basé à Dakar, au Sénégal. En effet, lauréat de l'édition 1988 (1), nous bénéficiâmes en son temps non seulement de subsides substantiels, mais encore et surtout d'un lot d'ouvrages fondamentaux récents qui nous ont beaucoup aidé dans la forme définitive de notre travail.

Cependant, nonobstant notre ferme détermination, la situation devait localement se compliquer à partir du moment où des responsabilités administratives vinrent s'y ajouter : du poste de Secrétaire du Département de Sociologie et Anthropologie (Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques/UNILU) chargé de la Recherche (de 1984 à 1985) à celui de Directeur-Adjoint du Centre d'Etudes Socio-Politiques pour l'Afrique Centrale (C.E.P.A.C.), de 1992 à ce jour, en passant par les fonctions de Secrétaire du même département chargé cette fois-ci de l'Enseignement (de 1985 à 1986), de Secrétaire Académique de la Faculté des Sciences Economiques/UNILU (de 1986 à 1989), d'Assistant Principal du Secrétaire Général Académique/UNILU (de 1989 à 1990) et de Secrétaire Particulier du Recteur de l'UNILU (de 1990 à 1992). Il fallut désormais concilier trois tâches aussi disparates que l'administration, l'enseignement et la recherche anthropologique. La première était un accident, la seconde un devoir d'Etat et la dernière une passion.

Les difficultés liées à l'objet même de la recherche n'ont pas été des moindres. Au départ, en effet, nous étions tenté de faire une étude sur l'incidence de l'implantation de la Compagnie Sucrière de Kwilu-Ngongo sur l'organisation socio-culturelle des Ndibu de l'ex-Bas-Zaïre, un des sous-groupes de l'ethnie kongo à laquelle nous appartenons. Ce projet fut vite abandonné en raison de l'éloignement et de la quasi inaccessibilité du terrain. C'est ainsi

---

(1) Cf. *Bulletin du CODESRIA*, n°2, Dakar, 1988, p. 6.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

que nos tous premiers balbutiements scientifiques manuscrits porteront plutôt sur l'ampleur du phénomène de squatting dans les villes du Congo en général et à Kinshasa en particulier. Ils seront suivis et corrigés en 1978 par le **Professeur Ordinaire BOLA N'Teto wa Mujijima (ex-André BOLS)**, un des premiers Anthropologues du pays. Sauf erreur de notre part, notre premier promoteur de thèse s'est montré très enthousiaste face à cette recette scientifique sous sa première forme. L'idée d'initier une série de projets de recherche auxquels il tenait à nous associer en fut une preuve irréfutable. Malheureusement tous nos espoirs s'évanouiront lorsqu'un jour, le Professeur nous fit part de son départ définitif pour l'Europe. Un coup dur, certes, mais pas fatal.

Orphelin scientifique, nous avons résolu de jeter notre dévolu sur un autre Anthropologue, le **Professeur GUDIJIGA-a-Gikapa**. L'espoir renaquit ... mais pour combien de temps ? Puisque quelque deux ans après, le deuxième promoteur fut, à son tour, appelé à la Primature à Kinshasa où il devait exercer de hautes fonctions à caractère politique. Mais nous n'avons pas capitulé pour autant. En effet, au lieu de verser dans le travers de lamentations, nous avons plutôt mis à contribution un principe spirituel qui nous est cher : "savoir, pouvoir, oser et se taire". C'est la raison pour laquelle, toujours prêt comme un scout, nous avons dû réajuster notre tir en campant nos préoccupations scientifiques cette fois-ci dans la sphère des loisirs et des changements sociaux des habitants de la capitale. Ce qui constitua pour nous un sauf-conduit lorsque nous levâmes l'option de nous en remettre simultanément aux Professeurs Ordinaires **NIZURUGERO Rugagi, TSHUNGU Bamesa Zakama et KITENGE-Ya** qui acceptèrent volontiers, sans se faire prier du tout, de former un comité de lecture ou de suivi sous la supervision du premier cité, notre "père scientifique". Dans l'informel, le **Professeur KALABA Mutabusha** y a mis du sien. Nous sommes très sensible à cette marque d'attention.

Les impondérables de dernières minutes ont fait que le **Professeur KITENGE-Ya** prenne la relève du **Professeur NIZURUGERO** empêché et que lui-même soit relayé par le **Professeur Ordinaire VWAKYANAKAZI Mukohye.** Leurs compétences respectives, leurs vertus

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

tant morales que sociales, bref leur rigueur, qui constrastaient d'ailleurs avec leur disponibilité, se passe de tout commentaire : on ne les rencontre que chez quelques rares hommes qui font leurs la réussite et la déconfiture des autres. Désormais, ce qu'ils représentent, individuellement et collectivement, pour nous n'a pas de nom en langues humaines. Qu'ils en soient aujourd'hui remerciés et honorés! A travers eux, nous adressons nos sincères remerciements à tous les **Professeurs, Chefs de Travaux et Assistants** ainsi qu'à tout **le personnel administratif et technique** de la Faculté. Que ceux de nos "compagnons de lutte" encore au "maquis" ne perdent pas de vue les mots de CORNEILLE dans le Cid : **"A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire"**.

Il restait alors la formulation du sujet même de cette recherche car les loisirs et les changements sociaux ne sont pas l'apanage exclusif des Kinois, et le Congo dans son ensemble, est, pour ainsi dire, un immense "désert anthropologique", c'est-à-dire un terrain dont la majeure partie demeure encore inexplorée. Certes, quelques travaux de pionniers ont été enregistrés aussi bien à l'époque coloniale qu'au lendemain de l'indépendance. Mais encore faut-il qu'ils soient actualisés compte tenu du caractère changeant du social.

Par ailleurs, opter à court terme pour une dimension particulière de la culture kinoise ne préjugeait de rien quant au thème à privilégier. C'était tout un programme qui débordait ô combien le champ de l'anthropologie classique comme telle et qui ne présentait que l'embarras de savoir par où l'aborder. La décision, en l'occurrence, doit procéder moins de l'arbitraire que d'un impératif méthodologique. Des contacts pris tant bien formellement (avec les encadreurs officiels) qu'informellement (avec les "conseillers occultes"), les choses se systématisèrent clairement à l'esprit. Aussi avons-nous choisi de titrer finalement notre modeste contribution scientifique de la manière suivante : "Loisirs et changements sociaux à Kinshasa (1881-1991)". Décidément, à l'envers des nuages, il y a toujours un ciel...

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Mais avant d'aborder le problème proprement dit, qu'il nous soit permis de nous acquitter d'un agréable devoir, celui de remercier de tout coeur tous ceux et toutes celles avec qui, de l'une ou de l'autre façon, nous avons humanisé en partageant nos angoisses existentielles. Mais il se trouve qu'en voulant citer tous nommément, nous en oublierions, sans doute, le plus grand nombre. Aussi, de manière tout à fait collective, c'est-à-dire quasi anonyme, avons-nous pensé en tout premier lieu aux frères et soeurs de la Communauté des Ressortissants de l'ex-Bas-Zaïre (COREBAZ), aux "beaux-frères" et "belles-soeurs" originaires du Lac Maindombe (Province de Bandundu), aux familles amies de Lisanga ya Bandeko (LIBA), aux aînés, collègues et amis de l'UNILU (particulièrement à ceux résidant au Mess UNILU, ex-Guest-House), aux membres effectifs et sympathisants des clubs de football-loisir "Les Copains" et, de manière tout à fait exceptionnelle, à ceux de "Lokolo-Sports", ainsi qu'à toutes les connaissances pour leur réconfort aussi bien moral que matériel. Que les uns et les autres trouvent ici l'expression de nos sentiments de meilleure gratitude à leur geste.

Nous sommes également redevable aux frères et amis de Kinshasa en général, à tout le moins à ceux des communes de Kasa-Vubu, Matete, Lemba, Kalamu et Gombe ("Ban'a quartier"); auxquels nous associons ceux de Kwilu-Ngongo (ex-Moerbeke), Matadi et Boma dans le Kongo Central sans oublier parents et copains d'Afrique, d'Europe et d'Amérique pour cette vie d'enfance, pleine de bons souvenirs, passée ensemble, génératrice d'un élan de solidarité tous azimuts en dépit de la distance géographique. Seules les montagnes ne se rencontrent pas ... Entre-temps, soyez tous fiers de ce passage non moins qualitatif de l'adolescent scientifique attardé à la consécration académique.

De notre vivant, nous n'oublierons jamais l'attention dont nous avons été l'objet lors de nos multiples séjours, à Kinshasa, dans les installations suivantes : la Présidence de la République, le Ministère de la Culture et Art, le Ministère de l'Enseignement Supérieur et Recherche Scientifique (E.S.U.R.S.), le Bureau d'Etudes

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

d'Aménagements Urbains (B.E.A.U.), le Bureau des Archives Nationales, la Radio Télévision Nationale Congolaise (R.T.N.C. ou ex-Cité de la Voix du Zaïre), l'Université de Kinshasa (UNIKIN), l'Institut Pédagogique National (I.P.N.), l'Institut Supérieur Pédagogique (I.S.P./Gombe), l'Institut Géographique du Congo, l'Institut Supérieur des Sciences Sociales, Philosophie et Lettres (I.S.P.L.), les maisons communales visitées, l'ex-SEDIZA (Galeries Présidentielles), la Direction Générale des Contributions, la Banque Nationale du Congo, la MARSAVCO, etc. Nous avons été très sensible au bon accueil de leur personnel respectif dont la serviabilité aura été exceptionnelle et inestimable. Rentrent d'office dans cette catégorie nos enquêteurs, informateurs et nombreux sujets enquêtés pour leur disponibilité.

Nous avons aussi une dette de reconnaissance au niveau de Lubumbashi cette fois-ci - à l'égard des aînés et amis de KATALE Aéro Service, de l'UTEMA-TRAVHYDRO, du Secrétariat Social de la Main-d'Oeuvre/Société Générale d'Administration (SESOMO-SOGEAD), de la COPNEUCO (ex-Good Year), du Centre d'Accueil Kimbanguiste (C.A.K.), de l'OFIDA-SOGER, de la National Development Bank (N.D.B.) ex-Nouvelle Banque de Kinshasa (N.B.K.), de l'ex-MERZARIO, du défunt SHABAIR, actuellement Congo Alliance Air Lines (C.A.A.L.), de l'Agence Maritime Congolaise (AMICO), de la Générale des Carrières et des Mines (GECAMINES), de la Société Nationale de Chemin de Fer du Congo (S.N.C.C.), de Panafrican Company (PANACO), du Domaine Agro-Industriel Présidentiel de la N'Sele (D.A.I.P.N./Ferme de Kisanga), de la Société de l'Industrie Minière du Congo (SODIMICO), de Congo Mobil Oil, des Fonds de Promotion Industrielle (F.P.I.), de la Banque de Crédit Agricole (B.C.A.), du Gouvernorat de Région, de l'Hôtel de Ville, du Département de Géographie/UNILU, du Centre d'Etudes et de Recherches Documentaires sur l'Afrique Centrale (CERDAC/UNILU), de la Bibliothèque de la Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques/UNILU, de la Bibliothèque Centrale/UNILU, de l'Armée Nationale Congolaise (A.N.C.), de l'Agence Nationale de Renseignement (A.N.R.) ou ex-Service National d'Intelligence et de Protection, S.N.I.P., de l'Office de Gestion et de Frêt Maritime (OGEFREM), de la Société Nationale d'Assurance(SONAS), de la Société Nationale d'Electricité (S.N.EL.),

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

de l'Imprimerie MARAD, du Musée de Lubumbashi, des indépendants, à l'endroit de nos amis de Likasi, Kolwezi, Kipushi, de la Zambie voisine, de nos étudiants (anciens tout autant que ceux qui sont encore sur le campus universitaire), pour leur appui inébranlable malgré le temps qu'aura pris la présente étude.

Messieurs **Ghislain KAPUMBA KAUMBA KATCHY** et **André NONDA KAHITE** du Rectorat, **Papa MBUYA N'SAMBI** du Secrétariat Général Administratif et **Papa ABEDI** de l'Imprimerie UNILU ainsi que le **R.P. Alphonse LUKOKI** de la Société Missionnaire Saint Paul/Lubumbashi se sont occupés des travaux techniques du texte (saisie, impression et reliure). Nous ne sommes pas indifférent à leur dévouement. Et c'est dommage que les uns et les autres ne sachent ce que cache le coeur qui bat si fort dans ma poitrine!

Enfin, nos remerciements s'adressent à tous ceux qui, matériellement ou moralement, physiquement ou spirituellement, directement ou indirectement, nous ont apporté leur aide dans l'élaboration de ce travail à différents stades de sa réalisation. A toutes et à tous, nous disons simplement mais affectueusement : **MERCI!**

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

****

INTRODUCTION GENERALE.-

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

1. Présentation de l'objet d'étude.

Avec ou sans majesté, somptueux ou débraillé, opulent ou en haillons, toujours plus brutal, plus rapide, plus bruyant, s'avance Kinshasa, la capitale de la République Démocratique du Congo. Au cours de la rédaction de la présente dissertation doctorale, qui n'est en fait qu'un jalon, non une fin, il nous arrivait maintes fois de nous poser des questions sur le sens de tout ce que nous étions en train d'écrire là, au sujet de la dialectique entre loisirs et changements sociaux. D'aucuns penseront peut-être à une sinécure, à un jeu d'un esprit peu occupé; d'autres n'y verront qu'une série d'élucubrations sans épaisseur ni profondeur. Les uns et les autres auront exprimé là librement leur opinion. Pour notre part, cependant, nous pensons que notre sujet reste un véritable univers à découvrir.

La présente étude a pour objet la lecture attentive des changements sociaux qui se sont opérés à Kinshasa, à travers les loisirs dont les habitants meublent leur temps libre, aux fins de gagner un pari, celui de parvenir à dégager le profil de l'"homo ludens kinensis", cible de l'action culturelle de demain. En effet, le loisir dans l'acception sociologique du terme - c'est-à-dire dans le sens de tout ce qui le crée, de tout ce qu'il contient et produit - et le phénomène associatif nous préoccupent depuis qu'il a bien plu aux Autorités Académiques de l'Université de Lubumbashi de nous embarquer dans la recherche scientifique. Mais il importe de préciser qu'il s'agit ici des loisirs et des associations dans un contexte urbain, ou, comme dirait Yves BLAYO, dans une civilisation de l'urbain(1).

Cet auteur relève, en effet, que la population urbaine des pays en voie de développement s'est accrue à un rythme comparable à celui des pays développés. D'ici à l'an 2.000, la population urbaine des pays en développement sera multipliée par 2,5 par rapport à

---

(1) Yves BLAYO, "L'urbanisation dans les régions en développement", in Perspectives, novembre-décembre 1980, pp.1163-1176.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

1975, soit dans la proportion de trois ruraux pour deux urbains, alors que dans les pays développés, la proportion sera de l'ordre de quatre urbains pour un rural. Ce que confirme Michel GIRAUD lorsqu'il dit que 40 % de la population du monde habite aujourd'hui en ville, et que cette proportion ne fera que s'accroître dans les prochaines décennies (1). En l'an 2.000, il pourra ainsi y avoir 1.200.000.000 de citadins sur la planète, à en croire KAMA Funzi Mudindambi (2). L'Organisation des Nations Unies (O.N.U.) estime que vers 2035, le monde comptera quatre-vingt-treize métropoles de plus de cinq millions d'habitants chacune. Quatre-vingts d'entre elles seront situées dans les pays en développement, notamment en Asie. La moitié des habitants de notre planète vivra en ville.

Subséquemment à l'accroissement de la population urbaine, le Tiers-monde enregistre une augmentation rapide et significative des grandes agglomérations; la tendance est à la concentration de la population dans les grandes métropoles comme Kinshasa, notre terrain d'enquête. En 1920, après 30 à 35 ans de colonisation, par exemple, l'Afrique tropicale ne comptait encore qu'à peine 2 millions de citadins, soit 2,5 % de sa population totale. Cinq décennies après, plus précisément en 1974, la population urbaine du Congo-Kinshasa prise isolément dépassait déjà les 20 % de la population totale. C'est ce qui a fait dire en son temps au Révérend Père Léon de SAINT MOULIN qu'elle serait certainement supérieure à un tiers de cet ensemble avant dix ans, c'est-à-dire plus ou moins 33 % (3). En d'autres termes, la population citadine tend à croître à un rythme double par rapport à la population totale. Tout porte donc à croire

---

(1) Michel GIRAUD, Les temps des métropoles, Ed. Carrere, Paris, 1978, p.18. Lire aussi Paul BAIROCH, Taille des villes, conditions de vie et développement, Ed. de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1977, 421 p.

(2) KAMA Funzi Mudindambi, Les pays sous-développés, Edition Expérimentale, Sérénité, Kinshasa, 1983, p.9.

(3) Léon de SAINT MOULIN, "Histoire des villes du Zaïre : notions et perspectives fondamentales", in Etudes d'Histoire Africaine, VI, P.U.Z., 1974, pp. 137-167.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

que plus de la moitié de la population du Congo, qui sera vraisemblablement en l'an 2.000 de 45 à 50 millions d'habitants ou légèrement plus, vivra en milieu urbain. Fort de cette nouvelle donnée, nous estimons que l'étude des villes et de leurs habitants constitue d'ores et déjà un thème privilégié de recherches et de réflexion pour les différents spcialistes des sciences sociales. Car une ville, comme nous le verrons dans le corpus du présent texte, est autre chose qu'une simple collections d'édifices, ou un simple rassemblement d'hommes. Dans nos analyses, nous la considérerons dans son entièreté, c'est- à-dire que nous poserons le problème de son dynamisme interne, dans la mesure où elle est avant tout un espace créé par l'homme et pour l'homme, en dépit de certaines déviations conscientes ou inconscientes, endogènes ou exogènes. En un mot, la ville apparaît comme un isolat spatial existentiel où l'homme cherche à se réaliser dans toute sa plénitude.

Le jaillissement des villes d'Afrique, pour tardif qu'il soit, demeure un objet d'étonnement lorsqu'on s'en tient au rythme d'extension géographique et de croissance démographique de ces agglomérations. L'importance de l'urbanisation exige qu'on se penche sur les mécanismes de changement social et sur les principes d'organisation des loisirs et du fonctionnement des associations au sein des villes dont la jeunesse et la démesure nous laissent perplexe. Le problème est si crucial et si entier qu'il mérite de subir une certaine acribie engageant éventuellement un débat scientifique. Kinshasa, cette agglomération citadine que nous avons dans notre collimateur depuis bientôt deux décennies, se trouve être confrontée à des problèmes humains comme l'espace de la ville et l'organisation de cet espace, le mouvement de la population urbanisée, les structures matérielles de la ville, les problèmes de comportements et attitudes des citadins kinois, principalement vis-à-vis des activités de loisirs et des types d'associations que leur offre la ville, bref tous ces problèmes qui se posent généralement à une collectivité structurée ou en voie de structuration : un ensemble de problèmes difficiles, fréquemment discutés et non résolus.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Cela est d'autant plus vrai que Kinshasa ne se réduit pas, et fort heureusement, au Boulevard du 30 juin qui relie les quartiers résidentiels de Binza au Centre-ville. Le coeur aussi bien que la réalité de la ville sont ailleurs pour ses cinq millions d'âmes. C'est justement ce qui explique en partie notre choix de cette ville primatiale. Le monde ignore encore la vraie physionomie de Kinshasa parce qu'on a peu parlé de certains traits de sa spécificité. Ce qu'on dit de Kinshasa dans les médias internationaux demeure généralement le fait de témoignages étroits et partiels en mal du sensationnel qui attestent à l'évidence l'ignorance des faits essentiels pour une juste compréhension de la complexité de ceux-ci. Dans notre entendement, Kinshasa est perçue comme un univers divisible en sous-univers. D'où son statut de province (ou Région).

Nous pouvons donc dire que la présente étude revêt un intérêt double, théorique et pratique. Au plan théorique, sans chercher à heurter délibérément certaines sensibilités, nous ne pourrions passer sous silence un souci permanent qui nous habite quant à la tendance générale des travaux réalisés ici chez nous, en Anthropologie plus qu'en Sociologie. Dans beaucoup de ces écrits, en effet, on retrouve souvent le même devis : les auteurs construisent, pour la plupart des cas, leurs monographies ethnographiques sur la conception de l'Africain littéralement empêtré dans ses habitudes traditionnelles et comme résolument décidé à y rester. Généralement, ils n'y donnent que l'image de ce qu'était l'Africain ou de celui qu'on voudrait forcément qu'il soit, et rarement de ce qu'il est devenu réellement, le tout dans un amalgame de contre-vérités passéites et archaïsantes, puisque ces aspects décrits n'existent plus à l'état pur si ce n'est dans l'imagination de ces chercheurs. Les auditoires sont toujours tympanisés avec de vieilles inepties, reprises aujourd'hui encore, plusieurs années après l'accès du pays à l'indépendance, alors que le cadre historique a complètement changé. L'on remarque, par exemple, que tant d'affirmations, dont la gravité n'a d'égale que leur inexactitude, ne découlent que d'un fait dont on appréciera avec un minimum de recul, l'inconsistance. Au lieu de passer à côté du pont, nous estimons qu'il est temps de faire entendre une autre musique, un autre son de cloche.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

A notre sens, il n'y a aucune raison de regarder aucun des groupes vivants (ni - ce qui arrive le plus souvent - de réduire les habitants de son propre patelin) comme nos ancêtres contemporains. Ce qui fait la science, c'est moins le lieu géographique ou historique de sa production, que l'universalité établie de sa démarche et de ses résultats. Une science valable exclusivement pour une ethnie, un peuple, un continent ou que savons-nous encore, n'en est véritablement pas une. Et faut-il à cet égard rappeler avec Paulin J. HOUNTONDJI que :

> "la science naît de la discussion (...). Si nous voulons que nos pays se l'approprient un jour, il nous appartient d'y créer un milieu dans lequel et par lequel les problèmes les plus divers pourront être débattus librement, et où ces discussions pourront être non moins librement enregistrées, diffusées grâce à l'écriture, pour être soumises à l'appréciation de tous et transmises aux générations futures qui feront beaucoup mieux que nous, à n'en pas douter"(1).

Il y a là une éthique de compétence et d'humilité à promouvoir beaucoup plus qu'une rhétorique d'identité creuse à entretenir, la science étant un espace de (re)mise en cause permanent, un processus contradictoire. Nous profiterons de cette occasion que nous offre la science pour sortir de ces sentiers classiques (ceux battus et rebattus) en récusant ce prisme déformant qui, si l'on n'y prend garde, risque de gauchir la recherche anthropologique jusqu'à la sclérose, tellement "le discours répétitif est lassant et peu constructeur"(2), à force de nourrir par pur mimétisme sa réflexion sur le faux problème d'un face à face entre des

---

(1) Paulin J. HOUNTONDJI, "Remarques sur la philosophie africaine contemporaine", in **Diogène**, Maspero, Paris, 1970, p.139.

(2) VUAKYANAKAZI Mukohya, **Cours de Systématique des théories anthropologiques**, (ronétypé), IIème Graduat Sociologie et Anthropologie, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNILU, Lubumbashi, 1988-1989, p. 72.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

sociétés scientifiques par vocation et des sociétés étrangères par essence, c'est-à-dire donc d'entretenir sans raison valable une attitude dichotomisante entre Sociologie et Anthropologie. C'est ce que stigmatise par ailleurs Jacques MAQUET lorsqu'il écrit :

> "L'étude des sociétés non lettrées a considérablement enrichi la sociologie, mais dans l'Afrique de la seconde moitié du XXe siècle, les sociétés sans écriture sont devenues de rares exceptions. Qualifier d'ethnologique l'étude des phénomènes sociaux africains ne se justifie donc plus. Ce qui en outre met fin à l'anomalie qui consiste à définir une discipline par sa matière plutôt que par son point de vue. L'étude des phénomènes sociaux des groupes non lettrés est une spécialité plutôt qu'une discipline. Qu'elle soit devenue une discipline distincte de la sociologie, celle-ci étant réservée aux phénomènes sociaux occidentaux, trahit un racisme sans doute inconscient"(1).

L'anthropologie se condamne à un trépas certain et prochain comme discipline autonome si elle continue aveuglément à réduire ses études aux "réserves et conservatoires" de vie traditionnelle que représentent encore quelques petites sociétés peu marquées par l'incidence des cultures étrangères "modernistes". L'anthropologue n'est pas un folkloriste, encore moins un antiquaire, car c'est dans l'aujourd'hui des sociétés qu'il doit se situer; il n'est pas là pour ramasser une à une auprès des anciens les pièces d'un immense "puzzle" qui, une fois reconstitué, devraient fournir l'image de l'antique société. Une telle anthropologie, en refusant de se tourner vers les forces vives travaillant les jeunes sociétés, s'inspire encore inconsciemment de postulats raciste et romantique qui la conduisent, sans qu'elle s'en rende compte, à porter un regard dépréciatif sur son objet d'étude. On ne s'étonnera pas alors que l'anthropologie, dans la mesure où elle se réfère exclusivement à la société traditionnelle, soit assez mal vue et qu'il faille, pour susciter d'emblée la sympathie et l'intérêt, se présenter davantage comme un sociologue de la société en mutation.

---

(1) Jacques MAQUET, <u>Les civilisations noires. histoire/technique/arts/sociétés</u>, Coll. Marabout Université,Ed. Horizon de France, Paris, 1972, pp. 13-14.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Gilles BIBEAU le dit mieux que nous lorsqu'il fait observer ce qui suit :

> "L'anthropologue ne peut plus trouver nulle part une société homogène et statique qui serait restée à l'écart des grands bouleversements de la dernière décade mais où qu'il aille, ce sont des sociétés en déséquilibre, vivant un long et lent rite de passage qui en fera on ne sait quoi, qu'il rencontrera. Malgré les risques inhérents à son entreprise, il doit délibérément entrer dans cet acte de passage et découvrir le sens du mouvement, son moteur et sa force. A plusieurs, cela apparaît comme une tâche aussi illusoire que celle de dessiner un oiseau en plein vol"(1).

D'où la compénétration de méthodes anthropologiques et sociologiques à laquelle on assiste ces temps derniers (2), surtout

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) Gilles BIBEAU, "Une anthropologie de l'actualité. Méthode appliquée à une recherche actuellement en cours chez les Angbandi de la Région d'Equateur", in Revue Zaïroise de Psychologie et de Pédagogie, Vol. II, n° 2, P.U.Z., UNAZA/Kisangani, déc. 1973, pp. 33-52.

(2) Paul MERCIER, "Compénétration de méthodes ethnologiques et sociologiques", in Georges GURVITCH (sous la direction de), Traité de sociologie, t. II, P.U.F., Paris, 1960, pp. 434-445.

dans le chef des Anthropologues africains (1). De toute évidence, le recherche anthropologique doit désormais diriger son attention pleine et entière sur les effets de l'évolution technologique dans tous les milieux humains, ruraux et urbains, car

> "il n'est pas douteux que la technologie se situe au centre même de l'archéologie de la préhistoire, ainsi, d'ailleurs, que de la plupart des autres champs d'action de l'anthropologie, chaque fois qu'il s'agit de retracer les grandes lignes de l'histoire de la culture"(2).

---

(1) Cf.- Actes de la première rencontre nationale des sociologues et anthropologues du Zaïre, A.Z.A.S., Lubumbashi, du 18 au 20 avril 1975, extrait du Bulletin du CEPSE, n°s 116-117, janvier-juin 1977.

- TSHUNGU Bamesa Zakama, "La recherche ethnographique au Zaïre : une recherche bloquée", in Actes du Séminaire Local de l'A.Z.A.S., Lubumbashi, 1980, pp. 84-87.
- ELENGESA Ndunguna Mbwilwa, "Européocentrisme et pratiques scientifiques au Zaïre", in Authenticité et développement, Actes du Colloque National sur l'Authenticité (Kinshasa, du 14 au 21 sept. 1981), U.E.Za. et Présence Africaine, Kinshasa/Paris/Dakar, 1982, pp. 355 sq.
- KWESI Kwa Prah, - "Plaidoyer en faveur de la renaissance de l'anthropologie Africaine", in Bulletin du CODESRIA, n° 2, Dakar (Sénégal), 1988, pp. 9-10.
- Id., "L'anthropologie en Afrique : passé, présent et visions nouvelles", in Bulletin du CODESRIA, n° 3, Dakar, 1991, pp. 10-14.
- MOMAR Coumba Diop, Rapport de l'atelier "Anthropologie en Afrique : passé, présent et visions nouvelles" organisé à Dakar du 11 au 13 novembre 1991, in Bulletin du CODESRIA, n°3, Dakar, 1992, pp. 1-5.
- KASHAMA Buang'I Didas, De la problématique de l'Anthropologie à la Faculté des Sciences Sociales, mémoire de licence en Anthropologie, Faculté des Sciences Socials, Administratives et Politiques., Lubumshi,1992-1993, 72p.,etc.

(2) H. Russel BERNARD et Pertti J. PELTO, Le choc technologique. Quand les sociétés traditionnelels se modernisent..., Tendances Actuelles, Paris, 1975, p. 14.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

C'est autant dire que face à la problématique du biculturalisme à laquelle sont confrontés nos pays du Tiers-monde, l'action culturelle devrait simultanément sauvegarder et développer la culture locale et permettre l'accès à une culture d'ailleurs(1). Ces deux cultures ont chacune sa langue, et donc son mode de pensée, ses structures mentales. Il serait appauvrissant et illusoire de vouloir, ou sacrifier l'une à l'autre, en lieu et place d'un équilibre dynamique entre les cultures spécifiques et la culture imposée. Les dominances tolérées sont dangereuses. Les exclusives peuvent être mortelles. Ni l'écrasement des cultures endogènes, ni l'exclusion des cultures exogènes ne sont acceptables, non seulement moralement du point de vue des droits de l'homme, mais pratiquement du point de vue de la paix sociale. Ni refus ni absorption, mais équilibre et maîtrise, à la suite de ce qu'en dit Mahtar M'BOW, Directeur Général honoraire de l'UNESCO : "Le pluralisme culturel et la diversité ne menacent pas l'unité nationale, mais au contraire l'enrichissent et sont le signe d'une démocratie authentique"(2). Et ici, nous considérons 1996 comme une année charnière pour le sprint de l'an 2.000.

Au plan pratique, il convient de relever un autre mobile, aussi profond que le premier, qui explique et justifie notre choix. En effet, depuis que nous appartenons à l'Anthropologie comme discipline scientifique, les changements sociaux qui se déroulent dans les villes du Congo en particulier et d'Afrique en général, polarisent notre attention tout en nous interpellant. C'est ainsi

---

(1) Dans notre étude, nous nous gardons de considérer la culture occidentale comme étant une culture plus universelle. Pour notre part, nous restons convaincu qu'elle est comme toute autre culture locale, c'est-à-dire avec ses vertus comme aussi ses tares plus ou moins ataviques. La seule culture vraiment universelle est celle qui est en train de se faire ; elle est éclectique, cosmopolite. Elle sera probablement une culture originale mais non nécessairement hybride.

(2) Cité par Augustin GIRARD et Geneviève GENTIL, <u>Développement culturel. Expérience et politique</u>, Dalloz et UNESCO, Paris, 1982, p. 6.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

que nous avons jeté notre dévolu sur la portée effective des activités de loisir auxquelles se livrent les habitants de Kinshasa. Cependant, il n'est nullement dans nos intentions d'accorder un privilège à l'anthropologie sociale et culturelle, alors que l'objet de recherche requiert de manière évidente une étude interdisciplinaire. Cette science a d'ailleurs de multiples insuffisances. Son analyse en matière de dynamique des changements sociaux et culturels est limitée par une conception souvent partielle de la culture, par des arriérés-pensées théoriques (comme celles de l'école fonctionnaliste) qui font obstacle à la saisie historique indispensable en l'occurrence. Sans les perspectives de l'histoire, et sans l'affirmation constante d'une exigence critique, l'étude des processus de changement social s'affadira dans la répétition et finira par perdre toute signification scientifique.

Oscillant constamment entre les deux pôles d'un même champ de forces, celui de la "tradition" et celui de la "modernité", toutes ces pratiques sociales se déploient simultanément dans plusieurs temporalités, - le court terme de la vie quotidienne, le long terme des stratégies d'accumulation et de reproduction, le temps cyclique des fêtes et des rituels, le temps historique, précononial, colonial et post-colonial -, ainsi qu'à plusieurs niveaux de la réalité sociale - les relations domestiques, les rapports de parenté d'alliance, de voisinage et de travail, les relations intra et inter-ethniques, le rapport aux institutions globales et à l'appareil d'Etat.

Il importe donc, si l'on entend rendre compte de l'articultation de ces différents mécanismes et spécificités, d'adopter une démarche d'investigation attentive aux situations, aux pratiques et aux groupes sociaux concrets qui en sont les acteurs, soucieuse de mettre en évidence tous les effets de multi-déterminations, ce qui implique une méfiance systématique vis-à-vis des présupposés unidimensionnels ; présupposés de type économiste - interpréter les usages et pratiques des loisirs à la seule lumière des contraintes matérielles, financièrs et techniques -; présupposés relevant d'un universalisme sociologique utilisant des catégories a priori telles

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

que celles de famille nucléaire, de logement, de quartier, de marginalité; présupposés d'inspiration culturaliste enfin, tels que subsumés par l'antinomie classique tradition/modernité, paradigme de toute une série d'oppositions : communauté/société, village/ville, homogénéité/hétérogénéité, intégration/destructuration, etc. certes commodes à penser, mais largement démenties par la réalité. Raisonner en termes de logiques des situations, des pratiques, des stratégies des acteurs nous a permis d'éviter toute approche réductrice et notamment nous a éloigné de ce dualisme, avatar d'un occidentalocentrisme tenace jusque dans la théorie anthropologique moderne.

Le loisir à Kinshasa s'avère plus généralement être un phénomène extrêmement composite et rebelle aux simplifications abusives. Ce qui nous renvoie une fois de plus à un problème non résolu jusqu'à ce jour, celui de l'intégration des sciences sociales(1), c'est-à-dire de leur mise en relation en vue d'une saisie "totale" de la réalité sociale par coalition de leurs apports respectifs. Henri JANNE en tire des conclusions du point de vue de la sociologie, mais ses observations ne s'appliquent pas seulement à cette discipline : "La sociologie n'unifiera son vocabulaire que dans la mesure où elle s'intégrera en un corps de docrine lié à un vaste réseau de sciences sociales appliquées"(2).

---

(1) Par science sociales, nous entendons celles qui peuvent être définies comme "les sciences mentales ou culturelles qui étudient les activités de l'être humain en tant que membre d'une collectivité", ou encore celles qui "ont le groupe humain pour objet d'analyse et d'étude privilégié, en se référant soit à la physionomie globale de celui-ci, soit encore à quelqu'aspect particulier de la vie groupale, qu'il s'agisse d'une société ou d'une communauté" (cf. KITENGE-Ya, "Pour une meilleure compréhension des sciences sociales", in Bulletin du C.E.P.S.E., n°s 124-125, Lubumbashi, mars-juin 1979, pp. 37-45).

(2) Henri JANNE, "Analyse critique de concepts relatifs aux implications sociales du progrès technique", in Social change as influenced by technological Change, cité par Georges BALANDIER, Sens et puissance. Les dynamiques sociales, P.U.F., Paris, 1971, p. 139.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Les recherches récentes par lesquelles l'anthropologue s'efforce de saisir le mouvement, et le sens, des changements socio-culturels révèlent d'ailleurs la tendance à injecter une certaine dose de sociologie et de psychologie sociale dans les méthodes particulières à l'anthropologie; celle-ci paraît insuffisante, dans ses moyens habituels, dès l'instant où il faut aborder les situations dynamiques. Ce qui enrichit et diversifie les topiques de la connaissance. En effet, la nature de thèmes dont s'occupe l'anthropolotie urbaine crée et établit un espace privilégié pour une recherche interdisciplinaire féconde et des conditions de dépassement méthodologique. Emile LE BRIS et ses collaborateurs ne s'en cachent pas lorsqu'ils soutiennent que :

> "L'approche anthropologique, loin d'être l'apanage des seuls anthropologues, devient le fait d'équipes pluri-disciplinaires, soucieuses de rendre compte du caractère multi-dimensionnel d'une réalité sociale multi-déterminée, donc d'articuler constamment les points de vue micro et macro-sociologiques"(1).

Les vents de crise qui balayent le monde peuvent faire stagner le budget culturel d'un Etat comme le nôtre, mais la demande, elle, ne s'est nullement ralentie, tout au contraire, l'homme ne vivant nullement que de pain. Le développement culturel n'est donc plus désormais pour les sociétés et pour les individus un luxe dont ils pourraient se passer; il est lié aux conditions mêmes du développement général, tant il est vrai que ses finalités découlent des besoins profonds de sociétés aux prises avec leur transformation. La ville congolaise, où au moins six hommes sur dix sont destinés à habiter d'ici la fin du siècle, doit être maîtrisée comme lieu de néo-culture par excellence, c'est-à-dire lieu de rencontre, d'échange et de création, l'humain étant appelé à établir sa demeure dans l'univers socio-culturel, sa véritable patrie. Ainsi, contrairement à une Afrique "problématique" aux clichés (néo) coloniaux,

---

(1) Emile LE BRIS, **Famille et résidence dans les villes africaines: Dakar, Bamako, Saint-Louis, Lomé**, Coll. "Villes et Entreprises", Ed. L'Harmattan, Paris, 1987, p. 11.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

journalistiques et donc stéréotypés qui sont désormais dépassés, nous nous investirons plutôt dans la présentation d'une Afrique des relations humaines : aborder la ville à partir, cette fois, des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux qui la peuplent, saisis dans la manière dont ils se regroupent, s'organisent, se lient.

La présente étude sera, pour ainsi dire, axée sur la structure humaine des villes, en faisant la lecture d'une Afrique qui tente de résoudre à sa façon ses problèmes, d'une Afrique qui bouge, qui change ... pendant que l'Europe se fabrique des choses, des marchandises :

> "En vérité, l'architecture humaine en filigrane, c'est-à-dire cet ensemble de relations qui se nouent et se dénouent, de rapports plus ou moins intenses que les citadins entretiennent entre eux, de courants, de relations, de circulation de sentiments, d'idées et de biens, est beaucoup plus importante que l'architecture visible, celle qu'on saisit de façon immédiate au long des boulevards et des ruelles"(1).

D'où la nécessité impérieuse de l'action culturelle qui, d'une part, donnerait à chaque citadin la capacité de faire face à ce changement, de le jouer comme chance et enrichissement, et d'autre part, lui permetterait de retrouver son identité, des racines, une autonomie et des raisons à son engagement de vie, même si nous sommes un pays où la collecte des données pose problème et où l'information est souvent dépassée par la rapidité des changements, par les transformations ultra-rapides. Cependant, en soumettant la ville à une réflexion globalisante, nous sommes loin d'avoir la prétention démesurée d'aplanir, en un tournemain ou par un coup de bâton magique, tous ses problèmes vitaux. Il nous suffit, d'une part, de formuler quelques suggestions quant aux pistes de recherche

---

(1) Michèle O'DEYE, <u>Les associations en villes africainces. Dakar-Brazzaville</u>, Coll. "Villes et Entreprises", Ed. L'Harmattan, Paris, 1985, p. 5.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

à mener ultérieurement, et d'autre part, de sensibiliser l'opinion sur un problème brûlant qui conditionnera les mutations futures de l'Afrique noire.

Mais pour éviter toute divagation, nous délimiterons notre étude dans l'espace et dans le temps. Spatialement, nos commentaires porteront essentiellement sur les liaisons dialectiques entre loisirs et changements sociaux dans la ville de Kinshasa, capitale de la République Démocratique du Congo. Temporellement, cette étude s'étendra de 1881, date de la création coloniale de Léopoldville, à nos jours, pour être précis à 1991, date de notre dernier séjour sur le terrain. Pour ceux qui aiment les données chiffrées, cela représente quelque 110 ans. Ce qui est une gageure. Néanmoins, l'un des garde-fous qui nous interdit de nous écarter de l'objectif poursuivi est, à notre humble avis, le passage en revue des données d'auteurs qui nous ont précédé.

2. Etat de la question.

Point n'est besoin de rappeler que cette rubrique consistera en l'examen critique des résultats des recherches antérieures, des connaissances accumulées par d'autres chercheurs sur le phénomène en vue d'établir l'originalité de notre travail par rapport à ces thèses antérieures. Il est vrai qu'il existe une littérature abondante sur la ville de Kinshasa dans son aspect géographique, (pré)historique, démographique, urbanistique, économique, politique, administratif, social, culturel, etc. Et nous avons consacré des années entières pour la consulter. Mais on ne nous contredira pas si, en revanche, nous déplorons la pauvreté des ouvrages et articles dont le contenu a directement traits au ludisme des citadins de la capitale nationale.

Toujours est-il que dix thèmes principaux se dégagent des documents sélectionnés pour le besoin de la cause. Il s'agit de l'histoire de Kinshasa, de l'écologie urbaine, du processus d'intégration urbaine, des liaisons dialectiques entre loisirs et travail, du feed-back entre société et musique, de l'impact des

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

médias sur la vie des citadins, des sports en général, de la dichotomisation entre les loisirs des Congolais (Zaïrois) proprement dits et ceux initiés par les Occidentaux par le biais de la colonisation, des loisirs selon le sexe et selon l'âge, et enfin de la désintégration urbaine.

A. L'HISTOIRE DE KINSHASA.

Les auteurs retracent l'histoire de la ville en insistant notamment sur les origines des loisirs, leurs types et leur évolution dans le temps et dans l'espace. Rentre dans cette catégorie KOLONGA Molai dont l'ouvrage, Kinshasa ce village d'hier, Ed. SODIMCA, Kinshasa, 1979, 396 p. a retenu particulièrement notre attention. Il s'agit là d'un récit qui prend le relais de ceux des anciens conteurs et qui fait revivre sous les yeux du lecteur de multiples facettes de la vie kinoise depuis près d'un siècle. Son histoire est le reflet fidèle et coloré des souvenirs populaires : les fêtes et les défilés militaires du 1er juillet; l'animation des bars, des rues et des marchés, sans oublier bien entendu des espaces à ciel ouvert où les jeunes s'adonnaient aux jeux. Et les "Bills", ces marginaux des années 1957-1967, n'étaient pas en reste; ils ont régné sur différents quartiers de la capitale autour de 1960, avec un style de vie et des loisirs qui rappellent les cow-boys des films western. Depuis, que de modifications dans divers domaines!

L'oeuvre de KOLONGA est riche en enseignements, nous en convenons. Il faut avoir vécu longtemps dans la capitale et s'être suffisamment documenté sur cette ville primatiale pour réussir un tel pari. Sauf qu'en toute objectivité, ce travail ressemble plus à une autobiographie écrite avec le coeur qu'à une production scientifique élaborée avec toute la rigueur souhaitée.

Le même reproche peut être fait à SAKOMBI Inongo, auteur de Regards sur Kinshasa (témoignages), Editions Réunies, Kinshasa, 1981, 94 p. qui dans ses analyses, s'est par moments laissé trop porter par un amour profond pour la ville qui l'a vu naître et grandir. Toutefois, pour le besoin de la cause, nous avons beaucoup aimé et exploité suffisamment les chapitres et sections relatifs aux

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

loisirs et divertissements, aux sports et loisirs.

Plus rigoureux que les deux premiers, Antoine LUMENGANESO Kiobe a écrit Kinshasa : genèse et sites historiques, ARNAZA, Kinshasa, 1995, 223 p. où il procède à l'élucidation de la question de ses origines lointaines. En effet, il conte la genèse de cette grande métropole africaine qui, depuis des temps modernes, exerce un attrait irrésistible et incomparable sur les visiteurs. Il esquisse les grands traits de l'érection de la station de Léopold- ville et les conséquences immédiates de son premier développement.

A cela s'ajoutent les illustrations aussi sensibles que vivantes des sites historiques et touristiques de la ville. Parmi les sites et monuments mentionnés, les rares baobabs, les borassus, les palmiers, les kapokiers, les arbres à pin et les wenge séculaires survivants qui surplombent les buildings et gratte-ciel modernes constituent les derniers témoins de l'ancien village de Kinshasa à jamais disparu.

B. L'ECOLOGIE URBAINE.

Ici, les analyses s'articulent autour du conditionnement de l'urbanisation sur le comportement des citadins. Nous avons retenu la thèse de doctorat du sociologue Paul RAYMAEKERS, L'organisation des zones de squatting, Lovanium, Léopoldville, 1963 où l'auteur nous renseigne sur les problèmes posés par les bindovilles de Léopoldville : explosion démographique, immigration urbaine, chômage conjoncturel d'abord, structurel ensuite, délinquance juvénile, misère matérielle et morale, etc. P. RAYMAEKERS en explique les principales causes (économiques et sociales).

Pour sa part, le R.P. Léon de SAINT MOULIN, dans une de ses nombreuses publications dont l'intitulé est : "Esquisse sociologique de Kinshasa", in Congo-Afrique, n° 36, CEPAS, Kinshasa, juin-juillet 1969, pp. 309-317, établit - à la suite de la très célèbre

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Etude socio-démographique (1) - que les relations humaines de Kinshasa gardent, malgré la dimension de la ville, un caractère profondément personnel. Les canaux de transmission des vérités et des valeurs se sont largement ouverts au moment de l'indépendance et une mentalité moderne prend aujourd'hui consistance originale dans les milieux kinois. Les quartiers de commerce et de délassement, par exemple, ont une influence considérable dans la création des modèles de consommation et, plus encore, dans leur diffusion. L'espace urbain dans sa diversité exprime la structuration progressive de la société kinoise.

Kinshasa : écologie et organisation urbaines, tel s'intitule la thèse de doctorat du géographe Marc PAIN (tome premier, Université Toulouse Le Mirail, Institut de Géographie Daniel Faucher, 1979, 475 p.). Nous l'avons exploitée surtout dans son aspect sociologique, car en fait l'expression "écologie urbaine" trduit cet effort d'appréhender dans leur globalité les rapports des citadins avec leur ville.

Par ce mode d'habiter, nouveau sous les tropiques à cette échelle, la majorité des hommes vit aujourd'hui dans un milieu étranger. Mal dominé parce qu'il s'est créé trop vite, il condamne à une destruction plus ou moins rapide l'environnement sur lequel il s'implante et il bouleverse les habitudes issues de la tradition. Les espaces sociaux s'y définissent en fonction des "moments de vie" de leurs habitants : quartiers du travail, quartiers d'habitation, quartiers de loisirs ... Ils sont reliés entre eux par de multiples rapports latéraux qui ne répondent pas aux critères connus des géographes urbanistes. Des comportements urbains nouveaux se créent et évoluent parallèlement à la croissance de la ville.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) O.N.R.D., Etude-démographique de Kinshasa 1967. Rapport Général, I.N.S., Présidence de la République, Kinshasa, (R.D.C.), 1969.

Nous-même avons produit entre autres textes : "La problématique des équipements socio-culturels dans une ville primatiale africaine : Kinshasa", in Cahiers Zaïrois d'Etudes Politiques et Sociales, n° 15, C.E.P.A.C., Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNILU, Lubumbashi, 1995. Après avoir établi la pauvreté et la vétusté des installations socio-culturelles, nous nous sommes attelé à une deuxième tâche et non des moindres, étant donné l'étendue et la dynamique de la ville. Il s'agit, d'une part, de la quantification de ces équipements socio-culturels selon leur spécialisation et, d'autre part, de leur répartition selon les zones d'habitat.

La conclusion qui en découle est que ces équipements socio-culturels sont loin de satisfaire aux attentes de leurs utilisateurs potentiels. En outre, on ne peut passer sous silence cette dissymétrie patente quant à leur distribution géographique. Même là où ils se trouvent implantés, il se pose un problème de leur insertion sociale, vu leur inadéquation avec les desiderata des citadins qui ont élu domicile dans les parages de leurs lieux d'implantation.

C. LE PROCESSUS D'INTEGRATION URBAINE.

Plusieurs facteurs, dont les loisirs, concourent à cette intégration. Au nombre d'auteurs qui s'y sont donnés, nous pouvons citer le démographe Joseph HOUYOUX dans sa thèse de doctorat intitulée Budgets ménagers, nutrition et mode de vie à Kinshasa, P.U.Z., Rectorat/UNAZA, Kinshasa, 1978 (303p.). L'étude consiste en une analyse de la consommation de 1.471 ménages africains vivant à Kinshasa et en une ventilation de la consommation et des revenus suivant différents facteurs : le niveau économique, la catégorie socioprofessionnelle, la zone d'habitat, les années de scolarité, la distance du lieu d'origine à Kinshasa.

Mais ce qui nous a le plus intéressé dans ces enquêtes budgétaires, c'est principalement l'analyse sociologique des ménages. L'auteur se place, en effet, dans une autre perspective que celle de l'analyse du comportement des consommateurs. Comment vivent

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

et s'intègrent les populations dans le système urbain ? Quel est leur mode de vie ? s'interroge J. HOUYOUX. L'intégration urbaine, répond-il, s'opère par le paratravail, c'est-à-dire pour les salariés, par le commerce, le coup de main, la fraude, la location, la solidarité, la culture, les transports, etc.; pour les indépendants et les autres catégories (chômeurs, pensionnés), par le commerce de l'épouse, des cadeaux de membres de famille, des revenus de location et même la prostitution, etc. Telle est la réponse à une situation de préoccupation permanente.

Cette coupe de la réalité économico-sociale d'une ville en pleine expansion dans un pays en voie de développement permet, selon l'auteur, de mieux saisir les conséquences d'une telle situation sur les niveaux économiques et nutritionnels, les préoccupations et les modes de vie de ses habitants. L'intégration urbaine, MPASE Nselenge Mpeti en a parlé aussi mais dans **L'évolution de la solidarité traditionnelle en milieu rural et urbain zaïrois. Le cas des Ntomba et des Basengele du Lac Mai-Ndombe**, thèse de doctorat en Anthropologie, P.U.Z., Kinshasa, 1974.

Après avoir abondamment utilisé interviews et questionnaires au cours de l'enquête et clairement défini le concept de solidarité, l'anthropologue dont question ici analyse en profondeur les principales formes de solidarité sociale qui sont de mise au niveau de la parenté et au sein des structures similaires de solidarité, à savoir notamment la solidarité économique et la solidarité politique. Il s'agit là, selon MPASE, d'un acte socio-culturel mu et entretenu par un faisceau de paramètres, entre autres le sentiment d'appartenir au groupe, la réciprocité des rapports et les sanctions négatives. Ce qui nous renseigne sur l'évolution de la solidarité traditionnelle au regard des contraintes inhérentes à la vie citadine.

Pour sa part, MAYAYA Ishima Milonga, dans son **Intégration urbaine de Lubumbashi. Approche sociologique**, thèse de doctorat en Sociologie, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNAZA/Lubumbashi, 1978, 335 p. analyse la ville de Lubumbashi tout en reconnaissant que la ville est un phénomène

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

social, dont la ville coloniale est un sous-type, sous-type original dont se sert le processus de colonisation qui le construit et l'oriente sur base de son idéologie. Mais avant d'en arriver là, il a circonscrit les "conditions de vie urbaine" par rapport aux conditions non urbaines, à savoir : 1° les structures de mouvements de population (conditions démographiques), 2° la nutrition, l'hygiène et la santé (conditions biologiques et phsysiques), 3° le travail et l'emploi (conditions sociales), 4° le revenu, la consommation et l'épargne (facteurs économiques), 5° le milieu physique (équipement et logement), 6° l'éducation, les loisirs, la religion (facteurs culturels), 7° le développement de la personnalité, 8° les relations sociales, etc.

Dans nos sociétés actuelles, poursuit l'auteur, la culture liée aux jeux, aux loisirs semble même être le privilège de la ville, parce que dans certains cas, elle est importée et est d'introduction récente et pose certaines exigences que seule la ville, certaines villes peuvent offrir. La jeunesse même de la population urbaine est un facteur à son expansion. Partie constante des besoins de la ville, les jeux et les loisirs sont commercialisés et professionnalisés et de ce fait vécus par la majorité des individus en tant que spectale plutôt qu'en tant qu'action. Deux loisirs, selon MAYAYA, retiennent la préférence des Lushois pour leur délassement : le football et le bar. Le football est le sport le plus populaire du pays, une passion et une préoccupation nationale. Au bar l'individu est l'acteur, c'est lui qui boit, qui danse. Que les Lushois préfèrent le football et le verre de Simba (l'une des bières locales) signifie précisément que ce sont ces loisirs que l'information collective leur propose en premier lieu, soit qu'ils sont matériellement plus accessibles, soit qu'ils sont plus valorisés que les autres - réalité sociologique à laquelle accède MAYAYA lorsqu'il fait intervenir les trois paliers d'émergence socio-écologique, socio-économique et socio-culturelle.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Le mouvement de modernisation, dit-il, existe aussi en milieu rural, mais plus lent et plus graduel. C'est seulement en milieu urbain que le phénomène affecte véritablement au maximum la réalité humaine. Et précisément - en ceci réside l'originalité du processus - ce qui donne un relief particulier à l'action modificatrice de l'urbanisation en Afrique Centrale, et sans doute dans le reste du Tiers-Monde, c'est à la fois le rythme et le contenu du changement, sa force de contrainte et la rapidité des changements sociaux, et l'idée selon laquelle la ville est un pôle moteur de développement national.

Dans Kisangani : morphologie urbaine et modèles culturels. Approche sémiotique de la réalité urbaine au Zaïre, thèse de doctorat en Anthropologie, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNILU, Lubumbashi, 1991, WINGENGA-wi-Ependo établit que la ville congolaise et notamment Kisangani, dans sa forme actuelle, est une volonté extérieure, qu'elle est issue de la colonisation belge. La structuration interne de ses parties en témoigne. Mais les pratiques d'espace, ainsi que son mode d'appropriation par le citadin, la manière dont se sont disposés les différents objets constitutifs de l'espace urbain rappelle impérativement l'existence d'un ordre, l'ordre du pouvoir. Il en découle le fait que tous les comportements sociaux et culturels, relevant de la matière ou de l'esprit, toutes les pratiques, tant d'espaces que des sujets, doivent logiquement être en rapport avec cet ordre.

Dans une perspective sémiotique, l'auteur voit en l'organisation de l'espace urbain un langage, dont la ville elle-même dans sa complexité, peut être considéré comme un texte. Dès lors, l'espace urbain recèle, suivant son mode spécifique de communication, la compacité des langages sociaux dont certains présentent une homogénéité inébranlable, tissée de répétitions, de citations, de références, de mots-clés et de clichés rhétoriques récurrents. Tel est le cas des quartiers, avec leur spécialisation, des places, etc. Dans l'imbrication de l'historicité de l'agglomération, l'espace urbain, loin d'être un texte unique, était plutôt fait d'une superposition de plusieurs autres textes. Dans le processus de production

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

du milieu, où espace et citadin s'influencent mutuellement, mieux dans sa dialectique permanente, l'espace urbain est ici envisagé non pas comme un produit fini, mais plutôt comme une production toujours en train de se faire, branchée sur d'autres textes, d'autres codes (c'est l'intertextualité).

La ville de Kisangani apparaît ainsi comme une société où prédominent les valeurs capitalistes dans leur dimension de marchandises - signes ; les objets sont porteurs non seulement d'une valeur fonctionnelle (une maison sert avant tout comme logement, l'argent est utile pour la subsistance, etc.) ou utilitaire, mais aussi dans leur consommation, d'une valeur de signifiants. Et ce sont les valeurs - signes qui orientent le désir des citadins congolais vers les biens "importés" parce que porteurs d'un indice supérieur sur l'échelle de valeurs. A ce niveau d'analyse, la consommation comme besoin se situe au-delà de la simple satisfaction du besoin par l'usage d'un bien désiré, mais devient signe. Elle se transmue en un acte symbolique, revêtu d'une valeur-signe. Ainsi se justifie l'érection des antennes de radio ou de télévision sur certaines toitures de maisons dans les zones de squatting ; absents dans la réalité, ces objets existent pourtant dans les aspirations et utopies des individus dont les pulsions, libidinales et autres, concourent à la production des valeurs-signes et dont les citadins s'investissent réellement ou de manière illusoire.

Le courage scientifique dont fait preuve l'auteur de cet ouvrage de très bonne facture ne nous laisse pas indifférent. C'est vraiment une gageure que de produire un travaill s'inscrivant dans la perspective de l'anthropologie urbaine, terrain glissant pour beaucoup de jeunes chercheurs. Ce qui lui a valu la palme de pionnier, du moins au niveau de notre département d'attache. Cependant comme tout travail de pionnier, cette étude contient quelque faiblesse épistémologique réelle, à savoir notamment la saisie des concepts comme l'urbanité, quelque insuffisance voire quelque hérésie regrettable, particulièrement dans la graphie de certains toponymes au niveau de l'histoire de l'urbanisation au Congo, sans

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

parler de quelques prétendues "trouvailles" au niveau de la conclusion générale qui parfois n'en sont pas. Ce qui, du reste, n'affecte en rien le souci d'innovation ou la portée scientifique que transpire le texte.

D. LES LIAISONS DIALECTIQUES ENTRE LOISIRS ET TRAVAIL.

A ce niveau, l'idée-maîtresse est l'incidence des activités de loisir sur le rendement du travail professionnel. LOMAMI Makiese le démontre dans son mémoire de licence intitulé : Les loisirs dans la vie des travailleurs de la Compagnie Sucrière/ Kwilu-Ngongo, IIème Licence en Sociologie, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNILU, Lubumbashi, juillet 1985 (113p.). L'organisation des activités récréatives par l'employeur n'est pas une oeuvre philanthropique ni une perte de ressources mais plutôt un facteur de production dans la mesure où le loisir influe directement ou indirectement sur la vie professionnelle, familiale et sociale du travailleur.

Le loisir est apparu dans cette étude non pas comme le privilège des cadres et maîtrises mais aussi celui des ouvriers. Le loisir est devenu donc l'aspiration de toutes les catégories socio-professionnelles. Quels que soient leur niveau d'instruction, leur âge, les travailleurs ont grand besoin de se relaxer, de se divertir, de se détendre après s'être acquittés des obligations professionnelles. En plus de l'aliénation dont ils sont l'objet de la part de la société, les ouvriers sont défavorisés, marginalisés, abandonnés à eux-mêmes comme des vulgaires laissés pour compte. En matière de loisirs, le syndicat a failli à sa mission, l'entreprise étant restée dans ses structures coloniales. Pourtant le progrès de la civilisation technicienne devrait conduire petit à petit l'humanité vers une "civilisation des loisirs".

En guise de suggestions, LOMAMI M. propose la diversification des activités récréatives dans les camps de travailleurs, l'installation des groupes électogènes dans les postes agricoles afin de faciliter le fonctionnement des cercles récréatifs, l'électrification des camps industriels, la promotion des activités

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

susceptibles de concourir au développement culturel, intellectuel et moral des travailleurs (bibliothèques, conférences, théâtre, musique, journal d'entreprise, etc.), l'augmentation sensible des fonds alloués aux loisirs et la création des maisons de jeunes.

La maîtrise des réalités du terrain et le "feeling" sociologique dont l'auteur a fait montre méritent quelques fleurs scientifiques au détriment d'un élan de remise en cause de notre part. Qu'il nous suffise de relever tout simplement le fait que, malgré l'effort fourni par LOMAMI, son travail ne contribue que très partiellement à éclairer l'impact des activités de loisir sur le travail professionnel, la vie familiale et sociale de l'ouvrier de la Compagnie Sucrière de Kwingo.

E. LE FEED-BACK ENTRE SOCIETE ET MUSIQUE.

Michel LONOH (1), d'abord, nous renseigne sur la musique congolaise moderne en quatre axes, à savoir son aperçu historique, son contenu, sa grande révolution et les conséquences qui en ont découlé, enfin les auteurs de la chanson congolaise et les orchestres modernes (cf. Essai de commentaire de la musique congolaise moderne, Ed. Delroisse, Boulogne (France), s.d., 95 p.). Le phénomène d'urbanisation, les mutations commencées de la mentalité, la naissance d'un nouveau comportement politique, les modifications du mode de vie consécutives aux transformations économiques, bref l'apparition d'une société nouvelle furent inévitablement le point de départ de nouvelles formes musicales chez un peuple où la musique et la danse sont restées un mode fondamental d'expression. Critique et objectif à la fois, l'auteur montre, d'une part, les racines sociologiques de cette musique toute jeune et "métissée"; il établit, d'autre part, les liens indispensables entre la musique traditionnelle et la musique moderne congolaises.

---

(1) Cet officier supérieur militaire s'appelle aujourd'hui LONOH Malangi Bokelenge.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

YOKA Lye Mudaba, ensuite, a écrit notamment "L'impact de l'art traditionnel et populaire à Kinshasa : folklore ou résistance?", in Zaïre-Afrique, n° 161, CEPAS, Kinshasa, janvier 1982, pp. 47-51, où il fait état des expressions artistiques populaires en ville (à Kinshasa), en l'occurrence le théâtre, la peinture et la musique. L'auteur évoque les tribulations velléitaires de sous-cultures kinoises en émergence qui se manifestent autant que la résistance à une forme de civilisation agressive, compressive et capitaliste. Il signale que cette contestation des jeunes se caractérise, au niveau de l'expression artistique, à la fois par une fuite en avant par effet de snobisme et de mimétisme de la culture occidentale (mal assimilée) et par un retour nostalgique vers un folklore désormais traversi sous des défroques de provocation. YOKA y lit les signes des temps, présage de la civilisation urbaine de demain, nous dirions de l'an 2,000.

TSHONGA Onyumbe, enfin, nous a intéressé au plus haut point, et pour cause. Très inspiré, cet auteur fait la lecture de la société kinoise en particulier et congolaise en général à travers la musique congolaise moderne. On ne le dira jamais assez, la musique renferme un moment, des attitudes (parfois passagères), des moeurs, de la pensée et de l'esprit voire de la mentalité des individus d'une certaine société à une époque précise. TSHONGA O. choisit comme canevas quelques chansons à succès ayant fait tabac entre les années 1960 et 1980, et dont le contenu gravite autour de l'un ou l'autre aspect de la vie quotidienne des citadins et citadines de la capitale. Au nombre de ces articles, nous avons retenu les treize qui sont repris dans la bibliographie sélective.

F. L'IMPACT DES MEDIAS SUR LA VIE DES CITADINS.

Les médias qui reviennent souvent sont la presse écrite, la radio, le cinéma, la télévision et la vidéo. Ici, Léon de SAINT MOULIN revient à la charge avec une autre étude : "L'impact d'une émission de télévision à Kinshasa", in Zaïre-Afrique, n° 242, CEPAS, Kinshasa, février 1990, pp. 97-105. Dans cette deuxième étude, l'auteur s'efforce d'évaluer l'incidence d'une émission, Culture et

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Arts, du défunt animateur NKIERI Ngunia Wawa, diffusée à la télévision, sur la population de la capitale. Il ressort des analyses qu'il y aurait à Kinshasa 111.811 parcelles où l'on dispose d'un appareil TV et 6.057 où ladite émission aurait été suivie. Comme l'enquête ne concerne que 40 parcelles, l'auteur estime pour sa part que cette émission a été suivie à Kinshasa par un peu plus de 13.000 adultes, essentiellement dans les cités planifiées et dans les quartiers résidentiels, moins dans les quartiers d'extension où le problème d'électivité se pose avec acuité. Les considérations sur le caractère religieux de l'émission du mercredi 6 décembre 1989 nous ont moins intéressé que l'impact réel que la boîte à image peut avoir sur la quantité de téléspectateurs de la ville primatiale.

Dans le même ordre d'idées, nous avons retenu les **Actes de la 28e Journée Mondiale des Communications Sociales** sous le thème "Famille et télévision" organisée le 28 mai 1995 par les Facultés Catholiques de Kinshasa, plus précisément par la Faculté des Communications Sociales, Collection Logos, n° 1, Kinshasa, 1996, 127 p. Sept des dix communications contenues dans ce périodique ont été sélectionnées par nous. Il s'agit de celles écrites par :

- MWENZE Chirhulwire Nkingi, "Regards sur le téléspectateur kinois", pp. 17-24;
- MAZINGA Mashin, "Télévision et responsabilité des parents", pp.17-24;
- OKOMBA Wetshisambi, "Famille et télévision : Essai d'analyse structurale", pp. 25-40;
- MUNSOKO wa Bombe, "La famille envahie par les mass-media", pp.77-83;
- LUBANA Ngiyene Amena, "La télévision au Zaïre : pourquoi, pour qui?", pp. 85-90;
- Jean-Marie DIKANGA Kazadi, "La famille et la publicité de la bière à la T.V.", pp. 91-107;
- Guillaume MUNGANDJI Iyenda, "Famille, Télévision et développement: Quel espoir pour le Zaïre de demain?", pp. 109-120.

Spécialistes en communication sociale, les uns comme les autres ont fait intervenir leur outillage, si pas leur arsenal,

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

méthodologique pour, dans un premier temps, comprendre le fonctionnement de la télévision au Congo (chaînes nationales et chaînes étrangères). Dans un deuxième temps, ils sont finalement parvenus, chacun à sa façon, à dégager les apports positifs, d'une part, et les effets négatifs, d'autre part, de la télévision. L'on y reviendra.

G. LES SPORTS.

A propos des activités sportives, nous avons été renseigné sur leurs origines, leurs objectifs, leur organisation et leurs perspectives d'avenir. Dans son excellent ouvrage : **Evolution du sport au Congo**, Ed. Okapi, Kinshasa, 1970, 109 p., Théophile MUKA brosse un rapide survol panoramique sur certains faits historiques du sport congolais (comment s'est introduite la pratique du sport moderne chez nous), et aussi sur divers avis et considérations émis par de nombreuses personalités congolaises qui se sont occupées de divers secteurs de la promotion de l'éducation physique et des sports au Congo-Kinshasa.

MABAYA Munswey dans Le sport au Zaïre. Analyse sociologique d'une situation paradoxale, mémoire de licence en Sociologie, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNILU, Lubumbashi, octobre 1988, 60 p., met à nu les contradictions qui émaillent la pratique de l'activité sportive dans notre pays. L'auteur estime que cette situation est imputable à la basse conjoncture de l'heure et au non-suivi des décisions prises par le Département de tutelle (Ministère des Sports et Loisirs), autant de facteurs dont la persistance a généré la crise d'homme à laquelle nous assistons ces derniers temps.

MABAYA propose que les responsables politico-sportifs prennent conscience des erreurs du passé afin de mieux faire dans l'avenir en s'impliquant dans le rayonnement du sport national. La mégestion financière et matérielle, c'est-à-dire en fait le détournement tant financier que des biens publics, la désorganisation systématique des services dudit Département, la corruption, autant de pratiques pour le moins rétrogrades qu'il faut absolument bannir.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

H. LA DICHOTOMISATION ENTRE LES LOISIRS DES CONGOLAIS (DONC AFRICAINS) PROPREMENT DITS ET CEUX INITIES PAR LES OCCIDENTAUX PAR LA COLONISATION.

La cité indigène de Léopoldville (C.E.S.A., Léopoldville et C.E.P.S.I., Elisabethville, 1947, 108 p.) d'Emmanuel CAPELLE, ancien Administrateur Territorial de ladite cité, est une étude sociologique de la fin 1946 qui mérite qu'on s'y arrête quelque peu.

A travers quinze chapitres, l'auteur dresse à sa manière un bilan de la vie de la plus grande agglomération indigène de la Colonie. Il décrit son organisation administrative et politique, indique la situation démographique, explique le régime foncier et la vie économique, traite de la main-d'oeuvre, des problèmes sociaux et des oeuvres sociales, de l'hygiène, des missions, des juridictions indigènes et de la fiscalité. Il clôture son vaste exposé par des considérations sur le développement ultérieur de l'agglomération.

Ici notre attention a été polarisée essentiellement par le point consacré aux délassements. Le premier volet reprend ceux auxquels s'adonnaient spontanément à cette époque les Congolais : les bars, les bars-dancings, les "matanga", les danses folkloriques indigènes, les exhibitions de lutte, auxquels s'ajoutaient une dizaine d'associations, sportives, musicales, d'anciens élèves des missions, ou d'entr'aide mutuelle qui étaient bien organisées, relativement puissantes, et fonctionnaient normalement, depuis plusieurs années. Le deuxième volet n'envisage que les délassements et divertissements mis à la disposition des indigènes par l'initiative européenne. Il s'agit des sports (football, tennis, natation, water-polo), du cinéma, de la radio, des fêtes, des délassements intellectuels (bibliothèque pour "évolués", théâtre, cercle d'études).

Ancien Administrateur Territorial de son état, l'auteur a pu disposer d'une documentation abondante et de nombreuses statistiques. Malheureusement, il ne cite pas ses sources pas plus d'ailleurs qu'il ne précise sa méthode. L'ouvrage manque même la moindre référence bibliographique, ce qui réduit en quelque sorte sa

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

portée scientifique. Nous nous faisons violence en refusant de dénoncer l'emphase coloniale qui rebute tout chercheur respectueux de la culture des autres.

Pour leur part, Pierre CAPRASSE et Guy BERNARD ont écrit: "Les conditions de vie des familles d'enseignants à Léopoldville", in Cahiers Economiques et Sociaux, Vol. III, n° 4, I.R.E.S., Léopoldville, décembre 1965. Il s'agit d'une étude sociologique sur la vie familiale des moniteurs de l'enseignement primaire à Léopoldville à partir des conditions matérielles de leur famille. Selon les deux chercheurs, une étude des changements socio-culturels doit tenir compte des comportements économiques qui déterminent certaines formes et valeurs de relations dans la famille conjugale et dans la famille étendue, tout comme d'autres formes et valeurs de relations peuvent les déterminer.

Pour atteindre leur objectif, ils ont utilisé, à l'instar de L. BAECK - ancien chercheur de l'I.R.S.A.C. - dans une étude semblable des budgets des "évolués" de Léopoldville en 1956 (1), la technique de l'interview quotidienne dirigée. Avec la collaboration de douze enquêteurs africains, ils ont choisi onze noyaux de cinq familles de moniteurs et un de six, soit un échantillon de 61 ménages. Ce travail débouche sur un constat : une profonde dissymétrie entre le statut de l'homme et de celui de la femme, mieux encore un renforcement de l'autoritarisme du mari en milieu urbain. En effet, le mari se réserve souvent une part importante de son traitement et des revenus occultes de son commerce pour des activités propres sur lesquelles son épouse n'a aucun droit de regard. Certains enseignants ne font même pas part de leurs augmentations de traitement à leur épouse pour ne pas devoir augmenter ce qu'ils leur remettent habituellement pour la vie familiale.

Il ressort de cette étude de très bonne facture que les loisirs revêtent un caractère éminemment social : visite à des amis

---

(1) L. BAECK, "Enquête budgétaire des Congolais évolués de Léopoldville", in Bulletin du C.E.P.S.I., XXXVIII, 1957, pp. 75-110.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

ou à des parents, promenades avec des amis, parties de danses, conversations dans des bars ou à la maison. Mais on retiendra qu'en dehors de la boisson, le moniteur de Léo dépensait à l'époque très peu pour ses loisirs (peu de consommation de boissons modernes ou traditionnelles, encore moins de boissons importées, besoin de fumer, achat d'un journal, d'une revue ou d'un livre, assistance au cinéma, etc.).

Quant à NIZURUGERO Rugagi (Jean), dans Temps libre et loisirs dans une capitale africaine (Dakar), thèse de doctorat en Sciences Sociales, U.C.L., I.S.P.S. (Belgique) et I.F.A.N. (Dakar), 1974, 347 p. (1), il s'est assigné comme objectif d'élucider les dominantes de l'homo ludens senegalensis actuel à Dakar, capitale du Sénégal, et constate sur le terrain que la "modernisation" touche tous les secteurs de la vie socio-économique et socio-culturelle, notamment le secteur étudié des loisirs et qu'elle se laisse décomposer en multiples indicateurs. Le premier est la dépendance par rapport aux cadres avancées de la création de biens industriels matériels ou symboliques. Le second indicateur est la forte séparation du monde du travail de celui du loisir. Le troisième indicateur est l'étroite dépendance entre le niveau d'instruction, le genre et la qualité du loisir vécu (c'est la corrélation entre la qualification professionnelle, le revenu et le loisir). Le quatrième indicateur est la privatisation de plus en plus poussée de la jouissance esthétique ou ludique. Le cinquième indicateur est le séparation du spectateur et de l'acteur dans la plupart des spectacles modernes. Le sixième indicateur est la sécularisation radicale du monde du loisir, en dehors des fêtes religieuses musulmanes ou chrétiennes, des cérémonies liées aux moments fondamentaux de la vie d'un homme, des chants religieux. Un autre indicateur réside dans la diversification des centres émetteurs de biens répondant aux besoins des loisirs.

---

(1) Ladite thèse de doctorat a été suivie d'un article écrit par le même auteur: "La fête dans la tradition sénégalaise", in Annales du C.E.P.A.C., n°7, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNAZA/Lubumbashi, 1978, 52 p.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Selon l'auteur, l'"homo ludens senegalensis" s'inscrit dans une société en crise et en mutation ultra-rapide. Rejet systématique de la mentalité magico-religieuse, sécularisation de la vie et de l'espace où elle se déroule, substitution de la quête du développement scientifique et technologique à la poésie du mystère, autant d'indices qui corroborent ce qui est dit ci-avant. NIZURUGERO insiste justement sur cette métamorphose imposée par la métropole à travers la colonisation (et le néo-colonialisme sous toutes ses formes).

Cette étude, d'une hauteur scientifique qu'il n'est pas nécessaire de démontrer, nous a beaucoup inspiré. Cette connaissance approfondie des valeurs africaines telles qu'elles opèrent en ville comme à la campagne ne peut que susciter respect et admiration. Cependant, tout en sachant qu'il n'est pas facile à un disciple que nous sommes de se départir des thèses émises et soutenues par le maître, nous nous efforcerons de la compléter, d'une part en étoffant davantage la partie méthodologique et conceptuelle, et d'autre part en insistant cette fois-ci sur l'effet urbanisant et, donc, sur l'urbanité kinoise (la "kinoiseté") à travers les dominantes de l'"homo ludens congolensis" actuel. C'est cela peut-être qui fera l'originalité de notre démarche, outre bien entendu le fait que la présente étude (la nôtre) soit la toute première, du moins au niveau du Département de Sociologie et Anthropologie, à être consacrée à la ville de Kinshasa.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

I. LES LOISIRS SELON LE SEXE ET SELON L'AGE (OU DU PHENOMENE ASSOCIATIF).

1°) Selon le sexe.

Suzanne COMHAIRE-SYLVAIN a écrit entre autres livres **Femmes de Kinshasa. Hier et aujourd'hui**, Mouton, Paris, 1968, 383 p., fruit de deux enquêtes effectuées à l'ex-Léopoldville à vingt ans de distance. La première (d'août 1943 à décembre 1945) était limitée aux "Kinoises" ou habitantes de Kinshasa, l'une des deux "cités indigènes" de la Léopoldville de 1945 annexées aux deux grandes divisions de la ville européenne. La seconde enquête concerne les

Congolaises ayant habité les treize communes et les cités satellites qui composaient la ville de Kinshasa de l'époque. Elle a été effectuée d'avril à septembre 1965.

Au nombre des activités de loisir qui étaient prisées en 1945 par la gent féminine, il y avait notamment les veillées, jeux et danses; les fêtes, la musique, le cinéma, les cafés et bars, les groupes de camaraderie et diverses associations. Pour l'année 1965, l'auteur a cité le cinéma, la musique, la lecture, les visites, les réunions, les fêtes, les associations de toutes sortes, les bars, cabarets et dancings, sans oublier divers jeux tels que les jeux de cartes.

La qualité du travail abattu par S. COMHAIRE-SYLVAIN se passe de tout commentaire. Son statut de femme doit certainement lui avoir permis d'entrer dans les secrets les plus intimes de ses consoeurs noires. Cependant le prisme quasi-occidental avec lequel l'auteur aborde les problèmes relevant des conditions sociales de la citadine congolaise nous astreint à quelque réserve. Toutefois, le souci de dépassement qui nous habite, se matérialisera dans l'effort d'actualisation de cette étude qui, malgré tout, constitue une véritable banque de données fiables et dont la rigueur nous aura servi de modèle.

L'article de Benoît VERHAEGEN, "Les associations congolaises à Léopoldville et dans le Bas-Congo avant 1960", in Cahiers Economiques et Sociaux, Vol. VIII, n°3, Kinshasa, 1970, traite essentiellement des groupements prépolitiques des Congolais de Léopoldville et du Bas-Congo. L'auteur centre son étude sur les cercles d'évolués, les associations et fédérations ethniques, les associations professionnelles et, enfin, les associations des anciens élèves. Nous le compléterons là où il devrait donner des cas précis sur les cercles d'évolués.

NTAMBWE Katshay Tshilunga, lui, a écrit : "Le "likelemba" et le "muziki" : nature et problèmes socio-juridiques en droit privé zaïrois", in Zaïre-Afrique, n° 177, CEPAS, Kinshasa, septembre 1983, pp. 431-440. Très originale, cette étude nous renseigne sur la

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

dimension juridique de ces associations. En effet, le "likelemba" et le "muziki" sont des contrats dans la mesure où chaque membre participant à l'opération s'oblige à verser la quote-part convenue et à l'échéance convenue. Ce contrat peut être un prêt de consommation, une opération d'épargne ou une mutualité. Quand bien même les associations ont pour but de résoudre certains problèmes, celles dont question ici connaissent parfois certains dérapages au niveau de la preuve des engagements des parties, de celui de la capacité des contractants et celui d'ordre public et de bonnes moeurs.

2°) Selon l'Âge.

Dans son article intitulé "Prolifération des cercles culturels à Kinshasa face à la désaffection culturelle des jeunes", in Zaïre-Afrique, n° 150, CEPAS, Kinshasa, décembre 1980, pp.617-625, KABAMBA Nyuni insiste sur le fait que le temps des loisirs doit aussi être considéré comme un problème très important pour l'éducation et l'épanouissement de la jeunesse. Parmi les causes probables de la prolifération des cercles culturels des jeunes à Kinshasa, l'auteur cite principalement l'inacessibilité et l'inadaptation des équipements socio-culturels collectifs existants, la crise suite à la suppression des mouvements confessionnels d'encadrement des jeunes et la défaillance des structures de remplacement, l'expression des besoins insatisfaits.

YOKA Lye Mudaba revient dans "Le phénomène de la mode à Kinshasa", in Zaïre-Afrique, n° 177, CEPAS, Kinshasa, septembre 1983, pp. 425-430, où ce spécialiste de la culture soutient que le cinéma et la télévision ont largement libéré toutes les tentations d'exhibitionnisme, d'ostentation et de provocation chez les jeunes. Mais au même moment, les relents de la mythologie collective et les héritages (les survivances) de la tradition orale donnent à la mode kinoise des couleurs pittoresques et exotiques. Et le cas du vêtement féminin constitue l'expression singulière de la mode à Kinshasa, car le tout se fait sous le signe du challenge et de l'érotisme, de la gratuité du réflexe et de la débauche des dépenses.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

J. LA DESINTEGRATION URBAINE.

Dans ce dernier axe, les auteurs insistent notamment sur le caractère déshumanisant d'un certain type de loisirs consommés par les Kinois. GASIBIREGE Rugema Simon est de ceux-là. Il nous a proposé : **Psychologie de la vie quotidienne à Kinshasa**, I.R.S., Kinshasa, 1980, 87 p. C'est un opuscule original accumulant des informations comportementales sur Kinshasa dans le souci de la constitution éventuelle d'une psychologie négro-africaine congolaise. Sens de la méditation, attentes et actions, hommes et femmes, d'une génération à l'autre, expérience et identité, au total cinq chapitres dont le contenu et les commentaires mettent à nu la philosophie profonde de l'habitant de Kinshasa, ses préférences, ses répulsions, ses aspirations et ses projections, et ce sur tous les plans : économique, social, familial, politique et culturel.

L'auteur constate qu'actuellement la société congolaise semble se désintégrer dans la mesure où il n'y a plus de valeurs, normes modèles solides et durables et qui font l'objet de l'assentiment partagé par le grand nombre. Ce faisceau d'incertitudes influence certainement les relations entre les individus soit dans le sens de la solidarité soit, au contraire, dans celui de la méfiance mutuelle, du "chacun pour soi" et de l'utilitarisme, de la tendance à écraser le plus petit que soi, ou du dédain de l'être humain, du repli sur soi et de la recherche d'évasion dans la vie trépidante des bars et des dancings, dans le culte du sexe (érotisme sans amour). Ce qui a constitué pour nous une matière première qui sera rationnellement exploitée tout au long de la présente étude, surtout dans l'ethnotype urbain kinois.

Cela fait au total quarante-sept ouvrages et articles de revues. En ce qui concerne les mémoires et travaux de fin d'études dont le contenu touche directement ou indirectement à l'une ou l'autre tendance dont il est question ici, il est important de signaler que nous en avons repris dix-neuf - compte non-tenu de deux qui précèdent (ceux de LOMAMI Makiese et de MUBAYA Munsuey) - dont

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

une quinzaine au moins initiée formellement ou informellement par nous (1). Ce qui nous conduit à notre prore problématique qui sera suivie de notre hypothèse de travail.

3. Problématique et hypothèse de travail.

Philosophes, sociologues, anthropologues, etc. s'efforcent de comprendre notre époque, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne manque pas de complexité. La problématique est justement l'ensemble de questions qu'un chercheur se pose pour trouver une solution à la question sociale posée. Les villes sont un baromètre de "civilisations". Elles naissent, grandissent et meurent avec elles. C'est particulièrement vrai des capitales et c'est à bon droit que Kinshasa est souvent présentée comme la vitrine du Congo et, donc, un miroir aux allouettes. Elle détient le monopole des forces de séduction auxquelles il est difficile de résister :

> "On vient en ville pour trouver du travail, on sait qu'on y trouve facilement de l'argent, et qu'il y a aussi les distractions, le cinéma, la musique à gogo. Le Zaïrois qui quitte son village (...) est la proie d'une séduction. C'est l'imagination qui est charmée et non la raison qui est convaincue (...). Avant d'aborder la ville réelle, l'homme en possède déjà une vision, c'est-à-dire une image, une sorte de film mental, quelque chose d'éminemment spectaculaire"(2).

Portée aujourd'hui au rang des agglomérations multi-millionnaires, la capitale nationale est en même temps une métropole "melting pot" où, plus qu'ailleurs dans le pays, les Congolais de toutes ethnies se compénètrent et s'influencent mutuellement. Si les relations d'amont en aval transposent en milieux ruraux des manières urbaines, il n'en reste pas moins vrai que dialectiquement les manières rurales et traditionnelles de s'amuser, de se distraire, de "jouer" sa culture vont s'implanter en ville. Mais ici, il faut

---

(1) Voir bibliographie sélective.

(2) P. HAFFNER, Palabres sur le cinématographe, Les Presses Africaines, Kinshasa, 1978, p. 10 sq.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

dorénavant compter avec l'intensité et le rythme de la dynamique sociale qui s'y opère à une vitesse supersonique. C'est ainsi que la démarche des tenants des idéologies désaliénantes comme la négritude, l'"African personnality" (la personnalité africaine) ou de l'"authenticité" s'avère étrangement quasi vaine. Pourtant, le message de ces chantres devrait constituer davantage un vibrant appel à la sauvegarde du patrimoine culturel négro-africain que de simples cris de détresse qui, logiquement, ne pourraient pas rester un voeu pieux. Or, l'on a généralement une pensée rétrospective tournée vers un âge d'or de sa culture originelle mais en fait, on n'y est souvent plus que d'un pied.

L'on a parfois comparé l'Afrique à un géant ayant ses pieds dans le néolithique, c'est-à-dire dans la préhistoire et sa tête dans le thermonucléaire, c'est-à-dire dans l'ère technologique la plus avancée, étant donné les contrastes frappants qui caractérisent le continent. Pensons une fois à ces villes cosmopolites dont les buildings s'élèvent vers les nuages à quelque distance des huttes en feuillage, ces hôpitaux ultramodernes à côté de la pratique de la médecine traditionnelle, la montée des universités où se forment des milliers de jeunes alors que l'analphabétisme demeure à un taux des plus élevés. Ce parallèle de l'Afrique se vérifie dans tous les domaines. Ainsi au Congo s'élèvent un peu partout vers le ciel les gigantesques disques paraboliques des stations terriennes ouvrant le pays à la communication internationale par satellite alors que dans la forêt toute proche, certaines peuplades utilisent encore le tam-tam pour communiquer à distance.

Les images ainsi évoquées traduisent l'angoisse de l'Africain en quête de son repositionnement dans ce XXème siècle finissant. Le rôle de l'anthropologue, dans un contexte aussi dynamique, apparaît singulièrement délicat, comme le souligne si bien MUDIMBE Vumbi Yoka :

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

> "C'est donc tout l'environnement qui devient texte : le monde d'hier dans la complexité de ses normes, l'extraordinaire richesse de ses mythes et de ses lois; le monde d'aujourd'hui dans la rigueur de ses impératifs (...). Exigences donc et une lecture: lire, comprendre et interpréter les faits contradictoires d'une rencontre des cultures différentes : cultures africaines d'hier et d'aujourd'hui, mais aussi l'impact remarquable de la culture européenne sur ces cultures"(1).

En effet, porte d'entrée et de sortie au plan culturel, Kinshasa est ce background où les différentes ethnies congolaises juxtaposées subissent avec plus ou moins d'intensité l'influence de la force technologique, de la logique culturelle et des potentialités multiples de l'Occident. Cela s'observe notamment à travers les modèles d'habitation, de travail, d'aménagement du temps, de loisirs qui n'y sont presque plus du tout dictés par l'arrière socioculturel ancestral, ethnique, interne, du "dedans" pour devenir reproduction, plus ou moins adaptée aux lieux et aux hommes, du "dehors", d'un modèle extérieur doué des capacités de changement. Nous sommes là face à une sorte de port d'attache, mieux de greffon occidental.

Jean-Marc ELA, prêtre camerounais, s'en explique en disant:

> "Symbole de la "modernité", la ville (africaine) résume peut-être toutes les contradictions d'une société dont elle absorbe les forces sans réussir à les intégrer (...). C'est à la ville que travaillent dans la matière africaine d'aujourd'hui tous les levains laissés par la colonisation. Ce qui apparaît comme un espace de rêve devient rapidement lieu de convocation des problèmes d'une Afrique où les nations riches ne cessent de tirer la corde qui étrangle des millions d'hommes et des femmes"(2).

---

(1) MUDIMBE Vumbi Yoka, "Société, idéologie et littérature", in Notre Librairie, n° 44, Oct.-nov. 1978, Paris.

(2) Jean-Marc ELA, La ville en Afrique noire, Karthala, Paris, 1983, p.213.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

La justesse de ce constat amer dispense de commentaires, dans la mesure où actuellement, les villes non converties au système économique d'un pays indépendant deviennent des monstres macrocéphales destabilisant et éliminant socialement, physiquement et culturellement des milliers d'êtres humains.

Et la vie des hommes en société n'est pas que travail - même s'il faut "travailler, prendre de la peine" à l'instar du laboureur de La FONTAINE. En tous temps et en tous lieux, une constante s'impose : aux activités laborieuses succèdent des jeux, des divertissements, des fêtes ou cérémonies, et même certains travaux sont ponctués de réjouissances comme des danses, des chants et de la musique, des prises de boissons. Au fil du temps - et le crible de l'histoire ne nous contredira pas -, l'influence exercée par le phénomène des loisirs ne fait que prendre de l'importance : multiplication des techniques de diffusion de masse (presse, film, radio, télévision, vidéo), développement des associations et groupements adaptés aux goûts, marottes ou passions de chacun, etc. C'est généralement dans les grands métropoles que les loisirs modernes sont les plus diversifiés : cinémas, théâtres, cabarets à spectacles, cafés-bars, night-clubs, sport ... Les capitales africaines ne sont pas seulement le siège des institutions nationales mais aussi des cités de loisirs et de détente exerçant une attraction puissante sur les générations ouvertes à la modernité.

Ainsi le repos traditionnel a été remplacé par un ensemble d'activités d'un caractère nouveau, qui se sont, en partie, substituées aux jeux et fêtes traditionnels et apparaissent comme des activités qui ne sont ni de l'ordre de la nécessité comme le travail, ni de l'ordre des obligations comme les devoirs familiaux ou sociaux. Tierces activités, distinctes des activités productrices et des obligations sociales, elles posent des problèmes nouveaux aux unes et aux autres. Elles apparaissent comme un élément de bouleversement pour la culture de la civilisation africaine.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Cependant, bien que les chercheurs occidentaux écrivent abondamment sur le sujet, les sciences sociales manquent encore de cadres théoriques et n'ont guère formulé de conclusions que l'on puisse considérer comme des acquis positifs, en vue de l'interprétation du phénomène. En effet, mal connu, le loisir comporte pourtant des dimensions réelles qui sont malheureusement cachées par la représentation dominante, stéréotypée, mythique de ses rapports avec le "travail" et les autres engagements sociaux. L'ignorance de ces relations dans la dynamique des mutations culturelles et sociales de l'heure rend la réflexion théorique illusoire et la politique culturelle aveugle, et ce davantage dans nos pays que dans le monde euro-américain. Plus les loisirs prendront couleur de fête, plus ils deviendront attractifs et, par conséquent, source de nouveaux besoins. Ceux qui ne pourront les satisfaire risquent d'en ressentir une frustration qui, transposée sur le plan collectif, est susceptible de provoquer un malaise social, dans nos villes plus qu'en campagne. Telles peuvent être, si nous n'y prenons pas garde, les perspectives de lendemains désenchanteurs. Pour l'heure, il est temps de songer à faire le point.

Ce chapelet de problèmes, demeurés du reste entiers, a suscité en nous un tel appétit scientifique que nous avons décidé d'en faire une analyse relativement approfondie, principalement en focalisant notre regard sur les quelques questions que voici :

- quelles sont les dominantes de l'"homo ludens congolensis" contemporain à Kinshasa ?
- Existe-t-il, dans cette ville, un domaine spécifique des loisirs nettement tranché sur celui du travail, et, depuis quand ?
- Qu'est-ce qu'une activité de loisir peut générer dans une communauté des hommes ?
- Y a-t-il déjà dans la capitale une vie sociale de loisirs suffisante et étoffée pour en faire l'objet d'une investigation socio-anthropologique appropriée ?

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Autant d'interrogations auxquelles nous tenterons de répondre à travers la présente étude. Mais qu'est-ce qu'on entend par hypothèse de travail ? Selon Madeleine GRAWITZ (1), c'est une proposition de réponse à la question posée; elle tend à formuler une relation entre des faits significatifs. Même plus ou moins précise, elle aide à sélectionner les faits observés. Ceux-ci rassemblés, elle permet de les interpréter, de leur donner une signification qui, vérifiée, constituera un élément possible de théorie. C'est donc une "proposition de réponse aux questions que l'on se pose à propos de l'objet de la recherche, formulée en des termes tels que l'observation et l'analyse puissent fournir une réponse"(2). Comme on peut s'en apercevoir, l'hypothèse de travail sert de garde-fou ou d'objectif provisoire au chercheur engagé dans une recherche.

L'implantation des industries par le colonisateur (bien qu'il s'agisse en fait d'une industrialisation réduite, sélective, taillée sur mesure) a donné aux loisirs une telle ampleur que ceux-ci ont, à leur tour, engendré dans certaines situations de véritables mouvements sociaux. Telle est notre hypothèse centrale. Ces mouvements sociaux, tels le "billisme", le "ngemboïsme", les "rastas" pour ne citer que ces exemples-là, vont ébranler et modifier non seulement les structures de la société kinoise, mais plus radicalement encore les orientations de la vie elle-même, tant et si bien qu'il est désormais admis que les loisirs sont les indices de changements sociaux qui ouvrent la voie à l'adoption d'attitudes et de comportements subséquents. Ils sont de plus en plus le centre d'élaboration des valeurs - et anti-valeurs - nouvelles, surtout dans les jeunes générations. Des transformations profondes naissent dans le coeur des hommes de toutes classes à partir du loisir.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) Madeleine GRAWITZ, Méthodes des sciences sociales, (7ème édition), Dalloz, Paris, 1986, pp. 420-421.

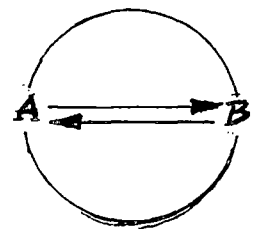
(2) P. RONGERE, Méthodes des sciences sociales, Dalloz, Paris, 1971, p. 20.

Mais dans tout ce que nous ferons et dirons dans le cadre du présent travail, nous ne perdrons jamais de vue les deux préalables suivants : d'abord la nette opposition du monde du travail et de celui du loisir, ensuite l'étroite dépendance du genre et de la qualité du loisir à l'égard des facteurs déterminants comme le sexe, l'âge, le niveau d'instruction, celui du revenu, la position sociale, les origines ethniques, l'appartenance religieuse, les équipements de loisir, le lieu de résidence et de l'information que l'on en a, la psychologie individuelle aussi. D'où l'explication de la consommation des loisirs en tant qu'ils répondent à certains besoins, surtout des besoins-aspirations qui finissent à la longue par devenir des besoins irrésistibles, donc aussi réels que la sustentation ou l'instruction, par exemple. Néanmoins, l'instruction est de tous le critère de changement le plus déterminant. Ce qui servira de critère de contrôle, c'est-à-dire en fait d'hypothèses sencondaires à la thèse principale dont il est question ici. Car quoi qu'on en dise, on observe déjà à Kinshasa la spécialisation et l'interdépendance des tâches, des rapports de travail plus fonctionnels que personnels, le processus du passage à la massification et à l'anonymat, un rythme trépidant de vie et l'installation de loisirs de masse commercialisés.

L'on peut même pousser le raisonnement plus loin en disant que le loisir est en relation, manifeste ou cachée, avec tous les éléments de la vie quotidienne : travail, vie familiale, sociale, politique, culturelle. Ce qui nous autorise de poser finalement en termes de feed-back les relations existant entre la ville et le loisir. Dans un premier temps, en effet, l'urbanisation nécessite l'organisation d'un minimum d'activités à caractère ludico-culturel pour répondre bon gré mal gré aux attentes des habitants. Dans un deuxième temps, ces activités façonnent les citadins dans leur effort d'intégration totale qui - qu'on le veuille ou pas - transparaît au niveau du phénomène urbain compris dans sa double dimension démographique et sociologique que nous verrons plus loin. Nous voudrions ainsi abandonner une perspective de liaison causale unilatérale du type de celle qu'on formule en disant que la pluie a une incidence sur l'érosion des sols, sans pouvoir faire l'hypothèse

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

inverse de l'incidence de l'érosion des sols sur la pluie. Ce modèle de causalité unilatérale ne convient pas à la compréhension du fonctionnement et de l'évolution de la vie sociale à propos de laquelle il faut faire l'hypothèse constante du feed-back, de la rétroaction.



Légende : A : changements sociaux
B : loisirs
○ : ville
⇄ : feed-back, rétroaction.

Mais quelle méthodologie utiliser pour assurer un soubassement scientifique à l'étude ?

4. QUESTIONS DE METHODE ET TECHNIQUES DE RECHERCHE.

4.1. Méthode.

La science s'avère jalouse de méthodes rigoureuses et se méfie de dons purement innés. Une définition simplifiée est celle qui veut que la méthode soit un "ensemble de démarches raisonnées, suivies pour parvenir à un but"(1). Roger PINTO et Madeleine GRAWITZ définissent la méthode comme étant un "ensemble des opérations intellectuelles par lesquelles une discipline cherche à atteindre

---

(1) Jean-Marie DE KETELE et al., Question(s) de méthode. Comment étudier à l'Université?, (3ème édition), U.C.L., Louvain-La-Neuve, 1981, p.9.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

les vérités qu'elle poursuit, les démontrer, les vérifier"(1). Il apparaît, dès lors, que loin d'être contradictoires, ces deux définitions se complètent, et nous dirons même que la première est tout entière contenue dans la deuxième. Pour notre part, la méthodologie est une étude de la meilleure façon que nous pouvons avoir dans l'état de nos connaissances pour aborder nos problèmes déterminés et saisir les dimensions réelles de l'objet de l'étude.

Cependant en anthropologie - et cela vaut aussi pour les sciences sociales en général - la question de méthodologie est une des plus ardues qui puisse exister. La plupart des chercheurs s'y sont confrontés sans jamais parvenir à lui fixer des limites précises. Il n'existe pas même à l'égard d'un objet spécifique comme la ville, une méthodologie universelle applicable en tous temps et en tous lieux. Si chaque objet de connaissance informe et conditionne la méthode, celle-ci est transformée également au cours même de son application, comme le dit si bien Benoît VERHAEGEN :

> "Il n'existe pas de méthode absolue, figée, qui s'imposerait au chercheur. Ce dernier la découvre au cours de la recherche au fur et à mesure que se précisent les faits de connaissance"(2).

En d'autres termes, "tout savant qui ne considère pas sa méthode comme variable en partie de sa recherche, est amené à transformer ses options méthodologiques en idéologie"(3).

---

(1) R. PINTO et M. GRAWITZ, Méthodes des sciences sociales, Dalloz, Paris, 1971, p. 18.

(2) Benoît VEHAEGEN, "Méthode et problèmes de l'histoire immédiate", in Cahiers Economiques et Sociaux, Vol.VIII, n°3, Kinshasa, sept. 1970, pp. 471-486.

(3) Laurent MONNIER et B. VERHAEGEN, "La recherche en science politique au Congo. Problèmes de méthode et de techniques", in Cahiers Economiques et Sociaux, Vol. VIII, n°3, Kinshasa, sept. 1970, p. 451.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Pour le cas qui nous préoccupe ici, la vérité du changement est donc à circonscrire dans une intelligence objective de l'histoire, laquelle n'est ni cyclique ni prométhéenne ni même indéfiniment neuve. Elle inclut le nouveau et l'ancien; elle se nourrit de déterminismes autant que de variations. Melville J. HERSKOVITS le dit mieux que nous :

> "La culture est à la fois stable et toujours en changement. Le changement culturel ne peut être perçu que comme une partie du problème de la stabilité culturelle; on ne peut comprendre la stabilité culturelle qu'en mesurant le changement par rapport au conservatisme"(1).

Or, là où on se penche intensivement sur le loisir, il est établi que celui-ci est généralement étudié comme un fait socio-culturel plutôt déterminé que déterminant. L'analyse de l'ensemble des déterminants sociaux et culturels en interaction a été peu dialectique, d'où un déséquilibre qui laisse dans l'ombre l'influence croissante du loisir sur le travail, les relations sociales, la structure sociale, la culture.

Une approche adéquate des changements sociaux ne saurait se passer d'une perspective dialectique sur la réalité. C'est compte tenu de la nature des données en notre possession, d'une part, et de l'objectif que nous nous sommes assigné, d'autre part, que la dialectique marxiste s'avère la mieux indiquée, comme le propose d'ailleurs KWESI Kwa Prah, anthropologue africain, déjà cité :

> "Malgré l'effondrement du socialisme en Union Soviétique, qui a eu des conséquences désastreuses dans le discrédit du marxisme, cette théorie constitue encore, sur le plan scientifique et méthodologique, la meilleure base pour analyser nos sociétés"(2).

---

(1) Melville J. HERSKOVITS, Les bases de l'anthropologie culturelle, Payot, Paris, 1967, p.9.

(2) KWESI K.P., "L'anthropologie en Afrique : passé, présent et visions nouvelles", a.c., pp. 11-15.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

En effet, l'échec du socialisme d'Etat dans les pays d'Europe Orientale ne diminue en rien la pertinence de la théorie scientifique de Karl MARX (1818-1883). Le marxisme dogmatique est l'oeuvre des dirigeants des partis communistes au pouvoir. Ils ont séparé la théorie et la pratique de peur d'affaiblir la lutte idéologique. "En conséquence, la pratique s'est transformée en un empirisme sans principe et la théorie en un savoir pur et figé"(1).

Précisons d'ores et déjà que la dialectique dont il sera question dans ce travail est celle qui part du principe selon lequel la réalité doit être appréhendée comme une totalité où toutes les parties se tiennent et s'influencent l'une l'autre. Cette totalité change, elle est dynamique et les règles du changement sont fondées sur l'existence de contradictions entre les parties, et entre elles et la totalité, et sur l'action ou la lutte de chacune pour les résoudre. Toutes les parties qui composent la totalité n'ont pas la même importance, ni la même force de changement. Le matérialisme dialectique, théorie sur laquelle s'appuie cette étude, affirme la prépondérance des parties ou des instances économiques et le caractère relativement dérivé ou déterminé des instances politiques et culturelles (idéologiques).

Ainsi, l'analyse de la lutte des classes explique le changement par les contradictions structurales des sociétés et non par l'intervention d'un quelconque "Deus ex machina"; en quoi MARX s'oppose au prélat théologien et écrivain français Jacques Bénigne BOSSUET (1627-1704), qui prétendait que seul Dieu pouvait être la cause des changements séculaires, ou au philosophe allemand Georg Wilhem Friedrich HEGEL (1770-1831), qui posait l'Esprit comme principe de l'histoire, ce qui revient à résoudre le problème avant même de l'avoir posé. Nous croyons que nous sommes ici devant une de ces contradictions apparentes dont toute notre vie est tissée. Les plantes germent de la mort des autres plantes, le froid et la chaleur forment notre climat, les jeunes et les adultes forment la

---

(1) Jean-Paul SARTRE, Critique de la raison dialectique, Gallimard, Paris, 1960, p. 25.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

société, la femme et l'homme s'aiment et vivent ensemble ... Contradiction, dirions-nous, et nous ne sommes pas les premiers à nous en rendre compte. Déjà au VIème siècle avant Jésus-Christ, HERACLITE (vers 540 - vers 480 av. J.C.), philosophe grec de l'école ionienne, faisait cette même expérience:

> "L'unité égale l'unité de la multiplicité, bien et mal sont tout un; les choses complètes et les choses incomplètes, les accordées et les désaccordées (...) de toutes ces choses résultent l'Unité, l'harmonie (...). Le même est présent, vit et meurt, jeune et vieux (...)"(1).

Il est bien entendu que cette doctrine est à placer dans son contexte et qu'il ne faut pas l'interpréter comme bon nous semble. Mais notre cible ici est plutôt cet ensemble de contradictions apparentes qui forment notre vie. HEGEL ci-haut cité voyait cette vie en trois temps, en trois pôles dialectiques : l'identité (thèse), la non-identité (anti-thèse) et l'identité de l'identité et la non-identité (synthèse), c'est-à-dire passer du pour au contre pour retrouver un tertium quid original. La synthèse et le dépassement des deux premiers pôles, c'est une reconciliation des contraires; l'opposition est supprimée, l'élément positif et l'élément négatif sont tous les deux dépassés par une réalité nouvelle les contenant tous.

Pour notre part nous nous associons aux marxistes russes du XXème siècle, particulièrement à Joseph Vissarionovitch Djougachvili dit STALINE (1879-1953) qui a savamment systématisé la méthode dialectique marxiste en la ventilant en quatre lois fondamentales (2). Il s'agit de la loi de l'action réciproque ou de la

---

(1) Cité par Cyprien MBUKA di Khuanga, "Nationalisme ou internationalisme?", in Dialogue et culture, n° 10, Bruxelles, oct. 1969, pp. 8-10.

(2) Joseph STALINE, Matérialisme dialectique et matérialisme historique, Béthune, Paris, 1971, pp. 5-8.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

connexion universelle des phénomènes, de la loi du changement dialectique ou de la transformation universelle, de la loi de la contradiction ou de la loi de l'unité et de la lutte des contraires et, enfin, de la loi du changement quantitatif en changement qualitatif ou loi du progrès par bonds. Toujours est-il qu'il n'existe pas une liste close, achevée ou définitive des lois de la dialectique. Celles actuellement connues constituent un bilan provisoire de notre savoir, c'est-à-dire de l'état actuel de nos connaissances; seule la pratique sociale et l'expérience scientifique permettront de l'enrichir en l'affinant davantage.

Ce n'est pas que le choix de cette démarche nous ait amené à un monisme explicatif, qui viserait à ne la prendre que pour seule valable en Anthropologie. En outre, il se dégage une différence de formes dialectiques, pour paraphraser Henri JANNE, à savoir la dialectique d'antagonisme, la dialectique de conflit et la dialectique de dialogue (1). La première est la forme où la polarisation des forces contraires conduit à un processus de rupture, de guerres et révolutions sociales, aboutissant à l'émergence d'un ordre nouveau; la seconde se manifeste lorsque l'opposition des forces en présence se résoud par compromis et réformes sociales, dont l'issue est de rétablir un équilibre en société; enfin, la dialectique de dialogue n'est autre chose que la voie devant conduire les forces à la paix et à la justice, par une référence aux normes de la société et à travers un procès coopératif.

Comme on le voit, il existe une littérature abondante et variée sur le terme dialectique : de HEGEL à GURVITCH et autres ALDANA, ARON ou JANNE en passant par MARX et ENGELS. HEGEL est un idéaliste dialecticien; Georges GURVITCH est anti-dialecticien; R. Losada ALDANA, lui, applique la dialectique matérialiste au sous-développement; Raymond ARON se veut contradicteur; Henri JANNE est plutôt un systémiste, alors que Karl MARX et Friedrich ENGELS sont des matérialistes dialecticiens.

---

(1) Henri JANNE, Le système social. Essai de théorie générale, Ed. de l'Institut de Sociologie de l'U.L.B., Bruxelles, 1968, pp. 128-135.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

En ce qui nous concerne, tout en reconnaissant le fait que les quatre lois constituent un tout cohérent, nous avons décidé en âme et conscience, d'une part, de passer à pieds joints la première loi (celle de la connexion universelle) qui constitue ni plus ni moins une évidence si pas un truisme:

> "Lorsqu'on est amené à étudier un fait social, il faut bien se garder de l'isoler de son milieu, et l'on devra l'envisager sous tous ses aspects. En effet, la complexité du réel, surtout social ne saurait s'expliquer par un élément simple ou unique (...). Au problème de la complexité des phénomènes sociaux est étroitement lié celui de la causalité sociale multiple. Autrement dit encore, un fait social ne doit pas seulement être envisagé sous son aspect social (danger du sociologisme), mais également sous ses répercussions multiples et variées, qui peuvent aborder les domaines politique, économique, juridique, moral, philosophique, psychologique, biologique, géographique, linguistique, voire artistique... Un "fait social" est toujours polyvalent, et pas seulement social"(1).

C'est cela le "feeling sociologique". D'autre part, nous avons décidé également d'émettre quelque réserve quant à la quatrième et dernière loi (celle du progrès par bonds qualitatifs) parce que ce n'est pas toujours évident. Le changement est dit qualitatif lorsque la réalité considérée change de nature, c'est-à-dire de fond et quantitatif quand le changement n'affecte que la forme. Nous nous en écartons quelque peu dans la mesure où la dialectique matérialiste insinue que tous les changements de forme sont une marche normale vers le changement de nature. C'est une possibilité, pensons-nous, et non la seule, étant donné l'ambivalence du loisir qui peut épanouir comme avilir la personne humaine :

---

(1) KITENGE-Ya, a.c., p. 45.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

> "Le trait fondamental du loisir est l'ambiguïté. Les loisirs (...) peuvent favoriser le progrès d'une culture sociale ou, au contraire, sa régression. Ils peuvent inciter l'individu à une participation sociale ou, au contraire, à une évasion sociale. Ils peuvent équilibrer la vie de travail ou, au contraire, détruire tout intérêt pour les problèmes techniques et sociaux posés par le travail"(1).

En revanche, nous allons nous appesantir sur la deuxième loi (celle de la transformation universelle) ainsi que sur celle de l'unité et de la lutte des contraires. En effet, la méthode dialectique veut que les phénomènes soient considérés non seulement du point de vue de leurs relations et de leurs conditionnements réciproques, mais aussi du point de vue de leur mouvements, de leur changement, de leur développement, du point de vue de leur apparition et de leur disparition. Fixer les phénomènes, les considérer comme immuables, c'est faire la métaphysique. En d'autres termes, la dialectique considère que tout est en mouvement, en devenir, en changement et en transformation, la nature étant en état de mouvement perpétuel, de changement et de renouvellement. Il arrive toujours que quelque chose naisse, se développe et que quelque chose meure et périsse. Tout évolue. Le mouvement est le mode de l'existence de la matière, depuis les changements dans l'espace jusqu'aux changements dans la pensée. C'est la loi de la négation de la négation ou de l'évolution universelle perpétuelle et incessante.

Conformément à cette loi, nous considérons qu'avant 1881 d'abord, année de la création de la station de Léopoldville, qu'entre 1923 et 1960, ensuite, années qui marquent respectivement le transfert de la capitale de Boma à Léopoldville et l'accession du Congo-Léopoldville à la souveraineté tant nationale qu'internationale, les loisirs étaient pratiqués différemment selon que le colonisateur belge avait une emprise sur les autochtones ou non.

---

(1) Joffre DUMAZEDIER, "Ambiguité du loisir et dynamique socio-culturelle", Cahiers Internationaux de Sociologie, n° XXIII, Paris, 1960.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Trois décennies après, une nouvelle orientation doit avoir été imprimée aux activités de loisir. Ce changement continuel nous intéresse au plus haut point. Une analyse en profondeur dans ce sens s'impose donc. Georges POLITZER (1903-1942) aura eu, pour ainsi dire, raison d'écrire que si "on peut dire et affirmer que les choses se transforment changent et évoluent, c'est parce qu'elles contiennent l'unité des contraires"(1).

La loi de la contradiction ou loi de l'unité des contraires, quant à elle, préconise qu'au sein de tout phénomène, il existe des forces en apposition, en conflit. Ce sont des aspects opposés, des contraires (2). En effet,

> "Les aspects contraires, les forces en lutte, en conflit, chacun d'eux présuppose l'existence de l'autre qui est son contraire. C'est que les aspects contraires ne peuvent exister isolément l'un sans l'autre. Si l'un de deux aspects opposés, contradictoires fait défaut, la condition d'existence de l'autre aspect disparaît"(3).

Les forces opposées, si elles coexistent dans l'unité, coexistent également dans la lutte. C'est cela même qui pousse les choses et les phénomènes à se mouvoir et à changer (4). Cependant, pour chaque chose ou phénomène concret, l'unité des contraires est conditionné, passagère, transitoire et, pour cette raison, relative, alors que la lutte des contraires est absolue (5). Il ressort de ce qui précède que le processus de développement de l'inférieur au supérieur ne s'effectue pas sur le plan d'une évolution harmonieuse des phénomènes, mais sur celui de la mise à jour des contractions inhérentes aux objets, aux phénomènes, sur le plan d'une "lutte" des

---

(1) Georges POLITZER, Principes élémentaires de la philosophie, Editions Sociales, Paris, 1972, p. 183.

(2) MAO Tse Toung, Textes choisis, Editions en Langues étrangères, Pékin, 1972, pp.125-126 (cet auteur chinois est né en 1893; il est mort en 1976).

(3) Ibid, p. 126.

(4) Ibid., p. 125.

(5) Id., Ecrits choisis en trois volumes, Maspero, Paris, 1973, p.103.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

tendances contraires qui agissent sur la base de ces contradictions. C'est la fameuse "concordia discors", moteur de tout changement.

Cependant, la lutte des contraires n'implique pas forcément antagonisme entre les contraires ou leurs négations dans toutes les réalités socio-culturelles, car, comme le dit MAO Tsé Toung, l'antagonisme n'est que l'une des formes prises par la lutte des contraires, elle n'est pas l'unique (1). En efet, les réalités socio-culturelles vivent une apparente harmonie même en ayant en elles des aspects contradictoires. La lutte des contraires dans un phénomène ne prend la forme de conflit, de crise aiguë, bref d'antagonisme que dans certaines conditions bien déterminées. Qui plus est, la contradiction principale n'est pas à confondre avec l'aspect principal de la contradiction dans l'analyse des réalités mouvantes(2).

Par ailleurs, s'il est vrai que le conflit de classes est un facteur endogène de changement social, c'est-à-dire généré par autodynamisme(3), il est illusoire, à moins de ne vouloir raisonner que par systèmes, de prétendre qu'il soit le seul facteur de changement des sociétés. Il serait aisé de montrer, par exemple, que des conflits raciaux, religieux et donc d'ordre culturel, peuvent engendrer des changements tout aussi importants que ceux provoqués par les conflits de classes. Ainsi donc, on admettra, avec OSOKONDA Okenge, que s'insèrent dans l'explication dialectique les changements issus des facteurs exogènes au système (4), comme le fait colonial pour le cas qui nous préoccupe dans la présente étude. KUYUNSA Bidum a relevé cette réalité socio-culturelle africain en écrivant :

---

(1) Id., Cinq essais philosophiques, Editions en Langues étrangères, Pékin, 1971, p. 130.

(2) Ibid, pp. 97-113. Georges BALANDIER aussi en parle dans Anthropo-logiques, P.U.F., Paris, 1974, pp. 173-243.

(3) G. POLITZER, O.c., pp. 159-160.

(4) OSOKONDA Okenge, La dynamisme du magico-religieux dans l'exercice du pouvoir politique traditionnel chez les Tetela, Thèse de doctorat en Anthropologie, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politique, UNILU, Lubumbashi, juillet 1984, p. 16.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

> "Nous considérons ce moment comme forcément non rectiligne, mais fluctuant. Il change d'orientation, s'adapte, procède par phase au gré des facteurs internes et externes dont l'intervention n'est pas toujours prévisible. De sorte que les buts fixés au départ d'une action quelconque peuvent ne pas être atteints à la fin. Ce mouvement dialectique se situe dans le temps et l'espace. Il est donc historique"(1).

Le changement endogène n'est donc qu'une des formes du changement social structurel; le conflit de classes n'est qu'une des causes du changement endogène, et n'est qu'une des modalités du conflit social, quand bien même le changement est un élément de la société.

L'objectif de la radio et de la télévision au Congo, par exemple, consiste à éduquer, informer et former la population. Mais dans la réalité, au lieu d'éduquer, d'informer et de former la masse, la radio et la télévision congolaise deviennent des instruments très puissants d'aliénation véhiculant l'idéologie de la classe dominante:

> "Les pensées de la classe dominante sont aussi, à toutes les époques, les pensées dominantes, autrement dit la classe qui est la puissance matérielle dominante de la société est aussi la puissance dominante spirituelle. La classe qui dispose des moyens de la production matérielle dispose, du même coup, des moyens de la production intellectuelle, si bien que, l'un dans l'autre, les pensées de ceux à qui sont refusés les moyens de production intellectuelle sont soumises du même coup à cette classe dominante. Les pensées dominantes ne sont pas autre chose que l'expression idéale des rapports matériels dominants saisis sous forme d'idées, donc l'expression des rapports qui font d'une classe la classe dominante; Autrement dit, ce sont les idées de sa domination. Les individus qui constituent la classe dominante possèdent, entre autres choses, également une conscience, et en conséquence ils pensent; pour autant qu'ils dominent en tant que classe et déterminent une époque historique dans toute son ampleur, il va de soi que ces individus dominent dans tous les sens et qu'ils ont une position dominante, entre autres, comme être pensant aussi, comme producteurs",

---

(1) KUYUNSA Bidum, <u>Analyse sociologique de l'action missionnaire dans le processus du développement. Cas du diocèse d'Idiofa au Kwilu</u>, Thèse de doctorat en Sociologie, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques,, UNAZA, Lubumbashi, 1980, p. 17.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

> d'idées, qu'ils règlent la production et la distribution des pensées de leur époque; leurs idées sont donc les idées dominantes de leur époque"(1).

Le passage est si clair qu'il dispense de commentaire. Mais l'on devra peut-être renchérir en relevant qu'à travers l'ex-Office Zaïrois de Radio et de Télévision (O.Z.R.T. en sigle), les aspirations de la société occidentale sont privilégiées voire idéalisées au détriment de l'identité culturelle congolaise. Ce qui conduit inévitablement à une aliénation mentale et partant à une dépendance culturelle. La nature et le contenu des émissions tant bien radiophoniques que télévisées seront passées au crible en vue d'une mise à nu des contradictions qui en découlent. L'usage abusif de la vidéo ne sera pas ménagé.

La panoplie des loisirs avilissants ayant eu droit de cité dans la capitale, principalement dans le chef de la jeunesse kinoise, seront recensés et analysés. Tout ce qu'engendrent les activités sportives et culturelles, les associations et les jeux, la musique, les danses et les débits de boisson comme contradictions, rencontrera notre préoccupation et fera l'objet d'un examen anthropologique approfondi.

Comme dit plus haut, le mouvement dialectique est absolument diachronique. Au nombre d'influences que subissent les phénomènes socio-culturels, il faut noter l'influence extérieure qui ne peut agir sur une structure que quand elle y a trouvé des conditions favorables à sa matérialisation. Si non, elle est repoussée, d'où le statu quo relatif ou apparent, car "en fait, même le mouvement mécanique provoqué par une impulsion extérieure (ne) se réalise (que) par l'intermédiaire des contradictions internes des choses et des phénomènes"(2).

---

(1) Karl MARX et Friedrich ENGELS, L'idéologie allemande, Editions Sociales, Paris, 1976, pp. 44-45.

(2) MAO Tsé Toung, Cinq essais ..., op. cit., p. 51.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Et de fil en aiguille, on aboutit à la loi dialectique relative au changement quantitatif et au changement qualitatif que nous avons partiellement recusée mais qui est ici restituée en substance par cet extrait de l'ouvrage déjà cité de R.L. ALDANA inspiré par F. ENGELS :

> "Tant dans la nature que dans la société, d'une manière générale et dans chaque cas concret, les changements qualitatifs ne peuvent se produire qu'à travers les changements quantitatifs, par addition ou par soustraction"(1).

A ce niveau d'analyse, nous allons voir de quelle manière le loisir tel que consommé à Kinshasa est générateur de mode de vie et de style de vie. De par son ambiguïté, le phénomène de loisir couvre un champ d'investigation immense et entretient des relations variées avec divers aspects de la sphère de l'homme qu'il pénètre et transforme en bien ou en mal selon les cas. Aussi tenterons-nous de dégager, autant que faire se peut, l'incidence du loisir sur les secteurs de la vie quotidienne : vie individuelle, familiale, sociale, professionnelle des habitants de la capitale pour finalement cerner la culture qu'elle genère.

Cependant, face à l'équation méthodologique, nous ne nous faisons pas d'illusion du tout en versant dans un triomphalisme béat. S'il faut, en effet, applaudir des deux mains à toute tentative visant à définir concrètement des termes aussi vagues que celui de dialectique, il n'en demeure pas moins vrai que cette dialectique comporte aussi des limites si pas d'incapacités, comme le stigmatise GURVITCH :

> "(...) Elle ne nous donne pas de schéma d'exploitation. Elle nous mène au seuil de l'explication en sociologie(...). La dialectique ne fait que préparer les cadres de l'explication"(2).

---

(1) R.L. ALDANA, o.c., p. 33.

(2) G. GURVITCH, o.c., pp. 218-219.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

D'ailleurs, lorsqu'on jette son dévolu sur une ou des méthodes de recherche et d'analyse, c'est toujours un problème de choix que l'on pose, c'est-à-dire celui de conviction personnelle, et finalement un problème de pis-aller, de moindre mal en vue d'une perspective scientifique donnée. C'est donc le degré d'opérationnalité d'une méthode, au regard du thème, qui conditionne la dimension objective du choix méthodologique. OSOKONDA a pleinement raison lorsqu'il écrit :

> "Il n'y a pas lieu d'exagérer l'importance de la méthode dans une recherche concrète. Nous sommes convaincu, en effet, que si la méthode nous aide à maîtriser notre objet de recherche, elle ne nous délivre pas complètement pour autant de toutes les servitudes. Que la méthode nous serve de garde-fou pour limiter les digressions, voilà qui nous apparaît comme essentiel dans l'analyse des phénomènes socio-culturels"(1).

Pour nous, le principal dans tout cela est que si la vérité existe, elle devra un jour se révéler dans toute sa clarté, autrement elle ne serait pas la vérité. Voilà pour la méthode. Mais comment nous y sommes-nous pris pour collecter les données empiriques avant d'atteindre ce stade plus abstrait ?

4.2. TECHNIQUES.

Ainsi définie, une méthode ne doit pas être confondue avec les techniques qui, comme la notent Roger PINTO et Madeleine GRAWITZ,

> "ne sont que des outils mis à la disposition de la recherche et organisés par la méthode dans ce but. Elles sont limitées en nombre et sont communes à la plupart des sciences"(2).

---

(1) OSOKONDA O, o.c., p. 12.

(2) Roger PINTO et Madeleine GRAWITZ, o.c., p.291.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

En leur qualité de dispositifs expérimentaux, les techniques ne sont, au fond, que des moyens utilisés pour collecter les données. Car quoi qu'on en dise, ce qui distingue l'observation scientifique de la simple impression, c'est le fait qu'elle est recueillie de façon systématique. Le choix d'une technique et son utilisation sont étroitement liés non seulement aux hypothèses de travail et à l'objet d'étude, mais aussi à la méthode utilisée ou à utiliser.

4.2.1. Le recours à l'histoire immédiate.

Pour le cas sous examen, nous nous sommes résolu à nous placer dans la perspective de l'histoire immédiate comme une des techniques. Le mot et la chose ont été utilisés à maintes reprises dans le passé tant par les marxistes que par les auteurs non marxistes. Rappelons qu'il s'agit, selon son propre initiateur, Benoît VERHAEGEN, d'une démarche "au confluent de l'anthropologie, de la sociologie et de l'histoire, ayant pour objet la connaissance des sociétés contemporaines soumises à un dynamisme historique particulier"(1). A la sociologie et à l'anthropologie, elle emprunte leurs techniques vivantes; elle recourt en même temps aux techniques documentaires chères aux historiens. D'ailleurs, histoire et anthropologie sont deux disciplines complémentaires du point de vue de l'objet et de la méthode. Qui dit changement pose un problème qui nécessite une explication de type historique. Le loisir actuel est aujourd'hui ce qu'il est parce qu'il y a des causes médiates comme proches; à ce titre, il peut être considéré comme une transition vers de nouveaux changements. Et les anthropologues africains n'ont plus de raisons de dresser "un mur de Berlin" entre l'anthropologie et les autres sciences sociales au moment même où les autres murs s'effondrent.

---

(1) Benoît VERHAEGEN, "L'histoire immédiate et les autres sciences sociales. Réflexions épistémologiques", in Revue Zaïroise de Psychologie et de Pédagogie, Vol.I, n°2, Kisangani, 1972, p.7.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Le terme "immédiat" peut prêter à confusion. Il ne doit pas être entendu dans son sens commun chronologique et ne vise donc pas l'événement récent (qui, lui, est du domaine du journalisme et du reportage) ou la situation actuelle pour lesquels le terme "histoire instantanée" conviendrait mieux (1). Ce serait une course à l'événement ou une histoire saisie au vol et traitée quand elle est encore chaude, selon les procédés empruntés à la presse. L'histoire immédiate, faut-il le dire, se situe à l'anti-pode d'une telle démarche.

"Immédiat", ici, signifie que la connaissance se fait de manière immédiate, c'est-à-dire sans intermédiaire. Contrairement à la démarche historique classique fondée sur la médiation du document historique, l'histoire immédiate, sans en sous-estimer l'importance, mais reconnaissant les limitations des documents écrits, fait grand cas de l'observation et du contact direct entre le chercheur (sujet scientifique) et l'objet (sujet historique). Elle s'intéresse à cette période de l'histoire dont les acteurs et les témoins peuvent encore être interrogés. Ce qui explique et justifie l'importance accordée par l'histoire immédiate aux sources orales. "Elle est avant tout une histoire orale même si elle fait un usage considérable de la documentation écrite disponible"(2). Le caractère "immédiat" de la connaissance ne supprime donc pas pour autant les médiations, mais elle les situe sur un plan dialectique, face à une vie superficielle apparemment identique, statique et harmonieuse. Entre le sujet et l'objet de connaissance, la tension subsiste et la recherche d'identité signifie que tour à tour le sujet devient objet, et l'objet est perçu comme sujet. Cette relation d'intersubjectivité permet une meilleure connaissance de la société étudiée. Il s'agit donc d'une entreprise collective.

---

(1) Id., Rébellions au Congo, t_{II}, C.R.I.S.P. - I.R.E.S., Bruxelles et Kinshasa, 1969, p. XX.

(2) Id., "Méthode et problèmes de l'histoire immédiate", a.c., p.485.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

A cela il convient d'ajouter que l'histoire immédiate ne s'applique qu'aux sociétés contemporaines parce qu'elle est fondée sur la participation des acteurs historiques. Elle est donc limitée dans le temps bien que son champ de profondeur possible puisse dépasser la période actuelle et varier selon les domaines à connaître(1). Dans son étude des sociétés contemporaines, l'histoire immédiate ne s'intéresse pas à l'histoire événementielle.
Son centre d'intérêt est une situation de crise, vue non pas à la manière des fonctionnalistes, c'est-à-dire un facteur exogène ou un élément externe qui vient perturber, dans le système, une situation habituellement stable, mais au contraire en tant qu'elle (la crise) fait partie de l'essence de l'objet et qu'elle imprime à la réalité observée son caractère dynamique.

L'objet étudié étant caractérisé par une crise, le chercheur qui s'y intéresse, puisqu'il souhaite la transformation de la société qu'il observe, est amené à adopter une attitude d'engagement politique, c'est-à-dire

> "celle qui ouvre le procès de connaissance à la participation consciente et systématique du sujet historique et qui fait de la science l'affaire de la collectivité et non plus le privilège d'une élite savante"(2).

Comme on le voit, il y a rejet d'une théorie coupée de la pratique et sans relations avec le vécu quotidien et avec le destin de la société.

Une telle attidue soulève à coup sûr le problème de l'objectivité scientifique du chercheur. Sous un autre angle, la conscience d'être l'instrument d'une recherche met le sujet ou l'association enquêtés dans des conditions artificielles qui ne correspondent plus aux conditions naturelles dont on recherche les

---

(1) Id., Introduction à l'histoire immédiate, Duculot, Gembloux (Belgique), 1974, p. 190.

(2) Id., "L'engagement du chercheur en science sociale", in Revue Zaïroise de Psychologie et de Pédagogie, Vol.IV, n°1, Kisangani, 1975, pp. 21-32.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

lois. Les difficultés et les facilités particulières aux sciences humaines proviennent de ce que leur objet est humain : rien de plus intime et de plus proche, et en même temps rien de plus mobile et de plus fuyant. Nous comprenons bien mieux le comportement de nos semblables dans les diverses circonstances de la vie, que nous ne comprenons les réactions chimiques ou le phénomène de la croissance.

Toujours est-il que la crainte du subjectivisme et/ou les risques de biais peuvent être écartés si l'on accorde une grande importance à la critique : critique des documents écrits, critique des informations recueillies mais aussi critique du langage utilisé qui, apparemment neutre, véhicule pourtant souvent une idéologie. Si nous pouvions faire abstraction des connaissances matérielles que nous avons déjà sur la ville et gommer de notre esprit toute idée préconçue, il est certain que nos investigations seraient beaucoup plus profitables. Nous ne pourrons pas procéder ainsi, mais nous essaierons de nous approcher le plus possible d'une situation semblable.

Ce qui rejoint l'une des caractéristiques essentielles de la sociologie engagée du latino-américain Orlando FALS BORDA, à savoir la nécessité d'un engagement social et politique du chercheur. L'engagement ne s'oppose pas à l'objectivité de la science, au contraire il en est le critère final:

> "Ce sont les faits qui indiquent en dernière instance la consistance de la réalité à tel point que c'est par les faits et les preuves démontrés par l'action que nous pourrions savoir si nous approchons ou non des critères finaux de l'objectivité de la science"(1).

---

(1) Orlando FALS BORDA, "Quelques problèmes pratiques de la sociologie en crise", in L'homme et la société, oct.-déc. 1970, pp. 173-196.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

André CNOCKAERT, lui, dirait :

> "La simple vérité est invincible, toute combattue et opprimée qu'elle puisse être (...). La vérité officialisée entre en conflit de façon absolue avec la vérité de la réalité. La vérité qui s'auto-proclame volera toujours en éclats"(1).

Même lorsque MARX reproche aux philosophes d'avoir interprété le monde sans le transformer, il est un peu injuste à leur égard. Toute philosophie contient dans son interprétation, un certain projet de transformation du monde. Interpréter, c'est déjà dépasser l'accompli. Dépasser et réaliser la philosophie, c'est vouloir expressément ce que voulurent, sans aller jusqu'au bout de la volonté, les philosophes. Ainsi s'indique la dialectique du dépassement ... Mais concrètement, quelles sont les techniques auxquelles nous avons eu recours pour une collecte optimale des données? Il s'agit principalement de l'observation participante, de l'interview libre, du questionnaire écrit et de l'observation indirecte ou documentaire.

4.2.2. L'observation participante.

Dans le souci de répondre aux exigences de la recherche, nous avons affronté les aspérités du terrain où nous procédions à la collecte des faits du phénomène du loisir dans leur déroulement naturel, directement, sans intermédiaire humain, en notant les résultats de l'observation sur le champ et/ou immédiatement après sur notre calepin. Depuis que nous nous intéressons scientifiquement au problème de loisir, nous avons eu l'occasion de séjourner par onze fois au moins dans la capitale congolaise :

---

(1) André CNOCKAERT s.j., "Totalitarisme, mensonge et discernement ignatien", in Zaïre-Afrique, n° 255, CEPAS, Kinshasa, mai 1991, pp. 219-224.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

- en 1978 : de juillet à septembre (3 mois);
- en 1979 : idem;
- en 1980 : idem;
- en 1981 : idem;
- en 1982 ;de mi-juin à mi-juillet (1 mois);
- de décembre 1982 à février 1983 (2 mois);
- la même année (1983) : de juillet à septembre (3 mois);
- en 1984 : idem;
- de décembre 1988 à février 1989 (2 mois);
- en 1990 : d'octobre à novembre (1 mois);
- en 1991, enfin, du 23 février au 12 mai 1991 (2 mois et demi).

Si les trois premières années de terrain (de 1978 à 1980) peuvent être considérées comme celles consacrées à la pré-enquête consistant essentiellement à déterminer clairement les hypothèses et les objectifs en fonction des impératifs budgétaires, la première moitié des années 1980 (de fin 1981 à fin 1984), par contre, a constitué une étape décisive quant à l'enquête proprement dite. Les descentes ultérieures ont été mise à profit pour maîtriser davantage l'un ou l'autre aspect de l'étude resté en suspens, mais aussi pour éviter que ce que nous écrivions se décalât des réalités du terrain, étant donné la distance (± 2.000 km).

Ce séjour, à la fois long (environ 27 mois) et à intervalles plus ou moins réguliers, doublé de nos "origines kinoises", a favorisé notre intégration dans le milieu, voire dans quelques associations culturelles où certaines charges nous ont été confiées en notre qualité de simple membre ou de membre d'un comité. Cependant, comme dit supra, nous nous sommes mêlé à la collectivité sans pour autant aliéner l'objectivité scientifique, notre fil conducteur. Une distance sociale, mieux une décentration, était de mise vis-à-vis des valeurs, des attitudes et des habitudes d'action ambiantes. Certes, à nos propres yeux, nous devions nous comporter comme n'importe quel autre chercheur, nous efforçant à tout moment de faire abstraction de ce que nous étions et savions du fait de nos "origines" et de notre culture kinoise. Mais pour nos interlocuteurs, nous étions toujours un enfant du coin ("mwan'a Kin"). Sous peine d'être disqualifié aux yeux de certains et d'échouer dans

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

notre entreprise, il était malséant de jouer à l'étranger ignorant et curieux. Il convenait donc de présenter notre projet comme motivé par "la nécessité de vérifier certaines choses en vue d'un ouvrage destiné à réhabiliter et, au besoin, à enseigner la culture qui est la nôtre aux générations kinoises de l'an 2.000".

Cet exemple que nous avons voulu simple suffit à résumer la différence de condition, dans une enquête de type socio-anthropologique dans une société citadine, entre un étranger et un natif. Nous savons : la situation de "chercheur privilégié" comporte un piège, dans la mesure où le seul avantage au plan de l'approche du milieu se double de l'illusion combien fâcheuse de la facilité. Nous avons essayé, par un effort d'attention soutenu, d'éviter et le piège et l'illusion. Dans un cas comme dans l'autre, il importait de dépasser la simple opération de listage : interroger les gens, associer le discours à la pratique pour essayer d'atteindre le coeur des choses.

Pour réussir ce pari - qui n'est pas des moindres -, nous nous sommes proposé de procéder par de petites questions, apparemment banales, axées sur les composantes des données à recueillir pour obtenir les informations qu'on recherche. Mais au préalable, il est alors conseillé de mettre en confiance le sujet enquêté. C'est tout le problème de sortir du "moi", voire de son "surmoi" profond pour se transposer en observateur objectif, cherchant à décoder "les relations entre les choses", à les comprendre, comme dirait Max WEBER (1), c'est-à-dire en fait à les expliquer plutôt qu'à les relier à ses propres souvenirs. Bref, ce n'est qu'après avoir connu la nature de la population étudiée, sa psychologie collective, ses réseaux de relations et de confiance, la conjoncture du moment, après avoir réglé sa propre conduite que l'on peut arriver à résoudre l'équation observateur-sujet enquêté.

---

(1) Cité par KALABA-Mutabusha, La conception de l'autorité chez les Africains d'aujourd'hui. Etude des changements dans les représentations collectives des citadins de Lubumbashi, Thèse de doctorat en Sociologie (tome I), Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNILU, Lubumbashi, 1983, p. 5.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Et c'est à ce prix que nous avons pu écarter, sinon minimiser au maximum le danger d'identification au groupe observé. Du début à la fin des travaux, nous sommes donc demeuré "participant - observateur"(1), respectant avec scrupule les exigences de cette expérience éminemment ontologique qu'est l'observation participante. Car comparativement à l'observation directe, cette modalité "requiert une plus grande implication du chercheur"(2). Il importe ainsi de gagner la confiance des gens et de s'intéresser aux "impondérables de la vie quotidienne" pour reprendre l'expression de Bronislaw Kaspar MALINOWSKI (1884-1942)(3).

4.2.3. L'interview libre.

L'interview tout court est, selon Albert BRIMO, "une technique qui a pour but d'organiser un rapport de communication verbale entre deux personnes, l'enquêteur et l'enquêté, afin de permettre à l'enquêteur de recueillir certaines informations de l'enquêté concernant un objet précis" (4). Pour des raisons de commodité, nous avons opté pour l'entretien libre qui est "cette forme d'interview non structurée où l'enquêteur pose spontanément sur un thème général fixé à l'avance des questions qui, elles, ne sont pas fixées à l'avance, et auxquelles l'enquêté répond librement"(5).

---

(1) Au sens que lui donne Maurice DUVERGER, Méthodes des sciences sociales, (3ème édition), P.U.F., Paris, 1964, p. 297, surtout pp. 307-315, c'est-à-dire "un membre du groupe qui s'efforce d'acquérir la qualité d'observateur, en se dédoublant en quelque sorte".

(2) Gilles FERREOL et Philippe DEUBEL, Méthodologie des sciences sociales, A. Colin, Paris, 1993, p. 151.

(3) Cité par G. FERREOL et Ph. DEUBEL, o.c., p. 151.

(4) Albert BRIMO, Les méthodes des sciences sociales, Montchrestien, Paris, 1972, p. 207.

(5) MULUMBATI Ngasha, Manuel de sociologie générale, Africa, Lubumbashi, 1980, p. 29.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Notre séjour sur le terrain a été mis à profit pour des contacts permanents entre les citadins de Kinshasa et nous, contacts auxquels se sont jointes de nombreuses interrogations orales, destinées à des personnes dont la fonction, la réputation ou la culture permettaient une connaissance plus ou moins profonde de la question. Nous y avons associé des amis qui parfois n'avaient pas une instruction poussée, mais maîtrisaient mieux que nous les arcanes de leurs ethnies respectives dans cette trépidance de la vie kinoise. Nous avons pris le soin de vérifier sur le vif les descriptions et les réflexions qu'ils nous avaient faites.

Ce n'est pas tout. En dépit de l'étendue et des intempéries de la ville de Kinshasa, nous nous sommes évertué à la sillonnement dans tous les sens, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest. C'est ainsi que seul ou en compagnie d'amis, nous avons assisté à de nombreux spectacles, parcouru systématiquement et de nombreuses fois tous les lieux de loisirs : cinémas, théâtres, stades, terrains de jeux, arènes de luttes, dancings, bars, cafés et "nganda", piscines, salles de lecture, salles de jeux, lieux de réunions ou de conférences, places publiques où s'organisent des spectacles de tout genre, lieux de départ et d'arrivée des courses diverses, bref tous les lieux d'affluence à caractère ludique.

4.2.4. Le questionnaire écrit.

Le questionnaire écrit, distribué par nous-même ou confié à des frères et amis (suffisamment initiés à ce genre de besogne) pour distribution et suivi, représente dans les rapports individuels un cas bien différent de l'interview libre dans laquelle enquêteur et enquêté sont face à face. La complémentarité des deux techniques ne peut être qu'enrichissante dans un travail comme celui-ci.

Concrètement, nous avons élaboré un questionnaire comprenant au total cinquante-six questions regroupées en quatorze titres que sont : les temps libres, le cinéma, le théâtre, la radio,

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

la télévision, la lecture, la musique, le téléphone, le tourisme, la natation, le sport, les associations culturelles, les jeux et les souhaits des sujets enquêtés. Le tout premier titre a été consacré à l'identité pour connaître, au niveau du dépouillement bien entendu, la catégorie sociale des personnes choisies. Ce qui fait en somme quinze titres. Le questionnaire (voir annexe) a été multiplié en mille exemplaires (4 rames de papier duplicateur du type A4, un questionnaire comprenant deux feuilles) distribués dans des communes qui se sont distinguées dans la concentration de loisirs (cf carte mise à jour par Marc PAIN en 1974). Il s'agit de Barumbu, Kasa-Vubu, Kinshasa, Lingwala, Gombe, Kintambo, Bandalungwa, Kalamu, Ngiri-Ngiri, Lemba, Matete et Ndjili, soit douze communes sur vingt-quatre que compte la capitale du Congo. Ce qui a quelque peu allégé la tâche de l'enquêteur que nous étions, notamment dans le choix de l'échantillon. A ce sujet, Charles Wright MILLS(1916-1962) dit :

> "On puise ses éléments d'information dans un entretien, plus ou moins stéréotypé avec une série d'individus choisis par échantillonnage. On classe les réponses, et pour plus de commodité, on les fiche sur cartes perforées, après quoi un traitement statistique permet de chercher les relations (...)"(1), c'est-à-dire les lois.

Vu l'étendue et l'importance démographique de la ville de Kinshasa, nous étions pratiquement contraint de recourir à la technique des enquêtes par sondage qui, selon Maurice DUVERGER, "consiste à interroger un échantillon réduit d'une population nombreuse, cet échantillon étant considéré comme représentatif de la population à étudier"(2). Pour des raisons d'efficacité et de rapidité, nous avons préféré procéder à des sondages dits probabilistes où l'échantillon est déterminé par le jeu du hasard seul, où les personnes à interroger sont tirées au sort. Ici donc, la représentativité de l'échantillon est basée sur la loi des grands nombres et le calcul des probabilités. Pour être plus précis, nous avons utilisé le tirage par répertoires dont le principe réside dans le

---

(1) Charles Wright MILLS, L'imagination sociologique, Maspero, Paris, 1971, p.97.

(2) M. DUVERGER, o.c., p. 172.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

prélèvement, à intervalles réguliers, d'une unité de la population à sonder, l'ensemble de ces unités constituant l'échantillon(1).

Plus ou moins 83 questionnaires ont été distribués dans chacune des 12 communes sélectionnées. Cependant en lieu et place des tables des nombres aléatoires (par exemple celle de TIPPET), nous avons simplifié l'opération en adoptant la formule ayant consisté à ce qu'une avenue (ou rue) sur trois fût prise en compte; là, nos collaborateurs et nous déposions un exemplaire de questionnaire entre les mains du propriétaire de la parcelle ou de sa femme, ou encore d'un des locataires (homme ou femme), d'un jeune-adulte (garçon ou fille) selon les cas. Il s'agit des parcelles dont les numéros se terminent par le chiffre 3 : 3, 13, 23 .., 103, 113, 123, etc. jusqu'à l'épuisement du stock. En cas de résistance, d'abstention ou de non-existence du numéro visé, on passait carrément à la parcelle ciblée qui suivait. Trois jours ou une semaine après, voire quelques semaines après, on repassait pour le retrait et éventuellement pour une interview. Sur les mille questionnaires, 936 nous ont été retournés, soit 93,6 %. La déperdition des 64 autres (soit 6,4 %) peut être imputable soit au faible niveau d'instruction (voire au manque d'instruction) du sujet interrogé, soit à l'ignorance réelle du thème du questionnaire par ce dernier, soit encore au manque d'intérêt vis-à-vis d'une enquête à caractère scientifique, soit enfin à la peur d'avoir affaire à la "filature" du Parti-Etat de la Deuxième République. Ce qui est tout à fait satisfaisant si nous en croyons Hubert BLALOCK:

> "On se heurtera toujours à certains refus, et c'est le rôle des études méthodologiques de déterminer les conséquences générales qu'ils peuvent entraîner. Mais rien ne peut remplacer un taux de réponses d'au moins 80 à 90 %"(2).

---

(1) Ibid., p. 177.

(2) Hubert BLALOCK, Introduction à la recherche sociale, Coll. Sociologie Nouvelle - Théories, Ed. Duculot, Gembloux, 1973, p. 82.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

Dans tout cela, nous sommes conscient d'une chose, c'est que "la connaissance n'est pas faite de chiffres mais [que] le chiffre est la condition de son développement"(1). En effet, les chiffres n'expliquent rien, mais sans eux, fait remarquer Joffre DUMAZEDIER (2), il est impossible de distinguer ce qui est étendu et ce qui est restreint, ce qui est normal et ce qui est exceptionnel. Sans eux, toutes les Françaises peuvent être rousses. Autrement dit, la quantification nous facilite la tâche quant à la difficulté de circonscrire le fait social. Car si ce dernier se caractérise par la prédominance du commun sur l'individuel, s'il est ce que, dans une collectivité, demeure constant à travers les différences individuelles, il n'en reste pas moins vrai que la statistique est un filtre qui laisse passer l'individuel en ne retenant que les aspects collectifs du comportement.

Ainsi donc, nous considérons le nombre comme étant le principe même des choses. Et il va sans dire que le nombre n'est pas seulement la mesure, car seul le nombre circonscrit l'objet et en écarte la vision trop subjective. Il reste que la statistique est un insrument d'un maniement bien délicat. DISRAELI l'appelait : "la forme la plus raffinée du mensonge"(3). Elle ne constitue donc qu'un pis - aller car ne représentant pas dans les sciences humaines la même valeur qu'en physique ou en biologie, qu'en géologie ou en géographie, par suite d'une intervention beaucoup plus importante du coefficient personnel.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

---

(1) Albert EINSTEN (1879-1955), cité par A. GIRARD et G. GENTIL, O.C. p. 117.

(2) J. DUMAZEDIER, "Loisir cinématographique et culture populaire", in Revue de l'Institut de Sociologie, n° 3, Ed. de l'Institut de Sociologie Solvay, Bruxelles, 1959, p.355.

(3) DISRAELI, cité par Jules DUBOIS et Luc Van WIJNGAERT, Initiation philosophique, Ed. Okapi, Kinshasa, 1972, p. 96.

4.2.5. L'observation indirecte ou documentaire.

Etant donné la complexité du sujet traité, plusieurs années ont été consacrées à la collecte des renseignements livresques, données de seconde main. Ainsi, nos lectures étaient-elles focalisées tantôt sur le phénomène du loisir, tantôt sur l'épistémologie en sciences humaines en général et en sciences sociales en particulier, tantôt encore sur l'urbanisation et sur la ville de Kinshasa, tantôt enfin sur les changements sociaux ou la problématique de la culture en milieu urbain négro-africain.

Pour ce faire, nous avons eu recours aux ouvrages, périodiques, thèses de doctorat, mémoires de licence, travaux de fin de cycle, journaux, documents officiels et rapports divers. Les émissions spécialisées de la radio et de la télévision tant nationales qu'étrangères nous ont permis également de fixer les idées sur certains faits qui nous paraissaient encore vagues. Entrent aussi en ligne de compte des conférences - débats portant sur l'un ou l'autre aspect de la présence étude et des projections cinématographiques ou diapositives auxquelles nous avons assisté à Kinshasa ou à Lubumbashi ou même ailleurs dans le Bas - Congo, dans nos pérégrinations à caractère privé et/ou familial.

5. STRUCTURE DU TEXTE.

En dépit de leurs apparences fragmentaires et incohérentes, les thèmes traités ne resteront pas extérieurs les uns aux autres. Ils se tresseront, ils se correspondront, se répondront et se répercuteront les uns sur les autres. A ce niveau, l'intention musicale ne ses dissimule pas. Cette dissertation doctorale est construite comme une oeuvre musicale. Elle désire se faire entendre pour se faire comprendre. Elle se veut appel, chant, plainte, en même temps et autant qu'exposé théorique et discursif.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Pour ce faire, hormis l'introduction et la conclusion générales, ce travail comprendra en tout et pour tout cinq chapitres. Le premier sera consacré aux présupposés théoriques, c'est-à-dire en fait à la définition des concepts fondamentaux, ici le loisir et le changement social, sans minimiser du tout leurs ramifications respectives ni le rapport qu'ils entretiennent entre eux. La ville et l'urbanisation dans les topiques des sciences sociales, la ville en tant que phénomène social total, la temporalité spécifique et multiple de la ville congolaise, la genèse et le cadre juridique de la ville congolaise, les rythmes de croissance des villes congolaises, le "réseaux urbain" et l'organisation de l'espace urbain au Congo, autant de sections qui feront l'objet du chapitre deuxième intitulé la ville congolaise en tant qu'objet de connaissance.

Le troisième chapitre traitera de la présentation du terrain d'enquête en termes de situation géographique de Kinshasa, de la genèse et brève histoire de Kinshasa, de l'espace social urbain de Kinshasa, de cadre socio-démographique de Kinshasa ainsi que de la catégorisation socio-professionnelle et niveau d'intégration des habitants. Dans le chapitre quatrième, il sera question de circonscrire les activités de loisir et les équipements socio-culturels qui sont de mise à Kinshasa, et ce dans des intervalles séquentiels de vingt ans. Enfin, le cinquième et dernier chapitre fera l'objet du sens des changements sociaux et culturels à Kinshasa; il sera subdivisé en trois sections, à savoir l'effort de théorisation du loisir vu comme phénomène associatif, la "kinoiseté" ou l'ethnotype urbain de Kinshasa et enfin quelques propositions concrètes d'organisation des loisirs dans la ville-capitale.

* *

*

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

CHAPITRE PREMIER :

LES PRESUPPOSES THEORIQUES : LES CONCEPTS FONDAMENTAUX.

> "*Les mots sont les armes de la réflexion et non l'enjeu de nos querelles*",
>
> C. Wright MILLS, o.c., p.23.

Dans un travail scientifique comme celui-ci, où la réflexion critique doit être soutenue de bout en bout sans discontinuité, il est plus prudent de se garder des sens que l'usage commun donne à un vocable. Dans la mesure où ils véhiculent des charges émotionnelles ou des "a priori", du reste préjudiciables à l'objectivité scientifique, leurs usagers y glissent, consciemment ou inconsciemment, moult connotations à caractère descriptif. En effet :

> "Souvent, les mots sont plus que des mots. Reconnus dans leur diversité et la mobilitié de leur sens, ils offrent une voie privilégiée d'accès à un domaine de recherche, un courant d'idées, un milieu de vie et d'action. Car le mot-clé acquiert promptement la vertu d'un mot de passe. C'est lui qui, au sens juteusement argotique nous "affranchit", nous permettant à la fois de comprendre et d'être compris"(1).

Ici, il s'agit en fait de rechercher, mieux de dégager le contenu et les contours des concepts de base autour desquels va s'articuler notre étude. Raymond BOUDON, lui, parle de "la construction des variables" qui consiste à traduire les concepts et notions en opérations de recherche définies, une variable étant le résultat de la partition d'ensemble d'objets selon un ou plusieurs critères spécifiques. Selon cet auteur, "le problème de la construction des variables est donc celui de la traduction des

---

(1) François LAPLANTINE, Les 50 mots-clés de l'Anthropologie, Privat, Toulouse (France), 1974 (voir synthèse sur la couverture).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

concepts en indices"(1). C'est, en d'autres termes, le passage de la définition abstraite ou de la connotation intuitive des notions sociologiques ou anthropologiques à des critères permettant de définir une classification sur ces variables - un moment particulièrement délicat dont dépend l'orientation de l'étude dans son ensemble et, donc, des résultats escomptés. Pour résoudre cette épineuse équation, Paul LAZARSFELD (2) nous propose les cinq étapes ci-après :

a) La représentation imagée du concept, ou la saisie intuitive du concept. Pour le cas d'espèce, le loisir peut suggérer l'idée de distraction, d'amusement, d'évasion, de détente, de défoulement, de jeu, tout comme le changement peut être compris comme traduisant l'idée du passage d'un état à un autre.

b) La spécification du concept, laquelle consiste en une analyse des "composantes" de cette première notion, qu'on appelle encore, suivant les cas, "aspects" ou "dimensions". Elles peuvent être déduites analytiquement du concept qui les englobe, ou empiriquement de la structure de leurs intercorrélations, mais que l'on observe alors.

c) Le choix des indicateurs pour les dimensions retenues. Néanmoins, la relation entre chaque indicateur et le concept fondamental étant définie en termes de probabilité et non de certitude, il est indispensable d'utiliser autant que possible un grand nombre d'indicateurs. C'est cela la "batterie d'indicateurs".

d) La formation des indices, c'est-à-dire en fait la synthèse en une mesure unique des données élémentaires, obtenues au cours des étapes précédentes.

e) L'interchangeabilité des indices. C'est la réponse à la question de savoir si deux indices différents et également raisonnables conduisent à des relations semblables ou différentes entre les variables analysées.

---

(1) Raymond BOUDON, Les méthodes en sociologie, Coll. Que sais-je?, P.U.F., Paris, 1970, p. 40.

(2) Paul LAZARSFELD, "Des concepts aux indices empiriques", in R. BOUDON et P. LAZARSFELD (sous la direction de), Le vocabulaire des sciences sociales. Concepts et indices, Mouton, Paris - La Haye, 1965, pp.28-36.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Ces opérations de recherche et d'analyse sont pratiques mais parfois imparfaites : on n'arrive jamais à des classifications "pures", étant donné certains traits spécifiques conservés par les items qui entraînent parfois des erreurs de classification, comme le relève R. BOUDON :

> "Cette opération est en général arbitraire, car on ne dispose pas actuellement d'une théorie formelle permettant de résoudre ce problème avec rigueur. On ne peut savoir si un indice donné est satisfaisant qu'après avoir effectué de nombreuses recherches"(1).

Il appert par conséquent que contrairement à une notion qui se réduit à un "ensemble d'images non systématisées", c'est-à-dire donc à un "phénomène simple directement observable", un concept correspond à un "ensemble complexe de phénomènes"; il "comporte nécessairement une définition rigoureuse"(2). Une notion est donc une représentation syncrétique et le passage de celle-ci au concept nécessite une précision de la définition. En tout état de cause, le principal pour nous est de "distinguer les dimensions spécifiques de la représentation originale et de trouver des indicateurs pour chaque dimension"(2). Clarifier, autant que faire se peut, le concept de loisir et celui de changement social, tel est le but que se propose le présent chapitre.

SECTION 1. LE LOISIR EN QUESTION.

§1. DEFINITION DU LOISIR.

Le loisir, ce substantif - fétiche que les spécialistes en sciences sociales ont élevé au rang de concept scientifique, renvoie à un univers complexe d'acceptions où se mêlent les interprétations

---

(1) R. BOUDON, Les méthodes en sociologie, o.c., pp. 11-12.

(2) Ibid., p.10. On lira aussi P. LAZARSFELD, Qu'est-ce que la sociologie ?, Coll. Idées, Ed. Gallimard, Paris, 1970, pp.20-21 sq.

(3) R.BOUDON, o.c., p. 10.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

de la morale, de la religion, de la philosophie et du sens commun. Ce qui fait justement que ce concept soit si polysémique et présente autant d'ambiguïtés. Michel CORNIC, par exemple, reconnaît en toute objectivité que

> "le terme de "loisirs" apparaît un peu comme un "fourre-tout" dans lequel on fait entrer sans discrimination toutes les activités, de quelque nature qu'elles soient, auxquelles se livre l'homme après son travail"(1).

Dans l'ordre d'idées voisin, Georges FRIEDMANN écrit : "Le "loisir" (est un) terme qu'il faut employer avec beaucoup de prudence, car il recouvre des comportements variés"(2). Ainsi, pour user d'une métaphore, ou d'une image symbolique, le concept de loisir apparaît à première vue comme la "soupe russe" caractérisée par le mélange d'une multitude d'ingrédients, mieux comme une sorte de "restaurant espagnol" où chaque client vient trouver ce qu'il a apporté. Aussi beaucoup de spécialistes, et non des moindres, estiment-ils que le concept "loisir" est un de ceux qui provoquent des raisonnances affectives si fortes qu'elles obscurcissent facilement l'esprit critique.

Effectivement, les progrès de la connaissance scientifique se heurtent à des difficultés épistémologiques et méthodologiques qui font l'objet d'interminables débats au sein d'assemblées sociologiques. C'est autant dire qu'en dépit des clarifications conceptuelles dont il a été l'objet, le mot loisir demeure chargé d'un lourd coefficient subjectif et des frontières indécises séparant la représentation idéologique du loisir et la saisie scientifique des phénomènes qu'il recouvre. Mais étymologiquement, qu'est-ce que le loisir ?

---

(1) Michel CORNIC, "Sociologie des loisirs", in Encyclopédie La Sociologie, C.E.P.L., Paris, 1970, p.276.

(2) Georges FRIEDMANN, Où va le travail humain?, Gallimard, Paris, 1963, p. 358.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

1.1. Sens étymologique.

Phénomène social brûlant, le mot loisir n'est cependant pas récent; il plonte, en effet, ses racines très loin dans la nuit des temps. Son origine étymologique est à la fois vague et dichotomique. Héritage du latin "licere" dont il est extrait et dernier né du verbe "loisir" conjugué en langue d'oïl(1), le mot loisir n'est de nos jours, selon ROBERT, employé que sous la forme "il est loisible", sens voisin de la locution latine "licet" : "il est permis". Loisir sous-entend une idée de permission, ce qui suppose, à l'arrière-plan, son contraire, c'est-à-dire une autorité. D'où le sens latent qu'exprime l'idée de loisir et qui tend à supplanter le sens littéral : absence ou relâchement des différentes formes de restrictions ou de dépendances.

Corollairement à ce qui est susdit, le loisir est aussi la transposition corrigée au cours de l'histoire, du mot latin "otium" dont le dérivé, en français, est oisiveté, l'article étant venu se joindre avec le temps, au cours des siècles, au substantif. Mais il faut noter que G. HOURDIN, ne partage pas cet avis d'autant plus que l'otium n'est pas l'oisiveté, avec la nuance péjorative que revêt cette notion dans le langage contemporain(2). Ce qu'il convient de retenir ici, c'est plutôt le fait qu'au cours de l'histoire, l'interprétation du travail et du loisir se modifie en fonction des crises et refontes successives des valeurs ayant secoué le vieux continent. L'on pourrait peut-être en restituer le sens si l'on se replaçait dans l'environnement de luttes sociales, politiques et religieuses d'antan. C'est ce qui a poussé Marie-Françoise LANFANT à

---

(1) Langue médiévale des régions de France situées approximativement au Nord de la Loire; elle comportait plusieurs dialectes (le picard, le bourguignon, l'anglo-normand, le francien, etc.) qui s'opposaient à l'occitan et au provençal du Sud de la Loire, parlers de langue d'oc de la même période (cf. Le Petit Robert 1, Paris-XIe, 1984, p.1296 et p. 1304).

(2) G. HOURDIN, Une civilisation des loisirs, Calman-Levy, Paris, 1961, p. 55.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

mettre à contribution une excellente thèse, due au latiniste J.-M. ANDREE, sur l'otium dans la vie morale et intellectuelle des Romains du Bas- Empire (1), où l'auteur retient trois possibilités quant à l'origine de l'otium qui, au regard des faits, s'avère on ne peut plus obscure:

> "1° Le mot peut être synonyme de vide, solitude, calme nonchalant lié à la civilisation pastorale;
>
> 2° Il peut se confondre avec l'idée de fête et de célébration; il aurait alors un sens religieux;
>
> 3° Enfin, le mot otium, extrait du langage militaire, désigne le silence des armes"(2).

La dernière hypothèse se révèle la plus plausible aux yeux de J.-M. ANDREE, qui établit une analogie entre "otium" et "bellum" (la guerre). Au départ, le loisir signifie tout simplement la trêve, le repos du guerrier, épisodiquement disponible pour le retour à la terre et la gestion du patrimoine, d'où le sens pastoral qu'il contient également. Au fil du temps, cette signification sera extrapolée à la vie quotidienne des habitants en général, comme l'affirme M.-F. LANFANT :

> "Plus tard, l'otium devient synonyme de repos professionnel et de paix, interruption ou ralentissement de certaines activités considérées comme essentielles à la vie collective; par exemple, l'activité guerrière ou politique. L'otium succède à la guerre et aux affaires publiques. Il entre dans la composition d'un temps ponctué par les alternances principales de la vie antique : guerre ou paix, affaires publiques ou affaires privées; il peut être lié à la mauvaise saison qui interrompt les activités pastorales et guerrières. A l'origine,il n'est pas l'apanage de l'individu, mais s'inscrit dans le cadre de la vie communautaire et le calendrier collectif. Il est marqué de réjouissances, de célébrations aux dieux, d'exaltation des héros. Il prend alors un caractère sacré"(3).

---

(1) Marie-Françoise LANFANT, Les théories du loisir, P.U.F., Paris, 1972, pp. 24-25.

(2) Ibid., p. 25.

(3) Ibid., p. 25.

SOCIESCIA - BIBLIOTHEQUE

1.2. Définitions selon les auteurs.

Revenons sur terre en relevant quelques unes des définitions du loisir que l'on retrouve le plus souvent dans la littérature sociologique. Plusieurs sociologues, en effet, s'y sont exercés, chacun suivant son "background". Karl MARX, par exemple, qui pourtant n'a jamais écrit directement sur le loisir, si ce n'est par des allusions ponctuelles, notamment dans Le Capital, le définit comme une "activité libre ayant sa fin en elle-même"(1). Le loisir, c'est l'espace du développement humain, dit-il. Le même auteur a appelé également loisir "le temps dont on dispose soit pour jouir du produit, soit pour se développer librement"(2). On peut discuter cette estimation marxienne. En effet, manger est jouir du produit, mais les repas ne sont pas compris dans les activités de loisir. Il importe de distinguer une jouissance qui ne réponde pas à une nécessité. Il n'y a pas de loisir sans gratuité. Celui qui joue pour de l'argent, comme le sportif traditionnel, n'exerce pas, dans ce sens, une activité de loisir. Nous y reviendrons avec force détails.

En 1869, LITTRE voit en cela "un temps qui reste disponible après les occupations". En 1930, AUGE dans son dictionnaire ajoute une signification nouvelle : "Distraction, occupations auxquelles on se livre de son plein gré, pendant le temps qui n'est "celle (une distraction ou occupation) dans laquelle l'individu manifeste toutes ces capacités créatrices"(3). R.-J. HAVIGHURST et K. FRIGENBAUN estiment que le loisir renvoie à un style de vie ; "Manière dont l'individu distribue ses activités dans le temps"(4).

---

(1) Cité par M.-F. LANFANT, o.c., p. 40.

(2) Karl MARX, in Histoire des doctrines économiques, cité par M. BAREGES, La signification du loisir physique dans la "civilisation des loisirs", in Partisans, n° 43, juillet-septembre 1968, p.118.

(3) L. ROSENMAYR, "Loisir, idéologie, illusion et réalité", in Soziale Welt, Vol.VI, n°4, 1955, pp.297-310.

(4) R.-J.HAVIGHURST et K. FRIGENBAUN, "Leisure and Life Style", in American Journal of Sociology, LXIV,n°4, janvier 1959, pp.396-404.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Pour Max KAPLAN, le loisir, c'est le temps exempt de fonctions économiques et perçu comme libre par l'individu(1). Au meilleur sens du terme, renchérit-il, c'est ce qui permet à l'individu de se renouveler, de se connaître, de s'accomplir. Marcel HICTER, ancien Directeur général de la jeunesse et des loisirs au Ministère de la culture française et Président honoraire des "Amis de la W.A.Y."(Assemblée Mondiale de la Jeunesse), l'appelle :

> "Libre élection d'activités de prédilection, temps où chacun pourra "fleurir sa fleur" et enfin devenir l'individu total que les impératifs du pain quotidien et les hasards de la vie l'ont empêché d'être. C'est le temps de la marche vers soi-même, vers l'épanouissement de chaque être par la pratique de la culture"(2).

N.P. MILLER et D.M. ROBINSON, pour leur part, le définissent comme "l'ensemble des valeurs d'épanouissement et d'enrichissement personnel atteint par l'individu en utilisant le temps de loisir grâce à un choix personnel d'activités qui le divertissent"(3). TOMOO Sato dit du loisir que c'est un "temps à soi pour réaliser des activités valables en elles-mêmes, choisies en toute liberté pour réaliser certains buts et s'épanouir en accord avec le principe de plaisir"(4). Pour Alain TOURAINE, c'est "une action librement orientée vers des objets ou des valeurs qui exigent d'autant plus de l'individu qu'ils ne sont plus séparés de lui par le labyrinthe des codes sociaux"(5). E. FILIPCOVA, elle, considère, enfin, que c'est

---

(1) Max KAPLAN, Leisure in America : a Social Inquiry, Wiley, New-York, 1960, p.24.

(2) Marcel HICTER, "Une civilisation de la liberté", in La civilisation des loisirs. Culture, morale, économie, sociologie: une enquête sur le monde de demain, Coll. Marabout Université, Ed. Gérard & C°, Verviers (Belgique), 1967, pp. 119-137 (réf. p.129 et p. 132); voir aussi B.P. Review, n° 22, Anvers, juin 1966, p.17.

(3) N.P. MILLER et D.M. ROBINSON, Le nouvel âge des loisirs, Coll. Economie et Humanisme, Ed. Ouvrières, Paris, 1968, pp.12-13.

(4) TOMOO Sato, "The sociological structure" of mass leisure"", in Studies of broadcasting, The Culture Institute Nippon Hosokyokai, n° 965, 1968, pp.83-149.

(5) Alain TOURAINE, Loisirs, participation, innovation, Denoël, Paris, 1969, p. 289.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

"le lieu d'un choix relativement libre qui a l'individu lui-même comme fin"(1).

Cette querelle de définitions présage déjà la complexité du concept loisir annoncée dès le départ. S'il nous était donné de prendre position face à cette kyrielle de définitions, nous dirions tout simplement que les unes comme les autres ne nous paraissent pas moins chargées d'un lourd coefficient d'idéologie dans la mesure où elles ne résistent pas à l'analyse conceptuelle, pas plus qu'à la confrontation avec les faits sur le terrain qui est le nôtre. Dans l'entendement de ces auteurs :

> "Ce qui caractérise le loisir ce n'est pas le temps libre en tant que cadre temporel ou support de l'activité, ce n'est pas l'activité elle-même, c'est la relation que l'individu entretient avec l'activité. Pour eux, le loisir ne peut vraiment être saisi qu'au niveau du psychisme individuel"(2).

Mais il est un acquis qui constituera, pour nous, le point de départ : le loisir au singulier désigne le temps, un cadre vide, un temps creux, le temps libre(3); c'est aussi l'état dans lequel il est permis à l'homme de ne pas faire quelque chose (4); le mot loisirs au pluriel est l'ensemble d'activités que l'homme loisible remplit pendant le temps libre. Dans le langage vulgaire, les deux composantes sont souvent prises, à tort ou à raison, l'une pour l'autre. C'est justement cette amphibologie, cette malaxation terminologique qui est pour la plupart du temps source de confusion. Et, à en croire DUMAZEDIER, le loisir a été moins étudié que les loisirs(5).

---

(1) B. FILIPCOVA, "Information sur la conception théorique de l'enquête sur le loisir à Ostrawa", in Society and Leisure. Bulletin for Sociology for leisure, education and culture, n°1, mars 1969.

(2) M.-F. LANFANT, o.c., p.240.

(3) Ibid., p.23.

(4) Dictionnaire Petit Robert, Paris, 1977, p. 621.

(5) Joffre DUMAZEDIER, "Problèmes actuels de la sociologie du loisir", in Revue Internationale des Sciences Sociales, Vol. XII, n°4, UNESCO, Paris, 1960, p.566.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Si l'unanimité peut être acquise quant au concept, il n'en est pas moins vrai que les divergences, souvent passionnées, surgissent quant à son contenu exact, c'est-à-dire qu'on aime impliquer sous ce vocable toutes sortes d'activités suivant une approche par trop subjectiviste. DUMAZEDIER opine qu'une définition sociologique devrait présenter au moins les quatre propriétés ci-après : logique, valide, opératoire avec un objet clairement défini(1). Logique car elle doit permettre de situer son objet dans le genre le plus proche où il s'insère et de la distinguer des autres objets du même genre par la différence spécifique la moins ambiguë possible. La même définition doit être valide par rapport aux problèmes majeurs de la société. Elle doit s'efforcer d'être opératoire par rapport aux comportements sociaux correspondants. Elle doit également tenir compte de la division du travail sociologique entre les différentes branches spécialisées : travail, politique, etc., en définissant son objet le plus clairement possible par rapport à celui des autres. Dans l'ensemble des activités, on peut distinguer le travail professionnel, les obligations familiales, les obligations socio-spirituelles et les obligations socio-politiques, et enfin les activités extérieures aux obligations institutionnelles orientées en priorité vers la réalisation personnelle.

Ce préalable posé, J. DUMAZEDIER en arrive à la définition proprement dite. Pour lui, en effet :

> "Le loisir est un ensemble d'occupations auxquelles l'individu peut s'adonner de plein gré, soit pour se reposer, soit pour se divertir, soit pour développer son information ou sa formation désintéressée, sa participation sociale volontaire ou sa libre capacité créatrice après s'être dégagé de ses obligations professionnelles, familiales et sociales"(2).

---

(1) Id., Sociologie empirique du loisir. Critique et contre-critique de la civilisation du loisir, Coll. Sociologie, Ed. du Seuil, Paris, 1974, p.88.

(2) Id., Vers une civilisation du loisir ?, Coll. Points, Ed. du Seuil, Paris, 1962, p. 28.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Telle est la loi des trois "D" (délassement, divertissement et développement), slogan que l'auteur, par la suite, eut maintes occasions de rappeler. C'est cela la trilogie de DUMAZEDIER que nous développerons infra (voir §6 de la présente section).

Mais avant d'en arriver là, nous croyons à la fois plus valide et plus opératoire d'affecter le mot loisir au seul contenu du temps orienté vers la réalisation de la personne comme fin dernière. Et c'est la société des hommes qui octroie ce temps à l'individu lorsque ce dernier s'est acquitté, selon les normes sociales de l'heure, de ses obligations à caractère professionnel, familial, socio-spirituel et socio-politique. C'est un temps que la réduction de la durée du travail et celle des obligations familiales, la régression des obligations socio-spirituelles et la libération des obligations socio-politiques rendent disponible; l'individu se libère à sa guise de la fatique en se délassant, de l'ennui en se divertissant, de la spécialisation fonctionnelle en développant de façon désintéressée les capacités de son corps ou de son esprit. Ce temps disponible n'est pas le résultat d'une décision d'un individu; c'est d'abord le résultat d'une évolution de l'économie et de la société, comme nous aurons l'occasion de le démontrer quant à la complexification progressive de la ville de Kinshasa. C'est donc là une nouvelle valeur sociale de la personne qui se traduit par un nouveau droit social, le droit pour elle de disposer d'un temps dont la fin est d'abord la satisfaction d'elle-même.

Comme le temps se définit d'abord - mais non exclusivement - par rapport au travail professionnel, DUMAZEDIER propose de distinguer quatre périodes de loisir :

a) le loisir de la fin de la journée;
b) celui de la fin de la semaine (week-end);
c) celui de la fin d'année (vacances);
d) et celui de la fin de la vie de travail (retraite)(1).

---

(1) Id., Sociologie empirique du loisir, o.c., p.93.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Ces périodes de temps libre sont occupées par de nombreux jours d'activité. Lors de ces périodes, le loisir concerne un ensemble plus ou moins structuré d'activités par rapport aux besoins du corps et de l'esprit des intéressés étant entendu que "l'homme est un composé complexe : il est à la fois matière et esprit, c'est-à-dire qu'en fait son esprit dépend dans une large mesure de sa nature physique et vice-versa"(1) : loisirs physiques, pratiques, artistiques, intellectuels, sociaux, dans les limites du conditionnement économique, social, politique et culturel de chaque société. Ce sont des activités que nous appellerons loisirs. Leur ensemble constitue LE LOISIR.

En substance, il ressort de ce qui est dit dans le paragraphe 2 que la plupart des définitions reprises, si pas toutes, découvent chacune le visage de la liberté. Elles le font avec prudence, avec une certaine pudeur même, reflétant en cela combien il est malaisé de fouiller en ses profondeurs l'intimité du privilège personnel. Tâche délicate d'équilibre entre le plein gré individuel et le bien commun, car sous-jacent au loisir, se pose le problème de l'intégration sociale de l'être par la culture vécue, selon la diversité des dosages de contrainte et de liberté.

Les spécialistes en sciences sociales ont posé le loisir comme un temps libéré de contraintes et comme une activité où toute hétéronomie le cède à l'autonomie personnelle. Ils ont aussi reconnu que le loisir dépend des variables sociologiques telles que l'âge, le sexe, le revenu, le niveau d'éducation (ou d'instruction), la position sociale, l'origine ethnique, les équipements de loisir, le lieu de résidence, l'information que l'on en a et la psychologie individuelle. Comme on le voit, il y a quand même une part de détermination sociale qu'il n'est toujours pas aisé d'isoler (cf §5 de la présente section, point 5.1. Le caractère libératoire du loisir, infra). Toujours est-il que ce déterminisme social qui pèse sur le loisir peut être corrigé, redressé par une intervention consciente, volontaire et organisée, voire planifiée.

---

(1) KITENGE-Ya, a.c., p. 38.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Bien qu'il distingue semi-loisirs et loisirs purs (voir même paragraphe, point 5.2.), DUMAZEDIER a tendance à dichotomiser loisir et travail, à raisonner surtout à partir de l'individu et de son libre-arbitre. La frontière entre une activité de travail et celle de loisir n'est pas toujours distinctement tracée, même en Occident, où le niveau d'industrialisation se passe de tout commentaire (on parle de plus en plus de la société post-industrielle!). La définition de DUMAZEDIER et ses trois dimensions (délassement, divertissement, développement culturel et social de l'individu) est de nature fonctionnelle. NIZURUGERO Rugagi dit mieux : elle est behaviouriste ;

> "Elle privilégie, dit-il, l'aspect objectif, extérieurement observable du loisir, aux dépens de l'aspect tout subjectif, mais plus vrai, de plaisir, de joie intérieurement produits dans une conscience par une activité de loisir. Cette joie, ce plaisir peuvent justement être des ponts reliant loisir et travail. C'est vrai pour ces managers qui se reposent d'une activité de travail en faisant une autre qui leur plaît mieux. C'est vrai aussi pour les paysans africains lorsqu'ils cultivent en groupe en chantant ou lorsqu'ils imitent de leurs coups de pioche les rythmes des danseurs ou danseuses venus stimuler leur travail"(1).

A cela, il faut ajouter le fait que le loisir est défini ici à l'échelle individuelle. Aucune dimension sociologique n'est comprise dans l'énoncé dumazedien. L'image que donne l'auteur est ni plus ni moins celle qu'il se fait lui-même du phénomène à partir d'une grille de référence idéalisée, c'est-à-dire celle du chercheur ou des gens (les enquêtés), ce n'est pas le phénomène lui-même. Mais, on ne parlerait pas de tout ceci sans temps libre. Qu'est-ce à dire au juste ?

---

(1) NIZURUGERO R., o.c., p. 25.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

§2. TEMPS LIBRE ET TEMPS DE LOISIR.

2.1. Temps libre.

Le temps libre est un concept quantitatif, mesurable par le nombre d'heures libérées de tout travail indispensable et des autres occupations de subsistance, heures que les individus peuvent utiliser librement de façon très variée(1). Quelques auteurs y ont ajouté une dimension économique ("le temps vendu est du travail, le temps non vendu est libre"). Pour une meilleure clarification, il importe de faire un distinguo entre temps libéré et temps libre. Le temps du loisir correspondrait au temps libre, mais non pas au temps libéré. Qu'en est-il exactement ?

La semaine de quarante heures établie maintenant presqu'universellement comme régime régulier de travail constitue le fondement d'une telle distinction. On sait qu'à la suite de longues années de revendications et de luttes, les travailleurs obtinrent comme une victoire en 1919 la reconnaissance par le Traité de Versailles de la semaine anglaise avec le week-end pour corollaire: soit cinq jours de travail par semaine à raison de huit heures par jour. De cette mesure se dégage ce qu'on a appelé alors la loi des trois huit (2). On devine qu'il s'agit, pour chaque journée de vingt-quatre heures, des huit heures affectées au travail de subsistance ("homo faber"), des huit heures de sommeil que postule un bon régime de santé ("homo dormiens") et enfin des huit heures restant à chacun pour en disposer globalement selon son gré ("homo ludens"). Ce sont ces huit dernières heures que Georges FRIEDMANN désigne comme du temps libéré, voulant faire entendre par là qu'elles sont le fruit d'un dégagement et d'une libération attribuables au machinisme.

---

(1) N.P. MILLER et D.M. ROBINSON, o.c., p. 11.

(2) Jean-Paul TREMBLAY, Vienne le temps du loisir, Coll. "Terre Nouvelle", Ed. Paulines, Montréal (Canada), 1976, p. 82.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Ce temps libéré ne peut toutefois être assimilé à du temps complètement libre, au temps du loisir proprement dit, pour la raison bien simple que pendant ce temps libéré, il faut à chacun vaquer d'abord à de multiples besognes qui ne souffrent pas de négligence ou d'indolence sans dommage. Il suffit d'en nommer quelques-unes. Les trois repas de chaque jour (1), les soins de toilette et, pour beaucoup, les transports du domicile au lieu de travail, ainsi que le retour chez soi, voilà déjà de quoi être occupé quotidiennement avant de pouvoir songer au loisir. Ce n'est pas tout. Mille soins que requièrent la famille dont on fait partie à titre de parents ou d'enfants, ou des propriétaires, une maison, un capital, des affaires plus ou moins accaparentes, ou des responsabilités auxquelles on n'a pas été capable de se dérober sur le plan social, culturel et même politique : et pour autant se trouver retardé le moment de la liberté et du loisir.

2.2. TEMPS DE LOISIR.

Selon N.P. MILLER et D.M. ROBINSON déjà cités :

> "un moyen très simple de différencier le temps de loisir du temps libre est de le définir comme une partie du temps libre consacrée à des activités de recherche du loisir, qui par des processus de divertissement et des activités de jeu peut être atteint ou non"(2).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) Dans une conjoncture économique rebelle comme celle qui prévalait au Zaïre de MOBUTU, ces repas étaient réduits à deux, à un, voire à rien du tout. Les habitants de Kinshasa en savent quelque chose, puisqu'il est de ces semaines où les membres d'une famille mangeaient par alternance selon les jours pairs ou impairs. La réalité n'était pas loin de dépasser la fiction (Lire KHONDE Makaya, Les mécanismes d'adaptation des salariés kinois à la crise économique du Zaïre : analyse sociologique, mémoire de licence en Sociologie, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNILU, Lubumbashi, juillet 1984, pp.55-65; MUBAKE Mumeme, "Crise, inflation et comportement individuels d'adaptation au Zaïre : solution ou aggravation du problème?", in Zaïre-Afrique, n° 185, CEPAS, Kinshasa, mai 1984, pp. 263-272), etc.

(2) N.P. MILLER et D.M. ROBINSON, o.c., p.11.

Ce terme implique une notion qualitative et mieux encore une notion subjective dans la mesure où il consiste en une recherche des valeurs de loisirs qu'elles soient ou non atteintes. Si le temps légalement libre est l'une des grandes conquêtes du XXème siècle finissant, la fraction de temps réservée au travail professionnel ayant sans cesse diminué, ce temps libéré n'est donc pas forcément disponible pour les loisirs. Une bonne partie du temps hors travail est convertie en devoirs familiaux ou sociaux, ou encore en tâches professionnelles supplémentaires, voire en la pratique d'un second métier, mieux d'un paratravail, pour paraphraser Joseph HOUYOUX (1), c'est-à-dire les moyens employés par les membres du ménage pour réduire la tension issue du travail proprement dit. France GOVAERTS corrobore la différence établie entre les deux concepts en disant:

> "Le temps libéré du travail professionnel principal constitue le temps légalement libre, tandis que le temps de loisir est le temps réellement libre après l'exécution des tâches qui s'ajoutent aux prestations soumises aux réglementations en vigueur"(2).

Mais le loisir a aussi ses équivalents avec lesquels on le confond, surtout dans le langage parlé ou écrit des non-initiés.

§3. LE LOISIR ET SES EQUIVALENTS.

3.1. Le diverstissement.

"Divertissement" est une notion difficile à définir, ambiguë et parfois contradictoire. En effet, au moins vingt cinq définitions ont été proposées du jeu et du divertissement, d'où il règne à leurs propos une certaine confusion. S'agit-il de ce qu'on fait ou s'agit-il des raisons pour lesquelles on le fait ? La confusion semble résider dans la question de savoir si le divertissement est une réalité objective de sentiment de plaisir et de

---

(1) Joseph HOUYOUX, Budgets ménagers .... o.c., p. 241.

(2) France GOVAERTS, Loisirs des femmes et temps libre, Ed. de l'Institut de Sociologie, U.L.B., Bruxelles, 1969, p.25.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

satisfaction. A cet égard, SLAVSON, psychologue américain, a pu affirmer : "Le divertissement ne consiste pas en ce qu'on fait, c'est plutôt le motif, l'attitude et la valeur de l'acte pour l'individu qui donne à l'activité une signification de divertissement"(1). C'est, selon N.P. MILLER et D.M. ROBINSON, "la manière d'entreprendre les activités pendant le temps de loisir avec un comportement permettant d'atteindre les valeurs de loisir"(2).

3.2. La distraction.

La distraction, elle, est définie par Emille LITTRE comme "toute diversion qui détourne l'âme ou l'esprit"(3). Pour Aristide QUILLET, c'est "ce qui amuse, délasse l'esprit, ou le détourne de quelque pensée triste ou importune"(4). A la suite de ce qui est susdit, nous affirmons que "distraction" est l'action de détourner l'esprit de ce qui l'occupe, de le rendre inattentif.

3.3. Le jeu.

J.-P. TREMBLAY, déjà cité, insiste sur la pertinence à établir dans le royaume du jeu une classification bien graduée entre les simples amusements, caractérisés par une certaine passivité et comprenant les diverses formes que la flânerie peut prendre (promenande, cigarette, thé anglais, terrasses de cafés, etc.), celles plus multiples encore du spectacle (cirque, stade, cinéma, théâtre, opéra, concert, télévision), toutes formes d'expression (causerie, chant choral, danse populaire), enfin les mille et un aspects du tourisme et du plein air(5).

---

(1) Cité par N.P. MILLER et D.M. ROBINSON, o.c., p.12.

(2) Ibid., p. 12.

(3) Dictionnaire de la langue francaise, tII, Cap, Monte-Carlo (Monaco/France), 1970.

(4) Dictionnaire encyclopédique, Librairie Aristide Quillet, Paris, 1969, p. 1774.

(5) J.-P. TREMBLAY, o.c., p. 51.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Pour l'anthropologue socio-culturaliste ou l'ethnologue, le mot "jeu" est utilisé pour désigner le type d'activité de divertissement trouvé dans une société donnée. Autrement dit, ce qui est considéré comme "jeu" dans une société donnée peut ne pas être considéré comme "jeu" dans une autre. Il peut être soit le travail soit le tabou. Nous citerons à titre d'illustration l'exemple du potlach chez les Arapech (Indiens d'Amérique du Nord)(1). Pour sa part, le sociologue pense à l'homme qui joue ou à la société qui joue et trouve un élément du jeu dans presque toutes les activités humaines. Le psychologue utilise le même mot pour définir une forme spéciale du comportement de l'enfant. Ainsi le pédagogue s'inquiète-t-il à juste titre en observant certains enfants qui ne jouent guère ou très peu.

Comme on peut s'en apercevoir, les jeux proprement dits requièrent déjà plus d'activité. Roger CAILLOIX (2) les partage en jeux de société (jeux d'esprit, jeux d'action), en jeux d'exercice (jeux d'adresse, jeux de calcul), en jeux d'initiation (mascarade, théâtre, mime) et en jeux de hasard. Ce qui nous conduit aux activités sportives.

3.4. LE SPORT.

Suivant LAROUSSE, le sport est une pratique méthodique des exercices physiques en vue d'augmenter la force, l'adresse et la beauté du corps. P. ROBERT le complète lorsqu'il voit en cela

> "un amusement, une activité physique, exercé dans le sens du jeu, de la lutte et de l'effort, et dont la pratique suppose un entraînement méthodique, le respect de certaines règles et discriplines"(3).

---

(1) Potlach signifie échanges somptuaires et compétitions, ritualisés en vue d'acquérir ou d'élever le statut social desdits Indiens.

(2) Cité par J.-P. TREMBLAY, o.c., p. 52.

(3) Dictionnaire Petit Robert, Paris, 1977, p. 1856.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Le Grand LAROUSSE encyclopédique, lui, semble plus explicite en définissant le sport comme étant

> "un ensemble des exercices physiques se présentant sous forme de jeux individuels ou collectifs, donnant généralement lieu à une compétition, pratiqués en observant certaines règles précises et sans but utilitaire immédiat".

Si nous aimons la brièveté, rallions-nous avec Bernard GILLET à la formule : "Le sport est une lutte et un jeu"(1). Ici, il faut au moins savoir que ce sont, à strictement parler, des jeux organisés sur une base scientifique, en vue de compétitions qui mènent à établir un record et à désigner un champion : d'où les cédules, les arbitres, les mesures et les règlements que n'exigent pas toujours les jeux ordinaires. Si tout sport devrait garder ses caractéristiques originelles de jeu, tout jeu n'est pourtant pas un sport.

Pour plus de clarté, disons que le sport désigne un fait social massif, c'est-à-dire une activité spécifique de la jeunesse. En effet, en général, on estime que la catégorie des vétérans ou anciens commence à trente cinq ans. Et, en plus, ceux-ci ne sont qu'en petit nombre en tant que pratiquants réguliers sans oublier le fait qu'ils se recrutent surtout dans les professions où le travail n'exige qu'une dépense d'énergie musculaire relativement faible.

Etymologiquement, le mot sport vient de l'ancien français "despot" qui signifie "jeu", mais que la langue anglaise avait adopté tout en lui faisant subir des modifications assez profondes, notamment en en restreignant et en en précisant le sens, de sorte que finalement le pluriel "sports" a été réservé au seul jeu athléti- que soumis à des règles fixes. Il y a donc, dans l'acception actuelle du terme, deux éléments importants, à savoir :

1. le caractère public et le plus souvent collectif des manifestations sportives;

---

(1) Cité par Jules GRITTI, Sport à la une, A. Colin, Paris, 1975, p.7.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

2. la notion de prouesse physique quantifiable ou mesurable, donc de nature à donner lieu à des confrontations des résultats ou ce qu'on appelle "les records".

Pour Georges MAGNANE, spécialiste en sociologie des sports, il faut, pour définir le sport, adopter la perspective sociologique en prenant appui sur la définition du loisir. Le sport, dit-il, est une activité du loisir dont la dominante est l'effort physique participant à la fois du jeu et du travail pratiqué de façon compétitive comportant des règlements et des institutions spécifiques et susceptible de se transformer en activité professionnelle(1).

Il y a donc lieu de noter que le sport est une expérience nouvelle de la liberté :

> "Alors que la liberté du jeu est une liberté qui joue, une liberté selon la complaisance, le sport procède donc d'une liberté selon le faire et qui passe donc à la transcendance de l'acte en tension avec un but et un obstacle connectés"(2).

Voilà donc mieux distingués le jeu et le sport. Le jeu n'est donc pas le genre incluant l'espèce plus particulière qu'est le sport. Le jeu et le sport se distinguent par une expérience, un comportement différents : complaisance du jeu, tension du sport. Ce que le public et les usages traduisent à leur manière, par exemple: "Ils ont abordé le match comme un simple jeu". On peut donc vivre une même pratique sportive soit comme jeu, soit comme sport.

Andres VARELA fait remarquer que selon les pédagogues et les moralistes, le sport est l'instrument idéal de la formation de l'individu et de son caractère; les médecins et les physiologues, eux, prétendent que c'est le meilleur moyen pour atteindre le développement harmonieux du corps humain; les hommes politiques

---

(1) Georges MAGNANE, Sociologie du sport, Coll. "Idées", Ed. Gallimard, Paris, 1964.

(2) M. BOUET, Signification du sport, Ed. Universitaires, Paris, 1968, p.553.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

estiment pour leur part que le sport est le meilleur système pour atteindre la masse, capter sa volonté, recueillir ses votes et s'assurer de sa soumission(1).

Quant au philosophe français Jean-Paul SARTRE, "dès qu'un homme se saisit comme libre et veut user de sa liberté, quelle que puisse être aillleurs son angoisse, son activité est de jeu"(2). La tradition philosophique concernant le jeu tend constamment à mettre celui-ci du côté de l'esthétique, d'où l'opposition entre la liberté gratuite (de l'art, du jeu) et l'utilité de toute autre pratique sociale. Le jeu, on l'a vu, se définit comme "action dénuée de tout intérêt matériel et de toute utilité"(3) et devient symbole du grand jeu de la vie. L'utilité vise un but situé hors de l'objet : celui-ci passe au rang des moyens; tel serait le cas du travail en vue de la réussite ou de l'argent. Le jeu, au contraire, est un objet qui prend son sens en lui-même : l'homme joue d'abord pour jouer. D'où la relation intime entre le jeu et la liberté : le sens de la liberté est interne à la liberté même. C'est dans cette perspective que GIRAUDOUX voit l'activité dont question ici, surtout lorsqu'il dit : "Là où passe le sport, fût-ce au milieu des houillères ou des usines, pousse le gazon le plus dur de la création"(4).

Cela étant dit, passons à présent aux différentes conceptions du loisir en sciences sociales.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) Andres VARELA, Les exigences du journalisme et l'idée olympique, cité par MUKA M., Vers le sommet du sport zaïrois et africain, Ed. Saint Paul-Afrique, Kinshasa, 1974, p.221.

(2) Jean-Paul SARTRE, L'être et le néant, Gallimard, Paris, 1942, p. 662.

(3) J. HUIZINGA, Homo ludens, (traduit du néerlandais par Cecil CERESIA), Gallimard, Paris, 1951, p. 34.

(4) GIRAUDOUX, cité par MUKA M., O.c., p. 221.

§4. LES DIFFERENTES APPROCHES DU LOISIR DANS LA RECHERCHE SOCIOLOGIQUE(1).

Les débuts d'enquête sur le terrain dans le cadre de la sociologie du loisir en tant que discipline scientifique remontent à près de trois quarts de siècle. Surtout au lendemain de la seconde guerre mondiale (1939-1945), cette sociologie n'a cessé de se développer, de s'affirmer comme domaine spécifique des sciences sociales. Mais étant donné la polysémie du concept loisir qui déroute plus d'un chercheur, il s'est formé principalement trois voies, à savoir la voie américaine, la voie marxiste et la voie française, auxquelles il convient d'ajouter celle des pays en voie de développement.

4.1. La voie américaine.

La sociologie du loisir a vu le jour aux U.S.A. Lorsque l'Europe de l'Ouest, dans les années 50, a polarisé son attention sur le phénomène naissant du loisir, elle s'est tournée vers la sociologie américaine en récupérant ses techniques de recherche. De même, vers les années 60, lorsque les pays de l'Europe de l'Est, à leur tour, abordent cette problématique, c'est à l'Europe de l'Ouest qu'ils empruntent les techniques d'observation. Cependant, il faudra distinguer plusieurs périodes et plusieurs tendances dans la formation de la sociologie américaine qui, au demeurant, n'est pas aussi homogène qu'on peut le croire.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) Cf M.-F. LANFANT, o.c., pp. 68-75; pp.143-161; pp.107-121 pass.; J. DUMAZEDIER, Sociologie empirique .... o.c., pp.88-94; KITENGE Ya, Cours de Sociologie des loisirs, (ronéotypé), Ière et IIème Licences en Sociologie, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNILU, Lubumbashi, 1980-1996, pp.4-6 pass.; NIZURUGERO R., Cours de Théorie des organisations, (notes manuscrites), IIème Licence en Sociologie, Faculté des Sciences Sociales, Administrations et Politiques, UNILU, Lubumbashi, 1985-1996; etc.

4.1.1. La période 1925-1940.

Entre 1925 et 1935, R. et H. LYND, anthropologues de formation, étudient le loisir comme un aspect du mode de vie américain. Selon eux, quatre années de prospérité économique et six années de dépression n'ont pas engendré au bénéfice de la société, en dépit de la croissance d'un "nouveau loisir", une nouvelle manière d'exister.

Elton MAYO, lui aussi de formation anthropologique, constate vers 1927 que les comportements hors travail ont une incidence sur la situation de travail. Il insiste sur l'importance de l'organisation des loisirs sur les lieux de travail, pour améliorer le rendement et le climat humain de l'entreprise. Il voit dans le loisir un facteur d'équilibration de la personnalité de l'ouvrier. L'organisation des clubs de sport à l'intérieur de l'entreprise aplanit les conflits de personnes et atténue le sentiment de classe. Telle fut la thèse centrale soutenue par l'école des relations humaine qui prit à partie celle de l'Organisation Scientifique du Travail (O.S.T.) de l'ingénieur et économiste américain Frederick Winslow TAYLOR (1856-1915).

La même année, L. WARNER montre, à l'instar de LYND, que non seulement le loisir varie selon les catégories sociales, mais qu'il est recherché en tant qu'il confère statut social et honorabilité. On pourrait évoquer également les idées émises par différents chercheurs de cette époque, à savoir notamment LUNDBERG et KOMAROVSKI, Pitirim SOROKIN et même Robert E. PARK et Ernest W. BURGESS, au risque de nous fourvoyer dans les méandres de la mer si pas dans ses écumes.

Mais de cette école, nous retiendrons seulement qu'elle pose le problème du loisir en termes culturels - la culture étant définie comme ensemble de conduites, modèles, croyances, valeurs, communs aux individus d'une même collectivité - en faisant totalement fi de ses liens avec l'industrie naissante des loisirs. Elle

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

prend le loisir comme signe d'intérêt culturel (éventuellement d'intégration à la culture) mais non comme inscription de l'individu dans le processus de production/consommation. Les changements sociaux et culturels sont analysés plutôt en fonction des facteurs démographiques et urbanistiques qu'en fonction de facteurs économiques et idéologiques.

4.1.2. Les années 50.

En 1948, c'est la parution de l'ouvrage de David RIESMAN, Lonely Crowd ou La foule solitaire (1), un véritable best-seller, qui amorce un changement complet dans la problématique du loisir. S'inspirant de la lecture de Thorstein VEBLEN (2) et poussant beaucoup plus loin les résultats auxquels a abouti E. MAYO, RIESMAN estime que c'est seulement dans le loisir que l'homme aura des chances de réaliser une adaptation librement consentie à la société de consommation. D'ailleurs, c'est sous la plume de ce géant de la sociologie américaine que ces idées prendront un relief incisif.

R.-J. HAVIGURST (déjà cité), de son côté, insistera sur les styles de loisir de différentes classes sociales. Margaret MEAD et Martha LOEWENSTEIN y introduiront la notion de moralité du plaisir ("fun morality"). Elles soutiennent, en effet, la thèse selon laquelle la sphère de travail et le jeu sont solidaires : le plaisir est devenu non seulement permis mais requis.

Eu égard au caractère contradictoire des idées émises pendant cette période, il est devenu quasi habituel de ventiler ces auteurs en "optimistes" et "pessimistes" selon qu'ils voient en bien ou en mal l'importance que prenait le loisir dans cette société de consommation - une consommation qui, d'après certains, frissait déjà le gaspillage ("société du gaspillage"). Mais en quoi

---

(1) David RIESMAN, La foule solitaire, (traduit de l'américain par Edgar MORIN), Coll. Notre Temps, Ed. Arthaud, Paris, 1964, 379p.

(2) Thorstein VEBLEN, Théorie de la classe de loisir, (traduit de l'anglais par Louis EVRARD), Coll. N.R.F., Ed. Gallimard, Paris, 1970, 278p.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

l'école américaine se distingue-t-elle de la voie marxiste ?

4.2. La voie marxiste.

Ici nous pensons principalement à Stanislas STROUMILINE, OSSIPOV, G.A. PRUDENSKIJ et son élève PETROSSIAN, GONCARENKO, GROUCHINE, Ana-Maria LOPEZ-DAY, Anouar ABDEL-MALEK, R. RICHTA, E. FILIPCOVA (déjà citée), etc. dont les prises de position s'inspirent largement des thèses de Karl MARX (1818-1883).

Cette deuxième école subordonne l'analyse du loisir à l'analyse du temps libre, qui considère la production, l'évolution et le contenu du temps volontiers à l'échelle individuelle et à l'échelle collective. Dans cette approche, le loisir est traité comme un produit déterminé par la connaissance industrielle et technique qui engendre des modifications dans le cadre de la vie et les modes de vie (augmentation du temps libre pour la productivité due notamment à l'automation et à la rationalité dans la manière de travailler ou de produire, l'extension de la vie urbaine et de la modernité, la démocratisation des études et de la vie sociale, la croissance du niveau de vie, l'extension des biens de confort, etc.).

Il appert donc que la primauté dans cette conception réside dans concept du temps libre, et celui de loisir s'en trouve en quelque sorte relégué au second plan où son rôle est considéré non pas comme primordial mais comme adventice, comme secondaire. Autrement dit, le loisir n'est pas un phénomène autonome, mais il reste une partie de l'analyse du travail ou du cadre de vie. Et l'on prétend atteindre les caractéristiques subjectives du loisir par les détours des processus économiques et sociaux.

Dès lors, la sociologie des loisirs s'en trouve renvoyée à l'analyse des faits économiques, car ce qui compte en dernière analyse, c'est la production et, mieux encore, l'augmentation de la productivité à l'échelle de la société globale. Tout se passe donc comme si les activités de loisir devaient être contrôlées, orientées

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

par le pouvoir public et ne viseraient en fin de compte que l'augmentation programmée de la production.

Cette approche est, à notre humble avis, capitaliste étatique : l'Etat voudrait que l'on produise plus pour qu'on devienne une puissance. A ce titre, elle est à l'antipode de l'approche capitaliste privée qui est de mise en Occident, principalement en France.

4.3. La voie française.

A la lisière des thèses marxistes et libérales se situent, de l'avis de LANFANT, celles de K. MANNEIM (période anglo-saxonne) et G. FRIEDMANN (déjà cité). Mais il en est tant d'autres telles que celles d'H. LEFEBVRE (cité supra), de Pierre NAVILLE, de P.H. CHOMBART DE LAUWE, de J. LARRUE, de KAES, d'IMBERT, d'E. MORIN (déjà cité), d'A. TOURAINE (cité plus haut), de VILLADARY, pour ne citer que celles-là.

Mais la voie française proprement dite fut inaugurée aux alentours des années 50 par un groupe dirigé par Joffre DUMAZEDIER (déjà cité) qui, lui, considère que le loisir est un fait avant tout individuel à ne pas subordonner à l'économie et dont l'analyse n'est pas subordonnée nécessairement à celle du travail. Le loisir, soutient-il, revêt un caractère parfaitement autonome qui s'affranchit de la sociologie du travail et par voie de conséquence de la sociologie du temps libre.

Dès lors, le loisir n'est pas seulement une compensation du travail et, encore moins, son négatif. Il a une fin en soi : c'est une réalité "sui generis" comme on dit, dans la mesure où, si l'on considère le loisir comme activité, celle-ci peut être un travail, mais un travail que l'on aura choisi librement, c'est-à-dire une activité choisie par son propre gré, sans contrainte, en toute liberté. Le loisir est donc différent de la fainéantise.
Il ressort de tout ce qui précède qu'entre les deux pôles (voie marxiste et voie française) se trouve l'approche du Tiers-monde qui reste à définir, par nous, chercheurs de cette partie de la planète.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

4.4. Les loisirs dans les pays en voie de développement

Avant d'aborder le fond du problème, on se rappellera que c'est à compter des années 20 qu'ont été reconnus par des milieux très vastes des sociétés euro-américaines comme un droit qui va de pair avec celui de restreindre la durée des heures de travail. Avec le suffrage universel, le travailleur obtient aussi sa part de direction de la vie publique. Cependant, il est demeuré indifférent face à toutes les tentatives de nature à humaniser son univers domestique et professionnel. Sa pasivité quant aux ouvrages exposés dans les bibliothèques publiques trouve son explication dans l'obscurantisme intellectuel dont il était l'objet. En lieu et place des fleurs à planter et/ou à entretenir dans les jardinets familiaux, il préférait cultiver plutôt des légumes destinés à la consommation. Quel immobilisme vis-à-vis du plaisir que représentent l'amour de la nature et le tourisme!

Comment pouvait-il en être autrement lorsqu'on sait qu'auparavant, la masse des travailleurs n'avaient que de brèves nuits, entre de très élastiques journées de travail, pour échapper à la fatigue ? C'est ce que relève Marcel GRYPDONCK en didant :

> "Leur esprit (des travailleurs) s'était fixé sur la matérialité du travail et ils n'étaient pas capables de discerner les possibilités nombreuses qu'offrait de liberté. Tous les efforts, même les plus méritoires, pour remplir le laps de temps entre des journées de travail plus courtes et pour combler les week-ends, devaient se briser contre l'indifférence de la population laborieuse"(1).

---

(1) Marcel GRYPDONCK, "Aperçu historique de l'utilisation des loisirs", in La civilisation des loisirs, o.c., p.105.

COLOMBIA - BIBLIOTHEQUE

Cependant, après la deuxième guerre mondiale, les loisirs offrirent dans cette partie du globe un nouveau paysage. En effet, libéré de la peur, de toutes sortes d'inhibitions et de contraintes, l'homme contemporain est parvenu finalement à remiser l'épouvantail de moult hécatombes personnelles dont les travailleurs se sentaient toujours menacés, en l'occurrence la maladie, le chômage, le troisième âge et la mort précoce. Au profit du sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue. Ainsi donc, le travail cesse d'être une corvée, une servitude, une "traite" pour devenir la contribution d'un chacun à l'essor socio-économique de la collectivité nationale, mieux la participation légitime et équitable au bien-être, au mieux-être de tous. Vive la liberté entre les heures de travail!

En ce qui regarde nos pays particulièrement, l'on notera que le problème du loisir ne s'y pose pas de manière identique que dans ceux ayant atteint un haut niveau d'industrialisation et, donc, de développement. Pour comprendre son aspect spécifique et singulier, Emile Derlin ZINSOU nous recommande de remonter à la vie africaine primitive pour en arriver à celle de nos jours, et dans ce dernier stade, distinguer entre les campagnes et les villes(1). En effet, dans la majorité des sociétés africaines traditionnelles, si pas toutes, on ne connaît pas de rejouissance dans la solitude morose de la chambre, du home, du studio ou de la salle obscure où, même à côté d'un grand nombre d'autres personnes, on est encore "un troupeau de solitudes juxtaposées", selon l'expression de François MAURIAC (1885-1970), écrivain français.

A propos des pays d'Afrique noire en particulier, c'est- à dire ceux sortis récemment de la colonisation, les loisirs risquent de paraître aux yeux des profanes comme un frein - et non comme stimulant - au développement tant souhaité et attendu. Mais pas de panique, car le loisir dans l'optique dumazedienne - on l'a vu - est loin de signifier que les habitants seront dans l'état de

---

(1) Emile Derlin ZINSOU, "Existe-t-il un problème des loisirs dans les pays en voie de développement?", in <u>La civilisation des loisirs, o.c.</u>, pp. 222-229.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

disponibilité passive. Loin de là! Les négro-africains, en effet, se doivent de produire et davantage produire, sans productivisme et sans une négligence coupable des autres dimensions morales, spirituelles, psychologiques et sociologiques du développement. Telles sont les exigences du développement intégré.

Le loisir n'est donc pas à confondre avec le repos pur et simple tant il est vrai qu'on peut se reposer en s'occupant (le repos implique l'inactivité, la paix, la tranquillité; c'est en fait l'état d'une personne qui ne veut nullement être dérangée). Il n'est pas non plus à mettre dans le même panier que l'oisiveté car le loisir - on ne le dira jamais assez - se veut une détente consistant à réparer ce qui a été plus ou moins détérioré dans l'organisme humain tant bien au physique, au physiologique qu'au mental. L'oisiveté, c'est plutôt l'état de la disposition de beaucoup de loisirs et de vivre largement sans avoir à exercer de profession lucrative (c'est-à-dire satisfaire ses besoins, participer à la jouissance du fruit du travail, au bénéfice de la production sans pour autant prendre part ni au travail ni à la production).

En termes clairs, le loisir ne devrait pas être l'occasion de la rupture ou de la perturbation du rythme de travail, mais au contraire être un élément susceptible d'introduire l'agrément et la grâce dans la monotonie du train-train quotidien et dans celle des tâches productives parcellaires. Il s'agit donc pour l'Africain qui travaille de se re-créer en créant d'autres valeurs d'ordre psychologique et culturel que celles qui le sont par nécessité. Le loisir devrait être, pour ainsi dire, une détente, une occupation que les travailleurs sont habilités à prendre sans pour autant interrompre le rythme du travail ou perturber l'ordre établi. L'asservissement, la discipline, la violence, sont éliminés par la détente, laquelle détente introduit l'agrément et la grâce. Ainsi, l'homme de loisir n'est pas un homme de devoir, encore moins un exilé du devoir, un parasite, mais, plutôt un homme en recréation.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

L'on sait que la différence entre les populations du Congo tient beaucoup à la multiplicité des langues et des dialectes qu'aux autres aspects de leurs cultures. Dans un effort de synthèse, nous pouvons alors affirmer que dans nos pays, le problème de loisir se pose moins en termes d'existence du phénomène comme tel qu'en termes d'utilisation rationnelle, efficiente et équilibrée du loisir en tenant le plus grand compte de multiples besoins prioritaires inhérents à la jeunesse des "nations" africaines - nous voulions dire à la jeunesse des protonations africaines(1).

Dans le passé comme dans le présent, l'Afrique reste dans sa plus large partie à vocation où grouille une population de paysans: près de 70% d'habitants du Tiers-monde vivent à la campagne contre 15 à 20% dans les pays industrialisés. On est aux pays de plein air où toutes les activités voire toute la vie, se déroulent pour ainsi dire à ciel ouvert, en pleine nature. Et comme l'a dit le Président-poète, Léopold Sédar SENGHOR, cité par KITENGE-Ya dans son cours de Sociologie des loisirs, nulle part au monde, l'étranger qui sait voir ne trouvera meilleure occasion qu'en Afrique noire de réfléchir sur le destin de l'humanité et le sens de sa vie, l'accord de l'espèce humaine avec son espace.

---

(1) Du grec protos = rudimentaire, primitif. Il s'agit, selon le Sociologue suisse Jean ZIEGLER, de modèle de socialisation rudimentaire qui n'expriment qu'une souveraineté fictive asservie aux besoins de ceux qui les organisent de l'extérieur, avec la complicité de bourgeoisies compradores ou plus fréquemment des lumpen-bourgeoisies et de dictatures militaires qui les dirigent (Main basse sur l'Afrique, Seuil, Paris, 1978, pp.35-36). Nationaliser l'économie et les secteurs commerciaux, par exemple, signifie très exactement pour elles "transfert aux autochtones des passe-droits héritées de la période coloniale" (Frantz FANON, Les damnés de la terre, Maspero, Paris, 1961, p.115). Les congolais en savent quelque chose à travers la "zaïrianisation" de novembre 1973, mieux à travers l'insouciance, la frivolité et la désinvolture des "acquéreurs", bénéficiaires de l'opération, dans la gestion des entreprises.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Théâtre des besoins humains réduits et relativement faciles à satisfaire, l'Afrique est ce continent-là où la notion de loisir est à peine perceptible, c'est-à-dire constituant un secteur à part nécessitant une organisation appropriée. En effet, la vie y rythmée par le soleil et les saisons. Dans ce contexte, l'année est subdivisée en deux saisons opposées, à savoir :

> "La saison des pluies utilitaire et économique où les divinités sont souvent congédiées pour laisser les hommes entièrement disponibles aux tâches profanes de production et la saison sèche, moment consacré à la vie sociale, aux fêtes et aux cérémonies sacrées"(1).

Travail, repos et loisir sont donc tributaires de ce rythme. L'on a dit et redit que quand la lune se lève, toute l'Afrique danse. Toute l'Afrique danse, chante, joue et conte. En effet, avec la tombée du jour, les activités qui relèvent du travail sérieux ou des occupations sociales, laissent la place à d'autres activités certes non moins sérieuses mais envisagées dans un but de pure gratuité, c'est-à-dire des activités destinées avant tout au délassement et à procurer du plaisir. Mais également une fois passé la saison propice aux labours, à la pêche ou à la chasse alors que mûrissent les semences, le loisir reprend tous ses droits. Dans le cadre de la phénoménologie de la fête, par exemple, NIZURUGERO nous met au parfum lorsqu'il dit :

> "Appelé [sic] par un avertisseur institutionnalisé, en Afrique noire tam-tam, corne ou criée, les foules requinquées et joyeuses, oublieuses de leurs soucis quotidiens se rassemblent pour chasser l'année usée, les souillures et les péchés accumulés, pour participer dans l'enthousiasme à la conscience collective opposé au moi individuel. La fête lie; elle ne divise pas. Elle est l'occasion de rencontre de toutes les couches de la hiérarchie sociale"(2).

C'est dire qu'hier comme aujourd'hui, dans l'Afrique rurale, le loisir était et est l'occasion de développer un certain esprit artistique ou ludique ("homo ludens", jeu). Alors on cultive la poésie, les chants, les contes, les danses, etc. On tâche d'acquérir un développement physique et une adresse remarquable de

---

(1) NIZURUGERO R., La fête dans la tradition ..., p. 16.

(2) Ibid., pp. 12-13.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

de toutes sortes de jeux, de courses, de luttes. L'on y reviendra infra. Mais aussi on célèbre des cérémonies diverses, familiales, rituelles ou culturelles qui sont souvent prétextes et occasions à des agapes et des libations. C'est le moment de l'exubérance et de la frénésie :

> "Il n'y avait pas de règle. L'abondance régnait. Les monstruosités aussi. La fête est encore le temps des excès de toutes sortes, voire du renversement des règles du quotidien. Il s'agit de s'empiffrer jusqu'à l'extrême limite, de boire jusqu'à l'ivresse. Ce qui est habituellement interdit est alors permis. Il y a débauche de consommation. On dépense et on dépense sans compter. Cris, mouvements, chants, danses, insultes, quolibets, voire excès érotiques et coups se mêlent inextricablement et peuvent atteindre un paroxysme indescriptible. C'est le moment de la parade de forces, des jactances outrées, de la dépense et du gastillage ostentatoires, voire des compétitions pour le prestige social, du potlach. C'est le moment où la société se représente à elle-même, se joue ses rôles et son histoire"(1).

En Afrique profonde, tout se tient : le politique, le ludique, le sacré, etc. Chez les Diola du Sénégal, par exemple, il n'y a pas de dichotomisation entre le travail et la fête. Dans le cycle économique existent des rites. Les travaux collectifs sont aussi des fêtes. Le sérieux avec lequel se préparent, se déroulent et se vivent des luttes, des initiations et des funérailles fait de ces fêtes des moments d'effort comme les travaux, sans cependant réduire les uns aux autres. Cette contagion entre les deux institutions traduit le lien qui les rend complémentaires.

Nous pouvons pousser le raisonnement plus loin pour noter que chez ce peuple, comme d'ailleurs dans beaucoup d'autres sociétés africaines, le politique est soumis au religieux qui en garantit la légitimité, mieux le religieux est le social sacralisé (2). En effet, le monde des génies, c'est-à-dire celui des ancêtres morts et

---

(1) Ibid., p. 13.

(2) Ibid, p. 5.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

glorifiés (les "ukin") sont des projections symboliques des aspirations profondes de ce peuple et des normes de l'ordre social. Toute vie (richesse, fécondité, force, etc.), c'est-à-dire en fait l'"ordo rerum" et l'"ordo hominum", procède d'"Ata Emit", Dieu suprême diola. Tout pouvoir aussi. Ce qui n'est pas le lot exclusif des Diola, tant il est vrai qu'au niveau d'abstraction plus élevé et au-delà de multiples différences, l'africanité noire toute entière s'en réclame, notamment à travers la loi de la séniorité, de gérontocratie, les principes de la généalogie et de la parenté. Les Kongo du Congo-Kinshasa, eux, parlent de "Nzambi" (Dieu) et des "bakulu" (aînés), ceux de l'Equateur de "Nzakomba" (Dieu) et des "bankana" (aînés), etc.(1). L'unité africaine est bien réelle : "Elle a, dit MAQUET, des contenus positifs, riches et concrets"(2).

Pour le domaine qui nous intéresse ici, cette unité transparaît à travers les quatre cadres traditionnels de loisir : autour du feu, le groupement des adultes, les danses et chansons, l'art traditionnel. Une fois réunis autour du feu, les ancêtres trouvaient le moment venu d'éduquer la jeunesse. Les vieux contaient les mythes de la tribu, les aventures fantastiques, rocambolesques, funambulesques, en un mot des histoires à dormir debout. Et le clan rassemblé, jeunes et vieux suivaient avec une attention soutenue la voix calme des conteurs. Remarquons que le conte, art très ancien qui se perd dans la nuit des temps, a ses professionnels : aèdes grecs, trouvères de France, minnesänger d'Allemagne, bardes celtiques, griots africains et tant d'autres dans de pays ont enchanté et enchantent encore des générations, semant des rêves sur les traces de leurs pas.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) Ferdinand NGOMA, L'initiation bakongo et sa signification, (thèse de doctorat présentée à la Sorbonne, Paris), C.E.P.S.I., Elisabethville, 1963, 196 p.

(2) J. MAQUET, Africanité traditionnelle et moderne, Ed. Présence Africaine, Paris, 1967, p.110.

Souvent, l'invention et la composition du récit répondent, parfois inconsciemment, à cette disposition mentale qui nous porte à rétablir, dans l'univers du conte, les choses comme elles devraient se passer; on décrit les hommes et leurs relations comme ils sont en réalité, mais aussi et le plus souvent comme ils devraient être, comme nous voudrions qu'ils soient, dans un monde où les petits peuvent obtenir justice, où le mal est rudement puni, où la finesse prime sur la force et la brutalité. Les histoires comme les hommes ont leurs clans et leurs tribus. On peut, par exemple, y reconnaître:

- les contes anecdotiques, décrivant les événements, vrais ou imaginaires de la vie des hommes;
- les contes étiologiques, imaginant une cause première aux phénomènes naturels, aux coutumes de la vie courante;
- les récits historiques, détaillant la chaîne des générations et des choses passées en insistant sur la communauté de rang, le sentiment de la race;
- les légendes cosmogoniques, décrivant, sous forme imagée, la création du monde, l'arrivée des premiers hommes, la découverte du feu, de l'eau, de la terre, etc.;
- les fables et les paraboles de la nature, mettant en scène des animaux, des arbres, le vent, etc. pour provoquer une réflexion et faire comprendre une morale par description caricaturale des moeurs humaines.

Le groupement des adultes, lui, n'est autre chose que le passe-temps en groupe au cours duquel les vieux échangent des idées autour d'une calebasse de "nsamba" (vin de palme), de "bitatila" (vin de canne à sucré distillé), de "lunguila" (vin de canne à sucre), etc, pendant que le "makasu" (noix de kola) passe de main à main, décident d'un programme sur l'organisation prochaine de la chasse, de la pêche ou encore sur la période des initiations des jeunes pour la circoncision (pour les garçons) et l'excision (pour le filles). Autrefois, en effet, tout jeune, avant d'être considéré comme adulte, était tenu de suivre des pédagogies d'initiation, confiées à des instructeurs patentés soumis à des règles très strictes, mettant en action toutes les ressources locales, selon les

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

méthodes et dans des rites fixés depuis longtemps, donc observables et comparables entre eux. Ce qui révèle l'approche de ce difficile problème telle qu'elle a été conçue et structurée dans nombre de peuples africains(1). Notons en passant que ces genres de groupes sont du type primaire, sans exclusion, où chacun a l'occasion et la latitude de se faire entendre et de se faire accepter par les autres.

Quant aux danses et chansons, nous nous remettrons à la sagesse chinoise qui dit :

> "Dans la joie, l'homme prononce des paroles, les paroles ne suffisent pas, il les chante; les paroles chantées ne suffisant pas, sans même qu'ils s'en aperçoivent, ses mains font des gestes et ses pieds bondissent"(2).

En "tropicalisant" cette vérité, on peut attester qu'effectivement, dans nos sociétés d'Afrique noire, la danse extériorise une manière d'exister, d'exprimer les rapports que l'homme entretient avec la nature, la société, son avenir, ses dieux. Et le moyen privilégié par lequel le "muntu" (être doué d'intelligence, personne humaine) communie aux autres et aux forces cosmiques, c'est la danse :

> "Alors le tambour battit au rythme
> des choses terrestres
> et invoque l'oeil du ciel
> les dieux du ciel, de la lune et de la rivière
> les arbres commencèrent à danser
> et les poissons devinrent hommes
> et les hommes se muèrent en poissons
> et les plantes cessèrent de pousser"(3).

---

(1) Georges DEFOUR, **Le meneur**, Ed. Bandari, Bukavu (Congo-Kinshasa), 1976, p.165.

(2) MAMPUYA Mbaki Dawusoni, **Le problème des loisirs**, Mémoire en Education Physique/Sciences Naturelles, UNAZA/I.P.N., Kinshasa, juillet 1974, p. 17.

(3) Gabriel OKARA, poète nigérian, cité par Jules DUBOIS et Luc Van Der WIJNGAERT, **o.c.**, p.44.

CONGERIA BIBLIOTHEQUE

La danse, en effet, joue un rôle indispensable dans le maintien de l'ordre cosmique et dans l'accord du dynamisme interne de l'homme avec le dynamisme de l'univers. Ce dernier est fait de contrastes et se trouve être en perpétuelle transformation, et partant il se maintient en équilibre : il y a équilibre entre le masculin et le féminin, entre la lumière et l'ombre, entre le feu et l'eau, etc. Cet équilibre dans le changement continuel, c'est précisément le rythme cosmique. La danse devient elle-même expression de ce rythme originel. Par ses gestes et ses chants rythmés au son du tam-tam, le danseur exprime la vie de l'univers, retrace la lutte toujours renouvelée mais toujours victorieuse de la lumière sur les ténèbres, de la fécondité sur la stérilité, en un mot de la vie sur la mort.

L'on danse sa joie et sa peine, la haine et la reconciliation, l'enthousiasme de la victoire et l'accablement de la défaite; l'on danse la guerre et l'amour, l'année des pluies et de changement de lune; l'on danse les naissances, les noces et les deuils; l'on danse la chasse, la pêche, la culture et les moissons, l'extraction du métal et l'art des forgerons. Bref, c'est toute la vie des hommes qui s'exprimait, leurs contacts entre eux et avec l'univers. Et ce contact et, donc, cette intégration en Afrique, vont plus loin que la simple expression; ils sont recherche d'action fonctionnelle : l'on danse la chasse, non seulement pour la décrire, mais pour la rendre fructueuse; l'on danse les cultures non pour en mimer les travaux, mais pour féconder les champs; l'on danse sa foi, non pour la dépeindre et la fêter, mais pour réaliser l'union avec l'invincible(1). Le chant traditionnel est souvent fonctionnel, destiné à atteindre un but ; quand l'enfant pleure, on chante pour le consoler; quand on part à la chasse, on chante pour en revenir chargé de gibier; quand on veut prier, on chante pour entrer en contact avec Dieu ... La danse et le chant ne sont donc pas, à l'origine, purs divertissements; ils ont une fonction importante :

---

(1) Georges DEFOUR, Entraîneur, Ed. Bandari, Bukavu (Congo), 1976, p. 85.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

unir l'homme aux autres et à l'univers.

En ce qui concerne l'art traditionnel, il convient de rappeler que dans un chant, le principal est évidemment la voix des chanteurs. Mais celle-ci doit être soutenue, rythmée, ornée par un bon accompagnement de certains instruments. Ce qui donne plus de relief au chant. Conscients de ce rôle, les anciens devaient s'occuper, pendant leur temps libre, de la fabrication des différents instru- ments qu'ils utilisaient. Outre les instruments, les ancêtres s'adonnaient à la fabrication des objets artistiques (masques, statues, fétiches, etc.) qu'ils devaient léguer aux générations à venir.

Mais cette Afrique, comme nous le verrons un peu plus loin, s'est urbanisée et industrialisée jusqu'à un certain point. D'où l'émergence d'une certaine classe de travailleurs salariés, ouvriers et employés du secteur tant public que privé et qui, eux, vont vivre le loisir d'une manière toute autre, parce que, dans ce cas, les loisirs proviennent de la réglementation de la journée du travail, de la durée hebdomadaire et mensuelle de celui-ci. Ce qui, tout bien considéré, ressemble de plus en plus à ce qui a cours dans les pays occidentaux. En revanche, sinon par contraste, les artisans et tous ceux qui ne sont pas des salariés disposent de plus ou moins de loisirs suivant qu'ils trouvent du travail. Enfin, une masse de plus en plus nombreuse chaque jour en provenance partiellement de l'exode rural et du chômage, dispose de loisirs sans frein, puisque cette masse est sans travail ou une occupation vraiment non sérieuse. NIZURUGERO R. le dit dans sa thèse de doctorat :

> "Des hommes et des femmes adultes valides dont la place devrait être au travail quelque part y (dans la rue) tuent le temps. Mais nombreux sont les chômeurs dans cette ville à la croissance folle, par suite de l'exode rural. Lorsqu'ils ne sont pas sortis avec les travailleurs, à la recherche d'une hypothétique embauche, ils passent leurs heures comme ça, au petit bonheur"(1).

---

(1) NIZURUGERO R., Temps libre et loisirs ..., o.c., p. 172.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Mais de ce pas, pouvons-nous en inférer que le chômage, qui est une forme d'oisiveté, constitue une forme de loisir ? E.D. ZINSOU y répond en relevant ce qui suit :

> "Il ne s'agit (...) pas d'instituer ou de créer des loisirs, que ce soit en brousse chez les paysans ou en ville chez les travailleurs. Le loisir existe. Le problème qui se pose est celui de l'organisation ou si l'on préfère, de l'utilisation de celui-ci. Le loisir étant compris dans cette frange de temps dont nous disposons une fois remplies nos obligations professionnelles, familiales et sociales, on pourrait admettre qu'il soit le moment de la pure jouissance individuelle, de la délectation sans profit ni objet. Cela ne saurait être le cas pour les pays d'Afrique noire où presque tout est encore à faire et avant totue chose, le citoyen à former, à armer de façon qu'il apporte au service de la cité le plus de capacité, de compétence, d'efficience possibles"(1).

D'où l'Etat-gouvernement doit tenir compte de cet objectif, sur lequel insiste ZINSOU, dans son programme d'organisation des loisirs. Ce qui important à retenir ici, c'est que ce qui est fait pendant le temps de loisir relève du seul et libre choix individuel, de l'agrément de l'individu. Comme chacun sait ou devrait le savoir, ce qui est décidé et entrepris librement et pour le plaisir est toujours accompli avec joie et enthousiasme. La même tâche, dont on sent la contrainte parce qu'elle est une obligation à laquelle on ne peut se soustraire, devient aisée et même agréable dès l'instant qu'on l'entreprendre de son gré, à sa propre idée, à sa propre initiative et en envisageant une finalité sans fin. C'est ce que nous allons expérimenter dans les deux derniers chapitres de notre étude dont l'épicentre est - rappelons-le - le ludisme des citadins de Kinshasa-La-Capitale. Mais dans l'intervalle, disons juste un petit mot sur la manière dont les loisirs, dans l'état actuel des connaissances, sont typologisés.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) E.D. ZINSOU, o. c., p. 226.

4.5. LA TYPOLOGIE DES LOISIRS.

Plusieurs organismes et chercheurs se sont penchés sur cette délicate question : le Comité de Contrôle Public et des Statistiques en ex-U.R.S.S., STROUMILINE, GONCARENKO, R. LYND, V. AHTIK, R.-J. HAVIGHURST, N.N. FOOTE et L.S. COTTREL, M.KAPLAN, etc.(1). M.-F. LANFANT, elle-même, a étudié les occupations et loisirs quotidiens des hommes; elle nous propose ce qui suit :

> "1. Le travail professionnel, 2. les travaux ménagers, 3. les soins aux enfants, 4. l'achat de biens et de services, 5. les soins personnels, repas et sommeil, 6. l'éducation et la formation, 7. les activités de participation civique et collective, 8. les spectacles, divertissements, manifestations de la vie sociale, 9. les sports et loisirs actifs, 10. les loisirs passifs"(2).

Face à cette liste, R. REZSOHAZY estime que seuls

> "les groupes 8-9-10 comprennent les loisirs, à savoir l'audition de la radio, la télévision, la lecture (de livres, de périodiques, etc.), la vie sociale (visites, réceptions, café, bar, cocktail, jeux de société, etc.), la conversation, la promenade, les sports (y compris la culture physique, la chasse, la pêche, les excursions), les passe-temps (bricolage, collection, ouvrage de dame, création artistique, chant, instrument de musique, audition de disques, etc.)"(3).

Comme quoi, faire l'inventaire des loisirs n'est pas facile; chaque généralisation évoque des exceptions, appelle des nuances, suscite des réserves. Au Congo, les loisirs qui sont de mise dans les vingt-quatre communes de la capitale, au regard des documents de la Division Urbaine des Sports et Loisirs située sur l'avenue de l'Enseignement (ex-Kethulle) dans la commune de Kasa-Vubu, sont : les casinos, les cinés, les filmothèques, les vidéo-clubs et vidéothèques, les salles de spectacle et jeux divers, les bars-dancings, les night-clubs, les concerts populaires, le catch et

---

(1) M.-F. LANFANT, o.c., pp. 148-154 pass.

(2) Ibid., pp. 232-233.

(3) R. REZSOHAZY, Temps social et développement, Ed. La Renaissance du livre, Bruxelles, 1970, p. 101.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

les luttes traditionnelles ("libanda"), etc. Mais, selon le Rapport du Ministère (ex-Département) de la Jeunesse des Sports et Loisirs(1) qui, apparemment, a mieux systématisé la question, l'ensemble des activités de loisir peuvent être regroupées sous les rubriques ci-après :

1. Les activités sportives. La pratique allant de la simple marche à pied aux compétitions internationales exigeant des entraînements de plus en plus ascétiques constitue une activité de loisir tant pour ceux qui s'y adonnent, à l'exclusion des professionnels, que pour les spectateurs.
2. Les activités de loisir en rapport avec l'environnement naturel. Pour certains citadins, les activités de loisir sont d'abord orientées par l'attraction du milieu rural : la plaine, les parcs, la montagne, la mer.

   Avec le développement de l'automobile et de l'avion, beaucoup de gens entreprennent, en vue de la détente, des voyages pour visiter la flore, la faune, les chutes d'eau et diverses beautés de la nature (la visite de la grotte de Mbanza-Ngungu, du jardin botanique de Kisantu, de la plage de Muanda, des coins comme Kinkole, N'sele, Maluku, etc.). C'est dans ce sens que l'on peut parler de la pêche et de la chasse comme activités de loisir.
3. Les activités de loisir en rapport avec le passé historique. C'est le tourisme des villes dites historiques qui maintient vivant le passé d'un peuple et rappellent sa grandeur et parfois son infortune.
4. Les loisirs dit socio-culturels. Peuvent être rangés ici :
   - certaines activités culturelles dont la finalité est le divertissement et la détente (le théâtre, le cinéma, la pratique des arts en amateur, les spectacles divers, les conférences éducatives et les lectures, etc.);
   - les jeux récréatifs, les jeux d'esprit, les jeux du hasard, les concerts populaires, la musique et la danse.

   Mais quelles sont alors les propriétés du loisir ?

---

(1) Rapport du Département de la Jeunesse du Parti, des Sports et Loisirs, "La politique générale des loisirs", Document du travail, Kinshasa, 1984, p. 6.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

§5. LES CARACTERES SPECIFIQUES DU LOISIR.

DUMAZEDIER appelle loisir toute activité qui présente quatre propriétés (1). Deux d'entre elles sont dite négatives parce que se définissant par rapport aux obligations imposées par les institutions de base de la société et deux "positives" qui se définissent par rapport aux besoins de la personnalité. Ces quatre propriétés sont liées les unes aux autres.

Certes, le loisir peut avoir beaucoup d'autres propriétés, assumer beaucoup d'autres fonctions, il peut avoir les propriétés d'un objet à consommer, d'un service éducatif, d'un thème de propagande, etc. Il est, de toute évidence, un fait social total, relié à tous les autres, et nous l'avons dit dans la partie introductive du présent travail. Mais ces propriétés ne sont pas spécifiques du loisir; elles ne sont pas constitutives de sa réalité sociale. Le système de caractère dont il est question ici est spécifique, il est constitutif du loisir; en son absence, celui-ci n'existerait pas. Telle est la position de J. DUMAZEDIER à laquelle nous accédons, évidemment sous réserve de la "contextualiser", autant que faire se peut, dans l'univers kinois et, donc, africain.

5.1. Caractère libératoire.

Le loisir résulte d'un libre choix. Il serait, certes, faux d'identifier liberté et loisir, d'exclure du loisir toute obligation. Le loisir est libération d'un certain genre d'obligations. Evidemment, il est soumis comme tous les faits sociaux aux déterminismes de la société. De même, il dépend, comme toute activité, des relations sociales, donc des obligations interpersonnelles (contrats, rendez-vous, etc.). Il est également soumis aux obligations qui naissent des groupes et organismes nécessaires à son exercice (discipline d'une équipe de sport, règlement de ciné-club...). Mais il implique la libération d'un genre d'obligations

---

(1) J. DUMAZEDIER, Sociologie empirique, o.c., pp. 95-99.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

que J. DUMAZEDIER appelle obligations institutionnelles parce qu'elles sont imposées par des organismes constitutifs de la société elle-même : institutions professionnelles (1), familiales, socio-spirituelles, socio-politiques.

Par rapport à ces obligations institutionnelles primaires, les obligations qui viennent des organismes de loisir, même lorsqu'elles sont sévères, ont un caractère secondaire du point de vue de la société. Le loisir implique dialectiquement ces obligations fondamentales. Il s'oppose à elles tout en les supposant. Pour qu'il commence, il faut qu'elles finissent. C'est par rapport à elles qu'il se définit. Ainsi, le loisir est d'abord libération du travail professionnel qu'impose l'entreprise. Pour l'enfant scolarisé, il est libération du travail qu'impose l'école. Le loisir est libérateur des obligations fondamentales primaires imposées par les autres organismes de base de la société : institution familiale, institutions socio-politiques, socio-spirituelles.

Réciproquement, lorsque l'activité de loisir devient obligation professionnelle (le champion de sport amateur qui devient professionnel), obligation scolaire (la séance de cinéma obligatoire), obligation familiale (promenade imposée), obligation politique ou religieuse (kermesse de propagande), elle change de nature du point de vue sociologique, même lorsque son contenu technique n'a pas changé, même lorsque l'activité procure à l'individu les mêmes satisfactions. Ce qui nous conduit au deuxième caractère constitutif du loisir.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) Ou institutions scolaires pour les jeunes qui ne travaillent pas encore dans la vie active.

5.2. CARACTERE DESINTERESSE.

Cette propriété est le corollaire de la précédente sur le plan de la finalité. Le loisir n'est fondamentalement soumis à aucune fin lucrative comme le travail professionnel, à aucune fin utilitaire, comme les obligations domestiques, à aucune fin idéologique ou prosélytique comme les devoirs politiques ou spirituels. Dans le loisir, le jeu, l'activité physique, artistique, intellectuelle ou sociale ne sont au service d'aucune fin matérielle ou sociale, même lorsque les déterminismes matériels et sociaux pèsent sur eux, même quand il est l'objet de tentatives d'intégration de la part des institutions professionnelles, scolaires, familiales, socio-spirituelles, socio-politiques.

Il s'ensusit que, si le loisir obéit partiellement à une fin lucrative, utilitaire ou engagée, sans se convertir en obligation, il n'est plus loisir à part entière. Il devient loisir partiel. C'est ce que Joffre DUMAZEDIER appelle "semi-loisir"(1). Tout se passe comme si le cercle des obligations primaires interférait avec le cercle des obligations du loisir pour produire, à l'intersection, le semi-loisir. Le semi-loisir est, pour ainsi dire, une activité mixte où le loisir est mêlé à une obligation institutionnelle. Déjà dans "Travail et loisir", DUMAZEDIER s'était penché sur cette épineuse problématique en faisant remarquer que la limite entre les loisirs et les obligations est nette dans la conscience des individus, mais que, dans les situations concrètes, elle est souvent confuse. En effet, autour de cette frontière se situent de nombreuses activités hors-travail qui ont un caractère mixte, ambivalent. Elles sont rangées, selon les différentes situations, tantôt parmi les loisirs, tantôt parmi les obligations. C'est un problème réel, car nous l'avons effectivement rencontré sur le terrain comme dans la sélection des loisirs les plus prisés à Kinshasa.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) Ibid., p. 97.

Il en est ainsi lorsque le sportif est payé pour une partie de ses activités; lorsque le pêcheur à la ligne vend quelques poissons; lorsque le jardinier amoureux des fleurs cultive quelques légumes pour se nourrir; lorsque le passionné de bricolage fait des réparations à la maison; lorsque quelqu'un va à la fête civique pour l'amusement plutôt que pour la cérémonie, lorsque quelqu'un va à un deuil (lieu mortuaire) pour le plaisir de l'oeil plutôt que pour la compassion ou quand un employé lit un roman pour montrer à son chef de service qu'il l'a lu ... C'est ainsi que du point de vue du travail professionnel ou domestique, l'auteur a été amené à distinguer au moins quatre catégories de semi-loisirs, à savoir :

a) activités de loisir à caractère semi-lucratif, semi-intéressé: travaux de mécanique ou de bricolage pour le compte de voisins, pêche lucrative, participation rémunérée à des sociétés de sport, à des orchestres, etc.;
b) activités domestiques, mi-utilitaires, mi-récréatives : jardinage, bricolage, petit élevage;
c) activités familiales mi-éducatives, mi-distractives : participation aux leçons ou jeux des enfants;
d) travaux d'agrément faits pour soi, la famille, les amis, les sociétés : décoration, modèles réduits de bateaux, d'avions, etc.(1). Mais qu'en est-il du troisième caractère spécifique du loisir?

5.3. CARACTERE HEDONISTIQUE.

D'abord défini négativement par rapport aux obligations institutionnelles et aux finalités imposées par les organismes de base de la société, le loisir se définit positivement par rapport aux besoins de la personne, même quand celle-ci les réalise dans un groupe de son choix. Le loisir est marqué par la recherche d'un état

---

(1) Id., "Travail et loisir", in G. FRIEDMANN et P. NAVILLE (sous la direction de), Traité de Sociologie du travail, t.II, 3ème édition, A. Colin, Paris Ve, 1972, p. 343.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

de satisfaction (1), pris comme une fin en soi. Cette quête est de nature hédonistique : recherche du plaisir et de la satisfaction personnelle. Certes, le bonheur ne se réduit pas au loisir, il peut accompagner l'exercice des obligations sociales de base. La joie n'est pas le résultat automatique de cet artifice social qui "devrait servir à faire naître la joie" : le jeu (2). Mais la recherche du bonheur, du plaisir ou de la joie est un des traits fondamentaux du loisir de la société moderne. M. WOLFENSTEIN a parlé à son sujet d'une "fun morality". Lorque cet état de satisfaction cesse ou se détériore, l'individu a tendance à cesser l'activité. Personne n'est enchaîné à l'activité de loisir par un besoin matériel ou un impératif moral ou juridique de la société, il n'en est pas de même pour l'obligation scolaire, professionnelle socio-politique, civique ou socio-spirituelle. Quoiqu'une pression sociale ou une habitude puissent contrarier la décision de se libérer, celle-ci, dans le loisir, appartient à l'individu plus que dans n'importe quelle autre activité. La recherche d'un état de satisfaction est bien la condition première du loisir : "esepelisaka ngai" ("ça m'intéresse"), disaient les enquêtés de Kinshasa.

Cet état peut être le rejet de toute tension, de toute attention, de toute concentration. Il peut être aussi l'effort volontaire, joie différée. Dans le jeu contre les éléments, contre un homme ou contre soi-même, la quête de la performance ou de la sagesse peut entraîner un effort plus intense que le travail professionnel, égal à une ascèse religieuse. Une cordée de montagne,

---

(1) J. DUMAZEDIER préfère cette expression à bonheur ou plaisir ou joie parce que moins chargée de connotations incontrôlées (cf. Sociologie empirique du loisir, o.c., p.97).

(2) Jean CAZENEUVE, Psychologie de la joie, Presses Littéraires de France, Paris, 1952, 86 p., cité par J. DUMAZADIER, o.c., p.97; l'ouvrage offre la possibilité d'une coopération entre la sociologie et le psychologie de la joie, quoique l'auteur n'utilise pas le concept de losir.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

une équipe de sport, peut entraîner une discipline sévère. Mais effort, discipline sont librement choisis dans l'attente d'une joie désintéressée, non à des fins utilitaires. Ce caractère hédonistique est si fondamental que lorsque le loisir ne procure pas la joie, la jouissance attendue, son caractère est trahi : "nabaye yango", "ce n'est pas drôle"). Le loisir n'est alors plus totalement lui-même, c'est un loisir appauvri. Ce qui nous amène au quatrième et dernier caractère fondamental du loisir.

5.4. CARACTERE PERSONNEL.

Toutes les fonctions manifestes du loisir répondent aux besoins de l'individu, face aux obligations primaires imposées par la société. Le loisir est directement lié à la détérioration possible de l'individu (par exemple : alcoolisme, toxicomanie) ou à la libre défense de son intégrité contre les agressions d'une société urbaine et quasi industrielle de moins en moins naturelle, de plus en plus chronométrée et organisée. Il est lié à la réalisation, encouragée ou contrariée, des virtualités désintéressées de l'homme total, conçu comme une fin en soi, en relation ou en contradiction avec les besoins de la société.

1. Il offre à l'homme les possibilités de se libérer des fatigues physiques ou nerveuses qui contrarient les rythmes biologiques de la personne. Il est pouvoir de récupération ou occasion de désoeuvrement.
2. Il offre la possibilité de se libérer de l'ennui quotidien qui naît des tâches parcellaires répétitives, en ouvrant l'univers réel ou imaginaire du divertissement, autorisé ou interdit par la société.
3. Il permet à chacun de sortir des routines et des stéréotypes imposés par le fonctionnement des organismes de base; il ouvre la voie d'un libre dépassement de soi-même et d'une libération du pouvoir créateur, en contradiction ou en harmonie avec les valeurs dominantes de la civilisation.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

CODESRIA Documentation Centre

Selon le genre et le niveau des activités, selon les situations et les personnes, ces besoins sont plus ou moins satisfaits. Aux yeux de DUMAZEDIER, le loisir le plus complet est celui qui pourra satisfaire à ces trois besoins de l'individu et à ces trois fonctions fondamentales irréductibles les unes aux autres, mais en étroite interrelation. Tout loisir qui n'offre pas l'alternance possible de ces trois genres de choix est incomplet du point de vue des exigences spécifiques de réalisation de la personnalité pour elle-même, en dehors du réseau d'obligations institutionnelles que propose ou impose la société moderne, à tout le moins la société urbaine. Ce qui nous amène aux principales fonctions du loisir.

§6. LES FONCTIONS DU LOISIR.

Au Moyen-Age, s'il faut en croire un témoin autorisé Thomas d'AQUIN (1228-1274), théologien et philosophe italien, il n'était reconnu au loisir que la fonction de délassement(1). Trois siècles plus tard, en pleine France de LOUIS XIV le Grand (autrement appelé le ROI-SOLEIL), un Blaise PASCAL (1623-1662) ne trouvait à parler de loisirs et de jeu qu'en termes de divertissement :

> "Le roi environné de gens qui ne pensent qu'à divertir le roi et l'empêcher de penser à lui. Car il est malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense. Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux"(2).

Et cela continue pendant des pages et des pages. Il fallut attendre encore trois siècles pour qu'un BADEN-POWELL(3) fasse du jeu un des

---

(1) Cité par J.-P. TREMBLAY, o.c., p.50.

(2) Ibid., pp.50-51.

(3) Robert Stephenson SMYTH, 1er baron de BADEN-POWELL (1857-1941): Général anglais qui fit une carrière militaire en Inde, en Afghanistan et en Afrique du Sud et qui fonda les boys-scouts en 1908, inspirés des jeunes éclaireurs qu'il avait personnellement formés pendant le siège de Mafeking (guerre des Boers) où il s'était particulièrement distingué (cf Le Petit Robert 2, Paris-XIe, 1982, p. 157).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

facteurs le plus prometteur de la pédagogie moderne. L'école, autrefois régie par la bastonnade, ne jure plus maintenant que par le livre de la jungle.

Quelle que soit sa fonction, le loisir est d'abord libération et plaisir. Ses trois fonctions majeures, comme dit supra, sont: le délassement, le divertissement et le développement.

6.1. LE DELASSEMENT.

C'est la première fonction compensatoire du loisir. En effet, se "carrer" dans son fauteuil face à la télévision, à l'écoute de la radio, pour converser ou tout simplement se relaxer, bref toute activité de repos est, comme les heures de sommeil, fonctionnellement nécessaire à la remise en condition pour le labeur du lendemain.

Il apparaît clairement que la fonction de délassement est entendue ici au sens fort de récupération. Et on ne le dira jamais assez, le délassement délivre de la fatigue. Le loisir est, en ce sens, réparateur des détériorations physiques ou nerveuses dues aux tensions consécutives à l'exercice des obligations et, particulièrement, du travail. Certes, le développement des machines a provoqué l'allègement de maintes tâches liées aux muscles. Mais la rationalisation de la production, la complication des relations industrielles, l'accroissement de la fréquence et l'intensité même des activités de loisirs dans la civilisation urbaine, créent un besoin accru de repos, de farniente, de relaxation, de mille petites occupations sans but.

6.2. LE DIVERTISSEMENT.

A l'activité purement reposante s'ajoute la dimension ludique renfermée dans la plupart des loisirs. Le loisir n'est pas seulement une thérapeutique, socialement admise aujourd'hui, contre la fatigue. Il est aussi un divertissement, un antidote à l'ennui comme le jeu.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Georges FRIEDMANN (1) a fortement souligné l'effet néfaste de la monotonie des tâches parcellaires sur la personnalité du travailleur. Henri LEFEBVRE(2) a esquissé l'analyse des "aliénations" du travailleur moderne, qui laissent un sentiment de "privation" et provoquent un besoin de rupture avec l'univers quotidien. De là cette quête d'une vie de complément, de compensation ou de fuite par la distraction, la diversion, l'évasion vers des activités différentes du monde de tous les jours :

a) activités réelles, à base de changement de lieu, de rythme, de style : voyages, jeux, sports;

b) activités fictives à base d'identification et de projection : participation aux spectacles de cinéma et de théâtre, lecture de romans, etc. C'est le recours à la vie imaginaire, à la satisfaction de ce qu'on appelle, depuis Ernst T.W.A. HOFFMANN (1776-1822) et Fiodor M. DOSTOIEWSKI (1821-1881), notre double (3), ce "double héroïque" qui sommeille dans les spectateurs que nous sommes :

> "Chacun, imaginatif ou non, a le pouvoir de "visualiser des rêves". Grâce au cinéma, chacun peut être en imagination celui qu'il croit être, celui qu'il n'ose pas être, celui qu'il désire ou veut être"(4).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) G. FRIEDMANN,- Problèmes humains du machinisme industriel, Gallimard, Paris, 1955;
- Le travail en miettes, Gallimard, Paris, 1956;
- Où va le travail humain ?, o.c.

(2) H. LEFEBVRE, Critique de la vie quotidienne, l'Arche, Paris, 1958.

(3) Edgar MORIN,- Le cinéma ou l'homme imaginaire, essai d'anthropologie sociologique, Minuit, Paris, 1956, 250 p.;
- Les stars, Seuil, Paris, 1958, 190p.

(4) J. DUMAZEDIER,"Loisir cinématographique et culture populaire", a.c., p. 358.

6.3. LE DEVELOPPEMENT.

Comme autre aspect du loisir, outre le délassement et le divertissement, J. DUMAZEDIER ajoute le développement de soi par l'information (exemples : journaux, revues, radio, télévision, vidéo, etc.) ou la formation désintéressée (apprendre la mécanique d'auto sans forcément chercher à devenir mécanicien de carrière, ou se livrer à une pratique sportive rien que pour la culture physique et/ou intellectuelle, sans trop chercher à réaliser des performances ni à battre des records), par la participation sociale volontaire (associations d'anciens élèves, d'originaires, d'homonymes, associations sportives, théâtrales, culturelles, folkloriques, "moziki", "likelemba", etc.) ou la libre capacité créatrice (bricolage, jardinage, peinture, sculpture, composer des poèmes, des chansons, etc.) en-dehors de toute obligation.

En clair, cette dernière fonction délivre de l'habitude qui tend à limiter les gestes, les conduites, les idées quotidiennes, à des automatismes et des stéréotypes. Elle permet une participation sociale plus large, plus libre et une culture plus désintéressée du corps et de l'esprit. Elle offre de nouvelles possibilités d'intégration volontaire à la vie de groupements récréatifs, culturels, sociaux. Elle permet de compléter librement les connaissances affectives ou intellectuelles, de cultiver les aptitudes acquises dans la jeunesse, mais sans cesse dépassées par l'évolution continue et complexe de la société en général et urbaine en particulier. Elle incite à adopter des attitudes actives, dans l'emploi des différentes sources d'information traditionnelles ou modernes (presse, film, radio, T.V., vidéo) spontanées ou organisées.

Elle crée des formes nouvelles d'apprentissage ("learning") spontané ou volontaire tout au long de la vie : apprendre des proverbes (la sagesse africaine) par la musique congolaise moderne, rencontrer des amis dans un café pour échanger

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

sur les arcanes de la vie urbaine, connaître la civilisation euro-américaine par le cinéma, mettre à profit les merveilles de l'urbanisation pour mieux assurer son intégration dans le labyrinthe de la vie citadine, etc. Cette fonction qu'est le développement produit donc des conduites novatrices et créatrices dans le temps libre. Elle apporte à tous les travailleurs la possibilité d'un temps nouveau pour la contemplation, l'action désintéressée ou la création libre. Dans certaines conditions, elle peut susciter, chez l'individu libéré des obligations professionnelles, des disciplines choisies en vue de l'épanouissement complet de la personnalité, dans un style de vie personnel et social. Toutefois, cette dernière fonction est moins fréquente dans la perception du phénomène loisir.

6.4. L'UNICITE DES 3 "D".

Il ne faudra pas, cependant, perdre de vue le caractère solidaire de ces trois fonctions, car elles sont étroitement liées l'une à l'autre même lorsqu'elles s'opposent. En effet, elles existent à des degrés variables dans toutes les situations, chez tous les êtres; elles peuvent se succéder ou coexister. Elles se manifestent souvent tour à tour ou simultanément (concomitamment) dans une même situation de loisir; elles sont souvent imbriquées l'une dans l'autre au point qu'il est difficile de les distinguer. En réalité, chacune n'est le plus souvent qu'une dominante, produite par l'interaction d'une situation sociale et d'une attitude individuelle.

Voilà pour le loisir en tant que concept, dans son contenu et dans ses contours. Qu'en est-il du changement social ?

Section 2. Le changement social en question.

Pour me meilleure intelligence de la présente section, nous allons la subdiviser en six paragraphes, à savoir primo, la société et la culture; secundo, les propriétés du fait social;

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

tertio, le changement social et ses équivalents; quarto, les facteurs de changement social; quinto, les conditions de changement social; et sexto, enfin, les agents du changement social.

§1. SOCIETE ET CULTURE.

Société et culture sont deux concepts fondamentaux des sciences sociales; elles le sont aussi pour la présente étude entièrement consacrée aux loisirs, la culture tout autant que la société. Selon J. MAQUET,

> "Une société est un groupe de personnes dont l'ensemble organisé des activités suffit à assurer à chacune d'entre elles la satisfaction de ses besoins matériels et psychologiques et qui se considèrent comme formant une unité aux limites bien définies"(1).

Autrement dit, la société est un ensemble des invididus entre lesquels existent des relations durables et organisées, le plus souvent établies en institutions et garanties par des sanctions. Ce qui la distingue d'un simple agrégat social dans la mesure où elle suppose l'existence de certains modes de comportements définis qui font que les relations entre les membres de l'agrégat révèlent un certain ordre, une certaine régularité(2). Société stricto sensu est donc loin de signifier simplement une collection d'individus; elle renvoie plutôt aux rapports sociaux institutionnalisés, aux usages collectifs familiers et bien établis existant entre les membres d'un agrégat social. Et le produit effectif et observable de l'activité des hommes vivant en société, c'est ce qu'on appelle généralement la

---

(1) J. MAQUET, Les civilisations..., o.c., p. 12.

(2) Marcel d'HERTEFELT, Anthropologie, culture, formation des approches, Presses Universitaires de Liège (Belgique), 1984, p. 104.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

culture. La tâche essentielle de l'anthropologie est donc d'étudier les cultures, en s'attachant de préférence à celles qui en révèlent le plus aisément et le plus clairement les mécanismes fondamentaux.

Cependant, on a recensé plus de 250 définitions de la culture(1). Ce qui prouve à suffisance que ce concept n'est pas du tout facile à définir. Qu'il nous suffise de rappeler qu'au sens étymologique (et figuré) français, la culture se réfère à ce qui concerne la formation d'esprit. Tel est le sens restrictif du terme, toujours plus ou moins implicitement présent et que l'on retrouve amplifié chez les culturalistes sous la forme de "processus d'éducation et de transmission", voire de modes de vie et de comportement(2). Au sens sectoriel, la culture (ou la vie culturelle) désigne alors l'ensemble des manifestations religieuses, intellectuelles, artistiques (c'est-à-dire de la vie de l'esprit) qui caractérisent une société. Au sens anglo-saxon, c'est-à-dire au sens le plus large, une culture, terme hérité de l'allemand "kultur", tend à être employée aujourd'hui par les sociologues et anthropologues français comme "synonyme de civilisation"(3). Le non plus, les points de vue ne sont pas aussi homogènes qu'on peut l'imaginer. Tantôt elle est vue comme un ensemble de données (E.B. TYLOR), tantôt comme modèles de comportements ou patterns (F. BOAS, A.L. KROEBER, C. KLUCKHOHN) ou même comme structure et modèle (C. LEVI-STRAUSS, A.R. RADCLIFFE-BROWN). En tout état de cause, une définition anthropologique aussi brève qu'utile de ce concept est la suivante : "La culture est ce qui dans le milieu est dû à l'homme"(4).

---

(1) J. CAZENEUVE, **L'ethnologie**, Librairie Larousse, Paris, 1967, p.101; lire aussi G. BALANDIER, "Sociologie, ethnologie et ethnographie", in G. GURVITCH (sous la direction de), **Traité de sociologie**, t.I, P.U.F., Paris, 1958, p. 103 sq.

(2) G. MICHAUD et E.MARC, **Vers une science des civilisations?**, Ed. Complexe,Bruxelles, 1981, p. 20.

(3) Henri MENDRAS, cité par G. MICHAUD et E.MARC, **o.c.**, p.20.

(4) M.J. HERSKOVITS, **o.c.**, p.6.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

D'après J. MAQUET, "une culture est un ensemble complexe d'objets matériels, de comportements, d'idées, acquis dans une mesure variable par chacun des membres d'une société déterminée"(1). Le même auteur, mais dans un autre ouvrage, précise que la culture, c'est

> "l'ensemble des connaissances, des comportements, des idées, des objets qui constitue l'héritage commun. Héritage, parce que chaque membre du groupe, au cours de son éducation, reçoit cet ensemble qui a été constitué par les générations antérieures et le fait sien. Héritage commun, parce que tous les membres de la société y participent"2).

Mais nous faisons nôtre la définition de Ralph LINTON selon qui la culture est "la configuration des comportements appris et de leurs résultats, dont les éléments composants sont partagés et transmis par les membres d'une société donnée"(3). La configuration implique que la culture est un tout cohérent, et qu'un changement intervenu dans le tout culturel entraîne une modification de chacun des éléments du tout culturel et vice versa. Alioune DIOP, l'un des chantres de la littérature négro-africaine, a dit de son vivant :

> "La colonisation se réduirait à quelques simples épisodes, sans lendemain, si la culture n'était venue apporter son concours durable à l'oeuvre et aux desseins du militaire, du colon, de l'homme politique: elle (la culture) est responsable véritablement de ce que l'on appelle 'la situation coloniale'"(4).

Selon que la situation économique est florissante ou non, les salaires substantiels ou pas, les citadins de Kinshasa s'adonneront à tel ou tel autre type de loisir, avec tout ce que cela comportera comme conséquences, heureuses ou malheureuses.

---

(1) J. MAQUET, o.c., p. 12.

(2) Id., Africanité traditionnelle et moderne, o.c., p.8.

(3) Ralph LINTON, Le fondement culturel de la personnalité, Dunod, Paris, 1968, p.33.

(4) Alioune DIOP, Discours d'ouverture, 1er Congrès International des Ecrivains et Artistes Noirs, du 19 au 22 sept. 1956, in Revue Présence Africaine, p. 10.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Il faut, cependant, noter qu'aucun membre d'une société n'assume totalement la culture de celle-ci. Ce qui fait dire à Joseph Van WING ce mot très juste : "Aucun Mu-Kongo n'est porteur de toutes les traditions de son clan; aucun clan n'observe toutes les coutumes de sa tribu. Les clans comme les personnes ont leur individualité"(1). Il y a plutôt une assomption socialement orientée en fonction du statut(2) et du rôle des acteurs sociaux, surtout dans une société hétérogène, comme Kinshasa, où un sous-groupe dominera les autres sous-groupes de fait ou de droit. Et si tel est le cas, le tout socio-culturel aura la coloration de ce sous-groupe. La cohésion du tout socio-culturel peut se maintenir tant que les éléments d'incompatibilité ne sont pas trop grands et ne sont pas trop ressentis par les différents sous-groupes. En outre, les éléments culturels ne sont jamais statiques ou immuables parce que toujours remodelés par les individus qui les vivent et les transmettent. A ce sujet, Pierre ERNY note :

> "Toutes les cultures évoluent, tantôt mues par leur dynamisme interne, tantôt sous l'influence des facteurs extérieurs. Toutes ont intégré, d'une manière insensible et continue ou à certains moments privilégiés de leur histoire, des éléments étrangers qu'elles ont assimilés"(3).

En ville, par exemple, aussi bien au niveau de la famille que des associations, les vieux perdent partiellement, et même totalement, leur autorité, et leur savoir se déprécie au profit de celui acquis à l'école. Jusqu'au fond des campagnes les plus reculées, de nouveaux éléments culturels se trouvent introduits : monnaie, moyens

---

(1) Joseph Van WING, **Etudes Bakongo**, (2ème édition), Desclée, Louvain (Belgique), 1959, p. 384, p. 423, p. 427.

(2) Pour éviter la connotation trop juridique du mot français "statut", les sociologues et anthropologues emploient généralement le mot status (cf Henri MENDRAS, **Eléments de sociologie**, A. Colin, Paris, 1983, p. 68 sq., etc.).

(3) Peirre ERNY, **L'enfant et son milieu en Afrique noire**, Payot, Paris, 1972, p. 25.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

de transport et d'information, tissus et modes vestimentaires, outils, lampes à pétrole et tôles ondulées, qui modifient insensiblement la manière de se loger, d'échanger, de travailler et de se distraire. Le transitor qui fait déjà partie de l'équipement élémentaire d'une maison est en passe de remplacer les chants qui rythmaient la vie quotidienne.

Selon R. LINTON (1) une culture peut être explicite, implicite, réelle ou construire. La culture explicite comprend les phénomènes matériels et cinétiques, tandis que la culture implicite comprend les phénomènes psychologiques (le savoir, les attitudes et les valeurs). La culture réelle, elle, consiste dans la totalité des comportements des membres d'une société pour autant que ces comportements sont appris et partagés, tandis que la culture construite correspond à la moyenne des variations observées à l'intérieur d'un modèle culturel réel. Bref, les deux entités, société et culture, sont, pour ainsi dire, co-existantes, corrélatives et inspérables : une société ne pourrait exister sans une culture, cet héritage collectif transmis de génération en génération, qui permet aux descendants de ne pas devoir réinventer toutes les solutions; une culture suppose l'existence d'un groupe qui la crée lentement, la vit et la communique.

Comme on le voit, l'univers culturel est un des plus indéfinissables, dans la mesure où il est vie et où il se situe à l'origine et à la fin des préoccupations de l'homme, aux prises avec les contraintes de l'existence(2). Ce qui revient à dire que la

---

(1) R. LINTON, **o.c.**, pp. 39-46.

(2) Paul MUSHIETE cité par Hunga KABONGO, "Culture et civilisation africaines", in **Dialogue et culture**, n°11, Bruxelles, novembre 1969, pp. 10-12. Le Président-poète Léopold Sédar SENGHOR repète souvent, avec raison et conviction, que "le culturel est au commencement et à la fin du Développement".

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

culture n'est pas, contrairement à une certaine opinion, un simple épiphénomène qui viendrait se greffer, comme un appendice de luxe, sur des phénomènes considérés comme fondamentaux; mais qu'elle est vie, parce qu'elle exprime l'âme et la pensée, influant par là sur les conditions d'existence et en recevant en retour, un apport qualitatif déterminant. Il y a donc interaction constante entre la production matérielle de la vie et les conditions concrètes d'existence, d'une part, et le mode d'être ou l'expression culturelle d'autre part : "La culture est un fait social, dit A. Mathar M'BOW. Elle ne peut être séparée des conditions objectives qui la déterminent"(1).

Fort de ce préalable, nous estimons opportun d'établir un distinguo entre culture et civilisation, la première se référant aux qualités d'âme exprimées à travers les oeuvres matérielles et intellectuelles, la seconde aux choses matérielles elles-mêmes, produit de la technique et du savoir-faire. A travers cette distinction, l'on peut comprendre aisément pourquoi, alors que la civilisation de ce siècle finissant étend ses tentacules sur toute la planète et même au-delà, les cultures demeurent quant à elles ethniques, nationales et raciales, collées qu'elles sont - en dépit des fécondations réciproques - au génie des langues, lesquelles ne sont en définitive que l'expression de cet insaisissable mais réel moi collectif des peuples.

La culture ne peut être rêve : elle est réalité. Elle plonge ses racines jusqu'au plus profond de nous-mêmes. Elle est parfois sublimation, mais elle synthétise toutes les activités créatrices d'un peuple, ses modes de production et d'appropriation des biens matériels, les rapports sociaux existant en son sein, ses formes d'organisation, ses conquêtes et ses défaites, ses joies et ses peines, ses souffrances, ses croyances, ses créations artistiques et littéraires, que celles-ci soient écrites ou transmises de bouche à oreille de génération en génération, comme dans les civilisations de l'oralité. Ainsi donc, l'universalité de la culture est un attribut de l'existence humaine.

---

(1) A. Mathar M'BOW, "Vers l'unité culturelle africaine", in Dialogue et culture, o.c., pp. 13 -17.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Cependant, pour éviter tout ethnocentrisme, c'est-à-dire la position de ceux qui estiment leur propre manière de vivre préférable à toute, mieux cette tendance à se considérer comme le dépositaire des meilleures choses, comme en fait le centre du monde, nous préférons au mot acculturation celui qui a été utilisé pour la première fois en 1940 par M. ORTIZ, savant cubain : la transculturation(1). En effet, ce mot semble exprimer mieux les différentes phases du processus de transition d'une culture à l'autre, parce que ce processus ne consiste pas simplement à acquérir une autre culture, ce qu'implique réellement le terme anglais acculturation, mais qu'il comprend aussi nécessairement la perte ou l'extirpation d'une culture précédente, ce qui pourrait s'appeler une déculturation. Il entraîne en outre l'idée de la création subséquente de phénomènes culturels nouveaux, ce qui s'appellerait une néoculturation.

En un mot, une culture est le mode de vie d'un peuple; alors qu'une société est l'ensemble organisé d'individus qui suivent un mode de vie donné. Plus simplement, une société se compose d'individus, la manière dont ils se comportent constitue leur culture. Ces deux termes sont donc à considérer séparement, sans pour autant négliger leurs relations réciproques. L'enculturation de l'individu dans les premières années de sa vie est le principal mécanisme de la stabilité culturelle, tandis qu'agissant sur des êtres plus mûrs, le même processus est un important facteur de changement. Mais avant d'en arriver au changement social proprement dit, quelles sont les propriétés d'un fait social ? Qu'est-ce qui permet de discerner les faits sociaux de ceux qui ne le sont pas ? Et le loisir, nous l'avons dit, en est un.

§2. LES PROPRIETES DU FAIT SOCIAL.

Une dizaine de propriétés le caractérisent, à savoir que le fait social est à la fois contraignant, normal, général, extérieur, institué, statistique, relationnel, vecteur de force sociale, structuré, fonctionnel et moyen.

---

(1) Cité par M.J. HERSKOVITS, **o.c.**, pp. 222-223.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

a) Contraignant dans la mesure où il exerce sur l'individu une contrainte, une coercition plus ou moins forte selon son degré d'assimilation ou d'intériorisation par l'individu. Un fait social est "toute manière de faire, fixée ou non, susceptible d'exercer sur l'individu une contrainte extérieure"(1).

b) Normal pour un type social déterminé, considéré à une phase déterminée de son développement, quand il se produit dans la moyenne des sociétés de cette espèce, considérée à la phase correspondante de leur évolution (2). Par normal, il faut entendre ce qui est semblable dans des conditions semblables. Et le normal est relatif tout simplement parce que variable selon l'espace et le temps, c'est-à-dire selon les sociétés et selon les périodes ou époques.

c) Général dans l'étendue d'une société donnée tout en ayant une existence propre, indépendante de ses manifestations individuelles(3). Cependant, il ne suffit pas qu'un fait soit général pour qu'il soit automatiquement social; le général ne peut pas caractériser le social. Loin de là ! Un fait général dans un groupe est social lorsqu'il est partagé par la plupart des personnes composant le groupe. C'est-à-dire, en fait, qu'un fait social est général parce qu'il est social.

d) Extérieur car le fait social préexiste à l'individu; en d'autres termes, il existe dans la société avant d'être assimilé, intériorisé par l'individu. Les faits sociaux "consistent en des manières d'agir, de penser et de sentir, extérieures à l'individu"(4). Mais attention ! Cela n'implique nullement que les faits sociaux sont réductibles à des manières d'agir, de penser et de sentir, qui n'en sont, en réalité, qu'une catégorie, une dimension.

---

(1) Emile DURKHEIM, Les règles de la méthode sociologique, P.U.F., Paris, 1973, p. 14.

(2) Ibid., p. 64.

(3) Ibid., p. 14.

(4) Ibid., p. 5.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

M.J. HERSKOVITS a donc vu juste lorsqu'il attire notre attention sur le fait que la culture étant "extra-humaine", "superorganique", échappe au contrôle de l'homme et opère dans les limites de ses propres lois; à ce titre,il faut la considérer comme existant en soi, planant sur la vie des humains, qui ne sont que des instruments passifs de son pouvoir (1).

c) Institué car il est justement extérieur; c'est pour l'individu quelque chose de préétabli et d'institué, d'autant que la sociologie se définit, notamment dans l'école durkheimienne, comme "la science des institutions, de leur genèse et de leur fonctionnement"(2). Autrement dit, les faits sociaux sont "toutes les manières d'agir et de penser que l'individu trouve préétablies et dont la transmission se fait le plus généralement par la voie de l'éducation"(3).

f) Statistique dans la mesure où il développe et engendre d'autres faits sociaux, un peu à la manière des activités de loisirs qui produisent d'autres types de loisirs ou d'autres réalités culturelles que nous appréhenderons plus loin. Le fait social a, donc, toujours un passé, une histoire. Tout fait social est un moment d'une histoire d'un groupe d'hommes, il est fin et commencement d'une ou de plusieurs séries;

> "(...) Un fait social quelconque, même quand il paraît neuf et révolutionnaire, par exemple une invention, est au contraire tout chargé du passé. Il est le fruit des circonstances les plus lointaines dans le temps et des connexions les plus multiples dans l'histoire et la géographie. Il ne doit donc jamais être détaché complètement, même par la plus haute abstraction, ni de sa couleur locale, ni de sa gangue historique"(4).

---

(1) M.J. HERSKOVITS, **o.c.**, pp. 10-12.
(2) E. DURKHEIM, **o.c.**, p. 22.
(3) Paul FAUCONNET et Marcel MAUSS, "La sociologie : objet et méthode", in Marcel MAUSS, **Essais de sociologie**, Minuit, Paris, 1968 et 1969, p. 16.
(4) M. MAUSS, **Sociologie et anthropologie**, (9ème édition), P.U.F., Paris, 1985, p. 288.

©DESPIA - BIBLIOTHEQUE

Statistique et nombré, le fait social l'est puisqu'il se repète, s'imite, se transmet, se communique, se partage entre plusieurs personnes. Bref, il est quantifiable parce que pouvant être compté et mesuré (1). Mais pas de quantophrénie (à laquelle se livrent consciemment ou inconsciemment certains chercheurs en mal de rigorisme) ni d'excès de zèle ! Il faut, en toutes choses, avoir le sens de la mesure.

g) Relationnel parce qu'exigé par l'objet même des sciences sociales qui veulent que les faits soient approchés dans la perspective de relations (2). La vie doit donc être considérée comme un faisceau de relations interpersonnelles dont certaines sont permanentes, d'autres sporadiques, d'autres passées, d'autres actualisées, étant donné que la sociologie se veut une étude des rapports sociaux (3). En un mot, il y a rapport social entre deux individus lorsque certains états psychologiques de l'un d'eux et certaines actions accomplies par lui dépendent de l'existence et de la manière d'être de l'autre individu, et réciproquement.

h) Vecteur de force sociale tout simplement parce qu'ayant la capacité d'influencer. En effet, la force sociale d'un individu dépend

> "de sa force physique, de sa beauté, de son intelligence, de sa capacité, de sa concentration intellectuelle, de ses connaissances et de sa culture, de sa compétence technique, de son caractère, de la cohérence de sa personnalité, de l'expérience assimilée, de ses performances passées, de l'importance sociale des groupes auxquels il appartient (famille, classe sociale, église, parti, clubs), des valeurs auxquelles il s'identifie, de sa richesse, de son prestige personnel et social ainsi que de l'opinion d'autrui, de ses relations, des fonctions et des rôles qu'il exerce dans la société et de la manière dont il les assume, du pouvoir plus ou moins institutionalisé qu'il a en partage"(4).

---

(1) Armand CUVILLIER, Manuel de Sociologie, t.I, P.U.F., Paris, 1967, p. 194.
(2) H. JANNE, o.c., p. 13.
(3) Eugène DUPREEL, Sociologie Générale, P.U.F., Paris, 1948, p.4.
(4). H. JANNE, o.c., p. 14.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

La force sociale de chaque individu croît ou décroît à divers moments de ces différents éléments.

i) Structuré car constitué d'un certain nombre d'éléments liés les uns aux autres dans un équilibre constamment refait. Et toute modification d'un élément entraîne la modification de tout le fait social.

j) Fonctionnel dans la mesure où il exerce une fonction dans le groupe social qui lui sert de substrat. Toujours est-il qu'un fait social peut être affecté dans son fonctionnement et paraître superfétatoire par rapport à la fonction qu'il remplissait initialement.

k) Moyen puisque plus le nombre des individus que l'on observe est grand, plus les particularités individuelles soit physiques, soit morales, s'efforcent et laissent prédominer la série des faits généraux en vertu desquels la société existe et se conserve(1). Cependant, le terme "moyen" ne doit pas être ici entendu dans son acception durkheimienne, c'est-à-dire médiocre. Non, le moyen, au sens que lui donne A. QUETELET, est ce qui réunit la moyenne des qualités des différents faits concrets.

En termes clairs, l'homme moyen, dans un groupe, est un homme fictif, mieux "Monsieur-Tout-Le-Monde" qui dans ce groupe réunit la moyenne des qualités physiques, intellectuelles, morales, etc. des individus membres du groupe. La présente synthèse aura donc fait ressortir, de manière claire et sans équivoque, les aspects, coupures, facettes ou dimensions multiples et variées du fait social. Fort de cet outillage, mieux de cet arsenal, nous pouvons à présent nous attaquer au concept de changement dans son contenu et dans ses contours.

---

(1) L'idée est d'Adolphe QUETELET, L'homme est le développement de ses facultés ou essai de physique sociale, cité par H. JANNE, o.c., p. 18.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

§3. LE CHANGEMENT SOCIAL ET SES EQUIVALENTS.

Sans remonter jusqu'à HERACLITE d'Ephèse (vers-576-vers-480) avec son fameux "tout coule", c'est-à-dire "tout change", et la célèbre phrase des sophistes : "On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve", nous nous associons à KALABA Mutabusha (1) pour ne retenir, à titre tout-à-fait schématique, que le développement du concept de changement à partir du XIXème siècle, période qui, du reste , aura été la plus féconde en production scientifique dans le domaine des sciences sociales en général, et dans celui de la sociologie et de l'anthropologie en particulier.

3.1. Changement social et évolution sociale.

Les spécialistes des sciences sociales sont unanimes aujourd'hui pour reconnaître que toute société, même celles dites archaïques, à "histoire stationnaire ou cumulatrice" selon l'expression même de Claude LEVI-STRAUSS, est soumise aux lois du devenir: "Tout évolue, tout est histoire, tout change, sauf la loi du changement"(2). A cette idée, une question ici se pose, comme le fait remarquer Franz BOAS (1858-1942), anthropologue américain de souche allemande : "Il ne suffit pas de savoir comment sont les choses, mais comment elles sont venues à ce qu'elles sont"(3). Dans cette remarque, il ne fait pas de doute que, dès l'instant où les phéno- mènes sociaux ne sont plus envisagés en état statique, mais dans la perspective dynamique, il n'est pas facile de les saisir dans leurs aspects changeants, mouvants et dans leur complexité.

---

(1) KALABA-Mutabusha, La conception de l'autorité chez les Africains d'aujourd'hui. Etude de changements dans les représentations collectives des citadins de Lubumbashi, thèse de doctorat en Sociologie, t.I, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNILU, Lubumbashi, 1983, pp. 252-258.

(2) Claude LEVI-STRAUSS, Race et histoire, UNESCO, Paris, 1952, cité par Matthieu D. TAMEKLOE, "L'éclatement d'une société traditionnelle guerrière d'obédience gérontocratique : les Akposso-Ewe (Moyen Togo)", in Dialogue et culture, n°10, Bruxelles, oct. 1969, pp. 16-18.

(3) Franz BOAS, "The Method of Ethnology", in American Anthropologist, Vol.22, 1920 cité par G. GURVITCH (sous la direction de), Traité de sociologie, t.II, P.U.F.,Paris, 1960, p.461.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Mais, on s'accorde généralement à dire que l'évolution sociale est l'ensemble des transformations que connaît une société pendant une longue période, c'est-à-dire pendant une période qui dépasse la vie d'une seule génération ou même de plusieurs générations. L'évolution sociale se rapporte donc à ce qu'on pourrait appeler des tendances séculaires qu'on ne peut observer à une échelle réduite, mais qui apparaissent lorsqu'on adopte une perspective à très long terme(1). A ce niveau d'analyse, les menus changements s'estompent; il ne reste que l'effet cumulatif d'un grand nombre de changements, pour constituer une certaine ligne ou une courbe qui décrit le sens ou le mouvement d'une tendance générale. L'évolution n'est donc observable qu'à haute altitude, où les détails du paysage se fondent dans une image ou un mouvement d'ensemble. Ce qui n'est pas le cas pour le changement social, perspective dans laquelle nous camperons nos analyses.

Le changement social, lui, implique des transformations observables et vérifiables sur de plus courtes périodes de temps. De telle sorte qu'un même observateur peut, durant sa vie ou même durant une brève période de sa vie, en dégager la genèse, en suivre le développement et en connaître l'issue ou ce qu'on en peut considérer provisoirement comme l'issue. En outre, le changement social est plus localisé géographiquement et sociologiquement : il est généralement observable à l'intérieur d'une surface géographique ou dans un cadre socio-culturel plus contingenté que l'évolution.

3.2. CHANGEMENT SOCIAL ET PROGRES.

Ici, l'implication est que ce qui émerge à travers le changement ou l'évolution est pour le mieux. Car l'évolution peut être progressive ou régressive et c'est uniquement quand celle-ci va dans le sens d'un mieux qu'il y a progrès.

---

(1) Guy ROCHER, Introduction à la sociologie générale, t.III, Le changement social, Ed. HMH, Paris, 1968, p. 17 sq.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

3.3. Changement social et développement.

De manière lapidaire, le développement peut être défini comme le passage des conditions moins humaines aux conditions plus humaines. C'est, en d'autres termes

> "la totalité des actions entreprises pour orienter une société vers la réalisation d'un ensemble ordonné de conditions de vie collectives et individuelles, jugées désirables par rapport à certaines valeurs"(1).

Ou encore "une pratique politique, économique et sociale qui permet à un pays de résoudre, pour le bien de ses populations, les problèmes posés par l'environnement socio-économique"(2). Il ressort clairement de ce qui précède que le changement inclut le développement dans le sens d'un déroulement graduel ou d'une évolution graduelle des possibilités de quelque chose, comme l'affirme G. ROCHER :

> "Plus précisément le développement économique consiste dans l'utilisation des différents facteurs économiques en vue d'élever le revenu national, de hausser le niveau de vie général de la population d'un pays ou d'une région et de favoriser le bien-être général"(3).

3.4. Changement social et événement.

Le changement social doit être dissocié de l'événement. Ainsi, une émeute est un événement, de même qu'une manifestation ou une grève. L'événement peut faire partie d'un changement social, il peut l'accompagner ou le provoquer; mais ce n'est pas toujours et

---

(1) Ibid., p. 190.

(2) MWABILA Malela, "L'Administration et le Développement, conceptions classiques, radicales et zaïroises", in Annales du C.E.P.A.C., Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNAZA/Lubumbashi, 1976, p.10.

(3) G. ROCHER, o.c., p. 190.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

nécessairement le cas. Une fête, un concert, une conférence, l'inauguration d'un stade, d'une station de radio ou de télévision n'entraîne pas de soi un changement social.

3.5. Changement social et industrialisation.

Changement social et industrialisation ne sont pas des termes interchangeables, malgré l'abus qu'en font certains auteurs. L'industrialisation, stricto sensu, est

> "la recherche d'une productivité constamment croissante du travail par l'innovation et par l'organisation rationnelle de la main-d'oeuvre; (elle) est essentillement l'aménagement du milieu de travail, ce qui n'est qu'un aspect du développement économique (ou de la croissance économique)"(1).

3.6. Changement social et modernisation.

A y voir de près, la modernisation a un sens plus général, plus compréhensif, qui englobe et l'industrialisation et le développement économique, même si Amitai et Eva ETZIONI voient en ce terme un synonyme de changement social (2), même si pour Wilbert MOORE, la modernisation est, de toutes, la forme majeure du changement social d'origine externe qui puisse donner lieu aux généralisations les plus solides (3).

Dans le fond, les concepts connexes que nous venons de passer en revue sont tous chargés de connotations normatives, qualitatives, qui ne sont pas nécessairement contenues dans le changement dont il est question dans notre travail, en l'occurrence "Loisirs et

---

(1) Ibid., p. 189.

(2) Amitai and Eva ETZIONI, Social change : Sources, Patterns and Consequences, Basic Books, Inc. Publishers New York/ London, 1964, 503 p.

(3) Wilbert MOORE, Les changements sociaux, Duculot, Gembloux (Belgique), 1971, p. 145.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

changements sociaux à Kinshasa (1881-1991)". Il y a donc lieu de préférer à ces concepts celui du changement social au sens restrictif du terme. Ecrire sur Kinshasa, c'est comme photographier un enfant. Le temps d'un déclic, l'enfant a déjà changé, et Kinshasa est déjà différent.

3.7. Changement social et mutation sociale.

Selon G. ROCHER, le changement social est

> "toute transformation dans le temps, qui affecte, d'une manière qui ne soit pas que provisoire ou éphémère, la structure ou le fonctionnement de l'organisation sociale d'une collectivité donnée et modifie le cours de son histoire"(1).

En examinant attentivement cette définition, on se rend compte qu'en plus des deux dimensions sur lesquelles l'auteur insiste, à savoir l'organisation sociale et l'histoire, G. ROCHER voit également dans le changement social un changement de structures. De manière plus précise, il est question d'examiner la façon dont la position relative des personnes, des classes, des groupes, des agrégats subit le changement.

Ce qui nous renvoie au "paradigme épidémiologique" de MENDRAS, c'est-à-dire un paradigme général de diffusion qui se représente par une courbe logistique en forme de S, où le temps est porté en abscisse, et le pourcentage de la population qui a été touchée par la nouveauté en ordonnée(2).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) G. ROCHER, o.c., p. 22.

(2) Henri MENDRAS et Michel FORSE, Le changement social, o.c., pp.75-80: épidémiologie par analogie à une épidémie comme la peste ou le choléra. Et la fonction logistique est une fonction mathématique classique, introduite par l'astronome, mathématicien et statisticien belge Adolphe QUETELET (1796-1874) en 1830 pour analyser les phénomènes d'imitation.

Quant à la mutation sociale, les auteurs tels que G. BALANDIER, Roger BASTIDE et d'autres encore la considèrent comme synonyme de changement social. Mais en réalité, elle est plutôt

> "un processus de changement social affectant plusieurs éléments constitutifs d'une façon réciproque et cumulative. Elle entraîne en effet 1) le changement de la culture qui traduit la façon de sentir, de penser, de se comporter, etc. d'un peuple; 2) celui de la structure sociale qui concerne les agrégats, les groupes, les classes, etc.; 3) celui de la civilisation, c'est-à-dire des produits de la culture qui s'exercent dans le cadre de la structure sociale (par exemple, les institutions, les lois, l'art, l'architecture, l'industrie, le commerce, etc.)(1).

Quand bien même mutation sociale recoupe changement social dans la mesure où elle couvre les deux aspects vus précédemment, à savoir le changement culturel et le changement de structure, elle s'en démarque en y ajoutant le changement de civilisation.

3.8. Mutation sociale et révolution sociale.

Maints auteurs, enfin, dont Edward A. TIRYAKIAN, ont relevé la nuance différentielle qui existe entre mutation sociale et révolution:

> "Les révolutions, dit TIRYAKAN, sont une espèce de mutation sociale visant un renversement des valeurs, un phénomène social total de destructuration que ses animateurs cherchent à guider vers une restructuration ou la structuration d'un ordre social nouveau"(2).

---

(1) PHAM-Van-THUAM, "Société traditionnelle et société moderne : le cas du Japon de Meiji", in G. BALANDIER (sous la direction de), Sociologie des mutations, Anthropos, Paris, 1970, p.481.

(2) Edward A. TIRYAKAN, "Remarques sur une sociologie du changement qualitatif", in G. BALANDIER (sous la direction de), Sociologie des mutations, o.c., p.89.

ODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Il y a là une tendance à profaner le culte public traditionnel et en même temps à sacraliser ce qui jadis était profane. Une révolution sociale est fondamentalement une rotation radicale de la structure normative sur laquelle repose une société. Mais explicitons davantage le changement social en circonscrivant ses facteurs, conditions et agents.

§4. LES FACTEURS DE CHANGEMENT SOCIAL.

Il s'agit principalement du facteur démographique, des valeurs culturelles, des idéologies, de la technique, de l'infrastructure économique et des conflits(1). Parler d'un facteur de changement, c'est faire appel à un déterminant fort du changement social. Un facteur est, en effet, un élément d'une situation donnée qui, du seul fait de son existence ou par l'action qu'il exerce, entraîne ou produit le changement.

Au-delà de cette explication, on peut distinguer les facteurs endogènes (la situation géographique, les richesses naturelles, la situation démographique auxquelles s'ajoutent d'autres plus psychologiques : les désirs et les décisions des individus) des facteurs exogènes (l'économie moderne et le fait urbain, l'implantation des minorités étrangères et l'enseignement moderne)(2).

§5. LES CONDITIONS DE CHANGEMENT SOCIAL.

Complémentaires aux facteurs, les conditions du changement des éléments de la situation qui favorisent ou défavorisent, activement ou ralentissent, encouragent ou retardent l'influence d'un facteur ou de plusieurs facteurs de changement(3).

---

(1) Voir MULUMBATI Ngasha, o.c., pp. 134-148.

(2) Sylvain De COSTER et Pol GORIS, "Modifications sociales des peuples africains", in Ascension sociale et enseignement dans les Etats et dans les territoires de l'Afrique moyenne, CEMUBAC-LXXI, Bruxelles, 1963, p.183 sq.

(3) G.ROCHER, o.c., p. 24.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Qui plus est, les conditions peuvent affecter le rythme du changement : elles feront que l'action des facteurs soit plus rapide ou plus lente. Les conditions peuvent encore influencer sur la direction du changement, l'incurver dans un sens ou dans un autre. Ainsi par suite de certaines conditions inhérentes à une situation donnée, une idée nouvelle ou une technique se modifiera dans le cours de sa diffusion et ne produira pas le changement prévu.

§6. LES AGENTS DU CHANGEMENT SOCIAL.

Un agent se caractérise par sa capacité d'action. Les élites, ces mouvements sociaux, les groupes de pression, les partis politiques sont autant d'agents qui peuvent être à l'origine du changement social(1). Il s'agit là des personnes, des groupes et des associations qui insufflent le changement, le favorisent ou s'y opposent; ce sont les acteurs mus par des buts, des intérêts, des valeurs, des idéologies qui ont une incidence sur le devenir d'une société.

Mais pour être beaucoup plus concret, quelle relation pouvons-nous établir entre loisir et changement social ?

Section 3. Rapport entre loisir et changement social.

L'environnement que créent les hommes à partir de leurs désirs devient à la longue une sorte de miroir où se reflète leur civilisation; mais il constitue aussi un livre où est inscrite la formule de vivre qu'ils communiquent à d'autres et qu'ils transmettent aux générations ultérieurs. Les caractéristiques de l'environnement ont donc de l'importance, non seulement parce qu'elles influent sur le confort et la qualité de la vie, mais plus encore parce qu'elles conditionnent le développement des jeunes et, par là, de la société.

---

(1) MULUMBATI N., o.c., pp. 149-153.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

économique, démographique, relations entre organisations et structures sociales). Tous ces changements exercent plus ou moins leur action sur le loisir.

Cependant, l'action du loisir sur les changements sociaux et culturels est ignorée ou sous-estimée dans les recherches sociologiques. La plupart des spécialistes en sciences sociales traitent des problèmes de la vie professionnelle, familiale ou sociale, sans tenir compte de l'action du loisir, comme si le loisir était un phénomène indépendant sans importance, ou bien seulement déterminé par les phénomènes étudiés, sans les déterminer en retour. Notre thèse, au contraire, se propose de démontrer que le loisir devient de plus en plus déterminant par ses organisations, ses activités, mais aussi par ses modèles, ses cadres de référence. Il devient un facteur puissant et ambigu de participation et, surtout, d'évasion sociale, selon les différents contextes socio-culturels de la civilisation en gestation en Afrique en général, et dans nos villes en particulier. Il peut être facteur d'adaptation ou d'inadaptation sociale, de progression ou de régression culturelle par rapport aux besoins idéaux et pratiques de la collectivité et de l'individu.

* *

*

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

CHAPITRE DEUXIEME :

LA VILLE CONGOLAISE EN TANT QU'OBJET DE CONNAISSANCE.

> "*La ville (...) est le lieu de changement le plus intense, un vaste laboratoire où sont rodées dans la pratique les méthodes modernes de décision, de gestion, d'organisation et d'exécution. Dans son habitat comme dans sa densité humaine et ses occupations, son altérité par rapport au village rural, est un truisme aujourd'hui*", **NIZURUGERO R.**, "La tradition dans la fête urbaine", in Psychopathologie Africaine, Vol.X, n°3, Dakar, 1974, pp.353-379.

A l'instar de toute réalité sociale dynamique, le concept de ville ne se laisse pas emprisonner dans des principes figés ou rigides; il est à la fois complexe et fuyant. De nos jours chacun a plus ou moins son opinion sur ce qu'est ou sur ce que pourrait être une ville - terme qui recouvre tant de choses et qui s'emploie de tant de manières qu'il est bien difficile d'en donner une définition claire et précise.

L'obstacle majeur semble résider dans l'extrême disparité qui existe, d'une part, entre les villes d'un même pays (Kinshasa-Lubumbashi-Mbuji-Mayi-Matadi-Goma, etc.), et, d'autre part, entre celles de plusieurs pays ou continents (Kinshasa-Dakar-Bruxelles-Paris-Washington,etc.). Au-delà des similitudes apparentes entre ces entités, il n'y a finalement d'uniformité ni dans le fait des villes, ni dans le concept. La définition apparaît en fin de compte liée aux convenances diverses (organiciste, géographique, démographique, administrative, statistique, juridique, sociologique, écologique, voire libérale et marxiste). Néanmoins, l'idée qui vient spontanément à l'esprit, quand on cherche à définir la ville, c'est celle de l'opposer aux communautés rurales de faible taille et de faible densité.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

La ville et l'urbanisation dans les topiques des sciences sociales, la ville congolaise comme phénomène social total, la temporalité spécifique et multiple de la ville congolaise, la genèse et le cadre juridique de la ville congolaise, les rythmes de croissance des villes congolaises, le réseau urbain et l'organisation de l'espace urbain au Congo, autant de sections qui feront l'objet de ce deuxième chapitre.

Section 1. La ville et l'urbanisation dans les topiques des sciences sociales.

Lorsqu'on parcourt la littérature existante sur les problèmes urbains et/ou sur le discours urbanistique, on se rend compte qu'il est des auteurs qui considèrent que la ville, en sa qualité d'organisme social, doit être perçue comme une entité vivante fonctionnant à la manière du corps humain. Idelfonso CERDA est de cette tendance, lorsqu'il dit, par exemple, que "les carrefours jouent le même rôle par rapport à la viabilité urbaine que les articulations (diarthrose) dans l'organisme humain"(1).

Ainsi donc, les rues constituent l'ossature du plan, la rue centrale en est la colonne vertébrale, les espaces verts sont les poumons qui permettent à la ville de respirer, les voies qui sillonnent la cité sont ses artères qui, comme les vaisseaux sanguins dans l'organisme humain distribuent les éléments indispensables à la vie de l'agglomération(2). C'est exactement ce que soutient M. LUTAUD lorsqu'il écrit :

---

(1) Idelfonso CERDA, La théorie générale de l'urbanisation, Seuil, Paris, 1979, p. 106.

(C. ROSIER, L'urbanisme ou science de l'agglomération, Réamur, Paris, 1952, p. 109.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

> "Une ville est un être vivant, soumise comme lui aux lois de l'absorption, de la nutrition, de l'assimilation, de l'évacuation; elle participe à toutes ces diverses fonctions depuis le moment où elle prend naissance, au cours de sa croissance dans la lutte qu'elle a soutenir contre certaines maladies et pour l'adaptation au milieu jusqu'à l'arrêt de son développement et sa mort"(1).

Apparemment, la comparaison à caractère anatomique semble édifiante. Or, il se trouve que comparaison n'est pas toujours raison, surtout lorsqu'on a affaire à une réalité si particulière qu'est la ville, dont la complexité des principes du fonctionnement rappelle celle des sociétés globales. C'est un leurre que de tabler sur des analogies aussi réductionnistes et, donc, simplistes pour circonscrire le processus d'apparition et de déclin des villes. Plus que de la "fin des villes", c'est une nouvelle segmentation de leur espace et de leur société, en liaison avec les récentes transformations du système productif, qu'il convient de parler.

Les géographes comme J. BEAUJEU-GARNIER et CHABOT, eux, insistent sur une différenciation interne quant à la fonctionnalité de l'agglomération(2). En d'autres termes, il n'y a plus de ville lorsque tout le monde fait la même chose. Pour sa part, Max DERRUAU(3) pense qu'il faut trois critères de base, à savoir : primo, l'agglomération doit être durable; secundo, son paysage ne doit pas être uniforme (par rapport au rural); tertio, il faut une certaine densité et des activités non agricoles. Ici, le leitmotiv semble être la concentration des installations humaines. Et BEAUJEU-GARNIER ne s'en cache pas lorsqu'il affirme de façon péremptoire : "L'espace, les habitants, le rôle des villes, telle est la trilogie des points de vue de la géographie urbaine"(4).

---

(1) M. LUTAUD, cité par C. ROSIER, o.c., p. 109.

(2) Cités par Pierre GEORGES, Précis de géographie urbaine, P.U.F., Paris, 1969, p.9.

(3) Ibid., pp. 9-10.

(4) J. BEAUJEU-GARNIER, Géographie urbaine, Coll. U, Ed. A. Colin, Paris, 1980, p.14.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Cependant, à y voir de près, ces critères sont imprécis. En effet, la notion de "durable" n'est pas définie dans le temps, et celle d'"uniforme" ne se saisit pas aisément non plus. Quant au critère quantitatif, nous y reviendrons dans les lignes qui suivent, lorsqu'il sera question de la conception administrative de la ville.

Dans l'intervalle, la ville ne polarise l'attention des démographes qu'à partir de la manifestation de l'éléphantiasis urbaine. Ainsi apparaît-elle, à leurs yeux, comme toute agglomération à très forte concentration démographique et ouvrière, c'est-à-dire toute agglomération comprenant en son sein une population assez dense qui vit en dehors du milieu rural et ne s'occupant pas des activités paysannes. Ce qui, automatiquement, exclut notamment les villes africaines où modes de vie villageois et urbain s'interpénètrent en se complétant.

En suivant Paul CLAVAL (1), on peut refuser une définition de la ville qui la réduirait à un espace cloisonné, mais la considérer au contraire comme "une organisation" - terme bien vogue - destinée à "maximiser l'interaction spatiale". Ce que BEAUJEU-GARNIER déjà cité appelle "une convergence de forces et une accumulation d'hommes"(2). Cette logique de l'intensification des relations sociales s'effectuant en des lieux polarisants, répartis selon un semis cohérent - réseau - nous renvoie aux concepts essentiels de centralité et de hiérarchie urbaine ou, plus globalement, de hiérarchie socio-spatiale.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) Paul CLAVAL, La logique des villes. Essai d'urbanologie, Litec, Paris, 1981, cité par Guy DI MEO, Les démocraties industrielles. Crise et mutation de l'espace, Coll. Géographie, Ed. Masson, Paris-Milan-Barcelone-Mexico, 1988, p.90.

(2) J. BEAUJEU-GARNIER, "La région urbaine", in L'Information Géographique, Vol.45, n°1, Paris, 1981, cité par Guy Di MEO, o.c., p.90.

J.P. LABORIE ne s'éloigne pas de cette conception quand il décrit l'espace urbain comme une "forme de convergence des instances économiques, politiques, idéologiques"(1), propres à toute formation sociale. Selon cette dernière définition, infrastructures et superstructures de la "topique" sociale parviennent à leur plus forte interaction en ce point nodal privilégié qu'est la ville. L'interaction, ou la centralité, s'avère d'ailleurs d'autant plus puissante que les instances qu'elle rassemble concentrent une capacité de rayonnement plus grande sur l'espace régional ou national. Ainsi, l'interaction socio-spatiale qui se noue au coeur d'une capitale politique d'envergure nationale ou internationale comme Kinshasa, par exemple, accueillant les sièges sociaux de firmes multinationales, engendre-t-elle une centralité beaucoup plus puissante que celle qui se diffuse d'une métropole n'abritant qu'une fonction politique régionale et que le pouvoir décisionnel d'un groupe modeste de petites et de moyennes entreprises.

Cependant, si la ville, véritable creuset idéologique, concentre les forces économiques et politiques, elle est aussi lieu de reproduction sociale. Elle subit à ce titre les effets d'un certain nombre de forces centrifuges qui "poussent notamment l'individu à rechercher l'isolement et l'espace privé nécessaire à la vie familiale"(2). Il en résulte un paysage original : "assemblage de formes dont chacune est porteuse de significations hiérarchisées", écrit S. RIMBERT (3), émetteur de signaux fonctionnels, culturels ou psychiques, indispensables au repérage socio-spatial de l'individu et du groupe.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) J.P. LABORIE, Les petites villes, Ed. du C.N.R.S., Toulouse, 1979, cité par Guy DI MEO, o.c., p. 90.

(2) P. CLAVAL, La logique des villes (...), cité par G. DI MEO, o.c., p. 91.

(3) S. RIMBERT, Les paysages urbains, A. Colin, Paris, 1973, cité par G. DI MEO, o.c., p. 91.

Lorsqu'on fait passer au crible de la critique la conception administrative de la ville, il appert que les taux d'urbanisation n'ont bien entendu qu'une valeur indicative, d'autant plus approximative que tous les pays de la planète n'adoptent pas les mêmes critères et les mêmes seuils statistiques de définition de l'espace urbain. Parfois les différences restent mineures. Ainsi, alors qu'au Danemark, on raisonne en termes de 250 habitants seulement, et qu'en France (et au Congo colonial) une commune urbaine doit (devait) former une agglomération comptant 2.000 habitants au minimum, ce plancher s'élève aux Etats-Unis à 2.500 habitants regroupés. En revanche, en Belgique et aux Pays-Bas, seules les unités territoriales rassemblant plus de 5.000 personnes font l'objet d'un classement en zone urbaine. En Italie, le seuil est de 8.000 habitants. En Suisse et au Bénin, la barre s'élève même à 10.000 habitants, voire à 11.000 en Egypte; elle atteint 20.000 résidents pour l'O.N.U. et 30.000 pour le "shi" nippon (certains documents parlent même de 50.000 pour le dernier cas!).

La question qui vient à l'esprit est celle de savoir comment concilier la complexité du phénomène urbain avec une définition statistique simpliste et brutale qui sépare, de façon aveugle, la ville et son environnement. A vrai dire, les seuils statistiques de l'urbanité que nous venons de présenter, d'ailleurs très variables d'un pays à l'autre, ne constituent qu'un outil très imparfait et très approximatif de distinction géographique, surtout utile pour repérer dans le temps les principaux jalons de la croissance urbaine. C'est ainsi que, pour contourner cette difficulté, les législateurs de certains pays ont eu le réflexe d'associer trois critères, à savoir une certaine organisation administrative, un certain seuil de population et des activités essentielles de l'agglomération. C'est notamment le cas du Pérou et de l'Italie où 50% de la population doivent exercer une activité non agricole. L'on peut citer également celui du Bénin où l'agglomération doit avoir quatre des infrastructures suivantes : PTT, Perception, Trésor Public, Agence bancaire, adduction d'eau, électricité, Centre de santé, Collège d'Enseignement Secondaire cycle long(1).

---

(1) INSAE-BCR (1986), cité par Julien GUINGNIDO G.K., <u>La croissance urbaine au Bénin : le cas de la ville de Cotonou</u>, U.E.P.A., Dakar, 1992, pp. 7-8.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Bref, taille et densité de la population seulement ne sont pas un critérium de confiance de la réalité urbaine, excepté dans un but statistique. Le critère du nombre - quelque que soit l'importance légitime du volume d'une société - n'est pas sociologiquement décisif. Aussi certains sociologues ont-ils tendance à reléguer au second plan l'aspect extérieur, matériel ou arithmétique de la ville, au profit de la complexité fonctionnelle, de la morphologie structurelle. Telle est notamment la conception de R. MAUNIER qui disait de la ville qu'elle est

> "une société complexe formée d'une multiplicité de groupes secondaires, dont la base géographique est particulièrement restreinte relativement à son volume, ou dont l'élément territorial est en quantité relativement faible par rapport à celle de ses éléments humains"(1).

La Belgique et la Suisse s'en sont inspirées dans la mesure où elles s'en tiennent à la structure professionnelle de l'agglomération. Nous en dirions autant de l'Union Internationale des Villes pour laquelle la ville est le centre où s'exercent et s'amalgament toutes les activités de l'homme moderne. Il y fait son éducation, il y travaille, il s'y recrée, etc.; c'est là que la coopération humaine s'exerce sous toutes ses formes et qu'elle trouve son expression la plus complète et la plus large dans un ensemble d'institutions et de services organisés par la collectivité au bénéfice de tous les membres (2). Autrement dit, une agglomération citadine doit rassembler un nombre plus ou moins considérable d'hommes, elle doit être dense et permanente, hautement organisée, généralement indépendante, pour sa nourriture du territoire sur lequel elle se développe et impliquant pour son existence une vie de relations actives, nécessaire à l'entretien de son industrie, de son commerce et de ses autres fonctions.

---

(1) R. MAUNIER, l'origine et la fonction économique des villes, "Bibliothèque Sociologique Internationale", Ed. Giard et Brière, Paris, 1910, p.44.

(2) C. ROSIER, o.c., p. 110.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Ce qui nous conduit à la "cité" de Max WEBER (1864-1920) qui est, selon l'auteur, caractérisée par

> "une prédominance relative de relations commerciales et les traits suivants : une fortification, un marché, une cour judiciaire au moins partiellement autonome, une forme relative d'association, une autonomie au moins partielle et donc une administration gérée par des autorités à l'élection desquelles participent les habitants de la cité"(1).

Une fois de plus, la conception webérienne est fortement restrictive d'autant plus qu'elle se réfère exclusivement aux villes de l'Europe occidentale, particulièrement à celles du XIXème siècle, excluant ainsi, partiellement ou totalement, certaines villes des sociétés orientales (issues, du reste, d'une idéologie différente, et même antagonique) et celles des pays du Tiers-monde, à tout le moins celles d'Afrique noire. Les institutions retenues par WEBER sont loin de revêtir un caractère universel, comme en témoignent Jean REMY et Liliane VOYE:

> "WEBER s'intéresse exclusivement à la ville en tant que celle-ci est le lieu du pouvoir militaire, comme dans l'Antiquité, ou économique, comme au Moyen-Age. Il cherche à expliquer comment la ville apparaît comme le lieu d'un projet collectif, associé à une stratégie conduisant au changement dans le sens d'une prise de pouvoir par la base"(2).

Cette argumentation est indirectement corroborée par Howard P. CHUDACOFF qui est convaincu que les villes sont des "communautés constituées par des concentrations de populations qui gèrent et coordonnent un ensemble d'activités importantes"(3). Selon

---

(1) Max WEBER, The City, The Free Press, New York, 1958, pp.65-89, cité par Raymond LEDRUT, Sociologie urbaine, Coll. Le Sociologue, P.U.F., Paris, 1979, p. 9 sq.

(2) Jean REMY et Liliane VOYE, La ville et l'urbanisation. Modalités d'analyse sociologique, Duculot, Gembloux (Belgique), 1974, p. 226.

(3) Howard P. CHUDACOFF, L'urbanisation à la mesure de la société, Nouveaux Horizons, New-Jersey (U.S.A.), 1977, p. 10.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

cet auteur, quatre conditions doivent être remplies par une agglomération pour que celle-ci mérite le statut d'une ville. Il s'agit d'une certaine densité de la population, d'un foyer de telle sorte que la collectivité soit à même de concentrer en les répartissant les liens et les services tout en favorisant les échanges, d'une vie sociale complexe se caractérisant par un haut degré de spécialisation des rapports humains et d'une communauté de goûts et d'intérêts ainsi que de certaines habitudes qu'on peut qualifier d'urbaines dans le chef des citadins.

Mais dans ce débat, un autre sociologue urbaniste Raymond LEDRUT pense, pour sa part, que "ce sont les institutions déterminant des rapports spécifiques entre les agents sociaux, qui représentent les conditions d'existence d'une collectivité urbaine"(1). On est là donc face à une ville ne constituant pas une véritable collectivité urbaine, d'autant plus que le trait caractéristique d'une collectivité urbaine est, selon l'auteur, son autonomie relative et son ordre interne qui assure l'intégration des parties et des éléments dans le tout. La ville et ses parties vivent en assurant un certain nombre de services, qui se sont créés et multipliés dans le cadre de la modernité. Ces services sont assurés par moments jusqu'à domicile, mais le plus souvent sous la bénédiction des établissements disséminés à travers l'espace urbain. La fréquentation des maisons commerciales, des établissements scolaires, des églises, des salles de réunion et de spectacle implantés à l'intérieur d'un certain périmètre, contribue à la formation d'un quartier. Toutes les conduites des hommes sont autant de stimulants auxquels réagit l'individualité urbaine, tant il est vrai qu'au-delà des phénomènes spatiaux et de leur principe se trouvent le jeu des comportements humains et leur intégration collective"(2). En effet, la ville est une collectivité étant donné qu'elle contrôle, au sens biologique du terme, les mouvements variés inhérents à son existence et à son fonctionnement - mouvements à l'origine desquels se trouvent les conduites humaines.

---

(1) R. LEDRUT, o.c., p. 174.

(2) Ibid., pp. 11-13.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Cependant, renchérit R. LEDRUT, lorsqu'une ville est une collectivité réelle, les jeux d'équilibrage qui s'effectuent entre ces diverses conduites, notamment à travers la cristallisation de ces conduites, ne s'opèrent pas de manière mécanique entre des mécanismes complètement extérieurs les uns aux autres. Cette intégration des uns et des autres a une incidence sur toute l'agglomération citadine, dont le dynamisme est d'autant plus intense que l'individualité urbaine ne pose plus aucun problème. Le contrôle social est assuré par l'ensemble des processus d'intégration des diverses conduites urbaines qui se matérialisent en multiples mouvements des hommes et des choses, aussi bien endogènes qu'exogènes; la dimension relationnelle est aussi importante que les aspects internes proprement dits de la ville. Le contrôle collectif amène ainsi l'agglomération à l'autodétermination, en lui donnant la possibilité d'en dominer les éléments constitutifs et d'exister réellement. D'où la solidification du contrôle et de l'individualité collectifs par effet de "feed-back", de rétroaction, de réciprocité. Ici donc, l'intégration urbaine s'avère plus ou moins forte, selon les estimations de LEDRUT; il arrive des fois que la ville ne maîtrise pas les mouvements issus de sa vitalité et qu'un certain nombre de conduites échappent à son contrôle. L'on doit donc faire la part des choses : si certains mouvements et comportements sont directement conditionnés par les institutions du gouvernement urbain à proprement parler, il n'en reste pas moins vrai que d'autres, au contraire, ne sont liés aux organes collectifs de la ville que d'une façon médiate. Néanmoins, initialement étrangers à la collectivité urbaine, ces mécanismes et conduites peuvent être récupérés par des processus du contrôle variés. Cette faculté d'adaptation qui fait de la ville une unité collective, est ainsi à la hauteur de l'impact qu'elle exerce elle-même, mieux sur les phénomènes partiels auxquels on assiste régulièrement, que cet impact relève de l'impulsion ou de surveillance, de création ou d'orientation.

Mais qu'en pensent les écologistes? Ils partent d'une analogie avec l'écologie végétale et animale, dont ils infèrent que toute forme de comportements humains relève d'une logique "subsociale" ou "biotique", régissant également beaucoup d'autres êtres vivants, dans laquelle la compétition était la forme fondamentale de

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

coexistence. D'inspiration social-darwiniste, cette analogie convenait parfaitement, selon Robert Erza PARK (1864-1946), chercheur de l'Ecole de Chicago considéré comme le père de la sociologie urbaine américaine, à l'analyse des processus urbains de domination, de symbiose et de succession. Le processus de détermination est la compétition, définie comme compétition pour l'espace.

Ainsi, les populations qui se trouvent en situation de domination dans un environnement urbain sont aussi celles qui s'octroient les sites les plus avantageux, les autres se contentant de se plier à leurs exigences. A la longue, ceux-ci peuvent connaître une expansion obligeant ceux-là à se déplacer. Le principe de symbiose selon lequel des populations différentes peuvent tirer mutuellement partie de leur coexistence dans un milieu, intervient alors comme une simple variable dans un schéma général(1).

En définitive, on retiendra que les écologistes urbains voient dans la ville un lieu modelé par les hommes d'après la loi de "struggle for life" (la lutte pour la vie, mieux la sélection naturelle) et que la forme et le contenu de l'agglomération sont autres que le produit de cette action de l'homme sur la nature et de l'homme sur l'homme. Notons au passage que les principes généraux de l'écologie urbaine de Chicago tels qu'élaborés par PARK ont été enrichis par ses jeunes collaborateurs, principalement Robert Mc KENZIE et Ernest BURGESS, à qui revient le mérite d'avoir apporté plus de précisions dans le maniement des concepts et de les avoir rendus opérationnels (exemple : la logique des "cercles concentriques", celle des "aires naturelles", etc.).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) Robert E. PARK et al., The City Planand Local Organization, cité par U. HANNERZ, Explorer la ville. Eléments d'Anthropolo- gie urbaine, Coll. Traduction, Ed. du Minuit, Paris, 1983, p. 46.

Cependant, cette série de "trouvailles" valent-elles pour toutes les villes du monde, ou tout simplement pour les villes industrielles ou encore pour la seule ville de Chicago ? La question reste posée. Qui plus est, une division de travail très poussée doublée des pratiques foncières très différenciées et une séparation du lieu de résidence et du lieu de travail, autant de préalables qui devraient aider à une articulation plus rationnelle de la thèse écologiste. Aussi, certains mouvements intra-urbains s'avèrent-ils très problématiques parce que tributaires de moyens de locomotion disponibles, etc. Les caractéristiques physiques du site urbain sont totalement absentes. Et puis, tout terrain n'est pas à mettre en vente; il en est qui sont destinés ou affectés à d'autres usages.

Des domaines spécifiques de recherche (organiciste ou anatomique, géographique, démographique, administrative, statistique, juridique, sociologique et écologique) que nous venons de passer en revue, nous débouchons maintenant sur deux grandes idéologies de notre temps, à savoir le libéralisme occidental et le marxisme comme conceptions d'analyse et d'organisation de l'espace en général et de l'espace urbain en particulier. Même s'il se dessine plusieurs tendances, le concept de ville dans le chef des économistes libéraux s'inscrit dans le prisme libéral du monde où le "struggle for life", le compétition et l'individualisme sont les codes dominants.

En effet, perçue comme un bien public, sans référence aux rapports de production, la ville est définie par les uns comme un "internalisateur d'externalités", c'est-à-dire en fait comme un lieu où la concentration des unités de production et de consommateurs permet la propagation d'effets externes dont on tire avantage ou que l'on subit (1). Face à ce flou artistique, d'autres auteurs comme Jean REMY, ont estimé utile de faire intervenir la production dans l'explication du phénomène urbain. Aussi définissent-ils la ville moderne comme "une organisation générale de l'espace de nature à

---

(1) C. POTTIER, La logique du financement public de l'urbanisation, Mouton, Paris, 1975, p. 37.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

créer des biens collectifs à l'intérieur desquels se valorisent les biens individuels"(1). Malgré le flou qui persiste, notamment dans la "création des biens collectifs", il y a lieu de voir en filigrane le souci qui habite REMY. C'est celui de démontrer que la ville est une manifestation concrète de la socialisation de la production et de la consommation. En ville, certains éléments qui ne font pas l'objet d'une appropriation privée modifient les conditions de la mise en valeur des moyens de production qui, eux, sont privés.

Mais quel est le point de vue des sociologues inspirés par les travaux de Karl MARX en cette matière ? Ici, l'index accusateur est pointé sur le machinisme qui aura provoqué une rupture entre la ville ancienne, ville par excellence ou milieu "social" d'espace commun ouvert à tous, et la nouvelle ville industrielle, théâtre dichotonimique d'antagonismes économiques où tout se vend et s'achète conformément à la logique du capitalisme industriel. Plus d'une fois, Henri LEFEBVRE l'a démontré dans ses nombreuses publications, notamment dans Espace et politique où il soutient ce qui suit :

> "La ville, en tant que concept, ne correspond donc pas à un objet social ou naturel, mais bien à un objet virtuel; donc un pseudo-concept renvoyant d'une manière privilégiée à une lecture épistémologique avant toute lecture spécifique d'ordre sociologique, économique, juridique et politique ou idéologique(...) un objet spatial occupant un site et une situation et qu'il faut étudier comme objet avec différents techniques et méthodes : économiques, politiques et démographiques"(2).

Ainsi comprise, la ville se trouve être implantée sur un espace assez particulier, bien distinct de l'espace rural. Les relations entre ces espaces sont fonction des rapports de production, c'est-à-dire du mode de production et, à travers lui, de la division du travail à l'intérieur de la collectivité urbaine. La

---

(1) J. REMY, La ville, phénomène économique, Vie ouvrière, Bruxelles, 1966, p. 167.

(2) H. LEFEBVRE, Espace et politique, Vol.II, Anthropos, Paris, 1972, pp. 73-74.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

ville lefébvrienne est une oeuvre au sens d'une oeuvre d'art, dont l'espace est non seulement organisé et institué, mais également et surtout modelé, façonné, approprié par tel ou tel groupe, en fonction de ses aspirations, de sa morale et de son sens du beau, c'est-à-dire en fait de son idéologie. Longtemps avant H. LEFEBVRE, K. MARX avait tiré la sonnette d'alarme sur cette industrialisation massive des villes en disant : "Les anciennes petites villes compactes sont devenues des centres autour desquels s'élèvent des constructions de tous côtés, ne laissant arriver l'air de nulle part"(1).

En clair, il se dégage une nette opposition axée à la fois sur des faits de dimensions et d'esprit entre la ville pré-industrielle, qui n'a pas survécu à l'essor de l'économie de marché, et la ville post-industrielle dont la taille et l'âme n'ont rien de commun avec celle qui l'a précédé. L'ancienne avait exclusivement une "valeur d'usage" tandis que la nouvelle se veut une représentation parfaite de la "valeur d'échange". J. CHEVALIER et D. LOSHAK expriment mieux que nous cette nuance différentielle lorsqu'ils écrivent:

> "(...) La structuration sociale y a parfois été traduite par la stratification verticale de logements; elle prend aujourd'hui la forme d'inscriptions différenciées sur le sol. Le territoire urbain n'est plus homogène, il est divisé en espaces cloisonnés, ségrégés en fonction de leur valeur d'échange. L'appropriation privée des sols permet à la classe dominante de s'assurer le contrôle de l'espace et de se réserver l'usage des effets utiles d'agglomération. A cet égard, le centre constitue un enjeu particulier; l'ampleur prise par certaines opérations de rénovation démontre une volonté de changement du mode d'occupation du centre-ville. Il s'agit, par l'intervention des institutions publiques, de donner aux groupes dominants le moyen de reconquérir l'usage de la centralité en "déportant" ses habitants vers des occupations périphériques"(2).

---

(1) K.MARX, cité par C. POTTIER, o.c., p. 39.

(2) J. CHEVALIER et D. LOSHAK, La science administrative. Théorie générale de l'institution administrative, Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence, Paris, 1978, p. 318.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Subsidiairement à ce qui précède, on peut comprendre aisément le sens du terme urbanisation qui, pour la démographie, sa première usagère, désigne de façon précise "l'accroissement de la population vivant dans les villes"(1). Avec le temps, ce terme a fini par acquérir une signification plus large et désigner aussi bien le produit du processus que le processus lui-même. Aussi l'urbanisation signifie-t-elle à la fois la naissance, l'expansion, l'accroissement des villes et la situation qui en résulte. J. CLYDE MITCHELL l'établit mieux que nous en distinguant l'urbanisation dans un contexte démographique et l'urbanisation dans un contexte sociologique. La première

> "est caractérisée par le déplacement de populations à partir de petites collectivités qui s'adonnent principalement ou uniquement à l'agriculture vers d'autres collectivités généralement plus importantes dont l'activité est essentiellement administrative, commerciale, industrielle ou de nature connexe. La seconde consiste dans la modification du comportement humain imposée par le mode de vie urbain"(2).

Manuel CASTELLS abonde dans le même sens en soutenant que le terme urbanisation couvre deux acceptions extrêment distinctes:

1° la concentration spatiale d'une population à partir de certaines limites de dimension et de densité et

2° la diffusion du système de valeurs, attitudes et comportements nommés "culture urbaine"(3).

---

(1) A. GUICHARD, Responsabilités des Ediles et Planifications urbaines, SMUN (microfilms, CNRS-AUPELD, Paris, série n° 81, 113/1, 27, 3.70).

(2) J. CLYDE MITCHELL, "Urbanisation, détribalisation et stabilisation en Afrique méridionale : comment les définir et les mesurer?", in Daryll FORDE et al., Aspects sociaux de l'industrialisation et de l'urbanisation en Afrique au Sud du Sahara, UNESCO,Paris, 1956, p. 742.

(3) Manuel CASTELLS, La question urbaine, Maspero, Paris, 1973, p.20.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Il ressort de ce qui précède que l'urbanisation revêt deux aspects dont l'un quantitatif (l'élargissement de l'aire urbaine et l'augmentation de la population citadine) et l'autre qualitatif (l'ensemble de changements qui s'opèrent sur l'environnement physique et social, mais surtout les transformations des modes de vie et de production, transformations des systèmes de valeur, etc.). C'est, en fait, l'expression de la croissance et de la modification (mutation) de la société qui se citadinise.

Plus intéressante est la définition de J. REMY et L. VOYE selon qui l'urbanisation représente "un processus dialectique entre une structure sociale développant ses modèles culturels à travers un rapport à l'espace et ce rapport entretenant la structure sociale et ses modèles culturels"(1). Tout en reconnaissant l'apport combien positif de J. CLYDE MITCHELL et M. CASTELLS, nous sommes enclin à adopter cette dernière définition car elle met un accent particulier sur le conditionnement mutuel entre l'action des hommes et le milieu. Ce qui crée des structures urbaines dont l'action influe sur les hommes : c'est le feed-back ou la rétroaction.

Et l'urbanisme ? Il paraît utile de préciser qu'en l'espèce le terme urbanisation s'oppose à urbanisme, en ce sens que celui-ci désigne plutôt l'ensemble des mesures techniques, administratives, économiques et sociales qui doivent permettre un développement harmonieux, rationnel et humain des agglomérations citadines. C'est l'exercice systématique par les "Pouvoirs" du contrôle, de la réglementation, de l'équipement urbain, de l'investissement urbain(2). Selon R. LEDRUT, "l'urbanisme est tout à la fois science et art, technique et politique, poésie et philosophie. Il exige la

---

(1) J. REMY et L. VOYE, o.c., pp. 70-77.

(2) René de MAXIMY, "Les orientations actuelles de l'urbanisation à Kinshasa", in Phillippe HAERINGER (sous la direction de), De Caracas à Kinshasa, ORSTOM, Institut Français de Recherche Scientifique pour le développement en coopération, Coll. Travaux et Documents n° 179, Paris, 1984, p.186.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

connaissance des liaisons essentielles et des structures globales"(1). Bien entendu, il s'agit ici du "devrait être" et non du "est". Ce que l'urbanisme est en réalité ne doit occulter ce qu'il pourrait être ; l'utopie (ou le futur traitable) soutient la critique et l'action (2). L'urbanisme est après tout une forme de planification et l'existence d'un tel service dans l'administration d'une ville signifie au moins que celle-ci consent à regarder vers l'avenir, à résoudre les problèmes non pas simplement à l'aide d'expédients et de compromis, mais en définissant un but objectivement justifiable, puis en établissant des plans qui lui permettront d'approcher de ce but en réalité. L'urbanisme constitue, d'autre part, un organisme établi, une partie plus ou moins intégrante de la structure des institutions de la ville. Enfin, les éléments physiques de la ville forment la coquille, la demeure des institutions urbaines et l'emplacement et la conception de la coquille peuvent avoir un effet profond sur les activités qu'elle abrite : l'espace urbain comme matrice existentielle et signifiante d'un mode de vie.

Le développement sans urbanisme est un phénomène indésirable; mais il n'est pire combinaison que celle qui associe l'urbanisation à l'absence de développement économique, puisqu'elle ajoute le manque de possibilités d'emploi au manque d'aménagements urbains indispensables : c'est l'urbanisation de substistance"(3). Caractérisée du reste par une mentalité de ghetto, elle suppose une forme d'urbanisation dans laquelle les citadins moyens ne possèdent que le strict minimum pour pourvoir aux nécessités de l'existence. Il s'agit là d'une urbanisation à très forte densité de population

---

(1) R. LEDRUT, o.c., p. 6.

(2) TSHUNGU B.Z., Notes du cours d'Anthropologie urbaine, Ière et IIème licence en Sociologie + IIème licence en Anthropologie, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques et Politiques, UNAZA et UNILU, Lubumbashi, 1979-1993.

(3) Gerald BREESE, Urbanisation et tradition, Ed. Inter-Nationales, Paris, 1969, p. 10.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

où les habitants connaissent des conditions d'existence souvent pires que dans les zones qu'ils sont quittées et ne trouvent toujours pas du travail. Et quand bien même ils en ont, les salaires qu'ils perçoivent ne leur permettent de faire rien d'autre que de chercher de se mettre en vie.

Quant au concept d'urbanité, nous estimons qu'il désigne l'ensemble de traits typiques qui caractérisent l'espace éco-social, d'une agglomération urbaine à un moment précis. L'urbanité, stricto sensu, serait plutôt "l'ensemble des valeurs du citadin secrétées et entretenues par un certain type de relations sociales en milieu urbain, valeurs susceptibles de se cristalliser à travers certains pratiques et comportements qualifiés de culture urbaine"(1). Son sens large est restitué par BUSHABU Piema Kwete lorsqu'il dit :

> "Le niveau morphologique se rapporte à tous les objets et comportements sociaux qui sont saisissables par la perception extérieure : la manière de travailler, d'habiter, de se vêtir, de se nourrir, de se soigner, de se détendre, de s'exprimer, de communiquer et autres comportements sociaux extérieurement observables dans le milieu urbain. Le niveau institutionnel concerne toutes les formes d'organisation de la vie sociale, par exemple, le droit, le système de parenté et du mariage, le régime foncier, l'organisation de l'économie et du travail, l'organisation politique et administrative. Ces différentes institutions de la vie sociale urbaine se présentent comme un réseau d'inter-relations entre les hommes en vue de la réalisation d'un but commun, chacun y exerçant son rôle spécifique et y trouvant un statut social. Le niveau idéologique comprend ainsi cet ensemble d'idées, de principes, de valeurs, de normes, de croyances et de représentations collective, qui caractérisent la conception de la vie dans une société éco-urbaine en temps et lieu bien déterminés. Ce système culturel, qui façonne les mentalités, oriente les activités concrets et donne un sens aux institutions et aux comportements des membres de la société éco-urbaine"(2).

---

(1) WINGENGA W.E., Kisangani : morphologie urbaine... o.c., p. 81.

(2) BUSHABU Piema Kwete, Familles et urbanité à Lubumbashi, Thèse de doctorat en Sociologie, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNILU, Lubumbashi, 1994, p.74.

COLLECTION BIBLIOTHEQUE

querelle de chapelles ou assurance de son eureka ? Ce n'est plus là notre propos. Toujours est-il que si le concept de citadin se situe au niveau du lieu d'habitation avec ses caractéristiques géographiques et spatiales, celui d'urbain, en revanche, se rapporte aux activités substantialisantes, structuralisantes et valorisantes. Ainsi donc, sera dit citadin celui qui habite la ville et qui, tout au plus, y a vu le jour, alors que l'urbain signifiera tout celui qui exerce une ou des activités propres, spécifiques à la ville; l'urbain désigne, en outre, un certain mode de vie et excède parfois les frontières urbaines proprement dites - distinguo qui, avouons-le, n'est pas toujours aisé à établir sur le terrain.

Autre aspect qui mérite d'être épinglé en vue de baliser davantage le terrain à la présente étude, c'est le poids du passé dans la vie urbaine. Certes, le phénomène urbain implique des ruptures et des transformations qui affectent les modes de vie, les mentalités, les comportements et les activités. Mais comment saisir les rapports et les cadres sociaux qui s'élaborent dans la pratique urbaine ? Les bouleversements auxquels on assiste en Afrique, dans le cadre du passage de la "ruralité" à la "société urbaine", sont bien complexes. Sur le terrain - et nous en savons quelque chose!- les choses sont beaucoup moins simples et les oppositions rigides moins évidentes. Il faudrait peut-être varier les prises de vue et multiplier les voies d'approche pour parvenir à décoder le langage de la ville africaine à travers le système des signes et des objets qui lui sont propres. D'où l'optique dynamique de regards croisés de la présente étude.

En nous appuyant sur les modalités pertinentes du vécu quotidien, on peut mettre à nu les contradictions qui germent dans le processus urbain en cours. Car, derrière la façade que représentent les institutions économiques, administratives, politiques et culturelles, les infrastructures en général, les immeubles, les activités, les techniques, la mode ou les nouvelles formes de loisir, les citadins africains, dans leur immense majorité, ne semblent pas avoir rompu avec tous les schèmes traditionnels. La vie

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

urbaine contemporaine a comme caractéristiques la coexistence des éléments qui relèvent de l'ambivalence, c'est-à-dire de la double appartenance culturelle qui définit la condition des nouvelles générations (les générations actuelles et celles de l'an 2.000).

L'urbanisation, nous l'avons dit et redit supra, suppose notamment que la production agricole arrête d'être l'activité principale des citadins. Or, en fait, si la minorité qui habite le centre urbain à proprement parler est employée dans le secteur tertiaire, les habitants des quartiers périphériques - et le plus souvent excentriques - que la croissance urbaine à résorbés, vivent en majorité de l'agriculture, qui au demeurant leur fournit la plus grande partie des revenus monétaires par la vente des produits vivriers. A l'intérieur du périmètre urbain, maintes concessions se muent en verges. Les cultures maraîchères se développent autour des grandes villes; les jardins potagers sont dorénavant partie prenante du paysage urbain. Ce que confirme J.-M. ELA à travers le passage ci-après :

> "Les activités de type rural occupent une place considérable dans la vie quotidienne des citadins africains. Autour de chaque agglomération ou le long des routes qui en sortent, apparaissent des champs de mil, d'arachide ou de manioc; il n'est pas rare de rencontrer des hommes à bicyclette ou à pied, la houe accrochée à l'épaule, se diriger vers la campagne ou en revenir. C'est qu'il existe une véritable "vie rurale" en milieu urbain, dont l'intensité n'est pas la moindre originalité des cités africaines et qui permet à leurs habitants de vivre partiellement en économie d'autosubsistance"(1).

cela est d'autant plus vrai qu'à Kinshasa, par exemple, on assiste parfois à la survivance des vieilles habitudes de travail communautaire. Lorsque le fleuve est très haut, le niveau des cours d'eau remonte dans la plaine et l'eau s'étale dans les creux. On voit alors des groupes de femmes élever une digue et, retroussant leurs

---

(1) J.-M. ELA, o.c., pp. 45-46.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

pagnes, vider dans un mouvement d'ensemble rythmé par les chants la retenue créée dans le lit de la rivière. Les poissons prisonniers sont attrapés au milieu des éclaboussements et des cris. Toujours dans la capitale congolaise, il se dégage une forte homogénéité ethnique dans la professon maraîchère. En effet, les pratiquants sont issus "pour plus de 88% (...) du Bas-Congo, avec une représentation importante des Manyanga de la région de Luozi et des Bantandu et Balemfu de la région de Madimba"(1). Les femmes - toujours ces "mama" congolaises occupent une place prépondérante en constituant près de 40 % des effectifs recensés par les chercheurs et les services spécialisés.

Cependant à la différence des villes comme Bangui (République Centrafricaine) ou Kisangani -qui, proches de la forêt, connaissent des migrations d'un ou de plusieurs jours de citadines qui se rendent aux champs, ou encore, comme à Pointe-Noire (Congo-Brazzaville) où l'on évoque "les femmes nombreuses qui, au début de la matinée, quittent la ville ... en files silencieuses et pressées"(2), Kinshasa n'est pas entouré d'une véritable ceinture de cultures périurbaines induisant chaque jour des mouvements de population importants. Qu'à cela ne tienne, la ville africaine n'est pas à part entière cet espace de type moderne où ne vivraient que les fonctionnaires de bureaux, les commerçants ou les salariés des entreprises. Il faut aussi compter avec des gens qui se livrent à des activités de type traditionnel comme, par exemple, les cultivateurs - même si le paysan africain se sent, plus ou moins confusément, rabaissé, brimé et surtout méprisé -, les éleveurs et les artisans qui sont des citadins au même piédestal que les autres, ce qui ne manque pas d'originalité.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) G. GUERANDEL, Les maraîchers à Kinshasa, note de synthèse, Kinshasa, avril 1977 (non publié), cité par M. PAIN, o.c., p. 211.

(2) Pierre VENNETIER, Pointe Noire et la facade maritime du Congo, thèse de doctorat en Géographie, ORSTOM, Paris, 1968, p.307.

On en dirait peut-être autant pour le paysage urbain caractérisé par la juxtaposition d'un habitat moderne avec celui de type traditionnel(1). Au pied de l'immeuble au confort le plus raffiné, s'étale le moutonnement dérisoire des cabanes précaires et misérables; au-delà des quartiers administratifs et commerciaux les plus "urbanisés" (larges avenues asphaltées ou goudronnées, carrefours, feux de signalisation pour la circulation, trottoirs, réverbères, etc.) ou de villas noyées dans la verdure à la périphérie et destinés aux cadres expatriés et à des fonctionnaires locaux, l'aspect rural de l'habitat traditionnel demeure particulièrement net : murs en pisé ("poto-poto"), toit de chaume, arbres d'ombrage, arbres fruitiers, etc. Chiens, chèvres, moutons, porcs et volaille (coqs, poules, canards, canes ...) qui passent et repassent, cotoyant les citadins dans leurs mouvements.

A l'intérieur de la ville survivent même des structures socio-politiques traditionnelles (2). Tout se passe comme si la ville était, en réalité, une succession de gros villages qui entourent la cité européenne. Ce qui est sûr, c'est que les zones d'habitat spontané restent des agglomérats de cases issues d'une installation anarhique. Le bariolage ethnique, n'en parlons même pas. Car, en dépit de la diversité des situations et des disparités d'urbanisation, la composition ethnique des principales villes d'Afrique noire présente partout la même bigarure. Les différents

---

(1) Lire à ce sujet :

- SESEP Masengi, La ruralisation du milieu urbain zaïrois. Cas de la ville de Lubumbashi, t.f.c., IIIème Graduat en Sociologie et Anthropologie, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNILU, Lubumbashi, 1985.
- VUNZA Mambakila, Analyse des manifestations rurales dans la ville de Lubumbashi, t.f.c., IIIème Graduat en Sociologie et Anthropologie, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNILU, Lubumbashi, 1987, 50 p., etc.

(2) J.-M. ELA, o.c., p. 48.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

groupes ethniques semblent même s'installer selon un mode d'organisation propre à chacun (1). C'est autant dire que la ville africaine est "le microcosme social de son hinterland"(2). Cela se voit surtout dans le chef de sa population dont l'urbanisation est généralement récente. A ce titre, elle est composée de fractions ethniques représentant les différentes populations de son environnement immédiat, comme nous en ferons la démonstration aux sections 3 et 4 du chapitre suivant (Espace social urbain et cadre socio-démographique de Kinshasa). D'où un début de brassage auquel on assiste; d'où cette "marmite qui bout", dirait J.-M. ELA.

Même au plan des habitudes alimentaires, on s'aperçoit que chaque ethnie tend à conserver ses façons de manger, même si ça et là il se lit une certaine propension à la compénétration. Tel est le cas de Kinshasa où "les Baluba ne répugnent plus à consommer le "mfumbwa", spécialité des Bakongo. Ceux-ci raffolent de plus en plus du "matamba" propre aux Baluba. Dans la plupart des foyers, le "fufu" a maintenant ses quartiers de noblesse!"(3). Nous enchaînerons avec l'exemple des grillons ("makelele") qui, hier, étaient désignés non sans mépris comme l'aliment pour "réfugiés de Bakwanga", sont de nos jours tellement prisés, par les kinois toutes ethnies confondues, qu'ils sont en voie de disparition.

Pour des raisons d'ordre économique, le poisson salé ("makayabu" ou "bitoyo" selon qu'on se trouve à Kinshasa ou au Katanga) n'est plus l'apanage exclusif des économiquement-faibles. De même pour le "bilombu-lombu", met typiquement kasaïen et les frétins, naguère consommés uniquement par le bas-peuple, qui sont en

---

(1) KAJIKA Lumpundu, "Les manifestations de la solidarité dans la ville négro-africaine. Le cas de Lubumbashi", in Bulletin C.E.P.S.E., n°s 104-105, Lubumbashi, mars-juin 1973.

(2) B. VERHAEGEN et al., Kisangani 1876-1976. Histoire d'une ville (t.I : La population), P.U.Z., Kinshasa, 1975, pp.20-21.

(3) MABIALA ma Umba, La prostitution à Kinshasa, mémoire de licence, I.S.T.I., Kinshasa, 1979, p. 10.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

passe de devenir pratiquement les aliments de base des Lushois si pas de tous les Katangais ... Décidément, la vie en ville n'a pas fait perdre les traditions d'origine, encore moins sur ce terrain-là.

Sous un autre angle, les fonctionnaires et employés complètement intégrés dans les nouvelles filières de production trouvent souvent une explication métaphysique à certains accidents à caractère mécanique (accidents de circulation, par exemple). L'on pointe l'index accusateur sur l'oncle ou la tante, le grand-père ou la grand-mère, la famille ou la belle-famille, soupçonnés de tous les péchés d'Israël, entre autres celui d'être sorcier ("ndoki"). Des cadres, même universitaires, voient une main invisible qui "agit à distance" dans la perte d'un procès judiciaire. Tout cas de maladie et de décès s'explique par des paramètres socio-culturels relevant du magico-religieux, des forces maléfiques occultes : mauvais sort, malchance, malédiction, envoûtement, sorcellerie, etc.

Qui oserait affronter ouvertement la sanction ou le rejet du clan ? On ne peut qu'être d'accord avec MPASE N.M. lorsqu'il dit qu'un "grand nombre d'intellectuels, si ce n'est pas tout intellectuel", si prompt cependant à s'élever contre la tradition, "lorsqu'il est confronté avec une série de malheurs ou de malchances, se sent obligé d'en rechercher l'issue par les méthodes traditionnelles (consultations de guérisseurs, de devins, de voyantes...)"(1). Que de croyances à l'école, même à l'université! En fait, au-delà des incertitudes et des interrogations, ce qu'on rejette c'est la déviance de la tradition qui se manifeste par la demande systématique d'argent (cotisations mensuelles, cotisations ponctuelles ou spéciales, etc.). L'argent a remplacé le privilège de l'âge et de la sagesse. La société urbaine est basée aujourd'hui sur la richesse qui donne rang et prestige.

---

(1) MPASE N.M., o.c., p. 260.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Dans le domaine matrimonial, les citadins matériellement et financièrement capables d'entretenir deux ou plusieurs femmes, n'y vont pas par le dos de la cuiller; ils n'hésitent pas de verser dans la "bureaugamie" (phénomène de "deuxième bureau" au Congo), pratique qui se maintient en s'enracinant davantage en dépit du coût élevé de la vie urbaine. Au village, on le sait, la multiplication des femmes se justifie par leur capitalisation(1). Jusque-là donc, le phénomène urbain n'est pas assumé comme une dimension de l'existence. Puisqu'il en est ainsi, nous sommes des étrangers dans nos propres villes.

Face à ce puzzle urbain, comment concilier finalement différents avis et considérations des auteurs sélectionnés ? Il y a lieu de lever l'option de les instrumentaliser autant que faire se peut, et ce en traduisant le concept littéraire qu'est la ville en concept d'analyse socio-anthropologique dont l'opérationnalité des impératifs méthodologiques exigent justement que soient élémentarisées les composantes définitionnelles. Car de toute évidence, la réponse à ces questions dépend du contexte; elle varie dans le temps et dans l'espace. Ainsi, en dernière analyse, une définition de ce qui constitue la ville doit-elle rester assez souple pour se plier à divers systèmes de référence(2). A ce stade d'analyse, la meilleure démarche serait de dégager, non plus l'universalité du contenu du concept, mais plutôt ce qui le rend permanent quel qu'en soit le contexte spatio-temporel ou idéologique. Il s'agit, pour ainsi dire, de ce que WINGENGA appelle dans son étude les universaux de la société urbaine : le genre de vie et d'occupation des habitants, le double phénomène du flux et reflux, l'urbanité, la ville comme réalité spécifique et la ville comme réalité concrète et palpable(3).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) Cf. Claude MEILLASSOUX, L'anthropologie économique des Gouro de la Côte-d'Ivoire, Mouton, Paris, 1964 et Femmes, greniers et capitaux, Maspero, Paris, 1975, 254 p.

(2) H.P. CHUDACOFF, o.c., p. 10.

(3) WINGENGA W.E., o.c., pp.70-72.

En effet, dans toutes les villes de la planète, quels qu'en soient les critères respectifs de définition, la majeure partie des citadins se livrent à des activités à l'intérieur même de l'agglomération et principalement dans les secteurs suivants : le commerce, l'industrie et l'administration. Ce type d'activités est loin d'annihiler le rôle dominant qu'exerce l'agglomération citadine sur son hinterland qu'elle polarise d'ailleurs, par diffusion ou blocage des impulsions de toutes sortes qu'elle transmet ou reçoit selon les cas, en les renforçant.

L'urbanité, on l'a vu, n'est rien d'autre que la manière de vivre des citadins, issue de toutes sortes de conditionnement dont ceux-ci sont l'objet - manière qui s'oppose à plusieurs égards à la traditionnalité ou plutôt à la "ruralité" comme façon de vivre des villageois. En tant que réalité singulière, la ville se définit comme produit d'une interaction entre divers facteurs ou diverses influences : nature, hommes, influences extérieures, forces politico-économiques intérieures et même étrangères. Elle est l'émanation à la fois des contingences historiques et actuels, des enjeux passés et contemporains.

Enfin, comme réalité palpable, nous nous en remettons à P. De STER E. AYDALOT qui soutient que la ville existe concrètement, qu'elle est le cadre d'exercice d'une fonction sociale (culture, valeur, protection de l'individu), qu'elle est l'élément d'un système économique, le cadre d'un pouvoir de décision exercée par une bourgeoisie cohérente, qu'elle est enfin une unité définie par le quotidienneté non seulement du marché du travail, mais aussi des symboles et des signes (1).

---

(1) P. De STER E. AYDALOT et al., Crtique de l'économie urbaine, n°11, 1976.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Telle se présente une ville socio-anthropologique, vue comme sous l'angle d'une structure sociale différenciée en domaines d'activités enclines à se superposer et à se lier, et dans la perspective d'un "rassemblement d'individus qui n'existent comme êtres sociaux qu'au travers de leurs rôles et les rapports qu'ils établissent et entretiennent en jouant leurs rôles"(1). Le modus vivendi urbain vient donc de la rencontre d'un certain nombre de rôles, et la structure sociale d'une ville se tisse à partir des relations que les individus établissent entre eux à travers diverses composantes de leurs répertoires de rôles.

Pour le cas qui nous concerne, nous retiendrons à la suite de WINGENGA qu'en somme, la ville congolaise actuelle est, de prime abord, un espace géographique de forte concentration humaine où la population nationale, très diversifiée sur le plan ethnique, est surtout d'origine villageoise, récemment débarquée en ville, et subissant une détribalisation rapide qui se caractérise par une perte accélérée de la culture traditionnelle, d'une part, et par l'adoption incomplète et désordonnée de la culture occidentale, d'autre part. C'est cela la problématique du biculturalisme évoquée déjà dans la partie introductive de ce travail.

Cette même ville congolaise est, ensuite, une grande agglomération dont le genre de vie et d'occupation de la population ne se démarque pas fondamentalement de celui du milieu rural. C'est plutôt dans le style de vie qu'on distingue un citadin congolais d'un villageois, et non pas forcément dans les activités de production qui, dans beaucoup de cas, se recoupent, se chevauchent, s'imbriquent. Joseph GUSFIELD (2) a fait remarquer à ce sujet que contrairement à ce que l'on a supposé, à savoir que tradition et modernité s'opposaient et s'excluaient, on pouvait constater qu'ils peuvent non seulement coexister, même se renforcer.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) U. HANNERZ, o.c., p. 12.

(2) Joseph GUSFIELD, "Tradition and Modernity ...", cité par G. ROCHER, o.c., pp. 210-211.

C'est ainsi, par exemple, que la famille étendue qu'on a cru incompatible avec l'industrialisation paraît s'y adapter dans certains milieux, notamment en tant qu'unité d'épargne et agent de création de petites entreprises. De même la solidarité clanique, que nous verrons plus loin (cf. chapitre IV, section 2, §10, point 10.2, sous-point 10.2.2), a été présentée le plus souvent sous son aspect négatif (parasitisme social) en négligeant sa contribution à la promotion des membres de la collectivité qui d'eux-mêmes n'auraient pas pu émerger (par exemple en matière d'éducation). Ce qui ne déprécie en rien la ville actuelle en tant qu'un modèle déterminé de civilisation et un certain degré d'évolution de la société humaine. Fort de cette dimension du vécu urbain africain en général et congolais en particulier, nous pensons que la ville est une réalité à saisir en termes de globalité, c'est-à-dire sous toutes ses coupures.

Section 2. La ville congolaise comme phénomène social total.

Phénomène social total suppose un ensemble de structures constituent une entité spécifique dont toutes les parties, composantes, aspects, secteurs s'articulent les uns aux autres, dépendent les uns des autres, s'influencent et prennent leur sens par rapport à la totalité; celle-ci étant par définition irréductibles à la somme des parties.

Dans cette étude, nous plaçons le phénomène social de loisir dans cette perspective-là. En effet, nous nous emploierons à saisir le loisir non pas isolément mais comme immergé dans une totalité qu'est la ville de Kinshasa, notre terrain d'investigation, c'est-à-dire dans un tout historique qui lui confère son sens et sa vérité, car le loisir ne peut être bien circonscrit que s'il est interprété en tenant compte des rapports qu'il entretient avec d'autres phénomènes. Phénomène totalisateur, le loisir est une réalité vivante en fonction de laquelle tous les secteurs de la vie sociale et individuelle doivent être restitués. Son champ s'élargit

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

à toutes les sphères de l'existence.

D'ailleurs, rien n'est plus unitaire que la ville et le phénomène urbain. Nous pouvons citer à ce propos Henri LEFEBVRE qui pose la ville comme une totalité et en fait l'objet d'une "connaissance globale et unifiée". Il faut comprendre "la ville et l'urbain comme unité, en déçà et au-delà des fragmentations analytiques"(1). La ville est facteur d'unité. Chaque élément qui la compose ne peut être dissocié de l'ensemble.

Loin d'être la simple juxtaposition d'une histoire économique, d'une histoire de peuplement, d'une histoire des institutions politiques ou administratives, etc., l'histoire de la ville est un tout. Elle est tout sauf l'histoire d'événements ou des phénomènes sociaux ayant la ville comme théâtre, sauf une scène sur laquelle se meuvent les acteurs historiques. Elle est, elle-même, un acteur de l'histoire dans le sens où les structures sont historiquement fécondes.

Construite par les hommes, la ville finit par se muer elle aussi en agent de transformation sociale et culturelle. En effet, elle se démarque des autres structures par sa faculté de catalyser, en les accélérant bien sûr, les changements économiques et sociaux. On ne le dira jamais assez, la ville est à la fois l'instrument de l'oppression, de domination et d'exploitation la plus meurtrière des plus possédants sur les gagne-petits et infra-urbains (sous-fifres et roturiers), celles des véritables "bana-Léo" ou "bana-Kin"(2) sur les "bawuta" ou "mapeka"(3) que sont davantage les néo-citadins que les ruraux prolétarisés, tous transfuges de la campagne en quête d'affranchissement, le plus souvent même, selon les autres, en mal de gloriole :

---

(1) H. LEFEBVRE, Le droit à la ville, Anthropos, Paris, 1968, cité par B. VERHAEGEN et al., o.c., pp. 17-18.

(2) Véritables natifs de Léopoldville ou Kinshasa par opposition aux provinciaux venus de l'arrière-pays.

(3) Provinciaux, transfuges du Congo profond.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

> "La situation tentaculaire, accélérée et non planifiée de nos centres urbains en a fait (de grandes villes telles que Kinshasa, Lubumbashi, Kisangani) l'exutoire privilégié des situations de misère morale et matérielle, d'injustice sociale, d'inégalité de chances et de répartition du revenu national(...)"(1).

La ville, c'est tout cela. D'où le caractère à la fois particulier et multidimensionnel de sa temporalité.

Section 3. La temporalité spécifique et multiple de la ville congolaise.

Ici, nous voulons dire tout simplement que toute agglomération citadine a un temps historique particulier, différent de celui des autres villes et donc de celui de l'ensemble national. En effet, à y voir de près, on se rend vite compte que nos villes ont une ancienneté, une origine et un rythme de développement différents. En voici les preuves :

a) Kananga (ex-Luluabourg) qui, en 1950, remplaça Lusambo comme capitale administrative du Kasaï par une décision de l'autorité coloniale; ses origines et son évolution sont inextricablement liées à une phase de la colonisation administrative, maillon du fonctionnement de l'Etat du Congo Belge dont mention infra (cf. chapittre III, section 2).

b) En revanche, Kolwezi doit sa naissance à une étape de l'extraction et du traitement partiel du cuivre qui, de toute évidence, relève de l'histoire économique des autres villes de la Province du Katanga et de celle du Congo tout entier.

---

(1)KIANGU Sindani et Anicet MUNGALA A.S., "Les enfants en situation difficile", in Zaïre-Afrique, n° 269, CEPAS, Kinshasa, novembre 1992, pp. 529-535.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

c) L'on se souviendra que Mbuji-Mayi a connu un essor en taille et en nombre d'habitants au terme des soubresauts ethniques du Kasaï survenus en 1959. Capitale du diamant et siège des Ba-Luba-Lubilanji, elle suit le rythme de deux temps distincts, mais qui, en réalité, interagissent.

Comme nous pouvons le constater, la genèse de ces trois villes (administrative, économique, ethnique) les situe chacune dans une temporalité spécifique, dont le rythme et les périodes se départissent de ceux de l'histoire du pays : l'on peut distinguer un temps économique urbain à ne pas confondre avec le temps politique, et celui-ci, manifestement, n'a pas le même rythme que le temps culturel. L'histoire nationale nous a suffisamment édifié sur ce point précis. En effet, le contraste devenait très net après 1956, lorsque le temps politique s'accélérait, pendant que se ralentissait le rythme de la vie économique (1). Le temps culturel au cours duquel se forgent les mentalités, les croyances et les valeurs nouvelles, s'avère singulièrement lent, mais peut aussi s'accélérer dépendamment du temps politique quand les premiers concernés opèrent une prise de conscience de la situation qui est la leur.

La logique de l'unicité de cette diversité de temporalités (administrative, c'est-à-dire en fait politique, économique et culturelle) veut que celles-ci soient solidaires compte tenu de leur

---

(1) Lire :

- George MARTELLI, De Léopold à Lumumba (Une histoire du Congo Belge - 1877-1960), traduit de l'anglais par René J. CORNET et Vincent de RIDDER, Ed. France-Empire, Paris, 1964, pp. 265-315;
- Charles-André GILIS, Kasa-Vubu au coeur du drame congolais, Ed. Europe-Afrique, Bruxelles, 1964, pp.62-225;
- Raimondo LURAGHI, Histoire du colonialisme, Des grandes découvertes aux mouvements d'indépendance, Coll. Marabout Université, Ed. Gérard et Cº, Verviers (Belgique), 1967, 312p.
- TSHIMANGA wa Tshibangu, Histoire du Zaïre, CERUKI, Kinshasa, 1976, pp. 85-102, etc.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

interdépendance. Au-delà des champs historiques et des rythmes selon les différents secteurs de la vie, il en existe un autre à l'échelon global qui conditionne finalement les temporalités urbains (1). D'où l'opportunité de fouiller dans les origines profondes les aspects juridiques du fait urbain dans notre pays.

Section 4. La genèse et le cadre juridique de la ville congolaise.

L'orientation des recherches consacrées aux origines des villes africaines s'articule autour de deux thèses diamétralement opposées : d'une part, la thèse classique faisant générer les villes africaines avec l'intrusion européenne, et, d'autre part, la thèse de plus en plus soutenue, que nous appelons thèse africaniste, puisqu'elle fait remonter les villes africaines à l'époque pré-coloniale. Relève de la première thèse notamment la perspective de L. BAECK, qui considère que

> "les agglomérations urbaines sont des phénomènes de date récente en Afrique tropicale. A l'exception de l'Afrique occidentale, où on trouvait des villes variant de quarante à cent mille habitants, l'on peut lire que le continent au Sud du Sahara est restée entièrement rural. Les villes actuelles de l'Afrique (...) ont fait leur apparition avec l'ère coloniale. Elles ne sont donc nullement des villes naturelles, en ce sens qu'elles ne constituent pas une évolution de la culture autochtone (...)"(2).

Cette conception est aujourd'hui dépassée, car battue en brèche par les tenants de plus en plus nombreux, auxquels nous nous

---

(1) B. VERHAEGEN et al., Kisangani 1876-1976 ... o.c., pp.18-19; G. GURVITCH, La vocation actuelle de la sociologie, t.II: Antécédents, P.U.F., Paris, 1963, pp. 325-430.

(2) L. BAECK, "Léopoldville, phénomène urbain africain", in Zaïre, revue congolaise, Vol.X, n° 6, juin 1956, pp. 613-636.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

rallions, estimant qu'il a existé en Afrique longtemps avant l'arrivée des Européens, de grandes agglomérations (ensemble de hameaux), fruit du développement des anciens villages. Certaines de ces agglomérations ont atteint un niveau d'évolution tel qu'elles sont considérées comme de véritables villes ou des centres urbains(1).

Manifestement la rationalité européenne est loin de se marier avec la nôtre. Méconnaître cette réalité conduit inévitablement à des extrapolations on ne peut plus abusives. Car les reverbères, les autoroutes, les routes asphaltées, les ouvrages d'arts (ponts), les grandes artères et les équipements collectifs sont des facteurs liés au progrès technique dont même les villes européennes du Moyen-Age ne disposaient pas. Recourir aux mêmes critères d'appréciation vis-à-vis des villes africaines est ni plus ni moins un manque de réalisme fort regrettable.

Pour revenir à la ville congolaise, il faut se dire que l'histoire de l'urbanisation au Congo dans son contexte actuel s'origine à l'époque de la pénétration européenne et plus précisément à la colonisation qui, en fait, en était l'aboutissement logique. En effet, avant la conférence de Berlin (du 15 novembre 1884 au 26 février 1885), il s'agissait de prendre le plus possible

---

(1) L. de SAINT MOULIN, "Les anciens villages des environs de Kinshasa", in **Etudes d'Histoire Africaine**, Vol.II, 1971, pp.83-119; "Histoire des villes zaïroises", **o.c.**, pp.137-168; "Contribution à l'histoire de Kinshasa", in **Zaïre-Afrique**, n° 108, CEPAS, Kinshasa, Octobre 1976, pp. 461-473; "Les villes d'Afrique", in **Culture et développement**, Vol.X, n°3, Louvain, 1978, pp.446-469; "La formation de l'espace urbain à Kinshasa à la lumière d'une thèse récente", in **Culture et développement**, Vol.XIII, n°3, Louvain, 1981; voir aussi J.L. VELLUT, "Pour une histoire sociale de l'Afrique centrale", in **Culture et développement**, Louvain, s.d.; Bogumil JEWSIEWICKI, "Notes sur l'histoire socio-économique du Congo (1880-1960)", in **Etudes d'Histoire Africaine**, Vol. III, 1972, pp.209-241; et A. LUMENGANESO Kiobe, **o.c.**, pp.11-14.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

de gages et d'affirmer une présence en fondant des postes ou des stations nouvelles qui permettraient, au moment de l'inévitable conflit de partage, de faire valoir des droits d'autorité(1).

Lorsque fut achevé le partage qui explique la balkanisation actuelle de l'Afrique (son morcellement), les nations européennes se trouvèrent en possession de vastes territoires qu'il convenait d'administrer et d'exploiter. Elles ne pouvaient le faire qu'en multipliant les régions et les districts, établissant ainsi un réseau de chefs-lieux où furent mis en place les représentants des autorités centrales. C'est pour l'essentiel ce réseau qui est à l'origine du semis urbain actuel du continent africain et, naturellement, du Congo, notre pays.

Depuis la fin du XIXème siècle, deux trains de mesures ont été prises quant aux villes du Congo. Les premiers concernent le régime foncier, les seconds l'organisation administrative :

> "Les mesures foncières permettent de connaître quelles sont les places perçues à chaque moment par les autorités coloniales comme ayant une valeur centrale justifiant un relèvement des prix de vente ou de location des parcelles et appelant une protection en matière de lotissement et d'urbanisme. Les mesures d'organisation administrative ont érigé progressivement les institutions urbaines actuelles et sont le cadre dans lequel se sont élaborées les archives les plus importantes concernant les villes du Congo"(2).

---

(1) La signature de l'Acte de Berlin fut une véritable charte de la colonisation, c'est-à-dire un acte consacrant le principe du libéralisme économique dans le bassin du Congo et le partage de l'Afrique par les puissances européennes. Il comportait aussi la reconnaissance de l'Etat Indépendant du Congo (E.I.C.) avec Léopold II, roi des Belges, comme souverain. Notre pays devint ainsi propriété personnelle de Léopold II jusqu'en 1908, date de la cession et de l'avènement de la colonie du Congo Belge.

(2) L. de SAINT MOULIN, "Histoire des villes du Zaïre...", a.c., p. 137.

COLLECTION BIBLIOTHEQUE

Il apparaît clairement que le fait urbain est entré dans le droit écrit du Congo comme problème foncier. En effet, le législateur belge signa en tout premier lieu le décret du 09 août 1893 sur la vente et la location des "terres domaniales" - pratique signifiant en fait expropriation (1) - qui prévoyait en son article 10 des tarifs spéciaux pour les terres situées dans les circonscriptions urbaines que déterminera le Gouverneur Général. Puis suivront plusieurs autres textes légaux pour apporter une réglementation sur le lotissement, la construction et l'établissement des cités indigènes dans ces circonscriptions.

La difficulté éprouvée quant à la délimitation effective de ces circonscriptions dans l'espace obligea l'administration coloniale à spécifier à compter de 1910 qu'elles sont constituées, sauf dispositions contraires, par "un cercle ayant pour centre un point déterminé par le Chef de poste et pour rayon une ligne de trois kilomètres" (cf. arrêté royal du 23 février 1910, art. 20). C'est ainsi que les premières circonscriptions urbaines instaurées en 1895 ne purent obtenir une délimitation spatiale plus ou moins bien définie qu'après cette date, et ne furent effectivement constituées qu'en 1915. Cependant, elles ne formaient pas des subdivisions administratives, mais de simples localités dont les limites avaient été fixées en vue de l'application de la loi foncière dont il est question ici. C'était des chefs de district au nombre de quinze dont Kinshasa et Ndolo. L'on y ajouta plus tard, plus précisément en 1898, tout le littoral du Stanley-Pool et Luebo, Lukula en 1902 et Nsona-Ngungu (devenu Thysville, aujourd'hui Mbanza-Ngungu).

On ne peut passer sous silence l'ordonnance du 12 février 1913 qui imposait notamment que les Africains résidant dans les circonscriptions urbaines soient regroupés en un quartier distinct. Cette ordonnance, de par sa nature, apparaît comme un des textes les

---

(1) MALU Mitwensil et KAMBIDI Nsia-Kinguem, "Le public et l'administration en République du Zaïre", in Zaïre-Afrique, n°143, CEPAS, Kinshasa, mars 1980, pp. 165-180.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

plus révélateurs quant aux rapports sociaux entre Blancs et Noirs. Avant les quelques dates reprises ci-avant, aucune norme n'existait.

Il ressort également des documents consultés que le premier réseau des circonscriptions était entièrement situé le long des voies navigables, exception faite pour Lukula et Nsona-Ngungu qui se trouvaient le long des chemins de fer du Mayumbe et de Matadi-Léo. En d'autres termes, le réseau de pénétration européenne correspond aux voies naturelles déjà largement utilisées antérieurement et de nombreux points choisis pour contrôler l'espace au temps colonial avaient déjà une valeur stratégique perçue et exploitée à l'époque précédente :

- dès 1880, par exemple, il y avait à Kinshasa une population d'environ 30.000 habitants vivant dans une large mesure du commerce (même si ces habitants ne formaient pas une seule agglomération);
- l'importance commerciale de Kisangani;
- celle de l'ensemble des voies navigables convergeant vers Kinshasa;
- Bukavu, aussi, pourrait être le site d'un ancien centre d'échange;
- Kikwit doit son développement à la situation en bordure d'une ancienne zone de forte densité de population, etc.

Au regard de tous ces faits, il nous est permis d'affirmer, à la suite de L. de SAINT MOULIN, que le réseau des premières circonscriptions urbaines n'est pas, dans l'ensemble, une innovation coloniale, mais qu'il réorganise plutôt, au profit des pouvoirs coloniaux, les réseaux socio-économiques antérieurs.

La deuxième série de mesures, comme dit plus haut, a créé les cadres administratifs. Les toutes premières villes (Léopoldville et Elisabethville) furent officiellement instituées en 1941, la troisième fut Jadotville (Likasi) en 1943. Les autres villes furent créées beaucoup plus tard dans un contexte différent : Stanleyville (Kisangani), Luluabourg (Kananga), Costermansville (Bukavu) et Coquilathville (Mbandaka) par ordonnance du 06 septembre 1958; Matadi par ordonnance du 23 octobre 1959,Mbuji-Mayi par ordonnance

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

du 03 mai 1967, Bandundu par ordonnance du 21 novembre 1969, Kikwit par ordonnance du 15 mars 1970, Boma, Goma et Kolwezi par ordonnance du 23 juillet 1971.

Mais grosso modo, quatre temps forts marquent les étapes de l'histoire des institutions communales et urbaines congolaises : la période allant de 1923 à 1957 d'abord, ensuite la courte période de 1957 à 1959, puis celle de 1959 à 1968 (1), et, enfin, celle de 1968 à 1982. La première forme d'institution communale a ét introduite au Congo par le décret royal du 12 janvier 1923 portant création et organisation des villes communément connues sous le nom de "districts urbains". Ce décret a voulu répondre aux revendications des colons, surtout des Belges, qui manifestaient leur intérêt pour les affaires publiques en réclamant une part dans l'administration des villes d'avenir du pays. Le district urbain était, en fait, une agglomération limitée au centre urbain, mais à la seule différence qu'il jouissait de la personnalité civile, c'est-à-dire qu'il était autonome par rapport au reste de l'agglomération (art.1er, al.1).

C'est le décret du 23 novembre 1931 qui organisa les centres extra-coutumiers définis comme "des circonscriptions administratives formées de populations non organisées sur la base de la coutume, groupées dans les agglomérations nettement distinctes des agglomérations coutumières et dont l'importance numérique était suffisante pour qu'elles puissent se développer harmonieusement dans tous les domaines"(2). Il s'agissait en fait d'agglomérations d'autochtones ou d'aborigènes et créées artificiellement autour des

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) Francis KIKASSA et Félix VUNDOWE, "Origines et évolution des institutions communales et urbaines au Congo", in Congo-Afrique, n°29, CEPAS, Kinshasa, novembre 1968, pp.449-456. On lira aussi IBONG'Imbwang B.I., "Le Conseil de Province de Léopoldville : place et rôle des représentants africains (1945-1960)", in Zaïre-Afrique, n°186, CEPAS, Kinshasa, juin-juillet-août 1984, pp.343-354.

(2) ISANGO Idi Wanzila, Cours d'Administration des villes, ronéotypé), Ière et IIème licences en Sociologie, Faculté des Sciences Sociales Administratives et Politiques, UNILU, Lubumbashi, 1980-1988.

missions religieuses, des postes d'Etat, de grandes entreprises industrielles et commerciales. La résidence dans les C.E.C. était donc réservée exclusivement aux seules personnes de races non européennes et interdite aux autres (les Blancs), avec son cortège de contradictions. C'est ainsi qu'à Léopoldville, le Comité Urbain s'opposa à la création des C.E.C., d'où la mise sur pied de la formule des "cités indigènes".

Mais entre-temps, l'ordonnance législative n° 288/A.I.M.O. du 25 juin 1941 vint porter des modifications au décret du 12 janvier 1923, au nombre desquelles on peut noter le remplacement de la dénomination "distinct urbain" par celle de "ville" et la dotation de cette ville d'une personnalité juridique propre, contrairement au district urbain qui n'en avait pas. Conformément à cette nouvelle disposition, Léopoldville et Elisabethville acquirent le même jour le statut de ville.

C'est l'ordonnance du 30 juillet 1945 qui institua les cités indigènes. Seule la ville de Léopoldville connut ce genre d'institutions à défaut des C.E.C. Le souci du législateur belge semble avoir été de renforcer le contrôle de l'administration coloniale sur les institutions indigènes des agglomérations urbaines car

> "la différence, loin d'être purement nominale, est considérable. En effet, un Centre Extra-Coutumier est une entité qui possède son budget propre, avec ses recettes et ses dépenses, une administration propre, sa police, etc. C'est en somme, si l'on veut, une sorte de commune : c'est un tout administratif. Une Cité Indigène est une partie d'un autre tout"(1),

c'est-à-dire de Léopoldville autrefois district urbain.

---

(1) Jacques H. HERBOTS, "Les droits fonciers et l'administration à Léopoldville", in Etudes Congolaises, Vol. VI, n°3, C.R.I.S.P. (Bruxelles) et I.N.E.P. (Léopoldville), mars 1964, pp. 22-40.

COLLECTION BIBLIOTHEQUE

> "La Cité Indigène n'a pas de budget propre; les taxes urbaines y perçues alimentent le budget général de la Ville, lequel doit à son tour supporter une partie des dépenses ordinaires de la Cité, une autre partie étant supportée par le budget général de la colonie, sous des formes diverses"(1).

En revanche, la Cité, sous la direction du Commissaire de District chargé de la gestion générale de la Ville, a son administration à elle, qui a pour nom : le Service d'Administration de la Population Noire. Bref, la C.I. se trouvait statutairement à un niveau inférieur à celui des C.E.C.

Vint ensuite le décret du 26 mars 1957, fruit de longues, multiples et difficiles tractations et concessions, qui introduisit officiellement pour la première fois les termes de "commune", "ville", "Bourgmestre" et "Premier Bourgmestre". La commune et la ville constituent deux entités juridiques autonomes, distinctes l'une de l'autre(2). Les incidents du 04 janvier 1959 à Léopoldville, dont le bilan officiel a indiqué 49 morts et 290 blessés pour la population autochtone, précipitèrent le cours des événements. En effet, le message royal et la déclaration gouvernementale du 13 janvier 1959 consécutifs à ces événements avaient promis la démocratisation des institutions du suffrage universel au niveau des communautés de base (territoire, commune, province).

Le décret du 13 octobre 1959 sera la concrétisation de ces promesses, jusqu'à preuve du contraire mielleuses et fallacieuses à la fois. Il est caractérisé par une large démocratisation des institutions communales (davantage d'autonomie organique et financière de celles-ci), aboutissement logique de l'accélération de l'évolution politique de la population congolaise depuis 1955 et 1956, années respectivement du voyage du Roi BAUDOUIN Ier et du Manifeste de la Conscience Africaine dont la parution fut un signe

---

(1) **Ibid.**, pp. 22-40.

(2) Crawford YOUNG, Introduction à la politique congolaise, C.R.I.S.P., Bruxelles, 1968, p. 85 sq.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

annonciateur de la naissance du nationalisme congolais et, avec lui, l'espoir de l'indépendance ouvrit la voie à une vie politique nouvelle pour la population congolaise en général et de la capitale en particulier. La possibilité d'organiser des communes rurales, l'élection au suffrage universel direct, l'instauration du système des collèges échevinaux tant à l'échelon de la ville qu'à celui des communes, la décentralisation de la police administrative (ensemble des mécanismes de contrôle) vers les communes, etc., autant de nouveautés qu'apporta la réforme urbaine de 1959. L'on se souviendra qu'elle continua d'être d'application après l'indépendance. C'est elle qui régit les élections communales de 1965, mais fut abrogée en 1968.

Effectivement la législation de 1959 sur les villes et communes a été abolie par deux ordonnances-lois datées du même 20 janvier 1968. L'ordonnance n° 68/025 porta l'organisation uniforme des villes et communes en général, tandis que celle n° 68/024 constitua une loi particulière portant le statut spécial de la ville autonome de Kinshasa. Cependant, nous pensons que les dispositions de ces deux ordonnannces-lois n'auraient pu être considérées comme un progrès dans l'exercice d'une vie politique démocratique que si les représentants du Parti, le M.P.R. (Mouvement Populaire de la Révolution), placés à la tête des institutions urbaines et communales nouvelles, se considéraient comme les représentants du peuple et pas seulement du parti.

C'est la réforme urbaine de 1973 qui abrogea les textes du 20 janvier 1968. Il s'agit précisément de la loi n° 73/015 du 05 janvier 1973 portant organisation territoriale et administrative de la République et de la loi n° 73/016 du même jour fixant le statut de la ville de Kinshasa. L'on se trouvait ainsi en présence d'un système administratif monolithique fortement centralisé. L'ensemble de la République était subdivisé en Régions, la ville de Kinshasa ayant le statut d'une Région. Les Régions se composaient de Sous-Régions, divisées à leur tour en Zones, et celles-ci en Collectivités composées de Localistés.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Ainsi, les appellations Région et Sous-Région déjà en usage dans le parti devinrent de mise et remplacèrent progressivement celles de province, de district ou ville. La commune urbaine devient la zone comme le territoire. D'où les expressions comme Commissaire de Région, Commissaire Sous-Régional et Commissaire de Zone; les responsables de Collectivités et Localités gardèrent leur appellation de "Chef". Les villes autres que la capitale ne jouissaient plus de la personnalité juridique et demeuraient de simples subdivisions administratives du territoire national. La ville de Kinshasa restait avec l'Etat (Congolais), la seule entité territoriale à avoir une personnalité juridique propre (art.1er, al.1; art.5, al.1 de la loi n° 73/015 et art. 1er, al.1 de la loi n°73/016 portant statut de la ville de Kinshasa). L'appellation "ville" fut généralisée et appliquée à tous les chefs-lieux de Région, de Sous-Régions et de Zones (art.2, al.1 de la loi n° 73/015). Il faut souligner, pour la ville de Kinshasa, dans le cadre de l'uniformisation des structures, la création de Sous-Régions qui, jusque-là, n'avaient pas d'équivalent au niveau de cette ville (Mont Amba, Funa, Tshangu, etc.).

La Deuxième République fut également l'initiatrice de la législation de 1977. Il s'agit de la loi n° 77/028 du 19 novembre 1977 portant organisation des zones et sous-régions urbaines dans le sens de la décentralisation. Ces zones et sous-régions urbaines sont, pour ainsi dire, dotées de la personnalité juridique.

Enfin, l'article 52, alinéa 2 de l'ordonnance-loi n° 82/006 du 25 février 1982 portant organisation territoriale, politique et administrative de la République reconnaît la qualité de ville à :

> "- Toute agglomération urbaine à très forte concentration démographique et ouvrière ayant une population de 100.000 habitants au moins.
> - Tout chef-lieu de Région (ils en avaient déjà le statut).
> - Toute agglomération urbaine jugée stratégique et érigée en ville par une ordonnance du Président du Mouvement Populaire de la Révolution, Président de la République"(1).

---

(1) VUNDUAWE Te Pemako, "La nouvelle organisation territoriale, politique et administrative du Zaïre : ses motivations et sa portée exacte", in Zaïre-Afrique, n°116, CEPAS, Kinshasa, juin-juillet-août 1982, p. 334 sq.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Nous sommes sous ce régime jusqu'à ce jour, malgré le changement intervenu au pays le 17 mai 1997 : la prise de la ville de Kinshasa par les "Askari" de l'Alliance des Forces Démocratiques pour la Libératon du Congo (AFDL). En un mot, la reconnaissance du statut de ville au Congo est une chasse gardée de l'Etat. Et cette ville se veut une entité administrative décentralisée dotée de la personnalité juridique et dont le rythme de croissance mérite un regard - si rapide soit-il - de notre part.

Section 5. Les rythmes de croissance des villes congolaises.

A la lumière des documents officiels et scientifiques qui font, directement ou indirectement, état de l'accroissement des effectifs ayant élu domicile dans les agglomérations citadines, nous pouvons retenir le caractère unique du système colonial belge avec la complicité de certains chefs coutumiers à la solde de l'homme blanc, la législation coloniale en matière de recrutement de la main-d'oeuvre, entre autres l'ordonance de 1931 en rapport avec les mouvements des autochtones vers les villes et l'ordonnance du 12 février 1913 relative à la résidence des Africains dans les circonscriptions urbaines, et enfin l'accroissement naturel, comme principaux facteurs ayant déterminé le croît démographique des centres urbains.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Tableau n°1 : Taux de croissance des villes du Congo par province.

Régions (par ordre d'importance)	Taux annuel d'accroissement 1958-1970 en %	Taux annuel d'accroissement 1948-1958 en %
1. Bandundu	13,0	6,0
2. Kinshasa	11,2	11,4
3. Kivu	10,4	9,8
4. Les 2 Kasaï	9,5	13,0
5. Equateur	9,1	10,3
6. Bas-Zaïre	7,1	8,9
7. Haut-Zaïre	6,6	6,7
8. Shaba	5,7	7,0
Ensemble	8,8	9,0

Source: L. de SAINT MOULIN, "Histoire des villes du Zaïre...", a.c.

Il ressort de ce tableau que l'urbanisation du Bandundu s'est considérablement accélérée de 1958 à 1970. Cela peut s'expliquer par l'insécurité ayant régné dans les campagnes de cette région à l'époque des rébellions. Le développement rapide des centres du Kivu et des 2 Kasaï est incontestablement lié à la forte densité de la population existant en nombreuses communes de ces provinces. Pour le cas de la ville de Bukavu, par exemple, il a été établi que l'immigration résulte dans une large mesure de la pression démographique existant dans les milieux ruraux environnants.

Les centres qui se développent le plus rapidement à l'Equateur sont Mbandaka, Bumba, Lisala, Boende et tout récemment Gbadolite. Leur croissance est due au sous-équipement particulièrement grave des zones rurales de la cuvette centrale et du plateau de Gemena. Le faible taux du Bas-Congo et de la Province Orientale s'explique sans doute d'une part, par l'attraction de Kinshasa qui exerce une concurrence considérable sur les villes de l'Ouest du pays et, d'autre part, par la situation de Kisangani dans une forêt

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

dense très peu peuplée ainsi que par la pauvreté du réseau de communication dans les savanes septentrionales du pays. Au Katanga, enfin, la faible densité de la population se conjugue avec l'étroitesse du marché de l'emploi dans les centres miniers.

Tableau nº 2 : Population globale des principales villes (1950-1970).

Ville	Années			
	1950	1955	1958	1970
Kinshasa	197.669	332.230	367.979	1.323.038
Mbandaka	15.161	29.805	56.622	107.910
Kisangani	45.874	60.742	109.607	229.596
Bukavu	19.671	30.584	48.269	134.871
Lubumbashi	95.439	131.184	171.447	318.000
Kananga	21.202	47.049	107.346	428.960
Likasi	48.488	60.363	73.605	146.154
Matadi	36.942	69.945	61.661	110.436
Kikwit	8.658	13.024	14.530	111.966
Mbuji-Mayi	-	-	69.814	256.154

N.B.: Population congolaise : - 1958 : 13.540.182
- 1970 : 20.705.834

Sources : - Commissariat Général du Fonds du Roi et de l'Urbanisme, Léopoldville, janvier 1959;
- Service des Statistiques, 1960;
- Ministère de l'Intérieur, République Démocratique du Congo, août 1970.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Tableau n°3 : Evolution démographique : 1945-1970.

ANNEE	POPULATION TOTALE		POPULATION URBAINE		
	Nombre absolu	Indice	Nombre absolu	Indice	% de la population totale
1945	10.508.449	100	1.565.401	100	14,89
1950	11.331.793	108	2.162.397	138	19,08
1951	11.593.494	110	2.342.528	150	20,02
1952	11.788.711	112	2.425.062	155	20,57
1953	12.062.159	114	2.586.919	165	21,51
1954	12.317.326	117	2.708.409	173	21,98
1955	12.562.631	120	2.850.084	182	22,69
1956	12.843.574	122	2.937.108	188	22,87
1957	13.174.883	125	3.047.734	195	23,13
1958	13.540.834	129	3.079.407	197	23,70
1970	20.705.834	-	-	-	-

Sources: - République Démocratique du Congo, Ministère de l'Intérieur;
- Rapport annuel sur l'administration de la Colonie du Congo belge, présenté aux Chambres Législatives, Bruxelles, 1945-1946, 1947, etc., 1959.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Les tableaux n°s 2 et 3 attestent qu'à peu près 30 % des congolais vivent dans des agglémorations urbaines (ou semi-urbaines). En 1966, le taux d'accroissement naturel pour cent à l'exclusion de tout autre facteur, entre 1955 et 1966, s'élève à 1,8 pour le milieu rural, à 3,7 pour les agglomérations mixtes et à 4,3 pour le milieu urbain.

Dix villes en 1970, contre quatre en 1958, ont plus de cent mille habitants; l'une d'elles, la capitale, a largement dépassé le million. La population kinoise a accru dans des proportions considérables. Kananga a connu une progression particulièrement forte et arrive (bien loin) derrière Kinshasa mais nettement

devant Lubumbashi, qui jusque-là occupait la deuxième position démographique. Au total, quarante-deux centres urbains se sont engagés dans une croissance telle qu'un retour en arrière n'est plus envisageable (1). A la base il y a, certes, le croît naturel, sociologiquement explicable par tout un faisceau de facteurs (la conception nataliste des Africains en général, les performances réalisées par la médecine et la technologie modernes, l'amélioration des conditions hygiéniques de la population, etc.). Mais le poids de l'exode rural n'est pas à minimiser dans l'intelligibilité du phénomène faisant l'objet de la présente section. Les données chiffrées ci-dessous parlent d'elles-mêmes.

Tableau n° 4: Mouvement naturel et exode rural au Congo de 1935 à 1985.

ANNEE	Accroissements totaux	Accroisement naturel	Accroissement par migration	(1) % (3)
1935-1948	379,904	78,467	301,487	79,3
1949-1956	651,869	283,400	368,469	56,5
1957-1975	5,224,531	1.764,464	3.450,067	66,2
1976-1985	5,224,929	2.124,261	3,100,668	59,3
TOTAL	11,471,233	4,250,592	7,220,641	65,3

Source: B.E.A.U., Réseau Urbain du Zaïre, Esquisse descriptive, Kinshasa, 1970.

Si la population congolaise qui vivait encore en campagne en 1975 a été estimée à 71,3 %(2), de nos jours comme nous l'avons

---

(1) L. de SAINT MOULIN, "Histoire des villes...", a.c., p.149.

(2) Joseph BOUTE ET L. de SAINT MOULIN, Perspectives démographiques régionales (1975-1985), Département du Plan, Kinshasa,1978, pp.9-19.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

dit dans l'introduction de la présente étude, plus de la moitié de la population du Congo, qui sera vraisemblablement en l'an 2.000 de 45 à 50 millions d'habitants ou légèrement plus, vivra et mourra en milieu urbain. Ce qui transparaît, bien qu'indirectement, dans le réseau urbain de notre pays.

Section 6. Le "réseau urbain" et l'organisation de l'espace urbain au Congo.

A partir du recensement de 1970, une carte des villes du Congo a été établie. Dans l'ensemble, elle reste valable jusqu'à ce jour. L. de SAINT MOULIN interprète ce semis urbain en distinguant trois axes principaux dont Kinshasa est la plaque tournante(1).

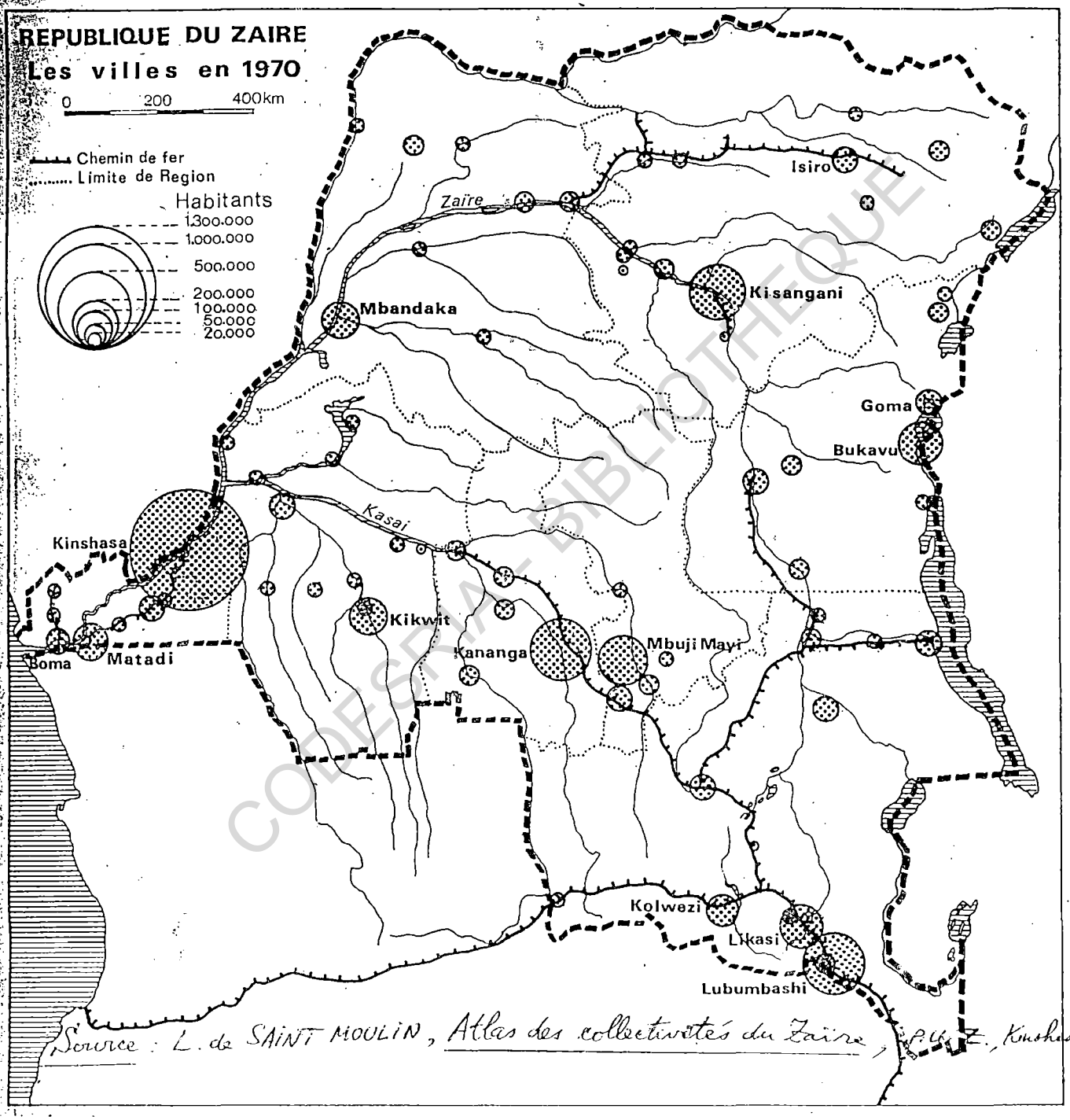
Le premier établit la liaison entre l'Atlantique, le Mayumbe et la capitale. Les deux autres relient Kinshasa au Nord-Est et au Sud-Est du pays. Le plus important est celui de Lubumbashi par le Kwilu et le Kasaï; le second axe est celui de la Province Orientale par Mbandaka, Lisala et Bumba. A partir de ce point, il se divise en deux branches : l'une suivant le fleuve jusqu'à Kisangani; l'autre empruntant la vallée de l'Itimbiri pour gagner les plateaux de la rive gauche de l'Uele, où fut construit le chemin de fer d'Isiro et Mungbere. Un dernier axe est esquissé dans le réseau urbain du Congo; il est orienté Nord-Sud et comporte deux branches parallèles ; l'une suit la vallée du fleuve Congo, du Katanga à Kisangani par Manono et Kindu; l'autre s'égrène le long du fossé des grands lacs et traduit notamment les courants économiques allant du lac Tanganyika à Bukavu, Goma, Butembo et Bunia. MAYAYA I.M. n'avait donc pas tort d'en tirer la conclusion suivante :

---

(1) L. de SAINT MOULIN, "Histoire des villes ...", a.c., p. 145; voir aussi la carte mise à jour par le même auteur dans Atlas des Collectivités du Zaïre, P.U.Z., Kinshasa, 1976, p. 17.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Le réseau urbain du Congo.



CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Source : L. de SAINT MOULIN, Atlas des collectivités du Zaire, P.U.Z., Kinshasa, 1976, p.

> "Dire que les Belges ont créé les villes congolaises ne reste (...) pas une figure de style. Les modifications apportées et les orientations données à ce phénomène par l'injection du colonialisme ont eu un effet global tel que l'on peut affirmer qu'il s'agit d'une oeuvre originale. C'est cette urbanisation-ci, et non la précédente, qui marque de son empreinte l'espace national par sa force technologique, mais aussi par ses potentialités multiples, par ses capacités de changement et surtout par la présence du fait colonial qui le sous-tend. Cette urbanisation, aidée par la brutalité coloniale, a bousculé sans ménagement la vieille urbanisation traditionnelle, l'a anémiée ou détruite"(1).

L'aménagement du territoire est "l'ensemble des techniques d'organisation de l'espace par lesquelles l'homme s'efforce d'adapter son environnement aux objectifs de la société à laquelle il appartient"(2). Tout aménagement du territoire est, pour ainsi dire, porteur d'un projet de société, d'où l'importance de connaître la façon dont l'espace national s'est progressivement organisé. Mais il se trouve que la distribution géographique des villes dans notre pays est loin d'être un véritable réseau dans l'acception sociologique du terme. La naissance et la croissance de nos villes apparaissent comme tributaires de l'orientation économique générale ou des forces historiques diverses ayant rythmé la vie socio-politique nationale : la colonisation, l'indépendance, la rébellion, la sécession, l'exode rural, etc. D'autres activités sont venues se greffer dans la machine urbaine au gré des événements voire des humeurs, exception faite peut-être pour les quelques innovations telles que la construction des chemins de fer Aketi-Bumba, Isiro-Mungbere, d'une part,et celle de nouveaux ports

---

(1) MAYAYA I.M., Intégration urbaine de Lubumbashi ..., o.c., p. 99.

(2) L. de SAINT MOULIN, "Aménagement du territoire et projet de société au Zaïre", in Zaïre-Afrique, n° 200, CEPAS, Kinshasa, décembre 1985, pp. 583-594.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

comme M'Toa (à Kalemie dans la province du Katanga) et Irebu (à l'Equateur), d'autre part.

Rentre dans cette catégorie la ville de Gbadolite située au Nord du pays et dont la création est intervenue après l'indépendance, précisément pendant la seconde République. D'autres centres ne sont pas en reste : Masi-Manimba, Butembo, Goma, Bukavu, etc. qui, apparemment s'ouvrent au commerce grâce probablement à l'amélioration des moyens de communications. Rien d'étonnant face à cette dynamique inhérente à la logique du social. Mais ce qui est surprenant, c'est plutôt l'absence systématique d'une politique réelle d'aménagement de l'espace congolais qui consisterait en une hiérarchisation consciente, concertée et cohérente des lieux depuis la campagne jusqu'à la grande ville. De sorte que l'espace national soit suffisamment différencié par une trame de petites, moyennes et grandes villes, avec entre chaque type de centre, des relations fonctionnelles précises, des mouvements bien réglés des hommes, des capitaux et des marchandises(1).

Les maîtres coloniaux avaient leurs objectifs, et ils sont connus. Le semis urbain issu de cette période ne se devait de s'inscrire que dans cette perspective-là. Au lendemain de l'accession du pays à la souveraineté tant nationale qu'internationale, les nouveaux législateurs auraient dû repenser l'utilisation de l'espace national en fonction des besoins fondamentaux de la majeure partie de la population. Autrement dit, la reconquête du pouvoir économique et la réorientation de la vie sociale sur base des intérêts intérieurs ne deviendront effectives qu'à partir du moment où un nouvel aménagement du territoire les imposera structurellement. Deux transformations en cours semblent en indiquer les voies, en l'occurrence les accroissements démographiques et le progrès technique(2).

---

(1) WINGENGA W.E., o.c., p. 116.

(2) République du Zaïre, Département des Travaux Publics et de l'Aménagement du Territoire, B.E.A.U., Aménagement du territoire. Esquisse d'un schéma national, Kinshasa, 1982, pp.8-13.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Quand bien même les disparités demeurent marquées à l'intérieur des villes, la pression politique de la majorité s'impose d'ores et déjà quant à la redistribution des investissements en fonction des intérêts intérieurs. Si la nationale Matadi-Kinshasa fut, pour l'essentiel, la matérialisation des aspirations économiques des entreprises, il n'en demeure pas moins vrai que la route asphaltée Kinshasa-Kikwit visait à ravitailler la capitale et à desservir la population des zones traversées. En outre, la diffusion quasi généralisée de l'audio-visuel (radio et télévision) a généré dans une large mesure la conscience nationale. Le nombre déjà impressionnant des automobiles devrait pousser la population à entrevoir la mise sur pied d'un réseau de voirie primaire revêtue approprié, pendant que les sociétés d'exportation continuent à avoir la main-mise sur la gestion des chemins de fer.

L'idéal serait peut-être de concevoir une armature nationale de routes asphaltées, dont l'axe le plus fondamental irait de Banana à Bukavu, en y intégrant autant que faire se peut les crêtes du peuplement que sont ostensiblement Tshikapa, Kananga, Mbuji-Mayi et bien entendu Kabinda et Kasongo. L'axe dont il est question ici se ramifierait dans les zones peuplées de l'Est du pays jusqu'aux confins du Soudan et, plus tard, vers la province du Katanga. L'on prévoirait un axe complémentaire en vue de rentabiliser davantage le travail abattu par les populations du plateau de Gemena et de celui des Uele. De liaisons supplémentaires viendraient petit à petit consolider, voire cimenter cet ensemble, implantant ainsi une sorte d'épine dorsale pour les deux tiers de la population de la République (1), et le tout en tenant parcimonieusement compte d'autres investissements publics tels que la santé et l'instruction.

---

(1) L. de SAINT MOULIN, Atlas des collectivités .... o.c., pp. 20-21.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Subsidiairement à ce qui est dit ici, il faut compter avec la détérioration des termes de l'échange qui doit être contrée absolument par la diversification de la production économique. De la même manière, certaines productions agricoles imposée doivent être réorientées en fonction des intérêts intérieurs. Il est temps de mettre une fois pour toutes une croix sur le productivisme de triste mémoire. Conformément aux options salutaires levées au niveau de la Conférence Nationale Souveraine de 1992, l'énergie électrique doit être rendue plus accessible aux habitants avant de l'exporter en dehors des frontières nationales, parfois à des milliers de kilomètres.

Tout ceci doit être mu et entretenu par la volonté politique d'assurer l'autosuffisance alimentaire sur le plan interne. Et les ressources ainsi mobilisées devront être disputées à ceux-là même qui trouvent leur avantage dans le maintien du système actuel, caractérisé essentiellement par un faisceau de villes utilitaires, sans lien organique avec le reste du territoire national. Telle se présente, à notre sens, la nouvelle optique sur les investissements à concrétiser et les énergies dont on a besoin pour affronter la "bataille du développement". Ce qui nous amène au cadre empirique de notre travail, car la fin de ce deuxième chapitre, faut-il le souligner, met également un terme à sa partie théorique essentiellement consacrée aux présupposés théoriques, c'est-à-dire en fait à la définition des concepts fondamentaux, d'une part, et à la ville congolaise en tant qu'objet de connaissance, d'autre part.

* *

*

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

CHAPITRE TROISIEME : PRESENTATION DU TERRAIN D'ENQUETE.

"La ville de Kinshasa ne peut être considérée comme une juxtaposition de zones semblables; il ne suffit pas pour la connaître d'en avoir visité un ou deux quartiers".

R.P. Léon de SAINT MOULIN, Esquisse sociologique...", a.c., p.316.

Au début de la colonisation, la localisation des premières villes qui deviendront souvent les capitales des colonies, obéit à un certain objectif, à savoir relier la métropole aux territoires d'Outre-Mer. D'où l'emplacement le long des cotes de nombreuses capitales africaines dont Kinshasa, une "des villes de l'Afrique intertropicale, la plus exceptionnelle. C'est, disent J. FLOURIOT et R. de MAXIMY, la seule qui soit en même temps capitale, millionnaire et située loin de la mer ... C'est la véritable porte de l'Afrique Centrale intérieure"(1).

Mais pour comprendre les origines profondes et les caractéristiques principales de notre terrain d'investigation, il sied de consacrer les cinq sections du présent chapitre respectivement à sa situation géographique, à sa genèse ainsi qu'à sa brève histoire, à son espace social urbain, à son cadre socio-démographique et à la catégorisation socio-professionnelle de ses habitants.

Section 1. Situation géographique de Kinshasa.

La "Région Urbaine" de Kinshasa, c'est cette partie de la République du Congo qui s'étend au Nord-Ouest sur la rive gauche du fleuve. Elle est limitée au Nord par le fleuve Congo formant ainsi

---

(1) J. FLOURIOT et R. de MAXIMY, Atlas de Kinshasa, cité par M. PAIN, o.c., p. 13.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

une frontière naturelle entre le Congo et la République du Congo-Brazzaville; à l'Est par la Province de Bandundu; au Sud par celle du Bas-Congo et à l'Ouest par le fleuve Congo(1).

Ses coordonnées géographiques sont les suivantes : 4°19" de latitude Sud et 15°18" de longitude Est (2). Son relief est composé d'une plaine marécageuse et alluviale dont l'altitude varie entre 275 et 300 m et d'une région de collines d'une altitude allant de 310 à 370 m. On peut citer parmi elles : les monts Ngafula, Ngaliema, Amba, les plateaux de Kimwenza et de Binza.

Au regard de certaines études pédologiques, cette plaine serait à l'origine une vaste dépression et le résultat de l'expansion d'un pool en disparition qui, dans le temps, s'étendait jusqu'aux collines de Kimwenza et au plateau du Kwango. En aval de Maluku, sur une longueur de 30 Km, le fleuve Congo à 25 Km de large. C'est pourquoi STANLEY pensa, le jour de son arrivée à cet endroit, qu'il s'agissait d'une mer. Il donna à cette partie du fleuve, située entre Kinshasa et Brazzaville, le nom de Stanley Pool (Etang de Stanley). D'autres sources, en revanche, soutiennent que ce nom vient des "indigènes" qui la surnommèrent d'abord "Stanley N'Soussou" ou "Stanley, la Poule", qu'on a traduit en "Stanley Pool"(3). Au delà de la polémique, c'est ce que nous appelons aujourd'hui le Pool Malebo.

Sur le plan hydrographique, le site sur lequel est bâtie la ville se trouve drainé par des rivières dont les plus importantes sont la N'djili et la N'sele qui, riches en terres alluviales, forment les vallées favorables aux cultures maraîchères et vivrières. Il est également de petites rivières qui, à l'instar de la

---

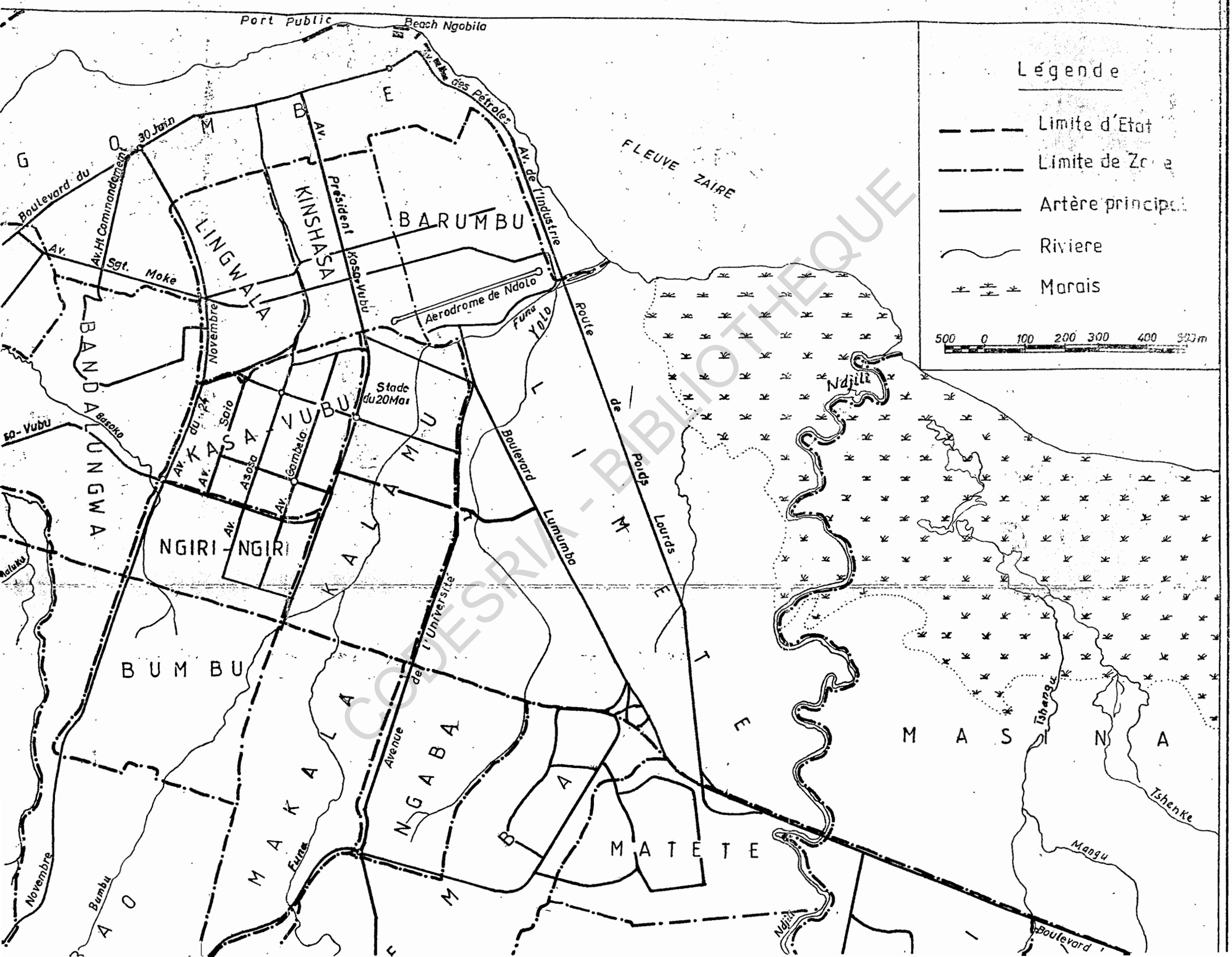
(1) MBUMBA Ngimbi, Kinshasa 1881-1981, 100 ans après Stanley. Problèmes et avenir d'une ville, C.R.P., Kinshasa, 1982, p.17.

(2) B.E.A.U., Atlas de Kinshasa.

(3) Cf. Albert MAURICE, Stanley. Lettres inédites, Office de Publicité, S.A., Editeurs, Bruxelles, 1955, p.31.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

PLAN DE LA VILLE DE KINSHASA



CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

N'djili et de N'sele, se jettent dans le fleuve Congo. C'est le cas de la Gombe, de la Funa, de la Basoko et de la Ndolo. Les ruisseaux de Kinshasa sont : Lubudi, Lukunga, Binza, Mampenza, Makelele, Yolo, Matete, Bandalungwa, Tshangu et Tshenke. Ils ont des débits aux variations saisonnières propres au climat tropical. En effet, il existe à Kinshasa deux saisons : la saison sèche va de mai à septembre et celle des pluies, d'octobre à mai. Ce qui implique que les eaux des ruisseaux débordent à la suite de fortes pluies et tarissent presque pendant la saison sèche. La saison pluvieuse est coupée par une petite saison sèche vers le mois de janvier.

Mais le climat de la capitale n'est pas le même partout. La plaine connaît un climat lourd et chaud tandis que dans les collines, en raison de la haute altitude, le climat paraît plus doux. La lourdeur est surtout provoquée par les déboisements systématiques s'opérant aux abords immédiats de la capitale ainsi que par les constructions en ciment. La température moyenne annuelle de Kinshasa est supérieure à 18° (généralement, elle est toujours élevée).

Au Congo, Kinshasa n'est pas que capitale administrative et politique; elle est aussi le plus grand centre économique et commercial. C'est, en outre, l'une des grandes métropoles de l'Afrique noire. Pendant la IIème République, la ville de Kinshasa était érigée en 11ème Région du pays. Elle s'étend sur une superficie de 9.965 Km^2 (Maluku et N'Sele inclus), soit 0,4 % de la superficie totale du Congo, avec une population évaluée, en 1985, à 2.778.281 (1). Cette dernière donnée chiffrée est à prendre avec réserve car, en réalité, il est impossible, dans l'état actuel des choses, de connaître le nombre exact d'habitants à Kinshasa vu le grand nombre d'irréguliers, aujourd'hui plus qu'hier.

---

(1) Le Panorama des 20 ans du Mouvement Populaire de la Révolution, Kinshasa, 1987, p. 318. Voir aussi Annexe à l'Arrêté Départemental n° 86/0677 du 20 décembre 1986 portant proclamation des résultats du recensement général 1985 de la population de la République du Zaïre.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

En dehors de multiples services administratifs étatiques et para-étatiques dont elles regorge, cette ville dispose d'un grand nombre d'industries manufacturières et occupe la première place dans l'industrie textile, chimique et alimentaire dans le pays. Avec ses 3.000.000 d'habitants environ, Kinshasa constitue un vaste marché d'écoulement et de consommation de produits agricoles provenant principalement des provinces de Bandundu, du Bas-Congo, de l'Equateur, du Haut-Congo et des deux Kivu (le Nord et le Sud-Kivu).

Kinshasa et ses environs disposent des aires à vocation agricole où se développent les cultures maraîchères et des activités agro-industrielles. Cette ville est la principale consommatrice de l'énergie électrique fournie par les centrales hydro-électriques du Bas-Congo et à tout le moins par le Barrage d'Inga. Carrefour des échanges commerciaux nationaux et internationaux, Kinshasa est reliée au reste du Congo et du monde par son aéroport international de N'djili, situé à 25 km du centre-ville ainsi que l'aéroport secondaire de Ndolo pour l'usage de petits porteurs et des aéronefs militaitres.

A l'époque où nous faisions notre terrain, la ville était exploitée par sept grandes sociétés de transport en commun. Il s'agit de la SOTRAZ (la Société de Transport Zaïrois, créée en 1978), la SITAZ (la Société d'Investissement et de Transport du Zaïre, créée en 1984) qui a récupéré les installations de la défunte S.T.K. (la Société des Transports Kinois), l'O.T.C.Z. (l'office des Transports en Commun du Zaïre, créé le 27 mai 1970 sur les cendres de la T.C.L., Société de Transport en Commun de Léopoldville, fondée, elle, le 17 novembre 1954), l'Auto-Service Zaïre, la SOZAMACO, le City Train et le TRANZAM (le Transport Zaïro-Marocain). A ces grandes sociétés de transport en commun, il faut ajouter de multiples voitures taxi et mini-bus, sans oublier les camionnettes Peugeot 404 appelées "kimalumalu" (" qui vont vite-vite", en kikongo, une des langues vernaculaires du pays) et les "fula-fula" qui effectivement roulent souvent à très grande vitesse.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Kinshasa dispose également d'une infractruture ferroviaire d'intérêt urbain et inter-régional exploitée par l'ONATRA (l'Office National des Transports) pour le compte de la S.N.C.C. (la Société Nationale des Chemins de Fer du Congo) créée en 1974. Sa voie fluviale, exploitée par le même ONATRA, permet des échanges commerciaux des denrées alimentaires et le transport des personnes entre la ville de Kinshasa et d'autres provinces telles que le Bandundu, l'Equateur, le Haut-Congo et le Kasaï-Oriental. La liaison entre Kinshasa et Brazzaville est assurée par les vedettes de l'ONATRA et celles d'une compagnie congolaise similaire.

D'un point de vue culturel, Kinshasa abrite depuis 1954 l'ex-Université Lovanium (actuelle Université de Kinshasa), en plus d'innombrables écoles et instituts supérieurs officiels et privés. Ce qui fait de la capitale un haut lieu de savoir dont le rayonnement s'étend bon gré mal gré sur tout le pays. On trouve à Kinshasa des orchestres, des troupes théâtrales, des organisations sportives de tous genres, des salles de cinéma, des maisons d'édition, des bibliothèques, des archives, des musées, des bars, des hôtels et des "nganda" qui directement ou indirectement façonnent la vie des Kinois. La radio et la télévision ne sont pas en reste. Nous y reviendrons avec force détails dans la mesure où cet aspect constitue l'épicentre même de nos préoccupations.

Au plan religieux, outre les quatre principales confessions (catholique, protestante, kimbanguiste et islamique), de multiples sectes religieuses y prolifèrent. L'on parle des groupes de prière charismatiques et des mouvements philosophico-spiritualistes comme Mpeve a Longo, Ebale Mbonge, Dieu Kadima, Bima, IIIème Testament, Témoins du Christ et de Jéhovah, Maïkari-Congo, Rose-Croix AMORC, Martinistes, Francs-Maçons, Way et bien d'autres. La liste serait festidieuse à égrener.

Les principales langues parlées à Kinshasa sont le français, le lingala, le kikongo, le swahili et le tshiluba. Vers 1930, le lingala avait réussi à s'imposer avec le kikongo comme langues vernaculaires principales de la capitale. Il connaît depuis

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

un certain temps une émergence par rapport aux trois autres langues nationales qui semblent être condamnées aux relations de simple voisinage : "le lingala est une langue de communication dans l'énorme ville de Kinshasa", affirme J.M. ELA (1). Même le français, langue officielle héritée du colonisateur, apparaît de plus en plus comme un idiome étranger, réservé à l'école intellectuelle. Le lingala, c'est la langue de l'armée, des orchestres, des commerçants, des agents de l'administration, des athlètes, des supporteurs, des associations, des élèves, des étudiants et des chômeurs.

Sur le plan morphologique de la ville, l'Etude socio-démographique a distingué six grandes zones suivant la chronologie de leur création et le type d'habitat :

1. Zone résidentielle (Gombe, Limete, Ngaliema);
2. Nouvelles cités (Kasa-Vubu, Ngiri-Ngiri, Kalamu);
3. Anciennes cités (Barumbu, Lingwala, Kinshasa);
4. Cités planifiées (Bandalungwa, N'djili, Lemba, Matete);
5. Extension-Sud (Ngaba, Selembao, Makala);
6. Excentriques (Mont-Ngafula, Masina, Kisenso, Kimbanseke, N'Sele et Maluku)(2).

---

(1) J.-M. ELA, o.c., p.57.

(2) O.N.R.D., Etude socio-démographique ..., o.c., p. 136. Au total vingt-deux zones sur vingt-quatre. Il en manque deux, à savoir Bumbu (extension-Sud) et Kintambo (ancienne cité). En outre, nous limiterons, pour notre part, le secteur des Nouvelles cités à Kasa-Vubu et Ngiri-Ngiri dans la partie Nord. Le Sud de Ngiri-Ngiri au-delà du complexe scolaire, est en fait une zone d'extension à rapprocher des extensions Sud. Kalamu, habituellement rattaché aux Nouvelles cités, est à en dissocier. Matonge, Yolo et le camp Kauka sont à joindre aux Cités planifiées. Le quartier (de) Kimbangu, entre Ngiri-Ngiri et Yolo est caractéristique des zones d'extension.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Dans l'ensemble, cele est d'autant plus vrai que du Mont Ngaliema, un des points les plus élevés de Kinshasa, une oeillade suffirait pour constater quelques reliques de la logique coloniale belge (c'est-à-dire l'urbanisme ségrégatif initial) sur le tissu urbain de la capitale : d'une part, les quartiers résidentiels de haut standing (quartiers cossus) et, d'autre part, les quartiers habités par la masse populaire (quartiers "popus"), séparés les uns des autres par une zone tampon instrumentalisée par la juxtaposition de vastes espaces verts (le terrain du golf), de missions (Notre Dame de Fatima), du camp militaire Lufungula, de la RENAPI (Régie Nationale d'Approvisionnements et Imprimeries, ex-RATELESCO et ex-SAMAFOS), de l'Institut Géographique, d'un terrain de football, du jardin zoologique, du jardin botanique appelé Parc de la Révolution - Deuxième République oblige -, anciennement Parck de Bock (1), du marché central, de quelque services publics, des écoles et, plus loin, du rail (2). Il en fut de même de Kintambo colonial où la gare et la voie ferrée séparaient la "ville indigène" de "ville européenne".

C'est ainsi que, dans le cadre de la croissance spatiale de Kinshasa, M. PAIN parle de trois villes, de trois types d'urbanisation (3). Nous avons apprécié la justesse de ce point de vue d'autant plus que l'occupation du site, comme nous le verrons plus loin, a été marquée à ses débuts par les contraintes naturelles et l'implantation du noyau colonial. Plus tard, l'action des administrateurs et la puissance des intérêts privés conditionnent une ossature qui, nous l'avons dit, marque encore le paysage. Enfin,

---

(1) Du nom de son créateur alors Commissaire de District.

(2) La "cité" s'appelait "le Belge" ("Belesi") parce qu'elle était l'oeuvre du colonisateur. Paradoxalement, après une certaine heure, aucun Belge ne pouvait y pénétrer, tout comme le personnel de maison ne pouvait rentrer chez lui le soir sans laisser-passer, après le couvre-feu.

(3) M. PAIN, <u>o.c.</u>, pp. 98-120.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

l'échec des plans d'urbanisme récents amène de nos jours une urbanisation à la fois sauvage et incontrôlée. Les Cités planifiées, par exemple, représentent la troisième génération des quartiers kinois.

Plus loin, c'est la zone d'extension Sud qui s'étend de Bandalungwa à Lemba et qui comprend les communes de Selembao, Bumbu, Makala et Ngaba ainsi que les quartiers Mombele de Limete, Kimbangu de Kalamu, ex-Sinaleo de Ngiri-Ngiri (actuellement hôpital Mama Yemo extension de Bumbu) et Selembao de Bandalungwa. Cet ensemble est relativement proche dans anciens équipements urbains, et il peut donc en bénéficier dans une certaine mesure.

En revanche, la zone des excentriques, comme son nom l'indique, comprend les quartiers les plus éloignés de l'ancienne ville; elle regroupe toutes les extensions périphériques, soit les nouveaux quartiers de Kintambo, Ngaliema et N'djili, le quartier Kingabwa de Limete et les communes de Kisenso, Kimbanseke et Masina. Cette zone est géographiquement très dispersée, mais elle est située par majorité au Sud-Est qui apparaît comme "l'exutoire naturel de Léo", D'où l'importance que prennent de plus en plus Kinkole, N'Sele et même Maluku en matière de loisirs.

La conquête des pentes dans ces zones d'occupation relativement récente entraîne des plus fortes contraintes qu'ait jamais connues l'urbanisme kinois : un site ravagé par l'érosion anthropique. Couvrant actuellement plus de 6.000 ha, ces zones souffrent d'une carence générale d'équipement collectif. Nombreuses sont les parties mal drainées, notamment au pied des collines. La mobilisation des versants non protégés et par suite instables s'accompagne d'un ensablement important que les cours d'eau n'arrivent pas à exporter. L'absence de collecteurs pour l'évacuation des eaux usées et des matières fécales entraîne une pollution de la nappe phréatique.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Or, nombre de squatters s'approvisionnent dans la nappe phréatique à partir de puits sommaires, parfois profonds d'une dizaine de mètres lorsqu'on est sur des interfluves, ou en utilisant directement l'eau des rivières. Les risques d'une contamination sont grands. D'ailleurs, les statistiques sur la morbidité le prouvent à suffisance. L'on rencontre plus de personnes atteintes de pararitose dans les zones périphériques que dans la noyau urbain primitif.

Sur le plan juridique, nous rappellerons tout simplement qu'à la suite de l'ordonnance-loi n° 68/024 du 20 janvier 1968 et celle n° 78/008 bis du 20 janvier 1978, le statut de la ville de Kinshasa est fixé par l'ordonnance-loi n° 82.008 du 25 février 1982 au terme de laquelle Kinshasa devient, au plan de l'organisation administrative, l'équivalent d'une province (art. 1er). Elle est subdivisée, comme nous l'avons mentionné plus haut, en vingt-quatre communes urbaines, en l'occurrence par ordre alphabétique Bandalungwa, Barumbu, Bumbu, Gombe, Kalamu, Kasa-Vubu, Kimbanseke, Kinshasa, Kintambo, Kisenso, Lemba, Limete, Lingwala, Makala, Maluku, Masina, Matete, Mont-Ngafula, N'djili, Ngaba, Ngaliema, Ngiri-Ngiri, N'Sele et Selembao (1). Kinshasa est la capitale de la République du Congo. Mais historiquement parlant, que peut-on retenir des origines profondes ou tout simplement du passé de l'agglomération dont il est question ici ?

Section 2 . Genèse et brève histoire de Kinshasa.

Quoi qu'on en dise, l'histoire est plus qu'une simple reconduction du passé du fait qu'elle s'enracine dans le présent. Son interrogation est la nôtre, et se développe à partir de nos préoccupations, c'est-à-dire à partir du réel que nous percevons et qui nous amène à dépasser l'actualité, dans la quête d'une explication plus profonde de ce que nous vivons. Dans une de ses nombreuses publications, MUYA KAMWANGA opine :

---

(1) O.N.R.D., Répertoire des superfices des Provinces, Districts, Territoires et Villes de la République Démocratique du Congo, Kinshasa, 1970, p. 5.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

> "Les Africains n'ont pas d'histoire, a-t-on dit et écrit. Les auteurs de cette assertion n'ignorent pas que toute société, si étrange paraisse-t-elle, a son passé; qu'elle a, selon sa voie, produit des idées, des valeurs et des normes propres, et qu'elle a développé une sensibilité, un comportement et des activités spécifiques. En dernière analyse, ce n'est donc pas notre passé qu'on nous dénie. Ce que l'on ne nous reconnaît pas, c'est la conscience de notre passé"(1).

Nous souscrivons à cette prise de position car nous sommes convaincu que le passé est un guide sûr pour le présent. Il n'est pas de l'histoire morte; il est la matière vivante avec laquelle l'homme se fait lui-même et édifie l'avenir. C'est comme une flèche: avant de la projeter vers l'avant, on doit d'abord ramener la corde en arrière afin d'imprimer à la flèche la force nécessaire qui la projettera aussi loin que possible. En un mot, le présent explique tout autant le passé que le passé explique le présent. L'histoire doit donc être pour notre peuple les phares pour régler notre vitesse de l'avenir.

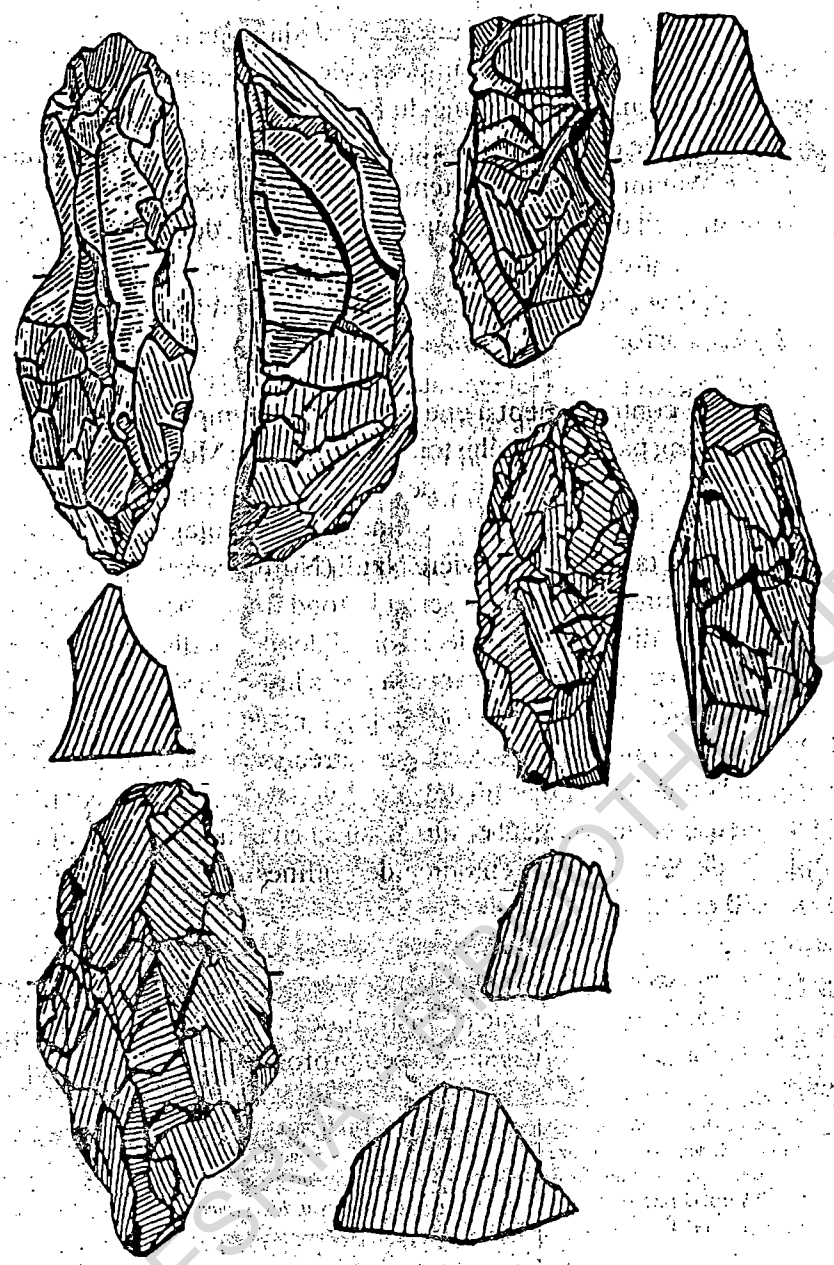
En ce qui concerne l'emplacement actuel de Kinshasa, de nombreux témoignages attestent l'existence, depuis la haute Antiquité (il y a plus de 10.000 ans), d'ateliers de taille de pierre, véritables sièges d'industries lithiques et probablement des points de commerce élémentaire (2). Des fouilles archéologiques ont été effectuées dans ce sens notamment sur l'île des Mimosas, dans le

---

(1) MUYA KAMWANGA, "L'archéologie et l'exploration du passé africain", in Etudes d'Histoire Africaine, IX-X, numéro spécial : L'archéologie en Afrique Centrale, P.U.Z., UNAZA/ Campus de Lubumbashi, 1978, p. 30.

(2) H. Van MOORSEL, Esquisse préhistorique de la plaine de Léopoldville, Bulletin des séances de l'ARSC, 2(4), 1956; Paléolithique ancien à Léopoldville, Editions de l'Université, Léopoldville, 1959; Atlas de la préhistoire de la plaine de Kinshasa, Université Lovanium, Publications Universitaires, Kinshasa, 1968, etc. Lire aussi Daniel CAHEN, "Nouvelles fouilles à la pointe de la Gombe (ex-pointe de Kalina), Kinshasa, Zaïre", in L'Anthropologie, t.80, n°4, Paris, 1976, pp. 573-602.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE



Outils lithiques ramassés sur les rives du Pool. H. VAN MOORSEL, "Au sujet du Kalivien", in Etudes d'Histoire Africaine, n°11, Lubumbashi, 1972, p. 8 bis.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

gîte de Lutendele et à la pointe de Kalina (Gombe, c'est-à-dire au bas du Mont-Ngaliema). Depuis les temps les plus reculés de l'histoire, en effet, l'homme et ses ancêtres ont réussi à fabriquer, de façon rudimentaire bien entendu, une variété d'outils et d'instruments en pierre taillée, grossièrement d'abord (paléolithique), ensuite de façon plus fine (néolithique) pour domestiquer la nature. Il s'agit principalement des bifaces pointus, des coutelas, des flèches, des grattoirs, etc. qui, selon François BONTINCK, appartiendraient à des populations de petite taille assimilées aux pygmées et aux nains qui occupaient le site avant l'arrivée des Bantuphones. Le site sera occupé plus tard par des Bawumbu (cultivateurs vivant à l'intérieur) et les Tio ou Bateke (marchands, nomades, pêcheurs occupant les rives et îles du Pool, vivant sur les plateaux)(1).

Cependant, l'histoire de la ville actuelle ne peut être retracée depuis des temps aussi reculés. L'Afrique de la chasse et de la cueillette constitue l'Afrique prétraditionnelle et préhistorique. Qu'il nous soit donc permis de nous situer plutôt à une période plus proche de nous, c'est-à-dire à l'aube des Temps Modernes, et susceptible de nous préparer à la trépidence de notre terrain d'enquête : mouvement des citadins, impressionnante circulation automobile et bruit infernal auxquels s'ajoute la chaleur d'étuve. En effet, dès le début du XVI^{ème} siècle, les Portugais, préoccupés de reconnaître les sources du Congo, apprirent que ce fleuve sortait d'un lac se trouvant aux confins du royaume Kongo. C'était le Pool Malebo, où parviendront finalement trois des missionnaires qui, dès le début du XVII^{ème}, tentèrent à plusieurs reprises d'établir une mission chez le fameux MAKOKO, roi des Tio dont le territoire se trouvait au Nord de ce lac, dans l'actuelle République du Congo-Brazza. Il s'agit du Père Geronimo de MONTESARCHIO, capucin italien de la Préfecture apostolique du royaume Kongo, qui a visité par deux fois la région de Mpumbu,

---

(1) François BONTINCK, "La dernière décennie de Nshasa (1881-1891)", in Zaïre-Afrique, n°169, CEPAS, Kinshasa, novembre 1982, pp.535-552.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

notamment en février 1655, et des Pères Marcellino d'ATRI et Luca da CALTANISETTA, qui y séjournèrent seulement du 25 mai au 2 juin 1968. Chacun d'eux a rédigé un journal de voyage. Le premier cité, par exemple, relate son épopée sur les vingt années de sa vie africaine(1).

Il y a fort à parier que le toponyme "Nshasa"(Ntsasa) dérive du verbe teke "tsaya" (tsaa) qui signifie échanger. Le substantif intsaya (insaa) désigne tout lieu d'échange, marché. Nom commun à l'origine, le toponyme devient un nom propre au détriment du toponyme antérieur Olio ou Molio. En effet, avant l'essor commercial de Kintambo (Ntamo) sous NGALIEMA, le vieux Kinshasa (Nshasa) est le principal "lieu d'échange" de la rive méridionale du Pool où se pratique le troc. Grâce aux courtiers teke, l'ivoire et les esclaves amenés en pirogue par les Banunu Bobangi confondus avec les Yansi (chez STANLEY), s'y échangent contre les articles de troc européens apportés par les Bakongo au nombre desquels les Bazombo semblent être les plus habiles(2).

La graphie Nshasa est anglaise; elle se rencontre pour la première fois sous la plume de STANLEY dans le récit de son expédition transafricaine de 1874 à 1877 devenue légendaire : Through the dark Continent, 2 vol., Londres, 1878 (3). Selon F. BONTINCK, ce sont les Bakongo, principalement les Bazombo, qui ont "kongo-isé". Dès lors apparaît la forme Kinshasa, Kindolo, Kintambo (Kintamo), etc.(4).

---

(1) F. BONTINCK, "Mbanza Lemba et les origines de Kinshasa. Lemba au XVII^{ème} siècle", in Zaïre-Afrique, n°173, CEPAS, Kinshasa, mars 1983, pp. 169-183.

(2) A. LUMENGANESO Kiobe, Kinshasa. Genèse et sites historiques, o.c., p. 35.

(3) Traduit en français par H. LOREAU sous le titre : A travers le continent mystérieux, 2 vol., Hachette, Paris, 1879.

(4) BATSIKAMA ba Mampuya, "La toponymie de Kinshasa", in SALONGO (supplément réalisé dans le cadre du centenaire de Kinshasa), Kinshasa, 22 décembre 1981, pp.10-14.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Cette forme kongo du nom teke original se rencontre également sous diverses variantes, Kinshasa, Kinchassa, Kinschascha, Kintchassa. Le toponyme original teke aura été ainsi altéré à la fois par les trafiquants africains de l'intérieur et par les Européens. De nos jours, on entend même "Kinshasa" et "Kisasa" - la nasalisation, si fréquente dans le kiteke, ayant totalement disparu(1).

Mais en vérité, la fondation de la "Stanley Pool Station" le 1er décembre 1881 - il y a exactement cent-seize ans jour pour jour - est due aux aventures d'un homme : Henry Morton STANLEY, le "M'Bula Matari", dont le vrai nom est John ROWLANDS. Il a vu le jour le 10 mai 1840 dans le pays de Galles à Denbigh. Fils naturel de BETSY, une simple servante galloise rendue grosse par un paysan John ROLLANT (forme galloise de ROWLANDS) décédé peu après sa naissance, STANLEY (nom emprunté à un bienfaiteur providentiel dont le petit John est devenu fils adoptif à la Nouvelle Orléans aux U.S.A.) a connu une enfance malheureuse et aventureuse. Il est mort à Londres le 5 mai 1904 (2). L'explorateur anglo-américain baptisera dès le 14 avril 1882 sa station - la quatrième du Comité d'Etudes du Haut-Congo, C.E.H.C., véritable instrument de l'occupation belge en Afrique Centrale, constitué le 25 novembre 1878, après celles de Vivi (dont la fondation remonte au 30 septembre 1879 et qui allait devenir dès 1885 la première capitale du pays, avant d'être remplacé, comme nous le verrons plus loin, par Boma de 1886 à 1923), Isangila (le 21 février 1881) et Manianga (le 1er mai de la même année) - Léopoldville en hommage à LEOPOLD II (1835-1909), roi des Belges (1865-1909), fondateur de l'Association Internationale du Congo, A.I.C., qui avait encouragé les initiatives hardies du "plus capable des explorateurs".

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) F. BONTINCK, "La dernière décennie ...", a.c., pp. 535-536.

(2) LUMENGA-NESO Kiobe, Aux origines de la ville de Kinshasa, C.R.P., Kinshasa, 1982, p. 45.

En effet, après avoir vainement essayé d'acquérir en Asie ou en Amérique une colonie pour ses compatriotes, le roi s'était tourné, en août 1875, vers l'Afrique. Le C.E.H.C. - dont le but déclaré était d'étudier sur place la possibilité de construire ce chemin de fer sans lequel "le Congo ne valait pas un penny", et en outre de prospecter du point de vue commercial le Haut Congo, navigable sur 1.700 km, du Stanley Pool aux Stanley Falls - le C.E.H.C. donc s'est transformé, en octobre 1882, en A.I.C., qui, lui, a un but politique d'annexion territoriale et se comporte comme un Etat au nom duquel ses agents signent des traités avec les chefs autochtones. L'on se rappellera que lors de la première (et dernière!) réunion de la Commission internationale de l'A.I.A.(Bruxelles, 20-21 juin 1877), il fut décidé de créer une chaîne de stations scientifiques et hospitalières à travers l'Afrique Equatoriale à partir de Zanzibar. Aussi, avec ces chefs, les agents du roi LEOPOLD II vont-ils signer plusieurs traités dont les termes, subtilement rédigés dans une langue étrangère, se révélaient de loin au-dessus de la compréhension de ces braves chefs locaux! Tout ce qu'ils pigeaient, c'était sans doute leur élément fondamental : demande d'installation de l'homme blanc chez eux. L'attrait des présents européens, la protection contre les attaques des voisins ou l'espoir d'une aide des Blancs pour augmenter son influence étaient autant de facteurs qui accéléraient la conclusion de ces fameux traités.

Ce qui aboutira à la reconnaissance de son emblème comme celui d'un Etat en 1884 et conduira à la création de l'E.I.C. en 1885, sous la responsabilité personnelle du Roi-Souverain (LEOPOLD II, à la fois Roi constitutionnel des Belges et Souverain absolu de l'E.I.C.) qui en fut d'ailleurs élu président. Il s'attela dans un premier temps à préciser les acccords amorcés par l'A.I.A. (Association Internationale Africaine), fille de la Conférence internationale de Géographie dont les assises ont eu lieu du 12 au 14 septembre 1876 à Bruxelles, et il posa les bases de l'impérialisme colonial en Afrique, à définir les frontières et ensuite à occuper

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

effectivement le pays en installant une administration (1). La station dont question ici gardera cette appellation (Léopoldvidlle) pendant 85 ans jusqu'au 1er juillet 1966, date à laquelle elle recouvrera le nom d'un des deux villages initiaux : Kinshasa, c'est-à-dire du second poste du Pool, fondé en juin 1883 et à partir duquel se développa le noyau de la ville actuelle.

Le surnom de "M'Bula Matari" a été donné à STANLEY par les indigènes de Vivi pendant les durs travaux manuels relatifs à la construction de la station de Vivi (1879-1880) lorsque l'explorateur enseignait à ses ouvriers la façon de manier efficacement le marteau de forge (2). Ce surnom a été confirmé à STANLEY par les villageois d'Isangila lorsque l'explorateur a prié le lieutenant VALCKE de faire sauter pour la première fois à la dynamite une douzaine de rocs(3). Mais le vrai sens du surnom de l'explorateur anglo-américain est "impassible, brutal et cruel", ses sanglantes expéditions n'ayant rien de commune mesure avec l'oeuvre apostolique de Dr David LIVINGSTONE (1813-1873), médecin écossais dont les explorations et les écrits (notamment Dernier journal, Paris, 1876) révélèrent au monde la cruauté des Arabes esclavagistes et la misère effroyable dans laquelle leurs razzias plongeaient les habitants de l'Est du pays. Aussi acceptera-t-il sa nomination comme consul britannique pour l'Afrique Orientale et comme chef d'une expédition gouvernementale dont le but était à la fois scientifique, commercial et anti-esclavagiste. Il s'agissait de remplacer le commerce d'esclaves par le Commerce honnête et d'introduire le Christianisme et la Civilisation (les trois C)(4).

CODESPA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) Encyclopédie du Congo-Belge, t.I, Bruxelles, s.d., pp.28-43.

(2) Cf. A. VAN GELE, "Les origines de notre Colonie", in Congo, Vol.I, n° 4, avril 1926, p. 546; F. BONTINCK, "Les deux Bula Matari", in Etudes Congolaises, Vol. XII, n° 3, juillet-août-septembre 1969, pp. 83-97 et "Masala et la fondation de Vivi. I. Les premiers mois", in Zaïre-Afrique, n° 202, CEPAS, Kinshasa, pp.107-123.

(3) En bon kikongo, on aurait dit "Mubula Matadi" ou "M'bula Matadi"("briseur des pierres") et non "Boula Matari" comme l'écrivent généralement les Blancs (= "brisez les pierres). Ce principe linguistique d'élision s'applique également dans les cas suivants ; mupelo = m'pelo (le prêtre), mutima = n'tima (le coeur), mukila = n'kila (la queue), etc.

(4) LUMENGA-NESO Kiobe, "Livingstone et l'Afrique noire (1840-1873)", in Zaïre-Afrique, n°81, CEPAS, Kinshasa, janvier 1974, pp. 39-52.

Mais revenons à STANLEY pour dire que d'autres surnoms attestent sa cruauté : "Nsusu'a Ndombe" (le Coq Noir), "Ipanga Ngunda" (celui qui détruit la contrée)... C'est ainsi que durant toute l'époque coloniale, ce sobriquet sera employé dans toute la colonie pour désigner l'Etat belge ou l'administration coloniale (ce qui symbolisait justement la sévérité et la dureté de certains agents de l'administration). Aujourd'hui encore, il symbolise le pouvoir politique, l'Etat.

Comme on le voit, 1881 n'est pas l'année de la fondation de l'agglomération de Léopoldville, c'est plutôt celle de la fondation de la Station Administrative, car la rive Sud du Pool était depuis longtemps - et nous l'avons dit - un centre commercial important, un fiévreux centre de négoces et de transactions avant que STANLEY ne vienne s'y installer. A l'origine, Kinshasa est un"nganda" de pêcheurs teke situé sur l'île Mbamu (1), au milieu du fleuve. Suite aux guerres, il y a eu scission : certains habitant se sont établis sur la rive gauche où ils fondent une grande agglomération. Celle-ci est située à 2 heures (8,750 km) du marché "Nkonzo nkulu" qui se tenait à Mbinza III, près de l'actuel Mont Ngaliema à flanc duquel a été fondée la Station de Stanley-Pool dont mention plus haut. Les autres habitants sont allés sur la rive droite au Nord, plus précisément au plateau de M'fwa, emplacement actuel de Brazzaville. Les inondations, les moustiques, les buffles et les éléphants (!) expliqueraient aussi cette séparation.

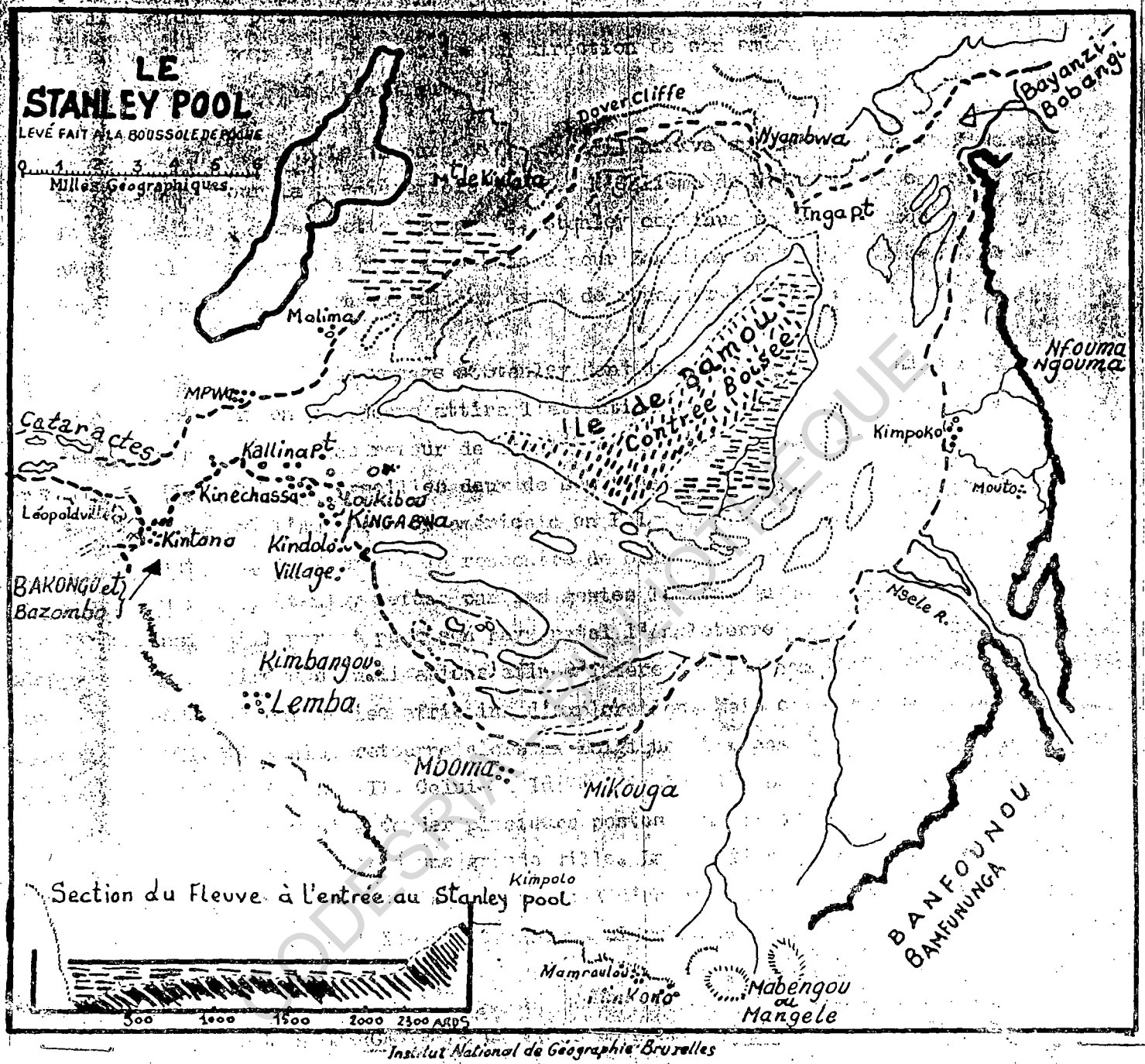
Dans sa lettre adressée à STANLEY en date du 31 décembre 1881 et publiée par Franck HIRD(2), le Roi-Souverin demande à l'explorateur d'acheter autant de terrains qu'il lui est possible

---

(1) F. BONTINCK, "Entre Brazzaville et Kinshasa : l'Ile Mbamu", in Zaïre-Afrique, n°s 247-248, CEPAS, Kinshasa, septembre-octobre 1990, pp.383-408.

(2) Franck HIRD, H.M. STANELY, THE Authorized Life, Stanley Paul, London, 1935; G. MARTELLI, o.c., pp.111-112.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE



Source : H. M. STANLEY, Cinq années au Congo, 1879-1884 (traduit de l'anglais : The Congo and the Founding of its Free State, Londres, 1885, I), Institut National de Géographie, Bruxelles, s. d., p. 517.

d'obtenir et de placer successivement sous la suzeraineté du Comité d'Etudes, tous les chefs traditionnels depuis l'embouchure du Congo jusqu'aux chutes Stanley. L'A.I.A., par ses délégués interposés, passa avec ses chefs des accords aux termes desquels ceux-ci proclamaient leur amitié, reconnaissant leur vassalisation vis-à-vis de l'A.I.A. et promettaient de lui obéir et lui faciliter sa mission(1). En juillet 1883, Sir FREDERIC débarque au Bas-Congo avec un petit état-major dans le but de réunir les signatures des diverses tribus en vue de les confédérer (2), démarche qui aboutira à la situation telle que les chefs modernes s'attribueront les fonctions distributives et responsives tandis qu'à l'autorité traditionnelle, à la fois dépossédée et ostracisée politiquement, reviendront les fonctions régulatrices et extractives(3).

Il existait à Mpumbu, actuel emplacement de la ville de Kinshasa, à l'arrivée de l'explorateur anglo-américain, une constellation de villages bawumbu, notamment Kimbangu, Lemba et Mikongo ainsi que de ceux où habitaient quelques familles bateke : Nsasa et Ntamo. Notons au passage que le mot Mpumbu est polysémique. Mais dans ce contexte précis, il correspond au nom indigène de la rive méridionale du Pool Malebo (Stanley Pool), hydronyme désignant l'expansion du fleuve appelée, dès le XVème siècle, "Lacus Zairus" par les cartographes européens. "Mpumbu" signifie aussi territoire (équivalent du "limes" chez les Romains). Dans la stratégie de nos ancêtres, ce territoire servait de barrage ou de rempart pour protéter le Royaume Kongo contre les intrusions étrangères. D'où l'existence de plusieurs "mpumbu" (au Nord, au Sud et à l'Est) dont les habitants s'appelaient "Bawumbu", "Bambunu", "Bampindi" ... c'est-à-dire en fait les sujets du Mani ou de Ne-Mpumbu (chef). D'où

---

(1) Encyclopédie du Congo-Belge, o.c., pp. 13-15.

(2) Voir Rapport général de la réunion préparatoire du Colloque International organisé par le C.E.P.A.C. sur le thème : "Autorités traditionnelle et moderne et développement en Afrique Centrale", Lubumbashi du 22 au au 24 octobre 1980.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

le nom actuel de Barumbu, l'une des communes de la ville, anciennement Saint-Paul (1).

STANELY séjourna pour la première fois à Kinshasa du 12 au 15 mars 1877 venant de Zanzibar dans le cadre de ses expéditions "journalistiques", à la recherche de LIVINGSTONE, le "héros et saint" victorien, (en vue d'une interview!) et de la traversée de l'Afrique (aux frais de deux journaux!). Il traversa à cette période le Pool Malebo et s'arréta sur la rive droite du Pool où il reçut la visite des chefs de Kintambo (NGALIEMA) et de Kinshasa (NGUBILA ou NTSHUVILA ou encore TSHUBULA), le "tshulu" ou chef de la colonie teke de Kinshasa. Ce n'est que quatre ans plus tard qu'il découvrira, par le biais de son serviteur SUSI (2), que les Humbu, et non les Teke (dont le village n'était qu'une communauté d'étrangers), étaient propriétaires originaires des rives du Pool, comme de la plaine et des collines qui formaient leur hinterland, c'est-à-dire véritables maîtres de la terre. En effet, certains groupes teke, venus de la rive Nord, ont émigré sur la rive Sud à une date difficile à déterminer et s'y sont fortement implantés, tel le Ngobila, seigneur des eaux, qui dominait déjà la rive Sud du Pool au XVIIème siècle.

C'est ainsi que le 7 novembre 1881, STANLEY, mieux informé, s'excusera, auprès des chefs bawumbu venus lui rendre visite en compagnie de quelques commerçants kongo, d'avoir traité quatre ans plus tôt avec NGALIEMA par ignorance des lois, des coutumes et des droits des habitants de la région. A cette occasion, il demandera au makoko de lui céder un terrain, soit près de Ntamo soit ailleurs le long du fleuve, à un endroit où ses bateaux pourraient mouiller en toute sécurité. Moralement satisfait et juridiquement rehabilité, le makoko accorda au réquérant l'autorisation de construire près de Ntamo.En gage de la permission accordée,

---

(1) MBWANGI-Mbizi Niema, L'ABAKO et la crise congolaise (1950-1965), mémoire de licence en Histoire, Faculté des Lettres, UNILU, Lubumbashi, 1989, p.48; ou A. LUMENGANESO Kiobe, Kinshasa. Genèse..., o.c., p. 15.

(2) David Abballah SUSI, David étant son prénom de baptême en l'honneur de Dr David LIVINGSTONE, son ancien maître.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

le makoko remit à STANLEY son sabre ...

L'évolution économique bouleversa les rapports socio-politiques anciennement établis : les Teke, commerçants actifs, grignotent l'autorité traditionnelle des chefs bawumbu demeurés fidèles à une économie agricole d'autosubsistance. Ils se rendent indispensables dans leur rôle d'intermédiaires entre les régions du haut et du bas fleuve. C'est donc lors de sa deuxième expédition que STANLEY s'installe sur la rive gauche du Pool. Et au moment où Nsasa sort de l'histoire prélettrée (prelitterate history) pour entrer dans l'histoire basée surtout sur des sources écrites, le village "d'après la tradition des Bateke et au vu des baobabs subsistant jusqu'à nos jours (...) s'étendait de l'actuel hôtel Palace(...) jusqu'à la cathédrale Sainte-Anne et au chantier naval de l'Otraco"(1).

Ntamo, appelé également Kinvay et devenu par la suite Kintambo, était le fief du chef NGALIEMA, connu pour son insoumission à l'égard du Grand MAKOKO de Mbe de la rive droite, roi des Bateke. "Ngaliema" ne serait qu'un sobriquet signifiant "celui qui a plusieurs femmes"; son vrai nom serait INSI ou ITSI(2). Trafiquant d'ivoire, ITSI s'était établi à Ntamo avec l'accord de MAKOKO. Son immense fortune lui aurait permis de disposer d'un grand nombre d'esclaves armés et d'épouser plusieurs femmes dont deux filles bawumbu, l'une du chef de Lemba et l'autre du chef de Kimbangu-moyen pour lui de s'assurer des assises politiques, de s'intégrer dans la société muhumbu et de faire oublier son passé d'esclave.

---

(1) Léon de SAINT MOULIN, "Les anciens villages des environs de Kinshasa", in **Etudes d'Histoire Africaine**, II, 1971, p. 97.

(2) MBUMBA Ngimbi, **o.c.**, p. 11. Souvent, ces appellations n'étaient pas des noms de personnes (anthroponymes) au sens strict, mais des "position names", c'est-à-dire des titres indiquant le rang occupé ou la fonction exercée par le porteur dans la hiérarchie sociétale.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

D'origine muteke, NGALIEMA est effectivement le frère du chef muteke MPOKO-NTABA, lieutenant du makoko de Mbe. Vassal de ce dernier, NGALIEMA représente l'autorité de son seigneur auprès des autres chefs bateke du Pool. NGAMBERENGI, un chef muwumbu cité par STANLEY (1) affirme que NGALIEMA et ses deux frères étaient autrefois esclaves de BAMANKU, chef important établi à Kinshasa. A la mort de ce dernier, ses biens furent partagés entre les trois frères esclaves qui continuèrent à accroitre leur fortune en se livrant au commerce de l'ivoire. Et comme courtier, NGALIEMA achetait de l'ivoire aux Bayansi et aux Banunu-Bobangi qui apportaient leurs marchandises du haut fleuve sur des canots, et les revendait avec un gros bénéfice aux Bakongo, principalement aux Bazombo, venus de l'Ouest. Ces derniers, en relation commerciale avec les marchands portugais et hollandais, amenaient périodiquement à Kinshasa des produits importés, à savoir des tissus de soie, de coton et de laine, de la porcelaine, des armes et de la poudre. Les Bazombo habitaient Mbata, l'une des six provinces de l'ancien Royaume du Kongo, à l'Est de Mbanza-Kongo (ou San Salvador), la capitale. Ils étaient présentés par l'opinion comme les intermédiaires de commerce, les principaux diffuseurs des éléments culturels introduits par les Portugais et les machands d'esclaves(1). En effet, à la lumière de la littérature existante, il appert que déjà la fin du XVème siècle, ledit royaume avait connu une extension spatiale sans précédent. Jan VANSINA, par exemple, affirme ce qui suit :

> "Après la conquête du royaume Mpangu, les limites du royaume du Kongo étaient au Nord le fleuve Congo, avec une étendue de territoire au Nord du fleuve dans la région du Luozi, tandis qu'à l'Est la frontière atteignait presque le Stanley Pool et allait de là jusqu'à la rivière Nsele et jusqu'à la limite des bassins du Kwango et de l'Inkisi (Nzadi)"(3).

---

(1) H.M. STANLEY, Cinq années au Congo, o.c., p. 237 sq.
(2) Georges BALANDIER, Vie quotidienne au Royaume de Kongo du XVIème au XVIIIème siècle, Hachette, Paris, 1965, p.55.
(3) Jan VANSINA, Les anciens royaumes de la savane. Les Etats des Savanes méridionales de l'Afrique Centrale des origines à l'occupation coloniale, 2e édition, P.U.Z., Kinshasa, 1976, p. 32.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Profitant de l'imbécillité dans laquelle tombe le vieux chef NGAKO de Kintambo, NGALIEMA dont le centre commercial florissait, s'empare du pouvoir au grand mécontentement de ses hôtes. Le nouveau maître de Kintambo a créé de nombreuses difficultés à STANTEY et aux premiers chefs du poste de Léopoldville. Ce qui a fait dire à l'explorateur ce qui suit :

> "La fondation de Léopoldville mérite à elle seule un livre. C'est une histoire tellement curieuse, remplie d'incidents mineurs mais captivants, tissés autour de deux figures centrales, à savoir Ngaliema et Bula Matari"(1).

En tout état de cause, la bienveillance des chefs de Ntamo n'avait pas été obtenue gratuitement. STANLEY avait fait preuve d'une grande générosité : des cadeaux divers d'une valeur totale de 210 livres sterling, sans compter le don de deux ânes et de Flora, un beau chien noir Newfoundland d'un de ses compagnons blancs. En contrepartie, il avait reçu une petite défense d'éléphant, 50 paquets de chikwangues (loaves of bread), 2 porcs, une chèvre, 6 calebasses de vin de palme, 6 noix de cola. Si STANLEY voulait se maintenir à Ntamo, il devait offrir à NGALIEMA des articles de troc plus attirants que ceux qu'amenaient les Bakongo, principalement les Bazombo. C'est pourquoi, dès le 13 août 1881, il envoya le lieutenant VALCKE à Luanda en vue d'y acheter des étoffes luxueuses pour un montant de 500 livres sterling. C'est vers la fin du XIXème siècle (1891) que l'ancien homme fort de Kintambo quitte son "fief", plein d'amertume devant le développement du poste européen de Léopoldville qui engloutait son village pour la rive droite du fleuve où il mourra dans la dénuement total :

---

(1) H.M. STANELY, The Congo and the Founding ..., o.c., p. 361 : "The founding of Leopoldville would really require a whole book to itself".

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

> "La supercherie de ces accords, dit TSHUNGU Bamesa, ne sera découverte par les chefs traditionnels que plus tard. En effet, eux qui croyaient mieux servir leurs intérêts, grâce aux relations privilégiées qu'ils entretenaient avec les chefs blancs, se sont vus dépossédés de leur autorité politique et de leur indépendance"(1).

Effectivement, les décrets pris par les législateurs "éicien" et colonial eurent des effets qui débordèrent largement le fait de l'indépendance nationale. Longtemps avant, plus précisément au début du XVIIIème siècle, l'on a vu transparaître le même schéma à travers un dialogue qui se serait tenu entre le roi portugais Dom JOÃO et un groupe d'"experts" à envoyer au Royaume Kongo : un prétexte somme toute, pour exposer les fondements naturels et idéologiques de toute stratégie coloniale :

> Le Roi ; "(...) s'il vous arrivait de leur apprendre à lire, gardez-vous de former des philosophes. Sachez mesurer et doser votre science. Voyez-vous, liguées contre nous, un jour, toutes les misères conjuguées, toutes les haines entassées ? La règle politique demeure la même : toujours parler de la souveraineté nationale, mais sans cesse créer et entretenir les bradons de la discorde. Notre salut et la réussite de notre entreprise sont à ce prix"(2).

C'est donc par la ruse et le noyautage des chefs insoumis que STANLEY réussira à hisser le drapeau belge sur la rive gauche du fleuve. De la même manière, il dama le pion à Pierre SAVORGNAN de BRAZZA qui pourtant l'y précéda. BRAZZA était un explorateur français d'origine italienne; il travaillait depuis 1875 pour le compte du Comité français de l'A.I.A. Le "Komanda" avait déjà signé

---

(1) TSHUNGU Bamesa Zakama, "Chefs traditionnels et modernes au Zaïre: la difficile coexistence (1891-1981)", in Cahiers Zaïrois d'Etudes Politiques et Sociales, n°4, P.U.L., UNILU, Lubumbashi, mars 1984, pp. 153-167.

(2) Bernard DADIE, Béatrice du Congo. Pièce en trois actes, Présence Africaine, Paris, 1970, pp. 61-62, cité par PETELO Nginamau, "Béatrice, personnage de chronique et personnage de drame", in Recherches linguistiques et littératures, n°3, P.U.L., Faculté des Lettres, UNILU, Lubumbashi, juin 1983, pp. 69-81.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

le 10 septembre 1880 avec le roi MAKOKO, qui régnait alors sur les Bateke des deux rives, des accords d'allégeance à la France. Le mérite revient ici à F. BONTINCK pour avoir montré, dans un article au titre évocateur (1), comment la rive gauche, là où est située actuellement la capitale de notre pays, était, à un moment donné de l'histoire, partagée entre les deux puissances coloniales, la Belgique et la France.

Le sergent sénégalais Camara MALAMINE, auquel on adjoignit deux auxiliaires, son compatriote Samba THIAM et l'esclave gabonais affranchi GUAMA, restera en faction sur place à Kinshasa auprès du chef NTSHUVILA jusqu'en mai 1882, chargé ainsi par l'explorateur italo-français de veiller au respect de l'accord, mieux d'assurer la garde des possesions françaises au Pool. Lors de l'entrevue des deux explorateurs à Ndambi Mbongo, au pied de la pointe de Ngoma, en amont d'Isangila (près d'Inga) le dimanche 7 novembre 1880, BRAZZA a laissé sciemment STANLEY ignorer ces traités - celui du 10 septembre 1880 conclu avec le makoko (chef) des Bateke de Mbe et celui du 3 octobre 1880 signé avec les chefs de la rive Nord du Stanley Pool. De même, il garda le silence sur le drapeau français arboré sur le village de Kinshasa, colonie teke sur la rive méridionale du Pool(2).

Ce fut par un accord signé le 5 février 1885 (à la Conférence de Paris) que la France céda ses "droits" sur la rive gauche et reçut en contrepartie le bassin ou la région côtière du Kwilu-Niari, où l'A.I.C. avait déjà installé une quinzaine de stations. A cette même occasion, la France reconnaissait le drapeau de l'A.I.C. Il va sans dire que le Roi LEOPOLD II était en bute à

---

(1) F. BONTINCK, "Quand Brazzaville se trouvait à Kinshasa", in Zaïre-Afrique, n° 148, CEPAS, Kinshasa, octobre 1980, pp. 487-499.

(2) H.M. STANLEY, The Congo and the Founding... o.c., pp.231-234.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

des rivaux de taille. Aussi fallait-il un maximum de stations pour faire prévaloir ses droits. Ce demi-échec de STANLEY n'est dû qu'à lui-même, à son refus de participer à une "course au clocher" (steeplechase) vers ce qu'il considérait comme "son" Stanley Pool grâce au pacte de sang conclu en mars 1977 par Frank POCOCK avec le Chef de Ntamo. STANLEY conclura en personne un pacte de sang avec NGALIEMA beaucoup plus tard, vers le milieu d'avril 1882. René DUMONT n'avait donc pas tort de faire la réflexion suivante :

> "Les frontières coloniales, dues au hasard des occupations plus ou moins hâtives par l'un ou l'autre corps expéditionnaire, ne tiennent pas plus compte des ethnies (...), que des frontières dites "naturelles"(1).

A l'endroit choisi, une centaine d'hommes, à l'aide de machettes, de haches et de houes, formèrent une clôture circulaire d'environ 100 m de diamètre. Cette clôture de branches épineuses, épaisse d'un mètre, fut renforcée d'une demi-douzaine de "tours" de garde faites de troncs d'arbre. Les approches du camp furent déblayées sur un rayon de 100 m tout autour du campement. Ce qui consacra pratiquement le début du régime léopoldien. Une ère nouvelle s'ouvre donc dans l'histoire de la ville avec l'érection à l'aube du 1er décembre 1881 du poste appelé à devenir le plus important de l'E.I.C. Et ce poste a été établi sur le flanc du Mont Konzo Ikulu (2) successivement baptisé Camp at Stanley Pool, Mont-Léopold et Mont-Stanley, aujourd'hui Mont Ngaliema, siège de la Présidence des deux premières Républiques, mais plus précisément à l'emplacement actuel de l'Institut des Musées Nationaux. L'imposition du nom Léopoldville se fit le 9 avril 1882. Ce "baptême" est

---

(1) René DUMONT, <u>L'Afrique noire est mal partie</u>, Seuil, Paris, 1962, p. 64.

(2) Konzo Ikulu signifie : le marché (qui se tient au jour) konzo et se trouve près de la résidence du chef (i-kulu)(cf. F. BONTINCK, "Voyageurs africains en Afrique équatoriale : XVIII. David Abdallah SUSI (suite)", in <u>Zaïre-Afrique</u>, n° 163, CEPAS, Kinshasa, mars 1982, p.177). Reste que la graphie et l'interprétation de Konzo Ikulu sont sujettes à controverse ...

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

sans doute lié à la nomination du Belge BRACONNIER comme chef de la "Station du Stanley Pool". Le nouveau nom fut sûrement proposé par STRAUCH (sa lettre du 16 février 1882) et approuvé par un consentement général ("by general consent") de STANLEY et ses quelques collaborateurs européens.

Le 3 décembre, le premier bateau à vapeur l'En Avant - un steamer asthmatique ("ntuku-ntuku" selon les abrorigènes) à roues latérales et d'une longueur de 12,20 m - est lancé dans la baie tranquille de Kitambo. L'immense bassin du fleuve s'ouvrait ainsi à la force motrice de la vapeur. La "guerre froide" suscitée par cette installation se mua en vives palabres. Elles seront finalement aplanies le 24 décembre 1881(1) par un Accord général entre STANLEY et les différents chefs indigènes de la région (NGALIEMA et son fils ENJELI, NGAKO, NGATSHI, MUBI, MAKABI pour le groupe teke et les représentants wumbu au nombre desquels l'influent makoko de Lemba) - accord au terme duquel furent organisées de grandes réjouissances populaires. Comme quoi, les loisirs à Kinshasa ne datent pas d'aujourd'hui. Ainsi rassuré, STANLEY, dès le 29 décembre, entama la construction d'une maison fortifiée (blockhouse) à étage - prudence oblige -, laquelle serait achevée deux mois plus tard. Pour la construction de cette "imprenable maison" furent utilisés 126 gros arbres et 2.582 petits. Sans doute STANLEY s'était-il inspiré des block-houses américains.

Le choix de ce site aura été ainsi guidé par plusieurs raisons plus ou moins apparentes. Raisons topographiques et climatiques : peu de marécages, ventilation satisfaisante, altitude de 25 mètres au-dessus du fleuve; raisons stratégiques : pente douce vers la crique permettant une intervention rapide pour défendre les embarcations contre un éventuel coup de main; raisons commerciales enfin, la baie profonde de Kintambo étant déjà un centre d'échange important. Bref, il s'agissait là d'un emplacement pittoresque à

---

(1) En 1981, les autorités urbaines de Kinshasa ont retenu cette dte pour commémorer le centenaire de la ville-capitale dont il est quesiton dans notre étude.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

partir duquel on avait une vue panoramique sur la rive d'en face, sur la pointe qui portera plus tard le nom de Kallina (Kalina), actuellement pointe de la Gombe (1), sur la pointe anglaise, sur la pointe de la douane et sur une grande partie du Pool.

Telle est la situation coloniale qui consistait, selon Georges BALANDIER, en :

> "la domination imposée par une minorité étrangère, "racialement"et culturellement différente, au nom d'une supériorité raciale (ou ethnique) et culturelle dogmatiquement affirmée à une majorité autochtone matériellement inférieure"(2),

Le même BALANDIER emprunte à DELAVIGNETTE les traits définissant la société coloniale; celle-ci était une société de "provenance et d'attache métropolitaines", elle constituait une minorité numérique bourgeoise, animée par la "notion de supériorité héroïque". Dans la situation coloniale, la société coloniale, minorité numérique, "n'est pas une minorité sociologique, elle ne risque de la devenir que par un renversement de la situation coloniale(3).

La société colonisée, elle, frappe d'abord par sa supériorité numérique écrasante et la domination radicale qu'elle subit. C'est une minorité sociologique, la colonisation étant un fait de puissance, qui entraîne la perte de l'autonomie, une tutelle de droit ou de fait. Et la subordination (politique, économique et, presque toujours, spirituelle) était longtemps absolue en raison de

---

(1) Au XIXème siècle, l'ex-"Lacus Zaïrus" a été débaptisé "Nkuna" par les riverains d'en amont; le nom de "Nkuna" ou "Mukuna" est synonyme de "Ngombe" et signifie comme lui "ngomba", la colline rocheuse dite autrefois Pointe de Kalina.

(2) Georges BALANDIER, Sociologie actuelle de l'Afrique Noire. Dynamique sociale en Afrique Centrale, (2ème édition), P.U.F., Paris, 1963, pp. 34-35.

(3) Ibid., pp. 16-18.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

l'absence de technique avancée, de puissance matérielle autre que celle du nombre. La société coloniale n'était pas homogène; elle avait ses "factions" ou "clans" plus ou moins fermés les uns aux autres, plus ou moins rivaux, ayant leur propre politique indigène. Cependant, pour tous les groupes constituant la colonie, la société colonisée était d'abord un instrument de richesse (alors qu'elle ne retenait qu'une médiocre part de revenus en dépit de son nombre).

En 1948, les fouilles ainsi que les travaux d'emblais et de remblais ont fait exhumer des merveilles, notamment une poterie contenant plus de 20.000 "nzimbu" (coquillages), monnaie qui avait cours dans la Zone Kongo et une partie de la Zone du fleuve (1). Datée au carbone 14, cette monnaie impeccable remonterait à l'époque de la splendeur de l'ancien Royaume du Kongo (2), c'est-à-dire avant 1483, date de l'arrivée des Portugais qui vont introduire les "cauris", la fausse monnaie. Mais le premier franc émis directement par l'Etat au Congo date du 27 juillet 1887. Le franc congolais, divisé en cent centimes, fut la première unité monétaire du pays qui eut cours jusqu'au 23 juin 1967, date de la création du Zaïre-monnaie, actuelle unité monétaire du pays(3). Ce privilège d'émission sera confié en 1911 à une banque privée, la Banque du Congo Belge, première institution bancaire du pays créée deux ans plus tôt mais devenue Banque Commerciale Zaïroise avant de s'appeler Banque Commerciale Congolaise, tâche que cette dernière accomplira jusqu'en 1952. A cette date, le gouvernement décidera de créer un institut d'émission propre, en l'occurrence la Banque Centrale du Congo Belge et du Ruanda-Urundi (ancêtre de l'ancienne Banque du Zaïre et, donc, de l'actuelle Banque Nationale du Congo) dont les

---

(1) Les historiens soutiennent que le Congo pré-colonial était au XIXème siècle divisé en cinq zones socio-économiques : Zone kongo (Mbanza Kongo ou San Salvador), Zone du Fleuve (Kinshasa), Zone Luso-africaine, Zone swahili et Zone du cuivre.

(2) J. CUVELIER et L. JADIN, <u>L'ancien Congo d'après les archives romaines (1518-1640)</u>, ARSC, Bruxelles, 1954.

(3) Pendant que ce texte est sous frappe, l'opinion parle de plus en plus d'un éventuel et imminent retour au franc congolais. Une réforme monétaire serait donc en vue.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

anciens bâtiments blancs avec de fines arcades et des galeries sur toute la longueur de la façade rappelaient jusqu'à une époque récente la proximité de l'Angola et l'influence portugaise. Cet espace est de nos jours enrichi de l'Hôtel des Monnaies.

Le 1er août 1888, déjà, la station de Léopoldville devient le chef-lieu du District du Stanley-Pool. C'est le 5 août de la même année qu'un décret royal avait jeté les bases de l'organisation de la Force Publique qui fonctionnera jusqu'en 1960. A l'origine - du moins au niveau de Léopoldville -, l'on recruta principalement les Bangala et les originaires de l'Afrique occidentale qui recurent leur formation militaire à Ndolo (1). Par son testament du 2 août 1889, le Roi LEOPOLD II léguait le Congo à la Belgique. Le 20 août 1908, le Parlement belge votait l'annexion du Congo et le 18 octobre de la même année voyait la naissance de la Charte coloniale belge, espèce de constitution (2).

Mais avant cela, plus précisément en 1897, furent érigées, à Léopoldville, quelques factoreries portugaises et la maison Hatton et Cookson venue de Boma. Le 16 mars 1898 marque l'achèvement du chemin de fer Matadi - Léo, le CFML. C'est à cette même date qu'arrive à Léopoldville le premier train en provenance de Matadi(3). Kingabwa, un autre village bateke situé à 20 minutes de Nsasa, dut céder la place à l'industrialisation progressive des rives, notamment à la Compagnie des Pétroles du Congo.

---

(1) Village bateke situé à environ 2 km au Sud-Est de Nsasa et dont le chef était BANKWA, neveu à NTSHUVILA et très hostile aux Blancs. Aux premières années du siècle, Ndolo comptait 250 habitants allogènes, Kinshasa 600 à 700 et Léo environ 3.500.

(2) Cf. Encyclopédie du Congo-Belge, t.II, Bruxelles, s.d., p. 449; A. MAURICE, o.c., p. 210.

(3) Jacques DENIS, Le phénomène urbain en Afrique Centrale, ARSC, Namur, 1958, p.81; et surtout René J. CORNET, La bataille du rail. La construction du chemin de fer de Matadi au Stanley Pool, Editions L. Cuypers, Bruxelles, 1947, 392 p.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

En 1907, Léopoldville n'est relié à Kinshasa que par une mauvaise piste entrecoupée de deux gués, celui de la Basoko et celui de la Gombe. Le trajet (de 7 à 8 Km) est difficile en saison des pluies et on se rend plus facilement à Kinshasa par le chemin de fer ou par un trajet d'une heure en bateau que par voie terrestre. La ville naissante n'occupe que les bords du fleuve. En venant de Léopoldville, tout en longeant la rive "on rencontrait le Baptist Missionary Society, mission protestante anglaise, à côté de la Maison Hollandaise N.A.H.V. et une usine à café" (1). La B.M.S. de Londres fut la première mission chrétienne à s'établir à Nsasa (1886). L'A.B.M.U. (American Baptist Missionary Union), elle, s'installa à Léopoldville dès 1882. Les Missionnaires catholiques de Scheut n'arrivent qu'en 1888 et s'implantent près de Kwamouth, à la rive droite du Kasaï, où ils remplacent la mission française du Saint Esprit. La voie de chemin de fer, Léopoldville-Kinshasa, suit le bord du fleuve à une distance de 500 mètres environ sur le tracé actuel du Boulevard du 30 juin, anciennement Boulevard Albert Ier. A l'embouchure de la rivière Mweletsho, autrefois appelée Belgika ou Bitshaku-tshaku, un affluent de gauche du Pool, s'étendent les installations portuaires de la CITAS (Compagnie Industrielle de Transport au Stanley-Pool)(2) qui, en 1925, fusionne avec la SONATRA (Société Nationale de Transports Fluviaux) - entreprise concurrente à laquelle le gouvernement colonial avait cédé, cinq ans plus tôt, la flotte - sous le nom de l'Union Nationale des Transports Fluviaux, l'UNATRA. C'est le 29 avril que naîtra l'OTRACO : Office d'Exploitation des Transports qui exploite principalement la ligne

---

(1) Georges MOULAERT, Souvenirs d'Afrique, 1902-1919, Editions Charles Dessart, Bruxelles, 1948, p. 66.

(2) L'hydronyme Belgika provient du fait que la société anonyme "Belgika, comptoir colonial" avait créé une factorerie à l'embouchure de la rivière dite auparavant "Bitshaku-tshaku" (tshaku = grands arbres fournissant de belles planches et du bois de construction). En 1901, la Belgika quitte Kinshasa pour Stanleyville; ses installations sont transférées à la CITAS pour assurer le transport des marchandises pour le Haut-Congo et Brazzaville (cf. F. BONTINCK, "Le toponyme Ngiri-Ngiri", in Zaïre-Afrique, n° 223, CEPAS, Kinshasa, mars 1988, p. 188; l'article anonyme "La Belgika" in Revue Coloniale Belge, n°70, III, 1948, p.562). Tshaku veut dire aussi crevettes, à en croire le chef MOLO Henri de Lemba (1951)(Cf. A. LUMENGANESO Kiobe, Kinshasa, Genèse et ..., o.c., p. 36).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Léopoldville-Matadi (voie ferrée) et Léopoldville-Stanleyville (voie fluviale).

Bref, Kinshasa, en ces années 1907-1910, apparaît, selon M. PAIN (1), comme une bourgade assoupie au bord du fleuve, enfouie sous l'ombrage de baobabs centenaires et de borassus à gros fruits oranges qui lui vaudront le surnom de "Kin-Malebo" (malebo signifiant borassus en lingala) - somnolence qui contraste avec l'activité fébrile de Léopoldville. Néanmoins, le "reveil" de Kinshasa débute vers les années 1910-1912 avec l'aménagement d'un nouveau port beaucoup plus sûr que celui de Léopoldville, trop proche des rapides, et capable d'accueillir des navires d'un plus fort tirant d'eau. Ce qui sera fait à compter de 1913. Outre la Banque du Congo Belge et des factoreries hollandaises, portugaises et des maisons danoises, des firmes commerciales belges, anglaises, italiennes s'installent : les Ets M. & C. MICHAUX, la J.V.L. (Jules Van Lancker), la SYNKIN, MADAIL, etc. Des immeubles surgissent partout entre les rives et la voie ferrée.

En 1911, Léopoldville revêt le statut de District du Moyen-Congo comprenant les territoires de Léopoldville, Madimba, Haute N'Sele et Panza-Kasaï. L'année suivante, la Chambre de Commerce, l'actuelle ANECO (Association Nationale des Entrepreneurs du Congo) est fondée, et la construction de la cathédrale (Sainte Anne) est entreprise. C'est en 1914 que la première auto, une Ford, fait une apparition sensationnelle à Kinshasa. Au départ, les transports s'effectuaient en grande partie à dos de chameaux de bât (dont la majorité était, en réalité, des dromadaires, camélidés à une bosse au lieu de deux) et de mules achetés à Ténériffe, la plus grande des îles Canaries (2), auxquels s'ajoutaient des chevaux et des ânes

---

(1) M. PAIN, o.c., p.73.

(2) Lire F. BONTINCK, "Les chameaux du Pool", in Zaïre-Afrique, n°293, CEPAS, Kinshasa, mars 1995, pp.179-186; Le mouvement géographique, Vol. X, n°4, février 1893, p. 17e ; Le chameau dans l'Afrique Occidentale; A. MAHIEU, "Léopoldville. Son origine, son développement", in La Revue Congolaise, II, 1911-12, pp. 132-133, etc. Le nom de Ténériffe sera plus tard altéré ("tendelife") par les couturiers de Kinshasa pour désigner cet ourlet importé de l'île que l'on plaçait au bas des jupes ou jupons pour filles et dames.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

importés probablement d'Europe. Puis vint la première guerre mondiale (1914-1918).

Au Sud de la gare commence la ville africaine. Edifiées selon un plan géométrique, les cités réunissent, en 1914-1915, entre 12.000 et 13.000 personnes. Le 1er mars 1919, Kinshasa, devenue un centre important, au détriment de Léopoldville, est promue à la dignité de chef-lieu du District du Moyen-Congo (1). En 1920, Kinshasa et Léopoldville, désormais reliées par une bonne route, sont réunies en une seule circonscription urbaine qui prend le nom de Léopoldville. Et c'est cette année-là que le site de Ndolo sera retenu pour la construction d'une prison qui existe toujours sur l'avenue du Flambeau (ex-Olsen). Trois ans après, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent (section 4), il sera constitué le District urbain de Léopoldville; le nom de Kinshasa sera réservé à l'une des premières cités construites pour la population africaine (cf. section 1 du présent chapitre).

La même année, plus précisément le 1er juillet 1923, par arrêté royal, Léopoldville devient la capitale du Congo Belge à la place de Boma jugée trop excentrique. Relié par chemin de fer de Matadi, Léopoldville présentait en ce temps-là des avantages pour devenir la capitale. L'ambition belge de concurrencer à vue d'oeil l'orgueilleuse France établie sur une autre rive détermine également le choix. On croit aussi que la première guerre mondiale qui détruisit particulièrement les autres riverains fit saisir aux Belges, gens prudents s'il en fut, l'avantage à déplacer la capitale vers le "centre" du pays. Mais c'est la fonction industrielle qui, intervenant à son tur, fut responsable du développement spectaculaire de Léopoldville et permit aux maîtres coloniaux d'ériger la ville en centre industriel et administratif de premier plan. Cependant, le transfert de Boma à Léopoldvidlle n'interviendra effectivement qu'en 1929, par une ordonnance du 31 octobre, après l'implantation de l'infrastructure nécessaire, à savoir l'installation des services du gouvernement général sur les rives du Pool et la construction de nombreux bâtiments publics et des habitations pour fonctionnaires

---

(1) D'autres sources parlent du 6 avril de la même année.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

européens, comme en témoigne J. DENIS déjà cité : "Il y avait bien, à Léo, quelques bureaux : district, douanes, justice, etc., mais ce n'est qu'à partir de 1925 que la fonction administrative revêt une réelle importance"(1). L'activité commerciale s'amplifie, suivant la demande qui grossit. L'activité industrielle aussi. Toutes ces fonctions concourent à faire de Léopoldville une métropole bruissante d'activité et en pleine expansion (2). La population, tant européenne qu'africaine, s'accroît. Le nombre des Européens passe de 245 en 1908 à 1.125 en 1914 et 2.521 en 1919; la population africaine augmente de 20.000 en 1920 en 1924.

A la suite de la création en 1923 de la SABENA (Société Anonyme Belge de Navigation Aérienne, société-mère d'AIR-CONGO qui sera constituée officiellement le 28 juin 1961), les premiers essais de liaison aérienne entre la Belgique et Léopoldville auront lieu, entre 1925 et 1926, mais un service régulier avec Elisabethville (actuellement Lubumbashi) existait déjà depuis 1920. C'est entre la capitale et Stanleyville (actuelle Kisangani) que la première ligne aérienne domestique assurée par des hydravions a été inaugurée le 1er juillet 1920. L'aéroport, alors situé à la limite Ouest de la ville de Léopoldville, sur l'actuelle avenue des Monts Virunga, sera transféré à Ndolo en 1933. Ainsi se pré-figure le centre-ville de Kinshasa, délimité à l'Est par la mission catholique Sainte Anne (avec ses murs de briques et une architecture commune aux grandes missions du Bas-Congo), à l'Ouest par le rond-point du building Nioki, l'ancêtre des "gratte-ciel" kinois, au Nord par le Port public et au Sud par l'actuel Boulevard du 30 Juin (3).

Toujours au Sud, le contact entre la ville européenne et la ville africaine se faisait dans un premier temps par un marché situé entre l'actuel emplacement de la Grand poste, et par la ligne de chemin de fer Kinshasa - Kintambo, sur l'actuel Boulevard du

---

(1) J. DENIS, o.c., p. 83.
(2) LOMBI Bikandu Luzolo, Occupation économique de la Province de Léopoldville (1920-1940), mémoire de licence en Histoire, Faculté des Lettres, UNAZA/Campus de Lubumbashi, 1973, 165p.
(3) KOLONGA Molei, o.c., p. 59.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

30 Juin. Le marché sera déplacé et remplacé par un pittoresque bâtiment à coupoles conçu spécialement à cet effet, mais situé plus au Sud. La ligne de chemin de fera sera, elle aussi, décalée de plus d'un kilomètre vers le Sud, prenant ainsi en écharpe les anciennes cités. Une vaste zone de brousse entrecoupée de marécages sépare encore Kinshasa de Kintambo. La population en 1929 est de 46.088 habitants, répartis entre 43.332 Africains et 2.766 Européens(1).

Plus à l'Est, Ndolo n'était que brousse et marécages. S'y trouvaient cependant les chantiers navals ATENA et CHANADO, pendant que dans la "ville blanche" venait de s'implanter (en 1929) la première société de montage de bicyclettes et des cyclomoteurs, CYCLOR (Cycles d'Orban), qui exploitera cette branche d'activité avec Elvé-Congo. Citas s'érigera en quartier, le vieux Citas avec son historique Zando ya Imbwa (Marché des Chiens) encore fonctionnel, et son célèbre camp de Coastmen (2) perdu dans une sorte de forêt de borassus, aujourd'hui disparu sous l'effet de l'urbanisation. C'est là que naîtront, avec le brassage d'ethnies congolaises et autres africaines (ghanéennes, sierra-léonaises, togolaises, etc.), les ancêtres de la musique congolaise moderne. L'on se rappellera que ces "Popo" - ainsi appelés à cause de leurs nombreux tatouages sur le visage - ont opéré comme auxiliaires dans l'administration coloniale, principalement dans les grandes compagnies pour les travaux de bureau. Pendant tout ce temps, ils auront résidé non seulement à Léopoldville, mais aussi à tous les grands centres où prospéraient le commerce et l'industrie, bénéficiant ainsi des avantages jusque-là refusés aux Congolais, entre autres l'accès

---

(1) M. PAIN, o.c., p.75.

(2) Jaloux de leur race, les Bateke, en dépit d'un accord de leur chef avec l'étranger, n'admettaient pas la présence d'éléments étrangers. Aussi, pour la création, l'exploitation et l'entretien du poste, STANLEY et ses collaborateurs, comme tous ceux qui vinrent continuer l'oeuvre léopoldienne après eux, durent-ils recourir au concours des Zanzibaristes, des Sénégalais, coastmen (Ouest-Africains) emmenés comme porteurs; et enfin des Bangala et d'autres tribus que l'on recrutait au fur et à mesure que la mission de l'explorateur anglo-américain progressait vers le haut du fleuve Congo.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

au magasins "Interdits aux Noirs" comme la SEDEC (Société d'Exploitation et de Développement du Congo) créée en 1917 par la société des Huileries du Congo Belge, propriété de la chaîne UNILEVER, NOGUEIRA, PECK OLLIVANT, etc.

La dénomination de "populations intermédiaires" pour les Méditerranéens (Portugais, Juifs, Espagnols, Italiens, Grecs, Syro-libanais ou Libano-syriens) qualifie assez exactement leur rôle et leur position géographique dans les cités de l'Afrique Centrale. Contraints à l'émigration par la supropulation et la pauvreté de leur pays d'origine, ces gens sont venus tenter leur chance en Afrique. Partis de rien ou de peu, la plupart d'entre eux s'adonnent au commerce de détail pour laquelle ces groupements se sont installés le plus souvent en bordure de la zone européenne, le long des voies de passage vers les quartiers africains(1).

Quelque peu en arrière du chevet de l'Eglise Sainte Anne, témoin des années trente, existait un hôtel dénommé hôtel du Pool. Devant, un terrain de sport où se jouaient des matches de football entre trois clubs européens : l'Amicale portugaise, les Coqs et l'Etoile. Dans l'entre-temps, la petite cité indigène qui s'étendait alors du côté Sud de l'actuel Boulevard du 30 Juin jusqu'à l'avenue du Commerce, ex-Charles De GAULLE, avait été repoussée plus encore dans le Sud, là où passe chemin de fer Kinshasa - Kintambo. A l'Est, elle rejoignait Citas, et à l'Ouest, elle s'arrêtait à la hauteur de l'avenue des Huileries. Partout ailleurs, il n'y avait que brousse, savane et marécages.

A la place de l'actuel Hôtel de Ville, l'administration coloniale avait construit l'ancien immeuble du District. Celui-ci suprplombait les environs avec ses étages et ses escaliers extérieurs au sommet desquels, chaque savoir à 21 h 30' et 22 h 00', deux policiers sonnaient le couvre-feu à coups de clairon et de fausses notes qui, paradoxalement, réveillaient les Européens à qui

---

(1) J. DENIS, o.c., pp. 119-120.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

ce couvre-feu n'était pourtant pas destiné. Dès 1932, la Mission Catholique avait créé une caisse de prêt immobilier. Elle fut relayé par le District - le Commissaire de District, M. de BOCK - ayant obtenu du Gouvernement un crédit d'un million affecté aux Congolais désireux de construire leur maison en matériaux durables.

A l'époque, selon G.E. JAMBERS (1), certains quartiers de la ville européenne bénéficiaient déjà de la distribution d'eau, mais elle n'était pas potable (la REGIDESO, Régie de Distribution d'Eau potable ne verra le jour qu'en 1933). De même pour l'électricité, avec de nombreuses pannes. Les réfrigérateurs étaient inconnus; des glacières de la BRALIMA (Brasserie, Limonaderie et Malterie du Congo, créée en 1923 - la seule brasserie de l'époque) en tenaient lieu. Mais au plan ludique, c'est sur l'avenue Tombeur de Tabora, actuellement Tombalbaye (du nom du défunt Président tchadien), que se déroulaient la plupart des manifestations officielles : tous les 1er juillet, entre le rond-point de l'actuel Kin-Mazière (Place de l'Afrique Centrale) et l'avenue du Marché, on assistait au traditionnel défilé militaire des années 1930 et 1940, auquel s'associait une délégation de toutes les écoles, protestantes et catholiques, filles et garçons.

La réforme urbaine du 25 juin 1941 dont mention plus haut (cf. chapitre II, section 4) divise la ville en deux zones distinctes : d'une part, la zone urbaine habitée par les Européens et comprenant Léo II ou Léo-Ouest, Kalina, Léo I ou Léo et Ndolo, d'autre part, le noyau primitif des quarteurs africains qui, lui, se situait au Sud-Ouest des entreprises installées le long du fleuve à proximité de leur lieu de travail. Ces quartiers, dont la seule possibilité d'expansion était le Sud, ne pouvait s'y étendre du fait de l'existence des terrains de la radio et de l'aéroport de Ndolo.

---

(1) G.E. JAMBERS, "Naissance et vie d'un quotidien colonial", in Le Courrier d'Afrique, 25ème anniversaire, Kinshasa, 1955, cité par KOLONGA Molei, o.c., p. 73.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Dès lors, on construisit, à partir de 1945, les cités de Dendale (actuellement Kasa-Vubu, en mémoire du défunt premier Président Congolais), Ngiri-Ngiri et Kalamu. En 1947 fut institué le Fonds d'Avance, dont la majorité des bénéficiaires étaient d'un niveau supérieur à la moyenne : clercs, travailleurs indépendants, ouvriers qualifiés. D'où le quartier des "évolués" d'avant 1960 : quartier Immocongo (actuellement 20 Mai) et Cité Baudouin (actuellement quartier Pinzi) à Kalamu, quartier en bordure de l'avenue Prince Baudouin (avenue Kasa-Vubu) près du Camp Babylon à Kintambo et de celle de la Victoire à Dendale, etc. Les plus basses couches sociales en étaient exclues. C'est ainsi que fut créé le Fonds du Roi, en 1955, destiné avant tout aux familles les plus démunies. Dans le même souci, les autorités coloniales commencèrent à édifier des camps de travailleurs : camp Lufungula à Saint-Jean (Lingwala) à Olsen (Pilote Mbaki) ou camp Bouzin (Kabinda) à Barumbu et à Kinshasa. Les sociétés de la place logeaient également leurs employés : camp des Plantations Lever-Congo à Saint-Jean, camp Cito (Kauka) pour les travailleurs de l'OTRACO ...

Mais bien avant cela, la progression se poursuivit vers l'Est après 1950 par la construction de la zone industrielle de Limete. Face au continuel problème du logement, les colonisateurs créèrent, en 1949, l'Office des Cités Africaines (O.C.A.), actuellement Office National du Logement, qui commença ses réalisations dès 1950 : Yolo (une partie de Kalamu), Matete, Bandalungwa et Lemba furent construits par cet organisme. Par des contrats de location - vente, les locataires, pour la plupart du personnel de la fonction publique, pouvaient devenir propriétaires de leur maison. Ndjili fut loti et doté d'une infrastructure mais la construction des maisons fut laissée à l'initiative individuelle. Il apparaît donc clairement qu'à l'origine, les cités de Matete, Lemba et Ndjili étaient construites pour loger la main-d'oeuvre de Limete. La jonction entre la "Ville Ouest" et la "Ville Est" est pratiquement réalisée. Tout à fait à l'Est, après la rivière Tshenke, l'aéroport international de Ndjili est en construction; il est situé à plus de 20 km du centre-ville. Kinshasa doit justement une partie de sa "beauté" aux larges

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

dégagements que les autorités coloniales y ont ménagés dès l'origine. Elle le doit surtout à l'architecte RICQUIER qui obtint, en 1951 le déplacement de l'aérodrome vers le Sud-Est, accompagné de la création d'un grand axe routier, le boulevard Léopold (actuellement Patrice Lumumba, du nom du Héros National), celle du nouveau quartier industriel de Limete et de la cité satellite de Ndjili. Cette série de décisions ont assuré à la ville une structure spatiale que les constructions spontanées d'après l'indépendance vont respecter bon gré mal gré.

A partir de 1959, justement, ces installations illégales vont engendrer les communes Selembao, Makala, Bumbu, Ngaba, Kisenso, la partie nouvelle de Ndjili, Kimbanseke et Masina, envahies par des groupes importants de personnes ayant le plus souvent des affinités ethniques entre elles. Quelques illustrations ad hoc seront faites dans la section 4 du présent chapitre. L'impressionnante augmentation de la superficie de la ville réellement occupée par l'habitat que l'on constate à partir de 1960, est liée à tout un ensemble de causes dont la poussée démographique rendue facile par l'inefficacité de l'appareil administratif et l'occupation de vastes concessions que le pouvoir colonial avait accordées à des sociétés privées, à des Eglises ou à des particuliers. C'est le cas des concessions IMAFOR (un quadrilatère d'environ 2.000 hectares s'étendant sur de très vastes territoires limités à l'Est par la route de Matadi, au Nord par le village de Kinsuka et l'actuel camp militaire Tshatshi; elle s'arrête au Sud, aux abords des villages de Malweka et de Kimbwala, près de la station de pompage de la REGIDESO; à l'Ouest, la limite se fait pratiquement sur la rive gauche du fleuve), WERY, DE MALEINGRAU, des Frères des Ecoles Chrétiennes (trois concessions se situant dans le prolongement d'IMAFOR et jusqu'à la rivière Lubudi), MARQUES (un trapèze d'environ 200 hectares au Sud de Ngiri-Ngiri), FONCOBEL (une concession de 180 hectares située entre Yolo-Sud et Ngiri-Ngiri, à l'emplacement de l'actuel quartier Kimbangu), et légèrement plus bas, à l'emplacement de l'actuel Mombelé, la concession PROFRIGO (110 ha), puis à l'Ouest de Limete, on remarque le bois planté par M. VERSTRAETEN, enfin entre le rail de la commune de Matete (la

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

première des cités planifiées) et la rivière Ndjili d'une part, entre le boulevard Léopold et les environs de la gare Lemba-Rifflaert, la concession de M. De BONHOMME. C'est l'actuel quartier des Marais.

Les concessions privées n'ont pas résisté à la poussée conjuguée des habitants qui s'entassaient, déjà avant 1960, dans les Anciennes Cités, ni au désordre administratif qui suivit l'accession du pays à l'indépendance, quand se termina l'incroyable cauchemar. Aujourd'hui encore, ces occupations anarchiques sont de mise, le plus souvent avec la complicité des chefs coutumiers et des agents du service urbain du Cadastre dont d'ailleurs l'opinion publique n'a cessé de reprouver les méthodes de travail(1). Avec toutes les complications urbanistiques imaginables. La seule initiative intéressante aura, peut-être, été la création, en 1971, de la Caisse Nationale d'Epargne et de Crédit Immobilier (C.N.E.C.I.). Quelques centaines de logements seulement ont été édifiés à la Cité Salongo, à Lemba-Sud. En fait, c'est la classe supérieure de la société kinoise qui a bénéficié de l'opération. C'est ainsi que les "écono- miquement-faibles" vont se servir ailleurs à leur façon. D'où l'extension pour le moins rapide de l'espace occupé, comme en témoigne le tableau ci-après :

Tableau n° 5 : EVOLUTION DE L'OCCUPATION DU TERRAIN A LEOPOLDVILLE (KINSHASA).

ANNEE	SUPERFICIE
1884	115 ha
1919	600 ha
1950	2.331 ha
1957	5.512 ha
1960	4.100 ha
1967	9.400 ha
1968	12.863 ha
1975	17.922 ha
1981	20.160 ha

Sources : - B.E.A.U. : Kinshasa : croissance urbaine, Kinshasa, septembre 1975, p. 48.
- M. PAIN, Kinshasa, écologie et organisation, o.c., p. 97.

(1) M.PAIN, "Kinshasa symbole d'une Afrique urbaine", in Les Cahiers d'Outre-Mer, XXVè Congrès International de Géographie, Paris, août 1984 et R. de MAXIMY, Une ville en suspens. Dynamique de la croissance et problèmes d'urbanisme d'une ville d'Afrique Centrale : Kinshasa, thèse de doctorat en Lettres, Université de Paris, VIII, 1983

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

D'où l'extension de Kinshasa. Mais socialement, comment s'opère l'occupation de cet espace par les citadins qui y habitent? Nous répondrons à cette question dans la section 4 du présent chapitre. Dans l'intervalle, nous nous limiterons à souligner l'importnce de l'espace dans une étude socio-anthropologique comme celle-ci.

Section 3. Espace social urbain de Kinshasa.

L'espace mérite une analyse socio-anthropologique dans la mesure où il s'agit d'un élément autonome, c'est-à-dire ayant des effets propres, non déductibles des autres éléments avec lesquels il est en inter-relation. J. REMY et L. VOYE déjà cités le disent mieux que nous lorsqu'ils font la remarque ci-après :

> "L'inscription dans l'espace d'un certain mode de vie sociale, c'est-à-dire sa concrétisation dans la vie quotidienne, a, par exemple, une incidence sur la stabilité et sur les rythmes de changement; on a, de ce fait, un indice de la spécificité des structures spatiales. Celles-ci apparaissent comme étant dotées de temporalités spécifiques en ce qui concerne leurs transformations et elles jouent un rôle particulier à travers la concrétisation dans le cadre de la vie quotidienne, en tant qu'elles constituent une condition matérielle d'existence"(1).

En poussant le raisonnement plus loin, l'on finit par se rendre compte que l'espace apparaît comme l'une des données de la conscience. Sa conception permet donc à l'homme d'opérer des constructions rationnelles quant à la distribution des objets. Dans le vécu quotidien, le corps humain habite l'espace et le temps; il est nécessairement "ici" de même qu'il existe nécessairement "maintenant".

---

(1) J. REMY et L. VOYE, o.c., p. 36 sq.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

On ne le dira jamais assez, la ville est à la fois un point de polarisation de l'espace environnant et elle est elle-même un espace aménagé. Ces deux dimensions sont en réalité indissociables car ville et espace environnant sont en relation de dépendance réciproque, mais, il est vrai, à de degrés divers. L'espace urbain étant un enjeu, on ne saurait le penser innocemment; il est une juxtaposition d'un centre de normalité et d'une périphérie de marginalité(1). La ville concept est à la fois un espace de gestion, d'accumulation, de profit. D'après R. LEDRUT :

> "C'est un lieu de rassemblement de la main-d'oeuvre, d'implantation industrielle, de spéculation foncière sur ces marchandises que sont le sol et les logements, de réunion des états-majors des entreprises engagées dans la lutte économique. On se sert de la ville qui est une réalité spatiale mais mon collective. L'organisation de la ville dans l'espace dépend des lois de l'économie marchande, qui déterminent aussi bien le tracé des voies ferrées et des grandes percées, dont le rôle est prépondérant, que la construction des établissements ou des habitations"(2).

La même ville concept est également une scène de théâtralisation d'un passé toujours actualisé par le jeu festif (monuments, anniversaires, etc,) et un lieu d'anticipation du futur. A ce titre, elle fonctionne comme lieu de transformation, d'appropriation mais aussi comme sujet sans cesse enrichi par l'attribut nouveau. En tant que telle, elle instaure un espace existentiel aux conséquences énormes.

Comparativement à l'espace national, l'espace instauré par la ville concept apparaît comme un point d'enclave et de condensation du pouvoir. Vis-à-vis de cet espace, l'espace rural, perçu comme un lieu de dilution du pouvoir, est une poubelle de pollutions contre lesquelles la ville cherche à se prémunir. Il se dégage des rapports espace urbain/espace rural, deux attitudes : l'une organisationnnelle et l'autre mentale. D'un point de vue organisationnel,

---

(1) TSHUNGU B.Z., Cours d'Anthropologie urbaine, o.c.

(2) R. LEDRUT, o.c., p. 49.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

le discours sur le développement national est généralement conçu par la ville et pour la ville; l'espace rural n'est pris en considération que pour autant qu'il contribue à la prospérité de la ville. Au niveau mental, l'intériorisation de l'espace urbain par le citadin développe en lui la phobie des vastes espaces ruraux devenus lieux d'insécurité, de carence et d'appauvrissement. Aspirant avidement au changement, les citadins voient dans l'espace rural un lieu de non-changement, un lieu d'enracinement dans un passé opaque faits d'actes répétitifs(1).

A Léopoldville, c'est le Boulevard du 30 Juin qui, à la lointaine époque des tout premiers gouverneurs généraux, formait la frontière entre la cité et ce qui était encore le quartier européen. Plus tard, ce fut le tour de l'avenue du Commerce (ex-Charles de GAULLE), dont d'ailleurs la célébrité dépendait en grande partie du fait qu'elle séparait de l'Est à l'Ouest les deux cités. Vers la fin des années 1930, la cité indigène sera à nouveau repoussée au Sud, pratiquement jusqu'à l'actuelle avenue Rwakadingi. A partir de là, elle s'étendra jusqu'à l'avenue Kabambare. Au centre, entre les avenues Bokassa à l'Est, et Kasa-Vubu à l'Ouest, il plaira à l'administration coloniale de pousser l'expropriation jusqu'à la rue Lowa, tout simplement parce que l'intérêt des populations blanches le commandait. Ce qui entraina la disparition des rues Itimbiri, Ngiri et Lualaba au profit du marché central. A ce jour, Kinshasa s'est étendue de manière fulgurante.

Dans cette partie de la capitale, les parcelles sont généralement rectangulaires. La surface moyenne est de 350 à 450 m^2; dans les extensions récentes, elle dépasse 500 m^2. La parcelle est partie prenante de l'habitation. La partie construite sert de lieu de repos, où l'on mange et où l'on dort. D'où la simplicité du logement généralement réduit aux deux pièces salon-chambre. La population vit autant, sinon plus, sur la parcelle qu'à l'intérieur du logement, tellement celui-ci est exigu et saturé, sans commune mesure avec le nombre de gens qui y habitent, à la limite de la

---

(1) TSHUNGU B.Z., Cours d'Anthropologie urbaine, o.c.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

promiscuité, quand bien même "la cour familiale reparaît"(1). En Afrique, la maison ne se présente jamais comme un objet fini, qu'on prenne le lieu d'habitation comme un tout (parcelle + construction(s)), ou que l'on considère l'organisation interne de cet espace. Que d'opérations de déconstruction/reconstruction!

En tout état de cause, les Kinois préfèrent s'installer dehors; c'est là une vieille tradition, vraisemblablement liée aux contraintes climatiques des tropiques : on vit plus facilement dehors dans les régions où l'on parle le lingala que dans celles où prédomine le swahili. Un ressortissant du Katanga, par exemple, n'en croit pas ses yeux lorsque son voisin kinois prend tranquillement sont petit déjeuner sur sa parcelle, ou ses repas ("bwaka-nzoto" ; solde-toi) dans les restaurants des marchés ou encore mange dans la rue une brochette ("kamundele") achetée aux vendeurs ambulants ("ban'a nguba"). A Kinshasa, la salle à manger, s'il en existe une, ne sert souvent qu'aux repas du chef de famille.

La fonction sanitaire (lieu d'aisance et coin-toilette) est également orientée vers l'extérieur, dans l'espace vide laissé entre le fond de la parcelle et le dos de la maison. Dans certains endroits, les gens sont obligés, le soir, de se retirer sur les berges d'un cours d'eau pour procéder à leurs ablutions. Ce qui satisfait certains appétis voyeuristes. La lessive et la toilette des bambins se font souvent au point d'eau (robinet ou simple puits) placé sur le devant de la parcelle. Ce point d'eau peut être aussi une source de revenus. En effet, les voisins qui ne sont desservis en eau courante, s'y approvisionnent moyenant un montant dont le taux est fixé par le propriétaire de la parcelle.

Sous un autre angle, l'élevation des murs de clôture altère les relations de voisinage. L'isolement et l'anonymat s'en trouvent renforcés. En revanche, sur la même parcelle, plusieurs

---

(1) Philippe HAERINGER, La dynamique de l'espace urbain. Rapport Général. La croissance urbaine en Afrique noire et à Madagascar, C.N.R.S., Paris, 1972, p. 184.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

ménages se trouvent réunis dans une vie commune obligée. L'on comprend aisément que les propriétaires donnent en priorité des logements disponibles aux personnes originaires de leur propre province, de leur ethnie, car tout au moins les traditions (us et coutumes) seront semblables dans la micro-société de la parcelle. L'on comprend également combien les jeunes aspirent à échapper au carcan familial tout à fait contraignant lorsque plusieurs membres du clan se trouvent réunis dans les logements contigus. L'absence d'indépendance les amène à acquérir un terrain à la périphérie dès le premier argent gagné ou à s'installer ailleurs par le biais de la location - réalité qui transparaît dans l'analyse des aspects démographiques de la ville-capitale.

Section 4 : Cadre socio-démographique de Kinshasa.

La section 2 nous a suffisamment démontré que Kinshasa est une ville étonnamment dynamique. Le développement de l'industrie, du commerce, des services et l'urbanisation rapide de la capitale du Congo ont inévitablement conduit à une croissance démographique peu ordinaire. Nous avons effleuré le problème dans ces lignes qui précèdent, mais le tableau ci-dessous présente mieux la situation dans la mesure où il en donne la synthèse tout en l'actualisant.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Tableau n° 6. Evolution démographique de Léopoldville (Kinshasa).

ANNEE	POPULATION	ANNEE	POPULATION
1881	5.000	1951	232.279
1910	10.000	1952	257.197
1922	17.000	1953	283.859
1923	16.701	1954	312.641
1924	23.730	1955	347.970
1925	29.539	1956	349.912
1926	32.242	1957	378.628
1927	34.964	1958	407.345
1928	40.188	1959	442.082
1929	46.088	1960	476.819
1930	39.530	1961	518.979
1931	36.348	1962	561.139
1932	29.241	1963	612.478
1933	29.682	1964	663.818
1934	27.510	1965	726.534
1935	28.276	1966	789.251
1936	32.392	1967	864.284
1937	35.946	1968	939.317
1938	42.006	1969	1.021.979
1939	46.426	1970	1.107.641
1940	49.972	1971	1.207.467
1941	53.697	1972	1.307.294
1942	72.177	1973	1.425.814
1943	83.539	1974	1.544.334
1944	83.926	1975	1.679.091
1945	101.501	1976	1.804.960
1946	116.468	1977	1.940.297
1947	126.215	1978	2.085.817
1948	132.532	1979	2.242.297
1949	160.304	1980	2.410.552
1950	201.905	1981	2.567.166

Sources:

- De 1881 à 1923 : Services des Archives du Congo-Belge, Documents pour servir à l'étude du milieu, 1ère partie, ville de Léopoldville.
- De 1924 à 1955 : Rapports aux chambres sur la situation du Congo Belge et du Rwanda-Urundi, Bruxelles, 1924-1959, chiffres au 31 décembre.
- De 1956 à 1970 : Joseph BOUTE, "La population régionale du Zaïre de 1956 à 1975", in Cahiers Economiques et Sociaux, I.R.E.S., Vol. XVIII, n°1, mars 1980, pp.5-21, chiffres au 30 juin.
- De 1975 à 1981 : J. BOUTE et L. de SAINT MOULIN, Perspectives démographiques régionales. 1975-1985. o.c., pp.24-26, chiffres au 30 juin.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Il ressort du tableau n° 6 trois temps forts, à savoir de 1923 à 1929, de 1935 à 1955 et de 1960 à 1981. Le premier est intimement lié à une croissance économique tout à fait particulière, à un équipement et à un investissement sans précédent. Le chapitre précédent nous a suffisamment édifié dans ce sens.

Le deuxième temps fort s'explique et se justifie par la mobilisation générale et par l'effort de guerre économique et militaire (1). L'appel de main-d'oeuvre nécessité, au cours de la deuxième guerre mondiale, par la création sur place de nouvelles industries de transformation des matières premières, enclencha entre 1940 et 1945 un accroissement accéléré de la population qui se prolongea longtemps après. Il fut organisé des campagnes de recrutements forcés en vue de suppléer à la carence d'hommes capables de prester au sein des industries nouvellement implantées. D'ailleurs, un quota de travailleurs à fournir fut déterminé pour chaque province, avec son cortège de conséquences : reprobation des missionnaires face aux abus commis, libéralisation de l'exode rural, octroi des maisons d'habitation aux émigrés ayant quitté la campagne sans permis de mutation, etc.

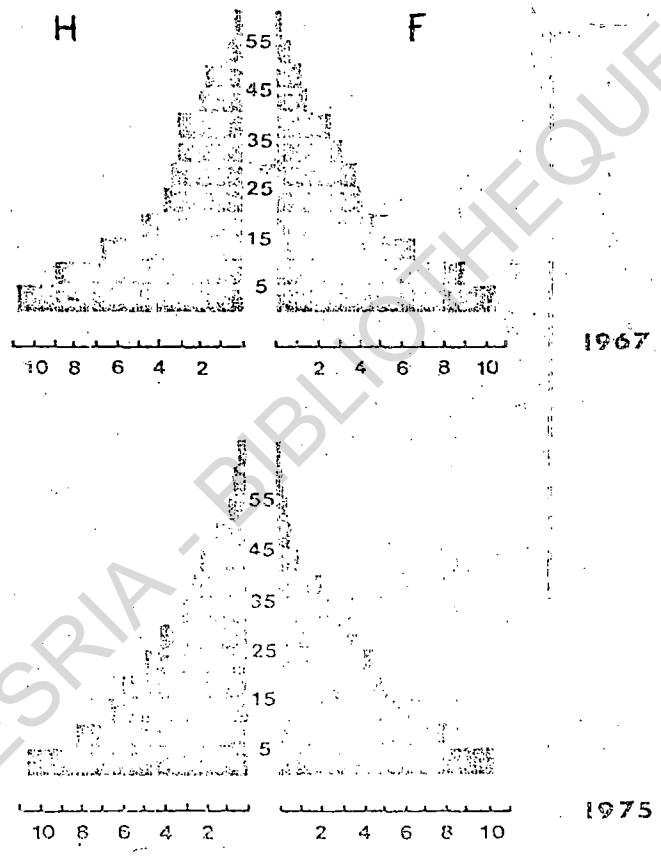
Cependant, les années 30 et 55-60 sont plutôt caractérisées par des ruptures. Sous l'effet des spasmes de la grande crise

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) Lire L. de SAINT MOULIN, "L'effort de guerre 1940-1945 au Zaïre", in Zaïre-Afrique, n° 192, CEPAS, Kinshasa, février 1985, pp. 91-104. La Force Publique remporta les célèbres victoires d'Assossa (11 mars 1941), Gambela (23 mars 1941) et de Saïo (6 juillet 1941) en Ethiopie - autant de noms qui, pour des raisons historiques, transparaissent dans les appellations des avenues des villes de la République et de Kinshasa, principalement dans celles de la commune de Kasa-Vubu.

Figure n° 3 : Evolution de la pyramide des âges calculée pour 100 h



Source : M. PAIN, 2.C., p. 85.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

mondiale de l'époque (1), on enregistre une chute : 39.530 habitants contre 46.088 en 1929, soit un déficit important de 14,3 %. A compter de 1955 jusqu'à la veille de l'indépendance, on observe un ralentissement dû en grande partie aux orages de la crise économique. D'où une nouvelle restriction administrative en matière de déplacements des populations. Peine perdue. Sous le double effet du croît naturel et de l'arrivée massive et incontrôlée des migrants ruraux, le mouvement démographique s'avère encore plus spectaculaire.

Néanmoins, le rythme d'accroissement s'est ralenti depuis une vingtaine d'années et la pyramide des âges est un peu moins jeune que lors des enquêtes socio-démographiques de 1967 et 1975. (Voir figure n° 3).

Actuellement à Kinshasa, 52 % de la population sont âgés de moins de quinze ans et 21 % de moins de cinq ans (2). Le changement le plus apparent est l'élevation sensible de l'âge moyen au premier mariage. "A Kinshasa, il est aujourd'hui de 29 ans pour les hommes et de 22,5 pour les femmes. Les chiffres correspondants pour l'ensemble du Congo sont de 24,9 ans pour les hommes et de 20,0 pour les femmes"(3). Cet âge moyen au premier mariage relativement élevé doit certainement être là l'effet d'une scolarisation plus prolongée entraînant le report d'une partie des mariages.

---

(1) Le 24 octobre 1929, ce fut le "jeudi noir" : le crack financier de la Bourse de New York provoqua la crise économique de 1929 à 1933. Pour en connaître les tenants et les aboutissants, voir entre autres S. BAILLE et al., Le monde actuel. Histoire et Civilisations, Librairie classique E. Belin, Paris, 1966, pp.66-71 et Jacques NERE, La crise de 1929, A. Colin, Paris, 1973, 222 p.

(2) J.-M. ELA, o.c., p. 116.

(3) I.N.S. et P.N.U.D., "Zaïre, un aperçu démographique. Résultats du recensement scientifique de la population en 1984", in Zaïre-Afrique, n° 255, CEPAS, Kinshasa, mai 1991, p.238.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Selon J. BOUTE et L. de SAINT MOULIN, le taux de natalité, c'est-à-dire le nombre de naissances vivantes annuelles pour 1.000 habitants, oscille depuis 1955 entre 52 et 55 % ; ce taux était de 54,9 % en 1975; il est estimé à 55,83 % en 1980 (1) et à 51,5 % en 1984 (2). Cette natalité, fort élevée malgré tout, tient surtout à des considérations socio-culturelles conservatrices, au-delà des conditions sociales et du niveau d'instruction.

Quant au taux de mortalité (nombre de décès par an pour 1.000 habitants), il se situait de 1952 à 1980 entre un minimum de 9,8 % et un maximum de 15 % ; mais il est estimé à 16,8 % en 1984. Ce qui est assez bas comparativement à celui de l'ensemble de la République qui est en moyenne de 19 % et à celui de l'arrière-pays dont celui du Bas-Congo évalué à 18,2 % en 1980. Kinshasa jouit à ce niveau d'un avantage considérable, lié à la fois à un meilleur équipement sanitaire et à l'existence d'un autre type d'alimentation au moment du sevrage : la proportion d'enfants qui n'y atteint pas l'âge de cinq ans n'est que de 133 % contre 213 % pour l'ensemble du pays, voire de l'Afrique noire.

Ainsi donc, le taux d'accroissement naturel de Kinshasa est de 4,2 % contre 3 % pour l'ensemble du Congo. Autrement dit, la population kinoise augmente chaque année de 42 unités pour 1.000 habitants. Ce qui n'est pas à minimiser surtout lorsqu'on doit y ajouter l'apport de l'exode rural. Ce qui fait que la ville de Kinshasa connaisse la plus grande proportion d'immigrants avec environ 39,3 % de personnes venues d'autres provinces.

Les conditions de vie très nouvelles, ce contact brutal entre une civilisation urbaine conquérante et une survivance profonde, au-delà des apparences, des croyances ancestrales et d'un passé

---

(1) J. BOUTE et L. de SAINT MOULIN, o.c.

(2) I.N.S. et P.N.U.D., a.c., p. 242.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

d'habitudes régionales vivace et encore proche, concernent une grande partie de la population. Le migrant subit et rencontre à tout moment, à l'école, dans la recherche d'un emploi ou d'un logement, dans la construction de sa maison, dans les multiples aspects de l'urbanisation, des systèmes de valeurs pour lesquels il ne peut pas établir de corrélation avec ses critères d'appréciation habituels. Des réactions qui paraissent incompréhensibles et qui entraînent trop souvent la condamnation des individus par l'observateur pressé, trouvent leur explication dans un ensemble complexe de références culturelles et de situations de déséquilibre.

Sous un autre angle, cette ville connaît dans son ensemble une densité très élevée : 210 habitants à l'hectare en 1980, mais très variable d'une commune à une autre. Elle est plus significative dans les anciennes communes de Kinshasa, Barumbu, Lingwala et Kintambo où elle atteint en certains endroits 300 habitants à l'hectare alors qu'elle est plus faible dans celle de Maluku avec 5,3 habitants seulement à l'hectare. En 1984, la densité moyenne de toute la ville est estimée à 267 habitants au kilomètre carré; ce qui cache des densités encore plus fortes allant parfois jusqu'à plus de 20.000 habitants au kilomètre carré.

Toutefois, du point de vue du tissu urbain, la densification la plus visible s'effectue au coeur du centre des affaires où, depuis quelques années, la construction d'un habitat en hauteur se renforce. Lors de notre dernier passage sur le terrain, nous avons constaté qu'à côté des immeubles des années 1950-1960 aux formes massives et horizontales (ONATRA, Poste Centrale) se dressent les lignes verticales des tours des Galeries Présidentielles (1974), de l'ex-SOZACOM, c'est-à-dire la Société Zaïroise de Commercialisation des Produits Miniers (1975), de l'ex-B.C.Z., la Banque Commerciale Zaïroise (1976), GROUPIMMO a réalisé quelque temps après la deuxième tranche des Galeries Présidentielles et a lancé derrière l'Hôtel Regina, sur un espace encore disponible, l'opération du Kin-Center, qui aura réuni commerces, bureaux et appartements. Ce qui, vu du Pool Malebo, ne manque pas d'allure, d'une part, et constitue une véritable nouveauté aux yeux de ceux ayant quitté Kinshasa il y a deux ou trois décennies, d'autre part.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Le centre historique est pratiquement submergé par cette densification qui se ramifie le long de quelques axes préférentiels: Kasa-Vubu, 24 novembre, avenue Bokassa où s'élèvent de plus en plus d'immeubles de dimensions modestes (c'est-à-dire de deux à cinq étages). L'ex-C.C.I.Z. (Centre de Commerce International du Zaïre) dresse, en amont des rapides, une splendide structure de verre, haute de 22 étages. Quelques immeubles ont fait leur apparition vers le centre administratif de la Gombe, et, en 1978, l'ex-W.T.C.Z. ou World Trade Center (Centre de Commerce International du Zaïre) s'est dressé au-dessus de la baie de Ngaliema. Partout ailleurs, l'habitat en hauteur est exceptionnel hormis les blocs à un étage des cités planifiées et des villas à étages des quartiers résidentiels. Le centre des affaires loge de moins en moins de monde et grignote les bords des espaces dévolus autrefois aux quartiers résidentiels. Le durcissement du tissu est plus lié à l'activité qu'à l'habitat à proprement parler; la fonction commerciale l'emporte sur la fonction résiden- tielle. Décisive dans le centre des affaires, l'implantation des activités est perceptible dans tout l'espace urbain. Elle modifie et façonne la physionomie des quartiers.

Dans la présente section, nous nous en voudrons de ne pas signaler les migrations étrangères qui, à l'origine, étaient alimentées surtout par les Ouest-Africains, les Congolais du Congo-Brazzaville et les Angolais. Les premiers cités avaient - nous l'avons dit - servi comme auxiliaires du Blanc dans l'administration coloniale et même dans l'armée. La présence de nos "voisins d'en face" - pour utiliser l'expression kinoise - se justifie par la proximité de deux capitales les plus rapprochées du monde et par les liens séculaires de consanguinité existant entre les deux peuples congolais et ex-zaïrois (1). Mais ce sont principalement des facilités commerciales qui ont enclenché un vif engouement dans le chef

---

(1) Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt GONDOLA Ebonga Ch. D., "Kinshasa et Brazzaville; brève histoire d'un mariage séculaire", in Zaïre-Afrique, n°s 249-250, OEPAS, Kinshasa, novembre-décembre 1990, pp. 493-500.

CODESPA - BIBLIOTHEQUE

des premiers Angolais ayant fait mouvement vers Kinshasa. Attirés par les possibilités de mieux - être et de vie plus facilement gagnée, ils s'expatriaient alors en vue de se tailler une place au soleil loin de leur pays d'origine. A compter de 1961, cependant, c'est surtout la guerre pour la conquête de l'indépendance qui les a astreints à se réfugier au Congo-Kinshasa. Depuis 1975, année à laquelle l'Angola a accédé à la souveraineté nationale, on assiste plutôt à la tendance contraire, en dépit des soubresauts politiques qui continuent à battre leur plein dans cette partie du continent africain.

D'autres Africains et même d'autres étrangers, quoiqu'en quantité négligeable, ont également élu domicile à Kinshasa pour l'une ou l'autre raison. L'on se rappellera qu'en 1920, c'est-à-dire au lendemain de la première guerre mondiale (1914-1918), le Rwanda et le Burundi, anciennes colonies allemandes, ont été confiés à la Belgique par mandat de la S.D.N. (Société des Nations), ancêtre de l'O.N.U. (Organisation des Nations-Unies), c'est-à-dire première organisation à vocation universelle et permanente pour le maintien de la paix et la solution politique des conflits entre Etats. Le Congo Belge s'est engagé malgré lui dans cette guerre suite à l'agression du port d'Albertville (Kalemie), le 22 août 1914, par les Allemands. Poursuivant ceux-ci, les soldats de la Force Publique remportèrent les victoires de Tabora en 1916, et de Mahenge, le 6 octobre 1917, en Tanzanie (ex-Tangayika), alors colonie allemande, ainsi que celles de Kigali, 6 mai 1916, et de Bujumbura, 6 juin 1916, au Ruanda-Urundi. Reste que le recensement de la population blanche s'avère très difficile aujourd'hui, où les techniciens et les hommes d'affaires étrangers forment une population très instable. Néanmoins, le tableau ci-après nous renseigne dans une certaine mesure sur les origines des immigrés de Kinshasa.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Tableau n° 7. LES IMMIGRES VIVANT A KINSHASA ENTRE 1940 et 1967.

	Province de Kinshasa	Province de l'Equateur	Province du Kasaï	Province Orientale	Province du Kivu	Province du Katanga	Autres Pays		
							Afrique	Europe	Divers
Total effectif	278.030	44.060	39.050	14.470	4.560	6.000	58.850	7.410	1.230
En %	61,3	9,7	8,6	3,2	1,0	1,3	12,9	1,6	0,4

Source : O.N.R.D., Etude socio-démographique .... o.c., p. 74.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Dans le cadre des migrations nationales, il y a lieu de distinguer les migrations internes des migrations externes. Les premières se pratiquent à l'intérieur même de la ville, d'une d'habitat zone à une autre. C'et le cas des départs parfois observés de ces Kinois habitant les communes construites avant l'indépendance et qui, suite aux difficultés financières et matérielles, hypothèquent leurs maisons et/ou leurs biens pour émigrer vers les zones ou communes dites d'extension ou excentriques telles que Ngaba, Makala, Selembao, Kisenso, Bumbu. Il existe des publications scientifiques qui établissent que les transferts des populations entre les cités classiques et les zones ou communes de squatting de la capitale peuvent se comparer au phénomène des fluides dans les vases communicants (1). Les Anciennes cités, par exemple, sont réputées quartiers des vieux, quartiers des "basala-kala" : quartiers des anciens. Les jeunes ne veulent pas y habiter. Le niveau social est donc un indice socio-économique à ne pas minimiser dans la distribution des habitants dans la ville, et par conséquent dans la consommation des loisirs. En d'autres termes, les caractéristiques matérielles et économiques de l'habitat moderne favorisent (lorsqu'elles ne provoquent pas) des transformations dans divers aspects du mode de vie des habitants.

En revanche, plus importantes sont les migrations externes qui s'effectuent entre l'intérieur du pays et la capitale. C'est l'exode rural, ainsi appelé parce qu'il compromet l'avenir démographique des campagnes. Chaque année, la capitale connaît une augmentation d'environ 50.000 nouvelles personnes venant de

---

(1) KALABA-Mutabusha, "Marginalité et sous-développement", in Bulletin du C.E.P.S.E., n°s 114-115, Lubumbashi, 1976; ELENGESA Ndunguna Mbwilwa, "Le squatting : frein ou stimulant à la construction nationale?", in Acte du 2ème Colloque National de Lubumbashi organisé par l'A.Z.A.S. du 24 au 29 juin 1979, Lubumbashi, 1980, pp.63-74; etc.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

l'arrière-pays (1). A titre purement indicatif, entre 1975 et 1980, soit en cinq ans, Kinshasa a accueilli 367.681 nouveaux venus, et pour la plupart des jeunes personnes en âge de travail. D'où l'importance du groupe d'âge de 15 à 59 ans chez les hommes, en 1984, dans cette ville (27,0 %).

L'on se souviendra que vers les années 1960-1964, le multipartisme était de mise. Les originaires des provincettes du Kwango, Kwilu et du Kongo-Central avaient envahi littéralement tous les terrains périphériques de la ville de Kinshasa. Et cette occupation du terrain obéissait à la logique de la solidarité tribalo-ethnique. La présence d'un pourcentage élevé des ressortissants de Bandundu à Ngaba par exemple, s'explique par les motivations politiques de certains partis de l'époque. A la veille des élections de 1960, certains leaders politiques, soucieux de s'assurer des fiefs électoraux personnels, ont fait venir de leur milieu d'origine leurs favoris en leur octroyant des parcelles. L'octroi s'opérait non au moyen d'argent mais plutôt sur simple présentation de la carte de membre du parti politique.

Dans les Zones ou communes d'extension, en général, les groupes les plus importants sont de loin des Bakongo, des Angolais et des tribus du Kwango et du Kwilu. Le langage courant a longtemps parlé des quartiers Abako (Alliance des Bakongo), Bateke (UNIBAT : Union des Bateke sous la conduite de son leader Pierre MOMBELE) ou P.S.A. (Parti Solidaire Africain d'Antoine GIZENGA et du camp Luka de DELVAUX (MAFUTA Kizola), comme par exemple le camp Luka de Selembao, de Bumbu, de Lemba, etc.(2). Les ressortissants du Kongo-Central se sont surtout installés dans les actuelles communes de

---

(1) L. de SAINT MOULIN, "Quelle est la population de Kinshasa ?", in Congo-Afrique, n° 42, CEPAS, Kinshasa, février 1970, p.71; "Unité et diversité des zones urbaines de Kinshasa", in Culture et développement, Vol. II, n° 2, Louvain, 1969-1970, pp. 363-387.

(2) Honoré MPINGA, "Les mécanismes de la croissance urbaine en République du Congo", in Etudes Congolaises, Vol. XI, n°3, juillet-septembre 1968, pp.95-101.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Makala, Selembao (d'où l'expression "Sa-ngolo-zaku" : Fais ton effort), Kimbanseke, Kisenso et d'autres. Cette action est intervenue vers les années 1959 à 1960 en guise d'une campagne de désobéissance civile à l'endroit de l'administration coloniale dont mention plus haut. Tout se passait et continue à se passer comme si toutes les ethnies du pays se donnaient rendez-vous dans la capitale où elles se concentrent :

> "Il n'y a plus de grande métropole africaine, dit J.-M. ELA, où la population n'offre une très grande variété de ses origines géographiques et ethniques. L'arrivée incessante de nouveaux migrants en entraînant une extension constate des villes, fait de celles-ci le lieu de rendez-vous d'ethnies diverses"(1).

Et le fait que les originaires des districts ou sous-régions du Kwango, de Kwilu et des Cataractes soient majoritaires n'est pas un fait du hasard. En effet, à une époque donnée, ces deux régions formaient, avec le District urbain de Léopoldville, l'ancienne Province de Léopoldville, et les habitants des régions proches de Kinshasa jouissant de certaines facilités matérielles, pouvaient atteindre la ville en moins de temps et à peu de frais grâce aux infrastructures communicationnelles routière, fluviale et ferroviaire. Avant 1960, "à peu près 67 % de la population de la ville est originaire de la province de Léopoldville. Ceci montre que les 2/3 des habitants de la cité viennent de l'hinterland immédiat de Léopoldville"(2).

En deuxième position venait la province de l'Equateur, suivie des deux Kasaï. Et en dernier lieu, nous pouvons regrouper dans une seule catégorie la Province Orientale, celles du Kivu et du

---

(1) J.-M. ELA, o.c., p. 54.

(2) L. BAECK, Léopoldville, phénomène urbain africain, Editions Universitaires, Bruxelles, 1956, p. 627.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Katanga dont les ressortissants ont vu leur nombre augmenter au lendemain de l'accession du pays à l'indépendance, et surtout à la suite d'une tentative de politique d'unité et d'intégration nationales sous la Deuxième République. Cette ventilation est demeurée valable jusqu'à notre passage sur le terrain tant il est vrai que même les statistiques de 1984 confirment le fait que les immigrants proviennent essentiellement des régions limitrophes (65%).

Nous pouvons donc nous résumer en disant qu'à la base de tous ces mouvements vers Kinshasa, il y a une conjugaison simultanée des forces attractives de la ville dont question ici et des causes répulsives de l'arrière-pays. En ce qui concerne le premier faisceau de facteurs, nous retiendrons essentiellement l'attraction de Kinshasa en tant que capitale (présence des ressources de tous genres dont les loisirs), le niveau de sa croissance économique, le relâchement de tracasseries policières et administratives ayant conduit à l'écrémage de nos campagnes et l'appel des hommes politiques voulant s'assurer des fiefs électoraux. Quant aux facteurs répulsifs, il y a lieu de retenir principalement l'insécurité ayant régné dans la majeure partie de l'intérieur du pays au lendemain de l'indépendance(1), la disparition de maintes activités rurales, les conditions objectives de pauvreté des milieux ruraux, la dissymétrie coutumière entre aînés et cadets sans parler des tracasseries "mbulamatariques", etc. J.-M. ELA en fait le constat suivant :

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) Il s'agit particulièrement de la sécession du Katanga (cf. le texte du 11 juillet 1960 proclamant l'indépendance du Katanga), des affrontements ethniques dans le Kasaï, des troubles mulélistes dans le Bandundu, de la révolte de Kisangani et de la bataille de Bukavu.

> "Parmi les causes qui déterminent l'afflux des jeunes vers les villes, il faut (...) souligner le poids de certaines coutumes. Il est certain, par exemple, que le taux excessif des prestations matrimoniales condamne un grand nombre de jeunes à la recherche de revenus monétaires irréalisables en milieu rural. Les pressions d'une société gérontocratique, où certaines autorités traditionnelles et administratives se comportent en tyrans sanguinaires, font naître le besoin d'initiative et d'autonomie qu'on espère trouver dans un milieu social qui a d'autres critères de référence. Le refus des changements par les générations anciennes provoque un conflit avec les jeunes favorables aux innovations. Certaines croyances qui paralysent l'esprit critique et constituent un frein au progrès déterminent la discorde et la jalousie. Dans ce sens, la peur de la porcellerie serait l'une des causes de l'exode rural"(1).

Ajouter à cela les récits mielleux et colorés de ceux qui reviennent de la grande ville; en dépit des déboires rencontrés qu'ils taisent souvent à dessein, ces "ambassadeurs de la modernité" peuvent inciter les autres à partir, pour tenter leur chance. Autant de facteurs qui font que le poids démographique de Kinshasa soit particulièrement sensible : sa population est trois fois plus grande que celle de Kananga (3ème ville du pays), trois fois et demi plus grande que celle de Lubumbashi (2ème pôle économique), six fois plus importante que celle de Kisangani (3ème pôle économique) et supérieure à l'ensemble de la population des villes secondaires congolaises (2).

Tout ce qui vient d'être dit nous éclaire sur le flux vers la capitale. Ainsi donc, on parle de flux quand la ville intègre un grand nombre de fonctions; il y a reflux lorsque la ville renvoie vers l'extérieur son dynamisme :

---

(1) J.-M. ELA, o.c., p. 38.

(2) SAKOMBI Inongo, Regards sur Kinshasa ..., o.c., p. 23.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

> "La migration, en particulier vers les centres urbains, font observer H. Russel BERNARD et Pertti J.PELTO, est l'un des principaux effets secondaires de l'évolution technologique. Qu'elles aient pour cause de plus grands besoins d'argent, le désir de trouver un emploi salarié régulier, né au cours d'un travail temporaire sur des barrages, des ponts ou d'autres chantiers de construction, ou un déplacement rendu nécessaire par l'inondation de la région d'origine, les migrations vers les centres urbains viennent encore renforcer la liaison toujours plus marquée avec le macrocosme extérieur"(1).

Le flux alternant entre les quartiers et le centre existe bel et bien à travers les villes et requiert un grand pouvoir d'attraction. Les courants vers le centre sont partout très intenses. Pour le cas d'espèce, les mouvements de populations inter-quartiers affectent l'ensemble de l'agglomération. La configuration de la ville de Kinshasa et l'emplacement des pôles d'activité situés au Nord et au centre-Est, font que certaines communes sont très appelantes et réceptrices. La commune de la Gombe qui rassemble des services rares (le port et des industries importantes, le centre des affaires et le centre administratif) reçoit chaque jour plusieurs dizaines de milliers de personnes, mais n'en envoie encore que très peu ailleurs : "Symbolique, civique, ludique, le centre des villes l'est par sa multiplicité fiévreuse : objets, vitrines, lumières et grands espaces nocturnes satisfont des tendances profondes de la psychologie"(2). D'autres communes, au contraire, soit par leur position à proximité d'une zone industrielle (Kintambo, près des industries de la baie de Ngaliema), soit par leur situation périphérique (Bumbu, Makala, Kisenso, Kimbanseke), sont toutes émettrices.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

---

(1) H.R. BERNARD et P.J. PELTO, Le choc technologique ..., o.c., p.446.

(2) BOLA n'Teto wa Mujijima, Cours d'Anthropologie urbaine, L1 Anthropologie, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNAZA/Campus de Lubumbashi, 1975-1976, p.6.

Au plan du sex ratio, rares étaient les migrants qui venaient avec leurs femmes pendant la période où ils cherchaient un emploi dans les entreprises et les administrations qui avaient surtout besoin d'une main-d'oeuvre masculine. Kinshasa aura connu la phase de "domination masculine" jusqu'en 1953, date à partir de laquelle commence la période de rattrapage, fruit des naissances à Kinshasa autant que de l'immigration; c'est en 1967 qu'elle atteint son épanouissement démographique (l'équilibre des sexes).

Quant au rapport citadins de naissance et immigrés, il est permis d'affirmer que la plupart des enfants sont des Kinois de souche alors que leurs parents ont presque tous grandi à l'intérieur du pays. Le nombre de gens nés à Kinshasa a été évalué à 51 % en 1975(1). Ces décalages se retrécissent voire s'inversent entre 1967 et 1975 et confirment les vagues amorcées depuis les années 1960. Des différences sensibles apparaissent entre les zones d'accueil : anciens quartiers (Kinshasa) et zones périphériques (Masina et Ngaliema) où la part des migrants est forte (50 à 60 % de la population) et les quartiers situés dans une position centrale dans l'agglomération (Kasa-Vubu, Ngiri-Ngiri, Kalamu). Dans ces derniers, les personnes nées à Kinshasa sont désormais plus nombreuses que celles qui sont nées ailleurs. Et au regard des données chiffrées de 1984, c'est cette dernière réalité démographique qui tend à se généraliser (60,7 %).

Pour les populations scolarisées, on peut noter qu'après moult tiraillements et divergences entre autorités civiles (le "Mbulamatari") et religieuses (les missionnaires) quant au but à poursuivre dans le domaine de l'enseignement, les écoles se sont finalement assigné comme objectif de former des ouvriers nécessaires au développement des jeunes industries. Ce qui conforta au plus haut point le gouvernement belge qui se félicitait de posséder une colonie modèle qui ne lui causait pas d'ennui - doctrine traduite dans un monstrueux slogan : "pas d'élites, pas d'ennuis". En application de ce principe, l'enseignement supérieur était, jusque vers

---

(1) M. PAIN, o.c., p. 87.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

1955, pratiquement interdit aux Congolais, qui n'avaient pas le droit d'aller s'instruire au dehors, et ne pouvaient le faire sur place.

Selon les chiffres officiels fournis par le Ministère des Affaires Africaines, l'enseignement secondaire faisait sortir annuellement moins de 200 Congolais diplômes d'Humanités; au niveu universitaire, en 1960, le pays ne disposait que de 30 déteurs de grades universitaires (1). Et contrairement à l'opinion généralement admise, le Congo n'était pas belge, sinon par les bénéfices que l'Etat belge et les sociétés pouvaient en tirer. La lésinerie, en l'occurrence, s'accompagne souvent d'hypocrisie politique; elle frise parfois l'absurdité (ce grand pays comme l'Europe a dû, dès le départ, se développer avec ses seules ressources, du moins quant aux finances publiques) ou le ridicule (la fameuse section flamande de l'Université d'Elisabethville n'intéressait que les équilibres politiques belges, mais devait être payée par le budget congolais), voire la tartuferie(2).

L'on créa d'abord les écoles primaires comprenant 5 ans d'études, suivies peu à peu des écoles secondaires. La première école professionnelle fut fondée en 1910 sur la Montagne Kilimani, à Kintambo, par la Congrégation des Frères des Ecoles Chrétiennes. Ce fut une oeuvre personnelle du Frère Van Den PAULA. Sept ans après, les Pères de Scheut fondent la leur à la mission Sainte Anne. La cheville ouvrière en fut le Révérend Père Raphaël de la KETHULLE de RYHOVE (1890-1956). La première école primaire pour filles ne vit le

---

(1) Cf. PIRON et DEVOS, Codes et lois, I, p.209, cité par C. YOUNG, o.c., p. 60.

(2) Pierre HALLEN, "Les diatribes d'un "ancien", Notes de lecture d'ouvrages relatifs au Congo-Zaïre récemment publiés en Belgique ou en Europe", in Zaïre-Afrique, n° 293, CEPAS, Kinshasa, mars 1995, pp. 172-178.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

jour qu'en 1932 par les Soeurs Chanoinesses missionnaires de Saint Augustin. La seconde sera construite par les Soeurs Franciscaines missionnaires de Marie non loin de l'actuel hôpital de Kintambo. Le retard de scolarisation des filles s'explique par la philosophie même de la politique coloniale, basée sur la mise en valeur du pays et l'exploitation de ses richesses. Seules les activités rentables pour la production préoccupaient au premier chef le colonisateur. L'éducation des garçons l'intéressait d'autant plus que ces derniers étaient appelés à constuire la main-d'oeuvre des entreprises. A titre d'illustration, on peut remarquer que parmi les 219.130 élèves que comptaient en 1938 les écoles primaires catholiques, on dénombrait seulement 2.453 filles (1).

Cette dissymétrie se prolongea jusqu'au lendemain de l'indépendance. C'est plutôt à compter des années 70 que cette situation connut des changements notables. Ce qui résorba fortement le déséquilibre des premières années entre les sexes, comme l'atteste si bien le tableau ci-dessous :

Tableau n° 8. Ventilation par sexe des jeunes scolarisés de Kinshasa.

ANNEE SCOLAIRE	1971-72	1972-73	1973-74	1974-75	1975-76
Garçons	121.935	130.451	153.176	158.628	216.611
Filles	144.766	123.058	150.518	153.087	203.384
TOTAL	236.701	253.509	303.694	311.715	419.995

Source : Quelques considérations sur la scolarisation des filles au Zaïre. Cas de Kinshasa et de l'Equateur, Bureau des analyses démographiques et sociologiques, Département de l'Enseignement Primaire et Secondaire, Kinshasa, avril 1981, p. 35.

(1) G. VAN DER KERKEN, La politique coloniale belge, Anvers, 1943, p. 52.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

De nos jours - du moins avant les deux regrettables pillages que connaîtra la capitale aussitôt après l'enclenchement de la "démocratisation" -, la province urbaine de Kinshasa jouit d'une situation exceptionnelle en comparaison avec les autres provinces du pays qui présentent un faible taux de scolarisation des filles. En juillet 1984, par exemple, la proportion des femmes ayant atteint le niveau primaire est supérieure à celle des hommes du même niveau (22,3 % contre 20,6 %) (1). En clair, l'enseignement est plus développé à Kinshasa que nulle part ailleurs. Selon les mêmes données de 1984, près de 41,7 % de la population congolaise était sans instruction. Kinshasa, la ville-capitale, présente le pourcentage le plus faible (16,6 %), tandis que la Province Orientale, les provinces de l'Equateur et plus particulièrement du Kivu, sont celles qui manifestent les situations les plus préoccupantes avec respectivement des proportions égales à 47,0 %, 52,1 % et 55,3 %(2). Cependant, à tous les niveaux de l'enseignement (primaire, secondaire ou supérieur), la demande est plus forte alors que les possibilités d'accueil sont plus restreintes.

Mais quelles sont les perspectives démographiques de la ville sous examen ? Certaines projections démographiques portent le chiffre de la population kinoise pour l'an 2.000 à plus de 6.000.000 d'habitants dans l'hypothèse du maintien du taux actuel de la croissance naturelle et de l'interdiction de toute immigration (3). D'autres démographes ont l'intime conviction que l'évolution de la population de Kinshasa ne se poursuivra pas à l'avenir selon les mêmes lignes de force. Pour notre part, tout en reconnaissant par

---

(1) I.N.S. et P.N.U.D., a.c., pp. 227-261.

(2) Ce bas niveau d'instruction dans ces provinces serait imputable aux facteurs suivants : difficultés de communication, valeur attribuée aux métiers de pêcheur et d'éleveur et entrée précoce des enfants dans ces métiers. Mais ce n'est plus là notre propos ici.

(3) S.D.A.U.: Schéma Directeur d'Aménagement Urbain, B.E.A.U., Kinshasa, janvier 1978.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

expérience que les mégalopoles actuelles du monde ayant atteint une certaine dimension tendent généralement au fléchissement de l'accroissement annuel de leur population, nous estimons que sous l'effet du croît naturel et de l'apport migratoire, le taux de croissance pour le décennie 1991-2.000 restera encore important, et ne sera pas inférieur à 7 % par an dont 3,9 comme taux d'accroissement naturel. Ici, il y a même lieu de croire avec M. PAIN que "Kinshasa se trouvera alors à la veille d'une nouvelle poussée, prolongeant le cycle commencé dans les années 1950"(1). C'est ce qui fait porter d'ores et déjà l'ex-Léopoldville au rang des villes boulimiques, de grandes métropoles, des agglomérations multimillionnaires. Cela dit, un effort doit être fourni pour tenter une structuration sociale à partir de la profession exercée ou non.

Section 5. Catégorisation socio-professionnelle et niveau d'intégration des habitants.

Dans une de ses études, NIZURUGERO R. fait le constat ci-après :

> "Les travaux collectifs de culture, de chasse ou de pêche qui ressemblaient à de véritables fêtes n'ont plus de place dans le monde du béton et du verre qui refoule - sans y réussir tout-à-fait - les dieux dans une campagne méprisée comme retardataire"(2).

En effet, quoique les citadins dont question ici ne soient pas intégrés au même degré dans la vie urbaine, une constante cependant s'impose quant au type d'activités auxquelles ils se

---

(1) M. PAIN, o.c., p. 83.

(2) NIZURUGERO R., "Croyances et motivations traditionnelles dans les fêtes africaines à Dakar", in Annales du C.E.P.A.C., n° 13, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNILU, Lubumbashi, janvier 1983, p. 27.

COSERIA - BIBLIOTHEQUE

livrent en majorité. D'entrée de jeu, on est frappé à Kinshasa, comme dit plus haut, par une bipolarité qui transparaît même sur le tissu urbain. En d'autres termes, la société kinoise est caractérisée par des structures contrastées où les disparités s'affirment de manière saisissante. L'on est tenté de penser à une "sudafricanisation" car on a le sentiment d'une structure sociale simplifiée juxtaposant dans l'espace urbain une minorité de nantis et la masse des pauvres :

> "A Kinshasa où se dresse une floraison de buildings, les "cités" construites pour la main-d'oeuvre congolaise restent séparées des "quartiers européens" aux résidences cossues. Vingt ans après l'indépendance, ce schéma se maintient(...). Les forces sociales qui ont façonné la ville avant l'indépendance ont donc encore des effets vingt ans après"(1).

Mais en réalité, quatre catégories socio-professionnelles se dégagent de la population de la ville de Kinshasa (2). Il y a d'abord une population composée surtout d'expatriés non-africains où plus d'un individu a un emploi. Elle se localise dans quelques communes déterminées, notamment à Limete, Gombe, Ngaliema. Cette population ne paraît pas s'intégrer dans la capitale. Elle vit plutôt séparée des Kinois. En effet, la ville du travail est bien individualisé; elle demeure "étrangère" pour de nombreux Kinois, subie par le migrant récent, imparfaitement intégrée à la vie citadine. On y parle une langue, le français, qui pour beaucoup est plus devinée que comprise. Mais on ne doit pas perdre de vue le fait que Limete est de plus en plus occupé par une bourgeoisie kinoise et africaine. MAYAYA I.M. étudiant les réalités de la ville de Lubumbashi, fait le même constat en disant: "(...) il n'existe pratiquement plus, socialement et même économiquement guère de zones de peuplement et d'habitation interdites aux Noirs. Le nouveau peuplement assouplit fortement et modifie certainement les orientations de l'urbanisme initial"(3).

---

(1) J.-M. ELA, o.c., p. 75.

(2) SAKOMBI Inongo, o.c., pp. 26-27.

(3) MAYAYA I.M., Intégration urbaine de Lubumbashi, o.c., p.103.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Vient après une population où moins de 16 % des individus déclarent avoir un emploi. Elle a des revenus relativement importants, le taux de scolarisation élevé. Cette population est localisée à Bandalungwa, Lemba et dans le Nord de Kalamu. Elle est bien intégrée à la ville, bien adaptée à la vie citadine. On trouve la même population d'actifs dans quelques quartiers d'extension récente. Rentrent dans cette catégorie les employés et ceux des professions non manuelles pour la plupart, et dans une certaine mesure quelques cadres exerçant des professions libérales comme, par exemple, des médecins, des magistrats, des hommes d'affaires, etc. Les Cités Planifiées occupent incontestablement le sommet de la hiérarchie des Cités Africaines. Ce sont des quartiers résidentiels occupés par une population d'un niveau social supérieur à la moyenne kinoise, regroupant des hommes d'origine lointaine : ethnie mongo de la Cuvette Centrale, ethnie muluba du Kasaï Oriental. Il s'agit de cadres moyens, de clercs, d'employés qualifiés. Leur groupe constitue toujours pratiquement plus de 50 % de la population active, à l'exception de Matete, plus ouvrière, alors que sa voisine Lemba est considérée comme la "Cité des intellectuels". Ces zones, très attirantes dans leur ensemble, constituent - avec les nouvelles cités - des centres de loisirs et d'animation.

Ensuite, il existe une partie non négligeable de la population qui comprend 19 % d'actifs. C'est le cas des artisans et commerçants de Kintambo, Lingwala, Kinshasa, Barumbu, Kasa-Vubu, Ngiri-Ngiri et Ndjili. Dans ces communes, bien des familles possèdent un commerce tenu par la femme pendant que le mari exerce une activité salariée. Cette population est mieux intégrée à la vie citadine.

Enfin, vient une population à faible revenu où deux, trois salaires ou même plus par famille sont nécessaires pour subsister. Il s'agit d'une population qui vit à Masina, Ngaba, Kimbanseke, Maluku,
Selembao, c'est-à-dire des infra-urbains ou tiers-citadins qui acceptent de vivre dans le pullulement d'un sous-prolétariat en

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

haillons. Il s'agit principalement des travailleurs relevant des professions semi-qualifiées et de celles non qualifiées d'une part, et des sans-emploi, d'autre part. Ce qui explique en partie leur faible niveau d'intégration, à en croire NIZURUGERO R. qui dit : "La ligne de partage entre les habitudes traditionnelles et les habitudes modernes passe à l'intérieur de chaque catégorie et sans doute de chaque personne la composant. Les premières prédominent et refoulant les secondes chez les non-instruits et les peu instruits(1).

Il faut se dire que Kinshasa est une ville aux quartiers hiérarchisés, aux stratifications sociales et résidentielles bien localisées. Cette vérité est perceptible à travers le tableau ci-dessous:

Tableau n°9 : Répartition de la population kinoise selon la profession (1975).

	1967		1973		1975	
	TOTAL	%	TOTAL	%	TOTAL estimation	%
Cadres, patrons, professions libérales	6.620	4,2	8.688	4,0	20.700/24.160	6/7
Employés et professions non manuelles	38.510	24,4	54.335	24,9	89.700/96.600	26/28
Services de vente, commerçants indépendants, vendeurs de toute qualification	18.660	11,8	29.451	13,5	69.000/75.000	20/22
Professions qualifiées et artisanales	44.650	28,4	61.196	28,0	37.950/41.400	11/12
Professions semi-qualifiées	15.870	10,1	25.169	11,5	62.100/69.000	18/20
Professions non qualifiées	33.450	21,2	39.636	18,1	48.300/55.200	14/16
TOTAL	157.760	100,0	218.475	100,0	345.000 ?	

Source : M. PAIN, o.c., p. 198.

(1) NIZURUGERO R. "Croyances et motivations traditionnelles ...", o.c., p. 27.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Aux couches déshérités s'oppose la caste néo-privilégiée (groupe très restreint) qui tire son rang social de ses affaires et de ses fonctions officielles, les unes étant bien souvent la conséquence ou le corollaire des autres. La direction du travail protège surtout la caste privilégiée des villes, au détriment du prolétaire paysan : elle pourrait attendre encore. Eléments de la fonction publique, Commissaires du Peuple (députés, parlementaires), Commissaires d'Etat (ministres), constituent de la sorte une caste privilégiée dont les membres se soutiennent. C'est pratiquement la version moderne de la cour de Louis XVI de France en 1788. Un véritable pillage de l'Etat et des personnes s'est installé(1).

Ce n'est pas sans humour que le "Citoyen patron" de la deuxième législature est décrit à Kinshasa. Il s'affirmait non seulement par la vaste demeure et la voiture de marque Mercédès, ou, à défaut par "une luxueuse Jaguar", ou une "majesteuse Impala" mais aussi par "l'abacost à manches longues, avec foulard et pochette assortis" parfois fait sur mesure chez "Charly" à Bruxelles, "sans oublier la rangée de stylos (Parker) ostensiblement alignés sur toute la largeur de la pochette gauche", la "montre automatique Omega ou Eterna", et, bien sûr, "l'inévitable mallette diplomatique, caractéristique de toute grande personnalité"(2). La pièce de théâtre "Mundele ndombe" (adaptation locale du "Bourgeois gentilhomme") dénonce avec ironie le comportement de refus culturel qui s'exprime par l'imitation sclérosante du monde extérieur et par la volonté de se démarquer de ses origines. A ce titre, elle rejoint les films de SEMBENE Ousmane (Xala), Adramane MOUSTAPHA (FVVA : Femme-Voiture-Villa-Argent), Souleymane CISSE (Baara), pour ne citer que

---

(1) Cf. Discours du Président de la République - Deuxième Congrès Ordinaire du Mouvement Populaire de la Révolution - 23-27 octobre 1977.

(2) RUHAMANYI,B., <u>Pistes et symboles. Au gré des semaines</u>, Série Essais, Mont Noir, Lubumbashi-Kinshasa, 1975, pp. 17, 68 et 78.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

les plus célèbres. Seul parlera de ponctualité, par exemple, un chef méchant ou un orgueilleux, un "mundele-ndombe". Les conceptions ayant changé - en mal s'entend -, le chef n'est plus celui qui, arrivé au bureau le premier, rentre chez lui le dernier, mais c'est plutôt celui qui, jouissant tranquillement de sa grasse matinée, a le droit de ne faire que quelques heures au bureau pour enfin consacrer le reste de la journée à ses activités personnelles, à ses relations, à ses délices ...(1).

Il s'agit là d'une classe de "bourgeois", certes, mais au sens kinois du terme, car plus qu'une bourgeoise économique et productive, elle s'apparente à une "classe d'argent". C'est la fortune qui détermine le rang social. La qualité d'"homme d'affaires" solidement assis, l'emporte en prestige - qui frise souvent l'ostentation - sur la fonction, quel que soit le niveau de responsa- bilité occupé dans la hiérarchie urbaine. Ainsi se crée en Afrique une "bourgeoisie" d'un type nouveau, que K. MARX n'avait guère pu prévoir, une bourgeoisie de la fonction publique. Pourtant les jeunes Etats indépendants d'Afrique ont actuellement d'autres chats (plus sérieux) à fouetter sur lesquels ils devraient axer leurs efforts, au lieu de s'aligner dans une course au prestige pour couvrir fallacieusement les gouffres de leurs budgets d'équipement inexistants.

Si l'on doit raisonner en termes de secteurs primaire (agriculture, pêche et industrie extractive), secondaire (industrie manufacturière, bâtiments et travaux publics, transports, communica- tions, etc.) et tertiaire (services et commerce), on notera qu'à Kinshasa de 1984, les commerçants et vendeurs, les professions scientifiques et libérales ainsi que le personnel administratif sont les plus nombreux avec respectivement 24,7 %, 13,6 % et 13,0 % conformément au tableau ci-après :

---

(1) Lire ILUNGA Mukumbi Wamushiya, "Le langage populaire, reflet d'une mentalité", in Zaïre-Afrique, n° 198, CEPAS, Kinshasa, octobre 1985, pp. 473-478.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Tableau n° 10 : Répartition de la population kinoise selon la profession (1984).

Profession	%
Scient. et libér.	13,6
Directeur et cadre	2,0
Personnel admin.	13,0
Personnel comm. et vend.	24,7
Trav. spéc. et services	7,9
Agriculture	8,3
Ouvriers	4,3
Autres	6,0
Indét.	20,2
TOTAL	100,00

Source : I.N.S. et P.N.U.D., a.c., p. 252.

Comme on le voit, ce sont finalement les emplois peu productifs et mal rétribués au secteur secondaire, les emplois pléthoriques du secteur tertiaire et les activités du secteur informel, instables et incertaines, par essence, qui occupent la majorité des personnes en âge de travailler. C'est ce que démontre en connaisseur MUBAKE Mumeme lorsqu'il présente l'économie souterraine congolaise à la fois comme produit de l'inefficacité de l'intervention de l'Etat, comme alternative au problème de chômage urbain, comme correctif à la baisse du pouvoir d'achat des consommateurs et, enfin, comme résultat de la "défaillance" de l'économie capitaliste périphérique (1). Tous ces phénomènes sont désormais connus et communs aux grandes villes tropicales.

---

(1) MUBAKE Mumeme, "Economie souterraine et secteur informel au Zaïre : caractéristiques et fonctions", in Zaïre-Afrique, n° 188, CEPAS, Kinshasa, octobre 1984, pp. 491-497.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Le travail, les grands restaurants ou les clubs - au-delà de leur standing de vie, de la localisation géographique de leurs maisons d'habitation, de leurs soucis majeurs, de leurs aspirations profondes - réunissent bien souvent les cadres dans une fraternité complice. Les moyens se retrouvent avec les pauvres au stade ou dans les bars. Mais qui représentent les classes moyennes dans la société kinoise ? Cette strate intermédiaire entre les très pauvres et les très riches est bel et bien apparue en ville. Jusqu'à la veille de 1960, elle était représentée par les quelques centaines de ceux qu'on appelait maladroitement "évolués"; les masses les désigneront par le terme "mindele ndombe" (nègres blancs). Leurs revenus leur permettaient d'avoir un niveau de vie supérieur à la moyenne, de se construire de coquettes maisons grâce à des prêts spéciaux qu'ils honoraient sans difficulté (1). Aujourd'hui, cette classe moyenne regroupe un nombre assez important de citadins : certains petits patrons ayant fait leurs preuves dans le commerce ou l'artisanat, chefs de service et directeurs de l'administration, représentants des professions libérales, certains employés qualifiés des sociétés privées, veuves ou divorcées devenues femmes commerçantes, vendeuses stables des grands marchés ("ba mama ya zando"), maîtresses femmes dont la réputation n'est plus à faire ...

Néanmoins, il faut reconnaître la vulnérabilité de cette strate intermédiaire face aux orages de la crise socio-économique, comme l'insinue sarcastiquement CAYA Makhele lorsqu'il dit :

---

(1) C. YOUNG, o.c., p. 35 sq. On peut lire aussi les notes caricaturales de ZAMENGA Batukezanga dans Les hauts et les bas, Saint-Paul Afrique, Kinshasa, 1984, pp.56-57.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

> "Tout s'y trouve (à la "cité"), tous s'y coloient. Ouvriers, employés de l'administration, touristes, artisans, marchands de tout, chômeurs, balados, yanqués ainsi que les mingandos. Une population qui se serre les coudes, se chevauche, se déchire souvent, s'escrime à cerner les impératifs de cette ville dévoreuse qui ne pardonne rien aux faibles"(1).

C'est ainsi que, contrairement aux gaspillages ostentatoires et improductifs auxquels se livre la bourgeoisie fonctionnaire, les petites activités, en tant qu'éléments structurants, participent dans une très large mesure au processus d'urbanisation, en particulier dans les communes périphériques où rien d'autre, en dehors de rares équipements, ne vient structurer l'espace. Elles créent des paysages et définissent des quartiers; elles font partie des cadres de la vie urbaine. Ces activités traduisent finalement les vicissitudes et les efforts - parfois même surhumains - du grand nombre pour survivre. Elles expriment l'ingéniosité de chacun, les dépenses physiques et le travail mal rémunéré de la masse des citadins pour contourner la misère urbaine. A ce titre, elles sont indissociables du quotidien.

En termes d'intégration, on pourra ainsi, à la suite de Jean-Marie GIBBAL (2), distinguer sociologiquement trois types de Kinois, à savoir les néo-citadins, les ruraux prolétarisés et les citadins. Il y a d'abord une catégorie de personnes qui continuent de subir le contre-coup du milieu rural qu'elles ont quitté plus ou moins tard, mais dans lequel elles ont été de toutes façons socialisées en premier. Disposant de ressources qui leur permettent de s'intégrer plus pleinement à la ville, elles demeurent tournées vers le milieu d'origine. Elles s'engagent dans la course-poursuite pour

---

(1) CAYA Makhele, "Au fil de la bière", in Dakar-Abidjan-Lagos-Douala-Kinshasa, capitales de la couleur, Editions Autrement, n° 9 (hors-série), octobre 1984, p. 236.

(2) Jean-Marie GIBBAL, Citadins et villageois dans la ville africaine. L'exemple d'Abidjan, P.U.G., Maspero, Grenoble (France), 1974, pp. 131-132 pass.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

un double statut villageois et citadin. Leur situation économique les autorise à maintenir cette appartenance à deux milieux, car elles entretiennent des relations suivies avec leur village d'origine. Cette volonté de double enracinement est génératrice de contradictions difficiles à aplanir. Nous les appelons les néo-citadins, qui sont en fait au coeur du changement social dont ils supportent les multiples contradictions.

Viennent ensuite ceux-là même qui, confinés dans leurs quartiers par la faiblesse de leurs revenus, sont toutefois, intégrés par leur travail, et à ce niveau-là seulement, à la société urbaine. Pour le reste, la ville les rejette et ils ne peuvent pas aspirer à un véritable enracinement citadin. Ils ont les mêmes affinités que les néo-citadins avec leur terroir d'origine. Cependant leur dénuement prend en porte à faux le maintien de contacts permanents avec la famille restée au village, surtout si, par surcroît, celle-ci habite une région éloignée de Kinshasa. Aussi, en dépit de leurs aspirations et le fait qu'ils sont moins que tous intégrés à la ville, ils sont objectivement plus séparés du patelin que les nouveaux citadins. Au niveau des comportements, des systèmes de représentation et de valeur, ils ont à peine amorcé un changement social vis-à-vis de la société d'origine dont pourtant ils se trouvent déjà, en partie, coupés au niveau réel (celui des structures sociales et des échanges économiques). Ce sont là des ruraux prolétarisés en raison de leur double déracinement.

Enfin, la dernière catégorie est celle composée d'individus qui, nés en ville et disposant d'un revenu suffisant pour participer à la vie urbaine, perçoivent la société rurale comme un milieu étranger. Ils sont, par contre, caractérisés par un enracinement en milieu uniquement urbain dans leur façon de vivre, dans leurs fréquentations inter-ethniques, dans leur souci de demeurer à jamais en ville. Ce sont des citadins proprement dits, car ce sont les seuls à ne pas être partagés entre deux sociétés. Ils sont à un stade du changement social beaucoup plus avancé que celui des néo-citadins où les liens avec la société d'origine sont singulièrement distendus.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Néo-citadins, ruraux prolétarisés et citadins forment donc trois ensembles d'individus qui, bien que dispersés, ont des caractéristiques communes. Ces critères extérieurs de cohésion font penser aux "ensembles intermédiaires" dont parlent certains sociologues urbanistes en insistant sur la complexité du milieu urbain (1). Mais en même temps, néo-citadis et ruraux prolétarisés sont cloisonnés au sein de leurs similitudes, du fait qu'ils se définissent en termes d'appartenance ethnique et familiale. Néo-citadins, ruraux proléarisés et citadins sont situés à des niveaux d'intégration à la ville différents. Chaque ensemble constitue une réalité. Néo-citatins, ruraux prolétarisés et citadins n'existent pas tellement en tant que catégories opératoires et mises en perspective de la réalité sociale, mais au contraire leur existence fait partie intégrante de la réalité observée à Kinshasa et peut être traitée comme un fait social tel que défini plus haut (cf. chap. Ier, section 2, §2).

Ainsi donc, les faiblesses structurelles de l'emploi en milieu urbain son imputables à la crise mondiale et conjoncturelle dont la conséquence immédiate se traduit par la cristallisation des clivages sociaux et par l'amplification des inégalités sociales. L'indigence et le dénuement qui n'étaient pas forcément connus et rencontrés dans les villes sont aujourd'hui vécus par l'ensemble des citadins, surtout après le pillage de 1991. Les contrastes violents de la société urbaine ne font que rendre plus ostensible encore la pauvreté du plus grand nombre, même dans le domaine des loisirs.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) P.H. CHOMBART de LAUWE, Des hommes et des villes, Payot, Paris, 1967, L'auteur parle de "groupes encore mal structurés" (p.24), de "groupe de voisinage" (p.29), de "regroupements intermédiaires"(p. 31).

CHAPITRE QUATRIEME:
LES ACTIVITES DE LOISIR A KINSHASA.

"Le loisir exerce sur les individus une puissante séduction. C'est un monde fondamentalement ambivalent, à la fois plein de promesses et lourd de menaces".

M.-F. LANFANT, o.c., p.131.

Conformément à la logique de G. ROCHER, H.MENDRAS et M. FORSÉ(chapitre Ier, section 2, §3, point 7 supra), il sied de circonscrire le phénomène selon des périodes données. Aussi avons-nous estimé utile de parler des loisirs à Kinshasa sur une période ventilée en séquences historiques équidistantes de deux décennies chacune :d'abord dans les années 1920 et 1930, ensuite dans les années 1940 et 1950, enfin dans les années 1960 et 1970. Ce qui nous permettra d'entrevoir et de dégager les différents changements qui se sont opérés dans les moeurs des citadins de la capitale dans l'intervalle de 1980 à 1991 à travers leurs loisirs.

Section 1 : Les loisirs dans les années vingt et trente à Léopoldville.

La colonisation- on ne le dira jamais assez- n'est pas un simple fait de contact entre cultures différentes;c'est un processus social total(1). La situation coloniale dont mention plus haut est à considérer comme une totalité,complexe mais cohérente(à la fois politique et militaire,économique et mentale,culturelle et idéologique),et les changements sociaux qui s'y produisent comme un processus global.

---

(1) K.LITTLE,"West Africa Urbanization as a Social Process",in Cahiers d'Etudes Africaines,n°3,octobre 1960,pp.20-102, cité par G.BALANDIER, o.c.,P.U.F.,Paris,1963,pp.10-11.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

CODESRIA Documentation Centre CODICE

L'ancienne colonie belge n'avait jamais été pour les autorités une colonie de peuplement de nature à servir d'exutoire aux couches déshéritées de la métropole. Ce qui explique la sélectivité dans le chef de l'administration coloniale quant à l'entrée des Belges au Congo. Seules les élites pouvaient s'y installer en occupant des postes efficients et rémunérateurs pour finalement être capables d'exercer une action influente et éducatrice sur les colonisés.Question de ne pas altérer l'image de marque de la société européenne composée essentiellement des cadres.

Etaient considérés comme indésirables au Congo Belge non seulement tous les individus incapables de lire et écrire correctement une langue européenne,mais aussi tous ceux qui ne pouvaient pas justifier de moyens suffisants d'existence, voire ceux qui étaient sous le coup de poursuites judiciaires et/ou qui avaient subi certaines condamnations.Et le cautionnement s'élevait parfois jusqu'à 150.000 F.B. D'où la mise sur pied de la "sainte alliance",autrement appelée la "trinité coloniale",pour le maintien du système, c'est-à-dire une solidarité tous azimuts entre l'Etat(l'administration),les sociétés concessionnaires(les grandes sociétés ou tout simplement le capital)et les missions(principalement l'Eglise Catholique)(1), qui, en fait, fonctionnaient dans leur complicité comme de véritables"multinationales" pour utiliser l'expression d'ELIKYA M'Bokolo(2).

Maints observateurs s'accordent à croire que plusieurs années avant l'indépendance,"personne ne venait chercher du travail à Kinshasa"(3). Les autorités coloniales effectuaient très souvent des razzias à l'intérieur du pays pour avoir le personnel dont leurs entreprises avaient de plus en plus besoin.Comme pendant la deuxième

---

(1) C.YOUNG, o.c., p.12.

(2) Dans le documentaire"Le Buanakitoko",plus précisément dans la partie consacrée au débat libre.

(3) Loisirs 2.000,Mensuel d'information,n°1,spécialement l'article "Loisirs à Kinshasa dans les années 20",Kinshasa,avril 1984,pp. 43-44.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

législature,la vie était réellement fort rude à Léo. L'indigène du Congo Belge travaillait dur de l'aube au crépuscule,sans relâche et pour un salaire de misère.Ainsi que le rapporte un enquêté de la revue Loisirs 2.000,

> "les salaires hebdomadaires pour les travailleurs s'échelonnaient entre deux ou trois francs,auxquels le patron ajoutait une ration immuable en nature :une mesure de haricots rouges,une double mesure de riz,un peu de poisson salé,quelquefois-dans les grands moments-une demi-mesure d'huile de palme"(1).

Il va de soi que pareil horaire et pareilles conditions salariales ne permettaient pas à l'indigène d'avoir accès aux loisirs.Après un travail journalier très pénible,on accordait à l'indigène trois heures de repos, avant la trompette du couvre-feu obligatoire dont on a parlé dans les lignes qui précèdent, laquelle trompette, rappelons-le,retentissait chaque nuit à 21 heures. Malheur donc à celui qui était pris dehors après le signal annonçant le couvre-feu. Car,après une nuit d'angoisse à la"Centrale de Police",l'indigène récalcitrant recevait à l'aube les douze coups de fouets prévus pour ce "délit".Rien d'étonnant puisque dans la traite des Nègres(du XVIème au XXème siècle),l'homme était réduit au rang de marchandise.Dans le contexte colonial(c'est-à-dire dans l'Afrique d'après la Conférence de Berlin et la colonisation européenne), il devait devenir une force ambulante,un instrument de production.Ainsi fut introduit partout en Afrique un extériorisme jusqu'alors inconnu. On obéissait par peur,plus que par conviction.Il n'y eut plus alors de morale vraie,il n'y eut plus que la loi,une loi qui n'était observée que par crainte du châtiment physique.

Cependant, malgré cette organisation on ne peut plus inhumaine,les noirs savaient lier l'utile à l'agréable.En effet,ils trouvaient quand même le temps de se réunir pour boire en cachette

---

(1) Ibid.,p.43.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

quelques mesures de"tshibuku",bière à base de maïs et de manioc que fabriquaient,derrière leurs maisons,les femmes originaires du Kasaï. La bière européenne existait, mais elle n'était pas à la portée de toutes les bourses et était interdite aux indigènes.Seuls les noirs ressortissants de l'Afrique occidentale qui servaient comme commis dans les sociétés privées et qui,nous l'avons dit,avaient des salaires éminemment supérieurs à ceux des noirs de la colonie, étaient autorisés à se la procurer.C'est ainsi qu'ils faisaient le paon auprès des élégantes d'alors à qui ils offraient Beck's et Saint-Pauli,boissons alcoolisées importées qui se vendaient à un prix assez élevé.

C'est seulement les dimanches que les indigènes pouvaient "souffler"un peu,car de l'aube au couvre-feu,chacun était libre de meubler son temps comme bon lui semblait.L'on "tuait son dimanche comme on pouvait",dans une ville bâtie exclusivement pour le blanc et où,à en croire Jacques DENIS,aucune distraction(pas même un cinéma ou un débit de boisson)n'était prévue pour le noir:"L'homme qui, en brousse, était le bâtisseur traditionnel de la case, est devenu,en ville, un salarié dont les loisirs sont comptés"(1).Il y a donc lieu d'être plus prudent dans le jugement porté sur les réalisations sociales du régime"mbulamatarique",si importantes puissent-elles paraître en détail:ouverture des voies de communica - tion,fondation des écoles,lutte avec plus ou moins de succès contre l'ignorance populaire et les fléaux naturels,amélioration des condi- tions de vie,etc.Par la plume d'Abel MBANHA,H.MUKAROVSKY corrobore ce que nous disons ici lorsqu'il affirme :

> "Pour l'essentiel(...) non seulement elles (les réalisations sociales)sont demeurées limitées à des secteurs isolés,mais encore elles n'ont su apporter à des maux graves que des remèdes insuffisants.Si l'on songe à l'importance des profits que les puissances coloniales ont souvent pu tirer de leurs possessions africaines,ce phénomène révèle tout simplement le peu

---

(1) J.DENIS, o.c.,pp.282-283.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

d'enthousiasme du système capitaliste pour ces investissements jugés improductifs"(1).

Faute de mieux,certaines personnes résidant à Léopoldville allaient carrément se baigner dans les eaux du fleuve ou de rivière,avec tout ce qu'il y avait comme risque d'être emportées par un crocodile. D'autres se contentaient du"tarzanisme"(grimper sur les arbres,passer d'arbre en arbre,traverser les rivières,etc.).Au fil du temps,à partir des années 1930,l'agglomération prit de l'importance avec ses 30.000 âmes compte non tenu des Blancs.Depuis,il régnait une ambiance fébrile,surtout les samedis après-midi et les dimanches-ambiance qui s'amplifiait pendant les périodes de pleine lune,faute d'électricité.Comment pouvait-il en être autrement pendant que même en ville européenne,l'énergie électrique se faisait une"denrée rarissime"!Il n'y avait pas non plus d'eau courante.Les fontaines publiques apparaîtront de-ci de-là au cours des années 1940-1950 seulement,au moment où le pays tout entier et la capitale en particulier connaîtront un boom économique qui leur insufflera un nouveau ballon d'oxygène,après la première crise économique internationale des années 1929-1930 à laquelle nous avons fait allusion supra. Dans l'intervalle,

> "la vie à la cité se passait sous l'ombre de manguiers et de palmiers dont les vestiges n'ont pas encore entièrement disparu des zones-mères que sont les Zones de Barumbu et de Kinshasa.La jeunesse,elle, qu'elle soit féminine ou masculine,au clair de lune,privilégiait les espaces à ciel ouvert.Parce qu'il y faisait bon vivre et qu'elle pouvait s'adonner à coeur joie à ses jeux préférés"(2).

---

(1) H.MUKAROVSKY,<u>Afrique d'hier et d'aujourd'hui</u>,p.108,cité par Abel MBANHA,"Contexte et aspects historiques de la personnalité africaine",in <u>Dialogue et culture</u>,n°11,Bruxelles, novembre 1969,pp.21-25.

(2) KOLONGA Molei, <u>o.c.</u>,p.147.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Tel se vit l'âge de l'insouciance.En effet,après s'être mobilisées par un appel au jeu,les filles,par exemple,exécutaient toute une série de prouesses,notamment le"silikoti"(les sauts à la corde)et le"kede"ou la marelle(jeu d'enfants qui poussent à cloche - pied un palet dans les cases d'une figure tracée sur le sol), jouaient au"nzango"(jeu où l'on saute en mettant toujours en avant le même pied que son vis-à-vis)et dansaient le"kebo",appelé"kobina ya kosakana",un jeu-danse ou une danse pour jouer.Venu du Haut-Congo,il restera extrémement populaire chez les femmes de ces ethnies tout en étant adopté par les petites filles en général. S.COMHAIRE-SYLVAIN nous explique clairement comment l'on s'y prenait:

> "Les participantes se plaçaient l'une derrière l'autre(que nous sachions,c'était plutôt l'une à côté de l'autre),chacune ayant les mains sur les épaules de la précédente sauf celle en tête de file.Elles chantaient en choeur et se déplaçaient en avant et en arrière au rythme d'une chanson.Au premier pas en arrière,la dernière danseuse laissait la file pour exécuter un solo de danse et courir se placer en tête de file quand ses compagnes après être réparties en avant se mettaient à nouveau reculer. Quand sa danse durait trop longtemps une nouvelle danseuse avait le temps de se détacher du groupe.Elles dansaient toutes deux séparément,mais devaient courir ensemble pour se placer en tête de file, la dernière à commencer son solo devenait le leader,l'autre ayant perdu son tour. Quelquefois,lorsqu'il s'agissait d'enfants, ou bien lorsque le groupe désirait taquiner une certaine danseuse,on accélérait le mouvement de la chanson de telle façon que le solo se réduisait à quelques sauts de guerre à tête de ligne ou bien à un arrêt suivi d'une course"(1).

---

(1) S.COMHAIRE-SYLVAIN,o.c.,pp.33-34.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

L'ardeur juvénile aidant,les garçons,eux,jouaient au "lipate"en courant de tous côtés,dans tous les sens.Mais il n'y avait pas que cela,ils savaient en improviser d'autres suivant que, ces soirées-là,leur imagination était fertile ou non. Nous pensons notamment au"yaka,yaka"(jeu où les enfants-une dizaine,rarement plus-partagés en deux camps tirent une corde,chacun vers son camp);lorsque la chaîne se forme,les enfants avancent et reculent, soulevant parfois un nuage de poussière,tandis que les rires fusent et que la chanson joyeuse,claire et pure,s'élance vers le ciel.Il y eut également le furet("kukulu elombe,nwan'a nyavu elombe"),jeu de cache-cache consistant à boucher la vue à l'un d'eux pendant que les autres vont se cacher chacun dans un coin qu'il juge suffisamment discret avant d'être découvert ou non par celui-là même à qui l'on avait tantôt bandé les yeux.L'on voit déjà à l'état d'ébauche le phénomène des bandes qui finira par prévaloir sur celui des sociétés enfantines institutionnalisées (classes d'âge)(1).

Il ressort de la littérature consultée qu'à cette époque, la vie à Léopoldville s'était organisée dans une ambiance plutôt tribale,parce que les nouveaux venus à Kin-Malebo se regroupaient selon leurs tribus respectives,quand bien même certaines activités s'exerçaient en marge des usages coutumiers et en fonction de cette civilisation nouvelle propre à cet environnement urbain en dévelop - pement. Il reste que ces jeux en plein air des adolescentes et adolescents ainsi que les danses folkloriques ne plaisaient pas aux représentants des églises.KOLONGA Molei en témoigne en disant :

> "Un certain Père LOUIS était connu pour ses irruptions aux endroits où se pratiquaient ces jeux et danses.A chaque fois,il brûlait les tam-tams,mettait en déban-

---

(1) S.COMHAIRE-SYLVAIN,"Jeux des enfants noirs à Léopoldville",in Zaïre,février 1949,pp.139-152;"Jeux congolais",in Zaïre,avril 1952,pp.351-362.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

dade ces jeunes gens, ces femmes et ces hommes qui ne connaissaient pas d'autres distractions"(1).

Telle était la logique coloniale.A cause de la discrimination("divide et impera"), de la brusquerie,du mépris(la politique de"tabula rasa"-qui au fond coïncide avec celle de"terre brûlée")et de l'incompréhension,l'Afrique fut arrachée à son monde sans être insérée dans un monde nouveau de nature à assurer son épanouissement.L'africanité fut compromise.Bien plus,elle fut combattue.Tout fut combattu sous les noms de paresse, d'enfantillage, de fétichisme, d'idôlatrie, de prélogique, de barbarie, de sauvagerie. Il se produit une substitution-au lieu d'une intégration harmonieuse-de structures de mentalité, de cultures, de langues.

Rétrospectivement,l'aspect géographique dictait le(s) type(s)d'activités sportives à pratiquer dans chaque lieu.C'est ainsi que dans les régions des rivières, fleuves et lacs,la natation et les courses à pirogues étaient les sports favoris. Dans les régions montagneuses,l'alpinisme était et demeure le sport le plus pratiqué. Dans d'autres régions, les danses de guerre, les luttes dites africaines, les courses et le folklore constituaient des moyens bien choisis pour passer le temps(cf.chapitre Ier, section 1, paragraphe 4, point 4.4.supra). Mis dans un environnement tout à fait nouveau comme Léopoldville,certaines activités vont s'éclore au détriment des autres qui vont carrément se défaire. D'autres vont même se créer"ex-nihilo",comme par exemple le football où tout a commencé avec des ballons en papier fabriqués par les élèves eux-mêmes. Ils furent par la suite remplacés par des ballons en caoutchouc("balle ya ndembo")également dus à leur ingéniosité. Puis la direction des écoles eut soin de les pourvoir des ballons en éponge. Le processus ne s'arrêta point, et au cours des décennies suivantes,les jeunes se familiarisèrent avec le ballon de cuir tel qu'il est connu aujourd'hui.

---

(1) KOLONGA Molei,<u>o.c.</u>, p.148.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Des équipes du quartier se formeront un peu partout à la cité. Celles du quartier Ruwet (1) et de Citas auront tôt fait de supplanter l'intérêt que suscitaient chez les Congolais les compétitions des Coqs et autres Amicale Portugaise.Les rencontres de ces équipes de quartier s'organisaient tour à tour au quartier Ruwet, à l'emplacement naguère appelé la place de la Voix du Zaïre, et à Citas,dans un complexe sportif qui avait été érigé par les Huileries du Congo Belge(en abregé H.C.B.)dans l'enceinte du camp des Coastmen. Cet endroit est aujourd'hui occupé par un complexe scolaire.

Le **R.P.Raphaël** de la KETHULLE de RYHOVE(1890-1956) rendra obligatoire à l'Institut Saint Joseph(actuel Institut Elikya) qu'il venait de bâtir, la pratique du ballon rond pendant les récréations. Des sanctions disciplinaires seront même prévues pour les récalcitrants, notamment des séances de"coups de trousseaux de clefs"sur le mollet. Les"Adapessiens"(2) en savent quelque chose.

En 1919, il posa le premier jalon en direction des compétitions sportives organisées en mettant aux prises des équpes de footballeurs non-bottés dans un championat qui connut un franc succès. Ce fut un véritable régal,et la population de Léo en réclama la réédition. Pour mieux la servir, le dynamique missionnaire crut le moment venu de mettre sur pied une association qui devait regrouper, outre les équipes qu'il avait formées, celles qui évoluaient à Léo II ou Kintambo, car là aussi les Frères des Ecoles Chrétiennes avaient entrepris une action parallèle en faveur des jeunes. Ainsi naquit, en 1919, la Fédération Sportive Congolaise(F.S.C.), la toute première fédération qui s'occupa des activités sportives pour autochtones(3).Elle devint,

---

(1) Ce quartier porta longtemps le nom du premier Commissaire de District urbain de Léopoldville, le Major RUWET.

(2) De l'ADAPES:Association des Anciens Elèves des Pères de Scheut(cf.infra).Témoignage de Thomas KANZA à la télévision nationale à l'occasion d'un anniversaire de ladite association.

(3) Th.MUKA, **o.c.**, pp.25-29.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

après avoir changé plusieurs fois de dénomination, l'Association Royale Sportive Congolaise(A.R.S.C.).Les premiers membres étaient tous anciens élèves des écoles de Léopoldville.

Dès 1920, l'association compléta la partie sportive par l'annexion de la section de gymnastique. En 1921, la première exhibition de gymnatique fut présentée en l'honneur de Monseigneur **Van RONSLE**, premier vicaire apostolique du vicariat de Léopoldville, dont on fêtait le jubilé sacerdotal. En 1922, à l'occasion de la visite à Léo de **M.Henri CARTON de WIART**,Ministre d'Etat, elle créa,sous l'égide de **M.Norbert LAUDE**, alors Recteur de l'Université coloniale,la première troupe scoute congolaise dénommée"Troupe Saint-Norbert". Cette troupe fut invitée à rendre les honneurs au Roi-Albert Ier lors de sa visite en 1928 à Léopoldville, à l'occasion de la fête organisée en son honneur par le sport européen. En 1924,l'association organisa une manifestation sportive en l'honneur de M.le Ministre d'Etat, **Comte LIPPENS**, alors gouverneur général du Congo Belge.

En 1925, elle constitua la fanfare dite des Boys-Scouts qui, plus tard, prit la dénomination de "Harmonie Sainte-Cécile" (1),qui connut un grand succès à l'époque où la musique militaire n'existait pas encore dans la capitale. Sous la houlette du Sergent-Major **André BILEKO** de la Force Publique, cette fanfare arpentait les rues de Kintambo pendant les jours fastes, sous les ovations des habitants. C'est en 1931 que l'association aménagea son premier stade à la plaine Saint-Pierre qui n'était alors qu'un marais, "Stade Reine Astrid"(2),qu'on débaptisera plus tard

---

(1) KALAKY Setula Mudibimbi, <u>Les activités des jeunes en milieu urbain et leurs incidences culturelles sur la société: cas de Ngiri-Ngiri à Kinshasa</u>,mémoire de licence en Anthropologie, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques,UNAZA/Campus de Lubumbashi, Juillet 1977, p.46.

(2) Du nom de la princesse de Suède et reine des Belges (1906-1935).Epouse du roi Léopold III et mère de Baudouin Ier,elle fut très populaire;elle mourut victime d'un accident d'automobile.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Stade du 24 Novembre.Celui-ci comprenait une plaine de football, avec tribune, vestiaire et deux salles de réunion, dont l'une munie d'une scène. En 1936,on en fit l'inauguration en présence de M.le Vice-Gouverneur Général **Paul ERMENS**(1934-1946)-événement célébré par une brillante fête de gymnastique et de sports, à laquelle fut associée la section de gymnastique de la mission catholique de Brazzaville.

Mais déjà en 1933 et 1934, cette association organisa, avec le concours de **MM.Van ECKELPOEL** et **Van der VOORT**,et du **R.P. KESTERS**, les premières compétitions athlétiques:courses, sauts, haies,hauteur,perche,longueur, lancement de javelot. D'où l'émergence des athlètes tels que SAMBA Paul, LIBUKU Patrice, NSOSO Raymond, NDJOLI Joseph, MAKAKO Marin. Depuis, l'association organisa régulièrement et avec succès des compétitions d'athlétisme dotées de coupes diverses, dont la plus âprement disputée fut la coupe offerte par les gouverneurs de la Province de Léopoldville, qui mettait aux prises une formation d'athlètes militaires, et celle de l'association elle-même.

A Kintambo,l'on se rappellera que c'est à Kilimani(en swahili,"kilima"=montagne), ce monticule au versant duquel coule la rivière"Mai ya ntaba",que les Frères ont érigé la première école professionnelle dont la plaque tournante sera les Frères **Achilles WILLEMS** et **Van Den PAULA**.En 1935,suite à l'affluence des jeunes, les Frères seront obligés de songer à une extension: l'ancienne école Saint-Georges, dont la création donnera une impulsion nouvelle aux activités para-scolaires, comme des compétitions cyclistes,de football avec comme cadre principal le vélodrome(1), d'où sortiront des noms tels que KOMISO,BAYAKA,BOTOMBA, Da SILVA et BONI. Une troupe théâtrale des Frères, appelée **Emile MOKE** et dont les succès traversèrent même le fleuve, a émerveillé non seulement les"Assanéfiens"(2), mais eut également un impact

---

(1) Il a été électrifié en 1938. En effet,le 3 avril de cette année,on organisa pour la première fois une course cycliste de nuit.

(2) Membres de l'ASSANEF:Association des Anciens Elèves des Frères des Ecoles Chrétiennes.L'on y reviendra infra.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

sur la vie ludique de la population de cette partie de la capitale congolaise.

Plus loin,autour et alentour du théâtre en plein air qui existait à l'extrême Sud du Parc De Bock,s'organisaient des kermesses à la flamande tout au long desquelles Blancs et Noirs, petits et grands se retrouvaient périodiquement dans une symbiose magnifique à première vue, comme en témoigne **E.CAPELLE:**

> "une ou deux fois par an,des organisations européennes(Anciens Combattants,etc.)mettent sur pied une grande fête à l'Auditorium du Parc De Bock, avec le concours de la musique militaire et d'orchestres indigènes.Des bars y débitent de la bière,et on y danse jusqu'aux petites heures, au milieu d'une atmosphère très animée"(1).

Et le parc était artistiquement éclairé et parsemé de jets d'eau d'un goût raffiné.

Dans les années vingt et trente,il n'y avait pas encore de bars à Léopoldville, ni même ceux qu'on appellera "bar ya matoko"(2). Les groupes vocaux se produisaient sur invitation, dans les parcelles, à l'occasion d'un retrait de deuil, d'un mariage ou d'une naissance.A propos justement de la musique, d'aucuns sont habitués à la réduire facilement à l'unique aspect de la chanson.Or,dans son acception artistique et, donc, culturelle, la musique est "l'expression de l'inexprimable"(3), l'expression de l'âme, d'autant plus que l'âme de chaque être parle. Prise en collectivité, on dit l'âme d'un peuple; considérée dans sa totalité, avec ses sentiments.Et ceux-ci s'expriment par divers modes dont la musique.

---

(1) E.CAPELLE, <u>La Cité indigène...</u>, <u>o.c.</u>, p.82.

(2) Entendez les débits de boisson dont les murs étaient construits en nattes.

(3) Claude DEBUSSY, cité par KANZA Matondo ne Mansangaza,<u>Musique zaïroise moderne(Situation actuelle et perspectives d'avenir)</u> O.N.M.A., Kinshasa, 1972, p.22.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Dans le contexte colonial, la présence d'une culture étrangère allait influencer en les bousculant quelque peu, les divertissements publics, les fêtes ou réunions familiales, bref un mode de vie auquel était accoutumée une population jusque-là en contact seulement avec sa propre culture, ses habitudes et ses traditions. Différentes tribus congolaises apprirent à se côtoyer, à se découvrir, à mieux se connaître; et leurs cultures respectives, du reste assez proches les unes des autres, coexistèrent sans pour autant se détruire ni se nuire. En musique, le dénominateur commun fut vite trouvé dans le double caractère fonctionnel et circonstanciel des traditions ancestrales. Mariage, décès, retrait de deuil, naissance, etc. les occasions ne manquèrent pas de se regrouper autour de quelques maîtres de tam-tam et d'autres instruments rudimentaires au nombre desquels l'éternel "likembe" demeure permanent.

Selon **Michel LONOH**, le Congo-Léopoldville peut être divisé en six zones musicales importantes obéissant aux divisions politiques et administratives de l'ancienne colonie belge(1).

a) La zone de Kinshasa: danseurs Ekonda du Territoire de Kiri, groupes traditionnels des danseurs Bapende et Bayanzi, rythmes folkloriques des Basakata de Kutu, groupes des danseurs Bamboma de Mbanza-Manteke, chants des Bandibu du territoire de Thysville (actuel Mbanza-Ngungu).

b) La zone de l'Equateur: danses et rythmes des Ekonda de Bikoro, groupes danseurs Mongo (Mongo ea Lolo et Mongo ea Ntando), chanteurs et danseurs Mbuza, rythmes et chants folkloriques Ngombe.

c) La zone de Kisangani: groupes des danseurs Topoke, joueurs de la musique traditionnelle Bangelema, danseurs Bakumu et danseurs Bagenia, groupes des danseurs Azande et groupes des chanteurs-danseurs Makere.

d) La région du Kivu: groupes folkloriques des chanteurs Warega, danseurs Bangubangu et leurs satellites, rythmes et chants Babembe.

e) La zone du Kasaï: rythmes et chants folkloriques des Baluba, groupes des chanteurs Lulua, rythmes et chants traditionnels des Bakuba, danseurs et chanteurs Bapende du Kasaï.

---

(1) M. LONOH, Essai de commentaire..., o.c., pp. 18-20.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

f) La région du Katanga:groupes danseurs des Baluba du Katanga, chanteurs et danseurs chokwé,rythmes et chants des Basanga,chants folkloriques des Lunda et Basonge,groupes des chanteurs et danseurs Babemba et Balamba,rythmes et chants des Bahemba.

Les danses folkloriques congolaises étaient pratiquées par quelques groupes ethniques comme les Bakongo(Bantandu,Bandibu, Besingombe,Banyanga,Bayombe,etc.);les Bapende,les Bayanzi,les Bambala; les"Bangala"(Bamongo,Bngombe,Babudja) et les "Baluba" du Kasaï, par exemple,et étaient organisées soit au domicile de l'un ou l'autre, soit sur les places publiques(rues,carrefours),avec accompagnement de tam-tams et de xylophones.Ces places publiques constituèrent donc longtemps le terrain de prédilection pour les manifestations culturelles qui,dans le cas de la musique liée à la danse,prirent le nom commun d'"agbaya",quelles qu'en furent les origines des acteurs.Mais qu'est-ce qu'un orchestre de danseurs d'agbaya ? Un harmonica, un accordéon,un"patenge",une caisse en bois et un tam-tam.Telle était la composition cellulaire d'un groupe d'agbaya.

Le règne d'agbaya se prolongea jusqu'en 1925,époque à partir de laquelle une nouveauté étrangère,venue de Loango(dans l'ancienne Afrique Equatoriale Française,territoire de la République du Congo-Brazza),commença à conquérir le Congo-Léo. Nouveau dans l'ensemble des instruments qui le rendent(une grosse-caisse-tambour, actionnée de deux mains et du pied droit,une bouteille vide servant de triangle,un accordéon).Nouveau dans sa ligne mélodique enrichie, d'une échelle sonore plus vaste.Nouveau dans son genre,dans son interprétation:le"maringa".Musique et danse exotique, le maringa fut longtemps ésotérique,avant de se populariser dans diverses formes dont trois reviendront plus facilement dans la mémoire des anciens de Léopoldville.C'est la"polka"(1).

L'on distingua ainsi la polka simple, facilement introduite,la polka-piqué,rapidement assimilée par le peuple, et le quadrille,danse d'honneur,exécutée à l'intérieur des enclos.L'importance de

---

(1) Danse nationale tchèque de mesure ternaire, la polka fut introduite en France en 1830.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

cette phase est de taille dans la mesure où la polka et le quadrille, respectivement d'origines tchèque et française, furent les instruments moteurs de la naissance au Congo Belge d'une certaine orchestration, d'une certaine musique et de la tradition selon laquelle cet ensemble évolue principalement dans les bars et dancings.D'où le pouvoir distrayant du maringa,d'une part,et le mérite des musiciens placés devant des instruments sans doute maniables,mais dont ils ignoraient bon nombre de possibilités,d'autre part.

Cette situation perdura jusqu'en 1935,pour voir naître,en lui cédant la place,une formation de jeunes,anciens de la colonie scolaire de Boma,où se distinguèrent les MUZINGA,BOLAMBA,FERNANDES, BAGUINO qui excellaient respectivement dans le maniement des instruments suivants:la mandoline,le banjo,la guitare,le violon.Les Congolais de Léo adoptèrent donc, en adaptant chaque élément, le maringa-chant, évidemment, et le maringa-danse.On"allait au matanga"pour désigner des réunions traditionnelles,coutumières,mais on"allait au maringa"pour parler des manifestations plus extra-coutumières,se déroulant dans des endroits déterminés.

Cependant, on ne peut taire le cynisme des maîtres colo - niaux au sujet des droits de libre association. En effet, déjà, Monsieur RENKIN,Ministre des Colonies(1908-1918)avait déclaré au Parlement belge que la liberté d'association et la liberté de réunion"sont de droits en l'absence d'une disposition légale:les auteurs de la loi(du 18 octobre 1909,plus connue sous le nom de "Charte Coloniale"et servant de constitution propre aux territoires belges d'outre-mer)ont seulement voulu éviter de vinculer le pouvoir au cas où des circonstances graves commanderaient des mesures préventives"(1).A travers cette duplicité,il apparaît clairement que le législateur n'a pas entendu octroyer ou tolérer une entière et absolue liberté d'association.Ceux qui abusent de ce droit aux fins d'attenter aux personnes ou aux propriétés sont déjà réputés en infraction à la loi pénale par le fait même de la constitution d'une association.

---

(1) M.HALEWIJCK de HEUSCH,La Charte Coloniale,Vol.I,Bruxelles,1910-1911, p.70.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Avant 1926,deux textes juridiques exposaient les modalités légales d'existence ou de la non-existence des associations des Africains sur toute l'étendue du Congo Belge.Il s'agit du décret du 27 février 1887 de la loi belge du 23 juin 1894 et le décret du 23 mars 1921(1).A compter de 1926, ces modalités seront contenues dans quatre textes légaux,à savoir l'ordonnance législative du 11 février 1926 complétée par les ordonnances 92/A.I.M.O. du 25 août 1937 et 12/A.I.M.O.du 14 janvier 1941, le décret du 21 juin 1944, les ordonnances législatives n°82/A.I.M.O.du 17 mars 1946 et n°128/A.I.M.O.du 10 mai 1946(2).Que des conditions à remplir !

Par associations des Africains de Léopoldville, nous entendons des groupements sociaux des Africains,créés par eux-mêmes ou par les Européens pour les Africains,pourvus d'un minimum d'organisation,poursuivant ou défendant certains intérêts communs,peu importe la durée de ladite association. **C.YOUNG** et **B. VERHAEGEN** signalent,dans leurs travaux,deux associations tribales anciennes qui furent à l'origine de la Fédération Kasaïenne de Léopoldville,en l'occurrence l'Association des Baluba (1915) et l'Association d'entraide du Kasaï(1916). Elles avaient pour but l'entraide mutuelle,mais aussi le placement des nouveaux arrivants et une coopéra - tion sur le plan professionnel.

Ayant pris conscience de l'exploitation doublée de la domination et de l'humiliation dont ils étaient l'objet de la part du colonisateur, les Africains, particulièrement les Noirs, s'orga - nisent et préparent leur révolte.**Feci DAMASCO** atteste qu'il existait à Léopoldville, au lieu dit Kinshasa au cours de l'année 1921, en dehors du Kimbanguisme, deux associations qu'il a qualifiées de"prérévolutionnaires".Il s'agit de l'Association des Noirs d'Amérique et

---

(1) Bulletin Officiel du Congo Belge,1885-1887, pp.150-153.

(2) Fonds A.I.M.O.,Archives Nationales de Kinshasa,p.141;Bulletin Administratif et Commercial,1937,pp.398-399;Bulletin Administratif et Commercial,1941,p.142.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

du Congomen(1).La première regroupait en fait les Sierra-Léonnais qui, parlant l'anglais,figuraient parmi ceux des esclaves américains affranchis qui acceptèrent de retourner en Afrique.Ces Noirs d'Amérique prestaient dans les Huileries du Congo-Belge,une des puissantes firmes britanniques(propriété de la chaîne UNILEVER) installées à la suite d'un décret du Roi LEOPOLD II, au début de 1911, sur le terrain de l'ancien village Kinshasa. Y offrait égale - ment ses services le nommé **WILSON**, un noir d'Amérique,chef principal de cette association,avant d'être expulsé de la colonie par les autorités coloniales en 1921,conformément aux dispositions du décret du 21 mars 1910 modifié par celui du 29 novembre 1916. Au regard de ce décret, le droit d'expulsion du territoire congolais concerne les personnalités étrangères jugées indésirables(voleurs,vagabonds)ou qui ont rompu leur contrat de travail(2).Cependant,on ne connaît pas grand'chose de la vie de **WILSON** si ce n'est que son groupe s'inscrivait dans le mouvement pannégriste ayant comme source le garveyisme initié par le Noir Jamaïquain **Marcus GARVEY** qui s'était battu bec et ongles pour la cause noire.

Le Congomen (terme anglais signifiant Congolais)était la seconde association des Africains de Léopoldville-une association créée par un groupe d'intellectuels du Stanley-Pool,spécialement des Noirs,originaires de la colonie du Congo Belge,inspirés également par le message prophétique de GARVEY(3).La structure militaire du groupe transparaissait dans les dénominations des cadres(colonels, majors,commandants, capitaines, lieutenants, etc.)qui travaillaient sous la supervision du leader,un Congolais nommé **André YENGO**,épaulé dans son action par quelques catéchistes de Léopoldville. Civil de

---

(1) Feci DAMASCO,"Vie cachée et vie publique de Simon Kimbangu selon la littérature coloniale et missionnaire belge",in <u>Les Cahiers du CEDAF</u>,n°59-10,Bruxelles,septembre 1972,p.23;<u>L'Avenir Colonial Belge</u> du 20 mars 1921.

(2) <u>Rapport Annuel sur l'Administration du Congo-Belge</u>,1919, p.31.

(3) ANYENYOLA WELO,<u>Les mouvements prophétiques africains en milieu urbain zaïrois.Cas de la ville de Lubumbashi</u>,Thèse de doctorat en Sociologie,Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques,UNAZA/Campus de Lubumbashi,1977,p.76.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

son état, YENGO était considéré à cette époque comme le chef de tous les policiers noirs(africains)de Kinshasa. C'est après son arrestation en 1921,à cause de son immixion dans le mouvement kimbanguiste, que l'autorité coloniale nomma **LUFUNGULA**,soldat de la Force Publique,dont le nom est donné à un camp de gendarmerie à Lingwala (ex-Saint Jean),à sa place en tant que chef de tous les policiers noirs de Kinshasa.

D'inspiration religieuse comme le Congomen,le Kimbanguisme mérite bien d'être présenté comme la troisième association des Africains de Léo.Initié par Simon KIMBANGU(1887-1951)à partir de Nkamba, son village natal au Bas-Congo,ce mouvement opérait souvent dans la clandestinité à cause de la répression de l'autorité coloniale sans parler de la déportation massive des Kimbanguistes(1).A la cité indigène de Kinshasa, lieu de prédilection des ideaux de "Tata Simoni",les meneurs furent,pour la majorité,des clercs lettrés et de riches commerçants,de qui KIMBANGU recevait les plus puissants soutiens'(argent,divers cadeaux).En 1921,ce mouvement paralysa la vie économique de Léo en provoquant la désertion des travailleurs africains dans les sociétés de la place,notamment aux H.C.B.,à la CITAS et à la SONATRA dont mention plus haut.

Après avoir relevé l'essentiel des années 1920-1930, nous pouvons passer à la deuxième séquence historique du présent chapitre.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Section 2 : Les Loisirs dans les années quarante et cinquante à Léopoldville.

Ici, il importe de rappeler qu'en 1930, la zone-tampon,qui marquait la ligne de démarcation entre la ville européenne et la cité indigène,a été affectée,de part et d'autre de l'actuelle avenue

---

(1) F.DAMASCO,o.c.,pp.47-48;ELENGESA Ndunguna Mbwilwa,Simon Kimbangu au confluent de la religion et de la politique.Réflexions sur le sens de sa vie et de son action,(inédit);etc.

Kasa-Vubu alors appelée avenue des Palmiers,puis avenue Prince Baudouin en l'honneur du prince héritier du Royaume de Belgique,à un vaste jardin botanique et à un jardin zoologique(plus petit que le premier).

Le jardin botanique,quant à lui,a été réduit à l'actuel Parc de la Révolution après qu'une bonne partie de son aire ait été cédée aux commerçants grecs et portugais,qui allaient prospérer dans le commerce de détail et de demi-gros au cours de la période de haute conjoncture économique des années 1940-1950. De son côté, le marché central actuel, le second au même endroit,occupait une partie de ce qui appartenait au jardin botanique. Très bien aménagé,ce parc a longtemps servi de cadre idéal aux expositions annuelles de produits maraîchers et horticoles,ainsi qu'à celles de l'artisanat et des oeuvres d'art congolais qui commençaient à s'éclore.

§1. <u>L'apparition des groupes musicaux.</u>

La vie musicale dans la capitale n'échappa point aux répercussions de la guerre mondiale qui entraîna de nombreux exodes ou de simples déménagements,en Afrique comme ailleurs. Dahoméens, Togolais,Ghanéens,etc.se retrouvèvent au Congo-Léo où,pour leurs diverstissements,ils fondèrent le tout premier groupe organisé de musique de danse urbaine par opposition à la traditionnelle. Ainsi naquit Excelsior,l'orchestre des Coastmen dont les musiciens manipulaient des instruments européens soutenus par le piano sous le rythme de l'éternel maringa.

Cet avènement fut en quelque sorte un aiguillon grâce auquel les Congolais,comme par émulation,montèrent en 1942, trois orchestres de valeur quasi égale,à savoir l'Américain des frères **TSHIBANGU,l'Odéon** de **KABAMBA** et de **BOOTH**,et le Martinique de **KASONGO FERNANDES**, de **BOOTH** et **MALONGA**. Pourquoi ces appellations ? L'on se souviendra qu'à Léopoldville, au-delà de la Funa,derrière le dispensaire Air-Congo,à l'endroit où se dresse aujourd'hui la Brigade Spéciale de la Protection de l'Enfance,était érigé un camp des militaires américains. Ces vaillants soldats,particulièrement les Noirs, à l'instar des Martiniquais de l'Armée Française, suscitèrent beau -

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

coup de sympathie dans les milieux congolais de la capitale.De même pour les soldats martiniquais de l'Armée Françaises à Brazzaville qui, pour charmer leurs loisirs, jouaient de la musique(1)...De là naîtra la"rumba",un nouveau genre de musique,différent du maringa et de la polka.

D'origine sud-américaine,cette musique triomphe encore de nos jours dans la lutte engagée pour la survie des mouvements passagers tels le cha-cha-cha,le twist,etc. la transcendance de la rumba l'identifiera dès lors,en Afrique, à la nation congolaise.La musique congolaise moderne est née à cette époque précise. Si glissement d'acception il y a,à tout le moins au niveau de l'épithète"moderne", la"musique congolaise moderne"peut traduire cette musique qui sera désormais présente partout, sur les antennes de la radio et de la télévision dont nous parlerons un peu plus loin,cette musique des bars que l'on rencontrera dans toutes les villes.

Avec la rumba donc, les orchestres virent le jour dans des formes diversifiées,mais le plus souvent ils furent composés d'un bugle(ou cornet à pistons ou encore une trompette),d'un saxo soprano, d'une guitare,d'un patenge(tambour),ou alors l'orchestre congolais était composé pour moitié de ces instruments,et pour moitié d'instruments locaux.Ainsi se révélèrent au monde des noms célèbres tels que **WENDO, MWANGA, DE PEWE, BOSELE, BOWANE, BUKASA, ELENGA, FERUZI,** etc. **MUNDANDA,** lui, sortit de l'ordinaire en se spécialisant dans l'accompagnement au likembe, tandis que, de l'autre côté du fleuve, à Brazzaville,**KAMBA** monopolisa les attentions. **ADOU ELENGA** fut connu surtout pour sa chanson"Ata ndele mokili ekobaluka"(Tôt ou tard,le monde changera),véritable pamphlet,composé lors d'un"matanga"(deuil) contre le système colonial.

Cette musique-là sera commercialisée avec l'implantation de l'industrie du disque, en 1947. Grecs et Portugaiss-populations intermédiaires de leur état- s'installèrent en masse de part et d'autre de l'avenue du Commerce,laquelle était,à l'origine,connue sous le nom d'avenue des Travailleurs. En 1940, elle fut débaptisée

---

(1) KANZA Matondo ne M.,<u>o.c.</u>,p.40.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

pour s'appeler avenue Charles de Gaulle-et ce jusqu'en 1971-en souvenir du passage à Léopoldville du chef de la Résistance française de la dernière guerre mondiale.Les maisons d'édition de disques Ngoma,Ndombe,Olympia,Esengo,Voix de son Maître,Loningisa, Philips,Papadimitriou,Bantou Succès et Opika vont exploiter à fond le talent des jeunes musiciens congolais(1). A la cité surgiront les premiers"bars":lieux de rencontre,d'ambiance et de plaisance hautement appréciés où se dérouleront désormais toutes les cérémonies de retrait de deuil ou de mariage de grand standing.

Au bon vieux temps,c'est à travers des haut-parleurs puissants à partir des bars que cette nouvelle musique résonnait. Cette ambiance-là était électrisante et recherchée par les populations de la cité. C'est autant dire qu'à partir de ce moment, cette musique était "devenue un phénomène de masses avec toutes les contingences économiques, sociales et politiques que cela implique. Il agit sur nous plutôt que nous ne pouvons agir sur lui"(2). Les propriétaires des bars ayant amassé suffisamment d'argent pour s'offrir des groupes électrogènes,contribuèrent à un peu de mieux être dans les quartiers privilégiés où ils s'étaient installés.Aussi les abords des bars connurent-ils une affluence chaque soir renouvelée,sinon deux ou trois fois par semaine.

KOLONGA Molei cite principalement Siluvangi(au coin des avenues du Kasaï et Rwakadingi au quartier Citas),Kongo Bar(au coin des avenues du Marais et Tshuapa),Macauley(au coin des avenues du Marché et Kigoma),Amouzou(au coin des avenues du Marché et Kitega) (3).A cela s'ajoutent O.K.Bar(4)sis rue Itaga,Quist Bar toujours sur

---

(1) Lire à ce sujet TSAMBU-Bulu,<u>L'impasse existentielle du métier d'artiste musicien moderne à Kinshasa</u>,mémoire de licence en Sociologie, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques,UNILU,Lubumbashi,Juillet 1987,p.156.

(2) M.LONOH,<u>o.c.</u>,pp.7-8.

(3) KOLONGA Molei, <u>o.c.</u>,p.168.

(4) Du nom de son propriétaire:**Oscar KASHAMA**.L'orchestre O.K.Jazz, qui sera créé en 1956,tirera son nom de ce bar,O.K.Bar chez Cassien,dans la mesure où,à l'origine,il y allait régulièrement prester ses services moyennant rétribution.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Itaga(il a été dernièrement restauré),Air France,Domingos Bar(entre les avenues Bas-Kongo et Bangala),Opika Bar(au croisement des avenues Kalembe-Lembe et Bangala),Kongo ya Sika(croisement des avenues du Marais et Kabambare),Zeka Bar(croisement des avenues Wangata et Kalembe-Lembe)et d'autres encore,même s'ils ne drainaient pas autant de monde. En vérité,on en dénombrait à peu près cent,mais une vingtaine seulement avait reçu de l'administration coloniale l'autorisation de danser, avec son cortège de conséquences dont certaines étaient déjà perçues en 1954 par un touriste qui avait noté :

> "Les femmes libres,plus ou moins brillamment habillées et maquillées,aux yeux hardis,aux ongles vernis et au caractère audacieux,résolu,frivole et volage qui saisissent des deux mains ce que la vie leur offre,dominent la vie citadine. Sur ce point, tout le monde semble d'accord.Elles s'attroupent dans les bars,dissipent par leurs rires les craintes des innocents, initient les jeunes villageois nouvellement arrivés à la ville,corrompent le mari solidement attaché au foyer,s'organisent pour leur propre défense,tondent l'européen lascif et continuent généralement à vivre ainsi au mépris flagrant de la moralité et de l'ordre familial"(1).

Lieux de récréation et d'évacuation des nostalgies accumulées,les premiers bars sont traités par les colonisateurs comme des défouloirs utiles à la "Pax Belgica"(2).Cette récupération s'explique parce que c'est dans le bar que s'abiment les défoulements collectifs et que l'illusionnent les lendemains individuels aliénés:le bar est le lieu des loisirs,où se crée la mode et où s'expérimentent la musique et la danse congolaises conventionnellement dites modernes;il est le lieu où s'exhibent la parure et le pouvoir de l'argent, où se règlent et surtout se dérèglent les alliances et les moeurs. C'est un"paradis terrestre artificiel"auquel on accède par la musique, la bière, la danse, la femme et la prostitution sous forme de consommation abusive de la

---

(1) SAKOMBI Inongo,<u>O.C.</u>,p.40.

(2) Voir bas de la page 287.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

sexualité.D'où la mondanité qu'on va finalement décrir,contrairement aux veillées et jeux qui gardaient encore leur caractère instructif et moralisant.

§2. Veillées,Jeux et danses.

2.1. Les veillées.

Jusque dans les années 1940-1950, on racontait encore des histoires à la manière traditionnelle dans beaucoup de familles de Léopoldville. Les conversations, le soir autour du feu, continuaient encore à imprégner fortement la sensibilité. Après le repas du soir, à partir de 19 heures, les membres de la famille-hommes, femmes, enfants et vieillards-se réunissaient dans la cour de la parcelle. Ils allumaient un grand feu comme cela se passe au village, et se répétaient les histoires "ya moke"(petites,c'est-à-dire les devinettes)et les histoires"ya molaï"(longues,c'est-à-dire les contes populaires).Qu'à cela ne tienne,les deux types d'histoires avaient un dénominateur commun :le savoir-être, la prudence, la solidarité, le bien, la bonté, la disponibilité, bref les vertus cardinales qui doivent habiter une personne humaine.

Quand une partie d'un conte devait être chantée,tout le monde s'y mettait,vieux jeunes.Lorsqu'il y avait une personne dans le public à connaître un air, on commençait par l'écouter et ce n'était que lorsqu'il revenait qu'on était censé le chanter. Le stock ou le répertoire d'histoires d'une famille n'était pas cons -

---

(2) En 1948, le droit aux loisirs a été reconnu par la "Déclaration Universelle des Droits de l'Homme"votée par l'Assemblée Générale des Nations Unies :

"Art.24-Toute personne a droit au repos et aux loisirs,notamment à une limitation raisonnable de la durée du travail et à des congés payés périodiques".

Art.27-Toute personne a le droit de prendre part librement à la vie culturelle de la communauté,de jouir des arts et de participer au progrès scientifique et aux bienfaits qui en résultent"(cf.**F.GOVAERTS**,Loisirs des femmes...,o.c., p.22).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

tant car des visiteurs de la ville ou de la campagne apportaient régulièrement leur propre répertoire et s'en allaient parfois avant qu'il fût assimilé. Généralement, les vieillards connaissaient davantage d'histoires et les racontaient mieux que les jeunes.Ce qui se comprend aisément étant donné leur statut de"bibliothèque itinérante".Et à l'époque,les meilleurs conteurs de Léopoldville étaient de vieilles femmes Bakongo.Mais elles n'auront pas le monopole quant aux jeux:plus on vieillit,moins on joue. Telle est la loi de la nature.

2.2.Les jeux.

L'on trouvait également des distractions à la manière traditionnelle dans beaucoup de jeux et de danses.Les hommes comme les femmes jouaient au"ngola",par exemple,connu dans toute l'Afrique"(1),une espèce de jeu de dames très compliqué dont nous allons expliquer les règles.Mais retenons au passage qu'au Congo,les noms principaux en langues vernaculaires pour désigner ce jeu,sont :
-peuples bantu lingala-phones:ma-ngola,mbese,bo-ken(m)be;
-peuples soudanais:-mbele,-mangula,kisolo,banga;
-peuples bantu swahili:phones-sombi,bao,-solo;
-peuples luba-phones:tshi-solo,ki-solo;
-peuples de la frontière angolaise:tsh-ela;
-peuples du Bas-Congo: deka,etc.(2).

Le jeu était encore en expansion vers l'Ouest du pays pendant les années trente de ce siècle et avait atteint la République Centrafricaine.La date de son arrivée dans la partie centrale du Congo-Kinshasa(Mongo, etc.)n'est peut-être guère plus reculée;son expansion,là comme ailleurs,doit beaucoup aux militaires qui,étant en bon nombre du Nord de l'Equateur, ont continué l'expansion du jeu d'importation Zande le long des artères fluviales et routières. Le"ngola"est également joué depuis la frontière Soudan / Congo jusqu'à Kisangani,Bangui et Kinshasa.

---

(1) Philip TOWNSHEND,"Autour du jeu de "Mankala",in Zaïre-Afrique, n°105,CEPAS, Kinshasa, mai 1976, pp.287-297.

(2) Les traits d'union indiquent la possibilité de variation pour addition ou changement de préfixe ou de suffixe.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Le matériel du jeu-joué le plus souvent par deux personnes-consiste en deux, quatre ou rarement trois rangées de trous("cases")creusés soit dans le sol,soit dans une planche,et un nombre déterminé de graines qui sont disposées dans ces trous. Les graines d'un trou choisi sont égrenées("semées")une à une dans les trous suivants,et dans les circonstances bien définies un des joueurs pourra capturer("manger")les graines se trouvant dans un ou deux trous de son adversaire.Le droit de capture dépend de la nature (occupé ou vide)et de la position du trou où est placée la dernière graine. Dans le cas des jeux à deux rangées,chaque joueur en possède une et en général chacun fait le tour de tous les trous semant dans ceux de l'autre aussi bien que dans les siens. Dans le cas des jeux à quatre rangées-la formule la plus répandue à Léopoldville-chaque joueur en possède deux et ne fait le tour que de ses propres trous à lui.

Voici comment se joue le"ngola"standardisé :

matériel: une planche à 4 rangées de 8 cases chacune;2 graines pour chaque case, soit au total 64.

règles:

- On joue dans le sens inverse à celui des aiguilles d'une montre,ou comme le disent les Kinois,dans le sens des cours d'eau("ndenge mai ya ebale ekendeke":dans la même direction que les eaux du fleuve).
- Chacun fait le tour de ses propres cases.
- On part d'une case choisie, on y ramasse toutes les graines et on les sème une à une dans les cases suivantes.
- Quand la dernière graine est placée dans une case déjà occupée,toutes les graines-y compris cette dernière-sont ramassées directement et semées à leur tour;et ainsi de suite jusqu'à ce que la dernière graine d'une poignée aille tomber dans une case vide. Au lieu de la poser dans la case vide cependant,le joueur sautera celle-ci et déposera sa dernière graine dans la case suivante,qu'elle soit occupée ou non;puis il"dormira",c'est-à-dire cédera le droit de jouer à son adversaire.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

- Admettons qu'à un moment quelconque la dernière graine d'une poignée soit posée dans une case occupée de la rangée intérieure et que toutes les 2 cases de l'adversaire en face soient également occupées,le joueur ne suivra plus la règle ci-haut mais s'emparera de("mangera")toutes les graines se trouvant dans ces deux cases de son adversaire.
- Le joueur continuera directement en semant les graines capturées à partir de là où il avait posé la première graine de sa dernière poignée, c'est-à-dire dans la case occupée suivant sa dernière case vidée.
- Si la dernière graine tombe à nouveau dans une case occupée de sa rangée intérieure face à 2 cases occupées chez l'adversaire,le même joueur"mangera"une seconde fois,et encore d'autres fois après pour autant que sa dernière graine tombe chaque fois dans une position analogue.
- Le joueur continuera à jouer selon les règles énoncées ci-haut jusqu'à ce qu'il soit obligé de"dormir"dans la case suivant un vide.
- Il est interdit de commencer son tour en ramassant une graine unique.
- Est battu celui dont toutes les graines sont mangées ou qui ne reste qu'avec des graines uniques.
- La double figure n°s 4 et 5 pourra illustrer ces règles :

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Figure n°4.

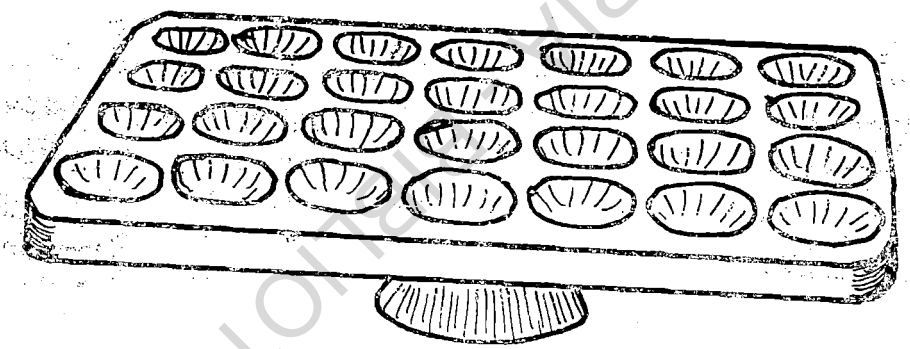


Figure n°5.

y	1	0	1	0	1	1	2	1
	0	1	0	0	2	1	2	0
x	6_O	0_N	7_M	0_L	1_K	3_J	1_I	8_H
	1	3_A	0_B	6_C	2_D	2_E	10_F	1_G

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

- Le joueur X joue.Il prend 3 graines de A,les égrène une à une dans les cases suivantes B,C et D,faisant un total de 3 graines dans cette dernière.Ces 3 sont à leur tour égrenées et la dernière tombe en G.Les 2 de G entrent dans la rangée intérieure,la seconde tombant en I,déjà occupée.Car les 2 cases en face sont également occupées, X en ramasse les 4 graines et les sème à partir de H.La dernière tombe en K, causant ainsi la capture de 3 graines en face. X égrène ces 3 graines à partir de nouveau de H. La dernière tombe en J;X prend les 2 en face et les dépose en H et I.Cette dernière case,à force de recevoir une graine à chaque passage,en compte maintenant 5.X les ramasse,les égrène en J,K,L.M et saute la case vide suivante pour déposer la dernière graine en O. D'ici il ne peut ni continuer ni capturer.Il "dort".Au joueur Y de jouer. Celui-ci,n'ayant plus que des graines uniques,ne peut jouer et se trouve donc vaincu.

Un jeu intelligent traduit toujours un mode de penser et peut être l'expression d'une longue culture.Comme on le voit,la valeur intellectuelle du"ngola"est incontestable,surtout lorsqu'on sait que le jeu exige une concentration mentale considérable,ainsi qu'une bonne mémoire et une faculté développée d'estimation et de stratégie visuelle,c'est-à-dire de mathématique intuitive. Ce sont là les qualités que possède le joueur habile;ce sont également cel - les qu'acquerra l'apprenti dévoué et doué.Nous estimons que le"ngola"occupe une place entre le jeu de dames et celui d'échecs sur le plan de la valeur intellectuelle,alors que les jeux qui lui font concurrence(dames,cartes,dés ou jeu de six,etc.) sont d'une valeur nettement inférieure(1).

Néanmoins son remplacement à Kinshasa par les jeux de six (dés),de dames ou de cartes est un signe qui ne trompe pas.En effet, ce jeu est en perte de vitesse en milieu urbain où les exigences du

---

(1) A.FRANK,"Signification humaine du jeu d'échecs", in <u>Revue Zaï - roise de Psychologie et de Pédagogie</u>,Vol.I, n°2, UNAZA/ Campus de Kisangani,décembre 1972,pp.35-39(voir aussi sa note additionnelle:"Pour une psycho-sociologie du jeu", pp.40-41).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

travail, des études,etc.rendent impraticables de longues parties.Il peut, en outre,conduire à la paresse et à l'abandon du travail, car une fois le jeu engagé, les joueurs deviennent indifférents à toute autre occupation.Mais alternativement,la forme classique peut subir des modifications dans leurs règles visant à diminuer la durée de chaque partie.

Outre le"ngola",les femmes congolaises jouaient encore, dans les années quarante et cinquante,au "minoko",variété congolaise du jeu d'osselets où l'on se sert des cailloux.Les toutes jeunes jouaient encore au"nzango"et au furet,activités ludiques dont les règles ont été édictées plus haut.Mais elles y ajouteront,quelques années plus tard,le"houla-hop",forme de tuyaux circulaire en plastic que l'on fait rouler plus ou moins vite selon le rythme de coups de hanche.Les femmes adultes participaient souvent aux"kebo"des petites filles ou en organisaient entre elles.Mais si on évaluait le degré de participation des populations de Léo aux différentes danses qui s'y pratiquaient.

2.3.Les danses.

Ordinairement les exécutants de danses folkloriques de Léopoldville étaient du sexe masculin. Certains parents, principalement parmi les économiquement faibles, interdisaient à leurs enfants d'assister au spectacle de ces danses de peur qu'ils ne dansassent eux-mêmes et,la conviction religieuse aidant,soient"confondus avec les païens".Si les petites filles obéissaient toujours,beaucoup de petits garçons,en route pour les réunions dans le cadre du patronage (1),pour le match de football ou la rivière ou encore le fleuve, s'arrêtaient pour se rincer l'oeil et perdaient la notion du temps dans cette contemplation.En règle générale,les parents trouvaient aussi que la place d'une fillette n'était pas dans une danse d'hom - mes, même comme spectatrice.

---

(1) Mouvement catholique d'encadrement des jeunes.C'était au fait une association de bienfaisance.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Au cours des cérémonies traditionnelles,des fêtes de famille et des réunions sociales,l'on dansait souvent dans les cours des parcelles:danses indigènes et quelquefois danses européennes. Les hommes ne participaient à certaines danses congolaises qu'en tant que spectateurs,dans d'autres ils dansaient entre eux,tandis que dans un troisième type,hommes et femmes dansaient en même temps mais séparément.Quelques couples se formaient lorsqu'il s'agissait des danses européennes.Néanmoins,la plupart des femmes préféraient danser entre elles,deux à deux,l'une en face de l'autre-pratique qui se retrouvait,mais à un moindre degré,dans les bars-dancings où l'on ne dansaient que des danses du type européen ou leurs dérivés:valse, fox-trott,tango,etc.

A cette époque,on l'a vu,une vingtaine de dancings étaient déjà opérationnels.La majorité disposait à la fois d'une salle de danse et d'une terrasse bordée de petites tables et chaises de fortune où l'on pouvait s'asseoir pour boire.Cette terrasse était séparée de la rue par une clôture relativement élevée. Ces dancings étaient généralement ouverts les samedis,dimanches et fêtes(jours fériés).Ils avaient tous des orchestres,quelquefois embryonnaires, d'autant plus que leurs clients n'appréciaient pas beaucoup la danse au gramophone (phonographe à disques, ou "phono"tout court comme on aimait bien l'appeler)même muni de haut-parleur.

En raison de leur proximité avec la ville"blanche", certains dancings, comme par exemple ceux cités supra par KOLONGA Molei(Siluvangi,Kongo Bar,Macauley,Amouzou et autres),recevaient une clientèle mixte d'Européens et d'Africains;un personnel féminin appelé"membres"était attaché à l'établissement.Les femmes et les jeunes filles moralement aguéries ne se rendaient pas au dancing sans être accompagnées,les premières de leur mari et les secondes de leurs parents(père,mère ou tuteur)ou dans certaines familles de leur fiancé. Les jours de fête,quelques enfants n'étaient pas en reste: bébés attachés au dos de leurs mamans,petits garçons et petites filles jugés trop jeunes pour être laissés seuls dans la parcelle, adolescents emmenés pour assister à la cérémonie à titre de faveur ou de récompense par des parents mal avisés.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Les missionnaires protestants conseillaient aux femmes de s'abstenir d'assister à des scènes de danse;ils allaient jusqu'à défendre à leurs fidèles de danser.Tel n'était pas le cas pour les missionnaires catholiques qui, alternativement, s'employaient à dissuader les jeunes de la pratique et de l'amour de la danse au profit du sport,du scoutisme,etc.,activités jugées plus saines.Reste que les jeunes filles n'en consituaient pas une catégorie ciblée.D'où le demi-échec que connut ce programme. Si la gent féminine est tenue à l'écart des parties de danses à caractère traditionnel,elle prendra plutôt une part active aux différentes formes de fêtes dont il sera question dans le paragraphe qui suit.

§3. Les fêtes.

La fête,par opposition à la vie quotidienne,est un rassemblement massif et bruyant de foule. Ses préparatifs prennent généralement un temps relativement long: plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois, voire plusieurs années. Ce qui nous renvoie au Congo profond,si pas en Afrique profonde,où l'on accumule patiemment aliments,boissons et tous les accessoires de la mise en scène. Lorsqu'il s'agit de fêtes religieuses, il arrive qu'on se prépare soi - même par le jeûne, l'abstinence, les purifications. Selon Roger CAILLOIX,la fête c'est "l'instant de la circulation des richesses, celui de la distribution prestigieuse des réserves accumulées"(1).

Dans les années quarante et cinquante,le nombre et la fréquence des fêtes auxquelles prenaient part les habitants de Léopoldville étaient tellement prodigieux qu'il importe de les catégoriser en fêtes chrétiennes (Noël, Pâques, Pentecôte, Assomption,Toussaint, etc.)fêtes officielles ou civiles(Nouvel An,Fête du travail,Fête de l'Armée,etc.),fêtes familiales;fêtes rituelles de tradition africaine,fêtes patronales,etc.Pour commémorer un saint,on faisait dire en sa mémoire une messe suivie des manifestations qui,souvent,donnaient lieu à des exhibitions de costumes, tandis que les cérémonies à caractère officiel s'en distinguaient par la parade de l'armée et

---

(1) Roger CAILLOIX,L'homme et le sacré,3ème édition,N.R.F.,Gallimard Paris, 1950, pp.123-162.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

des écoles,parade au cours de laquelle fanfare militaire et chants scolaires se complétaient ou s'imbriquaient purement et simplement en plus de la symbiose des uniformes des deux catégories des fêtards. Si dans ces premiers types de fêtes,seul le plaisir de l'oeil était en cause,tel ne sera pas le cas pour les fêtes de famille(mariage,naissance,baptême,première communion,anniversaire, départ,arrivée ou retour,action de grâce après un accident évité ou une guérison,et surtout"matanga"ou fêtes à l'occasion d'une levée de deuil)où la ripaille-c'est-à-dire les festins pantagruéliques-et la danse occupaient une place de choix. Ici, les danses européennes "modernes"tendaient déjà à supplanter celles de tradition africaine.

C'est le temps des causeries chaleureuses, du renouvelle - ment des alliances, des échanges de cadeaux. Les véhicules affrétés sillonnent les routes, les avenues et les rues. La fête est le temps où la ville et la campagne se recontactent dans la chaleur affective de la parenté et de l'amitié, où le moderne et le traditionnel fra - ternisent. La causerie est une véritable passion à Léopoldville d'antan comme à Kinshasa d'aujourd'hui, même aux jours ordinaires, mais surtout les jours de fête. On s'inquiète de la santé des uns et des autres, on commente les événements et les anecdotes croustil - lantes de la ville, de la province et du village d'origine; de tout le pays et de l'extérieur. La parenté, l'amitié et le voisinage restent les liens les plus prégnants et la causerie les ravive. Tout cela est vécu quotidiennement certes, mais plus intensement encore aux jours solennels des fêtes.

Parmi les célébrations rituelles,on peut évoquer l'exemple de la naissance de jumeaux dans les familles du Bas-Congo qui, elle, était célébrée par une danse appropriée:"kobina ya mapasa"(la danse des jumeaux). Dès que la mère pouvait vaquer à ses affaires, la famille organisait une espèce de procession pour obtenir de l'argent nécessaire à la fête.Tous les passants qui croisaient par pur hasard ou par curiosité le cortège escortant les"bana ba nlongo"(enfants tabous),devaient offrir à ces derniers quelque chose. La procession parcourait d'ordinaire les rues de la cité indigène, mais elle pouvait aussi traverser la zone neutre et pénétrer dans la ville européenne. Si les chansons entonnées pour la circonstance dépas -

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

saient légèrement le seuil de la pudeur,il n'en demeure pas moins vrai que la danse,dont le but était d'éviter la mort de l'un des enfants, excédait celui de la décence.

Les danses du type traditionnel pouvaient intervenir à l'occasion de n'importe quelle fête de famille, mais on préférait d'habitude danser des danses du type moderne. A' Léo, la notion de "matanga",par exemple, avait deux acceptions:l'une relevant de la tradition et dont la célébration avait lieu la première fois que la famille revêtait ses vêtements de deuil à la suite du décès d'un parent,et l'autre fête d'allure plus moderne qu'on organisait au moment du retrait de deuil lorsque la famille arborait pour la première fois des vêtements de couleur autre que le noir, symbole quasi universel de deuil. Mais les deux fêtes se déroulaient toujours au domicile de la famille, en véritable institution rituelle.

Vers les années 1945, la célébration d'une fête traditionnelle devenait un casse-tête pour nombre de familles modestes, d'où le recours à un prêt ou à un versement de"likelemba"(cagnotte, tontine ou ristourne)pour réussir ce grand pari en organisant une cérémonie de retrait de deuil un an ou quelquefois deux ans après la disparition d'un membre de la famille.Il est vrai que l'organisation matérielle de ces fêtes étaient très coûteuse. Mais la chose était tellement commercialisée qu'à la fin des fins,l'organisateur pouvait en tirer quelque bénéfice au lieu de se ruiner. Autrement dit, cette destruction apparemment anti-économique est au contraire le meilleur calcul économique. On prête aux frères, aux amis et connaissances en les défiant presque, comme si on leur disait:"Faites-en au moins autant en retour. Mais ça sera encore mieux si vous rendez au centuple".On attend d'eux la considération,le prestige,la coopération. L'investissement social peut être aussi précieux que l'investissement économique. Se sentir approuvé et aimé par le groupe auquel on appartient est psychologiquement rassurant.Un proverbe rwandais dit: "abantu ni magirarane"(littéralement: les hommes c'est la réciprocité).Qu'on entende par là qu'il n'y a pas de bonheur sans les autres, sans solidarité(1).

---

(1) NIZURUGERO Rugagi,a.c.,p.44.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Suivant le rang social et l'état des finances, les invités étaient plus ou moins nombreux, et les rites se prolongeaient plus ou moins tard. Souvent, on demandait la permission de la nuit. Les rites consistaient surtout à vider,au son des chants et des tam-tams, une imposante quantité de caisses de bière. Les invités pouvaient amener des amis, et même des étrangers pouvaient entrer dans la parcelle pour participer à la danse en laissant un peu de monnaie au moment de s'en aller. Les assistants pouvaient aussi acheter de la bière, des boissons non alcoolisées et quelquefois un peu de nourriture à l'intérieur de la maison. Il n'était donc pas rare de voir engloutir un camion d'environ trois tonnes de bière à un seul matanga. **René DUMONT** s'explique cette prédilection pour l'alcoolisme en disant :

> "L'Africain ne connaissait, avant l'arrivée des Européens que des boissons fermentées, à faible degré alcoolique (...) enfin une boisson vraiment "hygiénique". L'alcoolisme s'accentue avec la traite; ce fut (...)le premier"cadeau" de l'Europe à l'Afrique(...). Les importations de vins et d'alcools prirent une ampleur dangereusement accrue à partir de 1949(...). Depuis, de lourdes taxes(...)ont parfois réduit ces importations(...).Ce fut alors au profit des boissons locales,et aussi des bières"européennes"à fort degré d'alcool, de plus en plus fabriquées sur place. Désormais l'habitude est bien prise,l'intoxication accentuée,et seul le pouvoir d'achat limite la consommation. Aussi toute arrivée d'argent l'augmente aussi (...).La boisson fermentée traditionnelle était de production familiale et se trouvait consommée surtout lors des fêtes rituelles. Désormais elle fait l'objet de commerce, on la voit transportée partout et des cabarets ont fait, en zones riches surtout, leur apparition, vendant tous les jours de l'année, suivant les régions, du vin de palme(...)ou des boissons importées. De sorte que les ravages sanitaires de l'alcoolisme ont pris des proportions inquiétantes. Plus importantes encore sont les conséquences économiques. Les mariages et funérailles

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

> engloutissent des sommes considérables, perdues pour l'épargne et les investissements(...).L'influence des Européens vivant dans les"colonies"a été un facteur déterminant à l'alcoolisation,considérée de leur fait comme une source de prestige"(1).

La formule traditionnelle de prise de deuil pouvait être retardée d'un an ou même d'un an et demi, quand le parent le plus proche acceptait de tenir le deuil, c'est-à-dire de se soumettre aux prescriptions coutumières en attendant que la famille ait pu réunir l'argent. Les fêtes de mariage, elles aussi, étaient souvent commercialisées chez les économiquement-faibles. En revanche, les fêtes organisées dans le cadre du patronage étaient accompagnées de la distribution des cadeaux, de la consommation de nourriture et de boissons exclusivement sucrées ponctuée de jeux divers mais jugés sains, épanouissants ainsi que des chants et/ou slogans de nature à cultiver dans le chef des convives de vertus comme la solidarité, l'amour du prochain, la disponibilité, le patriotisme, l'amour du travail, le souci d'étudier, l'humilité, le respect vis-à-vis des parents et des plus âgés en général, l'aversion pour la drogue et les boissons alcoolisées, bref le savoir-vivre en société.

Vers la fin des années cinquante et le début des années soixante,il y eut à travers la cité,le plus souvent dans les grands-places, des activités qui se déroulaient dans une ambiance de fête. Il s'agit des spectacles populaires et de "JECOKAT"où excellèrent notamment Métro et Mira(danseurs émérites),Antoine KIBONGE(virtuose en piano)Albert MONGITA(présentateur,réalisateur,acteur et metteur en scènes distingué): quelques numéros de skecthes, de prestidigitation, de danses(par exemple "abraga"d'origine katangaise), le tout soutenu par une musique d'orchestre à laquelle les spectateurs étaient habitués pour l'avoir déjà entendue plusieurs fois à la radio.

---

(1) R.DUMONT, <u>o.c.</u>, pp.34-35.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

§4. La musique et la radio.

Beaucoup de disques se vendaient déjà à Léopoldville au lendemain de la seconde guerre mondiale;les plus prisés étaient les chansons de danses. Contrairement aux"spirituals"qui étaient quasi invendus, les airs de jazz des Américains faisaient l'unanimité,d'où leur interprétation par les orchestres congolais.La musique sud-américaine,principalement l'afro-cubain,était également populaire.Lorsqu'on disposait d'un phonographe à la maison, on se procurait ces disques pour les auditionner à loisir et les faire entendre aux amis.

C'est l'année 1937 qui consacra le début de la radio dans notre pays,sous l'initiative privée du Père MONS(Jésuite) à l'emplacement actuel de l'Institut Boboto(ex-Collège Albert)(1).C'est la radio-Léo.Mais officiellement,l'implantation de la radiodiffusion au Congo remonte à la seconde guerre mondiale lorsque l'ancienne métropole,envahie par l'Allemagne, eut sa radio occupée, ses moyens d'expression par le fait même réduits.Exilé à Londres(en Angleterre), le gouvernement belge, mû par le souci de se faire entendre, fit cons - truire,en 1942, une station d'émission radiophonique à Léo. Celle-ci émettra à ondes courtes et sous l'appellation de Radio Nationale Belge. Au terme de la guerre, la R.N.B. assura le suivi de ses émissions à partir du Congo en tant que service extérieur de la Radio Télévision Belge(R.T.B.).Cette continuité pouvait être justifiée par sa situation géographique favorable à la propagation des ondes.

Quelque temps après, un système de radiodiffusion sera installé dans la cité. Et à cette époque, les"nantis"de l'avenue Prince Baudouin disposaient déjà de quelques appareils de radio à Léo.Plus tard,des haut-parleurs relativement puissants seront placés en plusieurs points stratégiques, c'est-à-dire en des endroits fréquentés,d'où ils déverseront nouvelles, informations, propagandes et musique sur une foule d'auditeurs intéressés. Brèves discussions et causeries éducatives et culturelles faisaient l'objet de ces émissions dont la cible principale était l'élite noire, seule

---

1) TSHIMANGA wa Tshibangu,Histoire du Zaïre,CERUKI,Bukavu,1976,p.74.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

détentrice de postes récepteurs jusqu'en 1953.L'on était ainsi,une demi-heure par jour,à l'écoute de Radio-Léo et Radio-Congolia qui diffusaient un programme spécial pour Congolais. A'la longue, les émissions,animées plus en langue officielle(le français)qu'en langues nationales (le lingala,le kikongo,le tshiluba,le swahili,etc.),débutaient à 17h30' pour prendre fin à 19h00'; elles pouvaient se prolonger, si besoin en était,jusque vers 21h00'. C'est à partir de 1946 que la Station Nationale de Radiodiffusion dénommée Radio Congo Belge(1942-1960) a commencé la diffusion des émissions en langues nationales.

Vers les années 1956-1958, à la suite de la mise sur pied des centres urbains, ce type de diffusion fut entamé dans son fonctionnement.Ce qui contraignit les moins-nantis d'accéder aux postes de radio,sinon ils se rendaient chez des amis ou encore étaient invités à une fête chez des jeunes possédant un récepteur qui s'empressaient de faire une démonstration. D'où leur grand nombre devant les postes publics,pendant que d'autres s'abstenaient pour deux raisons majeures. D'abord,la plupart des émissions avaient lieu dans la soirée et jusqu'à preuve du contraire,une seule rue de Léopoldville, l'avenue Prince Baudouin,jouissait de la lumière électrique. Ce qui expliquait la peur de plus d'un habitant de circuler dans l'obscurité, même en groupes.

Ensuite,la magie était florissante à cette époque et dans maintes familles, on ne sortait jamais le soir de peur d'être frappé par des sortilèges dirigés contre son groupe. Loin de s'effacer, les croyances en la sorcellerie et aux maléfices connaissaient un regain de vitalité là où les cultures se désagrégeaient. Ajouter à cela la légende"mundele-ngulu"(littéralement:blanc-porc)inventée de toutes pièces ou tout simplement récupérée par les Belges au crépuscule de la période coloniale pour le maintien de l'ordre dans cette agglomération, mais demeurée opérationnelle même au lendemain de l'indépendance. **Jean-François LANTERI** en parle:"...ces envoyés des Blancs qui vous capturaient dans l'éblouissement des phares des Land Rover et

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

vous envoyaient dans les abattoirs d'Europe pour être transformés en corned-beef"(1).

Et avec le concours de la Radiodiffusion Nationale Belge, l'administration coloniale reprit à son compte,en 1952,ces émissions et leur consacra plus de temps par jour. Dès lors, Léo la capitale disposait de deux émetteurs de 50 Kw ondes courtes, de 10 Kw ondes moyennes, d'un émetteur 7,5 Kw ondes moyennes, d'un émetteur 3 Kw ondes moyennes. Et le septième art(le film)suivit mutatis mutandis le même schéma dans cette partie du Congo.

§5. Le loisir cinématographique:le film.

Avant la deuxième guerre mondiale, des séances de cinéma étaient offertes de façon sporadique par les missions,particulièrement par la mission catholique. L'on n'avait donc pas tenté grand' chose si ce n'est le cinéma en plein air pour les masses et de petites représentations pour un public d'élite. La toute première séance cinématographique en plein air a été officiellement projetée pour un grand public dans l'enceinte du Parc De Bock par le Service d'Information de l'Administration Coloniale à la fin de 1944. La cérémonie était rehaussée de la présence du Commissaire de District et de son assistant;la partie technique était assurée par un technicien de cinéma pendant que l'ordre était maintenu par un gradé autochtone de la police épaulé par une vingtaine de ses hommes.

Mais étant donné le bas niveau d'instruction du public composé d'un millier d'individus, il se posait un sérieux problème quant à la compréhension et à l'interprétation des images,des actualités de guerre. C'est ainsi qu'il fut décidé de prévoir, dans les séances qui devaient suivre, quelqu'un-au départ un Européen pour tout expliquer en lingala. Cependant, comme les Blancs s'exprimaient

---

(1)Jean-François LANTERI,"La vie comme elle va",in Dakar-Abidjan..., o.c.,p.128.La peur engendre ses légendes.La vérité résidait plutôt dans la nouvelle forme d'esclavagisme avec comme méthode les déportations clandestines.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

généralement dans un Lingala approximatif, la tâche sera finalement confiée aux Congolais.Et le plus connu de tous était surnommé"Mavuanga"(mot kikongo pour désigner un personnage drôle,imprévisible)en raison de sa verve oratoire et surtout de son sens aigu d'humour.Le personnel chargé d'assurer ces activités avait continué à projeter des films chaque semaine,à tour de rôle, dans l'une des cinq différentes stations établies dans la cité indigène,notamment place Ruwet (au croisement des avenues Itaga et Prince Baudouin),au marché des chiens("Zando ya Imbwa"),au marché Simba Zigida(ligne de démarcation entre le quartier Saint Pierre,future commune de Kinshasa,et le pont Cabu,futur pont Kasa-Vubu,devant l'aérodrome de Ndolo),etc.(1).

Ici et là, l'affluence était énorme, et le public allait toujours crescendo, si bien qu'en février 1945,au cours d'une séance place Ruwet, le nombre de spectateurs était estimé à environ 6.000 personnes. Dans d'autres endroits,il oscillait entre cinq et dix mille hommes, femmes et enfants. Mais objectivement, le Service d'Information disposait d'un choix trop restreint de films.Pendant ce temps, s'érigeait en pleine cité un cinéma fermé, probablement Macauley, qui aura été cette fois-là payant.

Et depuis, pour plusieurs jeunes personnes,le cinéma était devenu une habitude qui leur manquait quand on devait renvoyer la séance pour des raisons techniques ou à cause des intempéries(la pluie).Sauf que si l'on s'attachait à étudier la composition de ce public, on notait tout de suite qu'il y avait toujours au moins quatre fois plus d'hommes que de femmes et que,s'il y avait beaucoup de petits garçons, il y avait rarement une petite fille. Comme les séances avaient lieu le soir, leur abstention s'explique par les raisons offertes pour la radio-du moins pour les haut-parleurs publics-,à savoir pour rappel la superstition et la peur d'être arrêtées.

---

(1) Jusque-là,les quartiers s'identifiaient aux églises y installées:Saint Esprit = Citas, SaintPaul = Barumbu, Saint Pierre=Kinshasa, Saint Jean = Lingwala.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Un peu plus tard seront construits çà et là un certain nombre de cinémas: Sibika à Kintambo, Astra, Mbongo-Mpasi, Macauley, Moustapha et Siluvangi à Lingwala, Kinshasa et Barumbu(1).Nous y reviendrons avec force détails dans la séquence historique 1960-1970. Dans l'intervalle, voyons d'abord de quoi étaient faites les activités sportives à Léo dans les années quarante et cinquante.

§6. Les activités sportives.

Les associations sportives,qui concernent surtout le football, sport-roi au plan continental, groupent à la fois des supporters et des joueurs. A'Léo, deux grands stades ont été construits par les RR.PP.Missionnaires de Scheut(2),sous l'impulsion personnelle du Père de la KETHULLE mais à l'aide des subsides du gouvernement colonial et des privés:le Stade Reine Astrid dont mention plus haut et le Stade Roi Baudouin. Ce dernier, inauguré en 1952, remplaça le Parc des Sports Général Ermens aménagé en 1942-1943 principalement par les élèves de"Sango Raphaël"ou "Lufunza",fondateur de la toute première Fédération Sportive Congolaise et inlassable animateur des oeuvres sportives scolaires, religieuses et extra-scolaires. Situé dans la Nouvelle Cité,ce grand parc comprenait à l'origine deux terrains de football,huit courts de tennis et une vaste piscine, des installations sanitaires, douches et bar.

De nombreuses équipes de football-chaque firme importante avait la sienne,de même que la Force Publique,l'Administration,etc.-étaient fédérées par l'A.R.S.C. (Association Royale Sportive Congo-

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) KOLONGA Molei,o.c.,p.212.

(2) Il s'agit en fait des prêtres catholiques, membres de la Congrégation de l'Immaculé Coeur de Marie(CICM),dits communément Scheutistes.Ce nom populaire leur était venu du fait que la Congrégation,exclusivement missionnaire,avait été fondée,le 28 novembre 1862,à Scheut,un faubourg de Bruxelles(cf.F.BONTINCK, "Un double centenaire:Les pionniers scheutistes et l'église en fer de Boma",in Zaïre-Afrique,CEPAS,Kinshasa, juin-juillet-août 1988, pp.361-379).

laise)placée au départ sous direction européenne et fondée le 11 mars 1939 sur les cendres de la Fédération Sportive Congolaise. L'Association édictait un règlement fédéral,et organisait sur le modèle belge, un championnat annuel qui rencontrait un gros succès, tant auprès des Européens que des Africains. Plusieurs firmes disposaient de terrains privés où leurs équipes s'entraînaient.

Mais le 16 février 1958,l'A.R.S.C. se mua en A.R.S.C.R.-U. (Association Royale Sportive Congolaise et du Rwanda-Urundi) qui regroupait :

-la Fédération Royale Sportive Congolaise de Léopoldville(F.R.S.C.L) -(Ville de Léopoldville);
-la Royale Union des Fédérations et Associations Sportives Indigènes du Katanga(R.U.F.A.S.I.)-(Province du Katanga);
-l'Association des Cercles Sportifs Indigènes du Kivu(A.C.S.I.K.) -(Province du Kivu);
-la Fédération Indigène de Football d'Usumbura(F.I.F.U.)-(Territoire du Rwanda-Urundi);
-la Fédération Sportive Congolaise de Luluabourg(F.S.C.L.)-(Province du Kasaï);
-la Fédération Sportive Congolaise de l'Equateur(F.S.C.E.)-(Province de l'Equateur);
-la Fédération des Cercles et Clubs Indigènes de Stanleyville(F.C.C. I.S.)-(Provice Orientale)n'yant pas assisté aux travaux pour la construction de la nouvelle association, elle devait se prononcer avant le 31 mars de la même année pour ou contre son affiliation (1).

Au nombre des réalisations sportives de"Tata Raphaël",Kinshasa lui sait gré d'avoir initié, outre les premières équipes de football et la création de la Fédération Sportive Congolaise dont on a parlé dans la séquence historique précédente, l'organisation de groupes gymniques, de troupes de boy-scouts, des sections d'athlétisme,de natation et de water-polo(jeu de ballon dans l'eau),

---

(1) La vie sportive du Congo Belge et du Rwanda-Urundi, n°1, du 1er janvier 1959, pp.13-14.(hebdomadaire ayant paru à Léopoldville en janvier 1959 et 1960); Th.MUKA, o.c.,pp.29-30.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

de basket et de tennis, pour finir par créer l'Institut d'Education Physique qui fut logé dans les locaux du Stade Roi Baudouin, où dorénavant devaient se mesurer les week-ends les équipes comme Victoria-Club ou V.Club, Daring, Dragons, Vaticano, Union, Olympic, V.Sport, Royal Léo-Sport et tant d'autres. De nombreux joueurs tels qu'ASAKA,BONGA-BONGA Popaul, MUKUNA dit Troué, ANDROKWA, EBUMBA, NGINALO,etc.ont marqué d'une empreinte indélébile cette période.

Ces activités sportives auront comme réplique le célèbre terrain Kebe-kebe situé le long du rail,entre les avenues Kilosa, du Plateau et de l'Ecole-terrain qui polarisa l'attention des amoureux du football entre les années 1955 et 1958. Les vedettes en herbe qui en sortaient, allèrent affûter davantage leurs armes au sein des équipes juniores du stade, notamment celles qui s'empoignaient au Parc V comme la Gantoise, Berchem, Malines, Tournay, etc.,de sortes de répliques des équipes de football qui faisaient la pluie et le beau temps en Belgique.

Le tennis en était à ses débuts;il manquait encore du matériel et surtout un bon moniteur-entraîneur. Des initiatives timides seront tentées beaucoup plus tard. Des compétitions de natation n'avaient pas encore été organisées. Des rencontres de water-polo ont cependant déjà eu lieu. Les groupes de piroguiers n'étaient pas en reste.

Comme nous l'avons signalé supra, un terrain de football, dont le pourtour a été aménagé en vélodrome, existait dans la Cité de Léo-Ouest.Mais les courses cyclistes ont été pendant un temps interrompues par la guerre,faute de matériel. Toute chose appelant son contraire,voyons de quoi seront faits les loisirs d'ordre spirituel dans cette agglomération qui prenait de plus en plus de dimensions.

§7. <u>Les délassements intellectuels.</u>

Ce qui existait en ce domaine,en 1947 par exemple, était encore fort mince.Une bibliothèque pour"évolués"comptait 600 abonnés et les ouvrages demandés étaient précisément les romans, soit policiers ou d'aventures, soit les autres.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

En ce qui concerne le théâtre, les RR.PP.Missionnaires de Scheut avaient une troupe qui se défendait valablement en donnant avec succès des représentations publiques.Mais à l'époque,il n'existait dans la cité qu'une seule salle pouvant convenir à des représentations théâtrales, c'est celle qui est annexée au Stade Reine Astrid et dont nous avons fait mention au paragraphe précédent.

Outre quelques cercles d'études dirigés par des Missionnaires ou un Aumônier Militaire, l'administration coloniale avait créé un cercle d'études qui,après les quelques tâtonnements du début, était assidûment fréquenté par un noyau d'une bonne vingtaine de"mindele-ndombe"(Nègres blancs). Chaque semaine, un sujet était traité en trente ou quarante minutes, puis suivait une discussion "libre". Les réponses aux questions posées par les participants, étaient données et la réunion dirigée toujours par un fonctionnaire du Service de la Population Noire, c'est-à-dire à la solde du pouvoir colonial.Nous y reviendrons avec un peu plus de détails dans le paragraphe suivant, lorsqu'il sera question des associations d'anciens élèves et des cercles d'évolués. Mais avant d'en arriver là, nous pouvons retenir essentiellement qu'une fois par mois, un sujet était présenté par un membre du cercle, et ces causeries, portant autant que possible sur des coutumes, des points régionaux de géographie, d'ethnographie, ou de droit coutumier, offraient un très grand intérêt. Les autres séances,parfois avec films commentés, étaient consacrées aux sujets les plus variés,toujours à l'attention des "évolués"qui constituaient ainsi une bande à part par rapport au reste de la population où naissaient des associations de toutes sortes.

§8. Les associations volontaires et l'insertion en ville.

Les associations sont une réaction des Africains face à une situation psychologique d'abandon de l'individu à lui-même.Elles sont une réponse à un effort d'adaptation forcée, surtout pour les nouveaux venus dans l'agglomération, qui prennent connaissance de conditions de vie différentes de ce qu'ils ont connu auparavant. Au village, la nature est proche de l'environnement maîtrisé. En ville, la nature est forcément écrasée. Le foisonnement des groupements

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

divers à Léopoldville était, pour ainsi dire, un signe des temps: il traduisait le désir ardent des Congolais de s'unir d'une façon ou d'une autre pour lutter contre l'isolement ou pour défendre leurs intérêts.

Il se formait déjà dans la société africaine dite"indigè - ne"une nouvelle catégorie sociale qui se considérait comme l'élite africaine. Lorsque la deuxième guerre mondiale arriva à son terme en 1945, les soit disant"évolués"ne constituaient pas encore une classe sociale ayant conscience de ses intérêts,pas plus qu'une bourgeoisie.Il s'agissait tout simplement des individus qui avaient de moins en moins des relations suivies avec le milieu coutumier; ils n'avaient pas non plus de véritables liens avec le milieu européen.C'étaient ni plus ni moins des personnes détribalisées, acculturées,occidentalisées, bref des citadins en raison de leur installation permanente dans les milieux urbains.Tout leur comportement, tout leur langage, tout leur mode de vie (résidence, habillement, nourriture, etc.) avaient subi de sérieuses transformations.

Nombre de sociétés secrètes prirent naissance à partir de cette période;l'autorité coloniale les appela"sectes hiérarchisées ou pseudo-secrètes"ou encore"sectes politico-religieuses".Véritables organes de protestation politique, elles jouaient le rôle de gardien pour les immigrés qui se déplaçaient vers les milieux urbains où toute activité politique était strictement interdite aux Africains. A'Léopoldville, on parlait du Tambwe, d'Imani, du Kimbanguisme,de la Mission noire de Mpadi; le Kitawala, lui, trouva son terrain de prédilection à Elisabethville. La réaction des maîtres coloniaux ne se fit pas attendre:toutes les sectes hiérarchisées firent l'objet de sévères repressions. Leurs leaders et membres respectifs furent poursuivis et traduits en justice. Car,dans l'entendement de l'autorité coloniale, ce sont les sociétés secrètes d'évolués qui furent à l'origine de la mutinerie de Luluabourg de 1944 tout comme d'autres révoltes enregistrées au Congo Belge(1).

---

(1) MABIALA Mantuba N.,<u>Les soldats noirs de la Force Publique(1888-1945)</u>,mémoire de licence en Histoire,Faculté des Lettres UNAZA/Campus de Lubumbashi, 1980, pp.169-171.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Au lendemain du deuxième conflit international, de changements radicaux s'imposaient quant à la politique coloniale belge. Aussi l'administration, les missions et les grandes sociétés commencèrent-elles à soutenir les associations de toutes sortes existant au Congo Belge, voire à en créer qu'elles estimèrent favorables au développement des Africains. Et elles furent placées sous leur propre contrôle.D'où la naissance de plusieurs types d'associations dans la ville de Léopoldville. Mais il fallait attendre les années 1951-1954, période marquée par un essor économique et social de Léo, pour assister à une véritable floraison d'associations. Les chiffres en témoignent:en fin 1943, il y avait dans la capitale 38 associations d'Africains autorisées;en fin 1944, ce chiffre s'éleva à 40 tandis qu'en 1954, 89 associations d'Africains furent reconnus(1). Au nombre de ces associations de 1954, on en enregistra 15 regroupant les anciens élèves,46 de type ethnique,6 relevant de la profession exercée, 10 à caractère culturel et 12 à dimension sociale(2).

Cependant, l'identification exhaustive des associations anciennes à Léopoldville rendrait la lecture du phénomène trop morcelée. C'est pourquoi dans nos recherches comme dans nos entretiens avec les acteurs historiques,le choix s'est organisé à partir d'associations très sollicitées et fortement fréquentées. En fait, tous les aspects de la vie sociale sont pris en compte par un type d'association, les adhérents utilisant selon leur besoin l'ensemble du réseau. Mais pour nous y prendre avec méthode et conformément à la typologie des loisirs établie par R.REZSOHAZY(cf chapitre Ier,§4, point 4.5 supra),nous distinguerons les associations de loisir proprement dites, les associations de culture(ou de sous-culture)et les associations d'épargne tout en laissant tomber les associations professionnelles.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) Rapport AIMO, Ville de Léopoldville, 1944, p.2.

(2) Rapport AIMO, Ville de Léopoldville, 1956, cité par B.VERHAEGEN, a.c., p.391.

8.1. Les associations de loisir proprement dites.

A'ce stade d'analyse, nous en avons distingué principale - ment deux, à savoir les associations récréatives et les associations d'homonymes.

8.1.1.Les associations récréatives ou groupes d'amitié.

Il s'agit des associations qui "rassemblent des personnes au niveau du quartier pour faire de la musique ou danser dans le cadre de la culture traditionnelle, et qui, au-delà de ces activités ludiques, s'engagent plus ou moins formellement à une aide récipro - que"(1).A' Léopoldville, dans les années quarante et cinquante,il y en avait plusieurs d'extrêmement florissantes, surtout dans le chef des femmes.

Toutefois, ici, le critère relatif aux origines communes était quelque peu banalisé au profit du but purement récréatif.C'est ainsi que J.-M.GIBBAL déjà cité parle des"groupes d'amitié",c'est-à-dire des clubs plus ou moins structurés qui réunissent des individus dans un but essentiellement de rencontre et de divertissement(2).Ces sociétés regroupaient souvent des individus de cultures différentes mais occupant parfois des professions analogues dans la société urbaine. Toutes ces sociétés présentaient en commun d'être des fac - teurs efficaces d'acculturation en milieu citadin grâce aux rela - tions inter-ethniques ou inter-pays auxquelles elles donnaient lieu et grâce à l'orientation de leurs activités.

Elles regroupaient les hommes et les femmes ensemble, tantôt les hommes et les femmes entre eux.Il en existait tant bien pour les Congolais que pour les Africains d'origine non-congolaise, comme par exemple l'Amicale Togo-Dahoméenne, créée en 1932 à Léopoldville

---

(1) Michèle O'DEYE, o.c., p.76.

(2) J.-M.GIBBAL, o.c., p.256. Le terme"société"utilisé ici voudrait dire tout simplement"association des amis".Elle revêtait diverses dénominations:club, amicale, alliance,groupe d'amitiés, cercle d'entraide,moziki,etc.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

sur base du décret du 27 février 1887 et de celui du 23 mars 1921. En étaient membres les sujets originaires des colonies françaises Togo et Dahomey pour se secourir mutuellement(1).

Dans le chef des Congolais, principalement des hommes, les sociétés les plus connues furent:Groupe d'élégance,AMIDA(Amis du Daring),AMIC ou AMI-CAPRO(Association des Amis des Missions Catholiques et Protestantes)et l'Association de Boys qui rivalisaient avec les cercles d'évolués. Reste que la date exacte de leur création n'est pas connue. Mais tout porte à croire que ces sociétés masculines existaient déjà avant la seconde guerre mondiale;elles poursuivaient surtout un but récréatif et l'entraide mutuelle entre les membres. Lors des manifestations publiques ou lors des rencontres des week-ends,les sociétés ne se produisaient qu'en uniformes.Aucune nouveauté(d'habillement surtout)n'échappait à ces sociétaires. Les magasins d'habillement d'alors(Papa Dimitrou entre autres) en tiraient profit aussi bien du côté masculin que du côté féminin(2).

Pour leur part, les femmes africaines constituèrent également plusieurs sociétés. Comme dit plus haut, dans le cadre des groupes musicaux(chapitre IV, section 2 supra),cela avait commencé en 1937 quand le"club Américain",créé par Alexis TSHIMANGA à l'exemple du "club Excelsior"des Coastmen, avait décidé de s'adjoindre une Société Américaine féminine qui grouperait les femmes des fonctionnaires.

"L'Harmonie Kinoise",fondée en 1940, disposait du meilleur orchestre de Léo avec un jeu complet de cuivres,de bois et d'instruments à cordes. Elle se contentait des femmes de la famille des membres pour organiser ses "manifestations ", tandis que l'"Odéon Kinois", son rival, créé la même année par un commis provincial, René KISUMUNA, avait recruté des membres féminins. Il tenait surtout des activités dramatiques et concurrençait également avec " La Jeune Espérance". Cette dernière société avait un orchestre qui ne possé-

---

(1) Bulletin Administratif, 1931, Annexe, p.1232.

(2) NDJIBU wa Moma,"L'itinéraire de l'alliance moziki",in Zaïre hebdomadaire, n°517,Kinshasa,24 juillet 1978, pp.19-21.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

dait que très peu d'instruments musicaux.Pourtant,elle jouissait d'une grande réputation grâce à ses chansons,récitations et comédies musicales en français et lingala, activités dramatiques à l'instar d'Odéon Kinois.

"Diamant",la première association récréative des femmes véritablement autonome avait pris naissance en 1943(d'autres sources parlent de 1933),avec comme présidente une mulâtresse,Honorine BEKOMBE.Le prestige de cette société était souverain,mais le choix des membress très sélectif.En effet,les cotisations régulières et spéciales étaient élevées,les frais de toilette si importants(l'uniforme changeait à chaque fête)que le nombre des membres,en dépit de la renommée de l'association, s'était maintenu restreint et que plusieurs sociétaires admises, après avoir été triées sur le volet, étaient forcées de démissionner, tellement les conditions devenaient contraignantes.

En 1944, une autre société,"La Beauté",présidée par Antoinette MONGWANGO et ayant une chanteuse(Antoinette KINDA)pour l'animation, avait été créée et s'était immédiatement mise à rivaliser avec"Diamant".Juridiquement considérées comme des mutuelles, ces sociétés ont été, à l'origine,des simples associations à but récréatif.Mais au lendemain de la deuxième guerre mondiale, comme"Diamant" visait à supplanter l'"Américaine", et "La Beauté" à surclasser" Diamant",elles ont majoré leurs taux de participation,et l'appartenance à une société est devenue une marque de prestige et de rang social.Ainsi donc, pour être admise, la candidate devait faire preuve d'une certaine instruction(un minimum de culture générale), d'une bonne réputation (n'être ni querelleuse, ni "sauvage", ni orgueilleuse, ni menteuse), avoir un casier judiciaire vierge et"une bonne conduite"(un bon comportement),être élégante, avoir une importante somme d'argent.

Face à cette dernière condition, S.COMHAIRE-SYLVAIN s'interroge:"où le chercher si ce n'est chez les hommes ?".Mais il ne s'agissait pas de tomber dans une prostitution ouverte sous peine d'expulsion, tant il est vrai qu'il y eut des cas pareils au sein de

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

"Diamant"(1).Ce qui atteste le caractère latent de la prostitution dans ces sociétés. Suite à ce changement d'orientation,bon nombre d'entre elles furent condamnées à la faillite."La Beauté",par exemple,était en perte de vitesse en 1948. La presse,les missionnaires et quelques particuliers(nationaux)saisirent cette occasion pour diaboliser ces sociétés féminines en recusant notamment le luxe déployé. Henri BONGOLO,chef de la cité indigène de Léopoldville, écrivit ce qui suit :

> "Un des facteurs qui contribuent le plus à discréditer le mariage en faveur de la prostitution,c'est l'existence de ces innombrables associations des femmes: Opéra,les Diamantes,la Jeunesse Monnaie Malade,la Jeunesse, la Pause, la Beauté,la Kinoise...ayant pour but l'acquisition d'habits très coûteux qui permet - tent à celles qui les portent de faire sensation"(2).

Mais déjà en 1944, les dissidentes de"La Beauté"fondèrent à leur tour trois nouvelles associations:"Jeunesse Toilette"(dont la présidente était Martha M'PO),"Rosette"et"La Beauté n°2".Cinq ans plus tard, naquit à Brazzaville,rendez-vous de la jeunesse dorée des deux rives de l'époque,la société"congolo-congolaise"qui donnera en 1957 un grand bal dont on parla longtemps tant bien à Béa (Brazzaville)qu'à(Lipopo) Léo.D'autres sociétés d'élégance encore virent le jour: "La Rose"(en 1950),"La Mode"(en 1951),"La Boule de Soleil"(en 1954), "La Fleur de Lys"(en 1958),etc.(3).

En somme, il s'agissait là des associations plus ou moins structurées avec un statut,un(e)président(e),un(e)vice-président(e), un(e) trésorier(e), un(e)secrétaire, autant de membres du comité directeur auxquels il fallait ajouter une"alanga nzembo"(une cantatrice) chez les femmes. Elles continuaient à fonctionner comme des

---

(1) S.COMHAIRE-SYLVAIN,<u>o.c.</u>,p.265.

(2) <u>Voix du Congolais</u>, Léopoldville, février 1948, p.58.

(3) TSHUNGU Bamesa et NKANGA Makengo Nsumbala,<u>Femme et société au Zaïre.Eléments bibliographiques</u>, Faculté des Sciences Sociales,Administratives et Politiques, UNILU,Lubumbashi, 1987, voir annexe, pp.1.6-1.7.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

mutualités:chaque événement dans la vie des membres donnait lieu à des cadeaux en argent qui pouvaient être très importants quand on décidait de lever une cotisation spéciale à cet effet. Mais ce côté "mutuelle"était devenu accessoire.

Le jour du mariage d'un membre, par exemple, la société vêtue d'un somptueux uniforme paradait en voiture à travers la ville."Diamant"ne disposait pas d'un orchestre en propre;les membres recouraient aux services d'amis musiciens pour leurs fêtes. Mais chanteuses et danseuses ne manquaient pas. Elles demandaient égale - ment le concours d'amis masculins pour émettre les billets d'invitation et assurer la correspondance officielle. Ce qui permettait aux "bana-membres"(sociétaires)de fonctionner de façon optimale, même face aux impondérables. Au cours des festivals, ces associations présentaient des danses européennes"modernes",coupées d'intermèdes de contre-danses et danses folkloriques pour salon exécutées par les membres dirigé(e)s par un maître de ballet. Toujours est-il qu'un autre type d'association de loisir était également prisé par les habitants de Léo, c'est l'association d'homonymes.

8.1.2. Les associations d'homonymes.

Le type de mutuelles les plus populaires dans les années quarante et cinquante était les"bandoi"ou sociétés d'homos". Intro - duites du Haut-Congo à Léopoldville vers 1925, elles s'adressaient d'abord comme en campagne à tous ceux de la même tribu qui portaient le même nom, puis elles se composèrent-probablement sous influence missionnaire-de tous ceux qui portaient le même prénom chrétien et s'étendaient à des homonymes d'autres ethnies. En 1945,elles étaient presque toutes intertribales.Il y avait des "bandoi"masculins,des" bandoi"féminins et des"bandoi"mixtes(les Jean et le Jeanne,par exemple,appartenaient au même groupement).

Les membres des"bandoi"féminins,pour citer leur exemple,se réunissaient mensuellement deux ou trois fois chez leur présidente. C'était pour elles l'occasion de s'acquitter de leur cotisation du mois, le montant étant plus élevé lorsque la société comptait peu de membres (cas de prénom rare par exemple, ou bien autre "bandoi" avec

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

lequel on ne désirait pas fusionner).Cette somme devait servir à constituer un fonds pour achat de cadeaux à l'occasion du mariage d'un membre, d'un accident ou d'un décès dans sa famille. Dans certains groupements,elle servait aussi à payer les frais d'une réunion le jour de la fête de la sainte ou du saint dont les membres portaient le nom; dans d'autres on levait dans ce but une cotisation spéciale.

La présidente, qui était aussi trésorière, était généralement choisie dans une famille riche et généreuse afin que les membres pussent amener leurs familles respectives boire et danser gratis chez elle le plus souvent possible.Mais qu'en était-il des asso-
ciations à caractère culturel ?

8.2. Les associations de culture(ou de sous-culture).

Rentrent dans cette catégorie trois types d'associations, à savoir les associations d'anciens élèves, les cercles d'évolués et les associations d'originaires.

8.2.1. Les associations d'anciens élèves.

S'il est des types les plus anciens de groupements privi - légiés et autorisés dans la colonie belge, l'association des anciens élèves en est une. Il en existait dans presque tous les centres urbains du pays.Au niveau de Léopoldville,la toute première-l'ADAPES -vit le jour en 1925. Mais ces genres d'associations atteindront leur vitesse de croisière dans leur rayonnement entre les années 1952 et 1954, période correspondante à l'expansion des grandes associations professionnelles et fédérations ethniques de Léo, d'une part, ainsi qu'à la restructuration interne de la société congolaise de la capitale.

Les associations d'anciens élèves, particulièrement celles regroupant les anciens élèves des missions religieuses, organisées sous le patronage des missionnaires, entretenaient un esprit de famille entre les anciens élèves et constituaient un soutien moral

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

pour l'oeuvre d'évangélisation de l'Eglise(1). D'autres,en revanche, permettaient aux anciens élèves d'humaniser davantage leurs relations d'amitié nouées sur le banc de l'école. Ces associations se confondaient souvent aux cercles d'études, c'est-à-dire en fait des groupes importants de réflexion de l'époque qui se donnaient pour tâche d'étudier les nouveaux problèmes inhérents à la formation de la classe dite des"évolués"(2).En théorie, conformément aux instructions émanant de l'autorité coloniale, aucun problème politique ne devait être traité par ces associations dont les principales au niveau de Léo furent:l'ADAPES(Association des Anciens Elèves des Pères de Scheut),l'ASSANEF(Association des Anciens Elèves des Frères des Ecoles Chrétiennes),l'ASAP de Kikwit,l'AMICAPRO(Association des Amis de Missions Catholiques et Protestantes),l'UNELMA(Union des Anciens Elèves des Frères Maristes),le GAEFMA(Groupe des Anciens Elèves des Frères Maristes(3), l'AMIPRO (Amis des Missions Protestantes),l'ASSANEAS (Association des Anciens Elèves de l'Armée du Salut),l'UNAF(Union des Anciens Elèves des Ecoles de l'Afrique Equatoriale)(4),l'UNAMILE(Union des Anciens Elèves de la Mission de Leverville),l'U.A.E.P.L.(Union des Anciens Elèves Protestantes de Léopoldville),l'A.A.E.L.(Association des Anciens Elèves de Lovanium)(5),l'A.A.E.K.L.(Association des Anciens Elèves de Kisantu résidant

---

(1) TSHIMANGA wa Tshibangu, o.c.,p.90.

(2) Fernand VAN LANGENHOVE, Conscience tribale et nationalisme en Afrique noire,I.R.R.I., Bruxelles, 1960, p.171.

(3) L'UNELMA et le GAEFMA virent le jour en 1928. La première association regroupait tous les anciens élèves des frères Maristes du Congo colonial;la seconde rassemblait uniquement ceux de Léo, avec comme président,en 1953, Jean-Pierre DERICOYARD.Elle tenait souvent ses réunions au local du Stade Reine Astrid(cf Voix du Congolais,9ème année,n° 85, Léopoldville, avril 1953, p.280).

(4) L'Union des anciens élèves des écoles de l'A.E.F.fut créée également en 1928.

(5) Son président s'appelait DIOMI Gaston(alias Diogas); il fut président de la mutualité chrétienne et membre du Conseil de la Cité de Léopoldville.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

à Léopoldville(1),le G.A.E.B.le G.A.E.B.(Groupe des Anciens Elèves de Basakata),l'Association des Anciens Elèves des Soeurs Jeunes Filles.

En 1954, il y en avait au total plus ou moins seize. Et le plus souvent, c'était l'oeuvre des anciens élèves des missions catholiques d'autant plus qu'ils bénéficiaient d'un soutien aussi bien moral que matériel de la part des missionnaires catholiques. Les plus célèbres de toutes ces associations furent l'ADAPES et l'ASSANEF,étant donné l'importance de leurs activités, de l'effectif des membres et de leur impact sur le milieu urbain dont il est question ici.

a)L'A.D.A.P.E.S.:Association des Anciens Elèves des Pères de Scheut.

Créée en 1925 à Léopoldville,l'ADAPES est la toute première des associations d'anciens élèves du Congo Belge. Ceux des pères de Scheut ayant été formés à l'Institut Saint Joseph(ex-Sainte Anne)avaient l'habitude de se réunir chaque année en famille à l'occasion de la solennité de St Joseph,sous la supervision des RR.PP.Raphaël de la KETHULE de RYHOVE et Frédéric GANGLER. Tel fut le début de l'ADAPES car au fur et à meusre que le nombre d'adhérents augmentait, ces rencontres prenaient de plus en plus de l'ampleur.

Anciennement A.A.E.S.P. qui voulait dire toujours Association des Anciens Elèves des Pères de Scheut,cette association adopta le sigle"ADAPES"en 1940 au terme d'une réunion qui s'est tenue à Nyangwe jadis dans la Province Orientale et actuellement dans le Maniema.Poursuivre le développement de l'homme pris dans sa globalité et du chrétien, promouvoir le bien-être matériel et moral des membres,entretenir et resserrer les liens de cordialité entre les membres,tels furent les objectifs que s'était assignés

---

(1) En 1953, son comité se composait de MM.Dominique NDINGA(Président), Joseph YUMBU (Vice-Président), Ignace KOTA (Secrétaire) (voir Voix du Congolais, 9ème année, n°94,Léopoldville,janvier 1954, p.62).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

l'association. Mais l'entraide primait souvent, lorsque les collègues membres de l'association se trouvaient dans une situation difficile, comme par exemple en cas de deuil. Les activités de l'ADAPES furent multiples et variées:

-une page à la Croix du Congo, revue de l'association,était réservée aux membres désireux de publier leurs articles,les rapports d'activités des comités et les comptes-rendus des réunions;

-un cercle culturel où des conférences furent régulièrement données;

-une fanfare(Harmonie Sainte Cécile fondée, comme dit plus haut, en 1925, pour agrémenter certaines fêtes et cérémonies.A'la création, elle portait le nom de fanfare"Boy-Scouts"-une initiative des missionnaires.

Seuls les membres en règle de cotisation pouvaient prendre part aux réunions de l'ADAPES. Après la seconde guerre mondiale,leur nombre était estimé à plus ou moins 15.000(1). Les réunions étaient trimestrielles(c'est-à-dire qu'elles se tenaient quatre fois l'an), dans l'enceinte de l'actuel Institut Elikya, parfois aussi au local du Stade Reine Astrid. Dirigée depuis 1946 par Jean BOLIKANGO, l'ADAPES groupait presqu'exclusivement des"gens du haut"originaires du Vicariat de Lisala(dans la Province de l'Equateur),placé sous la gestion des pères de Scheut. Joseph KASA-VUBU fut nommé Secrétaire de l'ADAPES à l'initiative de BOLIKANGO, son collègue de classe(2). KASA-VUBU assuma cette responsabilité jusqu'en 1956,année à laquelle il déposa sa démission pour s'occuper de l'ABAKO(Association des Bakongo qui deviendra plus tard Alliance des Bakongo) dont il est président depuis le 21 mars 1954(3).Ce qui nous conduit à l'ASSANEF.

b) <u>L'ASSANEF:Association des Anciens Elèves des Frères des Ecoles Chrétiennes.</u>

Fort semblable à la précédente, l'ASSANEF fut créée en 1929 à Boma(dans le Kongo Central) par le frère Veron IGNACE. Une

---

(1) Fernand VAN LANGENHOVE, <u>o.c.</u>, p.171.

(2) VERHAEGEN,"Les associations congolaises...",<u>a.c.</u>, p.414.

(3) C.-A. GILIS, <u>o.c.</u>, p.69.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

année plus tard, elle débuta ses activités à Léopoldville au sein du cercle d'études que dirigeait,à Léo-Ouest,le frère Marcellien JOSEPH,et qui comptait environ cinquante membres(1).

Le but assigné à cette association à l'origine était de rassembler,partout où ils se trouveraient,les anciens de Boma en vue de les aider à garder sauves les bonnes dispositions mentales et spirituelles acquises sur le banc de l'école.Au fil du temps, elle s'ouvrit à tous les anciens élèves ayant été formés dans les établissements placés sous la gestion des écoles chrétiennes sans distinction du milieu. D'où de nouvelles orientations qui transparaissent dans les statuts de l'ASSANEF mis à jour le 28 novembre 1950 dans les locaux de l'école professionnelle de Léo II. En effet, en son article 5 notamment,il est clairement stipulé que l'association se doit de :

1)favoriser les contacts entre tous les anciens élèves des frères des écoles chrétiennes, ainsi qu'avec les associations et fédérations de Belgique;
2)resserrer les liens d'amitié et promouvoir l'entraide;
3)contribuer à l'épanouissement des oeuvres des frères au Congo, notamment les oeuvres d'éducation des élèves, de formation des frères congolais indigènes, du perfectionnement social et culturel des anciens élèves congolais;
4)favoriser les contacts avec l'élite des anciens élèves congolais en vue de créer une compréhension sincère des esprits et des coeurs, de leur offrir un appui solide dans leurs efforts d'évolution et de progrès(2).

D'où le rayonnement de l'ASSANEF de Léo qui, contrairement à d'autres associations d'anciens élèves de Missions,comprenait deux sections,en l'occurrence une section européenne et une section congolaise.Chacune d'elles tenait ses réunions particulières, d'une

---

(1) Cf.Signum Fidei, 21ème année, n°10, Léopoldville, décembre 1950 (allocution prononcée par Eugène KABAMBA le dimanche 15 mai 1950 à l'occasion de la fête du tricentenaire de Saint Jean-Baptiste de la SALLE).

(2) Signum Fidei,22ème année,n°2,Léopoldville,février 1951,pp.60-65.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

part, et des assemblées générales communes, d'autre part. Les deux sections étaient placées sous la direction d'un comité général formé de l'union de deux comités sectionnaires. Toujours est-il que la présidence générale de l'union était assurée par le président de la section européenne ou par son remplaçant. Rien d'étonnant étant donné l'ascendance de l'homme blanc sur l'Africain durant toute la période coloniale.

La section congolaise, sur laquelle nous avons focalisé notre curiosité scientifique,était composée,au début de 1930,de 4 groupements, puis à compter de 1950, de 9 groupements, à savoir Boma, Léo-Kin, Léo-Ouest, Tumba, Bamania,Coq(Coquilathville),Ngombe-Matadi,Matadi et Militaires.Comme on le voit,ces groupements étaient constitués et dénommés d'après les écoles d'origine des membres, exception faite pour ceux qui étaient sous le drapeau.Ils étaient tous organisés dans un groupement unique dit"Militaire". Ces 9 groupements se trouvaient sous la direction d'un comité central ASSANEF congolais. Durant la période d'avant l'indépendance du pays, la présidence de ce comité central était assurée par Eugène KABAMBA. A'partir de 1960,ce fut le tour de Roger-Antoine BOLAMBA.Nos travaux de terrain dans les années 1980 ont coïncidé avec le mandat de N'SIMBA N'Kayi dit Jocol.Les dirigeants du comité central congolais étaient élus par l'assemblée générale des comités sectionnaires ou leurs délégués pour une durée d'un an.De même pour chaque groupement local ASSANEF congolais qui élisait son propre comité pour la durée d'un an. Les uns et les autres avaient la charge de concevoir et de matérialiser de nouvelles initiatives conformément aux buts poursuivis:service de renseignements,bureaux de placement,cercle d'études, de sport ou d'agrément,caisse de secours,etc.

L'on peut retenir de ce qui précède que l'ASSANEF rassemblait tous les anciens élèves des frères des écoles chrétiennes du Congo sans distinction de tribu ni d'ethnie;qu'elle admettait également les anciens élèves des frères des écoles chrétiennes de race blanche ayant étudié dans les établissements des frères du Congo ou d'Europe ou même d'ailleurs dans le monde, pourvu qu'ils aient leur

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

résidence à Léo. En 1950, l'ASSANEF comptait au moins 2.000 membres inscrits(1). Ses ressources provenaient essentiellement :

-des cotisations annuelles payées par les membres effectifs et dont le montant était fixé par le Comité Central ASSANEF. Ce paiement donnait droit à la carte de membre et à l'abonnement à la revue "Signum Fidei";

-des cotisations annuelles que payaient les membres sympathisants de l'association et des membres du Comité d'honneur;

-des dons et subventions de la part des organismes privés,des particuliers ou autres institutions,etc.

Gérées par le Comité Central, ces ressources étaient destinées à divers usages tels que recommandés par l'idéal de l'association: venir en aide à un membre en difficulté, organiser des réceptions ou fêtes,entreprendre une construction pour l'intérêt de l'association, acheter des cadeaux à remettre aux frères visiteurs venus d'ailleurs ou encore pour d'autres raisons.

Tout au début,les réunions de l'ASSANEF-Léo se tenaient à la montagne ou à la salle de réunions de l'école Saint Georges construite en 1933; elle fut ainsi la toute première salle affectée aux oeuvres de ladite association(2). Avec la construction du Home de l'ASSANEF, en 1954, à St Jean(actuellement Lingwala),toutes les réunions devaient désormais s'y dérouler. D'autres réunions avaient aussi lieu dans le local du Stade Reine Astrid. Outre les élections des membres des différents comités, la présentation des différents rapports sur la gestion administrative,les comptes des recettes, les dépenses et les activités de l'association au cours de l'année écoulée, les discussions portaient également sur les sujets d'actualité,sur l'organisation future d'une fête(ou des fêtes),ou encore sur l'examen d'un événement à l'ordre du jour: maladie d'un membre, décès d'un membre,etc. L'ASSANEF organisait des conférences-débats auxquelles prenaient part tous les membres, des excursions, des visites guidées dans des entreprises de la place,des séances cinématographiques et des théâtres.A'ces activités s'ajoutent les fêtes de

---

(1) Cf.allocution du 15 mai 1950 à l'occasion de la fête du tricentenaire de St Jean-Baptiste de la SALLE.

(2) Voix du Congolais, n°93, Léopoldville, décembre 1953, p.853.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

famille pour les jeunes diplômés des écoles des frères au lendemain de la proclamation officielle des résultats. Ce qui symbolise en fait leur entrée dans la grande famille ASSANEF. Généralement, les grandes cérémonies comprenaient les temps forts suivants: la célébration d'une messe à l'Eglise"Notre Dame du Congo" de Kalina (ou Gombe), un rafraîchissement offert au Home ASSANEF de la Commune de Lingwala. Des manifestations sportives, théâtrales et musicales étaient organisées pour agrémenter la circonstance.C'est à cette occasion que la fanfare du R.P.FEDOR animait les manifestations sportives et les soirées théâtrales.

Au nombre d'Assanéfiens, certains devinrent des politiciens de valeur pour avoir joué un rôle de premier plan dans la marche et la lutte pour l'autodétermination du peuple congolais. Antoine-Roger BOLAMBA, Michel COLIN, Paul BOLYA, N'SIMBA N'Kayi(dit Jocol), Eugène KABAMBA, autant de personnalités qui se retrouvent au panthéon de dignes fils du pays.Ce qui nous amène aux cercles d'"évolués"où beaucoup d'entre eux ont joué un rôle des plus déterminants.

8.2.2. Les cercles d'évolués.

Les cercles d'évolués, dont la création à Léopoldville comme dans les autres centres urbains du Congo colonial remonte au lendemain du second conflit international, constituent cette catégorie de groupes fondés à l'initiative soit des missionnaires, soit des personnes morales(entreprises)ou physiques(privées)en collaboration avec le gouvernement belge. En effet, la mise sur pied de la commission des Nations Unies pour les territoires dépendants avait conduit les Belges, par l'entremise du cabinet de Bruxelles, à entreprendre quelques aménagements en faveur des évolués. Aussi, en 1945, l'administration coloniale va-t-elle encourager la fondation des cercles d'évolués et certaines autres activités d'intérêts pour les autoch - tones habitants du Congo Belge(1).

---

(1) TSHIMANGA wa Tshibangu, O.C., p.87.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Reste que dans leur champ d'action, ces cercles d'évolués étaient indépendants les uns des autres. C'étaient, en fait, de véritables noyaux de regroupements d'intellectuels de l'époque et où étaient débattus des sujets de tous genres(1).Ils étaient créés pour les Africains instruits, sans distinction d'appartenance tribale ni ethnique ni même provinciale ou régionale afin de poursuivre de buts essentiellement sinon éminemment culturels. Tout au long de leur existence, ces cercles seront soutenus par les maîtres coloniaux. C'est eux qui useront de toute leur influence pour réguler l'ordre et aplanir les discordances et antagonismes qui surgissaient parfois entre les membres africains; c'est encore eux qui, par leur action, revitalisaient les cercles lorsqu'ils connaissaient des périodes de léthargie.

Le colonisateur belge donnait ainsi aux Africains instruits, évolués, l'occasion d'améliorer leur niveau intellectuel grâce aux échanges d'idées au cours des réunions, des conférences-débats sur des sujets d'actualité ou de la vie courante tels que le statut des évolués, la littérature, etc. Il offrait également à l'Africain évolué la possibilité de se divertir grâce aux projections cinématographiques et aux représentations théâtrales. Il favorisait enfin les contacts entre évolués et Blancs.

Au plan organisationnel,les cercles d'évolués comprenaient généralement un président, un vice-président, un secrétaire,des commissaires, des membres et des conseillers européens. D'après B. VERHAEGEN, leur développement fut très rapide jusqu'en 1952-1953, période à partir de laquelle ils commencèrent à perdre de leur influence au profit d'autres types d'associations, notamment les associations et fédérations ethniques(qui feront l'objet du sous-point 8.2.3.infra)et les associations d'anciens élèves(dont mention au sous-point précédent).La plupart d'activités de ces cercles étaient rapportées dans la Voix du Congolais dont Antoine-Roger BOLAMBA assumait la direction en qualité de Rédacteur en Chef. Ce dernier collaborait aussi avec d'autres évolués de l'époque qui

---

(1) Pierre CAPRASSE, Leaders africains en milieu urbain(Elisabeth - ville),Vol.5, C.E.P.S.I.,Coll.mémoires, 1959, p.70.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

résidaient à Léo, entre autres la majorité des personnalités politiques, membres de l'ABAKO: Michel COLIN, qui dirigeait surtout les éditoriaux de la Voix du Congolais; Joseph KASA-VUBU, qui publiait des articles intéressant la coutume congolaise en général et la culture kongo en particulier; Simon TEZZO, membre du Comité de la Radio,lui, écrivait plutôt des articles où il s'en prenait systématiquement aux abus du système matrilinéaire,etc.(1).

En raison de leur influence, nous étions amené à retenir trois des cercles d'évolués qui étaient opérationnels à l'époque dans la capitale congolaise. Il s'agit du Cercle d'Etudes et d'Agrément, du Cercle Gilliaert et de l'UNISCO.

a) Le Cercle d'Etudes et d'Agrément.

Fondé en 1946-1947 à l'initiative de M.Emmanuel CAPELLE, Administrateur Territorial de la cité indigène de Léopoldville, le cercle d'études et d'agrément était destiné aux Africains de Léopoldville. A' la mort de son initiateur en 1954,il fut débaptisé "Cercle d'Etudes Emmanuel Capelle "en mémoire de l'illustre disparu (2).Comprenant une section d'études, une section théâtrale et une section sportive, ce cercle visait la promotion du développement intellectuel de ses membres par des causeries suivies de discussions relatives à des questions d'ordre scientifique, sociologique, ethnologique et de culture générale, tout en excluant, pour des raisons purement coloniales, la politique en général et les problèmes d'organisation administrative ou sociale en particulier. Il visait également le divertissement de ses membres grâce à l'organisation des représentations théâtrales et des projections cinématographiques

Le cercle d'études et d'agrément avait un effectif de 20 à 25 personnes. De son vivant, son fondateur ne souhaitait d'ailleurs pas que ce seuil (fût) excédé pour un travail assidu et une participation effective des membres au cours des réunions, des conférences,etc.

---

(1) B.VERHAEGEN, a.c.,pp.391-392.

(2) Voix du Congolais, n°95, Léopoldville, février 1954, p.316.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

C'était pour lui une meilleure façon de soutenir l'attention du début à la fin des débats.

Depuis la création du cercle d'études et d'agrément jusqu'en 1954, Eugène KABAMBA, originaire du Kasaï, figurait parmi les dirigeants les plus en vue. Il sera d'ailleurs plébiscité président à vie dudit cercle lors de la réunion du 20 janvier 1954.La composition du Comité de ce cercle évolua de telle sorte qu'il comprendra, en 1954, un certain nombre de personnalités qui dirigèrent plus tard en 1956-1957 de grands partis politiques de Léo: Paul BOLYA, Antoine N'GUENZA,Jean-Pierre DERICOYARD,Emmanuel KIMBIMBI,les Commissaires (1).Qu'en était-il du Cercle d'Etudes Gilliaert ?

b) Le Cercle d'Etudes Gilliaert.

Ce deuxième cercle d'études, en abrégé"Gi", fut créé en 1946, pour les militaires évolués de la Force Publique, par le R.P. LAUREYS,aumônier du camp militaire Léopold(actuellement camp Lieutenant Colonel KOKOLO Justin)de Léopoldville(2). Ce missionnaire avait à sa charge l'organisation des loisirs des militaires.

La dénomination "Cercle Gilliaert"provient du nom de l'ancien commandant en chef de la Force Publique, le lieutenant-général A.GILLIAERT,qui a pris sa retraite en 1954(3)."S'instruire pour bien faire",telle était la devise du cercle dont le but consistait à compléter l'instruction, la formation des militaires évolués, à augmenter leurs connaissances religieuses et intellectuelles, à former des hommes fermes et instruits en les amenant à travailler

---

(1)-P.ARTHIGUE,Quels sont les leaders congolais ?,Ed.Europe-Afrique, Bruxelles, 1961, pp.47-62.

-Voix du Congolais,4ème année, n°23, Léopoldville,février 1948, p.94;oct.1950,p.625;janv.1951,p.50;n°58,février 1954,n°95,p.316.

(2) Voix du Congolais,janvier-février 1946,p.268;Signum Fidei,28ème année, n°7, août 1951.

(3) Quelques éléments biographiques dudit commandant sont contenus dans le Bulletin militaire de la Force Publique, n°63, Léopold - ville, février 1954, pp.3-8.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

eux-mêmes,à exprimer correctement et avec âme des pensées justes,des convictions profondes en matières religieuses et intellectuelles de façon à rayonner, à être un exemple de vie de nature à agir sur le milieu.

Les conditions à remplir pour en devenir membre étaient les suivantes :être sous le drapeau (c'est-à-dire en fait être militaire), avoir une certaine instruction et être mû par l'esprit de s'instruire,par le désir d'acquérir de nouvelles connaissances, de parfaire son éducation tant morale qu'intellectuelle. En outre, chaque membre,pour sa ligne de conduite, devait se montrer digne de son degré de"civilisation".Il devait être le modèle du bon soldat qui,au lieu du travail,obéit à ses supérieurs et respecte ses semblables et qui donne la preuve d'une bonne discipline.

Pour en assurer le suivi, chaque membre obtenait une carte sur laquelle on cochait les présences. Etaient exclus du cercle ceux des membres qui, sans motif valable, n'assistaient pas régulièrement aux réunions. Tous les jeudis de la semaine à partir de 18h00',il se tenait une réunion au cours de laquelle il était permis à chaque membre d'émettre ses avis et considérations, d'exprimer ses désirs et/ou de faire profiter aux autres ses connaissances. Puis dans l'union de coeur et d'esprit,dans le calme et la discipline propres aux militaires,les membres en discutaient librement. Tout membre désireux de tenir une conférence sur l'un ou l'autre thème,se devait de se faire enregistrer auprès du secrétaire huit jours au moins à l'avance pour qu'elle soit programmée dans le journal du cercle. L'intéressé avait également l'obligation de produire un résumé de son texte dans le même but. Les auditeurs, à leur tour, devaient se munir chacun d'un cahier personnel pour deux raisons majeures : prendre note et mentionner le compte-rendu de la réunion. Une boîte aux questions était mise à leur disposition pour leur donner la latitude de faire des objections, c'est-à-dire en fait pour leur faciliter la compréhension. Ces questions et réponses étaient inscrites dans un cahier spécial.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Dès sa création en 1954, le cercle d'études "Gi"était présidé par le Sergent-Major Comptable KALONJI Paul. Son second s'appelait NYAMASEKO Bernard, Premier Sergent Comptable,compagnon de la Révolution sous le régime mobutien et anciennement Général de Brigade,retraité des défuntes Forces Armées Zaïroises.Le secrétariat était assuré par le Caporal O.T.S.T. BANZA Gérard.Le Caporal Comptable MOMBELE Pierre fut l'un des membres effectifs de ce cercle. Mais que peut-on retenir de l'UNISCO ?

c) L'UNISCO ou l'Union des Intérêts Sociaux Congolais.

L'Union des Intérêts Sociaux Congolais, l'un des cercles d'études les plus rayonnants de Léopoldville, fut créée entre 1945 et 1946(1),à l'initiative de quelques dirigeants d'associations d'anciens élèves de missions religieuses,principalement ceux de l'ADAPES dont nous avons parlé au sous-point précédent. A'l'origine, la direction de l'UNISCO était confiée à Eugène KABAMBA. Jean BOLIKANGO lui succédera en 1946.

Les objectifs poursuivis par ce cercle se recoupaient avec ceux de l'A.P.I.C.(Association du Personnel Indigène de la Colonie), qu'on ne saura pas commenter dans la présente étude parce que syndicat professionnel. Il se proposait ainsi d'examiner différents pro - blèmes liés à la promotion sociale des autochtones, à la défense des droits des évolués et à la lutte contre la discrimination raciale. Il s'agissait en fait de la suppression totale de tous les signes extérieurs et intérieurs de cette ségrégation qui étaient patents particulièrement dans les domaines suivants:la résidence,l'enseignement, l'emploi, la propriété, la justice. L'on se souviendra qu'à l'époque coloniale, il était strictement interdi aux noirs de fréquenter les écoles des Blancs, leurs hôpitaux, leurs salles de cinéma, ou de s'asseoir à l'Eglise sur une même rangée qu'eux.

---

(1) M.DE BECKER, Notes pour servir à l'étude des groupements politiques à Léopoldville, t.I.,Inforcongo, Léopoldville, 1959, p.4.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Faute d'interlocuteurs valables capables de présenter les revendications sociales de l'UNISCO au gouvernement colonial, Jean BOLIKANGO recourut aux services de J.KASA-VUBU,son collègue du grand Séminaire de KABWE(au Kasaï), ancien élève des écoles des pères de Scheut, mais non sans l'avoir fait élire au préalable au poste de secrétaire général de l'ADAPES, condition sine qua non pour être accepté, en 1946, dans l'UNISCO. Il conservera d'ailleurs ce poste jusqu'en 1956, année à laquelle- nous l'avons dit- il posera sa démission pour se consacrer entièrement à la présidence de l'ABAKO. Mais ses thèses politiques, au niveau de l'UNISCO, s'articulaient autour du "droit du premier occupant". Les Congolais et plus spécialement encore les Bakongo, soutenait-il,sont les premiers occupants. A' ce titre, ils sont propriétaires du sol. C'était une première quant à la distinction entre"gens du bas"(Bakongo)et"gens du haut",improprement rangés sous le vocable de"Bangala"(1).

Dans le fond, cette thèse avait une double portée :d'abord les concessions foncièress européennes(celles que le gouvernement colonial avait accordées aux compagnies et aux Missions chrétiennes surtout dans le Bas-Congo);ensuite les"gens du haut",immigrés à Léo sur un sol qui ne leur appartenait pas. D'où la consternation et une espèce de motion de méfiance dans le chef de l'assemblée et de ses collègues dirigeants qui objectivement constituaient la majorité des membres de l'Union. Treize ans plus tard, ce principe du"droit du premier occupant"transparaîtra dans le projet politique de l'ABAKO qui visait la création d'un royaume du Bas-Congo, épousant les frontières empruntées à l'ancien royaume Kongo ("Kongo dia N'totila").

En 1947, en effet, le comité de l'UNISCO était composé en grande partie des ressortissants du haut Congo et du Kasaï. F. ESSANDJA occupait le poste de président,Eugène KABAMBA, président du Comité consultatif de la Voix du Congolais en cette même année(1947) était vice-président; A.OMARI, le deuxième vice-président; Joseph ILEO,secrétaire-trésorier et,enfin,Damien KANDOLO,secrétaire-adjoint

---

(1) ELENGESA Ndunguna Mbwilwa,<u>Vie, action et pensée politique de KASA-VUBU.Contribution à la connaissance de l'histoire politique du Congo-Zaïre</u>, Lubumbashi, 1996 (inédit).

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

de l'Union.Cette problématique tribalo-ethnique nous fait déboucher sur le troisième type d'association de culture ou de sous-culture, les associations liées aux origines des membres.

8.2.3.Les associations d'originaires ou de ressortissants.

Comme leur nom l'indique, les associations d'originaires ou de ressortissants

> "réunissent des personnes originaires d'un même village(...)ou d'une région(...). Elles regroupent ainsi des individus d'ethnies différentes,le principal critère étant le lieu de naissance. La fonction majeure est de maintenir des liens entre ceux qui sont restés au village et ceux qui ont"exodé".Le coeur de l'association est en général au village avec des unités en milieu urbain dépendantes"(1).

Au Congo Belge- du moins dans ses centres urbains en général-et particulièrement à Léopoldville, les associations d'originaires furent les seules organisations authentiquement africaines de par le caractère de leur création par les Africains et de par leur nature même.Elles étaient les seuls groupements où l'adhésion était libre à toutes les catégories sociales, indépendamment du niveau d'instruction des individus. C'est parmi les associations et fédérations ethniques qu'on trouve aussi les plus anciens groupements connus au niveau de la capitale:l'Association dite des Baluba existait déjà en 1915, l'Association d'entraide du Kasaï en 1916 et la FEDEKWALEO dont l'existence remonte à 1925.

Mais si nous avons résolu d'en parler en profondeur dans cette séquence historique, c'est parce que leur développement aura été quelque peu tardif au Congo. La plupart d'entre elles ont été fondées au lendemain de la deuxième guerre mondiale, d'autres même longtemps après. L'Iso-Mongo(ou la Fédération de l'Equateur) a été créé pendant la période d'avant 1940, l'ABAKO en 1949-1950, la Fédération Kasaïenne de Léopodville en 1954 comme la Bourse d'Etudes du

---

(1) Michele O'DEYE, o.c., p.78.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

du Mayombe, etc.pour ne citer que ces exemples-là. Bref,les associations à base ethnique, régionale et culturelle de nature à atténuer les tensions et le dépaysement du nouvel environnement et à faciliter l'adaptation, il y en avait de toutes sortes. A' partir de l'étude de S.COMHAIRE-SYLVAIN(1),il y a possibilité de rubriquer ces "néo-fraternités" par province ou région d'origine des membres.

Pour le Bas-Congo, par exemple,on dénombrait l'A.F.M.M.L. ou Association de la Famille Makaba, Section Mongo-Luala, Territoire de Luozi ou encore Association des Mongo-Luala, l'AMIBAMBO(Amicale des Bamboma),le CONSUMA(Conseil Supérieur des Manianga),l'ASSOREKO (Association des Ressortissants Kongo de Makaba), l'Association des Ressortissants Bambata de Ndjili-Kimbanseke, le CERBANTA (Comité Economique des Ressortissants Bantandu), l'Union des Ressortissants du Territoire de Kasangulu,l'Association d'Aide Mutuelle des Ressortissants du Territoire de Seke - Banza, l'Association des Ressor - tissants de Thysville habitant Selembao(territoire annexé à l'époque à la Commune de Bandalungwa),l'Association des Jeunes Ressortissants de Thysville(U.J.R.T.) habitant Kinshasa(plus importante que la précédente),etc.

En ce qui concerne les territoires se retrouvant dans l'actuelle Région de Bandundu,il y a lieu de citer l'Association des Basuku de Mani-Kongo, l'Association des Baboma-Sud de Boku, l'Asso - ciation des Ressortissants du Lac Léopold II, le Rassemblement Familial du Secteur Wapenda (RAFWA) du Territoire de Banzyville, l'Association des Ressortissants de Banningville (AREB),etc.

Quant à la Province de l'Equateur, on retiendra la Mutua - lité de la Famille Lilangi I du Territoire de Basankusu, l'Union Générale des Bangbetu(UGEBA), l'Union des Budja, l'Union des Jeunes Etudiants Mongo(U.J.E.M.),la Jeunesse de l'Union des Budja(UNIDJA), la Mutuelle des Ressortissants de l'Ubangi ou l'Union Ubangi Frères, l'Association des Ressortissants du Territoire de Basankusu, l'Association des Ressortissants du Territoire de Bikoro, etc.

---

(1) S.COMHAIRE-SYLVAIN, o.c., pp.269-273.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Pour la Province du Kasaï(comprenant les deux Kasaï actuels),il y avait l'Association Générale Kabula Mpuka(AGEKA), les diverses associations Bakwa(Mutuelle des Bakwa-Lonji, Mutuelle des Bakwa-Tambwe, Association Générale Apolitique des Bakwa-Lukusa,Association Générale des Bakwa-Bubale, Association des Bakwange), Association des Bena-N'shimba, Association des Bena-Tshitolo,Association des Lulua Frères, la Fraternité des Mwana-Mpiana(FRATE), l'Union des Jeunes de la Commune Rurale de Wombo(UJEWO), l'Association de la Wamba, l'Association des Ressortissants de Lwebo(ARSL), le Mouvement Solidaire Muluba, l'Union des Représentants des Associations Ethniques du Sud-Kasaï(URAESKA), le Mouvement de l'Unité Basonge(M.U.B.) et la Jeunesse du Mouvement(JEMUB), l'Association des Anamongo et la Jeunesse Anamongo, etc.

Il y avait aussi l'Aide Familiale du Lac Upemba(A.F.L.U.) pour la Province du Katanga. Comme on le voit, la liste est fastidieuse à égrener.

L'anonymat est redouté,l'isolement qu'on doit affronter du fait de l'éclatement spatial des groupes sociaux et des tâches quotidiennes, est craint dans cette Ville cruelle dont parlait déjà MONGO Beti avant les indépendances africaines :

> "(...) Sans ressources,on réussit toujours à survivre, car la solidarité ethnique et familiale joue à plein. Celui qui a aujourd'hui la chance de gagner un peu d'argent aide son"frère"à manger. Demain, ce sera le tour d'un autre. Ceux qui vivent là depuis longtemps accueillent les nouveaux qui arrivent du village sans formation professionnelle, attirés par les lumières de la ville(...)"(1).

Au village, le lignage est la providence, la compagnie d'assurance tous risques de l'individu. Comment n'en sentirait-il pas jusqu'au tréfonds de lui-même l'intensité de l'emprise ! La morale du groupe est chez le négro-africain, pris dans son originalité culturelle, un impératif catégorique auquel nul ne peut se dérober, sous quelque prétexte que ce soit.

---

(1) J.-M.ELA, O.C., p.110; p.113.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Les associations d'originaires offrent un cadre de loisirs qui maintient en ville la présence de la culture d'origine. Celle-ci est directement transposée dans les groupes de danse qui ont une certaine importance dans la capitale au niveau des ruraux prolétarisés qui y trouvent une source principale de distraction. Ces groupes prennent alors très souvent la forme d'association de buveurs. Les réunions donnent non seulement l'occasion de boire mais aussi celle de danser. Il s'agit cette fois de danses modernes à la mode comme dans les groupes d'amitié à base citadine.

Les associations d'originaires étaient considérées comme des mutuelles, par conséquent exemptées de l'obligation d'autorisation, assorties le plus souvent d'un programme prométhéen, compte tenu des financiers toujours limités dont disposaient ces associations. En général, le nombre des membres dépassaient rarement la cinquantaine.La plupart des groupements étaient masculins par excellence; les femmes de la famille d'un membre effectif ne versaient pas de cotisation, pas plus qu'elles n'assistaient aux réunions,mais elles participaient à toutes les fêtes. Cependant, on ne peut pas taire le caractère quelque peu mixte de ces groupements d'autant plus que dès qu'une femme en faisait la demande, elle était admise dans le groupe et sujette au paiement d'une cotisation. Certaines associations disposant des moyens suffisants, donnaient des fêtes trois ou quatre fois l'an chez celui des membres jugé plus représentatif. Ce membre, qui recevait aussi les cotisations, portait divers noms suivant les ethnies:la plupart du temps c'était"président",mais chez les Bobangi et chez les Basoko, on disait"chef",tandis que chez les Bayanzi c'était"ancien",etc.

Les réunions mensuelles étaient consacrées au recouvrement des cotisations et également à l'exposé des affaires courantes sans gravité.Néanmoins, le bureau de ces associations se réservait toujours le droit de proposer des contributions complémentaires exceptionnelles ou ponctuelles pour faire face à un problème grave surgi entre deux réunions ou pour entreprendre des actions non prévues dans les statuts. Celles-ci étaient d'ailleurs plus ou moins acceptées par les adhérents car la plupart des difficultés de fonctionnement des associations naissaient, en effet, de problèmes

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

financiers. D'où le recours aux membres d'honneur(personnalités influentes,mais peu collaboratives).Mais il arrive que les membres, principaux fournisseurs, se ruinent voire que des fonctionnaires détournent des deniers. Il n'est guère aisé de jouer à la profusion aristocratique en ville :

> "La pression de la tradition sociale les y contraint, mais elle est devenue économiquement irrationnelle. Car en ville,la coutume que voilà est dépaysée,arrachée à son environnement culturel naturel. La générosité oblative était fonctionnelle dans les croyances populaires. Elle faisait gagner le prestige social, consolidait les statuts acquis et, pensait-on provoquait analogiquement la générosité des dieux. En ville, ce ne sont plus les rangs, la richesse en influence sociale et en faveurs des dieux qui font la puissance, mais bien l'accumulation des espèces sonnantes et trébuchantes. Il n'y a que les hommes politiques qui, en ville, puissent gagner à ce change. Les autres gardent peut-être la confiance de leurs congénères fidèles à la tradition et celle de leur association,se sentent assurés psychologiquement,mais c'est aux dépens de leurs besoins économiques"(1).

Mais souvent, les membres d'association de ressortissants ne s'assemblaient qu'aux funérailles, car c'est à cette occasion que le système fonctionnait le mieux, à la manière des mutuelles-décès. Dès qu'un décès survenait dans la famille d'un membre, on dépêchait un messager faire la ronde pour reccueillir les souscriptions de tous les autres. Si le membre éploré ou décédé était dans une situation économique relativement aisée,la souscription était facultative et son montant peu élevé était remis en cadeau à celui-ci ou à sa famille. Si, en revanche, le membre était limité financièrement, la souscription était obligatoire et son montant relativement élevé quand il ne laissait que des héritiers incapables de payer le cercueil et le corbillard.

---

(1) NIZURUGERO Rugagi,"La tradition dans la fête urbaine",a.c.,p.370

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

Outre les associations mixtes, Léopoldville avait connu aussi de petits groupements ethniques de femmes qui fonctionnaient parallèlement mais suivant le même principe. Car il fallait avant tout que le corps du défunt ou de la défunte repose dans le village d'origine-du moins pour ceux dont le terroir n'était pas très éloigné de la capitale. Reste que toutes les tribus n'avaient pas constitué d'associations. Et il ne faut pas perdre de vue qu'avant 1953 en tout cas, l'autorité coloniale à Léo n'accordait aucun soutien à cette catégorie d'associations. La situation évolua à compter des années 1954-1955, période marquée par la formation de grandes fédérations ethniques sur fond régional qui se muèrent plus tard, vers fin 1957,en partis politiques, à l'occasion des élections communales qui se préparaient dans la capitale notamment.

A'y voir de près, on se rend compte que ces fédérations se situent dans le cadre d'un effort réalisé par les Africains en vue de la modernisation et même du dépassement des structures ethniques. D'où la nuance différentielle entre ces fédérations régionales de 1954-1955 et celles qui ont précédé avec une base purement ethnique sinon tribale.Leur espace d'influence ou leur champ d'action n'avait pas une grande audience et leur organisation était éphémère. Leurs programmes d'action restaient attachés à la coutume. On y trouvait l'entraide, le folklore,le loisir,etc.(1).D'où peut-être les réserves dans le chef de l'administration coloniale qui redoutait l'émergence de l'ethnicité au niveau de la population africaine des agglomérations citadines et des centres extra-coutumiers.

Si l'on s'en tient à la date de leur création, force est de constater que ces fédérations régionales étaient fondées à partir de 1954 à l'époque où les cercles d'évoulés avaient déjà atteint leur vitesse de croisière.D'où la fusion de plusieurs ethnies différentes qui, à la longue, deviendront de groupes rivaux :les Budja et

---

(1) B.VERHAEGEN, a.c., p.394.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

les Ngombe dans le"Liboke lya Bangala"(1),les Baluba et les Batetela dans la FEDEKA(Fédération Kasaïenne de Léopoldville),les Bambala,les Basuku et les Bayanzi dans la FEDEKWALEO(Fédération Kwangolaise de Léopoldville), etc.(2). Au nombre des associations ethniques des Bakongo, on peut citer l'AMUBAKO(Association Musicale des Bakongo), la RENAIBAKO(Renaissance des Bakongo), la B.E.Ma.(Bourse d'Etudes du Mayombe) et l'ABAKO(Association puis alliance des Bakongo)...

Il apparaît clairement de ce qui précède que les associa - tions d'originaires expriment une forme active de résistance à la ville à travers l'organisation des loisirs qui réaffirment d'une manière ouverte et formalisée(groupes de danse) ou indirecte et spontanée(groupes d'amitié ou de fraternité villageoise) l'apparte- nance de leurs membres à la communauté d'origine. Elles présentent en commun d'être des facteurs efficaces d'enculturation en milieu citadin grâce aux relations inter-ethiniques auxquelles elles don - nent lieu et grâce à l'orientation de leurs activités.

Corollairement à ce qui est dit ci-avant, il existait en 1945 dans la capitale un cercle de mulâtres(3) où aucun noir, quel que fût son degré d'instruction, n'était admis comme membre. Ce qui est historiquement compréhensible lorsqu'on s'en tient à la politi - que ségrégationniste mue et entretenue par le colonisateur.Cependant en dépit des différences qui auraient pu influencer le comportement des femmes noires à l'égard des mulâtresses, il semblerait que la solidarité féminine ait été la plus forte chez celles-ci et qu'elles n'aient jamais eu à aucun moment envers les mulâtresses l'hostilité systématique que leurs frères éprouvaient à l'égard des mulâtres. Si

---

(1) Il s'agit bel et bien de la Fédération de l'Equateur ou Iso-Mon- go créée en 1940 à Léo mais qui fut dissoute en Juillet 1956 en changeant d'appellation: la FEDEQUALAC(Fédération de l'Equateur et du Lac).

(2) B.VERHAEGEN, a.c., p.395.

(3) Leur lieu de rencontree s'appelait justement"Home du Mulâtre", situé dans l'actuelle commune de Kinshasa, sur l'avenue Kasa - Vubu, dans l'espace compris entre le jardin zoologique et une station d'essence.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

certaines mulâtresses, épouses de mulâtres, ne fréquentaient pas de noirs, la majorité de celles qui vivaient à Léo ne se disssociaient pas de la communauté environnante, faisant partie des groupes de camaraderie ou des associations féminines.Il y en avait,par exemple, parmi les fondatrices de "Diamant", une des associations récréatives dont nous avons traité un peu plus haut(sous-point 8.1.1.). Mais avant de clôturer la présente section,disons un mot sur les associations d'épargne, autre type d'associations volontaires après celles de loisir proprement dites et celles de culture ou de sous-culture.

8.3. Les associations d'épargne:les cagnottes ou tontines.

Très populaire à Léopoldville, la tontine ou ristourne, appelée localement"likelemba"("kitemo"des Bakongo),peut être définie comme une association de crédit rotatif où chaque membre reçoit à tour de rôle le montant des cotisations des autres ou encore comme une entente verbale entre plusieurs personnes liées par des relations amicales ou professionnelles. L'objectif consiste à réaliser une épargne à partir des cotisations versées régulièrement.

La tontine est un terme général utilisé dans pratiquement toute l'Afrique. Selon Michèle O'DEYE, l'origine du nom viendrait du nom d'un banquier,M.TONTI,qui mit au point cette formule au XVIIIème siècle. Il s'agissait d'associations d'épargnants d'âges différents, dans lesquelles la part de ceux qui mourraient profitait aux survivants.C'était surtout une articulation autour du viager(revenu qu'on perçoit sa vie durant)(1).

Pour le cas de Léopoldville,un certain nombre de personnes mettent en commun périodiquement une somme fixe, le total est versé chaque fois à l'un des membres à tour de rôle dans un ordre, l'association est dissoute quand le dernier membre a reçu sa part.Le"likelemba",masculin et féminin, était de quatre à dix membres dans les années quarante et cinquante. Les commerçants et commerçantes (vendeurs au marché, boutiquiers, colporteurs, etc.)faisaient à peu près tous partie de groupements de ce genre, et en général toutes les

---

(1) Michèle O'DEYE, o.c., p.77.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

personnes pouvant disposer d'un revenu régulier s'engageaient dans un "likelemba"quand elles prévoyaient une dépense exceptionnelle (voyage, habits de luxe,paiement d'une commande,achat en gros,etc.).

La Mission catholique ne leur était pas favorable: quant à la Mission protestante, elle défendait à ses fidèles d'en faire partie prétendant que "cela finissait toujours mal",l'un des membres s'en allant dès qu'il avait reçu sa part, frustrant ainsi ceux qui restaient de leurs cotisations déjà versées. A'ce niveau d'analyse, nous avons préféré nous limiter juste à la gestation du phénomène et au fonctionnement de l'association dans sa première forme. Sa dimension ludique sera restituée dans la séquence historique suivante (section 3,§1,point 1.2.,sous-points 1.2.2.et1.2.3.).

Section 3 : Les Loisirs dans les années soixante et soixante-dix à Léopoldville - Kinshasa.

En vue de saisir la dynamique qui s'opère dans la vie socio-culturelle de la capitale, notre attention a été polarisée sur un certain d'activités à caractère ludique.Il s'agit des réunions et de l'intensité du rayonnement associatif, du cinéma, de la lecture et de la télévision naissante, les visites et conversations, des fêtes et de la FIKIN, de la musique des orchestres et de la mode, des jeux, etc.

§1. Les réunions et l'intensité du rayonnement associatif.

1.1. Dans le cadre des associations de loisir à proprement parler.

Nous en avons distingué principalement trois, à savoir les associations sportives d'abord, les associations récréatives et les associations "d'élégance"ensuite,les associations théâtrales, culturelles et folkloriques enfin.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

1.1.1. Les associations sportives.

Il s'agissait principalement du cyclisme, du football, du basket-ball,de la lutte traditionnelle et du tennis.Ces associations organisaient régulièrement des compétitions, certaines toutes les semaines, d'autres plus rarement.Il y avait,par exemple, des courses de bicyclettes tous les dimanches matin,plus en"ville"qu'à la cité. Les KALONJI dit Caro, MANDJAMBI,NDUKA,JOSE-PIERROT,KABWE ont marqué d'une empreinte indélébile le cyclisme kinois de cette époque.Après la messe du dimanche, les jeunes gens, riches ou déshérités,se mobilisaient comme un seul homme pour aller encourager leurs idoles respectives.

Tous les samedis et dimanches après-midi avaient lieu des matches de football au Stade Tata Raphaël,naguère Stade Roi Baudouin,là-bas plus qu'au Stade Reine Astrid de plus en plus délaissé.Dans l'un ou l'autre stade,le public est traditionnellement divisé en trois camps:les supporters de V.Club "Mokonzi ya terrain"qui se placent pour la plupart sur les gradins de la partie du stade communément appelée "Moscou" en raison du nombre impressionnant des spectateurs,ceux de Daring"Matiti mabe"ou "Motema pembe"connus sous le nom de"Toupamaros"à cause de leur virulence, et les fanatiques de Dragon "Du monde et du sang",considérés comme les plus disciplinés vu leur faible effectif et surtout leur esprit de fair play. Les couleurs symbolisant ces trois cylindrés de la division d'honneur sont respectivement le vert-noir, le vert-blanc et le rouge-or.

C'était l'époque marquée par la pléiade des vedettes footballistiques comme NKEWA, AKWETE, BALONGA Bécao qui seront relayés par les KIBONGE Joseph, Luc MAWA, KEMBO Uba Kembo Jacques, NDAYE-Mutumbula, MAYANGA Maku Adelar"Good Year", MAVUBA "Sorcier",MAYAULA Mayoni, LOBILO et TUBILANDU"Grand nyau"pour l'A.S.Vita Club ainsi appelée dans le cadre du recours à l'authenticité décreté le 27 octobre 1971 par les décideurs politiques; des KIBIASI Vignal,DAMENA Damar, ESAMBA, MAJOR,MUWAWA,EBENGO"Souplesse"avant les KIDUMU Raoul, KAKOKO Etepe Emmanuel"Dieu du ballon",MANA"Ventilateur"pour le C.S. Imana Motema Pembe; des MOKILI Ernest "Saïo",MWILA "Misisa", MUTSHIMWANA dont la relève sera assurée par les PEMBELE Ngunza

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

"Mobali ya zazu", DURANGO, LUKUMINA, MBABU Zumbel, MANDIANGU Jean "Chien Méchant"pour l'A.S.Bilima. Les reportages à la radio étaient assurés par Paul BASUNGA Nzinga,Louis-Gérard EKWALANGA Monga Likita, Lucien TSHIMPUMPU wa Tshimpumpu, Max NGBANZO La Mangale,KABALA Mwana Mbuyi pour la langue française;par Ambroise MOSETE-Mbombo pour la langue lingala,par Pierre WANANI Wane Sinda dit"Wepre"pour le kikongo etc.Il y avait d'autres vedettes journalistiques pour le swahili, notamment HAMURI Tambwe Kahenga, et pour le tshiluba, en particulier MWAMBA...

En marge de ce programme,les équipes de la division corporative livraient d'autres matches les samedis après-midi et les dimanches plus les avant-midi que les après-midi sur les différents terrains du parcé jadis situé tout autour du stade,et ce à la grande satisfaction de spectateurs qui n'avaient pas suffisamment de moyens pour assister régulièrement aux rencontres des équipes de la division d'honneur. Sauf qu'il faut regretter le fait que ces ren - contres se terminaient parfois par le lynchage des officiels du match et/ou par des bagarres généralisées.

Des terrains de football, il y en avait un peu partout à travers les communes. Mais on parlait plus de celui de l'A.J.S.M. (Association des Jeunes Sportifs de Matete)situé à côté de l'Eglise catholique Saint Alphonse, du sablonneux terrain Méfé de Lemba, de la Grand'Place Sainte Thérèse à Ndjili, du terrain H.C.B.à Saint Jean, du foyer social, du terrain Assossa et de l'avenue de la Kethulle(actuellement avenue de l'Enseignement)dans la commune de Kasa-Vubu...où s'affrontaient les équipes non bottées des jeunes de toutes les catégories: les minimes(de 12 à 14 ans), les cadets(de 15 à 16) et les juniors(de 17 à 18 ans), véritable pépinière pour les équipes des divisions corporatives des parcs, voire pour celles de la division d'honneur du stade.

On ne peut passer sous silence le football-loisir dont les activités n'avaient lieu que le dimanche matin ou les jours fériés : rencontres entre vétérans d'un même quartier, entre ceux des quartiers différents. Généralement, après le match, et les athlètes et le public se retrouvent tantôt chez un membre de l'une ou l'autre

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

équipe, tantôt dans un bar pour un rafraichissement:"Football et musique,ils vont de pair.Ils marchent ensemble. Ils dansent ensemble (...). Le football de fête, c'est aussi le soleil, le bruit, la musique"(1). Ici, les performances et le score final importent peu; ce qui compte, c'est plutôt la culture physique, les retrouvailles, le partage, le divertissement et donc les relations humaines.

Pour le basket-ball,quelques rencontres étaient organisées à Matonge (ex-quartier Renkin),plus précisément à la place YMCA, qui deviendra plus tard Place du 4 Janvier en souvenir des émeutes qui eurent lieu, en 1959, à cet endroit entre les militants de l'ABAKO et les éléments de la Force Publique dans le cadre de la lutte pour l'indépendance du Congo(2). Mais c'est à partir des années 1968 que cette discipline sportive commença à drainer du monde et à polariser les médias. Nous y reviendrons dans le cadre de la version féminine.

La boxe, quoiqu'en veilleuse ces temps derniers, tenait aussi ses amateurs en haleine. Des pugilistes comme NGUNZA, MAMBA Shako, SINDA César, DJANGO, Billy-SUZE, Joe KIMPWANY,etc.ont fait leurs preuves qui au Parc de Bock, qui à la Maison des Anciens Combattants,au foyer social de Matete,voire au Stade Tata Raphaël où d'ailleurs eut lieu le 30 octobre 1974 le super combat du siècle de boxe entre MUHAMED Ali(ex-CASSIUS Clay)et Georges FOREMAN,deux poids lourds noirs-américains de renommée mondiale.

Le "libanda"ou la lutte traditionnelle attirait également un public relativement important à la grand'place de la Cité,appelée Population Noire,où des lutteurs en"lingwanda"(cache-sexe fait de peau d'animaux,ou tout simplement en pagne pour femme)s'empoignaient virilement sous les encouragements, jurons et slogans en langues du terroir d'origine. Cependant,vers la fin de la deuxième moitié de la décennie 1970, cette activité sera littéralement supplantée par le catch dont les combats seront organisés au Stade du 24 Novembre, au foyer social de Matete, à la Maison des Anciens Combattants à Kasa - Vubu et de temps en temps au Stade du 20 Mai(Tata Raphaël). Quelques

---

(1) France Soir, cité par J.GRITTI, Sport à la une, o.c., p.211.
(2) C.-A. GILIS, o.c., pp.117-132.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

catcheurs se feront désormais un nom :EDINGWE,LUBUELA Zéphy,MANSONSA Yuma, KANZA Ursus,SELEMANI Modja, BOTAMBA Hercule, BOSEY 1er, NDONDA Puma Noir, Police Belge, Chaolin, LITANDA Jaguar, Eddie KODIA, KEITA Loboko, PONTSHI Samson, les frères KABUYA et MUKUNA Toreau(les"Envahisseurs"),KABO wa Kabo, MFUMU'a Ngani"Le Fou", KANGALA Machine, ELIMA Mabe et bien d'autres. Mais KELE-KELE en fut le pionnier.

Si, jusqu'à la fin de la Ière République, il n'y avait pas encore d'associations féminines ou mixtes purement sportives, certaines associations de type moderne ou traditionnel possédaient cependant des sections sportives, par exemple les "cyclistes" de l'UGEFCO(Union Générale pour l'Emancipation des Femmes du Congo)et les"femmes à mobylette"de"la Mode".Jusque-là, en effet, les femmes faisaient très peu de sport.Il n'y avait encore ni associations à proprement parler,ni champions féminins. C'est vers 1978,en réaction contre le monopole que détenaient les garçons dans le basket-ball, que les filles vont déchirer le voile de l'anonymat. Si, dans la version masculine, les équipes comme Onatra, Matonge, Imana, Chanic, Terreur,ex-Banque du Zaïre, ex-Air-Zaïre et les vedettes telles que Mobydick,Délafé,ONGENDA-NGENDA, Philémon, MBUYI, Jeef,Aimé défraient la chronique,dans la version féminine, beaucoup d'encre et de salive couleront pour souligner le succès de Tourbillon, Hatari, I.K.Safricas, V.Club, Tcheza et celui des individualités que sont LINGENGA, LONGANZA Kamimbayi,NGUYA,Adèle KAMANGA,BOMPOKO,EVOLOKO I,EVOLOKO II et plusieurs autres.Plus tard,on les verra(les filles)dans plusieurs autres disciplines sportives:volley-ball,hand-ball,athlétisme, etc.

En matière de sport, les Autorités du "Nouveau Régime" (celles de la deuxième législature) ne cessent de proclamer:"Au Zaïre,nous ne considérons pas le sport comme un simple amusement, mais comme un phénomène politique, socio-culturel et d'entente avec les autres peuples"(1).Comme phénomène politique, le sport devrait se présenter en tant que facteur de cristallisation de la conscience nationale;. il devrait servir de support aux rencontres inter-régionales et au soutien qu'apporte la population tant aux équipes nationales qu'à celles représentatives de notre pays dans

---

(1) Panorama des 20 ans....,o.c., p.482 sq.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

les compétions internationales. Comme phénomène socio-culturel, le sport devrait constituer un puissant moyen d'encadrement, de mobilisation et de formation de la jeunesse; il devrait permettre d'assurer l'éducation physique, mentale et civique des populations. Comme phénomène d'entente entre les peuples, le sport devrait contribuer au raffermissement des relations entre les peuples par des rencontres sportives entre les jeunesses de tous les pays épris de paix et de justice, sans aucune exclusive.

Les organismes sportifs sont constitués essentiellement de l'ex-Comité National Olympique Zaïrois et des Fédérations Sportives Nationales. Le C.N.O.Z.est une structure qui a pour objet principal de diffuser, de vulgariser et de promouvoir le mouvement olympique et sportif dans notre pays. A' ce titre,il lui revient la mission d'assurer la participation et la représentation du Congo-Zaïre aux Jeux et Congrès Olympiques.

Les fédérations sont des structures spécialisées seules compétentes de l'organisation technique et matérielle de toute manifestation sportive nationale et/ou internationale au Congo.Par manifestation sportive nationale, on entend celle qui met en compétition les équipes ou les athlètes des associations appartenant à quatre ligues au moins,tandis qu'une manifestation sportive internationale est celle qui met en compétition les équipes ou les sportifs congo - lais et les équipes ou les sportifs étrangers.En 1987,on a dénombré, au total,22 fédérations sportives nationales: la FE.ZA.A.(Fédération Zaïroise d'Athlétisme),la FE.ZA.BA.(Fédération Zaïroise de Basket-Ball),la FE.ZA.BOXE(Fédération Zaïroise de Boxe),la FE.ZA.CY.(Fédé - ration Zaïroise de Cyclisme),la FE.ZA.FA.(Fédération de Football-Association),la FE.ZA.HAND(Fédération Zaïroise de Hand-Ball), la FE.ZA.JUDO (Fédération Zaïroise de Judo), la FE.ZA.KA.(Fédération Zaïroise de Karaté), la FE.ZA.LAT (Fédération Zaïroise de Lawn-Tennis),la FE.ZA-LUTTES(Fédération Zaïroise de Luttes),la FE.ZA.SOFT (Fédération Zaïroise de Soft-Tennis), la FE.ZA.VO. (Fédération Zaïroise de Volley-Ball),la FE.ZAT. (Fédération Zaïroise de Tae Kwando),la FE.ZA.S.CO.(Fédération Zaïroise du Sport Scolaire),la FE.ZA.S.U.(Fédération Zaïroise du Sport Universitaire),

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

la Fédération Zaïroise de Rugby, la Fédération Zaïroise de Tennis de Table, la Fédération de Natation, la Fédération Zaïroise du Sport Equestre, la Fédération Zaïroise du Sport Automobile, la Fédération Zaïroise de Golf et la Fédération Zaïroise de Gymnastique.

De ce qui précède, il apparaît clairement que les ligues régionales gèrent le sport au niveau des régions. Les associations urbaines et rurales, elles, le font à l'échelle des villes et sous - régions,et cela directement avec les clubs affiliés à la fédération, tandis que les ententes fonctionnent au niveau des corporations.

En dehors des stades et des salles de jeux ou de spectacles proprement dits, les rues elles-mêmes, quoique d'origine coloniale, ne sont pas à Kinshasa de simples voies de circulation ni des frontières d'îlots d'habitations, mais aussi, dans les quartiers africains, des endroits où épisodiquement on converse, où des jeunes jouent à toutes sortes de jeux.Parfois,la rue est entièrement rendue aux loisirs, la circulation y étant interdite, lorsque des associations de quartier l'obtiennent de la municipalité. La rue perd un moment sa fonction habituelle de voie de circulation pour devenir lieu scénique de fortune ou terrain de jeu selon les circonstances et les besoins de l'heure.Des associations sportives,passons maintenant aux associations récréatives ainsi qu'aux associations "d'élé - gance".

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

1.1.2.Les associations récréatives et les associations d'élégance".

Les grands animateurs, au début des années soixante, en étaient les jeunes qui organisaient régulièrement le dimanche et quelquefois en semaine dans les bars-dancings des"boums"et des "surboums",quelquefois aussi des concours de danse entre plusieurs associations avec entrée payante pour non-membres. Dans certains quartiers, on se devait d'introduire une demande d'autorisation verbalement ou par écrit aux autorités communales qui la délivraient contre paiement d'une caution (200 F à Ndjili, par exemple, berceau des "boumistes")avant d'organiser "un spectacle, bal, compétition, mata-

nga, etc".-formule qui se généralisa rapidement parce que destinée à renflouer les caisses municipales et par ricochet le trésor public.

Comme auparavant les sociétés dont elles présentaient sur plusieurs aspects une image réduite, les " moziki " des femmes groupaient généralement une classe d'âge (cinq ans de différence entre la plus jeune et la plus âgée était un maximum);les associations récréatives de jeunes avaient gardé le même principe. A'Kinshasa, il existait plusieurs dizaines de "Clubs d'élégance", tous ou presque tous masculins. C'étaient maintenant les jeunes gens au-dessous de vingt-cinq ans qui se pavanaient en faisant la roue dans des costumes bien coupés à la dernière mode de Paris;les jeunes gens qui organisaient des concours et des exhibitions de jazz devant un public enthousiaste de jeunes hommes et de jeunes femmes. Univers, Vénus, Cascade, Mai Masanga te (L'eau n'est pas de la bière), Bamba Nationale, La Borne, Oiseau Vert, Surfs Suprémes, Maygul,Super Charmeurs, autant de clubs d'élégance qui ont fait couler beaucoup d'encre et de salive.

A'côté d'eux, on dénombrait environ une cinquantaine d'autres associations récréatives masculines aux noms on ne peut plus fantaisistes-L'Argent Nous Embête, La Barbe, L'Alliance des Vantards, etc .-composées d'écoliers, de jeunes garçons qui travaillaient et de quelques sans-emploi,dont le seul but était d'organiser des"boums"dans les buvettes en compagnie de jeunes filles de moins de vingt ans. Ces"boums"pendant lesquels on dansait, on buvait et on se livrait à toutes sortes d'excès, avaient lieu durant le jour afin d'éviter des arrestations par la Brigade de Protection de l'Enfance qui, à tort d'ailleurs,n'opérait que la nuit en matière de bars. Que nous sachions, c'est pendant la journée, mieux en matinée, qu'on assistait à des spectacles les plus obscènes qu'il pût exister. En marge de ce qui est susdit, tous les orchestres de l'époque disposaient des "Supporters"féminins qui leur étaient attachés en qualité de"filles du protocole"ou"filles d'honneur".

Venons-en maintenant aux associations à caractère éminemment culturel.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

1.1.3.Les associations théâtrales,culturelles et folkloriques.

De par son intitulé,le présent sous-point suggère implicitement les arts. Ceux-ci sont constitués d'objets, ou mieux,de créations humaines où se manifeste un souci de la forme. Les arts, dans le contexte où nous les comprenons, sont considérés comme un aspect de la culture; elle-même considérée comme un héritage social, c'est-à-dire, comme dit dans le chapitre Ier, section 2,§1 supra,un ensemble d'éléments hérités par les individus en tant que membres d'une société, d'une collectivité.Les arts peuvent ainsi être placés parmi les représentations collectives qui sont constituées par l'ensemble de croyances, d'images, de symboles partagés entre les différents groupes sociaux. Marc BANGU le dit mieux que nous :

> "L'art négro-africain est le reflet, le miroir des besoins,des aspirations de la collectivité.L'artiste est un individu, pleinement intégré dans le monde social où il vit, dont il partage et traduit les craintes, les espérances, les symboles, le croyances et les mythes"(1).

En un mot, l'art est le témoignage d'une survie à l'indifférence des hommes. D'où le sens qu'on devrait leur donner lorsqu'ils transparaissent dans les associations dont question ici.

A'Kin-Malebo, les associations théâtrales donnaient périodiquement des spectacles qui avaient chacun leur public. Les pièces les plus représentées étaient le plus souvent d'auteurs français, mais il y en avait aussi d'auteurs congolais écrivant en français, en français mélangé de lingala("franc-lingala")ou en kikongo. La formule préférée était celle de plusieurs pièces en un ou deux actes pour les associations théâtrales; d'un spectacle où étaient entremêlés saynètes, récitations, numéros de danse et de chant pour les associations culturelles;de danses costumées accomagnées d'un orchestre congolais et de chansons ou récitatifs expliquant l'action

---

(1) Marc BANGU, "Sociétés et arts traditionnels négro-africains",in Dialogue et culture,n°11,Bruxelles,novembre 1969,pp.28-30.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

pour les associations folkloriques, cette explication pouvait d'ailleurs précéder la danse quand elle n'était pas chantée.

La plupart d'entre les associations culturelles étaient masculines, même quand le public qui assistait à leurs"manifestations",représentations théâtrales ou folkloriques, était surtout féminin.Cependant quelques unes étaient mixtes comme l'U.G.B.(Union of Girls and Boys- Association des Filles et de Garçons)qui interprétait avec perfection quelques pièces de Molière(1),comme le "Crana Succès de Yolo-Sud"dont le programme comportait des conférences et représentations théâtrales, ou comme les"clubs de jeunes"qui s'organisaient chaque année pendant les vacances à Lemba, comme certains groupes d'amateurs de folklore,par exemple l'Association des Danseurs Mongo, communément appelés "zebola", formée de femmes et des hommes de différentes communes de la capitale qui se réunissaient vers les années 1965-1967 pour offrir des représentations costumées de danses ancestrales sur les places publiques ou dans les salles de spectacles, comme enfin les deux associations théâtrales, l'U.THE.CO(Union Théâtrale congolaise)et l'A.A.A.(Association des Acteurs Africains).

D'avril à septembre 1965, par exemple, l'UTHECO a donné à la salle du Centre Culturel Français plusieurs représentations du "Clou de Napoléon"de L.CARON, du "Médecin Volant"de Molière, du"Commissaire est bon enfant"de COURTELINE(une pièce complètement "congolisée",c'est-à-dire intégralement adaptée aux conditions locales),de l'"Antigone"d'ANOUILH et de "L'homme qui a vendu son âme à Satan Moubella",une pièce africaine du R.P.ROMBAUT. D'ordinaire,l'A.A.A.se produisait à la salle des fêtes du Zoo, mais elle a fini par s'es - souffler, faute des moyens. Le THENACO(Théâtre National du Congo), pour sa part, a représenté"M.Point-Carré victime du tribalisme et de la corruption"qui était un four,un échec cuisant. Les Compagnons du Savoir ont eu plusieurs"manifestations"à la salle du Centre Culturel

---

(1) De son vrai nom Jean-Baptiste POQUELIN,auteur comique et auteur français(1622-1673),auteur de:les Précieuses ridicules,l'Ecole des femmes, Dom Juan,le Misanthrope,l'Avare,le Tartuffe,Monsieur de Pourceaugnac, le Bourgeois gentilhomme, les Fourberies de Scapin; les Femmes savantes, le Malade imaginaire.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

et pour les jeunes dans la salle des fêtes de l'école Saint-Georges de Kintambo.Ces"manifestations"comprenaient habituellement plusieurs skecthes, des danses folkloriques et de chansons. Mika mia Mbwa, une association culturelle bakongo, a représenté à la salle du méme Centre culturel"Kinkulu kia bambuta"(les us et coutumes laissés par les ancêtres), une pièce en kikongo qui a connu un franc succès. Enfin, M.Albert MONGITA, un homme des lettres bien connu, a fait jouer par sa célèbre troupe, la Lieufolaf, son drame congolais "Ngombe", un véritable chef-d'oeuvre selon les analyses des journaux locaux de l'époque.

Face à ces différentes représentations, on enregistre deux types de comportements dans le chef du public. Il y en a qui croient encore en la portée magique ou religieuse des rites utilisés dans la fête, la cérémonie, le spectacle traditionnels. Ils dansent, ils chantent, ils applaudissent, y vont de leur âme et de leurs corps. Ils sont à la fois acteurs et spectateurs. Ce qui vient d'être dit prédomine au sein des catégories basses des professions urbaines, chez les traditionnalistes. Les autres ne viennent plus à ces spetacles que comme spectacteurs. La passivité a déjà remplacé le dynamisme chez la plupart. Il y a de plus en plus théâtralisation à la manière occidentale :un groupe isolé des autres vit, devant ceux-ci-pour de l'argent-,souvent sur une scène mise en évidence et inaccessible aux non acteurs, une vie d'emprunt. C'est du folklore, dit-on. La connotation est claire. On veut dire par là que nous sommes dans une nouvelle société et que ce que nous jouons appartient à une autre, qui meurt. Qu'à cela ne tienne,aux yeux du public pour lequel seul le spectacle comptait-et non la critique(une analyse profonde du jeu des interprètes), encore moins la gestion des recettes réa - lisées-,c'était une véritable récréation si pas un vrai régal.

Outre le Centre Culturel Français et la salle du Zoo, la salle Cultrana (Cultures et Traditions Négro-Africaines)aura été pour beaucoup dans l'éclosion et la promotion de ces différentes activités culturelles.Ce catalyseur du patrimoine culturel congolais donnera sa véritable mesure, si pas sa plénitude, avec la création le 1er décembre 1967 du Conservatoire National de Musique et d'Art Dramatique jadis situé juste à côté.Intégré à l'Université Nationale

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

du Zaïre en 1971, il deviendra Institut National des Arts(I.N.A.)en 1973. Au niveau secondaire, l'I.N.A. dispense un enseignement de cycle long d'Humanités Artistiques. Au niveau supérieur(trois années de graduat), l'I.N.A. demeure la seule école du pays qui, au niveau universitaire, dispense l'enseignement du théâtre, de la musique et de l'animation culturelle. Il comprend,en effet, trois (sections) d'enseignement: la section Musique (composition, interprétation, musicologie);la section Art Dramatique(interprétation dramatique, réalisation scénique)et la section Animation culturelle.L'objectif de cette section d'Animation culturelle est de faciliter la diffusion des oeuvres d'art auprès du public et surtout des couches de populations qui ont le plus difficilement accès aux biens culturels.Cet objectif devrait être le mieux atteint, pense-t-on,par l'organisation d'activités culturelles et de loisirs, tâche à laquelle sont formés des gradués"animateurs culturels",surtout lorsqu'on ressent le besoin de resituer les techniques universelles d'interprétation, de mise en scène, d'éclairage,etc.dans l'environnement spécifique.

C'est pour cette raison fondamentale que cette école est secondée par un centre de recherche, le Centre d'Etudes et de Diffusion des Arts(CEDAR en sigle)qui, utilisant les diplômes ayant fait leurs preuves dans ces techniques, recherche l'intégration de ces dernières dans les formes particulières du patrimoine culturel traditionnel: littérature orale, rites, palabre, danse; masques, costumes, accessoires des chefs coutumiers; mouvement quotidien et rituel, voix et diction quotidiennes et rituelles en vue de la création d'une gestuelle congolaise et d'une diction des principales langues congolaises. Comme on le voit, le poète africain dispose de ressources infinies. Il n'a qu'à puiser à la source populaire pour reprendre possession du trésor indivisible de ses contes, de ses proverbes, de ses légendes, des épopées de ses griots, des chants de ses guerriers, des dithyrambes de ses amazones, des danses de ses princesses, des gestes élégants de ses princes, de l'éloquence de ses héros, de la clairvoyance de ses prophètes et de l'humour de son peuple. Pour leur part, les chercheurs diplômés en musique ayant maîtrisé le maniement d'un instrument de type occidental(piano, violon, etc.), mettent à contribution toute leur ingéniosité pour

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

réussir, par le biais de l'Orchestre Expérimental, la symbiose entre les sous-produits par ces instruments et le répertoire traditionnel.

En ce qui concerne le Théâtre Expérimental dudit centre, on peut retenir deux spectacles originaux:"La Palabre ou Soirée de Proverbes",présentée notamment à l'atelier colloque organisé par l'UNESCO et l'Institut International de Théâtre à Lagos(Nigéria)en 1978, est l'aboutissement des travaux de recherche du Professeur BAKOMBA Kalik Diong(1)sur la Palabre tandis que"Tsira"présenté à Kinshasa à l'occasion du Colloque de l'UNESCO sur la préservation et la promotion des Arts du spectacle et de la musique(1978)ainsi que lors de la tenue à Kinshasa en 1979 du Congrès International des Africanistes, exprime les préoccupations du Professeur YOKA Lye Mudaba(2), son auteur, pour les aspects spectaculaires de la fête africaine.

C'est, sans doute, cette prise de conscience qui avait amené le législateur congolais de la Deuxième République à mettre sur pied des organismes spécialisés en matière de culture et arts, à savoir les services spécialisés et les associations. Les premiers cités étaient au nombre de cinq:le Théâtre National Mobutu Sese Seko (T.N.M.S.S.en sigle),les Editions Lokole,la SONECA(Société Nationale des Editeurs, Compositeurs et Auteurs), l'Institut des Musées Nationaux du Zaïre(I.N.M.Z.)et les Archives Nationales.

a) Le Théâtre National a été créé par les ordonnances n°78/300 et 78/301 du 6 Juillet 1978. Il avait la mission d'assurer la création et la diffusion des spectacles en République du Zaïre, de promouvoir la promotion artistique et culturelle par le théâtre, le ballet et la musique. Son répertoire se présente comme suit :

1°) Le Théâtre National proprement dit:"Pas de feu pour les antilopes" (1969)," Spectacle et Lumière "(1970)," Parmi les étoiles"(1971),"Allo Mangembo Keba"(1974),"La Bataille de Kamanyola" (1975),"La Fille du forgeron"(1977)(1),"La Secrétaire Particulière"

---

(1) Son domaine de recherche est la Palabre et ses aspects théâtraux.

(2) Il s'occupe principalement de la Fête Africaine.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

(1978),"Ngembo"(1979),"On joue la comédie"(1980),"Anti-Sorcier et la Science"(1983),"Les mauvais gendarmes"(1984),"Une tempête"(1985),"Le gendarme"(1985),"Ngombe"(1987),etc.

A'cela s'ajoute"Muzang"(2),une cérémonie rituelle de la tribu Kanyok du Kasaï Oriental transformée en un merveilleux spectacle visuel par la magie des techniques modernes de la mise en scène par KONZY wa Tudu. Mais on ne pourra passer sous silence le Mwondo Théâtre qui, créé en 1967 dans une école secondaire de Cibambo au Katanga, a intégré la Compagnie du Théâtre National,qu'il représente dans sa province depuis 1975. Au nombre de ses spectacles, on peut citer"Tafisula","Epompelele","Uzazi Bora","Mukanda",etc.à travers lesquels la troupe fait revivre contes, épopées et légendes puisés dans le Katanga profond. L'accueil enthousiaste avec lequel sont habituellement reçues les prestations du Mwondo Théâtre, en campagne comme en ville, atteste à quel point le public, quoique composite,se retrouve dans cette nouvelle forme dans laquelle sa culture lui est rendue, métamorphosée et enrichie. Le Théâtre National connut un tel succès qu'il effectua plusieurs tournées à travers le monde.

2°) Le Ballet National du Zaïre, dont le répertoire se présentait de la manière suivante: "Lianja" (1975), "Lokole" (1978), "Nkenge"(1980), "Elima-Ngando"(1983), "Rythmes et danses"(1984), etc. tandis que l'Ensemble de musique traditionnelle jusque-là ne fonctionnait encore que comme un ensemble d'accompagnement du Ballet National. Ce ballet conçoit ses spectacles autour d'une histoire puisée dans le patrimoine traditionnel comme le sont, par exemple,"Lianja",tiré de l'épopée Lianja de la tribu Mongo(Equateur)

---

(1) Cf.NGENZHI L.,<u>La fille du forgeron</u>, Editions Bobiso,Kinshasa, 1974;MIKANZA M.K.Mobyem,"Les nouvelles perspectives des arts scéniques africains:le cas du Zaïre",in <u>Zaïre-Afrique</u>,n°168, CEPAS,Kinshasa,octobre 1982, pp.487-493.De son vivant,ce dernier auteur s'intéressait à la force dramatique du masque.C'est celui qui a pu mettre en scène la pièce dont question ici,illustrant ainsi l'apport des techniques traditionnelles comme le masque, les danses et les chants.

(2) MWAMB'a Musas M.,<u>Muzang</u>, Editions Ngongi, Kinshasa, 1977.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

et "Nkenge",créé à partir d'un conte populaire des Bakongo (Bas-Congo).

3°) La Troupe des Spectacles Populaires Sambole,dont on retiendra "Mbuta Luvumbu"(1978),"Talo ekita"(1978),"Mokonzi"(1979), "Lowandjo"1980-1983),etc.L'orginalité de cette troupe se trouve dans la conception même de ladite troupe destinée à se produire hors des salles de spectacles mais plutôt dans les lieux publics. Face à tous les curieux,passants et badauds dont regorgent nos places publiques, la Troupe Sambole dresse ses tréteaux et orchestre pour une véritable fête populaire en présentant un spectacle varié fait de danses, de numéros de prestidigitation, de saynètes inspirées des problèmes d'actualité. Cette troupe est partout assurée d'un succès réellement "populaire".

En marge de ce qui est susdit, les critiques d'art africains pensent de plus en plus(et particulièrement les anglopho - nes),qu'en même temps que nous relativisons le concept de théâtre africain,nous devrions,au stade des indices actuels, chercher les survivances de ce théâtre dans les nombreuses expressions chorégraphiques populaires qui persistent sous forme d'opéras-ballets(1). Cette observation d'un connaisseur mérite certes une attention particulière de la part des chercheurs dont les préoccupations, principales ou secondaires peu importe, gravitent autour de la culture en général et de la culture africaine en particulier.

Cependant, cette manière de voir les choses réduit les chances d'un théâtre africain qui tente de percer actuellement sous les formes"savantes"d'une littérature reproduite sur le modèle des canons gréco-romains. En voici les preuves:primo, le succès des "ballets traditionnels"(comme Lianja ou Nkenge du Théâtre National); secundo, celui du théâtre radio-télévisé(groupe Maboke ou groupe Salongo)et des"concert parties"(du genre du groupe Minzoto avec l'opérette Takinga)à Kinshasa. A' y voir de près, on se rend finalement compte que les chances d'une littérature dramatique,même impec-

---

(1)YOKA Lye Mudaba,"L'impact de l'art traditionnel et populaire...", a.c., p.49.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

cable,parce que liées à l'existence de catégories sociales élitaires et privilégiées, à tout le moins celles instruites de la ville, sont compromises-elles s'effriteraient déjà- du fait justement que cette littérature(d'expression française d'ailleurs)n'est pas l'émanation et la cristallisation des inspirations de base.

Au regard des faits, l'on peut affirmer, sans contrainte d'être contredit, que ce qui distingue le spectacle et les spectateurs des arènes des places publiques de ceux des scènes de salles modernes, c'est la séparation du spectateur de l'acteur:

> "Dans les salles modernes, il y a, fût-ce imaginairement,un no-man's-land entre la scène,surélevée ou en contrebas,et les sièges des spectateurs.Dans le spectacle traditionnel,ce n'est pas la représentation de la vie qui intéresse d'abord, c'est la vie même, la participation au mouvement,une dynamique en contagion Dans les salles modernes,c'est l'attention,le silence et la tranquillité qui,en cours de l'action,sont la marque de la distinction. C'est l'avènement d'une société de classes et de différences. Un acteur précis, souvent professionnel, joue une création d'un individu tout aussi spécialisé, devant la masse d'un public regardeur et écouteur,debout ou assis passivement sur un gradin,dans un fauteuil.Le Négro-Africain de cette sorte, qui résiste à la tentation de danser et de chanter dans un spectacle fait pour lui, a déjà un pied-ou les deux-hors de sa culture traditionnelle"(1).

Mais trêve de pessimisme et de défaitisme.Le théâtre africain existe bel et bien.C'est le principal. D'ailleurs,il a toujours existé,à en croire Félix MORISSEAU-LEROY qui révèle ce qui suit :

> "Le théâtre africain a évolué dans le cadre familial étendu à toute la communauté suivant le type même de la société africaine et,génération après génération,

---

(1) NIZURUGERO Rugagi,"La tradition dans la fête urbaine",a.c., p.376.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

> les hommes, les femmes, les enfants ont participé aux réunions familiales, aux fêtes de coutume, aux festivals dont les préparatifs, le déroulement, le proto - cole, les détails techniques présentent toutes les caractéristiques de la mise en scène et de la régie élaborées. Les historiens du théâtre nous assurent même que le théâtre africain a existé sous cette forme avant le théâtre européen et c'est d'Egypte qu'il est passé en Grèce pour devenir ce qu'il y est devenu"(1).

A'la suite de MORISSEAU-LEROY, nous dirions que notre théâtre n'a pas pris la forme du théâtre européen. Il n'est pas nécessaire qu'il prenne aujourd'hui la forme du théâtre européen au moment même où ce dernier cherche en vain à se débarrasser de trois siècles de poncifs bourgeois. Ce qui frappe,c'est,en cette remarquable fin de siècle, l'outremidance de ceux qui veulent refuser toute initiative à l'Afrique indépendante et qui préconisent sous menace d'excommunication une curieuse philosophie de l'universel et qui prédisent par contre l'échec inévitable du théâtre national africain pourtant tréteau de l'actualité où se joue le drame du développement et de la grande prise de conscience des nouvelles générations.

b) Après le Théâtre National, viennent les éditions Lokole créées par l'ordonnance présidentielle n°78/299 du 6 Juillet 1978. Elles ont la mission de promouvoir l'essor littéraire en République du Congo,d'assurer la publication,la diffusion et la commercialisation des oeuvres des écrivains congolais(toutefois,les oeuvres des écrivains étrangers développant des sujets particuliers au Congo ou des sujets généraux susceptibles d'enrichir la culture congolaise peuvent bénéficier de ses services)et d'éditer une revue culturelle.

---

(1) Félix MORISSEAU-LEROY,"Le rôle du théâtre dans le développement" in Dialogue et culture, n°11, Bruxelles, novembre 1969, p.31.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

c) Créée le 6 décembre 1969, par Ordonnance-Loi n°69-064, la SONECA est, par ses statuts,une coopération dont le rôle est d'assurer la protection des oeuvres de l'esprit dans le domaine littéraire, scientifique et artistique, et cela quels qu'en soient la valeur, la destination, le mode ou la forme d'expression. Ses recettes proviennent principalement des souscriptions des sociétaires, de la vente des documents, de la subvention de l'Etat et de la perception de divers droits auprès des utilisateurs selon qu'il s'agisse des droits de reproduction mécanique provenant de la fixation de l'oeuvre sur un support matériel, droits perçus à la source au moment où l'éditeur passe commande auprès de l'usine de pressage des disques ou des cassettes ou de droits d'exécution publique. Le taux de perception est de 8% du prix de vente détail du disque, de la cassette ou du livre(1).

Au cours des années 1970 et 1971, deux ordonnances voient le jour: la première, n°70-089 du 11 mars 1970, porte la création de l'Institut des Musées Nationaux; la seconde, n°71-016, est relative à la protection des biens culturels.Le but principal assigné à cette institution est de rassembler et conserver les témoignages des diverses cultures congolaises, les étudier et en faire profiter au public.L'ordonnance n°70-321 du 30 novembre 1970 établit la liste des musées en provinces. Toutes ces dispositions légales se complètent par des arrangements particuliers entre le gouvernement congolais et le gouvernement belge(à travers lui le Musée Royal de l'Afrique Centrale à Tervuren, en Belgique), mettant des experts à la disposition des cadres congolais appelés à continuer l'exécution des tâches qui sont celles de l'Institut du Congo.

Jusque vers les années 1977, la Bibliothèque et les Archives travaillent de concert. Au terme du séminaire sur les archives à Lubumbashi, les résolutions sont prises dans le sens de la décentralisation; leur gestion s'en trouvera donc séparée.La loi n°78-013 du 11 juillet 1978 institue le régime général des Archives du Congo.D'où les Archives Nationales avec une administration à part,mais sous la tutelle du Ministère(ex-Département) de la Culture

---

(1) TSAMBU-Bulu, o.c., pp.68-82.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

et des Arts(comme service spécialisé).La Bibliothèque Nationale existe en vertu de l'ordonnance n°80-108 relative à l'organisation de certains services administratifs du gouvernement(Conseil Exécutif sous la IIème République). Après les réformes administratives introduites par l'ordonnance n°82-027 du 19 mars 1982, la Direction des Bibliothèques et Documentation est maintenue comme partie intégrante du Ministère dont il est question ici.

Quant aux autres domaines et selon les données chiffrées de 1984,le Congo comptait déjà au moins 974 musiciens,386 orchestres 188 salles de cinéma, 150 chorales, 370 sculpteurs,304 littérateurs, 46 céramistes, 23 batteurs de cuivre, 83 tailleurs de malachites reconnus par la direction de l'action culturelle du Ministère de la Culture et Arts(1).Dans l'informel,il faudrait peut-être arrondir les angles, car ces chiffres sont à prendre avec des pincettes.

Après les services spécialisés, en matière de culture et arts,viennent les associations.Supports de l'action du Ministère, elles sont des organes qui contribuent,à des degrés divers, à la réalisation des objectifs assignés audit Ministère.A' l'époque, il s'agissait principalement de l'U.NA.FO.ZA. (Union Nationale des Folklores du Zaïre),l'A.NA.Z.A.P.(Association Nationale des Artistes en Arts Plastiques),l'U.E.ZA.(Unioin des Ecrivains Zaïrois),l'U.A.ZA. (Union des Artisans Zaïrois), l'U.MU.ZA. (Union des Musiciens Zaïrois), l'A.ZA.B.DO.M. (Association Zaïroise des Archistes, Bibliothécaires, Domentalistes et Muséologues),l'A.PHI.ZA.(Agence Philatélique du Zaïre),l'A.N.E.C.ZA.(Association Nationale des Exploitants de Cinémas au Zaïre), l'A.I.C.A.(Association Internationale des Critiques d'Arts, Section Zaïre),la F.F.NA.T.(Fédération Nationale du Théâtre), la F.N.M.C.Z.(Fédération Nationale des Modélistes et Couturiers Zaïrois), l'O.ZA.CI. (Organisation Zaïroise des Cinéastes), l'A.NA.PHO (Association Nationale des Photographes professionnels), l'A.N.G. (Association Nationale des Guérisseurs).

---

(1) Panorama des 20 ans..., o.c., p.480.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Outre ces associations culturelles, quelques institutions de formation artistique méritent également d'être mentionnées. L'on citera à titre d'exemple l'A.B.A.(Académie des Beaux Arts),l'I.S.A.M (Institut Supérieur des Arts et Métiers)et naturellement l'I.N.A. Dans le même ordre d'idées,on ne pourra passer sous silence la création des quatre prix nationaux ci-après: Prix Bolamba pour la littérature, Prix Mongita pour les arts plastiques, Prix Grand Kallé pour la musique et Prix Kalend pour les arts scéniques.

Si les ethnies font étalage de leur art traditionnel,c'est qu'elles tiennent à accuser leur présence et à exhiber leur vigueur. Les mainifestations folkloriques servent également à défendre et à montrer les forces vives de l'ethnie à Kinshasa. D'où la nécessité de la présence effective des membres au niveau de leurs associations "d'originaires"respectives.C'est aussi l'occasion pour les prestiges anciens de se réexposer et d'affirmer leur présence.Le symbolisme du costume joue pleinement son rôle ici. Les grands notables, les chefs politiques modernes aiment aussi à y entendre leur prestige, leur gloire évalués et bruyamment :

> "C'est dans ces occasions que les chefs du parti politique, les hiérarchies administratives viennent s'exposer en place d'honneur. Ou bien,ils provoquent eux-mêmes ces occasions. Un meeting, après des danses frénétiques et des tam-tams appuyés, s'adresse davantage aux régions des affectivités remontées par l'effervescence collective qu'à la raison froide. A' défaut de manifestation des puissances-la désacrali - sation ne le permet plus,-il y a manifestation des puissants.A' défaut de grive,il vaut mieux le merle que rien du tout. Et bien des assistants ont encore très soif du divin éprouvé"(1).

Last but not least, la tradition est la nourriture ludique et libératoire des catégories basses non scolarisées et souvent non fortunées. Ils chantent et dansent leurs espoirs, leurs peines,leurs amours, leurs moments importants au son du tam-tam.Mais qu'en est-il

---

(1)NIZURUGERO Rugagi,"La tradition dans la fête urbaine",a.c.,p.378.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

des activités de loisir telles qu'elles se vivent dans les associations d'épargne.

1.2. Dans le cadre des associations d'épargne(d'entraide et d'intérêt) à dominante ludique.

Ici, nous avons ciblé principalement les mutuelles, les "moziki"et les "likelemba"dans leur dynamique respectives.

1.2.1. La dynamique des mutuelles.

Comme dit supra(chapitre IV, section 2,§8,point 8.2.,sous-point 8.2.3.),les"bandoi"ou associations d'homonymes étaient complètement démodées.En revanche,les associations d'originaires et les "likelemba"connaissaient encore une grande vogue. Ce qui peut se comprendre aisément dans la mesure où au groupe villageois et au lignage, la ville substitue la famille restreinte;au travail collectif,elle oppose l'individualisme et la spécialisation du travailleur salarié;à la place du terroir connu et familier,elle impose un monde immense, mal perçu, apparemment informe, hostile parfois.

L'appartenance à une association à caractère tribalo - ethnico-provincial démobilise dans une certaine mesure les petits employés et les fonctionnaires subalternes, en leur offrant une sécurité qui leur est interdite par les rudes conditions de travail au sein des entreprises dominées par le capital étranger,les commu - nautés d'entraide assurent le rôle de soupape de sécurité. Elles constituent un véritable élément stabilisateur. Dans cette perspec - tive, le"syndicat des pauvres"qui se forme dans les groupes d'entraide en marge des organisations syndicales artificielles constitue,au sein du sous-prolétariat africain,un véritable obstacle à une conscience de classes claire et nette(1).C'est ainsi que certains sociologues africanistes parlent de la conscience de classes segmentée,c'est-à-dire laminée et récupérée par la pesanteur idéologico-culturelle.La classe en tant que concept ne peut vraiment s'appliquer à l'Afrique où la structure de classe"primitive" n'était

---

(1) Voir J.-M.GIBBAL,o.c.,pp.364-377.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

pas édifiée sur des relations différentes des moyens de production. Autrement dit,à la différence de l'élite dans les pays capitalistes, celle de l'Afrique ne disposait pas de moyens de production, généralement propriété des monopoles extérieurs.Bernard MAGUBANE explicite en disant :

> "La structure de classe de l'Afrique post-coloniale n'était pas seulement une question de division traditionnelle en bourgeoisie, prolétariat et paysannerie mais aussi une question de relations entre ces classes, qui étaient héritières de l'Etat colonial,et de l'impérialisme(...).Le lien entre ces classes dans les anciennes colonies qui profitaient de l'impéria - lisme et celles qui en souffraient ne correspondait pas aux divisions traditionnelles"(1).

Chacun des trois groupes-la classe administrative et instruite, le prolétariat,peut-être plus communément appelé les salariés et la paysannerie-a des intérêts qui manifestement sont différents et peuvent se heurter à ceux des autres groupes. Néanmoins, à l'intérieur de ces groupes,des intérêts économiques et politiques différents sont formulés sur la base du genre(masculin et féminin). Ainsi, alors que l'ethnicité continue à être un facteur identitaire important pour les nations africaines,il faut distinguer à l'intérieur des groupes ethniques entre la classe, le genre et la religion.

Souvent,la manipulation ou l'appel à une identité ethnique occulte les intérêts matériels ou le rôle prédominant de ceux qui pourraient en tirer profit :

> "Il y a une différence réelle entre l'homme qui, au nom de sa tribu, s'efforce de garder son intégrité et son autonomie traditionnelles, et l'homme qui invoque l'idéologie tribale pour garder une position d'auto -

---

(1) Bernard MAGUBANE," The Evolution of the Class Structure in Africa",in Political Economy of Contemporary Africa.Peter Gutkind and Immanuel Wallerstein(eds),Beverly Hills, Sage, 1985, pp.169-197.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

rité, non dans le territoire tribal, mais dans la capitale moderne, et dont le but final est de miner et d'exploiter les prétendus membres de la tribu"(1).

La réussite de tels appels n'est pas une preuve objective de l'existence du"tribalisme",mais plutôt la marque d'une fausse conscience de la part de prétendus membres de la tribu(hommes et femmes), qui souscrivent à une idéologie qui est en contradiction avec leur base matérielle et par conséquent répondent sans le savoir à l'invitation pour leur auto-exploitation. Loin d'être orienté vers le bien d'un groupe ethnique particulier,de tels appels et manipulations de la susceptibilité ethnique ou"tribale"ont plutôt pour fonction de cacher les intérêts matériels de ceux qui les utilisent pour accéder au pouvoir.Cette conscience tribale qui continue à jouer dans les groupements à caractère ethnique qui se reconstituent en ville, dans les quartiers misérables plus qu'ailleurs, apparaît, en définitive, comme un instrument précieux pour les régimes qui s'ingénient à masquer les nouvelles formes de colonisation(2).

De nos jours, cependant,ces groupements"éclatent"en ville formant des sous-groupes urbains.Les liens avec le village d'origine se relâchent et, par la suite, les objectifs se transforment.Cela se comprend aisément puisqu'on y distribuait les cartes comme au village(les associations d'originaires ou de ressortissants sont généralement dirigés par des patriarches et non par des gens instruits). Mais ce n'est pas à coup de proverbes qu'on va assumer avec efficacité la promotion individuelle et collective des citadins. Décidément, la loi de la séniorité gérontocratique n'est plus qu'une pâle survivance en face de l'irrésistible montée des jeunes. Ici,MUDIMBE V.Y. prend position en écrivant :

"La solidarité à faire crever n'est pas celle qui(...) est conséquente de liens librement établis, mais(...) celle qui veut qu'en Afrique, d'un village à l'autre, des centres urbains à l'arrière-pays, une parfaite

---

(1) Archive MAFEJE,"The Ideology of Tribalism",in Journal of Modern African Studies, 1971, pp.136-140.

(2) J.-M. ELA, o.c., pp.124-125.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

résonnance de voix couvre des obligations inhumaines entre individus(...).La solidarité africaine est un mythe absurde"(1).

Les identités ethniques africaines devraient être examinées et analysées dans le contexte des changements économiques et socio-politiques actuels. Souvent, les mesures structurelles,organisationnelles et autres suggérées devraient aborder les problèmes au niveau économique. Assurément, à côté des distinctions inter-ethniques,d'importantes distinctions entre classes ont surgi. Le conflit des classes peut être lié au conflit ethnique mais devrait en fait être considéré en opposition à lui.Tel est le point de vue de **Shelley DRAYTON** sur la question tribale en Afrique(2).

On n'en arrive ainsi à la dynamique telle qu'elle s'opère dans d'autres formes de solidarité qui se tissent dans le cadre des loisirs, à savoir le"moziki"et le "likelemba".

1.2.2. Les sociétés et les"moziki".

Par définition, un "moziki"est une association regroupant" des femmes sorties d'une même école ou ayant une même profession. Certaines rassemblent simplement des femmes d'un même quartier ou qui s'entendent bien"(3).Actuellement à Kinshasa, le"moziki"regroupe tantôt les femmes uniquement, tantôt les hommes eux-mêmes,tantôt les deux sexes. Mais à l'origine,c'était une affaire des femmes exclusivement.Emprunté au kisonge,langue parlée dans le District de Kabinda dans le Kasaï Oriental,le terme"moziki"fut introduit à Léopoldville

---

(1) MUDIMBE Vumbi Yoka, Réflexions sur la vie quotidienne,Editions du Mont Noir,Série Essais,Lubumbashi-Kinshasa,1974,p.70.

(2) Shelley DRAYTON,"La démystification du tribalisme:politique et conflits identitaires en Afrique moderne",in Bulletin du C.O.D.E.S.R.I.A.,n°1,Dakar,1995,pp.9-15.

(3) Michèle O'DEYE,o.c.,p.75.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

vers les années quarante(1). Dans leur terroir d'origine,les Basonge pratiquent le"moziki"dans le respect absolu des normes régissant la solidarité et l'entraide légendaires des Africains.L'assistance est réputée bénévole en des périodes cruciales de la vie en vue d'apporter un réconfort moral à l'amie en difficulté.C'était le seul leitmotiv. Il n'y avait donc, de la part des"mamans-moziki"songye, aucune quête de profit matériel immédiat. Chacune d'elles nourris - saient l'espoir légitime de réciprocité de la même sollicitude de la part des autres membres en cas d'adversité. Ce qui entretenait une espèce de quiétude morale et l'assurance sociale dans le chef de toute"maman-moziki"songye.C'était le seul salarié pour ces femmes.

Les jeunes, qui avaient l'habitude de se retrouver en groupes, s'en inspireront pour matérialiser leur idéal de rester sempiternellement ensemble. D'où l'usage du terme"moziki"dans leur langage. Cependant ces"moziki"de la décennie cinquante n'étaient guère des associations. Le mot signifiait alors quelque chose de plus pur comme"chérie"ou"favorite",l'"élue"ou la"préférée".Dès lors, ne pouvaient s'appeler mutuellement"moziki"qu'un garçon et une fille qui éprouvaient des sentiments nobles l'un pour l'autre.Et les femmes qui s'aimaient beaucoup à cette époque s'appelaient"mbanda", non dans le sens actuel de"rivales",mais plutôt dans le sens anthropologique originel de"co-épouses",c'est-à-dire deux ou plusieurs personnes condamnées à s'aimer et à se compléter comme les doigts de la main.

L'on se rappellera que ces"moziki"étaient le reflet d'une alliance plus solide qu'une simple amitié.Ainsi donc, la fille ou le garçon se sentait presque propriété de son allié(e).En conséquence, l'un avait un droit de regard sur la conduite de l'autre à la manière de véritables fiancés ou conjoints.Quiconque osait détourner à son compte les faveurs d'une fille"moziki"de son alter ego devrait s'attendre à une rixe, c'est-à-dire à une agression. C'est dans ce

---

(1) MWENI Katamba,Mozikiterrain de rapprochement idéologique des femmes à Kinshasa,mémoire de licence en Sociologie,Faculté des Sciences Sociales,Administratives et Politiques,UNILU, Lubumbashi, 1983, p.38 sq.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

sens que l'artiste-musicien KOFFI Olomidé qualifie Myriam Immortelle "moziki ya Santu Maria"(amie intime à la Sainte Vierge Marie:vierge et pure comme elle).

La décennie soixante(1960-1969)fut ni plus ni moins une étape décisive. Le pays ayant accédé à la souveraineté nationale et internationale, une vague d'exode rural vers la capitale, comme dit supra, intensifia la nécessité de se serrer les coudes pour faire face aux multiples problèmes que posait la situation nouvelle. Pour les familles d'enseignants de Léopoldville, par exemple, pratiquer un commerce fut une autre façon que la lutte de parer à la dégrada - tion de la situation économique et aux aléas des salaires(2). Hormis les activités commerciales illicites-trafic du diamant pour les moniteurs baluba originaires des régions diamantifères et trafic des marchandises entre Léopoldville et Brazzaville-et les ateliers ou activités artisanales(une petite boulangerie,une petite savonnerie, une menuiserie,etc.),les enseignants disposaient des boutiques pour la vente des denrées de consommation courante:margarine,boîtes de conserve,lait,riz,etc.et éventuellement la boisson.

Souvent, la gestion du magasin était confiée soit à la femme du moniteur, qui était aidée dans sa tâche par un parent plus jeune auquel incombait la tâche d'aller faire les achats et de porter les fardeaux,soit à un frère cadet. L'on notera que ces femmes avaient une aversion pour les travaux de champ dans le sens d'en commercialiser le produit, manque d'engouement dû au statut social assez particulier de leurs maris(à l'époque, l'enseignant était un monsieur!)et au peu de considération qu'ils procuraient dans ce milieu:une vendeuse de produits de champ était souvent comparée à une villageoise. Néanmoins,elles cultivaient un jardin pour la consommation familiale. Comme autres activités, elles revendaient du bois, du manioc, de l'huile de palme, des beignets, des galettes, des allumettes, etc. Et c'est grâce à ces différentes

---

(1) Pierre CAPRASSE et Guy BERNARD,"Les conditions de vie des familles d'enseignants à Léopoldville",in Cahiers Economiques et Sociaux,n°4,Vol.III,Léopoldville, décembre 1965.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

activités,bien souvent marginales,que l'épouse essayait le plus souvent de pallier l'insuffisance des sommes que le mari lui remettait mensuellement.

Comme on le voit, au souci de la sécurité morale et sociale des mamans"moziki"devait s'ajouter celui de l'équilibre économico-financier de chaque membre.Désormais,une simple présence physique aux côtés d'une amie en difficulté ne suffit pas souvent sans recours financier conséquent. Il faut donc insérer dans le règlement d'ordre intérieur une série de cas nécessitant une inter - vention financière, au prorata de l'événement survenu.

Mais un fait mérite bien d'être relevé dans ce point consacré aux"moziki".C'est le rôle joué par les sociétés d'élégance ayant fait l'objet du sous-point 1.1.2.supra dans la promotion sociale de la femme congolaise. Il n'est pas à minimiser car quand bien même les membres ont pactisé avec le gaspillage, même si elles n'ont organisé que des fêtes ou leur conduite n'a pas toujours été irréprochable, elles l'ont fait elles-mêmes sans être dirigées, pour une fois, par des hommes ou téléguidées par des Européens.Dans ces fêtes, où elles rencontraient des hommes sur un même pied d'égalité, elles se sont accoutumées avec leur parler, elles ont appris à leur résister.Elles se sont exercées aux belles manières, elles se sont policées au contact d'étrangères pour avoir eu la chance de voyager et d'avoir des fréquentations qui leur étaient refusées. Même dans les affaires, elles se sont bien débrouillées; plusieurs d'entre elles se sont lancées dans le commerce(buvette, bar, commerce inter-urbain) où elles ont réussi,en partie parce que leur stage dans les sociétés leur avait donné plus d'audace, d'aplomb et de confiance en elles-mêmes.

L'indépendance a sonné le glas de ce genre d'associations dont les membres se demandaient comment faire assaut d'élégance quand elles avaient pour rivales des femmes de ministres ou de hauts fonctionnaires qui habitaient Kalina(1)et disposaient des capitaux fabuleux comparativement à ceux des femmes du " Belge ".

---

(1) C'est l'actuelle Commune de la Gombe;n'y habitaient que les nantis.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Elles cherchèrent ainsi d'autres voies et moyens pour se distinguer. Les associations"pour l'émancipation de la femme congolaise"étaient les mieux indiquées pour servir à cette fin tandis que les"moziki" proprement dites permettaient aux autres de se réunir régulièrement tout en s'entraidant et en se remémorant le bon vieux temps. D'ailleurs, à partir de 1958-on l'a vu-les sociétés, à force de vouloir être raffinées, devenaient de plus en plus exclusives, tant et si bien que des amies intimes s'en trouvaient séparées. Elles ont donc décidé de se retrouver sur une nouvelle base moins hiérarchisée et moins prétentieuse, sortant moins, elles cherchaient moins à éblouir le public par leurs pagnes et leurs bijoux dernier cri. D'où la nouvelle formule:"moziki".

L'un des plus anciens,le Moziki Christian, datait de 1960. Contrairement aux sociétés, les "moziki"étaient en général présidés par un homme dont la présence s'avérait indispensable pour défendre les membres devant la police et les protéger de maints autres risques,pour aller convoquer les membres à court délai:il s'agissait quelquefois de se réunir le même jour (en cas de décès par exemple). Christian parcourait régulièrement sur son vélo de longs trajets pour se rendre d'une commune à l'autre afin d'avertir chacune des dix femmes de son"moziki"en cas de réunion urgente et imprévue, c'est-à-dire extraordinaire. Les rencontres ordinaires avaient lieu chaque lundi après-midi.En règle générale,les membres étaient de vieilles amies-des"camarades",comme on disait à l'époque-et entretenaient d'excellentes relations, indépendamment des cotisations des membres sur lesquelles le statut(s'il en existait un)insistait du reste beaucoup,comme dans le likelemba.

1.2.3. Le "likelemba".

Ces associations dont nous avons décrit supra les mécanismes(chapitre IV, section 2,§8,point 8.3.)étaient aussi populaires que vingt ans plus tôt, surtout chez les femmes. La plupart des vendeuses des marchés, particulièrement celles du grand marché, appartenaient à un "likelemba",et les grosses marchandes quelquefois à plusieurs.L'on se fixait un taux de cotisation dont la périodicité pouvait être quotidienne, hebdomadaire ou mensuelle.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

L'effectif des membres s'échelonnait entre cinq et vingt, les asso - ciations de cinq à dix membres étant les plus nombreuses.

Les missionnaires ne se lassaient pas de les en dissuader, mais n'y opposaient plus un veto absolu lorsqu'ils étaient sûrs de la probité et du sérieux des membres:plus moyen de se dérober avec la caisse puisque l'argent versé par chacun était immédiatement remis en présence de tous au bénéficiaire.Mais le danger n'était pas pour autant totalement écarté, car il n'était pas exclu que ce dernier se retirât après avoir touché sa part et s'abstint de tout futur versement s'il était indélicat. De tels abus de confiance engendraient des désagréments, des complications, voire des pour- suites.

Comme autrefois,il était des"likelemba"masculins,féminins et mixtes. Dans la dernière forme,la gent féminine prédominait géné- ralement, tel fut le cas des"moziki-likelemba"(amicales-cagnottes) dont les séances de réunions se tenaient d'ordinaire un après-midi de la fin de la semaine,plus exactement un vendredi ou un samedi, dans une buvette ou chez l'un des membres. Le plus souvent,ceux-ci arrivaient séparement,à tour de rôle, et remettaient immédiatement leur quote-part et repartaient tout de suite après avoir salué les membres présents; les autres s'attablaient,parfois s'agglutinaient tous autour d'une grande table, buvaient symboliquement un ou deux verres de bière,causaient et plaisantaient durant une ou deux heures avant de se séparer.Il est des membres qui, fort de leurs moyens, payaient double cotisation; ceux-là étaient par conséquent deux fois les bénéficiaires à chaque tour.

De nos jours,les associations sous examen ont pris une telle ampleur à Kinshasa que des fonctionnaires de l'Etat, des salariés d'une entreprise privée, des travailleurs indépendants, des ménagères et même des étudiants pratiquent le "likelemba" et le "moziki",opérations d'une haute portée sociale qu'on confond d'ail - leurs souvent en prenant l'un pour l'autre. Ce qui se comprend aisé- ment lorsqu'on sait que l'opération de"likelemba"ou de "moziki" consiste en ce que deux ou plusieurs personnes conviennent de se verser réciproquement, à tour de rôle et à échéance fixe, une certaine somme d'argent.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Cette opération n'est pas propre à la société kinoise, qu'on ne se fasse donc pas d'illusion.En effet, elle se pratique sous d'autres cieux et entre dans le cadre des formes traditionnelles de l'épargne et du crédit monétaire en Afrique. Elle porte le nom de"ndjonou",de"ndjangui"et"ntchwa"au Cameroun,de"ekub" en Ethiopie,de"esusu"au Libéria et au Nigéria,et de"kwegatta"en Ouganda"(1).

A'y voir de plus près, la différence entre le"likelemba"et le"moziki"est purement formelle, sous réserve de la différence qui résulte du caractère mutualiste du"moziki".En effet, si dans l'un l'obligation des parties se limite uniquement au versement des quote-parts, dans l'autre, par contre, cette même obligation est doublée de l'engagement des parties de se réunir périodiquement soit chez un membre soit à un endroit neutre(généralement,une buvette)en vue de débattre en commun des problèmes de la vie quotidienne (pro - blèmes de mari infidèle, de succès dans les affaires,de naissance,de baptême, de mariage,etc.):

> "...Si dans le contrat de likelemaba les rapports des parties se limitent au versement des quote-parts mensuelles entre les mains d'un autre membre appelé"Tata likelemba"(père likelembalou"Mama likelemba"(="mère-chef",c'est-à-dire mère likelembalqui se charge, après avoir recueilli tous les fonds,de remettre ceux-ci au bénéficiaire, dans le contrat de muziki, par contre, à l'occasion desdits versements il est prévu des rencontres entre les membres chez le bénéficiaire du muziki"(2).

C'est donc l'élément "secours mutuel" qui différencie le contrat de "likelemba "de celui de"moziki", étant entendu qu'une mu-

---

(1) Revue Agripromo,n°26,juillet 1979,publiée par INADES-FORMATION, 15,av.Jean-Mermoz,Abidjan,Côte d'Ivoire.

(2) NTAMBWE Katshay Tshilunga, "Le"likelemba"et le"muziki"à Kinshasa...",a.c., p.434.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

tualité est une société de crédit,de secours mutuel(1).D'autre part, dans le "moziki", l'organisation matérielle de la réunion est supportée par le membre qui bénéficie des versements des autres.Lors de ces rencontres,les membres ajoutent un supplément dont le montant uniformément fixé est destiné à être remis au bénéficiaire pour lui permettre de compenser les dépenses réalisées pour la réception du groupe.

Les membres du "moziki"mettent à profit ces retrouvailles pour s'exposer leurs différents problèmes en vue d'une solution d'ensemble. Et dans la plupart des cas, la solution est trouvée par des visites aux membres dans des circonstances spéciales telles que: naissance, baptême, décès, etc. et par des cotisations spéciales. Le "moziki"traduit ainsi l'idée de la solidarité africaine tradition - nelle par la socialisation des problèmes individuels. Il en infère que le"likelemba"et le"moziki"signifient la même chose, sauf que si le premier peut être qualifié de prêt simple, le second est un prêt assorti d'une dimensioin mutualiste.

Si l'on a réussi des actions d'éclat, c'est-à-dire des grands paris à travers ces associations, il n'en demeure, cependant, pas moins vrai que le"moziki"pose problème quant au maintien de bonnes moeurs. Les personnes mariées qui prennent part aux réunions de"moziki"le font,souvent,à l'insu de leurs conjoints.Ces rencontres favorisent l'inconduite des femmes mariées qui se résolvent à entretenir dans le"moziki"un"pneu ya réserve", c'est-à-dire un"homme qui puisse suppléer...".L'ampleur du phénomène de la prostitution à Kinshasa est masquée par des chiffres qui ne représentent que les prostotituées déclarées comme telles. Ils ne sauraient refléter des pratiques telles que la prostitution "à l'occasion "qui permet d'arrondir les fins de mois, ou la prostitution "de circonstance", qui, elle, règle les dépenses exceptionnelles. Ils ne montrent pas

---

(1) Le Robert. Dictionnaire Alphabétique et Analogique de la langue Française, tome 4, Paris, 1970, p.558.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

non plus l'étendue de la semi - prostitution - celle des élèves et étudiantes-(1), ni celle du phénomène des"filles libres"en général, rejetant toute contrainte sociale, comme par exemple les fameuses "Séries 7"(génération des jeunes filles nées entre 1970 et 1979),qui décidément sont en train d'ébranler les habitudes établies dans la capitale.J.-M. ELA pousse la réflexion plus loin en disant :

> "Face aux nouveaux besoins nés du contact avec la"société de consommation"où la situation de la majorité des citadins est objectivement précaire, la prostitution féminine devient une pratique presque banale. Il arrive qu'elle ne soit pas nécessairement ressentie par celles qui s'y livrent comme quelque chose d'infamant"(2).

La pauvreté dans laquelle vit l'Africain moyen amène beaucoup de parents à fermer les yeux sur l'inconduite de leurs filles, parfois même à les y encourager :

> "Les jeunes écolières qui "se débrouillent" pour le minerval et l'achat de leur matériel scolaire concurrencent les "ndumba", vivant en concubinage avec des hommes parfois plus âgés que leurs parents. Ce qui n'étonne plus personne outre mesure"(3).

Outre les escapades sentimentales,il importe de relever également le phénomène "moziki ya ndako", expression lingala signifiant littéralement membre moziki de la maison, c'est-à-dire en fait conseillère occulte. Ici,nous faisons allusion à cette catégorie de membres ayant le droit d'entrer dans les secrets de l'intimité familiale de quelqu'un. Aussi seront-ils le plus souvent à la base de conflits familiaux qui naissent entre les conjoints par l'intoxication des rapports conjugaux et les intrigues de tout genre. Car il

---

(1) Paulette SONGUE, Prostitution en Afrique.L'exemple de Yaoundé, L'Harmattan,Paris,1986,pp.86-93;KITENGE-Ya,"De la polygamie villageoise à la"bureaucratie"urbaine",in Bulletin Trimestriel du CEPSE,n°s116-117, Lubumbashi, janvier-mars 1977, pp.153-159.

(2) J.-M.ELA, O.C., p.155.

(3) TSHONGA Onyumbe, "La femme à travers la musique zaïroise moderne...,O.C., p.93.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

ne faut pas oublier que les"moziki ya ndako"ne sont pas toujours connus du conjoint qui n'est pas dans l'association.

Un autre aspect du problème interpelle:c'est le paraître. En effet, il règne une telle concurrence entre les ménagères qui participent aux réunions du"moziki"qu'à chaque rencontre-et il y en a une ou deux par mois- il faut se présenter avec un nouveau pagne de bonne facture(super wax, wax hollandais, super java,Super Dallas, super Muzi,etc.); il faut renouveler ses bijoux (boucles d'oreilles, chaînette, médaillon, bague, gourmette,etc.)et ceux-ci doivent être en véritable or. Le sac à main en cuir doit être teinté d'or. Le parfum utilisé ne doit pas être"ordinaire", etc. Voilà comment s'emploie le génie féminin de Kinshasa pour contourner la"crise", pourvu qu'on plaise. Les ménagères dont les maris sont financièrement incapables de satisfaire ces exigences,vont ainsi gouter à l'infidélité, d'autres se livrent littéralement à la prostitution et même au vol ou à l'escroquerie pour vivre leur temps. Certains maris sont au courant mais ne s'en trouvent pas plus mal.

Les hommes membres du"moziki"ne sont pas en reste. Ils doivent eux aussi faire impression sur les femmes qu'ils convoitent dans leurs rencontres. C'est ainsi qu'ils pactisent avec des pratiques peu recommandables comme les détournements des deniers publics, les abus de confiance, la corruption, la concussion,le vol, etc. Encouragent aussi la prostitution, les hauts fonctionnaires, Commissaires du peuple(députés), Commissaires d'Etat(Ministres) et autres"richards"qui ne savent que faire de leur trop d'argent. Les autochtones ont donc pris le relais des vieux coloniaux qui lancèrent la prostitution dans les villes africaines. Après les militaires,les Syro-Libanais ou les"petits Blancs" s'installant dans les quartiers populaires, les cadres locaux se classent parmi les clients attitrés que retrouvent les filles qui, la nuit, flânent dans les rues,au voisinage des bars et restaurants européens,à la sortie des cinémas.

Tous ces écarts sexuels se résument dans la célèbre expression"makambo ya mikol'oyo"(les signes des temps)qui renforme une charge significative de la nouvelle morale:par ces temps courent

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

il ne faut s'étonner de rien car tout peut arriver, même l'impossible; il faut se méfier de tous et de tout, même de son ombre(1). Vu sous cet angle, le"moziki"apparaît comme un lieu de concubinage, de prostitution qui déstabilise les familles et met en danger les bonnes moeurs. Cette ambiance se retrouve aussi dans les effets du loisir cinématographique sur les jeunes gens de la ville-capitale.

§2. Le cinéma

Le présent paragraphe comprendra trois points principaux, à savoir d'abord l'infrastructure cinématographique, la nature et le contenu des films projetés, ensuite l'exemple du phénomène "bill"en tant que mouvement social, enfin l'incidence sociologique du mouve - ment"bill"sur la culture urbaine de Kinshasa.

2.1. Infrastructure cinématographique,nature et contenu des films projetés.-

Au début des années 1960, on recensait à Léopoldville près de 34 salles de cinéma réparties comme suit dans les différentes communes :

Tableau n°11 :

Commune	Nbre de cinés	Communes	Nbre de Cinés
Bandalungwa	1	Lemba	2
Barumbu	1	Limete	1
Dendale	4	Matete	1
Gombe	6	Ndiili	3
Kalamu	7	Ngaliema	1
Kinshasa	4	Ngiri-Ngiri	1
Kintambo	1	Saint-Jean	1

Source: ces données chiffrées émanent des interviews que nous ont accordées différentes informateurs disséminés à travers les

(1) Ibid., p.93.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

communes.Ces enquêtes ont été initiées aux fins de corriger quelques erreurs d'appréciation décelées dans certains ouvrages pourtant de très bonne facture.

Bien que les cinémas des anciens quartiers européens disposent de plus belles salles, annoncent à l'avance leurs programmes sur les journaux de la place, passent d'abord les films à la mode, leurs séances du soir faisaient rarement salle comble,seules les matinées pour enfants jouissaient d'un public normal.Toujours est-il que la situation s'améliorait dans une certaine mesure durant les grandes vacances, période au cours de laquelle les enfants sont pratiquement libérés de contraintes scolaires.

En revanche, les cinémas des anciens quartiers non - européens étaient toujours remplis, mais surtout par des jeunes garçons. Il y avait toujours plus d'hommes que des femmes. Les mères de famille avaient d'autres occupations, les vieilles n'avaient pas d'argent-d'ailleurs qu'est-ce qu'un film pouvait bien leur dire ?-et les jeunes filles étaient souvent empêchées par leurs parents qui rebutaient à l'idée de les voir sortir seules la nuit. Comme les femmes, elles n'avaient pas l'habitude d'aller seules au cinéma:les parents, les frères, les maris se seraient imaginé tout de suite qu'elles s'y rendaient pour rencontrer des amants. Pour rassurer les leurs, elles se déplaçaient en groupe, et des parents sérieux ne donnaient leur assentiment que s'ils avaient confiance dans les autres membres du groupe.

En ce qui concerne les types de films, les jeunes des deux sexes n'étaient généralement attirés ni par les comiques, ni par les documentaires; ils préféraient les films d'aventures,les films ayant trait à la jeunesse, mais surtout les films d'amour moins par esprit romanesque que dans un but plus pratique. En effet, l'amour étant jusque-là un domaine tabou pour les jeunes Africains en général, ceux-ci - du moins ceux de "Kin-Malebo"- brûlaient d'envie de l'apprendre en y voyant davantage son aspect éducatif. Malheureusement pour cette jeunesse,aucune de ces séances cinématographiques n'était précédée ou suivie des explications d'un éducateur qualifié. Libre donc à elle d'interpréter comme bon lui semblait.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Mais une parenthèse doit être ouverte pour faire remarquer que les projections de films en plein air,quoique de moins en moins régulière,étaient toujours de mise.A travers l'image,donc,les gens s'évadent de leur milieu misérable, plongent dans des cieux ayant l'éclat du luxe, de l'aventure, de la féérie. Le cinéma les fascine et finalement les excite de sorte qu'il devient pour eux un loisir favori et où non seulement ils se divertissent, mais apprennent également des"trucs"que leur offre l'écran pour réussir dans une vie qui ne leur donne rien de particulier. En effet, fasciné, l'esprit emporté loin de la grisaille quotidienne, peut cependant penser: pourquoi pas moi ?

Le cinéma n'exerce donc pas une fonction innocente dans notre société.Il impose des héros, des modes de vie, inspire des comportements, sert des idéologies ou tout simplement informe sur les événements et illustre la diversité des hommes et des cultures. Il est à la fois école, divertissement et identification. En effet, plus que l'avion,

> "C'est le film qui s'est élancé, toujours plus haut vers un ciel de rêve, vers l'infini des étoiles des "stars"-baigné de musiques, peuplé d'adorables et de démoniaques présences, échappant au terre à terre dont il devait être,selon toutes apparences,le serviteur et le miroir"(1).

Certains films du type détective, policier ou récit d'espionnage (Eddie CONSTANTINE, Jean GABIN, etc.), gladiateur (SAMSON, HERCULE,etc.),guerre,Tarzan...où le mécanisme d'un mauvais coup est expliqué en détail et destiné normalement aux adultes seulement ("enfants non admis"),étaient vus régulièrement par des enfants qui empruntaient à l'entrée la carte d'identité d'un camarade et passaient pour des héros auprès des amis de leur âge auxquels ils enseignaient à appliquer à la lettre ce qu'ils avaient vu au cinéma.

---

(1) Edgar MORIN, Le cinéma ou l'homme imaginaire,o.c.,cité par J.DUMAZEDIER,"Loisir cinématographique et culture populaire",in Revue de l'Institut de Sociologie, n°3,U.L.B.,I.S.S.,Bruxelles, 1959, p.350.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

Léopoldville connut une période de gestation plus ou moins longue marquée surtout par la projection de films montrant des scènes de joutes avec des épées et de combats d'abordage(films de pirate, de corsaires):"Le boucanier de Caraïbes","Le boucanier de la Côte"," La fille du boucanier","Barbe rousse","Fanfan la Tulipe","Les trois Mousquetaires",etc. La liste serait longue à égrener.

Ces films eurent une telle incidence sur les moeurs que les jeunes prirent l'habitude de se promener avec des épées en bois qu'ils se fabriquaient. De là des noms comme D'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis. L'opinion non avertie avait vu en cela un début de vulgarisation d'escrime.Elle déchanta vite car c'était sans compter avec la deuxième vague de"bills"qui faisaient la terreur des quartiers tels que Ndjili, Casabela, Casamar, Foncobel,Tahiti,etc., produits des films d'amourettes, de criminels et surtout des films westerns:Zorro, Django,etc., "Western"étant un mot anglais et signifiant"de l'Ouest".Il s'agit en fait d'un film aux péripéties mouvementées,dont le genre fut créé en Amérique, et qui raconte les aventures des pionniers, des"cow-boys"dans l'Ouest américain sur les Indiens au XIXème siècle ainsi que les moeurs de ces régions à l'époque.

De l'infrastructure cinématographique et de la nature des films projetés, nous pouvons passer à leur contenu même. L'on y trouve, d'une part, les thèmes du bien-être, du standing, de la modernité avec leur univers de confort matériel et leurs leçons de savoir-bien-vivre(santé de fer,plaisir culinaire,ameublement somptueux,etc.);d'autre part,les thèmes du bonheur(cette idée neuve),de la jeunesse, de la beauté(et leurs conseils de séduction),de l'amour personnel vécu, consommé et sans cesse consommable. La société euro-américaine a, jusqu'à un certain degré,

> "désacralisé les questions sexuelles.Elle a levé les anathèmes et les interdits jetés sur le sexe par la tradition catholique et bourgeoise.Elle a porté au langage le sexuel,ou si l'on veut elle l'a passé au langage,ce qui présuppose la fin des tabous et y contribue sans pour cela résoudre les problèmes dans la praxis. Les notions de"péché"et de"pureté"ont dis-

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

paru ou se sont modifiées. Plus: une dissociation longuement espérée et considérée comme impossible - possible entre l'amour(la sexualité vécue humainement) et la reproduction(biologique)entre peu à peu dans la pratique(...).Le besoin sexuel perd le caractère de besoin. L'homme moderne affronte cette force redouta - ble, le désir, qui naît du besoin et diffère du besoin comme un"monde"d'un"autre monde",dans le même univers. La modernité,c'est cette tentative:la découverte et l'appropriation du désir"(1).

D'une part,le sentiment,l'émotion,la passion;d'autre part, la puissance, l'exploit, le sensationnel. Ceux-ci ne peuvent se réaliser dans la vie et tendent donc à se distribuer projectivement; ceux-là interfèrent avec les expériences vécues et tendent à se distribuer identificativement. A'travers ces thèmes se dessinent les lignes d'une dialectique qui invite à vivre dangereusement mais par procuration,grâce aux héros(2)et événements,réels ou imaginaires, tout en tentant de vivre vraiment, au niveau du quotidien viscéral ou du possible,le rêve-réalité entrevu dans les films.

Ce monde,féerique à souhait,développe un courant qui propulse le réel vers l'imaginaire où les"olympions",qui ont quitté l'habit politique(l'autorité,le pouvoir),militaire(l'uniforme kaki, les armes),ecclésiastique(la soutane,la croix),vivent intensément leur vie individuelle d'amour, de jeunesse, de beauté, de richesse matérielle, leur vie sentimentale,libre,intense,heureuse que la vie quotidienne qualifierait d'inconstante, licencieuse, dangereuse. Cependant, cet imaginaire ne se limite pas à la fiction, au roma - nesque; il glisse ses structures affectives dans l'actualité,sélectionne ou colore l'information;la vie quotidienne du monde devient

---

(1) Henri LEFEBVRE, Introduction à la modernité.Préludes, Minuit, Paris, 1962, p.191.

(2) Ou aux"olympions",selon l'expression de Léon LOWENTHAL et singulièrement les stars de cinéma et de variétés(cf.Jean LOHISSE, Cours de Communication sociale II, notes ronéotypées, D.E.S., UNILU, Lubumbashi, 1986, p.2.).

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

tissu d'événements et de faits divers où les fonctions s'humanisent de sentiments,où la vie privée devient spectacle,où le domestique se teinte de merveilleux.

La volonté de raccrochement au concret vécu se traduit,par ailleurs,par les héros parfois exagérément auréolés par le jeu de superlation de telle sorte qu'ls paraissent"toujours les plus quel - que chose du monde",avec des titres grossis jusqu'à la démesure,des formules stressantes,des pré-ou sous-génériques de choc où se mélent et s'entremélent violence et érotisme, contrastes des noirs et blancs, des couleurs, des volumes et des rythmes sonores, images "à sensation".Rejetant abstractions,réflexions et discours rationnel, les contenus de films se servent alors d'un discours sensoriel,se raccrochant sans cesse à l'expérience concrète tout en utilisant les techniques de simplification, grossissement,répétition.Faisant fi de toute rhétorique de tribuns,ils s'adressent à chacun en particulier en privilégiant des confidences du savoir et de l'être.C'est,par exemple,pourquoi,s'ils"parlent habituellement le langage de tous,ils savent aussi à point nommer user du jargon de spécialistes qui acquiert alors une vertu révérentielle,quasi initiatique"(1).Ainsi dit,lorsqu'un adolescent révolté pose problème en ville en scandalisant son milieu par ses attitudes incongrues, en réalité il ne fait qu'imiter tel héros de cinéma.

2.2. L'exemple du phénomène "bill"en tant que mouvement social.-

Selon Guy ROCHER, un mouvement social est"une organisation nettement structurée et identifiable,ayant pour but explicite de grouper des membres en vue de la défense ou de la promotion de certains objets,généralement à connotation sociale"(2).Il ressort de cette définition qu'un mouvement social est essentiellement revendicateur.Il cherche,en effet,à faire reconnaître et à faire triompher des idées,des intérêts,des valeurs,etc. Un mouvement social n'est donc ni un cercle d'étude platonique,ni un ermitage;il est forcément

---

(1) Ibid., p.5.

(2) G.ROCHER,o.c., p.146.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

actif sur la place publique.Il cherche à se gagner des adhérents, à retenir l'attention du public ou d'un certain public et des élites dirigeantes.

Pour exister en tant qu'organisation revendicatrice, tout mouvement social doit résoudre certains problèmes de définition de lui-même;il doit,selon l'expression d'**Alain TOURAINE**,réunir certains principes d'existence(1). C'est la réponse qu'il apporte à ces pro - blèmes, c'est-à-dire la façon dont il résout les principes d'existence,qui confère à un mouvement social son caractère spécifique et qui oriente son action. D'après TOURAINE, tout mouvement social est regenté par trois principes, à savoir le principe d'identité, le principe d'opposition et le principe de totalité.

Primo, un mouvement social doit d'abord se donner une identité en disant qui il représente, au nom de qui il parle, quels intérêts il protège ou défend. Le problème à résoudre ici est celui de la définition du groupe revendicateur, d'une manière qui soit socialement identifiable et significative. Secundo, un mouvement social existe parce que certaines idées ne sont pas reconnues, ou parce que les intérêts particuliers sont brimés. Il lutte donc toujours contre une résistance, un blocage ou une force d'inertie; il cherche à briser une opposition,une apathie ou une indifférence: il a nécessairement des adversaires.Tertio, enfin, un mouvement social agit au nom de certaines valeurs supérieures, de grands idéaux, d'une certaine philosophie ou d'une théologie.Son action "s'inspire d'une pensée"qui se veut la plus "élevé"possible.Même quand il représente ou défend les intérêts d'un groupe particulier, un mouvement social dit le faire au nom de valeurs et de réalités universelles, qui sont reconnues,ou devraient l'être,par tous les hommes et par la collectivité tout entière.C'est ce que TOURAINE appelle le principe de totalité,c'est-à-dire qu'un mouvement social ne peut revendiquer sans que ce soit au nom de quelque vérité de base,reconnue par tous les membres de la collectivité.

---

(1) Alain TOURAINE,-Sociologie de l'action, Seuil, Paris,1965;
-La conscience ouvrière, Seuil, Paris, 1966.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Le terme"bill"a été emprunté aux différents personnages des films westerns qui le portent comme nom:Buffalo Bill,Wild Bill, Pecos Bill,etc. L'influence de ces personnages a été telle que leur nom a fini par s'imposer comme terme générique pour désigner l'en - semble des jeunes délinquants en quête d'"aventures"insolites.En soi le mouvement des"bills"n'était pas nouveau à Léopoldville. L'esprit datait de 1917 déjà, la jeunesse étant la partie de la vie où le potentiel de révolte est à son maximum. Mais le contenu avait emprunté quelque chose d'extérieur à la mentalité locale.Et c'est cela qui contribua à lui donner une dimension nouvelle au fur et à mesure que la cité gagnait en ampleur tant au point de vue de la superficie que de la population.

Des groupes de"bills"évolueront alors sur l'étendue de la presque totalité des communes qui s'érigeront à Léo lors de la réforme administrative de 1957: Kalamu, Dendale, Saint-Jean, Ngiri-Ngiri, Kintambo, Bandalungwa,Barumbu et Kinshasa.Et un peu pus tard, à Lemba, Matete et Ndjili. Il faudra, cependant,faire remarquer que les communes dites européennes(Ngaliema,Léopoldville et Limete)ne connaîtront pas ce mouvement.C'est comme qui dirait:"(...) le quartier est porteur d'une image sociale qui provient à la fois de son histoire et de sa composition sociale"(1).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) H.MENDRAS et M.FORSE, o.c., p.67.

Nés de la détérioration du climat social,des traumatismes psyco-sociaux ayant résulté de la croissance par trop rapide de la population de la ville primatiale,de la crise socio-économique et du manque de structures d'encadrement de la jeunesse citadine(1), les "bills" constituaient un monde à part, tellement ils se démarquaient d'autres catégories sociales. Un monde livré aux vicissitudes de la vie et dont les préoccupations se résumaient en quelques mots:la survie(c'est-à-dire la subsistance),les filles ("muzele"ou "nzele", "momie"), le chanvre("diamba","zumbel","nua"), le vol et la violence ("eboulement", "eyoma").Ils refuseront le travail rémunérateur et vivront de rapines et de petits cadeaux que leur apporteront leurs disciples. Kinshasa était là donc une société en proie à la décomposition.

La médiocrité de leur situation a conduit les"bills"à s'enfermer dans le rêve,l'irréel.Malgré leur apparente ressemblance avec les"hippies"du monde euro-américain,-habits excentriques, coiffure singulière,inactivité professionnelle,"éthique d'amour"("make love,not war":fais l'amour,non la guerre),errance ou vagabondage ("hippie trip"),principe philosophique"agis à ta guise",etc.-,ils ne pouvaient pas être comparés à eux,car si le mouvement"hippy"se voulait une réaction à la société de consommation, le"billisme",lui,

---

(1) Les estimations de 1955 ont évalué le nombre des jeunes chômeurs à 14.000.En juillet 1960,ils sont au nombre de 20.000 et de 21.000,le 25 septembre de la même année.Pour les données chiffrées correspondant aux années qui ont suivi,lire entre autres documents:

-O.N.R.D.:Etude socio-démographique de Kinshasa 1967.Rapport Général,I.N.S.Kinshasa,1969,et

-TSHINYONGOLO-M.,"Le chômage à Kinshasa"in, Cahiers Zaïrois de la Recherche et du Développement,O.N.R.D.,Kinshasa, pp.59-80.

Ces jeunes constituent ainsi"une étrange catégorie d'hommes qui, temporairement, n'ont pas légalement droit au travail et qui(...)n'ont d'autre issue que l'oisiveté et ses expédients" (P.RAYMAKERS, L'organisation des zones de squatting,o.c.,p.98).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

était plutôt une conséquence du désoeuvrement de la jeunesse congo - laise(1).

A' la recherche d'un ailleurs meilleur, les "bills" ont découvert dans la société américaine du temps de la conquête,-telle qu'elle est réactualisée par les westerns de Hollywood-,le grand soir qu'ils attendaient, le paradis, la terre promise qu'ils recherchaient. Leur moi profond sera ainsi marqué par les héros de westerns qui représenteront dorénavant leur principal modèle de référence,leur grâce de couronnement.Forts de cette "trouvaille",les "bills"verseront dans un mimétisme quasi fanatique en s'appliquant à les singer jusque dans les mini-faits et gestes, notamment en développant le culte de l'insolite,le goût du risque et de l'aventure:réussir un pari jamais gagné,pour ne citer que cet exemple.

A' Léopoldville,les membres de ces bandes se recrutaient surtout parmi les jeunes de 15 à 25 ans. Souvent,elles englobaient l'ensemble de jeunes(de 7 à 25 ans)d'un même quartier.Parmi les classes d'âge situées entre 20 et 25 ans dans les années soixante, 60.346 personnes au moins pouvaient être considérées comme membres potentiels ou effectifs de ces bandes(2). La même provenance géographique des membres(appartenance à un même quartier:"ban'a quartier",et/ou à une même école),le bas niveau social de tous les adhérents,la communauté de goûts et d'intérêts comme dit supra, l'usage d'un même code, en l'occurrence l'"indoubill",autant de facteurs qui forgeront l'unité de chaque bande.

Les"bills"se regroupent autour de William Booth, Verre-Cassé,Kaisala(ou Kaïss),Azévédo,Eboma et autres De Goum,Moruma et Demayo,leurs grands maîtres, un peu comme dans les années trente et

---

(1) Témoignage du R.P.Joseph DE LAET dit Père Buffalo-Bill, dans ELIMA du 24 décembre 1981, numéro spécial consacré exclusivement au centenaire de Kinshasa, p.12.

(2) SESEP N.B.-a-N., Recherches sur le métissage linguistique.Cas du français,du lingala et de l'indoubill au Zaïre, thèse de doctorat en Langue et Littérature françaises,t.II, Faculté des Lettres, UNAZA/Lubumbashi, 1979.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

quarante avec les Engwako, Monama, Akongolo et Mokoko. Ces grands maîtres"bills"portaient les noms des acteurs célèbres généralement des westerns américains pour leur invincibilité, quel que fût le nombre d'ennemis("groupes indiens"). D'autres s'affublaient des patronymes d'hommes politiques tous aussi célèbres. Ainsi, s'imposèrent à Ngiri-Ngiri:Billy,Ross Samson,Kennedy,Kroutchev,Long Li Su, Tarzan, Néron (l'auteur de la chanson " wele Kingo "de la série" nzambele")et tant d'autres qui avaient comme siège les"nganda"ou"empires"(lieux de rencontre) de Dynamic et de Mofe Wana (translitteration de F.W.:Far West).A Ndjili,on assista à l'émergence d'une figure de proue:Mivé John(ex-Vieux Jean),le cynique endurci aux griffes mortelles et dont les épopées terrorisaient les communes voisines. Kintambo aussi avait ses leaders:Vieux Porain Zanga-Zanga. Kinshasa s'enorgueillit avec les Libre et Omer;Matete avec les Godjila,Bouddha(ou Badra),Tshombe(Tombalbaye),Steward,Calebasse (ou Mukaleba), Kodiongo, Banco, Tex, Lupatem,Massacre,Molitana(Molitos), Kilunganga,Mutorotoro,etc.(1).

Aux noms locaux qui désignent les quartiers de Léopold - ville où se réunissaient ses bandes,se substituaient des noms étrangers,américains en particulier,en raison justement de l'insécurité qui y battait son plein.D'autres seront empruntés aux bases militaires congolaises.Nous citerons entre autres bastions célèbres: Casamar dans la Commune de Barumbu;Santa Fé dans la Commune de Kinshasa(alentour de la maison communale);Camps H.C.B.(Huileries du Congo-Belge),Camp U.S.(lire UZ:"ban'a UZ"qui habitaient l'espace compris entre les avenues Kabinda et Kabalo),Canada(de l'avenue Aketi jusqu'au niveau du rail)et l'Armée Rouge(le reste de la Commune de Saint-Jean);Enfer et Okinawa à Ndjili,Mofé Wana(Far West) et Dynamic à Ngiri-Ngiri; Bois Dur (de l'avenue de la Kethulle à

---

(1) Ces personnages étaient devenus tellement célèbres que le Trio Madjesi(Matadidi,Djeskain et Sinatra)de l'orchestre Sosoliso a fini par en honorer, dans sa chanson Zanga-Zanga, une dizaine :Godjila, Libre, Omer, William(Booth), Mivé John, Wally, Zabara,S oto, Porain,
Bingema, Senghor, Binos, etc.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

l'avenue de la Victoire),Bois vert(de l'avenue de la Victoire à l'avenue Force Publique)et Dakar(de l'avenue Force Publique à l'avenue Prince Baudouin) à Dendale; Mangembo à Kintambo;O.N.U. City, O.N.U. Britannique, Zapata et Fort makinasala à Matete;Kansas City,Mexico,Base Kamina 2, Singa Kwanga,etc.

Sur les murs de bâtiments avoisinant les arrêts de bus("gare")et sur ceux des marchés("wenzé"),écoles,bars et autres édifices publics,étaient inscrits en grands caractères des noms comme Texas, Dallas City(ou Dallas tout court), Casamar, Godjila. Ou encore ceux de Buck John, Buffalo, Dereck, Django, Eddy, Fantôme (ou Fantomas), Fernandel, Good-Bill, Hercule, John Wayne, Johnny, Mao, Nelson, Payne, Pecos, Randolph,Ringo,Samson,Sheriff(Sérif), Sinatra, Tarzan, Teddy, Tex, Wanted, Zorro,etc. et des graffiti les montrant sur les chevaux, se promenant ou se poursuivant en se lançant des lassos ou se tirant des coups de feu. Tout cela pour renseigner sur quels ranches les "bills" pénétraient et sur les maîtres qui y faisaient la loi en matière de vols, viols, agressions préméditées, etc.Shangaï City,par exemple,était un site où l'on internait et séquestrait les mineures,où l'on se droguait. L'intégration de nouveaux membres dans ces bandes posait parfois comme exigence l'adoption d'un nouveau nom ou d'un surnom. Tant et si bien qu'à la longue, dans certaines familles kinoises, les appellations affectu - euses comme"papa"et"mama"tendaient à disparaître au profit des sobriquets tels que De Gaulle, Hercule, Hondo-Hondo, Juif, Mamboush, Sheriff, Sinatra, Zorro; Boudja, Madame Sheriff, Madame Zorro, Van Gèle...Ce qui amusait certains parents et en effarouchait d'autres. Mais le fait était là.

Au niveau du fonctionnement, chaque bande s'organisait à la manière d'un véritable Etat dans l'Etat, avec ses lois, ses "barons"(les"vieux"ou"grands")et, bien entendu, la masse de "petits" (les plus jeunes)représentant le peuple. Un gouvernement gérontocra- tique, pourrait-on dire, constitué des plus âgés,règne sur les plus frais. Les nouveaux venus y prêtent serment;ils sont aussi soumis à des rites initiatiques, particulièrement à l'épreuve du chanvre-un passage obligé dont la non-observance ou le refus appelait moult

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

violences de la part des"vieux".Ainsi donc, le pouvoir était partagé entre les"sheriffs",les"gangs"et les"éboulementaires".

Précisons qu'un shériff pouvait être un gang,mais un gang n'était pas nécessairement un shériff.La différence fondamentale entre les deux résidait dans le fait que le gang se singularisait par le culte de la violence comme fin en soi, alors que l'autre se montrait soucieux de l'ordre,de la paix et de la protection des membres de la bande comme souligné plus haut. La dernière catégorie, celle des "éboulementaires"(spécialistes en "éboulement"ou"eyoma", était essentiellement chargée du kidnapping(enlèvement)et de la séquestration de filles. Les enlèvements à l'intérieur du quartier avaient comme cibles les jolies filles arrogantes, ou indifférentes.

Ceux hors quartier consistaient plutôt à provoquer ou à défier pour finalement humilier l'autre ou les autres groupes. C'est ainsi que cette opération, appelée"prévenue", était souvent à l'origine de conflits entre les différentes bandes de jeunes garçons de 15 à 20 ans. Il faut donc distinguer l'"enlèvement-correction"ou l'"enlèvement-sanction"de la"prévenue"proprement dite. Chaque bande était, en effet, appelée à assurer la protection de ses élèves (volontaires ou obligées) du quartier. Et il est entendu que, sous l'effet du chanvre le traitement de ses "prisonnières de guerre" ne pouvait déboucher qu'à une situation pathologique, à savoir pour rappel les orgies.

Mais contrairement à ce qu'on pourrait croire, on n'enregistrait pratiquement pas de cas de meurtre là où l'on gardait ces victimes volontaires ou obligées, comme le fait remarquer RAYMAKERS. "Si souvent un réalisme outrancier et vulgaire apparaît,il convient cependant de noter l'existence de sentiments plus purs où se mêlent droiture,courtoisie,esprit chevaleresque",auxquels nous ajoutons l'indépendance d'esprit(ils réagissaient contre l'autorité sous toutes ses formes),la volonté,le courage face à l'adversité,le souci du partage,la solidarité tous azimuts et le sens communautaire.Quand il y avait une tâche à remplir,les "bills"étaient de braves travailleurs,ne cesse de répéter le Père Buffalo.Toujours est-il que cette pratique exposait ses auteurs à des repressions judiciaires et policiaires. Ce qui explique l'extrême sélectivité dans le choix des

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

"éboulementaires".Parmi les délinquants,il y avait des jeunes femmes:les "billesses".Tous,garçons et filles,étaient tenus au respect des mêmes lois.

Comme attributs externes,les membres de ces bandes se particularisaient par l'importance qu'ils accordaient à la parure. Sur le plan vestimentaire,tout ce qui était susceptible d'attirer l'attention,de se faire remarquer,de susciter la curiosité:chemises à carreaux nouées,cols non rabattus,pantalons"pattes d'éléphants" (c'est-à-dire évasés par le bas).Ils étaient habillés aussi en bleue jeans("flamy"), revolver et lassos suspendus à une ceinture. Colifichets,insignes,etc.ne manquaient pas chez les plus extravagants. Ils marchaient ou en se balançant,ou se dandinant,ou se raidissant,ou se voûtant le dos,ou encore en bombant le torse,chacun selon son idole. Le"bill"portait également un foulard au cou et,toujours à l'instar de sa vedette préférée,des chaussures hautes("bottes")sans oublier le chapeau à large bord.

Cependant, en lieu et place du cheval, le Cow - Boy de Léopoldville se déplacait à bicyclette,guitare sèche en bandoulière, sillonnant les rues en chantant et dansant pour tuer le temps,à la manière de Lucky-Luke dans le dessin animé...

Mais progressivement,les jeunes scolarisés opérèrent une prise de conscience en se désolidarisant des jeunes désoeuvrés dont ils dénoncèrent l'inconduite,l'immoralité et l'incivisme.Ils s'organisent en"associations"(d'élèves ou anciens de telle ou telle école).Fiers de leur position sociale,les scolarisés méprisent les désoeuvrés.Ces derniers,nantis de leur puissance et de leur force physique, considèrent leurs rivaux comme des inutiles et des incapables("yuma":vauriens, lâches, couards, peureux,timides,non-initiés). Péjorativement,les scolarisés seront appelés"je les connais"(ba je les connais"les usagers du français).Aux jeunes désoeuvrés,on attribuera l'étiquette"bill"(1959-1965), "ndjaka" (1960-1965) ou"yankée" (1957-1958).

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

2.3. Incidence sociologique du mouvement "bill"sur la culture urbaine de Kinshasa.

En guise de conclusion partielle, nous allons tenter de dégager du phénomène "bill" quelques permanences et quelques variations en matière de loisirs pour en saisir la portée culturelle réelle sur les habitants de la capitale.En tant qu'école,divertissement et identification, le film en général, et le type western en particulier,ont laissé des empreintes-nus dirions indélébiles-dans le mode de vie kinois. Les noms de personnes comme Bill, John (ou Johnny), Senghor, Sheriff, Jeannot,Juif,Athos,Aramis,Pecos,Buffalo, Zorro,Tex,Samson,Hercule,Stewart,etc. auxquels il faudra ajouter les toponymes tels que Casamar,Texas,Dallas,Shangaï,Wembley,resteront encore longtèmps dans le parler kinois. Des qualifications comme "yuma"et des appellations comme "mista"(ou"masta"),"nzele","momie" ne sont pas en reste.

Toujours dans le cadre des permanences,on retiendra la débrouillardise,l'esprit d'aventure,le culte de l'insolite et du sensationnel,mais aussi le goût du risque ou de réussir un pari jamais gagné dont fait montre actuellement Monsieur Tout-Le-Monde kinois.L'usage de la drogue en général(et du chanvre en particulier) rime bien avec l'ampleur de la délinquance juvénile,même larvée à laquelle on assiste ces derniers temps (exemple :le vagabondage sexuel,la semi-prostitution-c'est-à-dire clandestine ou mitigée). Pour leur part,le sport,la musique et le théâtre sont vus comme des refuges sûrs par la jeunesse kinoise qui,pour s'y maintenir ou pour se faire un nom, fait de la sape sa"religion"(extravagance dans la tenue vestimentaire,accoutrement,chaussures,coiffure).Ajouter à cela la démarche désinvolte,les manières singulières de saluer,etc. Ce n'est pas tout.En ce qui concerne la peinture,par exemple,on retiendra l'art"wata"(de"mami-wata",déformationde"momie-water" en anglais) avec comme motif principal la sirène des eaux(femme-poissons);dans le domaine de croyances,le recours à une force métaphysique pour se frayer un chemin dans la vie (études, amour, profession, affaires, famille, sports, promotion...);au plan psychologique,le souci de liberté, l'esprit d'ouverture, l'indépendance d'esprit, mais le tout

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

dans un idéal de solidarité-quoique sélective dans bien des cas-face à un univers on ne peut plus exigeant.

Quant aux variations,il y a lieu de signaler que certains noms,pourtant naguère vulgarisés à souhait,sont aujourd'hui en voie de disparition.Il s'agit principalement de ceux des personnalités politiques parce que effacées de la scène politique ou tout simple - ment mortes:Kroutchev,De Gaulle,Kennedy,Tshombe,Tombalbaye,etc. En revanche,la musique des"bills"(le style"nzambele"avec la célèbre chanson"wele kingo")continue à transparaître,mais sous une forme actualiséé,dans la musique congolaise moderne(exemple:le répertoire d'AGBEPA Antoine dit Koffi Olomidé).Dans le même ordre d'idées, on pourra évoquer la dynamique de l'"indoubill"comme langue qui a particulièrement enrichi le lingala parlé à Kinshasa(en l'appauvris- sant aussi par rapport à sa forme originelle)avec sa gamme de néolo- gismes.Par exemple,l'introduction constante de mots nouveaux pour signifier les réalités les plus banales,telles que manger,chikwangue argent,etc.Enfin,produit par une activité de loisir(le film western principalement), le phénomène "bill"a engendré ou renforcé, à son tour,par effet d'entraînement,de nouveaux types ou d'autres types de loisir,à savoir notamment les bandes dessinées,les dessins animés à la télévision(exemple: Tonton SKOL de l'UNIBRA),le sport,le théâtre et la musique qui, directement ou indirectement,ont concouru à l'instrumentalisation"de l'indoubill"dans la ville-capitale. La musique,d'ailleurs,n'en finit de produire d'autres nouveaux noms (aussi bien dans le cadre de l'anthroponymie que de celui de la toponymie)sans oublier de nouvelles expressions ou métaphores lingala qui donnent parfois du fil à retordre aux non-initiés,à tout le moins aux jeunes"bauta"(provinciaux installés à Kinshasa), qu'on appellera plus tard"mapeka"(dans le sens d'épaules parce que jugés, par les Kinois de souche,"arrogants"une fois intégrés et"toujours en mal de gloriole"). Comme quoi,le phénomène d'instabilité du langage accompagne et symptomatise la mutation excessive de certaines sociétés.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

§3. Les mouvements de jeunesse.

Par"jeunesse",on entend,d'une part,une phase de l'existence individuelle et,d'autre part,un sous-ensemble de la société qui se définit au moins par quelques critères d'âge. Les chercheurs sont aujourd'hui d'accord pour fixer au début de la maturité sexuelle-qui se situe d'ailleurs à un âge variable-la limite d'âge inférieure de la jeunesse en tant que sous-ensemble de la société.

Cependant,au regard des faits sur le terrain et des dimensions du concept, il ne semble pas possible de définir de façon satisfaisante la jeunesse du point de vue biologique ou chronologique.Aussi entendons-nous ici par"jeunes"les personnes âgées de treize à vingt-cinq ans,conformément à la définition adoptée par l'O.N.U.,dans le Rapport sur la situation sociale dans le monde, 1971, la jeunesse.

A' mesure que les sociétés se modernisent-il s'agit de la ville,milieu nouveau et insolite pour les Africains-la famille est de moins en moins capable de distribuer des rôles qui se font plus complexes et plus nombreux et de préparer à ces rôles;de nouvelles institutions de socialisation se substituent ainsi aux rouages traditionnels.En conséquence,les jeunes acquièrent un nouveau sentiment d'identité et une orientation nouvelle en marge de leur famille et formant une catégorie culturelle bien distincte(1).C'est ainsi que pour définir une sous-culture,il faut découvrir dans la société globale "une couche de gens qui présentent des caractéristiques et des éléments communs,qui tiennent à avoir leur propre échelle de valeurs et un mode de vie tout à fait distinct, qui se recrutent

---

(1) S.N.EISENSTADT,"Changing patterns of youth protest in different stages of development of modern societies",dans Youth and Society,Vol.I.,n°2,New York(U.S.A),décembre 1969, pp.135-139.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

selon un certain schéma et qui remplissent des fonctions spécifiques dans la société"(1).

A' Léopoldville, les mouvements de jeunesse patronnés par les Européens comprenaient les Guides catholiques:Boys-Scouts et Girls-Guides de Belgique(B.S.B. et G.G.B.),avec leur revue Feuille de liaison, la Xavéri ou l'Action Catholique des Jeunes ventilé en trois sections(2)et soutenu par la revue Bulletin des Dirigeant(e)s, la FEBOSCO ou Fédération des Boys-Scouts du Congo, la Fédération des Patrons, la J.O.C.(Jeunesse Ouvrière Chrétienne)avec sa revue Mboloko(petite antilope),la J.E.C.(Jeunesse Estudiantine Catholique), l'Y.M.C.A.(Young Men Christian Association)et sa version féminine l'Y.W.C.A.(Young Women Christian Association),la Fédération des Scouts de la Force Publique dont le Service Educatif de la Jeunesse comprenait les Auberges Congolaises de la Jeunesse et les Chanteuses à la Croix du Cuivre, et divers autres mouvements de jeunesse protestants (comme le Jeunesse pour Christ), salutistes, la Croix-Rouge.

Au nombre des mouvements de jeunesse indépendants,il existait ceux de jeunesse kimbanguistes mixtes, ceux ce jeunesse laïcs dans plusieurs communes, par exemple la Fédération de la Jeunesse de Kintambo,une association mixte.Il y avait aussi une Confédération Nationale des Mouvements de Jeunesse Congolais et un Club International des Relations Juvéniles patronné par le Gouvernement et les ambassades étrangères. La Jeunesse Pionnière Nationale(JPN), le Rassemblement de la Jeunesse Congolaise(R.J.C.),l'Union Générale

---

(1) T.WALLACE et S.G.WEEKS,"La jeunesse en Ouganda:quelques perspectives théoriques",in Revue Internationale des Sciences Sociales,Vol.XXIV,n°2,UNESCO,Paris,1972,p.380.

(2) Ces trois sections étaient:les Joyeux ou Joyeuses selon qu'il s'agissait des garçons ou des filles de sept à dix ans qui se distinguaient par le port d'un foulard de couleur verte;les Ardents ou Ardentes avec un foulard rouge au cou mais dont l'âge oscillait entre onze et quatorze ans; et les Rayonnants ou Rayonnantes de quinze à vingt-cinq ans qui portaient un foulard de couleur jaune.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

des Etudiants Congolais(U.G.E.C.)qui se constituait en unique syndicat pour la défense des intérêts scolaires au niveau universitaire, le Conseil National de la Jeunesse(C.N.J.)qui reprenait toutes les associations confessionnelles, autant de groupements de jeunesse à vocation nationale.

Cependant, dans la mouvance de l'unification que connut le pays en 1968, c'est-à-dire au lendemain de la création du Mouvement Populaire de la Révolution,le Pouvoir supprime tous les mouvements de jeunesse antérieurs et leur demande de se restructurer au sein du C.N.J.,Conseil auquel incombait désormais la charge de veiller sur toute la jeunesse à l'échelle nationale. Le 29 novembre 1972, sur décision du Bureau Politique,tous les mouvements confessionnels étaient supprimés.Sauf qu'au-delà de cette suppression, il a manqué une structure officielle capable d'encadrer ces jeunes abandonnés par les unions confessionnelles.Aussi commença-t-il à naître progressivement des groupes des jeunes dans les quartiers. Ils s'y retrouvaient pour satisfaire leurs aspirations socio-culturelles en organisant certaines activités auxquelles ils ne pouvaient s'adonner individuellement. C'est le début de la formule actuelle des mouvements culturels des jeunes, qu'eux-mêmes dénommeront "cercles culturels".

L'émergence de ces groupements prit à pied levé la J.M.P.R (Jeunesse du Mouvement Populaire de la Révolution)qui jusque-là est restée inopérante. Il a fallu des années entières pour voir finalement apparaître le tout premier texte régissant les associations culturelles des jeunes sous le titre de"Règlement d'Ordre Intérieur des cercles culturels des jeunes en République du Zaïre"(1)et sous la signature du Citoyen NZANDA-BWANA Kalemba,alors Secrétaire Général de la J.M.P.R. Au fait,il y eut une telle prolifération que

---

(1) NZANDA-Bwana-Kalemba, Règlement d'Ordre Intérieur des cercles culturels des jeunes en République du Zaire, Comité Exécutif du M.P.R.,Secrétariat Général de LA J.M.P.R., Kinshasa, 04 août 1982.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

les chercheurs y consacrèrent quelques études scientifiques(1).Celle initiée par KABAMBA Nyuni,par exemple,menée aux mois de mars,avril et mai 1980,a révélé l'existence de 492 associations des jeunes dans 16 communes de la capitale. Leur distribution géographique se présentait comme suit :

Tableau n°12:Répartition géographique des cercles culturels des jeunes à Kinshasa.-

Zones	Nombre	Zones	Nombre	Zones	Nombre
1.Bandalungwa	46	6.Kintambo	20	11.Masina	7
2.Bumbu	19	7.Kinshasa	6	12.N'Djili	24
3.Kalamu	40	8.Lemba	53	13.Ngaba	43
4.Kasa-Vubu	31	9.Makala	26	14.Ngaliema	41
5.Kimbanseke	26	10.Matete	49	15.Ngiri-Ngiri	32
-		-		16.Selembao	33
TOTAL : 492 ASSOCIATIONS					

Source: KABAMBA Nyuni,a.c.,p.618.La liste ci-dessus a été actualisée trois mois plus tard au cours d'un colloque organisé à Lemba à l'initiative du cercle "Les Copains".Néanmoins elle n'a aucune prétention d'être exhaustive et complète.

Les associations ci-haut recensées portent des appellations variées selon la nature de leur objet. Il y a moyen de les regrouper en faisant intervenir un certain nombre de critères.Ainsi par exemple, en prenant comme critère les activités des cercles, on distingue des cercles culturels,des clubs sportifs,de mutualités,des ensembles musicaux et des troupes de théâtre,des associations de tourisme,d'excursion,d'organisation des bals. D'autres,cependant, n'ont ni activités précises ni objectifs précis. Elles sont donc difficiles à classer.

---

(1) KEMBA-o-Omalokenge, Les réflexions sociologiques...o.c.,KABAMBA Nyuni,"Prolifération des cercles culturels...",a.c.,pp.617-625; etc.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

En outre, les données chiffrées ci-dessus sont éminemment discutables. L'auteur garde un mutisme total sur les 8 communes restantes:Barumbu,Gombe,Kisenso,Limete,Lingwala,Maluku,Ngafula et N'Sele.Cinq ans après,KEMBA-o-Omalokenge éprouvera la même difficulté lorsqu'il se contentera d'une simple estimation de"plus de 1.000 associations culturelles des jeunes (affiliées et non affiliées)". Le nombre exact des cercles culturels des jeunes n'est pas connu. Et pour cause: bien qu'une obligation soit faite pour toute association de se faire homologuer à la commune, et malgré la création par la J.M.P.R. des commissions culturelles chargées de leur gestion, quantité de clubs fonctionnent en violation de ce règlement. Tant et si bien qu'une enquête basée exclusivement sur les documents officiels ne peut que renseigner partiellement sur le phénomène.

Un autre écueil est lié à l'étonnante mobilité des asso - ciations, d'autant plus que plusieurs clubs se font et se défont presque chaque jour. Si du moins ils organisaient des activités, la plupart d'entre eux seraient connus, mais malheureusement certains clubs n'existent que de nom. Il en est qui sont soucieux d'accuser leur présence par des manifestations culturelles.Les jeunes aspirent à la culture physique.Des clubs sont créés pour la boxe,le judo,le karaté,le volley,le basket,etc. Ils ont aussi des aspirations intellectuelles.On les découvre à travers certaines activités comme le disco-forum,le ciné-club,le ciné-forum,les conférences,les débats la lecture,la musique,les arts,etc. Les statuts et règlements d'ordre intérieur des cercles font largement place aux occupations d'ordre socio-affectif.Les jeunes brûlent d'envie de donner et de recevoir amour et amitié.Ce qui transparaît dans les appellations même des cercles: les Copains, les Inséparables, la Fraternité,The Strong Fraternity Club,l'Entente ou Amicale de...C'est aussi le but que visent certains cercles sous forme de mutualité,bal et entraide.

Si,"pour une population totale estimée à 175.000 habitants la Zone de Lemba à Kinshasa compte 325 associations enregistrées officiellement,regroupant cinquante membres chacune"(1) avec comme

---

(1)"Jeunesse et culture.Ça bouge à Kinshasa-Lemba",in Lettre de la rue,n°8,Dakar,Juil.1991,pp.19-20,cité par KIANGU S.et A.MUNGALA A.S.,a.c., p.531.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

cercles culturels l'A.C. Le Familial Club Q.B.D.(Quartier Bois Dur), l'A.C. la Grande Famille de Soweto, l'A.C. Les Jeunes Unis de Lemba/Sud, l'A.C.Salut les Copains, l'A.C.Les Chérubins,l'A.C.Academico,l'A.C.La Sirène,l'A.C.Les Rescapés des Anges Noirs,l'A.C. Zolasana(mutualité)l'A.C.Samouraï, le Cercle Culturel les 10 Coopérants, le Groupe Umodja, l'A.C.Strategica,l'A.C.Bongo Folk,l'A.C. Cerkin(Cercle de Kin-Malebo)(1),celle de Bandalungwa présente le répertoire suivant:l'A.C.Académie Succès,l'A.C.IGAZI(Institut de garçons, Zilkapins et intellectuels),l'A.C. A.C.B. (Amitié Club Bisengo),The Brothers,l'A.C. La Chovette, l'A.C.Robe du savoir, l'A.C.Eveil,l'A.C.Bel Oeil,l'A.C.Young's Family,l'A.C.Arumbaya (mutualité),le Cercle d'Amitié et de Mutualité Les Challengers de l'Inconnu (mutualité),l'A.C.Hemano,le Cercle Culturel Amitié. Bref, le rôle sociologique des clubs auxquels les jeunes d'un quartier s'affilient souvent sans discrimination ethnique,religieuse ou scolaire,est justement d'exposer tout le monde à une forte influence du modernisme(dont la lecture et la télévision),y compris les non scolarisés.

§4. La lecture et la télévision.

Apparemment,la lecture semblait n'avoir pas encore été intériorisée dans le chef des habitants de Léopoldville, exception faite pour l'"élite"qui lisait régulièrement les journaux dont les plus en vue étaient:"L'Etoile du Congo","Le Courrier d'Afrique","Le Progrès","La Présence Congolaise","La Tribune Africaine","La Renaissance".Sous couvert de la philosophie de l'authenticité prônée par les Autorités de la IIème République(2),alors qu'en fait elles étaient mues par le souci d'avoir la main-mise sur les médias en général,on procéda à la fusion de différents organes.C'est ainsi que sont nés, le 19 juillet 1972, les principaux quotidiens qu'a connus le Congo jusqu'au 24 avril 1990, date officielle à laquelle le Pré-

---

(1) KEMBA-o-Omalokenge, o.c., pp.65-66.

(2) Dans le même ordre d'idées,il y eut aussi débaptisation des avenues, des villes, des provinces et même du pays.L'abandon des prénoms chrétiens étrangers par les Congolais fut décidé le 15 février 1972.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

sident de la République proclama solennellement à N'Sele la"démocratisation des institutions du pays".

Il s'agit du quotidien du soir"Elima"qui naît de la fusion de la"Tribune Africaine"et du"Courrier d'Afrique",du quotidien du matin"Salongo" qui,lui,naît de la fusion des quotidiens"L'Etoile" et "Le Progrès".C'étaient les deux grands quotidiens nationaux,comparativement à 'Mjumbe"(quotidien)et"Taïfa"(hebdomadaire) du Katanga, "Mambenga"(hebdomadaire)de l'Equateur,"Beto na Beto"(hebdomadaire)du Bas-Congo,"Kimpangi"(hebdomadaire)du Bandundu,"Boyoma"(quotidien)du Haut-Congo,"Kapia"(hebdomadaire)du Kasaï Oriental,"Nsambi"(hebdomadaire)du Kasaï-Occidental,"Jua"(hebdomadaire)du Kivu.

"Salongo"(quotidien)ne tirait qu'à 15.000 exemplaires en moyenne par jour et "Salongo sélection"à 30.000;le journal Elima était tiré à quelque 25 à 30.000 exemplaires par jour, stock appuyé par le lot d'"Elima-Dimanche"(édition consacrée aux loisirs)et"Elima Diplomatique",version mensuelle de politique internationale. Malgré ce faible tirage, les deux quotidiens avaient une très grande audience de par la vente mais aussi les abonnements que prenaient les entreprises publiques et privées, même si les pages consacrées aux sports et à la musique intéressaient plus que toute autre rubrique.

Outre cette presse écrite,le Congo disposait de la presse télégraphique,l'Agence Congolaise de Presse(A.C.P.)créée en 1960.En effet,en plus d'un bulletin quotidien,cette agence dont la nouvelle formule(Agence Zaïre Presse,AZAP en sigle)a été créée le 3 février 1967 par l'ordonnance n°68-469,dispose d'un réseau télégraphique qui diffuse des nouvelles à travers la République et à l'extérieur du pays.Elle dispose de plusieurs bureaux à travers le monde,notamment à Bruxelles, Pékin, Paris.

Si pendant les cinq premières années de l'indépendance, la presse écrite a fait preuve d'un minimum d'objectivité tant les journalistes bénéficiaient de leur liberté d'expression conformément aux textes légaux,il n'en demeure pas moins qu'elle a été mise de force à la solde du Pouvoir au cours des vingt-cinq années qui sui-

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

virent.Certes,aucun journal n'a adopté à Kinshasa une position hostile au nouveau régime,mais il serait pour le moins abusif de considérer, par exemle, le Courrier d'Afrique comme un instrument du pouvoir:ce quotidien,créé par les syndicats chrétiens et dirigés par G.MAKOSO, a en effet conservé une attitude critique. Plusieurs sus - pensions ou saisies de journaux furent décidées par la Sûreté:ainsi l'hebdomadaire La Renaissance, suspendu en décembre 1966 sous l'accusation d'action subversive pro-Tshombe, et dont le directeur L.MOUKANDA fut emprisonné;ainsi égalemlent Présence Congolaise,saisi en juillet ou La Presse Africaine, suspendu en novembre.

Il faut aussi noter qu'en 1966, peu de journaux et agences étrangers ont eu des représentants permanents à Kinshasa:A.AMBER, correspondant de Reuter,fut prié de quitter le Congo le 21 août ainsi que John LATZ d'Associated Press tandis qu'en décembre, l'agence belge INBEL faisait savoir qu'elle cessait provisoirement de diffuser les nouvelles congolaises, ses correspondants ayant également dû quitter le territoire de la République.Un quotidien belge, Le Soir, conserva son correspondant particulier, tandis que la RTB-BRT put mandater ses reporters au Congo à des moments" "chauds"de l'actualité.Par ailleurs,trois publications belges furent interdites au Congo(1)dont deux,Pourquoi Pas ? et La Libre Belgique, suivaient très régulièrement les affaires congolaises et exerçaient à Bruxelles une influence politique réelle.

Toutes les conditions étaient donc réunies pour l'apologie systématique du parti unique à travers les médias.Ceux-ci devaient désormais servir de caisse de résonnance du Pouvoir,même lorsque les conditions socio-économiques se dégradaient jusqu'au plus bas niveau, même lorsque la grogne sociale gagnait tout le pays, un peu

---

(1) Cf.le texte de l'arrêté d'interdiction de La Libre Belgique et des hebdomadaires Euro-Magazine et Pourquoi Pas?,in Bulletin A.C.P. du 2 décembre 1966, publié par le Moniteur Congolais,n°5, Kinshasa, 1er mars 1967.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

comme les journaux de l'époque coloniale(1) qui avaient pour but la préparation psychologique des Congolais à l'acceptation de l'oeuvre mboulamatarique.

Au niveau du lectorat,par exemple chez les jeunes garçons, hormis ce qui se lisait à l'école-ou à domicile dans le cadre des obligations scolaires pour s'instruire (manuels scolaires, romans classiques,etc.)-on raffolait des bandes dessinées(dont Tintin, Lucky-Luke, Bob et Bobette, Astérix, Zembla, Zorro, Spirou, etc.), des romans policiers(San Antonio, O.S.S. 117,etc.où l'argot parisien dame le pion au français classique),des livres d'amour(photo-romans en général), voire des livres pornographiques dont l'idéologie impérialiste euro-américaine véhiculée aura ainsi remplacé celle qui naguère consacrait l'infériorité noire à travers les bandes dessinées du type colonial comme"Mbumbulu"des années 1950 et début des années 1960.On ne pourra passer à pieds joints des organes officiels des mouvements ou groupements ethnico-culturels et/ou politiques comme par exemple les journaux"Kongo dia Ngunga"(écrit en langue kikongo)et"Notre Kongo"("Kongo Dieto"),tous deux publiés par l'ABAKO.

Du côté des femmes, incapables pour la plupart de comprendre le français courant, la lecture n'était une distraction que pour les élèves d'écoles secondaires et la petite minorité d'"intellectuelles"((institutrices,monitrices sociales,employées de bureau,infirmières et accoucheuses, ménagères ayant fait des études post-primaires dans les anciennes colonies françaises ou dans les écoles congo-

---

(1) "Le Journal du Katanga"qui devint"L'Echo du Katanga"puis"La Dépêche","La Feuille de Chou","L'Essor du Congo","Katanga",etc. sans oublier les hebdomadaires"Le Mercure Africain","Le Congo Soir","Stand punten",...au Katanga,"L'Avenir"et"Le Courrier d'Afrique"à Léopoldville,"L'Echo de Stan"et"Le Stanleyvillois" dans la Province Orientale,pour ne citer que ceux-là(cf.Bethuel KASAMWA Tuseko,"Coup d'oeil sur l'origine de la presse au Katanga",in Le Libérateur Uiamma,hebdomadaire du Shaba, n°4/04/MIP/120/91 du 2 avril 1992,p.10).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

laises pour filles d'"évolués",ou encore ayant vécu quelques années au pays de langue française).Elles lisaient notamment l'hebdomadaire "Afrique Chrétienne",dont la première parution remonte au 1er Juillet 1961. Sauf que l'hebdomadaire sera suspendu le 20 janvier 1972 pour"article subversif et anti-révolutionnaire".

Double victime du colonialisme belge et du masculinisme africain,la femmme congolaise n'a pu jouir des mêmes avantages que son partenaire qu'est l'homme.Selon S.COMHAIRE SYLVAIN,moins de 1% des femmes entre 20 et 30 ans étaient capables de s'intéresser à la lecture d'une revue écrite en français,voire d'un livre(1).Cette situation prévalait entre le crépuscule de la Ière République et l'aurore de la IIème. C'est ce qu'avaient compris la revue "Eva",qui ouvrit largement ses colonnes à des articles en langues congolaises, et la revue"Moyo"qui a remplacé le français par le kikongo et le tshiluba.Les manuels de prédications religieuses,écrits en français et en langues locales,circulaient facilement entre amis, voisins, collègues de service,frère de tribu ou de province.

Au lendemain de l'indépendance,il n'y avait pas de bibliothèques communales ou paroissiales à Léo, et la plupart des élèves congolais ignoraient qu'on pouvait obtenir des prêts de livres à la Bibliothèque Nationale(avec extension à l'emplacement actuel de l'Athenée Lumumba à Limete/Echangeur) ou à la Bibliothèque Albert Ier(atuel Collège Boboto à Gombe),ils étaient réduits à acheter les livres qu'ils désiraient quand ils ne les trouvaient ni à l'école ni à la maison.En tout état de cause,les filles lisaient encore moins que les garçons du même niveau et du même âge,et dans leurs préférences apparaissait très nettement un centre d'intérêt restreint au cercle familial. Elles ne voyaient pas pourquoi en sortir,pourquoi rêver d'un monde plus large.En d'autres termes,le chapitre des livres et lectures trahissait jusque-là un manque flagrant d'ouverture au monde, chez les filles plus que chez les garçons. Comment pouvait-il en être autrement lorsqu'il est établi qu'en général"les Africains lisent peu.Les 30% des lettrés du continent n'offrent pas un lectorat suffisant.Chaque habitant ne consacre que

---

(1)S.COMHAIRE-SYLVAIN, O.C., p.93.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

2,30 FF par an à l'achat de livres"(1).Lire serait donc, en Afrique, un loisir de riches.

Toujours est-il que vers la fin de 1964, une bibliothèque scolaire pilote a été créée à l'Athenée de Saint-Jean(actuellement Athenée de Lingwala)et en avril 1965, une "bibliothèque enfantine"de plus de 2.000 volumes dépendant de la Bibliothèque Nationale grâce aux dons des ambassades étrangères et à l'aide initiale de l'UNESCO (Organisation des Nations-Unies pour l'Education,la Science et la Culture).Ces deux établissements ont eu beaucoup de succès auprès des jeunes des deux sexes,mais il y avait là un sérieux problème de quantité vu le nombre toujours croissant des écoles,problème auquel suppléeront dans une certaine mesure les centres culturels(français et américain surtout),le Centre Wallonie-Bruxelles,le Goethe Institute,situés tous au centre-ville;la bibliothèque de la Place du 4 Janvier et le Centre Culturel de Matonge(situé en face de l'Eglise Saint Joseph),autant de cadres où se tiennent aussi des projections de film et de vidéo,des spectacles de tout genre,des conférences, des réunions,des assemblées,etc.S'y rendent jusqu'à ce jour des lecteurs de tout genre(intellectuels,chercheurs,curieux)mais particulièrement des élèves et étudiants.

Mais la prise de conscience par les Congolais de l'importance de l'instruction sur l'épanouissement d'un individu dans ce nouvel environnement qu'est la ville,entraîna l'apparition d'un phénomène tout à fait nouveau,à savoir la formation ou l'éducation permanente.Celle-ci se manifeste sous des formes variées: autodidaxie,cours du soir,cours par correspondance,etc.Apparemment informel, ce type de formation ouvrit pourtant des portes à plus d'un bénéficiaire qui, auparavant,éprouvaient beaucoup de difficultés sur le marché d'emploi.

Jusqu'à ce jour,la diffusion et les échanges du livre dans le monde se trouvent freinés par une multitude de restrictions. Pourtant,l'importation permettrait dans bien des cas de pallier l'insuffisance de la production locale, notamment en Afrique où la

---

(1) Jeune-Afrique Economique, n°122, Paris, 1990, p.132.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

"disette du livre"atteint des proportions impressionnantes. Les règlements douaniers et tarifaires,ainsi que les taxes intérieures, entravent la circulation internationale des livres, de même que les coûts élevés de transport,avec leurs effets correspondants sur les prix. Notre continent souffre d'une très grave penurie d'ouvrages. Certains pays africains ignorent toute activité d'édition. En 1969, neuf seulement publiaient des volumes dans les langues nationales; par million d'habitants paraissaient chaque année six titres-contre 418 en Europe;enfin,dans les Etats qui tenaient la tête en matière d'édition,la consommation par habitant est 135 fois plus élevée qu'en Afrique!(1).

Pour l'heure, contrairement à l'Etat du Congo-Belge qui avait fait du social de sa population la plus lettrée de l'Afrique noire, l'une de ses premières préoccupations,le peuple congolais a connu,sous la IIème République,un taux de déperdition scolaire de plus de 2,3%, un taux d'alphabétisation fonctionnelle de 0,04% avec une population à 80% analphabète, conduisant à une déscolarisation du pays avec un taux élevé d'inadaptés sociaux et du phénomène enfant de la rue(2). Mais ici,nous devons relativiser ce qui est dit ci-avant étant donné que dans ce XXème siècle finissant, la presse, le magazine,le livre, la radio, la télévision, le cinéma ont déversé dans tous les pays, sur tous les continents,un ensemble de contenus qui, ainsi qu'en ont témoigné les nombreuses mesures d'audience, ont attiré le plus grand nombre d'individus-récepteurs.Cultivant la prétention de s'adresser à tous, les grands mass-media ont accentué leurs tendances en en faisant l'objet principal,sinon exclusif, de leur production.

Abandonnant les informatons d'intérêt strictement local parce que visant l'audience universelle, évitant les prises de posi-

---

(1) Informations UNESCO, in Dialogue et culture, n°10, Bruxelles, octobre 1969, p.29.

(2) Guillaume MUNGANDJI Iyenda,"Famille,télévision et développement: quel espoir pour le Zaïre de demain?",in Famille et télévision, Actes de la 28ème Journée Mondiale des Communications Sociales,Facultés Catholiques de Kin.,1996, p.110.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

tions nettes de nature à contrarier une partie de ses lecteurs, les contenus communs imprimés, radiophoniques, télévisuels ont fait une large place aux faits divers. A' la une, les cataclysmes, les accidents pathétiques, les scandales, les grands actes passionnels construisent un univers de rêve vécu, de fatalité, où l'ordre des choses, comme dans l'imaginaire des récits romanesques, se trouve enfreint:

> "Signe, le fait divers l'est toujours de quelque rupture de l'univers réglé où l'homme trouve sa sécurité mais dont, avec crainte, il rêve cependant de s'affranchir. Une telle rupture peut prendre les formes les plus variées: de l'insolite à la transgression des lois humaines ou divines, en passant par l'extraordinaire, le monstrueux, le singulier, l'exceptionnel, le bizarre, le prodigieux, l'anormal, le rare ou encore, et pour emprunter aux sciences humaines des termes qui leur sont propres, le déviant, l'anomique, l'atypique"(1).

Mettant en vedette ce qui est exceptionnel, sensationnel, émouvant, les contenus communs privilégient tout ce qui touche aux vedettes elles-mêmes. Mais il n'est pas que le film commercial à être grand pourvoyeur de beauté, de jeunesse, d'amour, d'aventure, de violence, de suspens; d'argent, de voiture, de whisky. Le feuilleton imprimé ou télévisuel, le livre de poche-série noire, policiers, récits d'espionnage-, bandes dessinées et "comic-books" mêlent thèmes amoureux et d'aventure, érotisme et violence, bonheur et crime. Et tout y prend les apparences du vécu, du possible. Il n'y a pas de rupture nette entre le reportage et la fiction. Bien plus, les contenus communs privilégient tout ce qui, dans la vie réelle, ressemble à la fiction et, à l'opposé, mettent en oeuvre un imaginaire, simulacre de la réalité. Le succès des jeux-concours, dotés de prix et récompenses contrétisés, souligne bien le genre d'ancrage du divertissement véhiculé dans les contenus communs.

---

(1) J. LOHISSE, o.c., p. I. 2.

CODESPIA - BIBLIOTHEQUE

Puisque nous avons fait implicitement allusion à la télé - vision, parlons-en. Pour la petite histoire,la station de télévision nationale du Congo, noir et blanc(1),fut inaugurée le mercredi 23 novembre 1966 en soirée au Haut-Commissariat à l'Inforamtion dont dépendait la R.T.N.C.(2),qui est devenue plus tard la"Voix du Zaïre" (1971-1981),et au cours de nos enquêtes O.Z.R.T.(Office de Radiodif- fusion et de Télévision)à Kinshasa. La méme année, c'est-à-dire en 1966,naissait aussi une société mixte dénommée CONGOVOX avec une participation de l'Etat Congolais de l'ordre de 40% du capital. Mon- sieur Pierre DAVISTER, Directeur de l'hebdomadaire belge"Spécial",en fut le premier administrateur-gérant. Il avait comme collaborateurs MM.Francis MONHEIM, éminent journaliste belge, et Emile LAFFONT, conseiller du journal télévisé mis à la disposition de CONGOVOX par le gouvernement français.

CONGOVOX avait pour mission de fournir à la R.T.N.C. des activités filmées en 16 mm et en 35 mm(noir et blanc)pour les salles de tout le territoire national de la République.CONGOVOX avait aussi pour tâche de procéder à l'échange de films d'actualité avec les autres stations de télévision du monde,par l'intermédiaire de BELGA- VOX. Enfin,CONGOVOX s'est attachée à former le personnel congolais en matière de cinéma et de télévision appelé à prendre la relève du personnel étranger.

En ce qui concerne le cadre juridique de Télé-Zaïre, les dispositions qui concernent le fonctionnement de la Voix du Zaïre englobent la station nationale de la radio et de la télévision et

---

(1) C'est à cette occasion que la station nationale de radiodiffu - sion devint la Radio Télévision Nationale Congolaise(1966-1971) qui remplaça la R.N.C.,la Radio Nationale Congolaise(1960-1966). La télévision en couleur interviendra à Kinshasa quelque huit ans après,soit le 20 mai 1974.

(2) C'est cette appellation qui sera réhabilitée au lendemain de la prise du pouvoir par les forces de l'A.F.D.L.(Alliance des Forces Démocratiques pour la Libération du Congo),le 17 mai 1997: la R.T.N.C.,la Voix du Peuple en lieu et place de l'O.Z.R.T.,la Voix du Zaïre.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

leurs activités sont contenues dans l'ordonnance-loi n°67-82 du 3 février 1967. Notons que cette ordonnance-loi a modifié la structure juridique de l'ordonannce-loi n°3 du 22 novembre 1965, créant à l'époque le Haut-Commissariat à l'Information.

La couverture des émissions se fait par la construction des stations terriennes par satellite et des centres d'émissions. Son rôle est d'assurer la diffusion des émissions T.V. par les émetteurs locaux, recevant par satellite les signaux,images et sons. Le système de base est l'utilisation d'un récepteur de satellite de l'INTELSAT IV. Le système de couverture des émissions de Télé-Zaïre a été construit par la REZATELSAT(1)et comprenait à l'origine 29 stations au total réparties de la manière suivante :

-13 stations terriennes de télécommunication par satellite(une autre s'est ajoutée plus tard),

-16 centres d'émissions T.V.(plus deux autres qu'on a installés après)et diverses liaisons hertziennes ou câblées.

Les 13 stations terriennes sont classées en quatre types suivant qu'elles sont en liaison ou non avec un centre de relais T.V. :

1) la station mère : Kinshasa;
2) les stations principales:Lubumbashi et Kisangani;
3) les stations régionales du type I:Bandundu,Mbandaka, Bukavu et Mbuji-Mayi;
4) les stations régionales du type II:Kalemie,Kindu,Gemena Isiro,Kamina,Gbadolite.

Les 16 centres d'émissions T.V. se répartissent en :

a) 11 centres communs, aux 11 stations terriennes :

-Lubumbashi 2 x 12 Kw
-Kisangani 2 x 1 Kw
-Bukavu 2 x 1 Kw
-Mbuji-Mayi 2 x 1 Kw
-Mbandaka 2 x 1 Kw
-Kalemie 2 x 1 Kw
-Kamina 2 x 1 Kw

---

(1) La Régie Zaïroise de Télévision par Satellite.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

-Isiro 2 x 1 Kw
-Gemena 2 x 1 Kw
-Kindu 2 x 1 Kw
-Gbadolite 2 x 1 Kw;

b) 5 centres distincts:
-Kananga 2 x 1 Kw
-Likasi 2 x 1 Kw
-Kolwezi 2 x 1 Kw
-Uvira 2 x 1 Kw
-Goma 2 x 1 Kw(1).

Dans ce domaine de l'audiovisuel, l'investissement le plus important pour la période de 1974 à 1979 a été sans conteste le complexe de la Cité de la Voix du Zaïre, inaugurée le 24 novembre 1976.Cette cité que nous avons eu le privilège de visiter à maintes reprises,en dépit de toutes les tracasseries policières auxquelles on se bute à l'entrée,comporte une tour administrative de 22 niveaux, un complexe TV avec studios dont 2 studios cinéma,un complexe radio avec 17 studios dont 3 stéréo, un complexe de formation professionnelle (Studio-Ecole), un hôtel de presse (Hôtel Invest) avec 52 chambres.

Le Congo, 2.345.000 km2,compte actuellement parmi les pays africains qui se dotent d'une infrastructure technique quasi complète dans le domaine de l'audiovisuel. Tout le pays est arrosé par des ondes hertziennes qui nous envoient des nouvelles,des images,etc.surtout lorsqu'on sait que chaque jour,la télévision déverse des torrents d'images sur le monde - phénomène particulièrement amplifié par l'alunissage des astronautes américains de la fusée Apollo-11,le 21 juillet 1969.La couverture télévisuelle réalisée au Congo grâce à cette infrastructure est de l'ordre de 10 à 15%

---

(1) BAMOINA Bainamboka, Les incidences socio-culturelles de la télévision sur la population urbaine de Kinshasa.Cas de la Zone de Lemba, IIème licence Sociologie, Faculté des Sciences Sociales,Administratives et Politiques,UNILU, Lubumbashi,juillet 1983, pp.15-16.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

de la superficie du territoire national touchant ainsi 25% de la population totale ou 75% de la population urbaine, soit 8 millions d'habitants.

En plaçant les différentes stations dans les grands centres du pays,la stratégie politique du gouvernement mobutien devrait décourager les tendances centrifuges,voire sécessionnistes, en vue d'une intégration nationale et un développement hormonieux. Mais le gouvernement a résolu de faire de ce médium un véritable instrument de propagande politique assurant ainsi la solidification de son pouvoir par les émissions d'endoctrinement idéologiques.C'est dans ce contexte que naquit la boîte à image qu'est la télévision au Congo.La radio et la télévision constituent le monopole de l'Etat et ont été gérées depuis le 2 avril 1981 par un office, l'O.Z.R.T., qui jouissait de son autonomie financière et administrative. Celui-ci, créé par l'Ordonnance-Loi n°81-050 du 2 avril 1981, disposait d'un réseau de stations de radio à travers le pays.

Télé-Zaïre diffusait en moyenne 8 heures d'émissions par jour dont 80% de production nationale et 20% d'émissions étrangères provenant essentiellement de la France qui nous refilait à la même occasion des séries américaines(voir annexe),avec tout ce que cela véhiculait et produisait comme effet sur les téléspectateurs et les auditeurs :

> "L'impérialisme, dit ELA, cherche à se faire accepter par les masses,en recourant aux moyens d'information et de publicité, à la production de films et d'émissions de télévision et de radio,à la diffusion de la musique qui servent à perpétuer les relations de domination et de dépendance. La ville est par excellence le lieu où une culture de masse enfonce les Africains dans les formes d'inconscience qu'entretiennent les images et les modèles culturels imposés par l'économie de conquête"(1).

---

(1) J.-M.ELA, "Culture de masse,opium des masses", in L'Effort camerounais du 26 Juillet 1974.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Les productions nationales comprennent les émissions éducatives, les émissions de divertissement, quelques heures réservées à l'informa - tion et aux problèmes culturels.La musique y occupe une place de choix,le leitmotiv du pouvoir sous MOBUTU étant"Heureux le peuple qui chante et qui danse"(1).

La radio diffusait ses programmes 24 heures sur 24(voir annexe).Une nouvelle chaîne stéréo diffusait essentiellement de la musique de détente entrecoupée par des flashes d'informations.Elle fonctionnait 9 heures sur 24, c'est-à-dire de 9h00' à 18h00'.Ce qui constituait un véritable dépannage pour les bars et "nganda",car il suffisait de connecter les appareils et d'amplifier le son pour attirer la clientèle, ou l'égayer si elle était déjà là.

D'après les données de 1975, six à sept ménages sur dix, dans les cités planifiées, disposent d'un poste de radio en état de marche,alors que c'est moins d'un ménage sur deux ailleurs. Ceux qui possèdent un poste de télévision ne sont pas en reste. Sauf que sous l'effet de la télévision, du cinéma, de la radio, etc., jeunes et adultes sont devenus comme deux charges électriques de signe contraire qui se repoussent. Attirés par ces loisirs modernes, les jeunes s'éloignent de plus en plus des adultes pour créer un monde à part.

Certes, la Cité de la Radio et de la Télévision,la"Voix du Zaïre",constitue un ensemble colossal,unique en Afrique.Bénéficiant des derniers raffinements de la technique,c'est un outil conçu à l'échelle du pays. Mais deux décennies après sa érection,il est encore très en-deça de ses capacités de production.Des signes de dégradation apparaissent déjà...En tout état de cause,comme tout médium conçu,produit par une culture particulière et consommée par une société,la télévision a des effets certains sur les opinions et

---

(1) L.M.Y., "L'AZADHO dénonce, KITUTU répond", in Le Soft n°43 du Samedi 21 septembre 1991, Kinshasa, p.5.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

l'agir des individus. Cette influence a été soulignée par nombre de chercheurs, en particulier des sociologues et communicologues(1).

Certes, la télévision n'agit pas de la même manière sur tous les individus ou sur un même individu: plusieurs facteurs entrent en ligne de compte, notamment la manière de percevoir et/ou de comprendre un message, le degré de confiance que l'individu accorde au médium,son bagage intellectuel(niveau d'information), sa motivation, son degré d'attention vis-à-vis du message,la façon dont est présenté ce message, etc. Il est indubitable que la télé dans son essence et ses manifestations ne peut être isolée de ses effets. Par sa nouveauté en tant que médium et la capacité qu'ont les images à imposer ou à solliciter une participation sensorielle du téléspectateur, elle exerce nécessairement un attrait, une fascination et s'impose subtilement comme un besoin: le besoin de se procurer un récepteur T.V., le besoin d'exigence de la qualité de la réception des émissions et le besoin de diversifier les sources émettrices.

Primo, en dépit de la modicité de ses revenus, l'acquisition d'un poste T.V. est prioritaire pour le Kinois. Tant qu'il est

---

(1) Lire à ce sujet :

-Charles I.COOMBS, Dans les coulisses de la télévision, Nouveaux Horizons, Paris, 1966, 186 p.;

-Jean-Guy MOREAU, Le règne de la télévision, Seuil, Paris, 1967, 125 p.;

-Enrique MELON-MARTINEZ, La télévision dans la famille et la société moderne, Marabout Université, Paris, 1970, 24 p.;

-Jean CAZENEUVE, Sociologie de la radio-télévision, P.U.F., Paris, 1974, 128 p.;

-Warren K.AGEE et al., Médias, De Boeck Wesmael, Bruxelles, 1989, chap.III, pp.31-52.;

-Jacky MAMPUNINA, "Influence néfaste de la télévision sur les enfants", in Elima du 19 septembre 1991, Kinshasa, p.10;

-Francis BALLE, Médias et société, Montchrétien, Paris, 1991, 423 p(chap.I.:Conditions et limites de l'influence des médias), etc.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

incapable de se le procurer, il regarde la télévision chez les voisins tout en caressant l'idée(et même en investissant) pour s'en acheter une dès que possible(1).Le marché kinois et les laboratoires d'électronique sont actifs pour combler ce besoin.Secundo, ce besoin se traduit par la prolifération des antennes UHF et VHF de fabrication artisanale(2). Le tiers des habitants à Kinshasa dispose d'une antenne extérieure destinée notamment à améliorer la qualité de l'image au-delà de ce que permet une simple antenne téléscopique ou une antenne interne. Ces forêts de râteaux sur les toits, les scintillements dans les vitrines, la lumière bleue à toutes les maisons,tous ces signes extérieurs de l'envahissement par la télé ont cessé d'étonner. D'ailleurs, la télé, chacun l'a dans la tête et la transporte avec lui.Elle est si bien intégrée à la vie quotidienne qu'on ne se rend même plus compte de sa présence. Certaines personnes disposent même d'une antenne parabolique.

Tertio, il est question de brancher sur d'autres chaînes locales,en plus de la chaîne nationale et de la télévision congolaise de Brazzaville(Canal Z, Antenne A, Canal Kin,etc.). Il s'agit surtout de s'ouvrir aux chaînes étrangères diffusées par satellite et redistribuées notamment par l'ex-O.Z.R.T. (3). Ces

---

(1) L'alimentation du récepteur ne constitue pas un obstacle:les téléspectateurs qui habitent les zones non électrifiées achètent une batterie de 12 V. Généralement les récepteurs sont "N/B12" sans grande prétention (Tatung...)dont le dispositif d'alimentation est prévu d'origine.

(2) L'ingéniosité dans la fabrication de ces antennes extérieures est remarquable.Le matériel utilisé est local et les fabricants ne posent pas des questions de conductibilité des métaux utilisés.Ils ne s'embarrassent pas des formules de la propagation des ondes ni du respect des dimensions des éléments:directeurs,trombones,réflecteurs sont alignés à l'image des éléments des antennes classiques vendus au magasin.Seul l'effet importe.Le bloc amplifiant(booster)n'est pas imité.

(3) A'ce sujet,la capitale est privilégiée par rapport aux régions de l'intérieur.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

chaînes sont :CFI, RFO, TV5, CNN,DSF,RTP,DW,etc.(1). Sans oublier le fait que certains offices de télédistribution locaux proposent des décodeurs permettant de capter d'autres chaînes;le service n'est pas gratuit.Cette diversité des sources accroît sensiblement la liberté de choix des téléspectateurs(le"zapping")(2). Ils peuvent désormais suivre des chaînes qu'ils auront eux-mêmes choisies en fonction de tel ou tel critère. Ils ont également la latitude de confectionner leur propre programme conforme à leur rythme de vie et à leurs préférences.Leur horizon cognitif s'accroît aussi puisqu'ils peuvent, à peu de frais, s'ouvrir à une autre culture que la leur.

Mais à quelles occasions principales assiste-t-on à la mobilisation des groupes(formels et naturels)autour du petit écran ? Répondre à cette interrogation,c'est renseigner dans une certaine mesure sur l'impact de l'usage effectif de la télé sur la population kinoise.

a) Lors de grandes manifestations sportives et spécialement lors du Mundial(3).
   Le match de football,par exemple,est un événement. Faute de se rendre au stade, le Kinois accepte le reportage radiophonique. Cependant,la transmission en direct à la télévision est sa forme préférée puisque tous les sens du téléspectateur sont sollicités: il suit comme s'il y était.Le SIN(See It Now)du Mundial est aussi vital que l'eau et l'air pour un Kinois. Lors de la diffusion des matches de la Coupe d'Afrique et de la Coupe du Monde, la population kinoise déserte complètement les rues,voire les lieux de service.Telle est la fonction ludique des médias.

---

(1) Les programmess d'émission de ces chaînes sont hebdomadairement repris par le journal local SOFT, notamment.

(2) Zapper/zapping, c'est passer d'une chaîne télévisée à une autre(jugée plus intéressante)au moyen de la télécommande.

(3) Le fait n'est pas nouveau:en 1972, il y a eu dans le monde 1 milliard de téléspectateurs pour les jeux olympiques de Munich,en Allemagne.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

b) Lors des grands événements politiques du pays(1).Il a été observé en 1992 que lors des séances importantes de la Conférence Nationale Souveraine du Zaïre, le taux d'audience à la télévision nationale était impressionnant.Ce qui nous renvoie à la fonction idéologique des médias.

c) Lors de la diffusion des feuilletons célèbres.
Il s'agit principalement de Dallas,Falcon Crest, Côte Ouest, Dona Beija,etc.avec tout ce qu'ils ont d'incompatible avec la culture africaine.Quoi qu'il en soit,c'est la fonction d'identification des médias.

d) Lors de la diffusion des émissions musicaless et des vidéoclips.
C'est par exemple Sankai Cadence,Karibu Variétés,V.S.S.,etc.
Les vidéoclips vont de paire avec la publicité: outre les effets chorégraphiques,les effets spéciaux,la musique,il faut y ajouter les slogans et surtout la fascination des téléspectateurs pour le personnage de la publicité.L'exemple de NGADIADIA"Vieux NGADIOS") en dit long:spot Primus,spot Skol,etc.(2).Ce qui rentre dans le cadre de la fonction ludique et économique des médias.

e) Lors de la diffusion du théâtre congolais appelé"Théâtre de chez nous"(ou Maboke).

Les téléspectateurs se retrouvent dans le thème du récit, dans le problème évoqué,dans le cadre,dans le savoir-faire des acteurs(devenus de véritables vedettes).Ils goûtent volontiers le sens de l'humour sous-jacent ainsi que le néologisme et autres formes d'expression verbales qui se déploient.C'est cela la fonction d'identification sociale.

f) Lors de la diffusion des émissions religieuses de grandes campagnes évangéliques.

La télévision joue le relais entre les lieux des cultes et les croyants.La prolifération des sectes et groupes de prières à laquelle on assiste aujourd'hui est un phénomène de société. Qu'elle

---

(1)Toujours en 1972,1 million de téléspectateurs américains pour la plupart a suivi le voyage du Président Richard NIXON en Chine.Ce fut un événement.

(2)Lire Jean-Marie DIKANGA Kazadi,"La famille et la publicité de la bière à la T.V.",in <u>Famille et télévision</u>,<u>o.c.</u>,pp.91-107.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

découle de la frustration ou de la misère abjecte qui frappe de plein fouet nos populations, la religion sous cette forme, constitue un des derniers remparts des déshérités.Ici,c'est la fonction thérapeutique qui est au centre des préoccupations des Kinois.Au-delà des longues séances des prières diurnes et nocturnes,le Kinois s'accorde un supplément de temps de prière à travers les médias audio-visuel (radio et T.V.).Et les effets de cette médiatisation sont palpables: l'on a vu des téléspectateurs pleurer à chaudes larmes face à la prédication d'un pasteur rompu dans l'art d'éveiller les émotions. Certains ont même cru guérir(à distance)suite à telle ou telle prédication précise, laborieusement conçue et diffusée par les"sauveurs des derniers jours".

Il ressort de notre analyse quatre données qui placent la télévision au premier rang des technologies de la communication de la post-modernité.

a) la télévision est le principal moyen de s'informer pour l'homme de la dernière décennie du XXème à qui elle se présente aussi comme un média multiculturel;
b) les gens passent plus de temps devant le petit écran qu'à l'écoute de la radio ou à la lecture de la presse;
c) le petit écran occupe une position centrale dans toutes les nouvelles configurations technologiques de la communication;
d) à tort ou à raison,on crédite la télévision d'un grand pouvoir d'influence sur les opinions et les comportements.

Quant aux fonctions de la télé,l'on peut distinguer deux niveaux:la famille et le contenu des émissions.En tant que bien de la famille, le poste de télévision assure une fonction de valorisation et de hiérarchisation; il prend part à la production de la différence sociale.Au niveau des contenus, la fonction principale de la télévision consiste à reproduire l'ordre dominant;les fonctions du petit écran en tant qu'instrument d'information,de culture et de distraction sont secondaires et subordonnées à cette fonction politique.C'est ainsi que les téléspectateurs,d'après les études sur l'influence des médias, se divisent en deux catégories, à savoir les

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

téléphobes et les téléphiles(1).Les premiers ne relèvent que les inconvénients de la télévision en estimant que celle-ci déforme les enfants,désunit les familles et montre aux gens tout ce qui est nocif:violence, vol,viol,crime,assassinat,etc. Les seconds,eux,n'en voient que les avantages. Grâce à la télévision, pensent-ils, la culture et la démocratie vont s'introduire partout et ainsi, elles pourront toucher toutes les couches de la population.

Il est vrai que les médias sont des réservoirs de savoir et d'informations tout comme ils sont sources de connaissances(2). Mais plutôt que d'assurer une fonction multiple positive,Télé-Zaïre était devenue,dans le cadre de la"mondovision",le relais des productions extérieures.Il y a un fossé de plus en plus grand entre villes (Kinshasa en particulier)et campagnes. Il existe un problème de communication entre l'appareil politico-administratif et la population qu'il exploite. La prolifération des émissions étrangères,en raison de la pauvreté des budgets de production,pose le crucial problème de l'identité culturelle.Les rares chaînes concurrentielles à ex-Télé - Zaïre ne font pas mieux. En fait, bon nombre de ces émissions importées (pour ne pas dire toutes) véhiculent des schémas de développement et de consommation qui sont totalement étrangers à la population, à la famille.

Que rapportaient réellement aux petits Zaïrois des séries télévisées aussi douteuses que Dallas, Dona Beija ainsi que les shows manipulateurs des sectes américaines ? Nous estimons que tout ceci génère de nouvelles frustrations,aggrave les conflits interculturels (découlant de la colonisation) et les tensions sociales (accompagnant l'évolution des structures sociales),exacerbe l'attirance de la jeunesse pour le mode de vie occidental,marginalise le pouvoir coutumier et défavorise les valeurs sociales "traditionnelles" positives. Au plan familial, il y a multiplication de conflits parents-

---

(1) "A'quoi sert la télévision?",in Presse-Actualité, n°80, Paris, février 1973, cité par MUNSOKO wa Bombe,"La famille envahie par les mass-média",in Famille et télévision, o.c.,pp.76-83.

(2) Louis PORCHER et François MARIET, Média et formation d'adultes, Ed.E.S.F.,Paris, 1976,cité par MUNSOKO wa Bombe, a.c., p.83.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

enfants avec comme conséquence le repli de ces derniers sur un mode de vie anomique.La majeure partie de l'éducation des jeunes se fait dans la rue,laboratoire des émissions importées.

Sous le couvert de la francophonie, la France s'efforce de contrecarrer "l'invasion culturelle américaine" par satellite interposé, en émettant un grand nombre de programmes télévisés en direction de l'Afrique, programmes largement consommés par les familles kinoises. Ainsi, au nom de la coopération linguistique et culturelle, une invasion remplace une autre. Plongé dans une dépendance culturelle et financière, la famille congolaise ne développera sans doute pas bientôt son potentiel de création des programmes de télévision culturellement mieux adaptés aux besoins de l'élite de demain(la jeunesse).

En nous plaçant dans la perspective des téléphiles, nous pouvons retenir les avantages que voici :

a) Quoi qu'on en dise, la télévision forme et/ou instruit dans la mesure où elle est capable de combler les lacunes qu'une éducation scolaire au rabais a creusées au fil des jours. Après un documentaire sur l'Iran,par exemple, il n'est plus possible de confondre le"chah"et le"chat"d'Iran !La télé devient,à ce titre, une école.Par l'effet persuasif des images et des commentaires qui l'accompagnent, elle aide à meubler l'intelligence de façon durable:les images laissent des marques souvent indélébiles.

b) La télévision peut également servir d'instrument d'éducation d'autant plus qu'elle peut aider à prendre conscience des problèmes qui entravent la vie sociale, l'environnement ou l'épanouissement individuel et peut-être proposer des solutions. De la même manière, elle peut suggérer un comportement digne face à une situation donnée.

c) La télé permet aux membres d'une famille d'être informés sur la vie politique de leur pays,et de lever des options vis-à-vis d'elle.

d) Dans un pays où on compte très peu de distractions comme le nôtre,la télévision est souvent un cadre pour se défouler, s'évader, aérer l'esprit des tensions psycho-physiques quotidien-

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

nes emmagasinées à cause des vicissitudes de la vie en général et urbaine en particulier.

e) Devenu un pôle d'attraction, la télé peut rassembler les membres d'une famille(qui, autrement,resteraient isolés ou dispersés)et, le cas échéant, amorcer un échange entre eux. Lors des grands matches, par exemple, certaines familles kinoises mettent un poste-récepteur à la disposition des voisins et même des passants.L'événement sportif devant le petit écran devient un prétexte pour se rassembler sans protocole, être simplement ensemble et partager les émotions en vibrant au même diapason.

Dans l'optique des téléphobes,il y a lieu de dégager les inconvé- nients ci-après :

a.La télévision peut devenir un instrument d'aliénation et de repli sur soi, si l'on en abuse.

b.Elle risque surtout de régenter ou d'imposer un rythme de vie à une communauté ou même à une famille et déterminer les heures de repas, du coucher (en les retardant ou en les avançant) et même l'aménagement de l'espace familial.Il est des habitants de Kinshasa qui choisissent leur zone d'habitation en fonction de la qualité de réception des émissions T.V.(1).

c.La télé risque de rompre l'équilibre d'une communication verbale interpersonnelle entre les membres d'une famille. Il faut se garder de donner à la télé le droit de parler à tout le monde.

d.La télévision,nous l'avons dit,risque d'entamer gravement les valeurs morales des téléspectateurs.Autant le Kinois se réjouit de l'enrichissement de son espace télévisuel par de nouvelles chaînes, autant il consomme sans discernement.

---

(1) L'on sait que les ondes électromagnétiques ultra-courts UHF se propagent en ligne droite et sont sensibles aux obstacles natu - rels(montagnes,forêts,etc.)ou artificiels(buildings ou immeubles à étages).Dans la ville-capitale,si l'on veut éviter les longues antennes extérieures,il est plus intelligent d'habiter dans le rayon que balaye l'antenne émettrice que dans une vallée (cf. MWEZE Chirhulwire Nkingi,"Regards sur le téléspectateur kinois", in Famille et télévision, o.c., pp.7-16).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

e.Tout ce qui précède éclaire les effets non voulus, c'est-à-dire non désirés et non intentionnels de l'expansion fulgurante de la télévision au plan familial et,donc,sociétal. Au nombre de ces effets contraires et, pour ainsi dire pervers, l'on peut retenir la désintégration de la famille, la déculturation des jeunes(principalement des adolescents),la baisse du niveau scolaire et, naturellement, l'altération du sens de certaines valeurs chez les jeunes(1), grands friands de la musique des orchestres et de la mode vestimentaire.

§5. La musique des orchestres et la mode vestimentaire.

Dans le présent paragraphe, il sied de noter qu'en août 1966, on enregistra trente orchestres congolais à Kinshasa :

1. O.K. Jazz
2. African-Fiesta/Nico
3. African-Fiesta/Rochereau
4. African-Jazz
5. Conga-Succès
6. Conga-Negro
7. Conga-Jazz
8. Jazz-Begen
9. Bantou-Jazz
10. Rock-à-Mambo
11. Negro-Band
12. Nova-Boy(Cantateur)
13. Nova-Succès
14. Cobantou
15. O.D.-Jazz
16. Dynamic-Jazz
17. Vedette-Jazz
18. African-Rock
19. Jazz-Babalou
20. Rick-Jazz
21. Negro-Succès
22. Diamant Bleu
23. Mexico-Jazz
24. City Five
25. Benge-Band
26. O.K.-Band
27. Negro-Fiesta
28. Jazz-Vénus
29. Casa-Nova
30. Los-Angels(2).

Trois ans après,plus précisément en juin-juillet 1969, certains orchestres se maintinrent, d'autres par contre se disloquèrent, d'autres encore se firent, comme le montre si bien la liste ci-après :

---

(1) Voir OKOMBA Wetshisambi,"Famille et télévision.Essai d'analyse structurale", in Famille et télévision o.c.,pp.25-40.

(2) Michel LONOH, Essai de commentaire....o.c., p.82.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

1. O.K.-Jazz
2. African-Jazz
3. Vox-Africa
4. African-Fiesta/Sukisa
5. African-Fiesta National
6. Négro-Succès
7. Conga 69
8. Festival des Maquisards
9. Cobantou
10. Festival des Bantous
11. Baby National
12. Bamboula
13. Les Vipères Noires
14. Les Ecureuils
15. Les Mustangs
16. Los Cosmos
17. Les Iss Boy's
18. Super-Négro
19. Super Baka
20. Black's Brother's Guitares
21. Diamant Bleu
22. Fiesta Negro
23. Ebuka-Buka Dynamic
24. Rock-à-Mambo
25. Ivor-Négro
26. Les As
27. The Zaïda
28. The Black's King's
29. Vévé
30. Le Carnaval
31. La Rose
32. Les Marabouts
33. Super Boboto
34. Révolution(1).

Vers 1979, Kinshasa avait compté au moins cent ensembles musicaux. Grâce au développement de la radio et de l'électronique, la musique congolaise de la fin des années soixante participe à la vie quotidienne des habitants de Léopoldville, qui la vivent journellement. Elle est entrée comme le parfum ou la pâte dentifrice dans leur circuit social et économique. Elle a imprégné le rythme de leurs occupations et de leurs loisirs, tant et si bien qu'ils ne peuvent pas s'en passer. Voici ce qu'en dit Patrick CANEL :

> "L'importance de son auditoire lui confère un rôle prépondérant dans la formation et le développement des cultures urbaines que tout à la fois elle inspire, reflète et diffuse dans tous les pays. A ce titre, elle mérite qu'on lui prête davantage(...) qu'une oreille amusée"(2).

---

(1) Ibid., p.82.

(2) Patrick CANEL, "La complainte infernale de l'amour et de l'argent", in Dakar-Abidjan....o.c., p.142.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

Sous la bénédiction des maisons d'éditions des disques Epanza Makita, Surboum African-Jazz, Vita, Boma Bango,Congo Disque, Matanga, Londende, Cefa, Tsheza, Landa Bango,etc.,les airs de Franco LUAMBO ou de Kalé Jeef KABASELE, ceux de Nico KASANDA ou de Jean (Johnny)BOKELO ou encore de Bolhen BOMBOLO, diffusés à longueur de journées,ont déposé dans le subconscient des Kinois de nouveaux réflexes, de nouvelles attitudes face à la joie ou à la tristesse. D'où l'observation de Cyrille MOMOTE :

> "Nous nous réveillons souvent en fredonnant sans aucun effort un air de l'auteur préféré.Qui de nous n'a encore ressenti cette envie de chanter l'une des chansons macabres de l'O.K.-Jazz ou de l'African - Fiesta à l'occasion d'un décès,plutôt que d'un des vieux chants funéraires de son village natal?"(1).

La plupart des Congolais de l'époque étaient passionnés de musique, mais la concevaient surtout en fonction de la danse et du chant;la chanson dansée, avec un accompagnement bien rythmé, emporte tous les suffrages. Si le tcha-tcha-tcha et la rumba étaient des danses des années 1956-1958, la même rumba et le boléro entre 1958 et 1960, voici comment d'autres danses se sont succédé les années qui ont suivi :

-1960-1963 : cara-cara (variante de la rumba)et boléro;
-1963-1964 : yeye;
-1965-1966 : boucher;
-1967-1970 : soucous, kiri-kiri(venue du Congo-Brazza),high life (d'origine ouest-africaine);
-1970-1971 :mambeta,six,volant,soum-djoum(emprunté aux Sénégalais), etc.

Le compositeur musical congolais a enrichi le langage courant d'un vocabulaire qui fut jadis inconnu:"bolingo ya bougie", "mopiato","rideau ya ndako","molangi ya malasi","pesa le tout", "likala ya moto", "pneu ya réserve","mongali"(plus tard"Mario", "petit poussin"),"pension ya bolingo","pension ya nzambe","bolingo ebimi maseke,eboti mandefu","tetanos ya l'amour","kokweya tapis, dessin ou carreau","kotia litoi","mobali azali mbeto ya lopitalo",

---

(1) Voir la préface de l'ouvrage de Michel LONOH déjà cité, p.7.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

"économie ya ba soucis", "bolingo ya téléphone", "mukala", "mive témoin",etc. En voici le sens :

-"bolingo ya bougie":un amour(ou liaison amoureuse)entretenu par des fétiches ou par la magie symbolisés ici par la bougie.

-"Mopiato":une escapade amoureuse ou une vie de débauche. Se dit souvent lorsqu'une femme cocufie son mari ou son partenaire,ou lorsque celui-ci trompe sa compagne.

-"Rideau ya ndako":un rideau de la maison pour traduire la solitude à laquelle l'homme astreint la femme pendant qu'il joue au bourlingueur sur tout Kinshasa.

-"Molangi ya malasi":un flacon contenant des gri-gris symbolisés par le parfum.

-"Pesa le tout"ou"pesa nyosɔ":donner sans réserve aucune ce qu'ɔn a; livrer entièrement son coeur à quelqu'un.

-"Likala ya moto":de la braise chaude, dans le sens d'ergoter seul sans une réaction de la part de l'interlocuteur ou la personne visée(le chien aboie,la caravane passe;on répond les imbéciles par le silence).

-"Pneu ya réserve":"deuxième bureau",copin(e),concubin(e)qu'on compare à un pneu de réserve, à remplacer en cas de panne ou de crevaison.

-"Mongali","mario"ou"petit poussin":jeune homme vivant aux dépens d'une femme plus âgée et plus friquée que lui. La femme s'accroche pour les services biologiques et pour l'honneur d'avoir un homme présentable et permanent dont elle assure la survie.

-"Pension ya bolingo":une retraite en amour;le fait de fausser compagnie au partenaire.

-"Pension ya Nzambe":c'est la mort,c'est-à-dire en fait une retraite accordée par le Très-Haut.

-"Bolingo ebimi maseke,eboti mandefu":se dit d'un mariage ou d'une liaison qui a duré longtemps.

-"Tetanos ya l'amour"ou"kokweya tapis, dessin ou carreau": tomber amoureux(se)de quelqu'un(e).

-"Kotia litoi":draguer,baratiner,faire des avances à une fille ou une femme.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

-"Mobali azali mbeto ya lopitalo":l'homme est comparable à un lit d'hôpital qu'on est obligé de quitter à un moment donné.

-"Economie ya ba soucis": le fait d'accumuler les soucis, les problèmes, les déceptions (principalement amoureuses).

-"Bolingo ya téléphone":un amour ou une liaison qui se limite aux coups de fil, sans contacts réguliers("bolingo ya allo").

-"Mukala":un messager, un garçon de course.

-"Mive témoin"(altération d'un mauvais témoin) : un traitre, un colporteur, un intrigant, un indiscret, etc.

La musique moderne(1)n'ayant pas de frontière, d'autres vedettes internationales ont conquis le coeur des mélomanes de"Lipopo". Il s'agit entre autres de Johnny HALLIDAY, Claude FRANCOIS, Frédéric FRANCOIS, Salvatore ADAMO, Charles AZNAVOUR, Georges MOUSTAKI, Sylvie VARTAN, SHEILA, Mireille MATHIEU, Nana MOUSKOURI pour la France; des Beatles(John LENON, Paul Mc CARTNEY, RINGO et GEORGES)et des Rolling Stones pour l'Angleterre; d'Elvis PRESLEY, James BROUWN, Otis READING pour les U.S.A....Plus tard, on parlera de Julio IGLESIAS, des Boney M., Bob MARLEY, Jimmy CLIFF,Peter TOSH, Barry WHITE, Donna SUMMER, Michael JACKSON, Lionel RICHIE, bref de la musique euro-américaine, des groupes antillais comme Kassav(Jacob DEVARIEUX, Jocelyne BEROARD et les autres), Zouk Machine et de la musique de l'Afrique de l'Ouest, principalement celle du Sénégal, de la Guinée-Conakry,du Mali,du Cameroun,du Ghana,du Nigéria et de la Côte-d'Ivoire.Cet aréopage de vedettes véhiculèrent notamment les danses ci-après: le Jazz, le Blues, le Twist, le Rock and roll, le Jerk, le Raggae, le Disco, le Funky, le Smurf, le Makosa, etc. qui produisirent localement des variantes de toutes sortes.

---

(1) Nous appelons"musique moderne"la musique congolaise moderne,les variétés occidentales,la musique afro-cubaine,classique,yéyé,de négro-spirituals, de blues, de jazz, etc. comparativement à la"musique traditionnelle" qui, elle, se manifeste par des chants, des danses, par de la musique instrumentale et des tam-tams.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Mais l'on ne pourra passer sous silence l'avènement de la troisième génération des musiciens à partir des années 1970 à Kinshasa.Thu-Zaïna,Continental,Bella-Bella,Zaïko Langa-Langa,Empire Bakuba,Stukas Boys et leurs dérivés(1)dont Viva-La-Musica et les Quartiers Latins. Autant d'orechestres qui polarisèrent l'attention des amoureux de la musique, surtout dans la façon de danser.

Puis ce fut l'avènement de la quatrième génération des musiciens de Kinshasa,incarnée du reste par l'orchestre Wenge Musica B.C.B.G. Mais là, nous sommes déjà la limite du temps circonscrit pour la présente étude.

Au nombre de bars et dancings les plus fréquentés par les Kinois pour auditionner et savourer ce type de musique,on peut citer sans être limitatif Vis-à-vis, Boule Rouge, Vatican, Garden Press, Chez Tonton, Juke Box à Matonge/Kalamu; La Suzanella Maison Blanche, Les Ambassadeurs, La Frontière et Jamar-Bar à Yolo-Nord/Kalamu; Le Globe, Au Club 53 à Yolo-Sud/Kalamu, Alex-Bar(qui deviendra plus tard Engels,puis Un-Deux-Trois), Aux Grillons, Congo-Bar,Petit Bois, Kimpwanza, Maison des Anciens Combattants, La Capitale(actuel New Cap), Carte Blanche, Kintoni Mayard, Sans Chemise à Kasa-Vubu.Il y avait aussi Aux Méridiens, Sentiment et Confiance à Matete;Viva Bar, Au Temple, Air Ndjili et Sirop à Ndjili; Tshibangu et Tim-A-Gogo à Bandalungwa;Tout Lemba, Au Pépé Club, Bantou Bar, Elbébé d'Or et Waikiki à Lemba, Bonbon Sucré à Ngiri-Ngiri, Paulino-Bar et Zeka-Bar à Kinshasa, etc.

Comme on peut le constater,ce sont les quartiers alimentés en électricité qui rassemblent les grands lieux de distraction:bars, buvettes,dancings,salles de cinéma,etc. En dehors des grands axes éclairés,les quartiers populaires sont dans l'obscurité dès la tombée de la nuit. Seuls quelques établissements disposent d'un

---

(1) MULA Ebolabi Bokasi, <u>La symbolique de la production discographique de Zaïko Langa - Langa. Une socio-analyse de la musique zaïroise moderne</u>, mémoire de licence en Socio - logie,Faculté des Sciences Sociales,Administratives et Politiques, UNILU, Lubumbashi, 1991, pp.80-81.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

groupe électrogène, mais ils sont peu nombreux.Les marchés du soir s'éclairent joliment de quinquets à huille ou à pétrole qui brûlent jusqu'à 21 ou 22 heures. Les gens s'éclairent à la bougie ou plus souvent avec une lampe tempête. D'où la problématique de la sécurité des habitants. On comprend l'attrait qu'exerce la "ville"et les bars inondés de bruit et de lumière de certains quartiers alors que le reste de l'agglomération est dans la pénombre. Ce n'est pas sans raison que les habitants des "mboka ya molili"(quartiers de l'obscurité)envient les bars célèbres et les orchestres de renom des"cités des lumièress"où la vie nocturne est intense :

> "L'homme urbain se trouve en quelque sorte écartelé, étant obligé de parcourir de grandes distances et d'aller souvent dans des directions opposées pour son travail ou ses achats,pour ses soins...pour l'emploi de ses loisirs. Pour s'en convaincre, il suffit de porter sur une carte, pour un individu, les lieux de son logement, de son activité professionnelle, de ses différents centres d'approvisionnement, de ses divertissements,pour voir apparaître une étonnante dispersion.Cette dispersion est encore accrue si on établit le même genre de carte pour chacun des membres de la famille habitant la même parcelle"(1).

Décidément, un"Noko"(2)qui a quitté Léopoldville la veille ou au lendemain de l'indépendance ne s'y retrouvera sûrement plus aujourd'hui; il sera complètement dépaysé dès le premier contact avec le quartier Matonge, par exemple. Non seulement que ledit quartier a troqué son nom de Ronkin emprunté au Ministre des Colonies contre celui authentique de Matonge, mais encore et surtout par l'activité fébrile que déploient ses nouveaux habitants pratiquement tous vendeurs de bière,de toutes les bières,locales comme importées.

---

(1) Institut National d'Etudes Politiques, Séminaire sur l'Organisation de l'espace urbain au Zaïre,du 29 avril au 11 mai 1974,Kinshasa(Communication de MBUYI wa Mbuyi).

(2) Oncle maternel en lingala: terme codé pour désigner le colonisateur belge.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Apparemment, ce quartier est toujours en fête, car tout est joie, plaisir, rire, musique, danse.

Lorsqu'on parle aujourd'hui de Matonge,on voit tout de suite ces "nganda" qui poussent comme des champignons dans tout le quartier. Nous entendons par là des débits de boissons qui se tiennent à l'intérieur de maisons d'habitation.D'autres sont constitués de trois ou quatre paillotes dans la parcelle d'habitation. Dès casiers de bière vides servent souvent de sièges. Le salon, qui est un lieu de repos pour la famille, se transforme dans la plupart de cas en un lieu d'écoulement de la bière et de fréquentation des personnes provenant des couches sociales différentes. Le même salon servira également de chambre à coucher pour certaines familles après qu'il ait été libéré par le client. Très souvent, les"nganda"ne portent pas d'inscription, mais on les identifie à leurs tenancières respectives.Ce qui permet à ces dernières de garder la clientèle au cas où elles se voient délogées des coins qu'elles occupent:Mayaza, Hors-jeu, Nganda Mère Sakwama, Nganda Mère-Chef, Nganda Tantine Moseka, Nganda Mère Fifi, etc.

La consommation de la bière peut s'accompagner de musique ou non.Pour attirer la clientèle,la débitante vend quelquefois, outre la boisson, des amuse-gueules, notamment des"maboke"(1), le "lituma"(pâte de bananes plantains cuites dans l'eau chaude et pilées au moyen d'un mortier et d'un pilon appropriés),le haricot, etc.que les clients mangent tout en sirotant leur verre.Comme on le voit,ces mets sont préparés et servis selon les habitudes du terroir d'origine:ceux presque identiques du Bas-Congo, de l'Equateur, du Bandundu, du Haut-Congo et de Kinshasa, les mets quasi occidentalisés du Kivu et ceux les plus simples et contestés mais quand même appréciés ou tolérés des Kasaï et du Katanga.

---

(1) Terme lingala désignant généralement des poissons frais enveloppés dans des feuilles de bananes ou autres mais vertes qu'on chauffe à petit feu jusqu'à la cuisson.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

En 1983, déjà,on en évaluait le nombre à près de 350 qui qui fonctionnaient sans relâche(1).Pour ceux ou celles qui ont déjà eu l'occasion de séjourner en Europe, Matonge c'est la réplique du quartier latin, Pigalle ou Barbès de Paris ou l'avenue de l'Amour à Hambourg dans le quartier Saint Pauli. Pratiquement dans chaque parcelle de Matonge, on vend de la bière. On n'y conçoit pas un ménage propriétaire de réfrigérateur ou de congélateur qui ne vend pas de la boisson alcoolisée. Les"Wouara"(2),particulièrement les "Ndingari"(3)y mettront du leur. Dans chaque coin de rue, en effet, des fours brûlent: on grille qui du cabri, qui du poulet, qui du poisson à consommer avec des chikwangues. Une véritable atmosphère féerique permanente. On dénombra,la même année,à Matonge,près de 140 fours pour les"mitshopo"(4), avec tout ce que cela comporte comme danger d'un éventuel incendie dans une ville qui n'a de service public de secours en la matière que de nom. C'est ainsi que pour assurer une éducation saine à leurs enfants et aussi pour se protéger contre le tintamarre, la plupart des familles ont déjà quitté Matonge devenu presque une jungle, c'est-à-dire quasi inhabitable.

Si face aux impératifs de la vie urbaine,les citadins se doivent d'exercer un métier pour survivre, le commerce de boissons s'avère comme non seulement le plus rentable mais également celui qui requiert le moins de formalités administratives. Il suffit d'avoir le réflexe de"coopérer"(s'arranger à l'amiable)avec le chef du quartier ou le responsable des Affaires Economiques de la commune et le tour est joué. De même,on est en droit de se poser la question de savoir si ces Ouest-Africains, qui allument et attisent le feu

---

(1) **Salongo** du samedi 27 et dimanche 28 août 1983, Kinshasa.Dix ans après,dans le cadre de la Deuxième Journée de l'Enfant Africain, le mardi 16 juin 1992, **Mr MAKINDU** déclarera à la Voix du Zaïre qu'il existe plus ou moins 910 bars dans le rayon de Matonge!

(2) En jargon kinois,on dit"Wouara"pour désigner les Ouest-Africains sans distinction de nationalité.

(3) Déformation de Sénégalais.

(4) Ce sont des boyaux de chèvre grillés,mais par extension ils désignent le cabri(viande de chèvre).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

dans chaque coin de Matonge et de plusieurs autres quartiers de Kinshasa, sont détenteurs des patentes en cette matière.

Il ressort de ce qui précède que les bars,les cabarets et les dancings constituent, aujourd'hui plus qu'hier, le point culmi - nant de cette civilisation urbaine qu'a engendrée l'intrusion capitaliste, le sommet de l'ambition pour quiconque a de l'argent en poche, et l'envie de quiconque n'en a pas.Il y règne une ambiance de gaieté, de lumière et de danse, et des déclarations d'amour sont échangées.La majorité des fonctionnaires de Kinshasa(faisant en principe la journée discontinue de 7h30' à 16h30'moyennant une pause d'une heure, entre 12h00' et 13h00')trouvaient suffisantes 3 ou 4 heures de présences- nous n'avons pas dit de travail!- par jour. Certains passent encore plus de temps aux bars-dancings que dans leurs bureaux; ils vont pouvoir acheter une femme de plus...

D'où la corruption des moeurs tant décriées par les média et par les dirigeants politiques, mais aussi par les artistes toutes catégories confondues. Car il faut reconnaître que ces bars et clubs qui lancent partout du chahut toute la nuit, gênent au plus haut point les populations environnantes. C'est peut-être tout sauf une bonne atmosphère dans une vie aussi stressante qu'on trouve en ville, encore moins un cadre propice pour un travail intellectuel intense.De quelle manière goûte-t-on de cette musique ? Le langage même de la musique congolaise dite moderne, pour quelle couche sociale est-il ? Les jeunes filles, surtout elles,sont mises en évidence et exposées à bien de tentations. La problématique de leur comportement se complexifie davantage avec la promiscuité dans laquelle vivent les habitants de Kinshasa:familles nombreuses,femmes libres et bons vivants cohabitent sans distinction,constituant ainsi un univers où la vertu et le vice se croisent sans se détruire.

L'imbroglio injecté dans les foyers et dans les relations qui se nouent entre hommes et femmes, est, à notre humble avis, un indice qui ne trompe pas quant au phénomène de détribalisation et à l'émergence d'une conduite urbaine fondée sur la raison et non plus sur les coutumes et traditions. Il faut reconnaître ici la violence du choc tant il est vrai que :

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

"...dans presque tous les tribunaux de sous-région, environ 70% des procès intentés se rapportent à l'adultère, au divorce, à des disputes en paternité,à des plaintes contre l'inobservation des devoirs conjugaux dans le mariage et jusqu'à l'incestse, hélas! Cependant, on a noté plusieurs cas de suicide pour chagrin intime et désespoir familial. Une telle fille s'est donnée la mort en prenant en quantité de la nivaquine parce que sa famille s'est opposée à son mariage avec un garçon qu'elle aime à la folie. Une autre s'est immolée par le feu pour ne pas voir un garçon qu'elle aimait vivre en mariage avec une autre fille.Un garçon s'est suicidé en écrivant dans son testament qu'il ne pouvait vivre sans la compagnie d'une fille qui lui avait refusé la main"(1).

Nous avons noté dans nos analyses statistiques que le nombre de loisirs fréquentés et l'adhésioin aux loisirs importés d'Occident étaient directement proportionnels au degré d'instruction.Si tous les cadres supérieurs et professions libérales lisent, vont au cinéma et au théâtre et préfèrent le sport exclusivement moderne,il n'en reste pas moins vrai qu'ils aiment la musique exclusivement moderne ou traditionnelle modernisée. Mais dans cette fréquentation totale ou massive, les élèves et les étudiants(tous sexes confondus) passent avant eux (critère d'âge), bien qu'ils disposent de moins d'argent.

Ainsi donc,pour occuper les sans-emploi de Kinshasa,on ne trouve le plus souvent que les bars et la musique. Pour les Kinois, la vie urbaine, ce n'est pas toujours le travail ou les études.C'est une façon de vivre une certaine atmosphère dont la musique est la manifestation la plus évidente. Kinshasa est le berceau et le plus grand centre de la production de la musique congolaise moderne. Or le Kinois écoute la musique à tout moment, quand il veut et comme il veut.Il peut s'en tenir aux disques que diffuse à longueur de journée "La Voix du Zaïre",plébiscitée par les chantres de la IIème

---

(1) SAKOMBI Inongo, O.C., p.40.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

République comme"le plus grand tam-tam de l'Afrique".Le soir,il a le petit écran;s'il veut être à l'aise,il s'achète une tourne-disque ou une radio-cassette; tous les soirs,il a la possibilité d'assister à un concert dans un bar ou un café. Des kiosques à musique,il y en a à chaque coin de rue:partout il y a de la musique. Dans cette ville tentaculaire,l'essor de la musique est tel qu'il contribue à la diffusion du lingala. Cette prépondérance de la musique est peut-être une affirmation de l'"authenticité",politique culturelle prônée par le régime mobutien.Il n'est pas exclu que la musique et la danse fonctionnent ici comme une sorte de drogue au quotidien. D'ailleurs, la pratique qui consiste à faire oublier aux opprimés,par des jeux spectaculaires, la misère qui les accable, est une vieille technique connue de toutes les dictatures depuis les Césars romains. D'où l'observation de J.-M.ELA qui dit :

> "Ce phénomène s'inscrit dans cette logique de domination qui produit des appareils socio-culturels pour abêtir les masses africaines.La musique ou le sport sont aujourd'hui le seul recours d'une jeunesse sans espoir, souvent en rupture de famille, qui vient s'agglutiner dans les bidonvilles surpeuplés,chassée par la misère paysanne et fascinée par les métropoles brillantes qui sont aussi des cités de la misère et du chômage.Ces marginaux en tous genres sombrent souvent dans la criminalité,allant grossir la cohorte des délinquants primaires,petits voleurs à la tire ou maraudeurs nocturnes spécialisés dans le cambriolage des automobiles à l'entrée des salles de cinéma"(1).

Dans le cadre des survivances du passé musical dans la vie urbaine, nous avons pris à titre d'illustrations deux communes, à savoir Ndjili et Kimbanseke. Dans la première citée, les vieux se retrouvent en groupe;ils se fixent des rendez-vous pour des simples causeries en partageant un verre de"nsamba"(vin de palme).Le but de ces groupements n'ont rien de commun avec ce qui passait au village où les discussions s'articulaient autour des travaux champêtres, de la chasse, de la pêche, de l'initiation des jeunes, etc. En ville,on

---

(1) J.-M. ELA, <u>O.C.</u>, p.150.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

parle plutôt de la vie mondaine(escapades amoureuses et leur cortège de contradictions). Il ressort de notre enquête que chaque collectivité, sur un total que compte Ndjili(1),comprend au moins 4"nganda" où se vendent le"nsamba",le"lotoko"(vin de maïs),le"lunguila"(vin de canne à sucre).Remarquons que la majorité de ces"nganda"sont relativement récents- ce qui présage à moyen terme leur augmentation en nombre- sans oublier le fait qu'une frange de jeunes gens commencent à s'y intéresser en les fréquentant.

Quant à la danse traditionnelle, essentiellement pratiquée au sein des groupes folkloriques,il appert qu'elle a acquis une certaine organisation, dans ce sens qu'avant qu'un tel groupe se crée,il faut au préalable une autorisation officielle des autorités municipales. Les conditions sont les suivantes:

a) adresser une lettre de demande à l'ex-Commissaire de Zone;
b) en cas de satisfaction, constituer un comité qui sera contrôlé par les autorités culturelles; ce comité doit comprendre un président, un vice-président, un secrétaire, un trésorier et un fondateur;
c) enfin, le groupe sera agréé après paiement des taxes imposées par la Zone, actuellement Commune.

Au total, sept groupes folkloriques étaient repris dans les archives de la commune, mais sur le terrain, nous n'en avons trouvé que trois,les autres ne fonctionnant plus pour des raisons que nous évoquerons un peu plus loin. Les trois groupes en activité en question sont :

---

(1) Pas très loin de la Province du Kongo-Central,la commune urbaine de Ndjili est bornée au Nord par les Communes de Kimbanseke (Kingasani)et Masina dont elle est séparée par le boulevard P.LUMUMBA;au Sud par la Localité Ndjili-Brasserie;à l'Ouest par la rivière Ndjili qui fait frontière avec la commune de Matete (Collectivité des Marais) et à l'Est par la commune de Kimbanseke.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

a) Groupe folklorique Kintueni Oriental(1)
Président : Citoyen LUYINUNU
Siège : 60,rue Bibua
Quartier I.

b) Association Tosalisana
Président : Citoyen MANGAMBO
Siège : 20, rue Bomango
Quartier I.

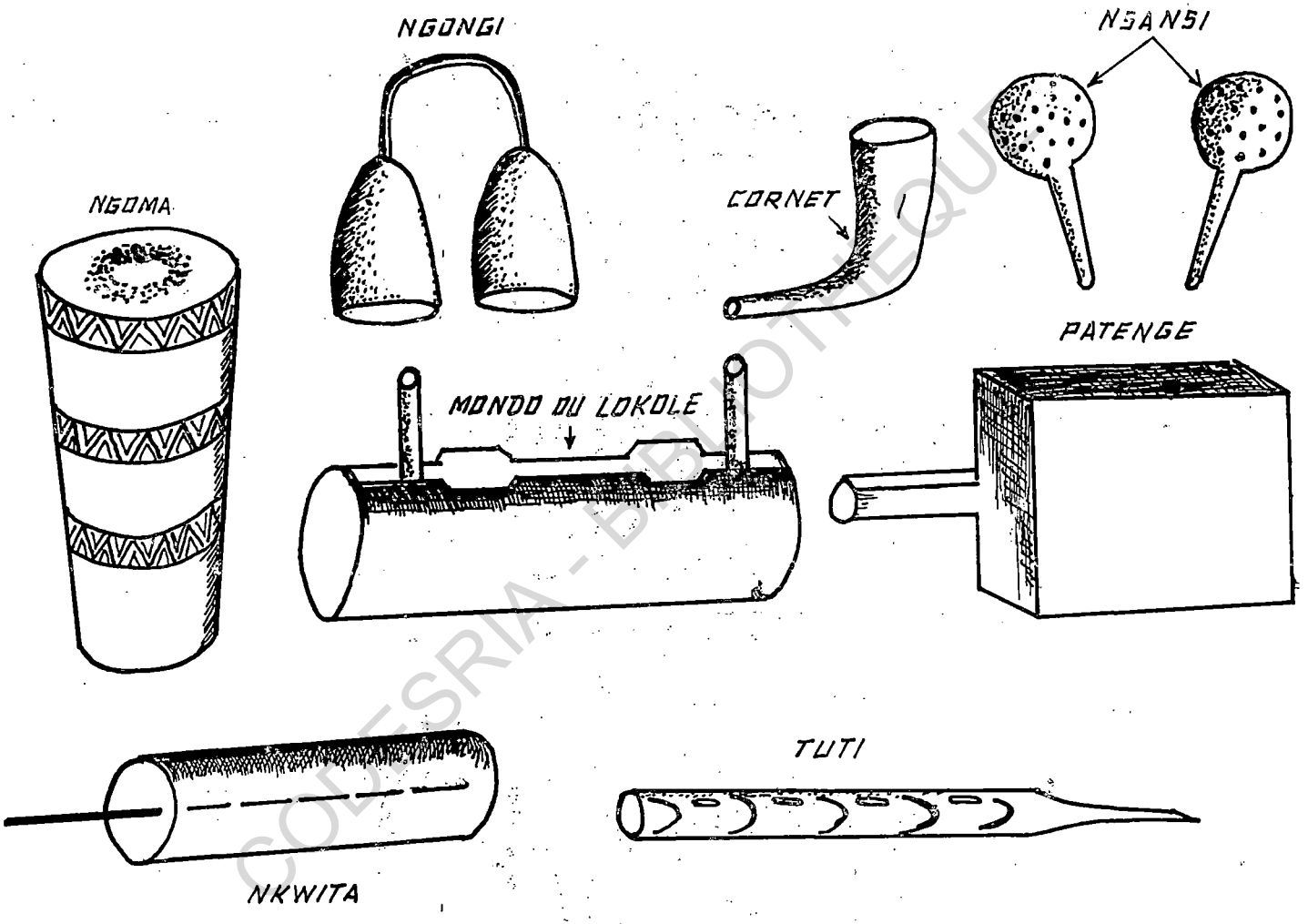
c) Association Manianga
Président : Citoyen TUSAKA-Manguala
Siège : 5, rue Bombo
Quartier V.

Le fonctionnement de ces groupes musicaux est mutatis mutandis le même. La différence réside plutôt dans le fait que chaque groupe est composé des membres d'une même tribu (manianga, yombe, ntandu, mbata-zombo, ndibu, besi-ngombe,etc.).Mis à part cette homogénéité culturelle,ils sont supervisés chacun par un comité comme l'exige la commune. Les répétitions se font une à deux fois la semaine dans un endroit bien précis, généralement dans la parcelle du fondateur du groupe. A' quelques différences près dues au carac -

---

(1) Il est à noter que la musique et les danses de la tribu yombe du Bas-Congo sont fidèlement interprétées à Kinshasa par l'orchestre Kintueni qui s'est bourgeonné en :
-Kintueni National,supervisé par le Président RONAPHAR et dont les concerts ont régulièrement lieu au croisement des avenues Eala et Ethiopie, dans la Commune de Kasa-Vubu;
-Kintueni Sukisa:croisement des avenus Maringa et Kasa-Vubu(toujours dans la Commune de Kasa-Vubu);
-Kintueni Vedette:au quartier Kinsimbu II,pratiquement à la frontière de la Commune de Matete avec celle de Kisenso;
-Kintueni Sikila:au bar Mariano du quartier Kimbangu(Commune de Kasa-Vubu),etc. L'orchestre Zemble-Noir du défunt Président - Fondateur Debonheur,lui,restitue plutôt le folklore ntandu du Bas-Congo.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE



SODESRIA - BIBLIOTHEQUE

tère tribal des groupes, on trouve les mêmes instruments: le "ngoma" (tam-tam),le "patenge",les"nsansi"(maracasses),le"mondo"ou"lokole", le"ngongi",le cornet,le"nkwita"(basse),le"tuti"(flûte),etc. auxquels on associe, selon les cas,quelques instruments de type moderne comme le micro et la guitare pour en amplifier les sons.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Figure n°6: Quelques instruments utilisés dans la musique traditionnelle à Kinshasa.

En ce qui concerne l'art traditionnel,il est établi que les vieux artistes ont cédé la place aux plus jeunes formés dans des écoles spécialisées. Les menuisiers, coordonniers et autres sont légion et excellent dans la fabrication des objets modernes qui, hélas, n'ont aucune valeur artistique. Sauf peut-être un fabricant de tam-tam domicilié au Quartier V qui vend sa production en sillonnant personnellement les rues et quartiers de la Commune.Même alors, dans l'hypothèse d'une statuette bateke, par exemple,si elle est créée- comme cela arrive fréquemment-pour être vendue aux touristes, on a affaire à un objet d'art non traditionnel. Mais si, par contre, elle est créée en vue de sa destination normale- c'est-à-dire pour apaiser l'esprit du mort- c'est un objet traditionnel.

A' Kimbanseke,plus précisément dans la Localité Kisantu(1) nous avons retenu deux orchestres du type traditionnel, à savoir l'orchestre"Tout Puissant Likembe"et le groupe folklorique dénommé "Bambata"(dont malheureusement les activités étaient en veilleuse). Reconnu officiellement par la Division Urbaine de la Culture et des Arts sous le certificat de recensement n°0428, le"Tout Puissant Likembe"existe depuis des années. Composé d'un effectif de 36 musiciens, tous d'hommes d'âge relativement avancé, l'orchestre est dirigé par un président et un chef d'orchestre. Un groupe de femmes sympathisantes s'associent aux prestations de l'ensemble musical. Les séances de répétition ont lieu deux fois par semaine. Faute de collation,la participation des musiciens n'est que partielle, contrairement aux jours des concerts où l'on mange à volonté et la boisson coule à flot. La plupart des musiciens dépendent d'un employeur. L'activité musicale rentre donc dans un cadre de pur divertissement et de simple prestige. Le plus célèbre de tous, dans les milieux des Bazombo et des Bambata(deux tribus à cheval entre le Bas-Congo et l'Angola),c'est Papa MINGIEDI, en raison de ses talents et de la maîtrise de la culture kongo.

A'l'origine, l'orchestre se produisait dans des bars de la Commune,dans ceux des Communes avoisinantes et rarement dans les Communes lointaines qui sont censées disposer aussi des ensembles analogues. Face à la spéculation actuelle, quant aux frais de location des bars, les sorties sont réduites à l'occasion d'un mariage,d'une première communion, d'un baptême,d'un deuil,d'un bain de consolation,etc. L'orchestre est rarement en repos les week-ends. Dans les circonstances autres que le deuil, les demandes de produc - tion sont, en principe, introduites au moins un mois à l'avance. Le répertoire des chansons est mixte:on entonne aussi bien les chansons héritées des ancêtres que les compositions propres des musiciens. Le thème est paradoxalement standard pour les événements heureux et ceux malheureux, comme le fait remarquer VANGU Ngimbi K. :

---

(1) La Commune de Kimbanseke comprend en son sein 14 localités qui sont:Bahumbu,Bamboma,Boma,Kikimi,Kingasani,Kisantu,Kutu,Lugbo, Malonda,Mangana,Maviokele,Muli,Nsanga et Salongo.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

"Le répertoire des chansons funéraires actuel et les danses qui les accompagnent sont dans leur majorité les plus érotiques possibles. Les discours funéraires sont devenus,à quelque exception près, des comédies qui n'ont rien à envier aux sketches des Mangobo, notamment quand il s'agit du décès d'un jeune. La fonction récréative l'emporte donc souvent sur les fonctions viatique et éducative. Les instruments accompagnant les chansons n'ont presque plus de timbre particulier,ils deviennent de plus en plus des outils d'animation pour un carnaval quelconque"(1).

L'on se sert des instruments traditionnels mais quelque peu modernisés. En effet, en plus des maracasses, de trois tam-tams, des"ngongi",les artistes se servent également d'une grosse-caisse, de trois"likembe"électrifiés et de trois micros alimentés par des batteries pour véhicule, la Commune n'étant pratiquement pas pourvue de courant électrique. Enfin, les recettes réalisées vont dans la caisse de l'orchestre à laquelle on recourt pour assister matériel - lement les membres.Lorsqu'un membre est éploré,par exemple,l'orchestre joue sans rien demander en contre-partie mais se doit de prévoir à boire et à manger pour l'assistance.

Cependant,nous ne serons pas long pour le"Groupe Bambata", car à notre passage, il était en instance de dislocation. Les activités étaient en veilleuse faute de participation des musiciens. Toujours est-il que ce groupe animait certaines manifestations sur invitation et se produisait en public,surtout pendant les week-ends. Les tam-tams constituaient la base de l'équipement musical de l'ensemble qui chantait exclusivement des vieilles chansons héritées de la tradition.

---

(1) VANGU Ngimbi K., <u>Problématique des comportements pathologiques autour des deuils et veillées mortuaires à Kinshasa</u>, mémoire de licence en Sociologie, Faculté des Sciences Sociales,Administratives et Politiques,UNILU,Lubumbashi, 1986, p.46.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

A' propos des bouderies des membres, le fondateur MPINDi se l'est expliqué en termes d'argent,de leadership et du fétichisme. En effet, aux yeux des musiciens,la répartition des recettes n'était pas équitable; les dirigeants les utilisaient pour des fins personnelles.Le chef d'orchestre,jeune frère au fondateur,était souvent en désaccord avec certains membres, mais son éviction n'était pas possible en raison de ses relations biologiques avec le fondateur.D'autre part,la superstition était à l'origine de beaucoup de départs. Au cours des productions,il était prévu quelques numéros qui consistaient à couper la langue, le ventre ou autre partie du corps humain à un musicien. Ce qui angoissa plus d'un, craignant de répercussions fâcheuses à long terme dues aux effets des fétiches, éventuellement la mort d'un membre.

Dans ces lieux de production, la présence des spectateurs "modernistes"(cadres supérieurs et professions libérales,élèves et étudiants)étonne,déteint sur le reste de l'assistance.Souvent silencieux, un peu gauches dans leur maintien, quelque peu perdus, ne participant pas activement aux actions, on dirait qu'ils viennent d'un autre monde. De fait culturellement, ils viennent d'un autre monde. C'est la crème de la ville, ce sont des"assimilés".

Mais que peut-on retenir de ces survivances musicales traditionnelles en milieu urbain congolais.Beaucoup de nouveaux éléments qui méritent d'être expliqués. D'abord, contrairement aux mobiles profonds qui poussaient nos ancêtres à danser, en ville - milieu dont les contraintes de toute nature entraînent la déperdition de nombre de valeurs coutumières- on ne danse plus pour l'amour(altruisme)et la guerre, l'année des pluies et le changement de lune, la chasse et la pêche,etc. En revanche, on danse les naissances,les noces,ls deuils,etc. Et lorsque tout doit être monnayé, l'intérêt culturel qu'on y attachait autrefois ne peut que s'édulcorer progressivement. Tel est le constat de B.HOLAS sur les femmes Oubi de la Côte-d'Ivoire :

> "(...) Les empêchements se multiplièrent; les frais devinrent plus lourds à porter.On constate dans ce cas une évolution souple,une adaptaion qui sauvegarde

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

l'essentiel, mais qui malgré tout l'affaiblit et le relative"(1).

Ainsi donc, le contexte social urbain tend à appauvrir considérablement la logique coutumière, à l'altérer, à la décomposer, au point qu'il n'en reste, dans les cas extrêmes, qu'une caricature. C'est l'effritement du système, de l'institution sociale.

Ensuite, à la question de savoir si ces groupes jouaient pour gagner de l'argent, pour se divertir ou pour distraire le public, les enquêtés se contentaient de dire, avec hésitation d'ailleurs, qu'ils le faisaient"comme ça".Enfin, il ne faudra pas oublier leur adhésion forcée au sein du parti-Etat, le M.P.R. Ce qui contingentait manifestement leur marge de liberté non seulement dans leur calendrier d'activité, mais encore et surtout dans les thèmes à exploiter qui devaient se conformer absolument aux idéaux dudit parti.Ce caractère imposé démobilisa massivement les friands de ce type d'activités culturelles.

Ce n'est pas tout.En effet,malgré le degré de modernité des us et coutumes des habitants de Kinshasa, la musique congolaise puise, directement ou indirectement,dans la "tradition",cet autre concept dont la définition a toujours été fluide. Il offre des apparences de simplicité trompeuse. L'on est tenté de croire que ce qui est traditionnel a un champ d'application clairement défini, alors que plus on l'utilise, plus il s'obscurcit. Nous avons été habitués à ranger tout ce qui est"traditionnel"(art,système de pensée,technologie,etc.)au placard du passé alors que le traditionnel,outre tout l'appareillage hérité de l'histoire des sociétés, ne suggère-t-il pas cette idée à la fois de changement et de continuité ?Il est vrai que la littérature anthropologique courante a conféré au terme un contenu fixiste au point d'influencer les autres domaines épistémologiques et au point d'opposer au"traditionnel"ce qui est "moderne", comme si la réalité de"modernité"évacuait automatiquement l'autre: celle sous-jacente qui,au regard du progrès à accomplir, constitue justement le point de repère.

---

(1) B.HOLAS, "L'évolution du schéma initiatique chez les femmes Oubi",cité par P.ERNY, o.c., p.275.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Dans le domaine des arts, par exemple, dès l'instant qu'on a affaire à la"musique traditionnelle",au"théâtre traditionnel",ou même à la"culture traditionnelle",etc.,la réflexion se fige sur une somme de productions et de comportement de type folklorique et passéiste. L'on comprend évidemment le subterfuge d'un certain nombre d'épistémologues faisant le change pour ainsi éviter un terme probablement tendancieux:"primitif". Mais ce biais a fini, en forçant la dichotomie, par retrouver la connotation péjorative qu'il expurgeait. Chasser le naturel, il revient au galop...

Quoi qu'on en dise, traditionnel n'est pas synonyme de "arriéré"dans la mesure où même les sociétés dites traditionnelles sont soumises à un dynamisme, et que même ce qui est actuel, à la mode, peut être qualifié de traditionnel pour signifier par là qu'il est simplement habituel, conforme à l'usage orthodoxe qu'on en fait. Après tout, dans son sens premier, "tradition"signifie ce qui est digne d'être transmis pour être au principe de comportements qui répondent à des conditions et à des temps nouveaux.D'où la difficulté d'établir, étant donné ses multiples connotations idéologiques, une ligne de démarcation nette entre ce qui est traditionnel et ce qui ne l'est pas(1). Il y a lieu d'émettre, pour ainsi dire, quelque réserve quant à l'usage de ce concept,car :

> "(...)la tradition bien comprise n'est pas un ensemble de valeurs empaquetées,des"impedimenta"dont il faut se charger comme d'un baluchon:les valeurs ne sont telles que par l'évaluation qui leur donne significa-

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

---

(1)Cf.F.NGOMA,"Tradition et modernisme en milieu congolais", in Cahiers Congolais,(O.N.R.D.),Vol.XIII,n°1,Kinshasa,mars-avril 1970;MUDIMBE V.Y."Réponse à J.L.VINCKE sur quelques questions de méthodes", in J.L.VINCKE,Le prix du péché,Mont Noir,Kinshasa - Lubumbashi;1975,LUMWAMU F.,"Le sens de la tradition",in Recherche Pédagogique et Culture,n°s 29-30,Paris,mai-août 1977; OSOKONDA Okenge, o.c., pp.112-114; Charles Z.BOWAO, "Désethnologiser":réouverture du débat HOUNTONDJI-DIANE", in Bulletin du CODESRIA, n°1, Dakar, 1995, pp.15-19, etc.

> tion et la tradition par conséquent,est l'invention de chaque époque,en fonction de ses problèmes"(1).

Ainsi dit, il ne s'agit pas de voir dans les traditions africaines"une quête du néant historique, mais un lieu dont le sens prend corps avec l'actualité, avec le devenir, bref un procès créateur, ainsi que souligné ci-avant. La tradition n'est telle que parce qu'elle est vivante, donc soumise à l'épreuve de la durée. Le traditionnel n'est donc pas le lot exclusif des sociétés rurales africaines, d'autant plus que chaque héritage, de n'importe quelle expérience relève d'une certaine tradition dans la mesure où il s'agit d'une certaine répétition dans le temps. Il va de soi que l'argument qui précède ne devrait pas ranger le traditionnel dans ce qui est statique; nous savons qu'elle n'est pas la"répétition du même"(2). Pour notre part,fort de ce qui précède, nous sommes convaincu que le traditionnel se rapporte à tout ce qui, en dehors du code écrit, est transmis de générations en générations par les usages et coutumes. Nous sommes donc interpellés quant au destin des sciences sociales dans notre société actuelle, et singulièrement à la suspicion qui pèse sur les anthropologues, ces"techniciens des sauvages".MUDIMBE V.Y. écrit à ce sujet :

> "A'quelque exception près,on peut noter qu'héritées de l'époque coloniale, la plupart des pratiques ne sont pas encore parvenues à entreprendre,de façon critique et radicale,une interrogation heureuse sur les conditions de production d'une connaissance africaniste et des rapports entre pratique idéologique et pratique scientifique.La plupart du temps,ou elles nient cette

---

(1) DIANE Souleymane Bachir,"L'avenir de la tradition", in **M.C.DIOP (sous la direction de)**, Sénégal:traiectoires d'un Etat,CODESRIA, Dakar,1992, pp.279-298.

(2) OKOLO-Okonda,Tradition et destin.Essai sur la philosophie herméneutique de P.RICOEUR.M.HEIDEGGER et M.G.GADAMER,thèse de doctorat en Philosophie,Faculté des Lettres,UNAZA/Campus de Lubumbashi,1979,pp.277-279.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

nécessité, ou elles s'embourbent dans des contradictions et des considérations d'ordre moral"(1).

Une agglomération citadine comme Kinshasa, née des conditions coloniales utilitaires(commerce et industrialisation),stratégiques et administratives,engendre forcément dans le chef de ses habitants un modus vivendi basé essentiellement sur des rapports d'échanges marchands, achevant par là même de corroder la solidarité clanique déjà sévèrement mise à l'épreuve par la promiscuité des sous- cultures multiples. Il naît donc dans ce contexte une forme de nostalgie de la communaucratie- surtout de la part des marginaux- qui se caractérise notamment par une expression artistique revendi - catrice. On est, en effet, surpris de constater à Kinshasa que c'est dans les milieux de jeunes en général et de jeunes marginaux en particulier que ces expressions artistiques ont trouvé leur terrain de prédilection.

Il y a là un paradoxe dans la mesure où le folklore y sert dorénavant d'inspiration,de point d'appui voire de détonateur. Sinon comment expliquer ces transformations en oeuvres paillardes de chants folkloriques lors des funérailles,par exemple ? Sinon comment expliquer, chez les vedettes du slow business, cette mode curieuse consistant à recréer en pleine ville des"villages"coutumiers où se ritualise une nouvelle idolâtrie, dans le seul but de galvaniser la psychologie collective des"fanatiques"? Sinon comment expliquer l'éclatement progressif des espaces ludiques et festifs pour la restauration,à la place des salles climatiques à l'italienne,de bars publics et du plein-air,avec des spectacles, comme ce Takinga du groupe Minzoto,d'une facture d'autant plus populaire qu'elle est multiforme,d'une grande élasticité,au niveau du langage?

Par ailleurs,si nous en sommes à la quatrième génération d'artistes-musiciens à Kinshasa,et donc au Congo,il n'en demeure pas moins vrai qu'en gros, trois temps forts ont caractérisé la musique

---

(1) MUDIMBE V.Y.,<u>L'autre face du royaume (une introduction à la critique des langues en folie)</u>,Ed.L'Age de l'homme,Dole (France), 1973, p.9.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

congolaise moderne,émanation de l'acculturation au niveau de la ville primatiale(1).Le premier temps est celui d'une musique qui"à l'intérieur des ensembles urbains était exigée par le dépassement d'une situation sociale qui achevait de désintégrer l'homme traditionnel au sein des cités industrielles. Musique installée pour apaiser les consciences troubles de nouveaux citadins désemparés. Musique d'ailleurs très empruntée à l'Europe(Tino ROSSI,Patrice et Mario)et à l'Amérique Latine dontles adaptations contiennent parfois des thèmes d'une"naïveté révoltante"(2).

Deuxième moment:la période qui suit l'indépendance et qui prolonge le même romantisme naïf à partir de Kinshasa, ville hypocrite et faussement passive vis-à-vis des tragédies qui secouent le pays.Le troisième et dernier moment- du moins jusqu'à preuve du contraire-,c'est justement cette montée des jeunes ensembles qui instaurent et confirment le conflit de générations. Conflit d'autant plus ressenti que ces jeunes se sentent prisonniers d'une société qui apparemment les"ghettoïse".Mais voilà que ces jeunes ensembles, soit pour provoquer soit parce qu'à court d'inspiration, s'en remettent au folklore. Un ensemble comme Bana Odeon,pour ne citer que cet exemple, est caractéristique de cette expression"rétro"(il s'inspire du folklore humbu,une ancienne tribu de la région de Kinshasa vue dans la section 2 du chapitre III, mais aujourd'hui en déperdition, d'où sans doute la violence des thèmes). Musique et danse humbu réadaptées sous forme stylisée mais d'une violence verbale et d'une hystérie qui ne trompent pas sur l'état d'esprit des créateurs. La chanson"Mwan'a nsuka"en est une illustration éloquente.

Bref, nous sommes en droit de retenir ces tribulations velléitaires de sous-cultures kinoises en émergence qui se manifestent autant comme la résistance à une forme de civilisation urbaine agressive, compressive et capitaliste.D'où ce sentiment de révolte de la part des jeunes se caractérisant, au niveau de l'ex-

---

(1) NGANDU-Nkashama,"Ivresse et vertige:les nouvelles danses des jeunes au Zaïre",in L'Afrique littéraire et artistique, n°51, Paris, 1979, p.95.

(2) Ibid., p.95.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

presssion artistique, à la fois par une fuite en avant par effet de snobisme et de mimétisme de la culture euro-américaine(mal assimilée)et par un retour nostalgique vers un folklore désormais travesti sous des défroques de provocation au grand mépris de la pudeur et de la bienséance les plus élémentaires.

Mais dans cette quête des dominantes de l'homo ludens kinensis",que dire de la mode à Kinshasa ? Avant toute chose,disons qu'une mode diffère d'un goût parce qu'elle implique de la part du groupe une contrainte sans que l'individu ait le choix entre des possibles. Les engouements sont le propre des coteries et des personnes;les modes sont le fait de groupes plus vastes ou plus représentatifs.Phénomène éminemment social et partant indicateur pertinent de la culture, la mode est définie comme

> "un mouvement constituant un changement rapide mais de courte durée dans la façon de penser, de peindre, de s'habiller, de parler, etc. Il est d'abord le fait d'une minorité qui veut se distinguer(les snobs,les jeunes)ensuite d'une majorité qui suit le mouvement pour ne pas se faire remarquer(...)"(1).

La mode ne se diffuse pas de la même manière que n'importe quelle innovation. Sa durée s'exprime le plus souvent en raison inverse de sa nouveauté. Adopter une mode n'est pas un acte gratuit. La mode produit de l'identité sociale; c'est une façon de se classer soi-même et de classer autrui dans un véritable système d'interactions, où les conduites des uns ont un effet sur les conduites des autres.S'il est de bon ton d'adopter une nouvelle mode vestimentaire comme marque de distinction, les innovateurs l'abandonnent très vite lorsqu'ils s'aperçoivent qu'elle s'est répandue. La nouvelle marque de distinction consistera au contraire à ne plus porter le vêtement en question.La mode de la couleur bleue n'a pas de sens en soi. Elle signifie simplement que l'ancienne couleur, le rouge par exemple,est passé de mode. Porter du bleu n'est pas simplement signe d'une nouveauté mais négation de ce qui précédait. C'est dans cette rela -

---

(1) M.GRAWITZ, Lexique des Sciences sociales,Dalloz,Paris,1981,cité par YOKA Lye Mudaba,"Le phénomène de la mode...",a.c.,p.425.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

tion entre le démodé et le"up to date"(ce qui est en vogue) que la mode a un sens pour ceux qui la suivent.

A'la suite de ce qui est dit ci-avant, l'on peut retenir que généralement, les modes se relayent, mais il se trouve qu'une mode peut s'éterniser et devenir une coutume au sens sapirien du terme, c'est-à-dire mutatis mutandis une convention, une tradition, un ensemble de moeurs(1). La mode est autre chose qu'une innovation éphémère de la coutume, elle est plutôt une coutume qui se renie. Les individus normaux désirent, consciemment ou non, relâcher l'em - prise des coutumes. Ils ne sont pas en révolte ouverte contre elles mais cherchent à légitimer leur tendance personnelle sans risquer de se faire remarquer pour leur indifférence au bon goût et aux bonnes manières. La mode offre une solution prudente à ce subtil débat. Les modestes écarts du comportement ou de l'habit semblent de prime abord affranchir l'individu; mais les autres manifestent la même révolte et chacun y trouve un sentiment d'aventure confortable. La note personnelle qui se cache sous la mode reçoit du même coup un surcroît de singularité, que SAPIR illustre au moyen de l'exemple ci-après :

> "Le consommateur moyen constate périodiquement(et avec quel dépit) que sa garde-robe se déprécie et se démo- de.Il soupire amèrement et raille les nouveautés. Un beau jour, il succombe, vaincu par des symboles qu'il ne comprend qu'obscurément. Mais ce qu'il ne recon - naîtra jamais, c'est u'il crée lui-même ses mésaven - tures"(2).

On comprend comment les modes se lancent et s'adaptent. Dans les sociétés urbaines comme Kinshasa, l'ennui, enfant du désoeuvrement et d'une certaine spécialisation des activités, engendre à son tour agitation et curiosité. Le désir latent de s'affranchir des contraintes d'une existence trop bien réglée s'accroît du désir incessant d'ajouter à son attrait personnel et de

---

(1) Edward SAPIR, Anthropologie,t.I:culture et personnalité),Minuit, Paris, 1967, pp.174-175.

(2) Ibid., p.171.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

tout faire pour attirer l'amour et l'amitié. Le haut niveau de rationalisation et de différenciation de la société urbaine fait que le moi soit à chaque instant convaincu d'impuissance. A'son insu, l'individu se replie sur soi-même et, sans désemparer, cherche à affirmer la réalité de son existence.

Outre le désir d'affirmer sa personnalité inconsciente,les changements de la mode satisfont le désir plus commun d'acquérir prestige et notoriété.Alors la mode se fait l'emblème d'une distinction singulière, ou de l'appartenance à un groupe prestigieux.L'imitation d'une mode par des cercles bien éloignés de l'épicentre permet de jeter un pont entre une classe sociale et la classe immédiatement supérieure. En effet,

> "la mode, soutient **E.SAPIR**, a toujours été un symbole d'appartenance à une classe, et les hommes ont toujours lorgné sur les classes supérieures à la leur; aussi n'est-ce pas d'aujourd'hui que les groupes inférieurs imitent les modes qui viennent d'en haut"(1).

Si tous les membres d'une société sacrifient à la mode, il est logique que disparaissent les satisfactions responsables des changements de première génération.Alors,psychologiquement,une mode nouvelle devient nécessaire,et le cycle se perpétue indéfiniment. En d'autres termes,pour le renouvellement incessant dont elle est l'objet, la mode est production de nouveauté éphémère et en même temps cyclique.

Pour sa part, **Marc-Alain DESCAMPS** propose de distinguer quatre groupes, à savoir les lanceurs, les suiveurs, les classiques et les hors-mode(2).Les lanceurs sont ceux qui veulent toujours être à la pointe. Ils sont généralement jeunes et appartiennent aux couches supérieures ou"marginales"de la société (vedettes,artistes,

---

(1) **Ibid.**,pp.168-169.

(2) Marc-Alain DESCAMPS,Psychologie de la mode,PUF,Paris,1979,212 p.,cité par H.MENDRAS et M.FORSE, Le changement social,o.c., pp. 218-219.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

intelligentsia,etc.). Sont dits suiveurs ceux qui changent de vêtement pour ne pas être démodés,mais qui ne prennent pas le risque d'imposer une nouvelle mode en s'exposant à ne pas être suivis et à passer pour des excentriques. Ils se recrutent le plus souvent dans des couches sociales supérieures, mais sont moins jeunes et exercent des professions moins marginales(chez les cadres par exemple).Viennent ensuite les classiques qui forment la masse qui ne change d'habits que contrainte et forcée, pour ne pas se faire remarquer.Enfin,les hors-mode sont tous ceux qui, en gardant leurs habits plus de cinq ans, refusent de suivre la mode et dont l'habillement très classique ne subit qu'une très lente évolution; ce sont généralement des individuss pauvres ou âgés.

Ayant une valeur sémiologique multiforme(1)de toute une mentalité,la mode revêt de plus en plus une signification particulière d'autant plus qu'elle conditionne les comportements aussi bien individuels que collectifs,et que sous l'apparente spontanéité de son irruption transitoire se dissimule l'impact de l'industrie et du commerce,l'évolution de l'esthétique,des conditions de vie,etc. A' Kinshasa,si dans le passé le centre-ville avait le monopole de la mode, il n'en reste pas moins vrai qu'actuellement, les boutiques de

---

(1) Sémiologie au sens que lui donne **Roland BARTHES**,c'est-à-dire une étude relative à tout système de signes"quelle qu'en soit la substance,quelles qu'en soient les limites: les images, les gestes,les sons mélodiques,les objets et les complexes de ces substances que l'on retrouve dans des rites,des protocoles ou des spectacles constituent, sinon des "langages",du moins des systèmes de signification".(Le degré zéro de l'écriture,Seuil, Paris, 1953, p.79).C'est ainsi que le vêtement, par exemple, est "un ensemble de signes par lequel nous communiquons des informations sur notre statut économique, notre condition, le rôle que nous avons ou auquel nous prétendons dans la société".(**Françoise GIROUD**,Une poignée d'eau,Laffont, Paris, 1969, p.267).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

mode les plus branchées sont installées à Matonge(1). Elles appar - tiennent à des jeunes gens très avertis sur la mode, des jeunes qui vont au moins deux fois par mois en Europe à la recherche des dernières nouveautés sorties sur le marché des fringues. Nous avons vu entre autres boutiques"La Firenze di Torino","Scarpa Uomo","Ali - talia Calzature","Bana Mode","Soccorso","La Sape Puro Italiano", "Harmonie","Distinction","La Différence",etc.où l'on trouve tout ce qu'il y a de griffes, des pantalons comme Flair, Misto Lino, des chemises,des blouses, des vestes dernier cri(**Francesco Smalto**), des sandales, des souliers en pur cuir(par exemple des souliers italiens non truqués et griffés comme Torente, Tojo Amani, Daniel Ester, Jim Weston, Palatino Uomo, Testa Uomo,etc.).Les bijoux en or ne sont pas en reste; les plus célèbres sont notamment ceux ayant la teneur de 18 ou 14 carats.

Bref,c'est à Matonge que se lancent les différentes modes, que se colportent toutes les rumeurs de radio-trottoir. Cependant, pour sauver les apparences,les moins nantis se rabattent sur les vêtements de type"fripes"("tombola buaka")exposés au marché central et aux petits"wenze"des communes.Mais le plus frappant, c'est ce paradoxe entre le dénuement matériel d'un pays du Tiers-Monde comme le nôtre et l'obsession (si coûteuse!)du paraître de la part de ses habitants, obsession d'autant plus opiniâtre qu'elle a fini par créer ses propres mythes, son propre système au point de se faire accepter comme justement une mode acquise.

---

(1) Siège administratif de la Commune de Kalamu,le quartier Matonge a une forme irrégulière et est traversé par plusieurs rues et ruelles désordonnées.Séparé de la Commune de Kasa-Vubu par l'avenue du même nom,il est aussi séparé de la Commune de Kinshasa par le boulevard Sendwe à partir du pont Kasa-Vubu,des quartiers Yolo et 20 Mai(tous deux de la Commune de Kalamu)respectivement par l'avenue Bongolo et la rivière Kalamu. Il est traversé en son milieu par l'avenue de la Victoire qui le divise en deux:Matonge I et Matonge II;cette artère est la principale qui favorise les entrées et les sorties dans Matonge, "la cité d'ambiance où la vie se vit comme ça,à la sauvette...".

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

A'l'ex-Zaïre en général et à Kinshasa en particulier, non seulement il existait de par la tradition et l'acculturation, une mode vestimentaire (féminine et masculine) déjà tracée, un schéma (c'est-à-dire un système au sens englobant de"pattern",stéréotype)du costume féminin et du costume masculin,mais en outre la dimension politique-l'authenticité-est venue amplifier la norme(entendez le système déjà réalisé,mais réglementé conventionnellement)et donc affecter l'usage(la réalisation particulière, individuelle, spécifique):l'obligation expresse pour la femme congolaise de se garder de mettre un pantalon-et donc de privilégier au niveau de l'usage les diverses et riches formes de pagnes selon les catégories sociales et les individus-et pour l'homme de ne pas mettre la cravate,ni le noeud encore moins la veste-d'où l'usage exceptionnel et tout aussi varié de l'abacost",la veste saharienne à doublure(1).

Par ailleurs, la présence ou le traitement concret d'un objet matériel(le signifiant)sont investis au niveau de la signifi - cation d'une valeur esthétique morale ou sociale précise:la qualité d'un pagne, la manière de mettre un ou deux pagnes,de le nouer à gauche ou à droite de la taille,très près du corps ou flottant,tout cela est significatif de la psychologie et du statut de la porteuse de signe,selon qu'elle est mariée ou non, jeune ou d'un certain âge, experte ou élégante, provocante ou décontractée,etc.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) Ce dirigisme politique,qui resta de stricte application jusqu'en 1990,transparaît notamment à travers la décision du Bureau Politique du M.P.R.de 1972.Il s'agit non seulement des prescriptions juridiques strictes en matière d'habillement,mais d'une façon formelle de slogans imprimés directement sur les costumes conformément à l'idéologie mobutiste,par exemple effigie du Chef de l'Etat assortie de commentaires sur les pagnes ou les chemises.

Lorsque SHUNGU Wembadio dit "Papa Wemba",le chanteur le plus adulé dans le milieu des jeunes, déclare sans rire qu'il est le "Chef coutumier du village Molokai"(1) et investit le coeur sociologique de la capitale,le quartier Matonge; lorsqu'en même temps il se proclame, comme jeune premier",le promoteur de la mode" made in Miguel"(2)et que tous les jeunes l'imitent au détail près, aux moindres tics, en marchant de sa démarche dégingandée (style Western dont mention plus haut), en parlant l'indoubill(langue des bills), en s'habillant "rétro"comme lui-au mépris parfois des consignes officielles-,l'on comprend l'importance du "fashion group" (modèle collectif),en tant qu'idolâtrie collective, mais aussi la gravité du conflit de générations qui s'installe et qui rend possibles toutes les utopies.

---

(1) Molokai:réunion des artères célèbres Masimanimba,Oshwe,Lokolama, Kanda-Kanda et Inzia du quartier Matonge I,généralement plus animé que Matonge II.

(2)"Miguel","Nord,"Poto"("Mputu") "Buala", "Mikili", "Lola", etc. = L'Europe.Miguel vient du nom d'un sujet portugais,cuisinier de son état à la Maison Africaine de Bruxelles, lieu de rencontre des Africains ayant été à l'origine de la création des orchestres Los Nickelos et Yéyé National.M.MIGUEL est décédé en 1990.Il est à noter que l'intervalle 1963 et 1975,pendant que le billisme commençait à accuser des signes d'essoufflement, avait été considéré comme avoir été l'"ère du Belgicain".En effet,un Belgicain était un personnage issu d'un brassage de deux cultures et ce néologisme avait été utilisé pour désigner uniquement les étudiants qui vivaient en Belgique et dont certains venaient passer leur vacances à Kinshasa. Leurs styles d'habillement passaient pour modes aux yeux de leurs congénères restés au pays(exemple:la veste à carreaux ou à rayures). Aux années 1980 et 1990,il était inadéquat de parler encore du Bel - gicain dont l'ère avait été révolue depuis 1975, au profit du Zaïrois de Miguel",c'est-à-dire les compatriotes habitant la Belgique en particulier ou l'Europe en général qui ne sont plus nécessairement des étudiants.Bref,le Zaïrois de Miguel et le Belgicain d'avant 1975 auront eu deux vies diamétralement opposées(lire l'hebdomadaire Salongo-Sélection,n°17,du 9 au 15 juin 1983, Kinshasa).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Si la mode est déterminée par la rapidité de sa diffusion dans les différentes classes sociales, on ne peut pas s'étonner des moyens en présence et de leur efficacité. Le cinéma en général(les films westerns en particulier)et la télévision(y compris le vidéo) avec sa vague de publicités tapageuses et de modèles des loisirs importés ont largement libéré toutes les tentatives d'exhibition - nisme et de provocation chez les jeunes. Le succès du catch,par exemple,et ses déferlements folkloriques ont été inspirés par les relais de la télévision européenne.Et la tendance actuelle,comme on l'a vu,est celle de la multiplication des chaînes étrangères dont les émissions sont suivies en direct par les citadins de la capitale. Mais en même temps, les relents de la mythologie collective(la supervision autour du "pagne"magique du catcheur **BOSEY** ou le charisme qu'inspire le crâne rituellement rasé de l'autre catcheur **EDINGWE**) et les héritages de la tradition orale donnent à la mode kinoise des couleurs pittoresques et exotiques.

En dépit de l'éléphantesque consommation des pagnes"wax" et leur coût élevé,il est rare de voir les commerçants recourir aux techniques modernes de publicité. La voie de"bouche à oreille"est presque toujours de mise. En effet, la nouvelle de l'apparition d'un nouvel article féminin se répand comme une traînée de poudre, c'est-à-dire avec une promptitude d'autant plus déconcertante que sa consommation est égale à l'acuité de l'esprit grégaire des consommatrices.Nos observations attestent qu'à l'heure actuelle, la mode féminine est plus versatile que la mode masculine.Non seulement elle change plus vite, et davantage,mais elle offre une gamme de choix plus variée.

La femme de Kinshasa, même instruite,s'achète un nouveau pagne ou une nouvelle paire de chaussures moins en fonction des critères esthétiques objectifs qu'en raison de la réputation mue et entretenue par l'opinion publique autour de l'article-pourvu qu'il soit importé,c'est-à-dire très cher. Tel est le mythe de l'importé. Jouant sur les contraintes incontrôléess(et surtout non-contredites faute de stratégie objectivement opératoire)de"radio-trottoir", cette opinion kinoise demeure prisonnière de la nouvelle société de consommation.D'où deux formes de publicité dont l'une très sophisti-

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

quée jouant avec les subtilités modernes de persuasion collective,et l'autre apparemment artisanale mais manipulant un discours à la fois poétique et populaire très familier, mythique.

Des noms de pagnes ou de tenues comme"tembe na bambanda" (défi aux rivales),"mon mari est capable","liso ya pite"(regard lubrique),"ebale ya Zaïre"(fleuve Zaïre),"super de Paris","Super Muzi" (allusion à une chanson à succès du chanteur NTESA Dalienst), ou "mpeve ya nlongo"(venu d'un titre à succès de la vedette TABU Ley), "super Dallas"(ce qui rappelle le célèbre télé-film américain,dont les excentricités faisaient tiquer les Africains en général,les troublant ainsi dans leur civilisation),"super Bazin",etc. font miroiter certes des chimères peaufinées mais surtout un univers de "challenge"et d'érotisme mélangés.Ce qui n'est que le paravent pudique derrière lequel se cache l'ultime fête que s'offrent les femmes aujourd'hui.A'voir avec quel engouement les Kinoises se parent,malgré l'extrême parcimonie des conditions de vie et la disparité des classes sociales, on se croirait dans un éternel tourbillon de fête qui occulte les échos sonores des orages de la basse conjoncture et remet en question les principes regulateurs-et même moraux, comme dit plus haut-de l'économie domestique des ménages(1).

Que la femme soit l'objet de prédilection de la mode s'explique par la psychologie de la civilisation urbaine.Elle plaît par l'être et le paraître, non par l'oeuvre. Même la femme mariée sous tutelle doit prouver qu'elle est désirable en réaffirmant sans cesse son pouvoir de séduction par l'attrait de modes nouvelles.Dans

---

(1) **YOKA Lye Mudaba** relève qu'une femme de condition simple ne s'habille pas dans sa tenue journalière de sortie à moins de 1.500,00 Zaïres,et une femme de condition moyenne,intermédiaire pas à moins de 3.000,00 Zaïres.Il va de soi que ces chiffres ne représentent pratiquement plus rien actuellement.Mais l'important, c'est ce que cela totalise: "à peu près le salaire annuel d'un huissier de la Fonction Publique pour le premier cas, et celui d'un cadre moyen (un gradué en l'occurrence) pour le second cas"("Le phénomène de la mode..."), a.c., p.429).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

les classes riches et,par imitation, dans les classes pauvres, la femme est devenue une denrée de luxe pour qui l'on "fait des folies". Elle devient de ce fait le symbole du statut économique et social de son conjoint.

La mode a partie liée avec le moi.Elle règne donc naturellement sur le vêtement et la parure. Mais il est d'autres symboles du moi qui,pour être moins intimes avec le corps,obéissent pareillement aux lois psychologiques de la mode:articles d'usage courant, distractions, ameublement. Certes,la mode d'abord habille et met en valeur l'esthétique corporelle; mais ce n'est pas au vêtement ni à la parure qu'elle a partie liée, c'est proprement à leurs symboles, comme le dit bien **E.SAPIR** :

> "Pas plus que les vêtements et les parures, ni les croyances, ni les attitudes, pour être des moeurs, ne sont des modes. Si les hommes d'aujourd'hui portent le pantalon, ce n'est pas mode, c'est coutume.La mode règle la longueur du pantalon, impose son coloris, exige ou bannit les revers, et c'est là tout.De même, pratiquer une religion n'est pas mode, mais que l'individu trouve facile d'en changer parce qu'il veut se donner les signes d'un nouveau statut, alors on a lieu de dire que ce revirement est de mode. L'insignifiance de la fonction auprès de l'importance du symbole,eu égard à l'expression du moi, tel est le caractère implicite de toutes les modes"(1).

Il ressort de ce qui précède une interpénétrabilité opérante de tous arts populaires(y compris les arts martiaux):la danse,la musique(notamment la mode rasta,la mode disco)et naturellement le catch(un Papa Wemba pour la musique et un autre pour le catch):

> "Il a suffi qu'un certain soir, Papa Wemba, la coqueluche des jeunes Kinois apparaisse sur le petit écran au cours d'une émission de variétés en pantalon style rétro dit"ungaru"pour que le lendemain les vendeurs

---

(1) E.SAPIR, <u>O.C.</u>, p.172.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

de friperies(tombola bwaka) des marchés en fassent leur fête. Car tous les fans de "Kivu Yaka"et autres snobs kinois remuaient ciel et terre pour se procurer, à n'importe quel prix, un pantalon"ungaru".Il aura suffi d'un passage sur le plateau de la télévision des jeunes danseuses du"showman"Lita Bembo exhibant les pas de leur nouvelle danse en une sorte de mini-jupe, la"bionda", pour que ces jupes-cocottes venues de Matonge envahissent les rues de la capitale"(1).

Telle chanson à succès "Muzi"de NTESA ou"Mon mari est capable de TABU Ley cède son label, on ne sait par quel transfert, au dernier pagne à la mode, à la grande satisfaction des promoturs et des consommatrices.Ainsi dit,la mode est un rituel de ressemblance. Elle tend à l'égalisation. La ressemblance n'existe que pour un groupe donné d'individus, qui, en égalisant son comportement par rapport à une mode, se distinguera des autres groupes dont les comportements sont différents. En somme, la mode a un effet égalisateur intra catégories et un effet de distinction inter catégories. Nous retiendrons, avec L.de SAINT MOULIN, que"les quartiers de commerce et de délassement ont(...)une influence considérable dans la création des modèles de consommation et,plus encore,dans leur diffusion"(2). La Foire Internationale de Kinshasa en est un.

§6. Les fêtes et la FIKIN

Au début de la décennie soixante, déjà, on s'amusait beaucoup à Léopoldville où tout était prétexte à fêtes :fêtes religieuses,fêtes nationales, compétitions sportives, spectacles, fêtes folkloriques. Pour un petit groupe dont les familles étaient au pouvoir, par exemple, on organisait des réceptions officielles (dîners, soirées, cocktail-party,garden-party,c'est-à-dire barbecue ou réception en plein air). Le baptême, l'anniversaire de la naissance, la première communion, le mariage, l'anniversaire du mariage, les promotions, le départ pour l'étranger, le retour de voyage,la guérison,la"prise de deuil"(premier"matanga")et le"retrait

---

(1) Elima du lundi 14 mars 1983, pp.2-4.

(2) L.de SAINT MOULIN,"Esquisse sociologique...",a.c., p.316.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

de deuil"(deuxième"matanga")s'inscrivaient dans le cadre des fêtes familiales.

La conjoncture économique étant relativement favorable, un même événement pouvait donner lieu à toute une série de fêtes. Les parents, amis et connaissances de l'organisateur (ou de l'organisa - trice)se réunissaient en début d'après-midi,généralement vers 14h30' jusqu'à l'aube. Ils sont scindés en deux groupes, l'un dans la cour de la parcelle et l'autre, celui des"autorités",à l'intérieur de la maison. Le protocole servait des rafraîchissements(de la bière: primus,polar;du sucré:pepsi-cola,coca-cola ou limonade) aux invités qui arrivaient au fur et à mesure. Le soir, vers 17h00' et 18h00', le discothécaire arrêtait la musique et les personnes installées dans la cour rentraient pour suivre le discours du maître de la maison ou du mandataire en lingala et/ou en français selon son niveau d'instruction.

Chez les nantis, on offrait le champagne et du gin aux invités de marque pendant que les autres personnes devaient se contenter de la boisson locale. Le manger intervenait une heure environ après:buffet américain,c'est-à-dire poulets,sauce aux bourgeons de manioc et riz blanc pour les uns; mets locaux comme feuilles de manioc, haricot avec"chikwanguo"et"fufu"(1) pour les autres. Chaque convive disposait d'une assiette et du couvert; d'autres,par contre,en bons Africains,préféraient manger avec leurs mains,se sentant ainsi plus à l'aise que lorsqu'ils doivent s'encombrer d'artifices ou de bidules importées d'ailleurs.

Les gens ne dansaient à l'électrophone avec amplificateur qu'à compter de 19h00'.Avant la politique de l'authenticité, les hommes étaient souvent en veston ou en smoking dont le pantalon man-

---

(1) Fufu:pâte de manioc chaude, obtenue en jetant la farine dans l'eau bouillante et en la travaillant longuement au moyen d'une grande spatule de bois.C'est l'aliment de base des Kinois. Néanmoins,nombreux sont les gens du Kasaï et du Kwango-Kwilu qui mélangent la farine de manioc à celle de maïs pour la préparation du"fufu".

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

quait rarement un pendatif au niveau de la taille, et les danses en robes du soir courtes ou longues ou bien en pagnes. Pas de grands décolletés, mais beaucoup de souliers à lanières or ou argent et de sandales de soirée avec talons aiguille- dont d'ailleurs certaines femmes se débarrassaient après quelques parties de danse. Les bas ne sont pas entrés dans les moeurs des Congolaises eu égard aux conditions climatiques locales.Les disques se succédaient sans arrêt,suivant les préférences exprimées par les auditeurs et auditrices.Disques"surboum"des deux plus grands orchestres-African-Fiesta et O.K.Jazz- auxquels viendront s'ajouter plus tard ceux de Conga-Succès, Négro Succès, Vox Africa, Cobantou, African Fiesta National/Le Peuple(Afrisa International),African Fiesta Sukisa, Festival des Maquisards, Grands Maquisards, Vévé... Le paragraphe précédent leur a été consacré. Ici,nous retiendrons en substance que la première forme de"matanga"-prise de deuil devenait de plus en plus rare au profit du"matanga"-retrait de deuil. Lorsque la famille éplorée disposait des moyens pour l'organiser immédiatement après le décès,le cadre s'avérait moins gai bien qu'on y dansât aussi. L'assistance causait et buvait toute la nuit; dans un coin, les joueurs de cartes, dans l'autre, les batteurs de tam-tam. Tous les invités restaient dehors, dans la cour de la parcelle ou dans la rue. Seuls ceux qui accusaient la fatigue, pouvaient s'étendre à même le sol dans l'une des pièces de la maison complètement vidée de ses meubles, portes et fenêtres restant béantes,pour"ne pas enfermer les esprits dans la maison".

Habituellement la deuxième forme de"matanga"se déroulait dans un bar, généralement eclairé au néon spécial tandis que le premier"matanga"avait lieu dans la parcelle mortuaire.Parfois pour des raisons de prestige-ce qui, dans certains cas, frise l'ostentation- les héritiers,épaulés par les proches parents du défunt, affectaient ce jour-là une petite fortune pour les dépenses relatives à l'organisation matérielle de la fête.Mais en règle générale, le tout se faisait sur une base commerciale de telle sorte que le coût ne soit pas trop élevé pour la famille organisatrice.

Si au soir de la période coloniale, les citadins de la capitale ont été gratifiés de fancy-fair, kermesses et foires, organisées tantôt devant l'actuelle grand'place Vis-à-vis à Renkin,

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

tantôt aux parcs du Stade Roi Baudouin ou ailleurs, les gouvernants de la IIème République s'en inspireront pour concevoir un projet dont la matérialisation a particulièrement rythmé la vie ludique des Kinois. Il s'agit de la Foire Internationale de Kinshasa, FIKIN, dont la création par ordonnance présidentielle remonte à l'année 1968.

Mais le Président de la République ayant voulu faire de cette manifestation une oeuvre commune belgo-congolaise, en fixe l'ouverture au 30 juin 1969, date de la commémoration de l'indépendance du Congo, et la clôture au 21 juillet, date de la célébration de la fête nationale belge(1). Située à la frontière entre les communes Limete et Lemba, sur une surface d'environ 4.000 m2(2), et alternant annuellement les éditions, internationale et nationale, elle est une manifestation commerciale et économique de solidarité économique entre nations, un carrefour des industriels, des hommes d'affaires et particuliers étrangers et congolais exposants.

A l'occasion du"super-combat du siècle de boxe"entre les poids lourds MUHAMED Ali(ex-Cassius CLAY) et Georges FOREMAN, qui eut lieu le 30 octobre 1974 à l'ex-Stade du 20 Mai et qui fut remporté par le premier par K.O. au 8ème round, l'axe-FIKIN fut parmi ceux qui avaient bénéficié de l'éclairage électrique:Patrice LUMUMBA de Ndjili audit stade vers Limete, la route de Matadi depuis Kin II jusqu'au carrefour de l'avenue de la Foire(ex-By Pass)et de la route de Matadi, l'avenue de la Foire elle-même jusqu'à l'embranchement de l'Université. Un peu plus tard, ce fut la modernisation de l'éclai-

---

(1) Thomas D.TUMBA,"La Foire Internationale de Kinshasa 30 Juin- 21 Juillet 1969",in Congo-Afrique, n°36,CEPAS,Kinshasa,juin-juillet 1969, pp.276-281.

(2) De part et d'autre de cet endroit,la Mission Française d'Urbanisme(M.F.U),actuel B.E.A.U.,dans la poursuite de la politique de larges dégagements initiés par les autorités d'antan et par l'architecte RIQUIER dont mention plus haut,a érigé l'échangeur de Limete qui est,jusqu'à preuve du contraire,la pièce la plus spectaculaire de l'excellent schéma de circulation conçu par ladite mission.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

rage du Boulevard du 30 Juin et l'électrification de l'avenue Kasa-Vubu...

Mais ce qui nous intéresse ici, c'est plutôt le caractère attractif de la FIKIN. En effet,outre le plaisir de l'oeil qu'éprouvent les visiteurs de la foire, avec ses pavillons bien achalandés et son motel, le parc d'attraction met à leur disposition différents jeux :"mwambe", "sukisa", "ndeke-luka", "kobanga te","auto-scooter" (auto-tamponeuses),"mechi","boboto","solo te" et beaucoup d'autres. Là, des tenanciers de stands préparent des amuse-gueule de toutes sortes:brochettes,poulets,chikwangues,riz,arachides,pop-corn,beignets gateaux,galettes,crème glacée,tout ce qui est friandise et sucrerie. Bien plus, il a été aménagé un podium où défilent les différents orchestres de la capitale en présentant des concerts souvent jumelés à l'attention du public qui, à son niveau, savoure cette musique en dansant et/ou en sirotant qui un verre de bière(Skol ou Primus),qui un verre de boisson sucrée(coca-cola,fanta,tonic,grenadine,etc.).

En tout état de cause, le ludisme des Kinois ne se limite pas aux fêtes et à la FIKIN;il se ramifie aux visites ainsi qu'aux conversations.

§7. Les visites et les conversations

Les membres de parenté,les ami(e)s,les collègues de service, les frères et soeurs de tribu ou de province(ou région)se rendaient réciproquement et systématiquement des visites de courtoisie.Ce sont là autant de distractions,sauf que les relations avec certains membres de famille étaient quelquefois considérées comme des obligations ennuyeuses par les jeunes qui n'oseraient cependant s'en dispenser. Certains parents trouvaient que les visites entre écoliers ou étudiants leur faisaient perdre un temps précieux qui aurait pu être consacré aux leçons,surtout quand les amis habitaient loin l'un de l'autre. Par voie de conséquence ceux-ci ne se rencontraient qu'à l'école quand ils appartenaient à la même école et dans les fêtes qui étaient fréquentes, surtout en période de vacances.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

Les adultes, eux, ont des frères et soeurs, cousins et cousines, et/ou des camarades,copains et copines qu'ils voient tous les jours ou presque,tantôt dans le cadre des obligations familiales ou sociales(1), tantôt dans un cadre purement distractif.Et c'est cette deuxième dimension qui nous intéresse ici. Ainsi donc,soit que les adultes rendent visite à ces différentes catégories de personnes, soit qu'ils participent à des activités et à des distractions communes. La fréquence des visites entre amis adultes-à moins qu'il s'agisse de personnes riches- est fonction de la distance entre leurs résidences:quand il faut une heure et demie à deux heures d'autobus avec deux ou trois correspondances("demi-terrain"en patois kinois)pour se rendre chez quelqu'un, on n'y va pas aussi souvent que lorsqu'il faut un quart d'heure à pied ou même une demi-heure en autobus. Les transporteurs, en raison du système de tarification unique, impose des ruptures de charge nombreuses sur les itinéraires,afin d'éviter les liaisons trop longues et déficitaires. Les dessertes sont volontairement réduites à des courts tronçons rentables. Ceci est particulièrement net pour les taxis, taxi-bus, "fula-fula"et"kimalu-malu".

Doit-on insister sur les bousculades pour y accéder lorqu'ils sont pris d'assaut ? Avec des cuvettes remplies de légumes ou de petits pains, des bidons d'huile et de sacs de farine ! Il ne faut pas craindre d'être bousculé,sali ou même désagréablement surpris par des"pick-pocket"(voleurs à la tire)qui profitent de la cohue et de l'entassement pour dérober montres,bijoux et argent.
Bref, les Kinois sont totalement prisonniers d'un système de transport qui, par les attentes aux stations et les marches à pied qu'il impose, augmente considérablement le temps passé en dehors de la maison. Le **R.P. L. de SAINT MOULIN** n'avait donc pas tort d'affirmer que"la distance ou le rapprochement géographique conditionnent la fréquence des relations entre les personnes ou les milieux"(2).

---

(1) Par exemple ce mouvement du week-end de plusieurs Kinois vers d'autres communes comme Ndjili, fief des Manianga du Bas-Congo; comme Kinshasa et Barumbu où s'imposent les originaires de l'Equateur et du Lac Maindombe...

(2) L.de SAINT MOULIN,"Esquisse sociologique...",a.c.,p.315.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Au début des années 1960, ces déplacements inter-communes et intra-communes étaient assurés par des autobus de diverses sortes.Il y avait les"bus"et les"gyrobus"de la T.C.L.(Transports en Commun de Léopoldville),mastodontes de marques Brossel et Henschel qui, lorsqu'ils étaient accouplés, pouvaient transporter une centaine de passagers et les"fula-fula"beaucoup plus petits et moins confortables qui n'en contenaient qu'une vingtaine ou une trentaine. Mais actuellement,il faut reconnaître que les deux roues sont peu employés. On s'étonne, à la différence de villes comme Lubumbashi où la"petite reine" est toujours à l'honneur, de la quasi-absence de vélos à Kinshasa. D'autant plus que les photographies de l'époque de Léopoldville montrent des groupes de cyclistes, qui sur leurs Raleigh qui sur leurs Cyclor, se rendant au travail ou en en revenant. Les femmes et les filles raffolaient plutôt des Elvé en raison de l'absence du tùyau transversale. Ces bicyclettes seront progressivement supplantées par des vélomoteurs comme le Solex, la mobylette, etc.Puis viendront les vespas et les yamaha avant la vulgarisation prorement dite des voitures légères...

Près d'un million de Kinois vivent dans des quartiers inaccessibles aux véhicules ordinaires, et dans des espaces où la circulation automobile est difficile et incertaine. La conséquence directe en est l'importance des déplacements piétonniers évalués, en 1975, à 1.300.000 voyages aller et retour(1).Il est certain que dans les années 1980-1990, à la suite des efforts conjugués de la pénurie de pièces de rechange et de carburant, d'une part, et du sous-paiement/impayement généralisé ainsi que du double pillage(1991 et 1993), les déplacements piétonniers sont encore,plus qu'avant,une obligation vitale."Matonge via Kauka ligne d'horizon Yolo", entendait-on souvent dans le milieu des vedettes musicales,pour justement désigner cette réalité qui transparaissait déjà au grand jour.

Et il est des tracés et des cheminements préférentiels ad hoc:avenues Assossa ou Gambela, issues de Ngiri-Ngiri dans Bumbu, rue de Kimwenza issue de Yolo dans Makala, Ngaliema-Ikusu(Sud de Bandalungwa),Kimbanseke(contact colline-plaine),passage de la Mangu

---

(1) M.PAIN, o.c., pp.314-315 sq.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

entre les quartiers de Biyela, Kingasani II et Kikimi, Binza-Ozone-Camp Luka,d e Bumbu Sanatorium au carrefour de Ngaba("rond-point Ngaba").Il reste,enfin,les vieux chemins,les anciennes pistes aujourd'hui devenues rues et que la population avait l'habitude d'emprunter. Ailleurs,la circulation n'est plus aussi dense...Il est question depuis quelques années de créer un métro léger de surface. La ligne drainerait l'extension-Est à partir de l'aéroport,passerait par les cités planifiées de Ndjili, Lemba,et rejoindrait Pont Kasa - Vubu(actuellement Stade de Martyrs,ex-Kamanyola).Elle desservirait ensuite les anciennes et nouvelles cités, en direction du centre des affaires. Le projet serait très avancé sur le plan des études mais il n'aurait pas encore vu le jour pour des raisons de financement(!).

Toujours dans le cadre de la conversation, devant la par - celle,en bordure de rue, une installation légère tient lieu de point de vente pour un commerce à la sauvette. Non loin, à l'ombre des arbres,le menuisier a implanté un établi, et le tailleur sa machine à coudre. Le lieu de travail est aussi lieu de rencontre avec les clients, les voisins et les amis de passage. Les hommes s'y rassemblent autour d'un verre de bière, se reposent et discutent dans le calme du soir. Les femmes ont leur lieu de repos séparé,plus près des maisons, le masculinisme africain aidant. A' l'ombre du mur et des arbres, elles s'allongent l'après-midi sur des nattes alors que les enfants s'amusent ou dorment à proximité. Ce qui nous autorise d'en inférer qu'à Kinshasa, la parcelle oppose des espaces à usage privé:la maison elle-même et, dans son dos, à l'abri des regards, l'espace-toilette; des espaces semi-privés ou semi-publics sur le devant de la maison avec le lieu des femmes et le lieu des hommes qui est aussi lieu de contact avec la clientèle; des points de vente enfin, directement ouverts sur l'espace public- la rue-liés au passage des piétons.

En ce qui concerne les visites entre jeunes écolières ou étudiantes particulièrement,les interdictions des parents se rencontraient souvent dans les familles où le père était un travailleur intellectuel et dans les tribus où la virginité de la

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

jeune fille avant le mariage était de règle(1). Mais il n'est toujours pas facile d'empêcher, surtout en ville, deux ou plusieurs pôles qui s'attirent. Combien de fois n'a-t-on pas vu de jeunes écolières recourir au mensonge utile ? En effet, sous prétexte d'aller visiter une soeur aînée, un oncle, un grand-parent ou une amie,elles se rendaient dans l'un des "boum"ou"surboum"(bals où l'on s'enivre)organisés par des gens qui n'ont en vue que la possibilité de les faires tomber. D'ailleurs, diverses mesures de protection des mineurs ont été prises en 1965, en particulier l'interdiction le 24 juin par le Ministre de l'Education Nationale aux élèves des écoles primaires et secondaires de fréquenter les bars, boîtes de nuit,"ou de rester à l'extérieur de ces endroits"sous peine de perdre leur place à l'école et d'être"sérieusement punie".

A'ce que les visiteurs et les visités se disent,s'ajoutent les conversations téléphoniques.Cependant,le nombre de raccordements téléphoniques traduit le niveau du sous-développement de la ville et de ses disparités internes que nous avons relevés au chapitre troisième(sections 1 et 4 supra).On a recensé,en 1979,environ 16.000 abonnés(2).Jusque-là, les abonnés au téléphone étaient surtout les services du Gouvernement et les établissements industriels et com - merciaux d'une certaine importance,les organisations internationales

---

(1) Des informations intéressantes sur la virginité de la jeune fille sont contenues dans l'ouvrage de SHOMBA Kinyamba, Sexualité préconjugale.La virginité féminine dans les Sociétés Zaïroises d'hier à demain, Labossa,Kinshasa-Lubumbashi,1983,175 p.L'auteur distingue trois catégories de sociétés:

a)Sociétés tenant à la virginité féminine:Bemba,Cokwe,Hutu, Kanyok,Lele,Lokele,Lombo(Turumbu),Luba-Lubilanji,Luluwa,Ngbaka, Ngbandi,Ngombe,Pelende,Pende,Poto,Ruund,Soo(Basoko),Suku,Tabwa, Topoke,Tutsi,Yaka,Yansi,etc.(pp.21-52);

b)Sociétés indifférentes à la virginité féminine:Ding,Hemba,Kuba (Bushong),Lega,Lobala,Mbala,Mbole,Shi,Songye,Tetela,Yombe,etc. (pp.53-62);

c)Société allergique à la virginité féminine:Luba-Shankadi(pp.62 -64).

(2) M.PAIN, o.c., p.171.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

et les organisations d'assistance technique, les membres du corps diplomatique et un certain nombre d'étrangers travaillaient dans les administrations sus-nommés.

Les demandes non satisfaites avoisinaient le chiffre de 50.000 que, par manque de ressources, l'ex-O.N.P.T.Z.(Office National des Postes et Télécommunications du Zaïre)ne pouvait honorer. Sur les huit centraux téléphoniques existants, Limete, en totalité, Kinshasa-Gombe en partie,sont saturés et exigent une extension. Le lignes datent,dans leur majorité, de plus de trente ans, et elles devraient être remplacées. Saturation et vétusté s'imbriquent pour rendre la communication téléphonique particulièrement difficile. En saison pluvieuse, on assiste à une situation de panne quasi permanente suivant les quartiers desservis. Au regard des faits,il y a lieu de s'inquiéter de deux choses,à savoir les difficultés de la maintenance des réseaux existants à la suite de l'occupation anarchique du site et de la non-observance des contraintes urbanistiques,d'une part, et le coût que représente l'équipement d'une ville de plusieurs milliers d'hectares qui n'arrête de s'étendre sans servitude.

Bien que les Congolais-hommes et femmes,jeunes et vieux-aiment beaucoup téléphoner quand ils ont un appareil à leur disposition,ils ont relativement peu de téléphones privés. Néanmoins, ils s'arrangent pour en jouir au maximum. Si téléphoner n'est pas un délice pour tout le monde, il est du moins un plaisir étant donné le sentiment que l'on éprouve lorsqu'on est en communication avec un parent, une personne chère ou tout simplement une connaissance avec qui on a humanisé.Ce qui est dit ici vaut aussi pour le talki-walkie ("motorola")et le téléphone cellulaire("télécel")qui apparaîtront beaucoup plus tard, particulièrement dans le milieu des économique - ment-forts.

C'est dans la ville "européenne" que l'on débat des questions politiques et professionnelles et ce n'est qu'après la publication officielle ou la parution des nouvelles dans la presse

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

qu'on en fera un sujet de conversation au lieu de résidence(1).Les préoccupations du développement étant à l'avant-plan de la mentalité kinoise,il est obvie que ce sont les idées en cours dans les milieux professionnels-du moins pour ceux qui travaillent-qui façonnent les modes de penser et que ce sont les valeurs appréciées dans ces milieux qui retiennent le plus de considération. Telles sont les réalités de la vie urbaine qui, du reste, ne peut se concevoir sans jeux.

§8. Les jeux.

Dans maintes familles de Kinshasa, on jouait aux cartes, aux dames ou au"ludo"dans un cadre purement distractif,c'est-à-dire pour le plaisir."Ya komela","pique","guerre",autant de variétés de jeux de cartes auxquelles se livraient les joueurs pour tuer le temps.Le tout se passait généralement dans une ambiance de détente et de bonne humeur.

Cependant certains chômeurs avaient récupéré ce jeu pour des fins illicites.C'était le phénomène "tala mbote, camarade" (regarde bien, cher ami). Il s'agissait de ces malins joueurs de cartes qu'on rencontrait presqu'à tous les coins de rue du centre de la ville ainsi que dans des centres d'affluence comme les abords des marchés, employant des cartes truquées en vue de soutirer de l'argent à ceux qui acceptaient de tenter leur chance.

Dans le milieu de délinquants, des jeunes gens dont l'âge variait entre dix et vingt ans jouaient également et très souvent aux cartes, aux dames ainsi qu'au jeu de six. Le gagnant avait droit à une modique somme mise en jeu:5,10 ou 20 Z ou légèrement plus(2). C'est tout ce qu'ils faisaient à longueur des journées. Mais le plus souvent,ces compétitions se terminaient par des empoignades.Refusant que l'heureux gagnant le(s)quitte aussitôt après, le(s)malheureux perdant(s) courroucé(s),oblige(nt)ce dernier à rester jusqu'à ce qu'il(s)puisse(nt)récupérer ne fût-ce que la moitié de ce qu'il(s) vient(viennent)de perdre.

---

(1) L.de SAINT MOULIN,"Esquisse sociologique...",a.c.,p.312.

(2) Lire cinq,dix ou vingt Zaïres.A'l'origine,c'est-à-dire en 1966, 1 Zaïre équivalait à 1 Dollar américain...

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

Il n'y avait pas que l'argent qui constituait l'enjeu; des biens en nature (fruit,pain,boîte de conserve,boîte d'allumettes, cigarettes et parfois même des vêtements et des appareils)attisaient l'envie des deux ou plusieurs adversaires.En cas de refus de la part du vainqueur,la discussion dégénérait en bagarre.

Jusqu'à la fin des années soixante-dix, le jeu de scrabble ne s'était pas encore suffisamment vulgarisé;il se rencontrait dans un cadre restreint de jeunes instruits et issus de familles relativement aisées. Effectivement,il s'agit là d'un jeu dont le coût n'est pas à la portée de toutes les bourses et qui exige une certaine maîtrise de la langue de Voltaire. C'est la télévision nationale, sous l'initiative de **M.LUKUNKU Sampu,**relayé par **TSHITENGE Madika,** qui, à travers une émission dominicale"Télé Scrabble",en créera le goût dans le chef de ceux qui naguère se montraient quelque peu réticents.

Il y eut beaucoup d'autres jeux à travers les quartiers de Kinshasa:les billes,qui d'ailleurs existent depuis les époques les plus reculées de l'histoire de la ville, le baby-foot appelé localement"kiker",ce football dont les joueurs sont en bois, en caoutchouc ou en aluminium que les deux ou quatre adversaires manipulent ou actionnent au moyen de manches soit pour se défendre soit pour marquer le but dans le camp adverse. Et tant d'autres jeux encore comme les casinos,réservés exclusivement aux nantis et le plus souvent expatriés(1), la loterie comme le P.M.U.(Pari Mutuel Urbain),etc.Les Kinois s'y livrent souvent sous le signe de la conversation,un art très valorisé dans la capitale où chacun essaie de briller de son mieux et d'écraser son contradicteur par sa verve, son agilité intellectuelle et ses connaissances.C'est un combat où l'on s'exerce à la prouesse verbale,comme dans certaines races dans l'antiquité gréco-romaine. Mais que faudrait-il retenir du contexte socio-culturel dans les années 1980-1991 ?

---

(1) Il s'agit notamment des casinos "Las Vegas"(sur avenue Tombalbaye,en face de Kin-Mazière),"Nkoi Bomengo"(à l'International), "Olympic", "Play Boy", situés tous dans la Communne de la Gombe.A'cela s'ajoutent des jeux pratiques comme des roulettes, black-jack (cartes), poker, bridge,machines à sous billard, etc.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

Section 4 :Situation socio-culturelle dans la décennie 1980-1991.

Trois paragraphes feront l'objet de la présente section. D'abord,un effort sera fourni, autant que faire se peut, en vue d'une interprétation des donnéess collectées sur le terrain. Ensuite,une synthèse sera faite pour dégager un tableau synoptique de l'infrastructure socio-culturelle de Kinshasa.Ce qui, enfin, nous autorisera d'établir le polycentrisme de la ville-capitale sur ce terrain-là.

§1.Interprétation des données de terrain.

Au niveau du dépouillement du questionnaire écrit, il se dégage un certain nombre de tendances dont l'intelligibilité donnerait peut-être un plus scientifique à notre étude.Au sujet de la rubrique I consacrée à l'identité des enquêtés, l'on notera que les hommes se sont montrés plus enthousiastes que les femmes(649 contre 287, soit 69,3% contre 30,7%); que les jeunes plus intéressés que les personnes âgées. En effet, les personnes relevant des tranches d'âge 26-35 ans(38,7%) et 16-25 ans(31,8%)ont été plus nombreuses que celles des franges 36-45 ans(19,5%) et 46 ans et plus (10,0%). L'on comprend aisément que bon nombre d'entre ces individus aient vu le jour à Kinshasa(67,1%); d'autres sont nés à l'arrière-pays(32,2%)ou en dehors du territoire national(0,7%).

Au plan des croyances, la supériorité des chrétiens catholiques était patente (62,4%),par rapport aux protestants(29,1%) et aux autres croyants et non-croyants(8,5%).Ce qui fait que généralement aux dates consacrées aux fêtes chrétiennes, les habitants de Kinshasa vont d'abord à la messe,puis s'acquittent des obligations sociales(s'il en est)avant de se livrer finalement aux activités de loisir à proprement parler.

Les Kinois en majorité savent au moins lire et écrire. On le voit à travers l'échantillon ayant servi pour la présente étude: niveau primaire(27,2%),niveau secondaire(59,5%),niveau supérieur et

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

universitaire(13,3%).Ce qui transparaît dans la ventilation des activités professionnelles exercées, même si les effets de la crise font que la débrouille gagne de plus en plus les couches sociales anciennement employées dans l'administration publique et même dans le secteur privé(travaux de bureau,travaux intellectuels).

Quant au temps libre(rubrique II),pendant que la femme veille sur la maisonnée,l'homme,lui,consacre en règle générale ses après-midi et soirées aux loisirs. L'emploi du temps des Kinois les week-ends(de samedi midi à dimanche soir)est également émaillé des activités de loisirs,sans pour autant minimiser totalement les obligations familiales, religieuses,sociales,scolaires,académiques, professionnelles(heures supplémentaires)ou extra-professionnelles(para-travail).Hormis les fêtes chrétiennes et annuelles, les autres occasions de loisir sont principalement les anniversaires, les baptêmes, les premières communions,les mariages,etc.Rares sont les Kinois qui bénéficient réellement des vacances annuelles(17,4%). S'ils en ont, ils les consacrent aux autres obligations,généralement à celles liées aux activités de nature à générer et/ou à fructifier le pécule pour parer aux aléas de la vie citadine. Les autres bénéficiaires en profitent pour se reposer ou se détendre,seuls,en famille ou avec des amis,ou encore pour voyager(visites familiales au village,dans d'autres provinces ou ailleurs),c'est-à-dire changer de milieu.

Pour ce qu'est de la rubrique cinéma(III),il convient de noter qu'avec l'avènement de la télévision,les gens se rendent de moins en moins dans des salles de cinéma(21,3%). Néanmoins, qu'il s'agisse du petit écran ou du grand écran,les préférences des Kinois vont plus vers les films euro-américains que vers les films asiatiques(chinois et japonais)ou africains. La raison en est bien simple:les films d'action, d'aventure,d'amour et de fiction ont plus d'audience que ceux dont le scénario,axé sur la conversation,exige que le spectateur ait un certain niveau d'instruction,c'est-à-dire qu'il soit,en fait,capable de dialectiser. D'où l'aversion de la plupart d'entre eux pour les films projetés par ex-Télé-Zaïre(62,5%) et naturellement leur préférence pour ceux proposés par les chaînes étrangèress dont mention plus haut.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Le Kinois aime le théâtre(rubrique IV),mais il se rend rarement là où sont présentées les pièces:la salle du zoo,celle du Parti,les centres culturels et autres salles des quartiers populeux. Les pièces de théâtre les plus citées par les personnes enquêtées sont principalement:la Secrétaire particulière,Procès à Makala,la Femme du voisin,la Marmite de Kokambala,Les Bandoki(de ZAMENGA Batukezanga),l'Inceste d'un père,Maguy(une pièce française),sur la vie chrétienne(spécialement sur la vie de Jésus-Christ),les dramatiques en général...autant de pièces que le spectateur kinois se contente de suivre à la télé.

Au niveau de la rubrique V, il apparaît clairement que la majorité des Kinois suit la radio nationale(78,0%)sinon étrangère (R.F.I.,Africa n°1,la Deutche Welle ou la Voix de l'Allemagne,la Voix de l'Amérique, Radio-Congo, Radio-Moscou,etc.).C'est la monotonie, la sélectivité des informations et surtout l'apologie du parti-Etat qui rebutaient parfois les auditeurs kinois. Toutefois,quelques émissions étaient préférées par eux. Il s'agissait entre autres du journal parlé(les informations en général),des disques demandés, de Mbongwana(une émission à caractère religieux),de la Place aux vedettes(une émission consacrée à la musique moderne et à la vie des vedettes musicales),des jeux-concours,des questions-réponses et surtout de la chaîne stéréo qui jouait à volonté de la musique moderne de tous les continents, en privilégiant bien entendu la nôtre.

En ce qui concerne la télévision(rubrique VI),presque tout le monde la suit, chez soi quand on en dispose une(41,9%)ou chez le voisin ou bien chez le "frère"(59,1%).Généralement,le Kinois suit les émissions T.V.en famille ou avec les amis(85,0%),rarement seul (15,0%).Et ce pour avoir la possibilité de partager les émotions et, au besoin, d'échanger sur l'un ou l'autre thème. Un peu plus de la moitié des enquêtés(55,6%)suit la télévision chaque jour sinon chaque soir;près de 30,2% se mettent devant le petit écran une fois tous les deux ou tous les 3 jours;12,5% ne s'y intéressent que le week-end(le samedi et/ou le dimanche);et une infime minorité(2,7%) s'abstient pour l'une ou l'autre raison:maux des yeux, moralité, conviction religieuse,amour- propre(quand on en manque),etc.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

L'on peut inférer de ces données chiffrées que plus de la moitié de téléspectateurs sont satisfaits de la grille telle que présentée par ex-Télé-Zaïre(66,3%); les autres reprouvent comme au niveau de la radio,la pauvreté des émissions instructives et la politisation dudit média,surtout dans le chef des informations et de la musique.Les citadins instruits ont de plus en plus soif des informations,du savoir et du loisir sous forme d'images. D'où leur préférence pour les documentaires scientifiques,les images du monde, le journal télévisé,la voie du progrès,l'éducation sanitaire,culture et arts,pleins feux,théâtre de chez nous(sketch en lingala),les émissions sportives,les émissions religieuses,Moseka(ou les secrets de la cuisine Congolaise),les variétés nationales et internationales Hit-parade,etc.

Pour la rubrique VII relative à la lecture, point n'est besoin de rappeler que le lectorat est inextricablement lié au niveau d'instruction des sujets enquêtés tel qu'établi dans la rubrique I supra. Les documents lus par eux sont:Salongo(et Salongo Spécial), Elima, Jeune-Afrique (et Jeune-Afrique Magazine), Zaïre-Afrique, les classiques, les photoromans,les romans policiers,les bandes dessinées, les magazines comme Nous Deux, Intimité, Disco-Magazine, Hit,tout document traitant de la culture générale...

A'propos de la musique(rubrique VIII),il faut distinguer la musique moderne de la musique traditionnelle. La majorité écrasante (plus de 90,0%)déclare aimer la musique moderne,nationale ou étrangère confondues.L'on préfère d'autant plus la musique moderne qu'on est instruit.Mais peu seulement(25 à 30%),généralement les jeunes,fréquentent les bars et les dancings ou assistent aux concerts donnés par les orchestres de la place, auxquels on reproche souvent la monotonie(l'amour charnel)et son cortège de conséquences (l'immoralité). Ici, on ne peut pas taire le facteur moyens financiers. Assister aux concerts, c'est bien beau !Mais encore faut- il que le porte-monnaie le permette...

Quant à la musique traditionnelle et à la danse folklori - que,les Kinois de souche préfèrent écouter et regarder les artistes chanter et danser sans s'associer, sans y participer,sauf peut-être

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

cette catégorie d'immigrants illettrés,produits d'exode rural,qui eux,s'y retrouvent culturellement et,donc,à coeur-joie.Les préférences de musique traditionnelle diminuent à mesure que s'élève le niveau d'instruction:très importantes ou importantes chez les non scolarisés,moyennes chez les scolarisés du primaire, faibles chez les scolarisés du secondaire,elles sont très faibles au niveau de l'enseignement supérieur et universitaire. Bref, c'est l'instruction qui est,ici,la variable déterminante dans ces choix de musique,et non l'âge.La religion n'est pas en reste car le christianisme,de par la logique colonialiste,favorisait déjà la gestation d'attitudes modernistes.

La rubrique IX a trait au téléphone qu'une infime minorités de personnes enquêtées détiennent en propre(8,2%). Bien d'autres habitants de Kinshasa voudraient bien en avoir un à leur portée,mais cela se limite au niveau des simples voeux,car les con - ditions de vie sont loin de le permettre. Il en va de même pour le tourisme ou les voyages d'agrément(rubrique X)qu'ils aimeraient pourtant effectuer le plus souvent possible.Toutefois ceux qui en ont les moyens(22,5%)s'y livrent justement au prorata de leurs possibilités.Les autres se contentent des occasions d'excursions qui s'offrent en ville, ou alors ne font rien du tout.

La natation(rubrique XI),elle,se limite aux baignades,à la rivière ou au bord du fleuve. Seuls les Kinois issus de peuples ayant des vieilles traditions aquatiques(Equateur et Haut-Congo principalement)tentent de s'y aventurer.Les nantis,eux,-du moins ceux qui s'y intéressent-se rendent de temps en temps à la piscine (Club Funa,Hôtel Okapi,Domaine Présidentiel de la N'Sele,etc.).

Un peu plus de la moitié de sujets enquêtés affirment pratiquer du sport(57,4%),mais souvent sans appartenir forcément à une association ou à un club sportif. Les activités les plus citées sont le football et la culture physique(jogging,athlétisme,marche à pieds,natation,etc.).Pour d'autres activités sportives,ils préfèrent être plus spectateurs que pratiquants. Il s'agit du basket-ball, du volley-ball,du hand-ball et des arts martiaux en général,y compris le catch et la boxe.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Le Kinois,socialement parlant,aime bien appartenir à une ou à des associations(68,2%),davantage à des clubs d'amis, c'est-à-dire à des groupes ethniquement composites,qu'à des associations d'originaires proprement dites.Tel est le constat que nous avons fait au niveau des clubs, cercles ou associations culturelles. A' Kinshasa,les jeux sont de moins en moins l'apanage d'une catégorie de personnes bien déterminées,même si l'âge et le sexe font que tel ou tel autre type de jeux soit prisé par telle ou telle frange de la population.En outre,s'il est des jeux qu'on retrouve facilement dans les milieux défavorisés(cartes,dames,jeu de six,devinettes,etc.), d'autres demeurent,à quelques exceptions près,le lot exclusif des milieux relativement aisés.Il s'agit, sans être limitatif, du scrabble, du monopoly(jeu d'échec), des mots croisés, du ping-pong, du puzzle...

Enfin,les personnes enquêtées ont formulé des voeux quant à l'organisation des loisirs dans la ville-capitale. Mettre de l'ordre,en les enrichissant,les loisirs existants(le déjà-là), développer d'autres types de loisirs issus tant bien de la modernité que de nos traditions(érection des stades omnisport à Kinshasa comme à l'intérieur,pour briser la monotonie de la vie en campagne), instaurer certaines activités sportives comme le rygby,les télé-jeux comme les télé-matches inter-communes,inter-villes ou inter-provinces(comme cela se passe notamment en Allemagne et en France),récupérer et actualiser certains jeux qui marquent la vie ludique de nos villages, organiser des feux de camp dans le scoutisme,etc.,le tout en tenant compte des besoins et aspirations des personnes selon leur âge,leur sexe,etc.pour éviter des cas de refus et de frustrations, de telle sorte que chacun trouve son compte dans cet effort d'intégration urbaine des habitants. Mais avant qu'on en arrive là,comment se présente réellement l'infrastructure socio-culturelle sur le terrain ?

§2.Infrastructure socio-culturelle.

A'y voir de plus près, les équipements de superstructure en général-domaine socio-culturel,scolaire,académique et sanitaire-n'ont pas suivi,loin s'en faut,l'évolution démographique de la ville

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

et ceux qui existent sont presque saturés parce que devant supporter chaque jour davantage une demande largement supérieure à leur capacité. La qualité des services rendus s'en ressent et un lent processus de dégradation s'installe. Ce qui frappe justement quand on fait la ronde des vingt-quatre communes de la capitale,c'est la pauvreté de leurs installations socio-culturelles. Les équipements sportifs destinés au plus grand nombre, par exemple, sont dans la pratique limités au Stade Tata Raphaël,ex-Stade du 20 Mai(70.000 places).Kinshasa ne compte jusqu'à présent que 4 pistes d'athlétisme praticables:Université de Kinshasa(Lemba),Camp Tshatshi(Ngaliema), Camp Kokolo(Lingwala),Institut de la Gombe(en état de délabrement)et Stade Tata Raphaël(Kalamu)-celle de Ndjili étant devenue impraticable(1).

Un certain nombre d'activités ludiques sont soit privées, soit dans les installations des hôtels de haut standing.Il s'agit de nombreux clubs, piscines, tennis, golf et bien d'autres dont l'accès est limité à une clientèle relativement riche. La piscine olympique, les promenades du Domaine de la N'Sele et la Station terrienne de ce dernier sont fort éloignés des habitations des pratiquants potentiels qui devraient les fréquenter :ils sont situés à plus de 50 kilomètres du centre-ville. Il en est de même de la Cité de Kinkole, du village des pêcheurs et de l'usine sidérurgique de Maluku.Le même problème de distance se pose pour les chutes de Lukaya.En conséquence, ne s'y rendent généralement que ceux qui disposent d'un véhicule ou d'une moto.

L'on dénombre quelques espaces verts à travers la ville de Kinshasa,mais nous devons reconnaître un fait,c'est qu'ils demeurent rares et le plus souvent inacessibles. Sauf peut-être le jardin zoologique de Kinshasa et l'ex-Parc de la Révolution qui restent ouverts au grand public. Longtemps délaissé par le pouvoir en place, le zoo accuse un état de délabrement très avancé. Il y a de moins en moins d'animaux à cause de la vieillesse et de la sous-alimentation

---

(MATUNGULU Daa et Zola Diame Bawuba,"Pour la promotion de l'athétisme dans la ville de Kinshasa", Cahiers Zaïrois d'Etudes Politiques et Sociales,Vol.XVIII,n°2,Université de Lubumbashi, juin 1990, pp.1-25.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

dont ils sont victimes. Le parc,lui,a plutôt fait peau neuve;il a été dernièrement restauré par les services publics. Ailleurs, les jardins présidentiels, la Cité de l'O.U.A.(Organisation de l'Unité Africaine),s'étalant sur une étendue impressionnante,jouissent d'une vue panoramique et donc spectaculaire sur le Pool Malebo et les rapides de Kinsuka. Mais ils ne se visitent qu'à titre exceptionnel. Les trentes hectares de magnifiques pelouses du terrain de golf sont exclusivement réservés aux adhérents fortunés du club,à l'instar des dizaines d'hectares de prairies du Cercle Hippique de Kinshasa.

Faute d'espaces verts et les constructions anarchiques faisant loi, certaines communes (Lemba, Matete, Ndjili, Kalamu entre autres)sont manifestement défavorisées en installations sportives. Pour le cas de Kinshasa en tant que ville, l'urbanisation serait donc un frein,au lieu d'être plutôt un catalyseur,à la pratique sportive.L'exemple le plus parlant est,certes,celui du plan tracé par la Mission Française d'urbanisation(l'actuel B.E.A.U.)dans lequel le Gouvernement avait prévu, dans le souci de construire de nouvelles installations sportives, trois endroits:Mukali dans la commune de Kimbanseke,la vallée de Mampeza dans la commune de Ngaliema et le site situé le long de l'avenue du 24 Novembre(1). Contrairement au voeu de l'Etat, ces espaces sont actuellement affectés à d'autres fins. Le troisième site, par exemple,a été consacré à l'érection de l'ancienne Société Générale d'Alimentation(le fameux "magasin témoin",actuellement détruit pour un autre projet),de l'excité de la Voix du Zaïre, du Palais du Peuple et une partie est retenue pour la construction du Temple de l'ex-E.C.Z.(Eglise du Christ au Zaïre).L'espace compris entre le Palais du Peuple et la Grand'Place du Pont Kasa-Vubu a été affecté à la construction du stade des Martyrs,ex-Kamanyola,dont l'inauguration,initialement prévue pour le 24 Novembre 1992, a finalement été rendue effective

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) Document de la Division Urbaine de l'Aménagement du Territoire, plan d'aménagement de la Ville de Kinshasa, M.F.U., 1967.

le 14 Octobre 1993 par le Ministre MBOSO Nkodia du Gouvernement BIRINDWA(1).

Hérités du passé colonial,grandes salles de cinéma,bibliothèques,centres culturels,ont en majorité comme siège la commune de la Gombe:R.A.C.,Palace,Palladium(ex-Albertum),Petit Pont,C.C.I.Z., salle du Zoo,Familia ou Cercle Familial Collège Boboto(ex-Albert), Centre Culturel Américain, Centre Culturel Français,Centre Wallonie-Bruxelles, Goethe Institute. A' Limete, ce sont les cinés Pop et ex-Unité Zaïroise qui font la fierté de la juridiction. A' cela s'ajoutent les cercles privés ci-après:ASKA(Association Sportive Kinoise),C.K.(Cercle de Kinshasa)et C.H.K.(Cercle Hellénique de Kinshasa);ex-P.L.Z.(Plantation Lever au Zaïre)à Lingwala,ONATRA à Kalamu(Camp Kauka),BRALIMA à Barumbu(Ndolo),Aéro-Club(à Ndolo et à Ndjili),Yatch-Club à Limete(Kingabwa).Comparativement aux véritables métropoles telles que décrites par M.GIRAUD(2),Kinshasa est loin de se défendre comme capitale internationale lorsqu'elle n'offre aux visiteurs étrangers qu'une capacité d'accueil insuffisante, lorsque les hôtels du centre des affaires, où se regroupent d'ailleurs la plupart des restaurants réputés de la ville, sont plutôt vétustes.

Les hôtels relativement nouveaux (Intercontinental et Okapi,pour ne citer que ces deux exemples les plus connus)ne disposent que de quelques centaines de chambres; leurs coëfficients d'occupation sont généralement supérieurs à 100%. Qu'une rencontre internationale(colloque,symposium ou congrès ou encore une compétition sportive d'envergure)se tienne à Kinshasa, et trouver une chambre d'hôtel disponible devient un véritable casse-tête. Le manque d'une infrastructure sportive adéquate, la déficience du Congo en matière d'hôtellerie,l'absence des systèmes de communication modernes,autant

---

(1) Ce stade,fruit de la coopération sino-congolaise,est d'une capacité de 80.000 places. Il dispose d'une infrastructure ultra-moderne,l'une des plus sophistiquées d'Afrique. En plus des terrains de football(il y en a trois),on y trouve un stadium de basket-ball(600 places),un circuit en tartan pour l'athlétisme,d des salles de conférences et de combats(karaté,boxe,judo,etc.).

(2) M.GIRAUD,Le temps des métropoles...,o.c.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

de facteurs qui laissent échapper à notre pays l'organisation de manifestations(sportives en particulier et culturelles en général) à caractère international.

Dans le cadre du"Salongo",politique inspirée par l'esprit de Youkong(Chine Populaire de MAO)et qui consistait à ce que chaque personne donne un jour de travail par semaine(le samedi)à l'Etat,les Kinois ont réussi un certain nombre de paris: curage des fossés, nettoyage des rues et avenues, aménagement de certains cours d'eau, édification de quelques écoles(à Kalamu, Kasa-Vubu, Bandalungwa, Ndjili, Selembao, etc.). Malheureusement, ce zèle des premiers mois s'émoussa avec le temps(1).Aussi prit-il valeur de symbole avant de disparaître totalement.

En revanche, un seul équipement semble avoir suivi la croissance urbaine par souci permanent d'implantation. C'est l'équipement religieux. En effet, les missions catholiques, protestantes, Kimbanguistes sont présentes dans toute la ville et apparaissent dans bien des communes périphériques le seul équipement en dur.Elles offrent à la population un ensemble cohérent de services. A' côté de l'église fonctionnent presque toujours une école et un centre de santé. Souvent un foyer social ou une salle pourvue de livres sont mis à la disposition des habitants du quartier. L'on projette,à leur intention, des films pour leur éducation et leur loisir.

Ce n'est pas tout. Les parents, regroupés en association, tentent de réagir efficacement en trouvant quelques solutions de rechange aux problèmes qui se posent à l'école. Ici et là, le Comité des Parents gère une caisse destinée à améliorer les conditions d'existence de l'école; il organise la construction d'une classe, l'achat de bancs; il revendique une aire de jeux, un terrain de sports, etc. Ailleurs,l'école est située dans une parcelle d'habitation, sous un hangar, dans un bar fermé dans la journée.Dans ce cas,

---

(1) Cf.Discours du Président de la République.Deuxième Congrès Ordinaire du M.P.R., novembre 1977.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

les bars n'ouvrent qu'à compter de 18H00'.Les locaux, libres dans la journée, disposant de chaises,peuvent être loués à une école privée. De préférence dans un coin tranquille, elle donne sur une parcelle qui devient une aire de récréation.

En termes plus concrets, la ville de Kinshasa est dotée de près de 500 équipements socio-culturels qu'on peut ventiler en 16 catégories en fonction de leur finalité.

TABLEAU N°13:Quantification des équipements socio-culturels selon leur spécialisation.

EQUIPEMENTS	NOMBRE	EQUIPEMENTS	NOMBRE	EQUIPEMENTS	NOMBRE
Bibliothèque	10	Station radio-TV	1	Cinémathèques	6
Cinémas	57	Librairies	13	Discothèques	6
Théâtres	16	Editions-livres	6	Galeries d'arts expos.	14
Archives	1	Editions-disques	330	Centres culturels	4
Salles de conférence	20	Maison des jeunes et de la culture	1		
Salles de fête	2	Musées	3	TOTAL :	490

SOURCE: NLANDU Mwaka, t.f.e., I.N.A., Kinshasa, 1977-1978, cité par KAMBAMBA Nyuni, a.c., p.620.

Comparativement à la population desservie et en épinglant deux groupes les plus représentatifs :

-1°) salles de cinéma, conférences, théâtres;

-2°) bibliothèques, ils présentent une distribution géographique ci-après :

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

TABLEAU N°14: Répartition des équipements socio-culturels selon les zones d'habitat.

ZONE D'IMPLANTATION	POPULATION TOTALE EN 1973	EQUIPEMENTS SOCIO-CULTURELS(1)			
		Salles de cinéma, théâtre, conférence		Bibliothèques	
		Nombre	Capacité (Nbre Places)	Nombre	Capacité (Nbre livres)
Anciennes cités	174.854	45	12.050	6	92.841
Nouvelles cités	109.264	26	4.953	3	10.208
Cités planifiées	257.297	13	5.260	1	4.210
Extensions	645.529	8	5.110	-	-

SOURCE: **Ibid.**, p.620.
Les chiffres de la population sont ceux de l'atlas de Kinshasa.

Dans l'ensemble, comme nous l'avons signalé dès le départ dans l'état de la question(cf.introduction générale),ces équipements socio-culturels sont loin de satisfaire aux besoins des citadins habitant aux alentours de leurs lieux d'implantation, tellement leur capacité est inférieure à l'effectif des utilisateurs potentiels. Qui plus est, lorsqu'on s'en tient au principe qui recommande 3 livres par habitant pour une population de 10.000 habitants ou moins et 2 livres par habitant pour celle de 100.000 habitants ou plus(2),

---

(1)Au nombre de"cinés"les plus connus,on peut citer Jolie,Léopard et Gaby pour la Commune de Kinshasa;Astra(Lingwala);Fiazola et Mercator(Ndjili);Safari et les Copains(Kimbanseke);Fiazola et Fouga (Masina);Vangu et Thoms(Ngaba);Ding et Patria(Bumbu);etc.Sans être exhaustif nous y ajoutons les salles de spectacle tels que le Palais du Peuple,ex-M.P.R.(ex-Stade du 24 Novembre)et la Maison des Anciens Combattants.Il faut, enfin, souligner le caractère multifonctionnel de certaines salles: Zoo, Palais du Peuple,Palace, Palladium,Type K.,etc.

(2) G.SAEZ,in Cahiers de l'Animation,n°26,Paris,4ème trimestre 1979, p.25.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

la conclusion logique qui en découle est que l'offre des livres des bibliothèques de la capitale s'avère nettement inférieure à la demande.

Comme relevé plus haut, la distribution géographique de ces équipements pose un problème d'une autre nature. La plupart d'équipements viables se localisent à l'extrême Nord de Kinshasa, loin de la grande majorité des usagers.Ce qui amplifie leur inaccessibilité étant donné le problème crucial de transport,leurs horaires de fonctionnement et leur calendrier de programmes.Même là où ils sont implantés, les équipements socio-culturels n'ont pas réussi leur insertion sociale,vu leur inadéquation avec les besoins multiples et les aspirations profondes qu'ils devraient desservir. Ainsi donc, ils ne sont pas encore devenus des"lieux"au sens saezien du terme, c'est-à-dire où un groupe engage la totalité de sa dimension de groupe et s'approprie l'espace de l'équipement(1).

Toujours est-il que l'emprise des formes de loisirs dans la vie urbaine atteste constamment le poids des influences européennes.C'est à Kinshasa,plus qu'ailleurs,que les loisirs modernes sont les plus diversifiés:cinémas, théâtres, cabarets à spectacle, cafés-bars,night-clubs,sport,etc.La capitale africaine n'est pas seulement le siège des institutions nationales mais également des cités de loisirs et de détente exercant une attraction puissante sur les générations perméables à la modernité. D'où la gestation et la con - solidation de plusieurs centres de loisirs à travers la ville de Kinshasa.

§3. Polycentralité ludique de Kinshasa.

Les mouvements des foules, c'est-à-dire les grandes concentrations humaines de jour comme de nuit, se signalaient, vers les années 1930, au quartier Citas ou "Casamar"considéré,avons-nous dit supra, comme le berceau de la musique congolaise moderne. Au cours des années 1940, ils s'étaient déplacés au quartier Saint

---

(1)C.H.BACH et J.ODON,Petit guide du bibliothécaire, Ed. Bourlier, Paris, 1974, p.4.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Pierre, aux alentours de l'ex-Stade du 24 Novembre.D'où la célébrité de l'avenue Kabambare. Dans les années 1950, c'est au coeur de l'ex-quartier Renkin(actuellement Matonge),dans les parages du Stade Tata Raphaël,qu'il y avait affluence. Depuis les années 1970, nous assistons plutôt au phénomène du polycentrisme ou de la polycentra - lité(1) dont la pierre angulaire est le croisement des avenues Kasa-Vubu et Victoire, là où il a plu à M.le Gouverneur FUNDU Kota d'ériger,en 1990,la Place des Artistes,anciennement Place Vis-à-vis, du nom d'un célèbre bar-dancing situé juste à côté et encore fréquenté.

Dans toutes ces affluences-là,le rôle des marchés n'est pas à minimiser. Les marchés sont,en effet,le siège d'une grande animation dans la matinée. Lieu de rencontre, lieu de retrouvailles entre amis, parents et gens de différentes classes sociales. Lieu de parade,les femmes s'y rendent pour montrer leur toilette.A'côté des scènes de joie, de jalousie,de désarroi en cas de vol ou de dispute, on assiste à des scènes les plus insolites qui puissent exister :

> "Pôle structurant, lieu d'échange, le marché est le siège d'une vie de relation intense.Processus d'urbanisation, son rôle est remarquable par la concentration des activités et la densification de l'habitat qu'il induit.Il est au coeur de la vie quotidienne des cités"(2).

Selon leurs achats,les femmes vont des marchés des quartiers,les petits"wenze",aux vastes marchés centraux de Pont Kasa-Vubu (±6.200 vendeurs, mais aujourd'hui disparu) ou de Gambela

---

(1) Il suppose,à l'intérieur d'une même ville,plusieurs centres qui peuvent avoir l'inégale importance et d'inégale fonction:
"Le centre ne peut se suffire à lui-même,car il peut déborder par l'accumulation qui confine rapidement à la saturation et renvoyer de la sorte à un autre centre".(R.PIRSON,"Pour une tentative d'approche de la problématique urbaine:l'exemple de la ville d'Alger", in Revue de l'Institut de Sociologie,n°4,Ed.de l'Université de Bruxelles, 1972, p.728).

(2) M.PAIN, o.c., p.377.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

(±4.000 vendeurs).Elles vont encore au grand marché,"zando"(±6.500 vendeurs)(1),près du centre des affaires,non loin des boutiques et des comptoirs de toutes sortes de l'avenue du Commerce où s'est ajoutée une galerie marchande construite par la Société GROUPIMMO... Il s'ensuit une structure nodulaire(en forme de noeuds)qui semble fondée surtout sur les gros marchés et les grands carrefours.Comment peut-il en être autrement lorsque de nombreuses activités y sont liées,directement ou indirectement ? Les activités de transport (porteurs,pousse-pousse ou chariots,bus,taxi-bus,taxis,etc.),l'artisanat prestataire de services("salons de coiffure",ateliers de couture,moulins à manioc,etc.)se développent tout autour. Les services récréatifs en général et les bars en particulier,les studios photographiques occupent chaque espace libre.

Il n'y a pas que cela, car les parcelles limitrophes sont toutes louées par une série de boutiques et d'ateliers qui vivent de la clientèle de passage. De part et d'autre de la station de bus, les vendeurs de cigarettes et chewing-gums,les cireurs de chaussures,les marchands ambulants de brochette tentent, à coup de baratins,de raccrocher le chaland.Les services publics ne sont pas en reste;ils trouvent encore ici un emplacement indiqué pour leur fonctionnement.Le concentration des activités est impressionnante à côté du grand marché (le marché central), du marché Simba Zikita (±1.500 vendeurs),ou encore de Gambela(et de la Maison des Anciens Combattants qui le jouxte).Ces marchés principaux connaissent une fréquentation intense.

Comme vu précédemment,le carrefour Kasa-Vubu-Victoire apparaît d'ores et déjà comme un point fort.Quelques centaines de mètres plus au Sud,la rencontre de l'avenue Kasa-Vubu et de l'avenue Bongolo met en valeur des petits métiers dans la physionomie du quartier.Une série quasi continue de boutiques en dur borde la rue.

---

(1) Dans les années 1970,à la suite du développement de l'activité, le grand marché avait fait peau neuve;ses structures d'accueil ont dû être améliorées et ses abords équipés.Des pavillons spécialisés par produits,des chambres froides,des bâtiments administratifs,un restaurant,des parkings en périphérie ont été aménagés sur 35.000 m^2.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

De gros ateliers prennent place à proximité du carrefour. L'activité est foisonnante. Le jour,les marchands de disques diffusent à pleine puissance les chansons à la mode.Ils sont relayés par les bars la nuit.Les parcelles voisines,bien situées,sont valorisées au maximum. Le prix auquel se vend le terrain est plus élevé ici qu'ailleurs. Il exige que l'activité soit plus importante.C'est d'ailleurs auprès de ces carrefours que se sont implantées des boutiques avec vitrine dont nous avons parlé dans le cadre de la mode vestimentaire(cf. chapitre IV,section3,§5 supra),et même quelques formes d'habitat en hauteur.

Le niveau intermédiaire du secteur informel s'identifie plutôt aux quartiers bien équipés(cités planifiées:Adoula (Bandalungwa,Bayaka/Ngiri-Ngiri,Yolo-Nord/Kalamu,Lemba,Matete,Ndjili Quartier 7,etc.)ou les quartiers ayant une longue tradition commerciale (Kinshasa,Kasa-Vubu).Ce sont là autant de pôles d'attraction d'une forte clientèle de passage. Ils sont en même temps le siège d'une popula - tion d'un niveau social supérieur à la moyenne,à même de s'investir dans une affaire,surtout si la nécessité l'y amène aujourd'hui de façon plus pressante qu'hier.Et les articles mis en vente en ces lieux ne se limitent pas aux produits vivriers ni aux produits de première nécessité, comme c'est le cas dans le petit commerce. Ils sont destinés à une clientèle plus riche, capable de s'offrir quelques dépenses superflues,notamment pour ses loisirs.La dynamique aidant,Makala et Bumbu ne sont pas en reste.

Une structure linéaire apparaît ainsi le long de chaque axe important de l'espace urbanisé.L'exemple le plus frappant demeure celui de l'avenue Kasa-Vubu,mais toute création de voie asphaltée est très attractive.Les tronçons relativement récents de Kianza(Makala)et de Mukali(Kimbanseke)en sont des exemples éloquents. Au niveau des cités planifiées(exemples Bandalungwa et Lemba),la fréquence du micro-commerce se justifie conjointement par le niveau socio-économique des habitants et par l'équipement en eau et en électricité. Ce qui explique la fréquence des bars,des points de vente de boissons fraîches à partir d'un réfrigérateur individuel, des garagistes, des forgerons, des marchands de disques.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Nous ne minimisons pas pour autant le rôle structurant joué à l'Ouest par le marché de Bandalungwa,l'aire de rassemblement des camions en partance vers le Bas-Congo("l'aéroport du Bas"),au détriment de la partie Est où sont pourtant implantés des équipements attractifs tels que maison communale, école, dispensaire et foyer social.

Entrent également dans cette catégorie les différents terminus de Communes qu'utilisent les compagnies de transport offi - cielles et les entreprises privées, à savoir notamment le tronçon Luka-Selembao et Bumbu, le terminus de Matete(quartier Mongo),avec une place commerciale particulièrement animée,et celui de Kimbanseke devenu par la force des choses un simple arrêt:"Chez Pascal",du nom d'un bar situé au croisement de la route de Mukaï et du Boulevard Patrice Lumumba(routes à chaussées séparées).Centré sur deux marchés de part et d'autre du boulevard, près de la maison communale c'est là que les camions en partance pour le Bandundu s'arrêtent pour prendre leurs passagers.

C'est ainsi une entrée de ville:premier arrêt des véhicules en provenance de l'intérieur, c'est le lieu où l'on décharge en totalité ou en partie les produits collectés dans les campagnes de l'Est.Le boulevard Lumumba,qui relie le Domaine de la N'Sele à l'agglomération,voit ainsi sa fonction d'axe d'entrée de ville perturbée à la hauteur de Masina II et du quartier de Bandundu dans Kimbanseke. Sur plus ou moins 400 mètres, l'activité s'avère très intense de part et d'autre du boulevard. La traversée de l'axe par la population était si fréquente, les accidents si nombreux que les autorités urbaines ont résolu d'implanter une passerelle en béton pour joindre les deux côtés de la voie à grand trafic.

Dans la ville accessible aux véhicules,les cheminements piétonniers- on l'a vu- sont également très répandus. La foule est omniprésente,ici compacte,là diffuse.On est sûr de rencontrer une impressionnante concentration d'hommes et de femmes autour des marchés, à proximité du centre des affaires ou dans les vieux quartiers de Kinshasa et de Kasa-Vubu. L'avenue Kasa-Vubu mérite une attention particulière. Ici,commerçants,artisans,bars et services de

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

quartier s'alignent pratiquement dans une structure linéaire, c'est-à-dire dans une suite ininterrompue depuis le grand marché jusqu'au rond-point du 24 Novembre. Les activités multiples et différenciées à l'intérieur d'une même parcelle,débordent sur la rue particulièrement vivante. L'axe est très attractif, rythmé par une circulation automobile et piétonnière intense.

Siège d'une activité intense, la route de Matadi, voie d'accès Ouest,l'est par deux fois.A'Binza-Kinsuka,d'abord,elle borde l'immense zone d'extension spontanée qui s'étend vers le replat de la Gombe. Petits métiers,petits commerces,marchés,bars et activités récréatives s'y sont multipliés. A'Binza-Mataba, ensuite,se développent, à proximité des petits magasins d'alimentation du quartier, les activités d'un quartier qui s'agrandit:dépôts de matériaux divers(peinture,quincaillerie,sanitaire),dépôts de ciment et de bois de charpente,dépôts de bière qui alimentent les bars voisins. Le voisinage du quartier résidentiel de Binza et le passage quotidien d'une clientèle étrangère(principalement des Occidentaux)ont facilité l'émergence de tout un artisanat:fabrication de fauteuils et d'objets en rotin, céramiques, sièges et coffres de bois ouvragé, masques, sculptures, objets d'art,etc.

Ailleurs,cependant,par exemple aux quartiers d'après 1960 de Bumbu et de Selembao où,en dehors de quelques points privilégiés, de quelques artisans et de quelques commerces isolés(par pointillisme, pourrait-on dire),de rares dépôts de bois et de ciment, de petites buvettes et d'un maigre micro-commerce,c'est le vide. Au bas de l'échelle fonctionnent de petits marchés occasionnels,temporaires ou spécialisés dans une activité donnée.La fonction du marché explique et justifie son emplacement:alimentation des travailleurs et des employés la journée dans la zone industrielle ou à proximité du centre des affaires;vente d'objets d'art(ivoire ouvragé et tableaux à destination des touristes)au centre-ville(Place Braconnier et grand'place de la gare centrale,entre autres);marchés"entrée de ville"à Masina et à Djelo-Binza où les revendeurs s'approvisionnent en produits venus de l'hinterland de Kinshasa,c'est-à-dire de l'intérieur proche(Bandundu et Bas-Congo);marchés du soir,à Matonge, Kimbangu,Bandundu,à la lumière des quinquets,dont les destinataires

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

sont les badauds et les célibataires bon-vivants qui peuvent s'y restaurer avant,pendant ou après leurs soirées généralement très agitées.

Ainsi donc, la ville africaine en général, et la capitale négro-africaine en particulier, connaît deux moments de vie privilégiées,mieux deux temps forts:le matin et le soir.Au lever du jour, entre 6 et 7 heures, les enfants qui se rendent à l'école, les travailleurs qui vont au lieu de service, sont partout présents dans les rues.Les attroupements sont observés autour des carrefours et aux endroits où s'arrêtent les bus, taxi-bus et "fula-fula".Un peu plus tard,les enfants et les travailleurs sont relayés par les femmes dont les déplacements culminent entre 8 et 11 heures. La foule- on l'a vu- s'agglutine autour des marchés. L'effet d'ostentation dans ce lieu éminemment public est chose connue dans la ville primatiale du Congo. On s'y fera voir avec une nouvelle parure. A' Kinshasa, le paraître semble damer le pion à l'être...(1).

Le soir, la cité s'anime avec le retour des travailleurs sur les places, près des stations de bus,aux abords des petits marchés tardifs,à côté des lieux éclairés. Au même moment,la"ville" se vide.La trépidance s'estompe net dans le centre des affaires dès le milieu de l'après-midi.Elle reprendra timidement à l'heure des dîners et des projections cinématographiques. C'est alors, dans la cité, que les grands bars connaissent leur moment d'affluence. Une sonorisation on ne peut plus agressive attire la masse de consommateurs et des badauds envieux.En réalité,le Kinois ne dispose pas d'un grand choix de loisirs.Hormis les manifestations sportives au stade Tata Raphaël, très populaires, des séances de cinéma de quartier, des rares sorties"en ville"pour un film connu dans la salle du Palladium, la plus grande de la ville, le lieu de divertissement privilégié demeure le bar,où l'on se rencontre entre amis, où l'on discute des affaires, où l'on danse et où l'on s'amuse. Les orchestres de la capitale- on ne le dira jamais assez- sont réputés et certains de leurs airs sont chantés dans tout le pays et célèbres dans tout le continent. D'où les expressions telles que "Kin-la-bel-

---

(1) GASIBIREGE Kugema Simon, Psychologie de la vie quotidienne à Kinshasa, o.c.,pp.44-45.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

le", "Kin-kiese"qui, du reste, maquillent maladroitement les tares secrétées par la ville.

Ainsi, dès la tombée de la nuit et jusqu'à une heure tardive,les rues sont pleines d'entrain dans les quartiers renommés de Kinshasa:Yolo,Matete et Matonge,pour ne citer que les plus rayonnants.Ceux dont le porte-monnaie ne le permet pas, descendent les grandes artères.Le spectacle des rues de la capitale,avec son air de carnaval et ses couleurs,ne manque pas d'admirateurs.Ce sont des lieux de commérages et d'information sûre de la vie pittoresque de Kinshasa.Au-delà des lieux attractifs,la cité devient tranquille après 22 heures, assoupie dès 20 heures dans les quartiers sans énergie électrique.Mais qu'une famille soit frappée par un deuil,et tous les parents et amis se mobilisent en un temps record;ils sont déjà là, dans la parcelle, autour des lampes et des feux pour des interminables veillées. Chants,mi-mélancoliques mi-impudiques,lamentations,accompagnés du battement du tam-tam,des coups de sifflet, du bruissement des maracasses,etc.se prolongeront jusqu'à l'aube.

Mais dans tout ce qui est dit ci-avant,la cité a son centre,une aire de centralité,devrait-on dire;il s'individualise assez bien à cheval sur les communes de Kinshasa,Kasa-Vubu et Kalama.C'est à cet endroit-là que se trouve le coeur de la ville africaine,avec ses fonctions d'échange,de liaisons et de loisirs marquées,dans un espace solidement structuré,autour d'axes forts et de marchés qui rythment la vie de l'ensemble des quartiers. L'avenue Kasa-Vubu apparaît ici comme étant la grande artère de Kinshasa dans la mesure où elle offre l'image la plus vivante de la capitale,la vision la plus spectaculaire et symbolique des Kinois dans leur ville.D'ailleurs,l'on se souviendra qu'en 1976,lorsque ladite avenue était interdite à la circulation à la suite des travaux,l'appropriation de l'aslphate par les "mama",les badauds,les amoureux,les gamins qui jouaient au ballon fut surprenante. Un monde pressé, qui, détendu prenait plaisir à marcher sur ce tronçon habituellement dangereux en raison du flot des véhicules qui y circulent de jour comme nuit.Au regard des faits,la création des voies piétonnières dans cette ville,où les espaces et les promenades font défaut,soulagerait plus d'un usager,à la grande satisfaction des autorités municipales.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Le carrefour le plus animé est, sans conteste, Matonge, l'ancien Renkin,où l'on va"faire la vie".C'est la"cité sportive",de par la présence en son sein d'un stadium de basket-ball(Place du 4 Janvier)et l'impact du Stade Tata Raphaël;la cité d'ambiance avec des filles,les fameuses"ndumba",des airs à la mode,des bars réputés. L'un des plus prestigieux aura été bien entendu le"Vis-à-vis".Pas très loin de là,s'imposait"Ma-Elika"(ex-"Lucie-Rose")qui aura pratiquement supplanté"Chez Hawaï"(situé sur l'axe Yolo-Nord/Camp Kauka) comme siège de Zaïko Langa-Langa ancienne formule.Un peu plus loin, dans un cadre quelque peu baroque,c'était "Un,Deux,Trois"réservé à une clientèle plus fortunée.Là,se produisait le grand LUAMBO Makiadi ("Oncle Yorgho"), plus connu sous le sobriquet de "Franco". Son orchestre, le célèbre"T.P.O.K.-Jazz"rassemblait les musiciens les plus adulés de Kinshasa. L'impact des croisements Gambela-Victoire (avec ses bars comme"Chez Rolly","Chez Lovy","La Congolaise"ainsi que l'Alimentation Manguta Siani)et Assossa-Victoire(qui doit son rayonnement principalement à "Kimpwanza-Bar",actuel sanctuaire du puissant orchestre Zaïko Nkolo-Mboka),cet impact donc,quoiqu'à de degrés divers,n'est pas à minimiser.

Pour nous, l'axe Kasa-Vubu/Victoire aura été,du moins au cours des années 1980-1991, le coeur sociologique de Kinshasa. Il s'agit du complexe rond-point Kasa-Vubu/Victoire,Place des Artistes, arrêt-terminus Victoire(de part et d'autre du rond-point),Eglise Saint Joseph,arrêt-terminus Lukuni Thomas, Vévé Center sur l'avenue Kasa-Vubu, marché des noctambules communément appelé "Djakarta" et situé en face de la poste et du foyer social de Matonge,non loin de l'Hôtel Matonge.Bien avant nous,L.de SAINT MOULIN avait certainement perçu le phénomène lorsqu'il affirme de manière péremptoire:"Un centre de second ordre se constitue au carrefour des avenues Victoire et Kasa-Vubu"(1).

En d'autres termes, avec les activités commerciales et artisanales, on rencontre dans les Nouvelles Cités les grands bars et les secteurs les plus animés de la capitale.L'aire d'influence du pôle déborde les limites des communes de Kinshasa,Kasa-Vubu et

---

(1) L.de SAINT MOULIN,"Esquisse sociologique...",a.c., p.315.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Kalamu. Elle touche pratiquement toutes les anciennes cités et les zones d'extension Sud(1). Le rayonnement de cette partie de la ville s'étend même à l'ensemble de l'agglomération. Il faut dire qu'elles bénéficient d'une position privilégiée dans la ville. Mais quel sens donner à cette succession de changements socio-culturels auxquels on assiste à Kinshasa ?

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) MAVOVA-Mavinga M., L'impact des fonctions urbaines sur la population du quartier Matonge à Kinshasa. Essai d'analyse sociologique, mémoire de licence en Sociologie, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNILU, Juillet 1984, pp. 60-75.

CHAPITRE CINQUIEME : LE SENS DES CHANGEMENTS SOCIAUX ET CULTURELS A KINSHASA.-

"L'Etat n'est pas là pour créer la culture,mais pour l'aider à naître".

J.DUHAMEL,cité par A.GIRARD et G.GENTIL, o.c.,p.149.

Après avoir passé en revue les quatre séquences historiques que nous avons distinguées dans le quatrième et avant-dernier chapitre pour mieux cerner les activités de loisir des Kinois, nous en arrivons maintenant à un autre stade de réflexion avant de tirer les conclusions qui s'imposent. Cette démarche réflexionnelle s'échelonnera à travers trois sections qui seront respectivement consacrées à l'effort de théorisation du loisir vu comme phénomène associatif, à la "Kinoiseté"ou l'ethnotype urbain de Kinshasa et à quelques propositions concrètes d'organisation des loisirs dans la capitale nationale.

Section 1 : Effort de théorisation du loisir vu comme phénomène associatif.-

En marge des motivations premières qui entrainent l'adhésion à un groupement,l'affiliation engendre des changements dans le comportement social des habitants de la ville.Ainsi,les personnes enquêtées déclarent se sentir"plus sociables",plus"sensibles aux malheurs des autres",même avec des individus qui n'appartiennent pas à leur propre association. La plupart s'estiment mieux intégrés à la vie citadine,les sujets contactés trouvent qu'ils sont devenus"moins égoïstes",plus"épanouis en groupe".Etre membre d'une association constitue un moyen d'"apprendre"la ville,c'est-à-dire apprendre à vivre avec d'autres personnes en dehors des liens de parenté et parfois sans relations ethniques.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Le processus d'urbanisation à Kinshasa,et le rythme auquel la capitale s'est édifiée et s'élargit actuellement,ont conduit à la création d'institutions de fortune face au désarroi éprouvé par les habitants de ce nouvel environnement :

> "La société urbaine détermine de manière immédiate des transformations importantes dans l'ordre des rapports de parenté;elle suscite une réduction du champ de la parenté et tend à faire prévaloir l'existence séparée et autonome,de la famille restreinte.L'incidence la plus remarquable est que ce phénomène affecte des individus mal préparés à l'émergence de la famille conjugale;si bien que l'encadrement social à la base même(au sein des groupes primaires)présente des déficiences graves.Il s'établit,pendant une assez longue période,un état de disponibilité qui entraîne un désarroi certain du néo-citadin"(1).

La ville apparaît comme un lieu où les formes communautaires de société tendent à céder le pas à des formes plus associatives.Ce passage d'un type de société à un autre peut-il se faire sans une phase transitoire d'objectifs individuels, c'est-à-dire une organisation sociétaire ? Cette étape définie par H.DESROCHE comme étant le temps de

> "l'inhumain où la matière commande(...),la volonté d'existence de millions d'hommes est encore plus ou moins rétrécie à la volonté de trouver les moyens de vivre et de vivre matériellement,par conséquent de produire et pour produire d'aliéner leur liberté dans la nécessité en liant leur existence aux moyens de production"(2).

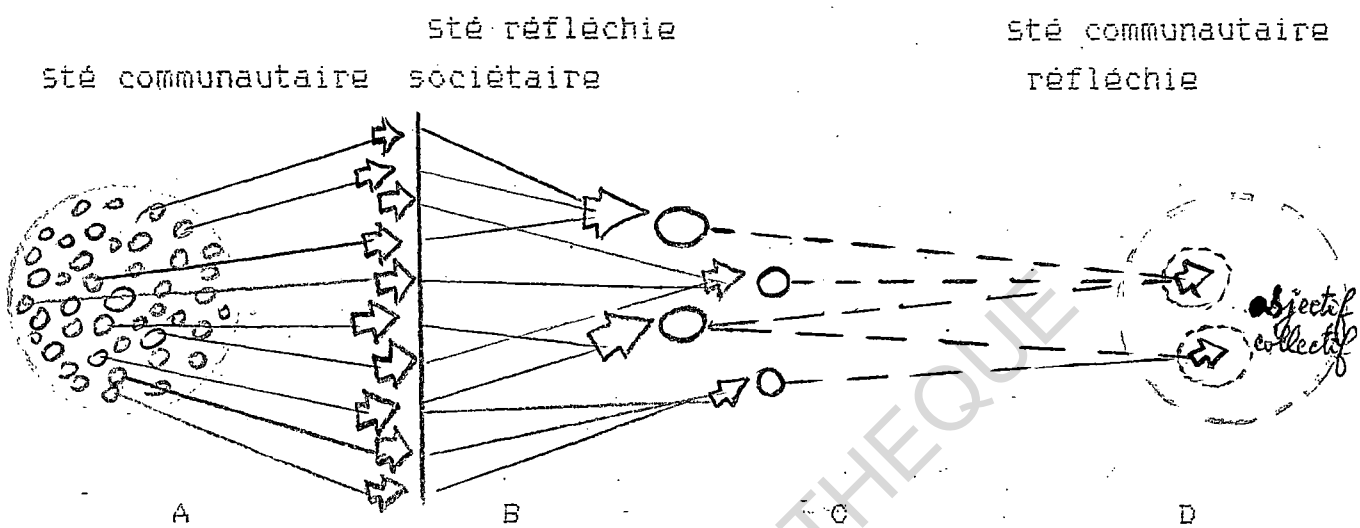
---

(1) G.BALANDIER, Sens et puissance,o.c., p.258.

(2) H.DESROCHE, Signification du marxisme, Editions Ouvrières, Paris, 1949, p.36.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Figure n°7 : Schéma des différents stades possibles du Changement social.



CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Tel que nous le concevons, le schéma ci-dessus pose la problématique du passage d'une organisation "chaude" à celle d'une organisation communautaire réfléchie, mais qui garderait sa "chaleur" et répondrait aux aspirations économiques et socio-affectives. Dans cette dynamique, les associations constitueraient l'un des modes d'articulation entre les deux types d'organisation. En effet, l'urbanisation engendre une atomisation de la famille africaine. Ostensiblement, les attentes des urbanisés ont tendance à se remettre en cause compte tenu des impératifs de l'heure, mais elles ne sont matérialisables que grâce à des nouvelles structures susceptibles de rassembler les éléments. Jusque-là(C), les buts visés sont encore liés à des composantes familiales. Le passage à une autre forme de société qui concilierait une idéologie communautaire non familiale à des aspirations plus collectives(D) pourrait éventuellement se réaliser en se servant des associations comme marche-pied dans la mesure où celles-ci seront à même de faire face à une nouvelle situation.

La préoccupation consistant à transformer les objectifs limités à l'entraide en objectifs économiques est monnaie courante à Kinshasa, notamment dans le chef des groupements de femmes et de jeunes. D'où les pratiques de plus en plus nombreuses d'étouffement ou de détournement de ces initiatives dès les premiers résultats. Les associations de voisinage forcément limitées et personnalisées répondent à des motivations psycho-sociales très importantes,mais leur concurrence et leur multiplicité limitent leur extension à l'échelle d'un quartier et n'assurent qu'éventuellement une prise en charge des problèmes économiques communautaires. En revanche,les associations d'originaires qui s'appuient sur l'ethnie ou le village d'origine,en diluant les relations interpersonnelles,répondent moins aux motivations psycho-affectives et prennent le risque de se faire " détourner " par une quête ou un recours à la protection des" puissants "au plan professionnel,politique voire religieuse(1).

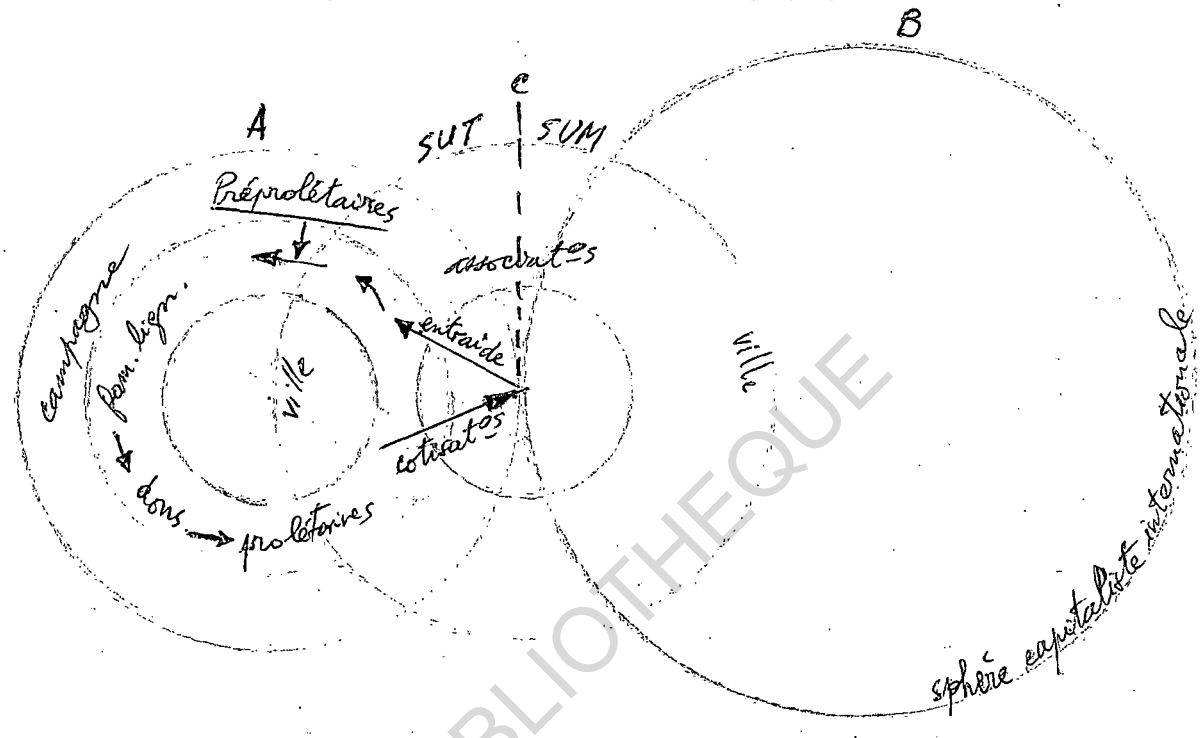
Jusqu'à ce jour, la nature même des besoins spécifiquement urbains n'est pas maîtrisée. Les structures associatives oscillent donc entre des aspirations souvent contradictoires. La dynamique associative, en intégrant des éléments issus des sociétés traditionnelles et des éléments extérieurs,permet d'éloigner l'anomie du système actuel. Les groupements urbains génèrent de nouvelles contraintes sociales qui, tout en se démarquant des circuits de parenté,maintiennent un certain équilibre entre des éléments de plus en plus hétérogènes dans la mesure où ils sont liés à des systèmes conflictuels. La vie citadine au quotidien exige de ses habitants à la fois des attitudes altruistes et une conduite compétitive; le phénomène associatif permet aux individus de s'assumer face à ces comportements opposés. La dynamique, qui s'effectue entre tradition et modernité, entre sphère lignagère et sphère marchande, passe par le champ transitionnel associatif. La figure ci-après le prouve à suffisance.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(1) M. O'DEYE, O.C., p.109.

Figure n°8 :Le changement social vu à travers les structures associatives.

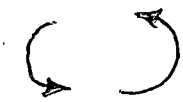


Dynamique des institutions de l'intérieur
Famille/Association

Légende:

A.Sphère lignagère
B.Sphère capitaliste internationale
C.Sphère transitionnelle A/B
SUT Secteur urbain traditionnel
SUM Secteur urbain moderne.

Circuit entraide



Le monde rural -qui est en fait une société à dominance lignagère-fait parvenir des produits vivriers en ville aux membres du lignage urbanisés;en échange de quoi ceux qui sont déjà dans le circuit capitaliste assurent l'intégration d'une partie du lignage qui veut s'urbaniser- du moins provisoirement-et retournent l'ascenseur(en argent et en produits manufacturés) au village en vue de participer à la survie du groupe encore rural. D'où la rencontre des deux systèmes,lignager et capitlaliste.Cette présence-si symbolique

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

soit-elle- du lignage en ville finira par exiger une relecture sur base des critères urbains des liens de parenté dans un espace intermédiaire dit parfois "transitionnel".Le phénomène associatif trouve ainsi sa place entre tradition et modernité,facilitant ainsi la tâche aux individus qui peuvent, dès cet instant,assumer les cérémonies familiales à partir des moyens issus du travail rémunéré en numéraire. Telle est la"recombinaison"des éléments sociaux hétérogènes qui rend leur contact viable.

De nos jours, cependant, cette fonction régulatrice des associations est en recul à cause de leur récupération par les pouvoirs publics. Autrement dit, de par leur ampleur et leur séduction actuelles, les structures associatives se fragilisent en devenant un espace de prise de pouvoir possible. Le pouvoir traditionnel-aux agents face à une précarité grandissante-se trouve ainsi confronté au pouvoir capitaliste-moderne-à la quête de structures d'"innovation"pour consolider ses assises.A' ce niveau,une alternative profile à l'horizon:ou bien le mouvement associatif se détériore davantage jusqu'à perdre son rôle de stabilisateur en ne conservant que des objectifs limités et ponctuels; ou bien il s'institutionnalisera en s'officialisant,devenant la proie des pouvoirs économiques et politiques,perdant en contrepartie leur soubassement associatif. Les autres aspects du loisir non évoqués dans la présente section, transparaîtront, directement ou indirectement,explicitement ou implicitement,dans l'ethnotype urbain de la capitale congolaise.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Section 2 : La "kinoiseté" ou l'ethnotype urbain de Kinshasa.

Notre but n'étant ni de sanctifier ni de diaboliser le Kinois dans sa logique culturelle, nous nous proposons,à ce niveau d'analyse, de dégager les constantes à partir desquelles se profilerait la"kinoiseté",néologisme forgé par nous et qui veut dire tout simplement l'urbanité kinoise. Mais avant de prendre position face à

cette problématique, nous avons eu le réflexe de nous référer au tableau mi-caricatural mi réaliste, c'est-à-dire en fait mi-pessimiste mi-optimiste de **PASSOU Lundula** :

> "Kinshasa(...)est une ville sans âme(...).L'argent sert d'étalon suprême de la moralité:tout se vend et tout s'achète,même l'amitié et l'amour(...).Kinshasa n'a de la capitale que l'immensité de son étendue. Les librairies et les bibliothèques y sont rares. La vie ne se limite principalement qu'à la musique. Un Kinois est un homme terre à terre, sans personnalité (...).Il adore les fétiches.Devant l'argent,il est capable de toutes les bassesses et de toutes les crapuleries.Il mange mal.N'importe où.L'ambiance est sa grande préoccupation.Un Kinois préfère manger et se loger mal au profit des mondanités. La femme kinoise (...)est superbe, huppée, voluptueuse, appétissante, certes; mais vulgaire. Elle est foncièrement vénale et n'a pas d'idéal masculin, seul l'argent l'intéresse(...).
>
> Le Kinois a néanmoins une qualité appréciable :son esprit d'entreprise(...).C'est à la cité d'ailleurs que la vie bouge.Kinshasa,c'est Matonge. Le Kinois a une qualité admirable:il n'est pas envieux. Il ne jalouse pas son prochain et ne s'intéresse pas à la vie des autres. Il est ambitieux. La lutte pour la vie, chez lui,et son sens de la débrouillardise se développent tôt"(1).

La question qui vient spontanément à l'esprit est celle de savoir si l'auteur a au préalable procédé à des quantifications systématiques pour prétendre à ce genre de généralisations.Toujours est-il qu'en dépit de son caractère caricatural,ce tableau a l'avantage d'annoncer les couleurs de ce qui fera l'objet de cette avant - dernière section du cinquième et dernier chapitre de notre étude. Il présage en filigrane la société kinoise de l'an 2.000.L'ancien atta-

---

(1) PASSOU Lundula,<u>Autopsie du Zaïre</u>,Ed.Passou,Lubumbashi,1992, pp. 29-30.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

chement aux us et coutumes du clan ou de la tribu semble céder le pas à la croyance en la vertu de la famille restreinte, qu'elle soit d'orientation ou de procréation, laquelle est jugée,à tort ou à raison,comme plus compatible avec la vie moderne marquée au sceau de l'industrialisation et de l'urbanisation. P.ERNY s'en explique en disant :

> "Le père se rapproche souvent du petit enfant,lui témoignant ouvertement intérêt et affection, ce qui révèle(...)une évolution au sein du couple: alors qu'autrefois cette proximité aurait été perçue comme un empiètement sur les fonctions maternelles,elle correspond aujourd'hui à un resserrement nécessaire de la constallation familiale autour de ce qui lui apparaît comme essentiel"(1).

Les relations des citadins se relâchant lentement mais sûrement avec les membres du clan ou de la tribu, seule la famille comptera,par les temps qui viennent, pour eux comme les liens basés sur le voisinage,le travail,la corporation,l'association,la profession. G.BALANDIER et J.MAQUET avaient déjà perçu le phénomène en soutenant respectivement qu'au sein des populations citadines orginellement à coutumes matrilinéaires, se dégage de plus en plus le glissement vers le droit paternel chez les jeunes couples des actuelles générations,c'est-à-dire une tendance qui s'efforce de substituer aux droits de l'oncle maternel, les droits du père(2) :

> "Comment l'oncle maternel,vivant en ville,s'interroge MAQUET,pourra-t-il se charger de l'éducation des fils et des filles de sa soeur d'autant que lui-même tient à garder auprès de lui ses enfants afin qu'ils jouissent des facilités d'instruction qui sont plus grandes en ville ?"(3).

Sans entrer dans les dédales de l'ethonographie ni de l'étude des sociétés africaines, nous retiendrons tout simplement

---

(1) P.ERNY, o.c., p.280.

(2) G.BALANDIER, Sociologie actuelle... o.c., pp.381-385.

(3) J.MAQUET, o.c., p.266.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

qu'en ville, l'éducation des enfants n'apparaît plus seulement comme un devoir pour l'oncle maternel,mais aussi comme une charge qui coûte cher.Les mutations qui en résultent sont capitales.D'une part, les frais de scolarité incombent de plus en plus aux parents géniteurs qui assurent eux-mêmes l'éducation de leur progéniture; d'autre part, cette éducation est souvent négligée en raison de l'insuffisance des équipements, du métier du père ou de l'oncle, de l'activité secondaire de la mère, sans qu'il y ait,comme au village, une prise en charge par la collectivité ou la famille élargie. La pratique de l'éducation chez les grands-parents ou chez les oncles, encore forte dans les villages, tend à disparaître en ville en général et à Kinshasa en particulier où un certain changement se fait jour chez les acculturés qui revendiquent" l'extension des droits du père chez ses enfants"(1). Au Congo,cette revendication est aujourd'hui quasi unanime au sein des ethnies matrilinéaires.

Il est certain que les liens ethniques se survivent en ville, mais ainsi que le fait remarquer **Daryll FORDE**,

> "malgré l'importance initiale pour le migrant et leur persistance, dans certains domaines limités, les groupes tibraux,les activités et les obligations tribales manquent généralement de base fonctionnelle, notamment de bases économiques. Aussi ont-ils tendance, au bout d'un certain temps, à être sapés par la vie urbaine plus vite que ne peuvent s'établir de nouveaux modes de coopérations"(2).

De nouvelles catégories socio-professionnelles, par exemple, se précisent.Il paraît néanmoins exact de dire avec **Jean COMHAIRE** que la réalité ethnique demeure présente dans la vie, mais qu'elle ne contredit plus ni n'exclut les autres réalités: les indi-

---

(1) A.DOUTRELOUX, "Introduction à la culture Kongo", in Miscellanea Ethnographica, Tervuren (Belgique),Annales n°46,p.128.

(2) D.FORDE et al., o.c., p.43.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

vidus dans leurs relations sortent des cadres strictement tribaux (1).On ne saurait cependant prétendre que l'ethnicité ne joue plus; nous dirions que l'ethnicité ne joue plus seule en tant que telle, c'est-à-dire en tant que tribu.L'ethnicité n'est donc pas une fausse réalité. On peut donc dans ce sens considérer que le régionalisme constitue un super-tribalisme.

C'est en ville qu'on saisit l'amorce d'une nouvelle culture et que se crée une société originale. Forte de plus de cinq millions d'habitants, Kinshasa modèle et façonne le citadin.Brassage ethnique, chances de scolarisation plus sûres,équipements collectifs modernes ont créé des habitudes qui diffèrent sensiblement des systèmes de pensée traditionnels. On assiste à un concours de forces vers autre chose qui reste profondément congolais,amalgame subtil de survivances ancestrales encore très fortes et de valeurs neuves nées de la ville. Un comportement urbain, une psychologie particulière s'élaborent. Outre l'acculturation de plus en plus manifeste dans les habitudes alimentaires,les mariages inter-ethniques ne sont plus rares;les tabous deviennent de plus en plus lettre morte et la solidarité clanique s'étiole au profit d'un individualisme outrancier.

Ces changements sociaux résultent de l'interaction de plusieurs facteurs dont les plus déterminants sont notamment l'extraordinaire dynamique interne de la ville, la forte mobilité de la population. Une large part des migrations internes proviennent des anciennes et des nouvelles cités qui jouent pour le migrant, désor - mais accompagné de sa famille, un rôle d'acculturation certain. Les migrations se font des quartiers anciens vers la périphérie, mais aussi entre quartiers voisins, ce qui tend à homogénéiser la répartition ethnique de la population. Les regroupements sont encore très forts dans certains quartiers. L'appartenance à tel ou tel groupe est indiscutable, primordiale dans certains cas. Mais les principes qui semblent déterminer l'implantation des citadins dans

---

(1) Jean COMHAIRE, "Léopoldville et Lagos:étude comparée des conditions urbaines", in Bulletin Economique pour l'Afrique, Vol. I,n°2, publié par la Commission Economique des Nations Unies pour l'Afrique, juin 1961.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

la ville paraissent maintenant d'ordre socio-économique,plutôt que d'ordre tribal. La ville est désormais le reflet des groupes sociaux et des rapports qui les unissent ou qui les séparent tout en les moulant à son tour de manière irrésistible.

L'importance acquise par le monde du travail et les questions d'ordre professionnel constitue également un puissant facteur de changement de mentalités, et ce non sans contradictions. Les responsables des services du personnel ont certainement déjà eu l'occasion de compatir à la mort d'au moins deux"pères"ou deux"mères"d'un même travailleur!... Ces liens de parenté engendrent des obligations et des responsabilités énormes, sur le plan affectif, sentimental. Les conditions classiques de développement deviennent totalement sans effet, sans objet, inapplicable, dans un"Etat patrimonial"(1).

Aux associations de gens originaires de même"pays"ont succédé des associations d'anciens élèves d'une même école,à la solidarité familiale s'est ajoutée la solidarité entre membres d'une même équipe, d'un même service. Les associations culturelles, les groupes de supporters d'un club sportif,les mouvements religieux participent à ce changement. L'union des travailleurs au sein d'un même syndicat (U.N.T.Za)sous la IIème République devrait concourir à l'intégration des citadins.

Même si une frange des habitants de Kinshasa, principalement les ruraux prolétarisés, sont demeurés des ruraux de coeur, il se dégage, d'autre part, une prise de conscience plus grande et plus juste des cultures étrangères,reçues ou imposées,et un changement certain de la tradition.La multitude des informations absolument neuves ont remis en question les façons traditionnelles de comprendre et de juger. Les vérités découvertes ont libéré de contraintes qui étaient auparavant insurmontables:on a appris que d'autres peuples vivaient heureux avec d'autres façons de faire que celles enseignées par les ancêtres et sanctionnées par la tradition. Cette

---

(1) ILUNGA Kabongo,"La déroutante Afrique:syncope d'un discours",in Revue Canadienne des Etudes Africaines, Vol.XVIII, n°1, 1984, p.17.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

dernière, quoique non rejetée, est souvent esquivée, mal acceptée dans ses contraintes, ses interdits, ses sanctions.

Ici, les exemples sont légion, notamment l'oubli et même l'ignorance des règles de vie, des adages et des dictons tradition - nels chez les jeunes générations :

> "Les jeunes écoliers, constate ERNY, connaissent assez mal la littérature de contes telle que la véhicule la tradition orale; mais les récits nouveaux que l'on voit naître et qui intègrent nombre d'éléments moder- nistes, restent typiques quant à leur structure"(1).

L'on assiste à la disparition des groupements de personnes dont mention plus haut et aux conversations le soir autour du feu. D'où la relégation systématique dans les obliettes des contes, pro - verbes, mythes, histoires racontées ou expliquées, etc. Aux yeux de ces jeunes gens, la solidarité clanique paraît moins essentielle et ne leur semble plus une règle de vie intangible. Les interdits sont moins respectés, du moins ceux qui ne donnent plus l'impression d'être fondamentaux ou qui semblent anachroniques.

Au nombre des pratiques qui les révoltent le plus, on peut citer le mariage et la dot. C'est là, en effet, qu'on relève les oppo- sitions les plus fortes et même les refus catégoriques de la tradition. Le Kinois refuse la déviation de la coutume qui prend systématiquement en ville un aspect économique si pas exploiteur. Face à la situation qui veut qu'en ville, la femme revête de plus en plus certains aspects de la marchandise et la dot acquiert une colo- ration de prix (d'achat ou de location) de la femme mariée, le citadin nubile, à la quête d'une compagne de vie, s'en trouve désemparé. Comme quoi, un des vices de procédure de la dot est précisément l'esprit de marchandage. Les deux parties en présence discutent par- fois à perte de vue sur le taux de la dot. Grosso modo, trois griefs sont formulés contre cette institution :

---

(1) P.ERNY, <u>O.C.</u>, p.280.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

"D'abord, l'esprit de marchandage que fait intervenir la dot, ensuite,le montant exorbitant fixé à qui mieux mieux,enfin,le fait que la dot a été inscrite pour un droit non-écrit dans la société moderne où le mariage civil se fait devant des officiers de l'Etat qui en établissent la preuve par écrit. En ce dernier sens, la dot en tant que preuve n'a donc point sa raison d'être"(1).

Dans un système matrilinéaire,par exemple, ce sont les parents de la fille qui avancent un montant très souvent estimé à la "tête du client"-procédé qui entraîne moult abus, tels l'esprit de lucre, l'usure,la cupidité,etc. voire les rivalités et les tensions entre parties. La jeunesse kinoise s'élève contre toutes ces formes de spéculation qui frisent l'asservissement;elle souhaite plutôt un attachement aux valeurs familiales,mais à la famille restreinte. Nombreux,par exemple,sont les jeunes qui déclarent vouloir choisir eux-mêmes leur âme soeur et décider du nombre de leurs enfants:

"La psychologie de la femme,épouse et mère,entre(...) dans une phase de mutation dans la mesure où celle-ci prend conscience de sa qualité de sujet,où elle refuse d'être perçue uniquement comme un objet d'échange et une génitrice,où la famille nucléaire s'affirme et acquiert de la consistance,où l'on passe d'une sexualité socialisée et clanique à une sexualité plus libidineuse"(2).

Il peut arriver partout que les apports respectifs de la famille, de l'école et de la rue ne concordent pas parfaitement et même parfois divergent de manière appréciable;dans une société homogène ils demeurent néanmoins complémentaires,ne traduisant que divers aspects d'un même univers culturel. Mais dans le cas d'une

---

(1) MBUAKI Nsokila Zita-Dikanda,"Les problèmes juridiques de la dot en République du Zaïre",in Cahiers Zaïrois de la Recherche et du Développement, n°3, O.N.R.D.,Kinshasa, 1973, p.11.

(2) P.ERNY, o.c.,p.280.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

société en pleine acculturation comme Kinshasa, le fossé entre les courants en présence est beaucoup plus profond, car chacun relève d'un système différent, fondamentalement autre dans sa structure, son orientation et sa finalité. Comme on le voit, cette remise en question des valeurs anciennes ne doit pas être entendue dans un sens négatif; elle s'accompagne de l'affirmation déjà très nette de valeurs nouvelles. La dot-pour revenir à l'exemple évoqué un peu plus haut-est une institution proprement africaine; elle répond aux impératifs de notre authenticité, pourvu qu'elle ne soit pas travestie par la cupidité et l'esprit de marchandage.

Il en va de même pour les classes moyennes dont l'éventail est très ouvert et les lignes de clivage fluides, incertaines. Il s'agit, pour rappel, des commerçants et des artisans des anciennes et des nouvelles cités installés depuis une ou deux générations; des gens aisés du quartier du 20 Mai ou du Sud de la Gombe, chefs de services, grands commis de l'Administration et petits hommes d'affaires; des intellectuels et des bourgeois de Bandalungwa, Lemba, Yolo, etc. Il existe là toute une petite et moyenne "bourgeoisie" qui, frustrée, souhaite s'affirmer en étant associée plus qu'elle ne l'est à l'avenir économique et politique de la ville-capitale:

> "Une bonne partie, dit MUDIMBE, aspire à rentrer dans la classe supérieure de la société et considère leur actuelle position comme une épreuve nécessaire, accidentelle ou temporaire"(1).

A ce titre, elle constitue un sérieux facteur de changement. Classe de "transition", elle vit dans des quartiers où la solidarité de quartier("ban'a quartier")semble l'emporter sur la solidarité clanique("monok'a mb)ka").

L'attitude prédominante des "assimilés" ou "modernistes", c'est d'abord l'adhésion sans réserve aux modèles culturels occidentaux, particulièrement dans le domaine de la consommation. Puisque leurs usines propres ne produisent pas à partir d'un capital natio -

---

(1) MUDIMBE Vumbi Yoka, "Les intellectuels zaïrois", in Zaïre-Afrique, n°88, CEPAS, Kinshasa, 1974, p.462.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

nal qu'ils auraient accumulé par l'épargne,ils dépendent étroitement d'importations ou de substitutions d'importations. Leur genre de vie est un défi, sinon une moquerie à l'indépendance économique que, par ailleurs,ils ne cessent de revendiquer verbalement.

Cependant,ils disposent d'un niveau intellectuel suffisant pour identifier exactement leurs intérêts,les intérêts de leurs peuples,pour désigner rigoureusement l'ennemi de ces intérêts et pour structurer cette conscience dans une totalité libératrice.Dans l'état actuel des choses, ce type de consommation-qui entretient au grand jour et devant le grand public le mythe de l'importé-suppose la subordination et leur profite comme minorités façonnées à veiller sur la place aux intérêts de ce que **Samir AMIN** appelle le capitali - sme central(1)en échange de prébendes qui ressemblent étrangement à des miettes.

Dans cette société africaine,au départ masculiniste à souhait, où les hommes sont omniprésents à la tête des affaires et de la politique, le statut de la gent féminine mérite qu'on s'y arrête un peu. Massivement présentes à la maternelle comme au primaire,de plus en plus nombreuse sur les palmarès des diplômés d'Etat,s'affirmant davantage au niveau de l'enseignement supérieur et universitaire, sans compter leur nombre on ne peut plus croissant dans les institutions de formation professionnelle, elles accusent maintenant leur présence dans le monde du travail naguère réservé exclusivement aux hommes:commerce,enseignement, services publics,certains corps de métier,etc. Ce qui était,il y a peu,inconcevable,impensable,inimaginable.

La baisse du pouvoir d'achat du salaire du mari renforce leur rôle au sein de la famille qu'elles font vivre par une activité d'appoint,quand bien même cette activité s'avère parfois moralement moins honorable:la prostitution. Les"femmes libres"ne se comptent plus dans cette ville immense où les bars pullulent et où les mentalités changent: on tolère, par la force des choses, un phénomène re-

---

(1) Cf.Samir AMIN,<u>L'accumulation à l'échelle mondiale</u>,(2ème édition) Ed.Anthropos, Paris, 1974.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

prouvé par la tradition. L'opinion n'est guère émue par le relâchement de la fidélité conjugale et les mouvements religieux trop axés sur la conscience individuelle des personnes n'éveillent qu'une attention limitée.A' Kinshasa,des notions aussi centrales en milieu kongo que la honte ou la pudeur ("nsoni" ou "wonga"), le respect ("luzitu")ne sont plus perçues par les enfants de la même manière dans l'un et l'autre cas et l'usage qu'en font les jeunes ainsi que les parents est différent.

Au regard des données chiffrées reprises dans le corpus de la présente étude,il appert que la jeunesse kinoise est partout présente.Malgré l'angoisse que suscitent leur scolarisation et leur emploi-ce qui explique en partie leur exode massif vers l'extérieur, en quête de cieux moins hostiles-,les classes montantes de jeunes devraient constituer une force pour le pari développemental de demain.De par leur"omniprésence"justement,du reste due à leur majorité numérique,Kinshasa invente des mots et parfois même un langage inédit, comme celui des "bills",que la jeunesse véhicule à travers la ville.

Ce n'est pas tout,car l'ardeur juvénile assure également la diffusion des chansons et danses nouvelles,tout en créant des modes dont le rayonnement, par effet de contagion due aux contacts et/ou par la magie de la télévision,atteint l'échelle nationale. Cette jeunesse déborde d'enthousiasme lorsque l'équipe favorite sort victorieuse d'une grande rencontre. En fin de compte, Kinshasa présentée conjointement par les jeunes speakers et les séduisantes speakerines de l'O.Z.R.T.,c'est un peu l'image qu'on a du Congo. L'incidence"nationale"de la ville primatiale est évidente...

Dans la quête de l'"homo ludens kinensis",il nous est, dès lors,permis d'affirmer que Kinshasa est une société où l'on se divertit beaucoup(cfla trilogie dumazédienne)tout en travaillant peu ou au ralenti(cf.les gouvernants,les enseignants,l'administration en général,les arrêts de travail,les opérations"villes-mortes",etc.),où l'on vit du produit du travail des autres(de l'arrière-pays et de l'étranger).D'où le goût du luxe, de l'ostentation,de l'importé avec son cortège de contradictions : se délasser sans être fatigué par le

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

travail,s'enrichir sans assez travailler,être soi-même en même temps qu'admirateur de l'étranger(l'Euro-américain),mépriser la campagne et vivre de son produit,etc.

A' travers la présente étude,on s'apercevra qu'au fur et à mesure que la société kinoise change en passant du traditionnel au colonial et au néo-colonial,les loisirs,eux aussi,suivent le même itinéraire:absence ou quasi absence de loisirs d'abord,loisirs de classes(et de masses)ensuite,loisirs informels ou même antinomiques (à l'encontre des lois)enfin. En clair,le changement général qui affecte toute la vie sociale en Afrique entraîne à Kinshasa et au Congo des modifications qualitatives et quantitatives profondes dans les habitudes de loisir(1).De ce constat,on réalisera que seule une société organisée peut avantageusement aménager et offrir des loisirs organisés et sains,d'une part;qu'une société désorganisée, malade,pathologique ne peut fournir que des loisirs pathogènes et, donc, déshumanisants dans la mesure où ils avilissent l'homme.

Partie constante des besoins de la ville, les jeux et les loisirs sont commercialisés et professionnalisés et de ce fait vécus par la majorité des individus en tant que spectacle plutôt qu'en tant qu'action.Deux loisirs retiennent la préférence des Kinois pour leur délassement:le bar et le football.Le football est le sport le plus populaire du pays,une passion et une préoccupation nationale. Au bar l'individu est l'acteur,c'est lui qui boit,qui danse.Que les Kinois préfèrent le football et le verre de Primus ou de Skol signifie précisément que ce sont ces loisirs que l'information collective leur propose en premier lieu,soit qu'ils sont matériellement plus accessibles, soit qu'ils sont plus valorisés que les autres.Ainsi se présente mutatis mutandis le moule dans lequel se meut le citadin kinois.

D'où la"kinoiseté",c'est-à-dire l'ensemble d'attitudes, de comportements et de pratiques comme par exemple la répulsion pour la tradition,une impressionnante perméabilité à l'innovation et au changement, la quête de l'indépendance, le sens élevé de la débrou -

---

(1) Lire NIZURUGERO R.J.,Temps libre et loisirs...,o.c.,p.27.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

ille,l'affirmation de soi dans cette société compétitive à souhait à travers le paraître,le prestige et la distinction, surtout dans la consommation massive et intensive des loisirs qui frise même l'hédonisme(le"carpe diem").Autant de valeurs et anti-valeurs qui peuvent se résumer en une indépendance d'esprit dans le chef du Kinois et de la Kinoise en tout lieu et en tout temps,où qu'il(elle)se trouve, quoi qu'il(elle)fasse.

Il est clairement établi que la mentalité kinoise a le goût et,en quelque sorte,le culte de la vérité scientifique;elle a le souci de la recherche objective.Elle ne croit pas aux mythes;il faut des arguments de fait et des exemples concrets,au besoin des preuves tangibles pour la convaincre.Amoureux du débat,le Kinois, dont le sens d'humour n'est plus à démontrer,est toujours optimiste, généralement d'humeur gaie et quelque peu narcissiste.Cette somme d'attitudes,d'habitudes et de comportements sont devenus à ce jour des permanences fondamentales de la culture kinoise,résultante des interactions multifactorielles et multidimensionnelles entre la capitale et l'ensemble national qui l'a produite et inscrite dans un réseau de relations avec son environnement immédiat ou lointain, interne ou externe,matériel ou immatériel.Comment peut-il en être autrement lorsqu'on sait que le vécu quotidien des sujets collectifs (peuple,nation,classes sociales,etc.),précisément dans la mesure où il ne suit toujours pas l'ordre institutionnalisé,peut se muer en un nouvel ordre, devenant ainsi la règle ou la conduite caractéristique de la société toute entière?

A' ce propos,peut-on regretter qu'aujourd'hui un certain déséquilibre s'installe introduit par une mentalité de ghetto ? Certains sont écorchés vifs à la seule évocation du terme"Kinois" alors qu'ils vivent et retirent leur substance dans la capitale. C'est une logique ubuesque qui nie la réalité existentielle au profit d'un nostalgique retour aux sources. Ce comportement est significatif d'un état d'esprit qui aime bien retirer de la ville toutes les commodités sans rien apporter en retour. Or, donner un peu de soi-même pour sa cité est le privilège des citoyens.Pris en tenaille entre le désir de bénéficier des facilités du monde moderne et ses rêves nostalgiques, le Kinois de ce genre est un facteur de déséqui-

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

libre et de régression urbains. En effet, s'abreuvant à la même fontaine que tous, il se croit pourtant un autre.Il fallait donc cette mise au point qui correspond à un souci de vérité et nous permet d'éviter ce qu'un malentendu regrettable place comme la preuve du mépris affiché par les Kinois de souche à l'endroit des autres.

Au fait,qui sont donc les Kinois ?La question fuse souvent impromptue d'un homme désabusé qui entend les autres faire un usage plein d'ambiguïté du vocable. Au risque d'être galvaudé par tous ceux que le mot intrigue et qui pensent n'être que des barbares privés des droits de cité ou encore par ceux qui s'exhibent comme des Archontes remontant l'Olympe pour siéger à l'Assemblée des Cinq cents, le terme doit être clarifié,mais à nu,lavé des oripeaux de l'irrationnel et de l'auto-satisfaction.

A' la suite de KOLONGA Molei(1),nous estimons,pour notre part,qu'au sens strict,le terme"Kinois"désigne d'abord ces jeunes gens,filles et garçons,qui dès 1910 ont évolué dans le sillage des écoles missionnaires,catholiques et protestantes. Les Kinois,ce sont ensuite leurs enfants qui ne pouvaient pas ne pas suivre leurs traces. Les Kinois et Kinoises,ce sont également ces"enfants de l'Indépendance",qui comme leurs parents et parfois leurs grands-parents,n'ont jamais connu le village d'origine de leurs ancêtres. Les Kinois et Kinoises,ce sont enfin cette catégorie d'enfants qui, très tôt, ont choisi l'école buissonnière pour engendrer, par la suite,les"bills".Les"bills",ces"loulous"de Kinshasa avec leur argot, leurs lieux de rassemblement,leurs habitudes vestimentaires.

Véritables produits de la grande ville, qui, lorsqu'ils tournent mal,deviennent des"ballados"et vont grossir les rangs d'une jeunesse délinquante.Aux"ballados"ont succédé les "jeunes premiers", prélude de la génération de l'an 2.000, qui continuent à faire le paon à travers les rues et avenues de la capitale tout en imposant leurs fantasmes dans les moeurs kinoises. A' l'opposé,des jeunes gens de 15 à 25 ans se regroupent dans des mouvements religieux-dont

---

(1) KOLONGA Molei, o.c., pp.359-360.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

la prolifération semble avoir été catalysée par la crise multiforme de la longue et interminable transition politique dans laquelle s'est engagé le pays depuis le 24 avril 1990-, observent une stricte règle de vie, animent,sous l'autorité d'un chef choisi pour sa haute moralité, la vie d'un quartier,convaincus que l'avenir se fera à travers leur exemple.

Cependant,en toute objectivité,le cercle tel que défini par KOLONGA Molei et récupéré par nous,doit être agrandi,car quoi qu'on en dise,tous ceux qui vivent dans la capitale sont des Kinois, qu'ils soient noirs,jaunes ou blancs.Cette assertion retire sa force dans le postulat selon lequel on n'a pas le droit de juger arbitrairement comme le faisaient les hommes de l'Antiquité gréco-romaine, qu'une cité ne puisse octroyer des droits qu'à une catégorie donnée de la population. Les faits viennent à la rescousse de la morale et montrent comment sociologiquement d'imperceptibles liens se tissent entre les hommes venus d'horizons divers et qu'une dynamique sociale nouvelle pousse à la compénétration et à la socialisation. Aussi faut-il constater l'intégration qui s'opère lentement sous nos yeux et qui permet la résurgence d'une personnalité sociale adaptée aux conditions de vie kinoises.Mais que faire pour réussir une organisation optimale des loisirs des Kinois ?

Section 3 : Quelques propositions concrètes d'organisation des loisirs dans la capitale nationale.

Quand bien même son degré d'intériorisation varie d'une couche sociale à une autre,d'un citadin à un autre,le biculturalisme est un fait patent,à Kinshasa plus qu'ailleurs au Congo sauf qu'un effort doit être fourni,des études doivent être menées pour y mettre de l'ordre.Au plan ludico-culturel, l'internationalisation des matériels des programmes est inévitable, irrésistible:il est impossible que chaque pays ait sa propre production de magnétoscopes,de magnétophones,de satellites,de système câblé. Mais c'est dans le contenu et l'usage de ce système câblé,de ce satellite,que cette mondialisation peut être combattue :

COLESPIA - BIBLIOTHEQUE

"Les médias en général et la télévision en particulier sont des outils inventés par l'homme pour l'aider dans sa quête de dompter la nature afin de comprendre le monde dans lequel il vit.Nous devons les considé - rer comme des compagnons de route.Ils ne sont pas nos ennemis.Nous les avons inventés et c'est nous qui les utilisons. Ils ne nous renvoient que notre propre image, ce que nous faisons d'eux,ce que nous leur demandons de faire"(1).

Par une politique culturelle adéquate, chaque pays peut avoir une production culturelle propre.A' cela s'ajoute une autre dimension dont il faut tenir compte,c'est de vouloir un pluralisme: pluralisme des créateurs et pluralisme des publics ou des destinataires (selon la région, l'âge, le mode d'habitat, le niveau d'instruction,le revenu). Pour cela, il faut alors créer des mécanismes de feed back qui donnent des indications aussi utiles que le marché. L'Etat peut ici jouer un rôle, en utilisant une série de compromis subtils et évolutifs.La seule condition est qu'il garde le monopole des principaux canaux(mais non pas des messages)et qu'il dispose ensuite de moyens financiers multiples pour inciter la production,pour aider les publics défavorisés,les moins pourvus, les plus éloignés des centres,les plus aptes à devenir les proies de la culture de masse:les jeunes,les vieux,les non-instruits,les ruraux, les pauvres. Il y a là un champ ouvert à des formes de création inépuisables,mais encore inexplorées.L'intervention de l'Etat doit donc être très subtilement régulée et dosée. C'est là que des voies et moyens multiples, des instances de jugement plurielles doivent être imaginées. Ce sont donc des instances de choix et d'imagination nombreuses, diversifiées et décentralisées qui doivent être mises en place.

La première tâche est l'information et la formation:c'est que l'action culturelle est un domaine nouveau dans l'action publique et que les différents agents manquent de savoir-faire. Il appartient aux autorités centrales d'informer les autorités locales

---

(1) MUNSOKO wa Bombe, a.c., p.83.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

et de former animateurs et administrateurs.Cette action doit précé - der puis accompagner la régionalisation,car sans hommes formés la politique culturelle la mieux dotée se dégrade au moment de sa mise en oeuvre.C'est comme qui dirait:la formation est plus importante que la construction immédiate d'équipements culturels.

Qui plus est,beaucoup de fonctionnaires prennent des décisions dont l'incidence culturelle est considérable sans qu'ils aient jamais été rendus conscients des conséquences culturelles de ces décisions:ainsi les services techniques des villes prennent de très nombreuses mesures architecturales ou urbanistiques en fonction des seuls critères techniques alors que les finalités culturelles(beauté de l'environnement visuel,fonctions d'animation urbaine à remplir) sont prioritaires par rapport à des solutions techniques qui peuvent toujours s'aménager.

Les autorités locales,les leaders d'associations n'ont pas moins besoin d'information et de formation.Lorsqu'une nouvelle équipe municipale est nommée ou élue,il est improbable que l'homme qui se trouve soudain chargé des Affaires culturelles dans la ville sache quelles sont les différences essentielles entre une salle de fêtes et un théâtre, à quel artiste s'adresser pour décorer une école, comment gérer un conservatoire musical,quels contrats établir avec les cinémas ou les librairies, comment recycler les agents techniques chargés du cadre de vie. Il appartient donc aux autorités centrales d'offrir des conseils pratiques,une information facilement assimilable,toute une assistance technique qu'elles seulles peuvent fournir.

Toujours dans un souci de décentralisation, de désétatisation, cette assistance technique peut être fournie à travers les associations de communes, dont l'attention peut être attirée par les autorités centrales sur les Affaires cutlurelles,ou à travers les associations professionnelles(enseignants,bibliothécaires, architectes, animateurs,urbanistes,etc.). En outre, les concerts,représentations théâtrales,expositions dépassant en général les possibilités d'une seule commune,des groupements de communes ou d'institutions doivent être suscités puis encouragés par les autorités centrales.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Enfin, la coordination nécessaire entre les actions d'éducation, de culture et de loisirs(plein emploi des équipements, intégration des actions)au sein de conseils culturels locaux doit être provoquée par le pouvoir central et presque imposée lorsque les chauvinismes locaux tuent l'effort culturel en l'émiettant. Bref, création de boissons, d'appétits par la presse et la télévision, création d'une image de la culture dans l'opinion, fourniture de services techniques, formation permanente des responsables politiques, administratifs et militants, autant de tâches qui incombent aux autorités centrales chargées du culturel.

Il apparaît de ce qui précède deux fondements essentiels de l'intervention des pouvoirs publics dans l'action culturelle: d'une part, le droit à la culture(1), qui a pour corollaire le devoir pour les pouvoirs publics de veiller à ce que les individus aient les moyens d'exercer ce droit; et, d'autre part, le lien qui existe entre développement culturel et développement général. Tout homme a donc le droit à la culture comme il a le droit à l'éducation et au travail. Cela signifie que les pouvoirs publics doivent, dans la mesure du possible, lui fournir les moyens d'exercer ce droit. Tel est le premier fondement et le but premier de la politique culturelle(2).

L'idée de politique culturelle trouve son second fondement dans la notion de développement. Si elle veut avoir chance de réussir, une politique culturelle doit se situer dans le contexte de la politique d'ensemble d'un gouvernement. Pour qu'elle porte son

---

(1) La Déclaration universelle des droits de l'homme adoptée par les Nations-Unies en 1948 affirme: "Toute personne a le droit de prendre part librement à la vie culturelle de la communauté".

(2) La politique culturelle se définit comme "la manière dont est reconnu et favorisé, à travers l'ensemble des mesures de l'organisation et du développement économique et social, le mouvement créateur de chaque membre de la société et de la société toute entière" (Mobyem M.K. MIKANZA, "Mexico: Conférence mondiale sur les politiques culturelles. Pour un nouvel ordre culturel international", in Zaïre-Afrique, n°173, CEPAS, Kinshasa, mars 1983, p.161).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

fruit, la démocratie doit devenir culturelle autant que politique, la démocratie doit devenir culturelle autant que politique, sociale ou économique. Pour que s'actualise son droit à la culture, le citoyen doit pouvoir accéder librement et facilement à tous les biens culturels,malgré les contraintes géographiques,économiques et sociales. Il doit pouvoir utiliser pour le développement de ses talents et de ses capacités créatrices les ressources de la collec - tivité,dans toutes les communautés dont il fait partie, à l'élaboration d'une culture vivante, qui exprime à la fois son identité et ses choix existentiels.

Ainsi, le critère majeur que les pouvoirs publics doivent retenir lorsqu'ils choisissent de traiter telle phase du processus de production-commercialisation dans telle branche des industries culturelles(1) sera constitué par l'un ou l'autre des six grands objectifs que peut s'assigner une politique culturelle moderne:

a)-élargir l'accès à la culture;démocratiser,décentraliser, développer la vie culturelle de la population par une meilleure programmation des oeuvres de qualité,et une meilleure information sur l'actualité artistique;

b)-améliorer la qualité des mass-médias et développer group-médias et self-médias;

c)-promouvoir une création pluraliste, favoriser un meilleur emploi des talents et élever le niveau de vie des artistes et des professionnels de la culture;

d)-moderniser les institutions classiques de diffusion culturelle,et d'archivage de tous les phénomènes culturels;

e)-renforcer le potentiel de production culturelle du pays;

---

(1) A.GIRARD et G.GENTIL ont identifié neuf domaines d'activité des industries culturelles:le livre,les journaux et magazines,le disque,la radio,la télévision,le cinéma,les nouveaux produits et services audio-visuels,la photographie et la publicité(o.c.,pp. 30-32).Mais on s'apercevra vite de l'unité du champ,des liens étroits(financiers,humains,professionnels,de marchés)qui réunissent toutes ces industries.De grandes firmes jouent déjà sur tous les domaines à la fois.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

f)-assurer le rayonnement extérieur et protéger l'indépendance culturelle du pays.

Et pour atteindre ces objectifs, les pouvoirs publics disposent de six catégories de moyens:

a)-les aides directes,qui sont essentiellement des subventions ou des achats de biens et de services financés par le budget général;elles doivent être réduites au minimum car les fatalités bureaucratiques et centralisatrices des mécanismes de l'Etat sont nocives pour la création culturelle;

b)-les aides indirectes, mesures fiscales et parafiscales, qui varient beaucoup d'un pays à l'autre:on rencontre des dégrèvements spéciaux,un taux abaissé de la taxe sur la valeur ajoutée,des exonérations pures et simples,mais on trouve aussi des systèmes plus sophistiqués de taxes spécifiques ou additionnelles,perçues à l'occasion d'un dégrèvement,mais dont les revenus retournent à la branche industrielle sous la forme d'un fonds de soutien spécial,hors-budget;ces aides indirectes doivent être préférées car elles poussent à décentraliser les décisions,à multiplier les instances de jugement;

c)-les mesures réglementaires("cahiers de charges","contrats de programme",etc.)qui obligent certaines branches à respecter des règles de service public, comme par exemple le pourcentage de films étrangers à ne pas dépasser à la télévision,le nombre de canaux réservés à la télévision locale,etc.;

d)-les conventions internationales,notamment dans le domaine des droits des auteurs et des artistes;

e)-d'autres mesures d'incitation comme les festivals,les prix,les loteries,etc.);

f)-enfin,l'extension aux industries culturelles des systèmes de garantie bancaire et de prêts à l'exportation qui existent pour d'autres branches industrielles en difficulté.

Dans les pays du Tiers-Monde,et particulièrement dans ceux d'Afrique où les distances sont immenses et où les communications terrestres demeurent difficiles,où la population comprend encore un grand nombre d'analphabètes,où éducation,information et culture sont inextricablement liées, c'est un truisme de dire que les moyens

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Cependant,l'utilisation des techniques nouvelles ne devrait pas avoir pour effet de déformer le contenu de la culture. Les moyens modernes doivent exprimer les caractéristiques profondes des cultures africaines et non pas devenir de simples prolongements d'une culture d'importation. De même,les stations de radio et de télévision et le cinéma sont inondés de productions étrangères de qualité douteuse,ce qui leur laisse très peu de possibilités pour présenter et développer les formes d'expression autochtones. Les organismes de grande diffusion devraient encourager les artistes à travailler pour eux et leur donner les moyens matériels et la liberté nécessaires pour faire de la recherche et créer des formes d'art nouvelles. Ces organismes devraient améliorer la condition des artistes et assurer le développement des formes d'art africaines en offrant des honoraires équitables aux artistes autochtones. Les pouvoirs publics devraient prendre des mesures pour que les oeuvres des artistes autochtones bénéficient de la protection du droit d'auteur.

Il faut aussi coordonner l'action des moyens de grande diffusion à l'échelon du continent africain et organiser des échanges de matériel,plus particulièrement entre les réseaux de radio et de télévision.Il y a ,enfin,la nécessité d'acquérir les techniques modernes d'action culturelle car, sans technique,il ne saurait y avoir de développement.Mais,la technique risquant très souvent d'influer sur le fond,il faut l'adapter à la culture locale. Les moyens audio-visuels exercent déjà une influence profonde sur les peuples et présentent une chance sans précédent, mais aussi des dangers pour les diverses cultures du monde. Qu'il s'agisse des satellites, des réseaux de télévision ou des autres appareils électroniques,ne manquera pas d'affecter profondément les formes de l'accès à la culture et de la création artistique en rendant notamment accessibles à un nombre croissant de créateurs des outils de plus en plus perfectionnés, de plus en plus maniables et de moins en moins onéreux.

Etant donné le caractère complexe d'une organisation pla - nifiée des loisirs, les autorités politico - administratives gagne- raient beaucoup en y associant les spécialistes de plusieurs domai -

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

nes(statistique,sociologie,psychologie,pédagogie,économie,architecture,droit,loisirs,etc.).L'expérience a suffisamment démontré que le développement de l'un ou l'autre secteur doit être conçu globalement et se réaliser dans une optique interdisciplinaire.Il s'ensuivra la création d'une commission interministérielle au niveau de la ville (les ministères ayant les loisirs en leurs seins)qui jouira de l'autonomie de fonctionnement et pourrait être supervisée par le Directeur de Provincial ayant les loisirs dans ses attributions.Ces deux instances mettront sur pied un plan d'action qui sera soumis à l'appréciation de l'autorité urbaine pour examen, débat et délibération.

Il est temps de créer,au niveau de la ville de Kinshasa, par le canal de la Division des Sports et Loisirs,des structures de masse(structures sportives et socio-culturelles)chargées de matérialiser sur le terrain les options relatives à la promotion des loisirs dans la capitale du pays,dont la réussite nécessite au préalable l'éducation aux loisirs,d'une part,et la vulgarisation des activités de loisirs actives à la portée de la masse, d'autre part(1).En effet,comme la jeunesse kinoise a dans sa plus grande partie un faible pour les activités mondaines comparativement aux activités formatives,faute d'éducation de la population aux loisirs, il sied de débuter l'action culturelle avec une sensibilisation et une conscientisation de la masse pour un certain type de loisirs dits actifs dont l'incidence sur l'individu est particulièrement remarquable.En termes clairs,il faut des contacts entre les autorités ayant les loisirs dans leurs attributions et les responsables de différents milieux(scolaires, ouvriers,etc.)et ce au moyen des séminaires,conférences,projections cinématographiques. De plus,la diffusion à la radio et à la télé des programmes liés aux loisirs éducatifs,épanouissants ainsi que l'organisation des discussions sur le déroulement de ces activités parviendront à susciter et à orienter,dans une large mesure,les goûts et les pratiques du public kinois.

---

(1) KABUYA Kankonde et ZOLA-Diame Bawuba,"Pour la promotion des loisirs dans la ville de Lubumbashi",in Les Cahiers du C.R.E.S.A., I.S.E.S.,n°6,juillet 1989,Lubumbashi,pp.22-26.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Quant à la vulgarisation de ces activités,c'est-à-dire à l'initiation du grand public à ces activités compte tenu de leur caractère formatif,KABUYA Kankonde et ZOLA Diame distinguent deux volets,à savoir au niveau de l'école et de l'université,d'abord,et dans les milieux extra-scolaires,ensuite. L'école se veut être le milieu où se forge l'homme de demain. Aussi l'organisation des loisirs à la maternelle et au primaire devrait-elle constituer une des premières occupations de la formation scolaire.Initier les jeunes aux loisirs éducatifs dès la prime enfance,c'est garantir l'avenir de la nation.Et ce n'est pas une rhétorique. L'orientation des aspirations de la jeunesse kinoise vers un certain type d'activités ludiques exige qu'on organise des compétitions sportives et culturelles intra-scolaires,inter-scolaires et les travaux manuels.

En dehors de l'école qui n'est pas l'unique cadre d'information d'un individu,il y a lieu de créer,au niveau de chaque commune urbaine, un organe de coordination des activités de loisirs qui sera supervisé par l'organe central de la ville de Kinshasa.A' cette instance incombera la charge d'organiser régulièrement (surtout pendant les vacances)diverses activités sportives et socio-culturelles; de mettre au point des équipements et matériels de fortune à leur niveau(le tout en fonction des desiderata de la base).Entre-temps, les équipements et infrastructurs existants devraient être gardés jalousement et,s'il y a lieu, être restaurés au prorata de la croissance démographique de la commune concernée. Ce qui va certainement corriger les insuffisances constatées çà et là.

Les services publics devraient protéger efficacement certains espaces verts prévus pour les loisirs des citadins,sans négliger la formation des cadres de concert avec le Département d'Education Physique et Sciences Naturelles de l'Institut Pédagogique National (I.P.N.), l'Institut Supérieur des Techniques de l'Information(I.S.T.I.)et la Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques de l'Université de Kinshasa(UNIKIN).Par ailleurs,la présence de plusieurs entreprises dans la capitale devrait pourvoir celle-ci en structures viables:terrains appropriés, facilités matérielles,moyens financiers(sponsoring,mécénat,etc.).

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

A'cela devraient s'ajouter des loisirs à caractère socio-culturel (lecture,art,poésie,excursions,tombola,théâtre,photographie,kermesse, etc.),des loisirs en plein air (travaux de champ, chasse, pêche, colonies de vacances,travaux d'intérêt public,etc.)et des loisirs sportifs.

Ainsi donc, des journées spécifiques devraient être arrêtées pour l'animation des activités de loisirs à l'école, à l'institut supérieur et au campus universitaire qui, désormais, devraient fonctionner,au-delà de leur finalité première,comme de véritables centres de loisirs.Les particuliers qui disposent des complexes sportifs,devraient faciliter l'accès aux élèves ainsi qu'aux étudiants en vue d'une animation sportive sans discontinuité. De même pour chaque commune urbaine où l'autofinancement s'impose: cotisations des parents,des membres,contribution des marchés,etc. C'est à ce niveau qu'il importe de constituer différents groupements de jeunes ou clubs culturels en fonction du but poursuivi : radio-club,télé-club,ciné-club,zoo-club,club de lecure,etc. L'émulation pourrait être créée en organisant des compétitions tant sportives que socio-culturelles entre localités,collectivités ou quartiers, communes pour faire intérioriser le bien-fondé des loisirs dans la vie citadine.

Il est clair que le développement culturel ici n'est pas seulement associé au développement économique:il est la condition de l'adaptation de notre société aux bouleversements et changements de toutes sortes. Donner à chacun la capacité de comprendre et de dominer le monde nouveau,de s'exprimer et de communiquer dans les groupes utilisant les langages de son temps,est le préalable de l'éducation permanente,qui est,elle-même,la principale condition du développement.Et cette maîtrise ne s'acquiert qu'à travers une série d'apprentissages dont l'ensemble forme le développement culturel. La résistance au changement,plus encore que la pénurie,est le frein du développement.

Le problème des gouvernements n'est pas d'adapter l'homme à l'ordre des choses,mais de soumettre l'ordre des choses à l'homme. Ce primat de l'homme sur les choses,du sujet sur l'objet, de l'indi-

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

vidu sur l'argent ne constitue pas un credo idéologique, mais l'aboutissement nécessaire de l'évolution des sociétés.Le développement culturel,dès lors,dans la mesure où il signifie développement de l'homme,est à la fois le moteur et le but du développement économique. Le développement est total ou n'est pas.Lorsque **Léopold Sedar SENGHOR** dit que la culture est au début et à la fin de toute bonne politique de développement,c'est parce qu'il a vérifié par l'expérience que l'homme est à la fois l'agent et la fin du développement; et cet homme, ce n'est pas l'abstraction unidimensionnelle de l'Homo economicus,c'est l'être concret de la personne dans la pluralité indéfinie de ses besoins,de ses possibilités et de ses aspirations.

Le Congo,notre pays,est entré dans l'histoire des cultures modernes dont il ne peut pas se soustraire au risque de se voir coupé du reste du monde.Il faut donc distinguer deux aspects:d'une part,notre héritage culturel et,d'autre part,notre insertion dans le monde moderne.Les deux impératifs,loin de s'opposer ou de s'exclure, devraient constituer une seule et même force capable de faire de notre culture un fleuron de notre âme congolaise(africaine)et notre présence dans le monde.Un programme culturel de conscientisation devrait être conçu pour réveiller le folklore traditionnel qui s'endort ou est en train de disparaître.Ce qui devrait être accompagné d'une volonté réelle d'encourager et de promouvoir les créations culturelles modernes(arts,cinéma,théâtres,littératures,etc.)et de les faire rayonner à travers le Congo d'abord,ensuite en Afrique et enfin dans le monde.

Les politiques culturelles répondent au fait que l'homme d'aujourd'hui se trouve devant une alternative:ou bien se résigner aux évasions désespérées du nihilisme,ou bien choisir le face-à-face avec l'avenir.La tâche qui nous revient est certes gigantesque,mais non insurmontable.Nous n'avons à espérer aucun miracle,si ce n'est le produit de notre sueur,de nos privations et de notre ardeur au travail. Il s'agit d'un programme réaliste et rigoureux qui en appelle à la participation de tous les Kinois et,pourquoi pas,de tous les Congolais. Que conclure ?

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

CONCLUSION GENERALE

L'idée de faire une étude scientifique dans ce domaine d'anthropologie urbaine a germé à partir des changements de tout genre qui s'opèrent dans la société des hommes en général,et de leur intensité,de leur ryhtme ainsi que de leur contenu en milieu urbain négro-africain en particulier. Mais la complexité et le caractère pluridimensionnel de la lecture de ces changements nous a contraint d'en circonscrire un des secteurs, du reste très prisé par les habitants de la capitale congolaise,à savoir les loisirs.

Mais avant d'entrer dans le vif du sujet,nous avons estimé utile de poser d'abord clairement,à la suite des apports des autres, le problème tel qu'il se vivait sur le terrain,c'est-à-dire tel qu'il se systématisait dans notre pensée. Mal connu,le loisir revêt pourtant des aspects réels qui sont hélas occultés par la représen - tation dominante, stéréotypée,mythique de ses relations avec le"travail"et les autres obligations sociales.La méconnaissance de ces rapports,surtout dans le contexte des changements sociaux,compromet ispo facto et la réflexion théorique et la politique culturelle déjà initiées ou à initier.

L'examen des présupposés théoriques a été consacré à la définition des concepts-clés -le loisir et le changement social-tout en prenant en compte leurs subtilités respectives ainsi que les re - lations qui existent entre les deux.Les dimensions du premier concept ont été saisies selon la trilogie de DUMAZEDIER(délassement, divertissement et développement),le loisir étant un ensemble d'occupations auxquelles l'individu peut s'adonner de plein gré,soit pour se reposer, soit pour se divertir, soit pour développer son information ou sa formation désintéressée, sa participation sociale volontaire ou sa libre capacité créatrice après s'être dégagé de ses obligations professionnelles, familiales et sociales. Pour le cas d'espèce,nous nous sommes servi du loisir comme vitrine pour mener à bon port notre barque scientifique.Le loisir actuel est aujourdl'hui ce qu'il est parce qu'il y a des causes lointaines et proches;à ce titre,il peut être considéré comme une transition vers de nouveaux changements.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Raison pour laquelle il importait de dégager l'"homo ludens kinensis",cible de l'action culturelle de demain.

Si les changements culturels (pratiques, représentations, attitudes, valeurs, idéologies collectives et individuelles) et sociaux(bases technique,économique,démographique,relations entre organisations et structures sociales)exercent plus ou moins leur influence sur le loisir,il n'en demeure pas moins vrai que celui-ci, en ville plus qu'en campagne,devient de plus en plus déterminant par ses organisations, ses activités, mais aussi par ses modèles, ses cadres de référence.Il devient un facteur puissant et ambigu de participation et,surtout,d'évasion sociale.Facteur d'adaptation ou d'inadaptation sociale,il devient également celui de progression ou de régression culturelle face aux aspirations et pratiques de la collectivité(urbaine)et de l'individu(le citadin).Et une approche adéquate des changements sociaux ne saurait se passer d'une perspective dialectique(marxiste)sur la réalité.Tel a été notre choix méthodologique avec ses quatre universaux.

Les activités de loisir telles qu'elles se sont vécues et se vivent sur le terrain depuis les années 1920 jusqu'en 1991, à raison de quatre séquences temporelles de vingt ans chacune,ont effectivement été la cible de notre collimateur.En effet,entre les années 1920 et 1930,nonobstant les conditions socio-professionnelles on ne peut plus inhumaines innérentes au système colonial belge,les Noirs de Léopoldville savaient tout de même joindre l'utile à l'agréable,en se réunissant pour boire en cachette quelques mesures de"tshibuku",car les loisirs étaient comptés pour eux:baignades dans les eaux du fleuve ou de rivière,tarzanisme,etc.pas plus.Les jeunes, selon qu'ils étaient filles ou garçons,s'adonnaient à différents jeux,de jour comme de nuit,parfois à la grande rage du **Père Louis.** C'est pendant cette période que le **R.P.Raphaël de la KETHULLE** de RYHOVE imposera la pratique du ballon rond au niveau des écoles,avant d'en arriver aux stades dont la construction entraînera la pratique de plusieurs autres activités sportives et la création de beaucoup d'associations à caractère sportif.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Il n'y avait pas encore de bars à Léo,ni même ceux qu'on appellera"bar ya matoko".Dans l'intervalle,les groupes vocaux se produisaient sur invitation,dans les parcelles,à l'occasion d'un retrait de deuil,d'un mariage ou d'une naissance.Dans ce brassage ethnico-culturel,le dénominateur commun fut vite trouvé- du moins en musique- dans le double caractère fonctionnel et circonstantiel des traditions ancestrales.Quelques maîtres de tam-tam et d'autres instruments rudimentaires parmi lesquels l'éternel"likembe"demeura permanent, firent leurs preuves à l'occasion des mariages, décès, retraits de deuil,naissances,etc. D'où l'avènement d'"agbaya",un orchestre de danseurs dont la composition cellulaire comprenait un harmonica,un accordéon,un"patenge",une caisse en bois et un tam-tam. Son règne se prolongea jusqu'en 1925 lorsqu'il fut bousculé par le "maringa"ou la"polka"avec ses variantes.

Au plan associatif,malgré le cynisme des maîtres coloniaux,on enregistra,déjà en 1915,l'existence de l'Association des Baluba et,en 1916,celle de l'Association d'entraide du Kasaï,qui seront à l'origine de la Fédération Kasaïenne de Léopoldville, symbole de la solidarité des originaires des régions du Kasaï en milieu urbain.Au cours de l'année 1921,il y eut également,en dehors du Kimbanguisme,l'Association des Noirs d'Amérique et du Congomen, qui tentèrent, dans la mesure de leurs moyens, de se battre pour la cause noire.

En ce qui concerne les années 1940 et 1950,nous avons noté la création d'Excelsior,l'orchestre des Coastmen dont les musiciens manipulaient des instruments européens soutenus par le piano sous le rythme de l'éternel"maringa".Par émulation,les Congolais montèrent, en 1942,leurs orchestres à eux:l'Américain,l'Odéon et le Martinique. D'où la naissance de la"rumba"qui marqua ipso facto l'avènement de la musique congolaise moderne,à travers des orchestres sous des formes variées. C'est l'époque des **WENDO** et compagnie, dont les oeuvres seront commercialisées par les maisons d'édition tenues par des sujets grecs et portugais.A' la cité surgiront les premiers"bars": lieux de rencontre,d'ambiance et de plaisance où se dérouleront désormais toutes les cérémonies de deuil ou de mariage de grand standing,avec leur cortège d'implications sociales.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

A'la musique s'ajoutèrent les veillées,les jeux et les danses de toutes sortes.Les fêtes étaient tellement prodigieuses que nous les avons ventilées en fêtes chrétiennes, officielles ou civi - les,familiales,rituelles de tradition africaine,en fêtes patronales, etc.La radio puis le film en plein air viendront ajouter,chacun en ce qui le concerne,une nouvelle dimension aux loisirs et,donc, à la vie sociale des habitants de la capitale du Congo Belge.Parallèment, l'administration coloniale organisa des délassements intellectuels. Cette période connut toute une variété de groupements : les associations de loisir proprement dites(associations récréatives ou groupes d'amitié,associations d'homonymes),les associations de culture ou de sous-culture(associations d'anciens élèves,cercles d'évolués et associations d'originaires ou de ressortissants)et les associations d'épargne(cagnottes ou tontines),etc.

La double décennie 1960-1970 fut marquée par une intensité du rayonnement associatif,d'une part,à travers les associations de loisirs proprement dites comme les fédérations,ligues,associations et ententes sportives (cyclisme, football, arts martiaux,etc.), les associations récréatives et les associations "d'élégance" ;les associations théâtrales,culturelles et folkloriques;et d'autre part, à travers les associations d'épargne à dominante ludique (mutuelles, "moziki", "likelemba", etc.) avec leurs mérites et leurs limites respectifs. Par la multiplication des salles à travers la cité, le cinéma-particulièrement le film dù type western- produisit,surtout dans le chef de la jeunesse désoeuvrée de Léo,un phénomène sans pareil, à savoir le mouvement "bill"avec toutes ses ramifications dans la vie sociale des Kinois.Mais avant,pendant et après ce phénomène,on assista à une floraison de mouvements de jeunesse patronnés par les Européens et de mouvements de jeunesse indépendants avant d'être supprimés au profit de la J.M.P.R. L'inefficacité de cette dernière entraîna la création d'un nouveau type d'associations culturelles des jeunes, qu'eux-mêmes appelleront "cercles culturels".

Jusque-là,la lecture semblait n'avoir pas encore été intériorisée par les Kinois,sauf peut-être pour l'"élite"qui lisait régulièrement la presse écrite.L'autodidaxie viendra corriger-imparfaitement-cet illettrisme.Pendant la IIème République,on déplora le

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

manque de liberté d'expression,notamment au niveau des médias,dont la télévision.Sociologiquement,la radio et le petit écran(en noir et blanc ou en couleur)exercent sur la vie des gens une influence à la fois positive et négative,un peu comme la musique des orchestres et ses à-côtés,notamment la mode vestimentaire,sans négliger le sens de la survivance de la musique folklorique à Kinshasa.La nouvelle organisation des fêtes et la FIKIN nous ont servi de transition pour en arriver aux jeux qui se retrouvent un peu partout à la cité où, l'africanité aidant,les visites et les conversations continuent à réguler les rapports inter-individuels en les humanisant davantage.

Au niveau des infrastructures socio-culturelles dans la décennie 1980-1991,ce qui frappe,c'est la pauvreté des installations à travers les communes de la capitale.Faute d'espaces libres, certaines communes comme Lemba,Matete,Ndjili,Kalamu entre autres, sont manifestement défavorisées en installations sportives. En revanche,hérités du passé colonial,grandes salles de cinéma, bibliothèques,centres culturels sont en majorité situés dans la commune de la Gombe.L'équipement religieux semble être le seul à avoir suivi la croissance urbaine par souci permanent d'implantation; il nous a intéressé parce que doublé d'un minimum de service social et culturel. Au total, la ville de Kinshasa est dotée- du moins avant les deux pillages- de près de 500 équipements socio-culturels ventilés en 16 catégories.Cependant,ils sont loin de satisfaire aux besoins des citadins habitant aux alentours de leurs lieux d'implantation, tellement leur capacité est inférieure à l'effectif des utilisateurs potentiels.

Néanmoins, c'est à Kinshasa, plus qu'ailleurs, que les loisirs modernes sont les plus diversifiés.D'où sa polycentralité ludique. La capitale africaine n'est pas seulement le siège des institutions nationales,mais également des cités de loisirs et de détente exerçant une attraction puissante sur les générations perméables à la modernité.Mais en réalité,dans son ludisme,le Kinois ne dispose pas d'un grand choix de loisirs.Hormis les manifestations sportives aux Stades des Martyrs et Tata Raphaël,très populaires,des séances de cinéma de quartier,des rares sorties"en ville"pour un film connu dans la salle de Palladium,la plus grande de la ville, le

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

lieu de divertissement privilégié demeure le bar,où l'on se rencontre entre amis,où l'on discute des affaires,où l'on danse et où l'on s'amuse.

Et la cité a son centre qui s'individualise assez bien à cheval sur les communes de Kinshasa,Kasa-Vubu et Kalamu.C'est à cet endroit-là que se trouve le coeur de la ville africaine,avec ses fonctions d'échange, de liaisons et de loisirs marquées, dans un espace solidement structuré,autour d'axes forts et de marchés qui rythment la vie de l'ensemble des quartiers.L'avenue Kasa-Vubu apparaît ici comme étant la plus grande artère de Kinshasa dans la mesure où elle offre l'image la plus vivante de la capitale, la vision la plus spectaculaire et symbolique des Kinois dans leur ville.Le carrefour le plus animé est,sans conteste,Matonge où l'on va"faire la vie".C'est à la fois la"cité sportive"et la"cité d'ambiance".D'ailleurs,pour nous,l'axe Kasa-Vubu/Victoire aura été,du moins au cours des années 1980-1991,le coeur sociologique de Kinshasa; son rayonnement s'étend même à l'ensemble de l'agglomération.

Nous avons fini par dégager les grandes tendances qui se dessinent à travers les changements sociaux et culturels auxquels on assiste à Kinshasa.En effet,au regard des faits sur le terrain,la ville apparaît comme un lieu où les formes communautaires de société tendent à céder le pas à des formes plus associatives en passant par une organisation sociétaire.La vie citadine au quotidien exige de ses habitants à la fois des attitudes altruistes et une conduite compétitive.Le phénomène associatif,champ transitionnel par lequel passe la dynamique tradition-modernité, sphère lignagère/sphère marchande,permet aux individus de s'assumer face à ces comportements opposés.Aussi l'ancien attachement aux us et coutumes du clan et de la tribu semble-t-il s'effilocher au profit de la croyance en la famille restreinte,au mari,à l'homme ainsi qu'à l'enfant.A'cela s'ajouteront les liens basés sur le voisinage,le travail,la corporation,l'association,la profession.L'importance acquise par le monde du travail et les questions d'ordre professionnel constitue ainsi un puissant facteur de changement de mentalités.De même, l'implantation des citadins dans la ville paraît maintenant d'ordre socio -économi-

CODESRIA- BIBLIOTHEQUE

que plutôt que d'ordre tribal;la ville est désormais le reflet des groupes sociaux et des rapports qui les unissent ou qui les séparent tout en les moulant à son tour de manière irréversible.

Au sein des populations citadines originellement à coutumes matrilinéaires,se dégage la montée du droit paternel(les droits du père tendent à se substituer à ceux de l'oncle maternel). La tradition,quoique non rejetée,s'en trouve souvent esquivée,mal acceptée dans ses contraintes,ses interdits,ses sanctions.Les interdits sont moins respectés, du moins ceux qui ne donnent plus l'im - pression d'être fondamentaux ou qui semblent anachroniques.En ville, la femme revêt de plus en plus certains aspects de la marchandise et la dot acquiert une coloration de prix de la femme mariée. Nombreux sont les jeunes qui voudraient choisir eux-mêmes leur fiancée et décider du nombre de leurs enfants. C'est le passage d'une sexualité socialisée et clanique à une sexualité plus libidineuse.D'où le libertinage et, donc,l'immoralité,surtout dans le chef de la femme, même si elle se fait de plus en plus présente dans le monde du travail,naguère chasse gardée de l'homme.Kinshasa invente des mots et parfois même un langage inédit,comme celui des"bills"que la jeunesse et les chansons véhiculent à travers la ville et même le pays.C'est cela la nouvelle culture,l'urbanité de Kinshasa:la"kinoi- seté",avec ses valeurs et ses tares maladroitement occultées par des expressions laudatives telles que"Kin-la-belle","Kin-kiese","Cité d'ambiance",etc.

Nos hypothèses de travail s'en trouvent ainsi largement confirmées. En effet, il a été établi que les loisirs ont effectivement ébranlé et modifié non seulement les structures de la société kinoise,mais plus radicalement encore les orientations de la vie elle-même.Si des transformations profondes naissent dans le coeur des hommes de toutes classes à partir des loisirs,il n'en reste pas moins vrai que ceux-ci sont les indices de changements sociaux qui ouvrent la voie à l'adoption d'attitudes et de comportements subsé - quents.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Cependant,supprimer aujourd'hui la tradition dans les loisirs urbains serait couper le cordon ombilical rattachant à la terre même.Il se pourrait que,dans ces villes africaines qui se cherchent encore,beaucoup ne résistent pas à cette rupture et soient débousso-lés par l'absence de repère culturel.La concurrence et l'instabilité qui caractérisent la vie citadine ont entraîné bien des chagrins et beaucoup de souffrance, mais aussi bien des joies et maintes aventures,tandis que le cosmopolitisme des grandes villes en faisait des ateliers de création artistique et d'éducation.Quoi qu'il en soit, la ville a pu offrir un espoir de progrès aux populations déshéritées du monde entier, la possibilité de recevoir une formation professionnelle,une vaste gamme d'emplois.Les villes jouent le rôle de refuge pour ceux qui cherchent une éducation, des débouchés, des stimulants, l'indépendance,la renommée ou l'intimité de la vie privée. Au lieu de médire d'elles, autant les respecter, les aimer, chercher les voies et moyens pour en améliorer la qualité de la vie.

C'est ainsi que l'objectif social que nous nous sommes assigné consistait justement à mettre un peu plus de joie dans les travaux des hommes et un peu plus de sérieux dans les loisirs,à empêcher ainsi le loisir,qui était la valeur noble des sociétés de l'Antiquité,de devenir une réalité ignoble pour des multitudes d'ilotes de la capitale congolaise.C'est la correction qui s'impose avec le plus d'urgence. Ce qui exige un persévérant effort d'éducation pour faire affleurer et régner au niveau de la conscience les véritables valeurs- éducation de cette liberté,de cette nouvelle et terrible démocratie qui choit sur nos têtes comme un orage de la saison des pluies.Le biculturalisme,mieux le pluralisme culturel des Africains,doit être enrichissant pour la culture locale et permettre l'accès à une culture plus universelle en gestation.

Notre apport scientifique,lui,réside dans le fait que notre démarche méthodologique a reproblématisé,enrichi et diversifié les topiques de la connaissance anthropologique.La nature du thème étudié aura créé et établi un espace privilégié pour une recherche interdisciplinaire féconde et des conditions de dépassement méthodologique.Dans l'ordre d'idées voisin,nous ne pourrons passer à pieds joints cette récupération téméraire de l'histoire immédiate,

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

traditionnellement chasse gardée des spécialistes en sciences politiques,comme technique et non plus comme méthode selon le voeu de son initiateur.Les Anthropologues africains n'ont plus de raisons de dresser "un mur de Berlin"entre l'anthropologie et les autres sciences sociales au moment même où les autres murs s'effondrent. Autant de thèmes à exploiter par ceux des chercheurs qui s'intéres - seront à ce champ des possibles.

Notre modeste contribution aura donc été ce courage scientifique de nous être démarqué de l'anthropologie classique en produisant un travail dans un domaine où les Anthropologues se comptent sur le bout des doigts:l'anthropologie urbaine.Au lieu de passer à côté des ponts en suivant les sentiers battus et rebattus, nous avons estimé qu'il était temps de faire entendre une autre musique,un autre son de cloche.D'où son originalité,quand bien même nos conclusions se veulent ouvertes. Quoi de plus naturel lorsqu'on sait que rien n'est définitif.Mais au moins, nous aurons percé le voile des perspectives nouvelles pour la discipline scientifique à laquelle nous appartenons.Puisse la présente étude aider tant soit peu à l'épanouissement culturel des Kinois et, à travers eux, celui de tous les Congolais !

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---==OOO==---

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

I. SUR LES LOISIRS

I.1.OUVRAGES.

I.1.A.Concepts et Théories.

1. BOUET,M., Signification du sport, Ed.Universitaires, Paris, 1968.
2. CAZENEUVE,J., Psychologie de la joie, Presses Littéraires de France, Paris, 1952.
3. DUMAZEDIER,J., Vers une civilisation du loisir?,Coll.Points,Ed.du Seuil, Paris, 1962.
4. (----------),Sociologie empirique du loisir.Critique et contre-critique de la civilisation du loisir,Coll.Socio - logie,Ed.du Seuil,Paris, 1974.
5. GOVAERTS,F., Loisirs des femmes et temps libre, Ed.de l'Institut de Sociologie, U.L.B.,Bruxelles, 1969.
6. GRITTI,J., Sport à la une, A.Colin, Paris, 1975.
7. HOURDIN,G., Une civilisation des loisirs, Calman-Levy,Paris,1961.
8. HUIZINGA,J., Homo ludens, Gallimard, Paris, 1951.
9. KAPLAN,M., Leisure in America:a Social Inquiry, Wiley,New York, 1960.
10. La civilisation des loisirs(ouvrage collectif),Coll.Marabout Université,Ed.Gérard & Cº, Verviers, 1967.
11. LANFANT,M.-F., Les Théories du loisir, P.U.F., Paris, 1972.
12. MAGNANE,G., Sociologie du sport, Coll."Idées",Ed.Gallimard,Paris, 1964.
13. MILLER,N.P.et ROBINSON,D.M., Le nouvel âge des loisirs, Coll. Economie et Humanisme, Ed.Ouvrières, Paris, 1968.
14. MORIN,E., Le cinéma ou l'homme imaginaire.essai d'anthropologie sociologique, Minuit, Paris, 1956.
15. (-------), Les Stars, Seuil, Paris, 1958.
16. REZSOHAZY,R., Temps social et développement, Ed.La Renaissance du livre, Bruxelles, 1970.
17. RIESMAN,D., La foule solitaire, Coll.Notre Temps, Ed.Arthaud, Paris, 1964.
18. TOURAINE,A., Loisirs.participation.innovation,Denoël, Paris,1969.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

19. TREMBLAY, J.-P., Vienne le temps du loisir, Coll."Terre Nouvelle", Ed.Paulines, Montréal, 1976.
20. VEBLEN, Th., Théorie de la classe de loisir, Coll.N.R.F., Ed.Gallimard, Paris, 1970.

I.1.B. Mass-media:radio, T.V. et presse écrite.

1. AGEE, W.K.et al., Médias, De Boeck Wesmael, Bruxelles, 1989.
2. BALLE, F., Médias et société, Montchrétien, Paris, 1991.
3. CAZENEUVE, J., Sociologie de la radio-télévision, P.U.F., Paris, 1974.
4. COOMBS, Ch.I., Dans les coulisses de la télévision, Nouveaux Horizons, Paris, 1966.
5. MELON-MARTINEZ, E., La télévision dans la famille et la société modernes, Marabout Université, Paris, 1970.
6. MOREAU, J.-G., Le règne de la télévision, Seuil, Paris, 1967.
7. PORCHER, L.et MARIET, F., Média et formation d'adultes, Ed. E.S.F., Paris, 1976.

I.1.C. Autres activités de loisir.

1. HAFFNER, P., Palabres sur le cinématographe, Les Presses Africaines, Kinsnasa, 1978.
2. LONOH, M., Essai de commentaire de la musique congolaise moderne, Ed.Delroisse, Boulogne, s.d.
3. MUKA M., Vers le sommet du sport zaïrois et africain, Ed. Saint Paul-Afrique, Kinshasa, 1974.
4. MUKA, Th., Evolution du sport au Congo, Ed. Okapi, Kinshasa, 1970.
5. MWAMB'a M.M., Muzang, Ed. Ngongi, Kinshasa, 1977.
6. NGENZHI, L., La fille du forgeron, Ed. Bobiso, Kinshasa, 1974.
7. O'DEYE, M., Les associations en villes africaines. Dakar-Brazzaville, Coll."Villes et Entreprises", Ed.L'Harmattan, Paris, 1985.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

I.2. PERIODIQUES.

1. Actes de la 28ème Journée Mondiale des Communications Sociales: Famille et télévison, Coll.Logos, n°1, Facultés Catholiques de Kinshasa, 1996.
2. "A'quoi sert la télévion ?", in Presse-Actualité, n°80, Paris, février, 1973.
3. BAREGES,M., "La signification du loisir physique dans la "civilisation des loisirs", in Partisans, n°43, Juillet - Septembre 1968.
4. B.P. Review, n°22, Anvers, juin 1966.
5. COMHAIRE-SYLVAIN, "Jeux des enfants noirs à Léopoldville" in Zaïre, février 1949.
6. (----------),"Jeux congolais", in Zaïre, avril 1952.
7. CORNIC,M., "Sociologie des loisirs,in Encyclopédie La Sociologie, C.E.P.L., Paris, 1970.
8. DUMAZEDIER,J., "Loisir cinématographique et culture populaire",in Revue de l'Institut de Sociologie,n°3,U.L.B., Ed. de l'Institut de Sociologie Solvay,Bruxelles,1959
9. (----------), "Problèmes actuels de la sociologie du loisir",in Revue Internationale des Sciences Sociales, Vol. XII, n°4, UNESCO, Paris, 1960.
10. ELA,J.-M., "Culture de masse,opium des masses", in L'effort camérounais du 26 juillet 1974.
11. FILIPCOVA,B.,"Information sur la conception théorique de l'Enquête sur le loisir à Ostrava",in Society and Leisure, Bulletin for Sociology for leisure,education and culture,n°1, mars 1969.
12. FRANK,A.,"Signification humaine du jeu d'échecs",in Revue Zaïroise de Psychologie et de Pédagogie, Vol.I, n°2, UNAZA/ Campus de Kisangani, déc. 1972.
13. HAVIGHURST,R.-J.et FRIGENBAUN,K.,"Leisura and Life Style",in American Journal of Sociology, LXIV, n°4, janvier 1959.
14. KABAMBA,N.,"Prolifération des cercles culturels à Kinshasa face à la désaffection culturelle des jeunes",in Zaïre-Afrique, n°150,CEPAS, Kinshasa, déc.1980.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

15.KABUYA K.et ZOLA D.B.,"Pour la promotion des loisirs dans la ville de Lubumbashi",in Les Cahiers du C.R.E.S.A., ISES, n°6, juillet 1989, Lubumbashi.

16.KAJIKA L., "Les manifestations de la solidarité dans la ville négro-africaine. Le cas de Lubumbashi", in Bulletin C.E.P.S.E., n°s104-106, Lubumbashi, mars-juin 1973.

17.La vie sportive du Congo Belge et du Rwanda-Urundi,Hebdomadaire, n°1, Léopoldville, 1er janvier 1959.

18.Loisirs 2.000,Manuel d'information,n°1, Kinshasa, avril 1984.

19.MAMPUNINA,J., "Influence néfaste de la télévision sur les enfants", in Elima du 19 sept.1991, Kinshasa.

20.MATUNGULU D.et ZOLA D.B.,"Pour la promotion de l'athlétisme dans la ville de Kinshasa", in Cahiers Zaïrois d'Etudes Politiques et Sociales, Vol.XVIII, n°2, UNILU, Lubumbashi, juin 1990.

21.MIKANZA M.K.M.,"Les nouvelles perspectives des arts scéniques africains:le cas du Zaïre", in Zaïre-Afrique, n° 168, CEPAS, Kinshasa, oct.1982.

22.MORISSEAU-LEROY,F.,"Le rôle du théâtre dans le développement", in Dialogue et culture, n°11, Bruxelles, nov.1969.

23.NDJIBU W.M.,"L'itinéraire de l'alliance moziki", in Zaïre-Hebdomadaire,n°517, Kinshasa, 24 juillet 1978.

24.NGANDU-N.,"Ivresse et vertige:les nouvelles danses des jeunes au Zaïre", in L'Afrique littéraire et artistique, n°51, Paris, 1979.

25.NIZURUGERO R.,"La tradition dans le fête urbaine",in Psychopathologie Africaine, Vol.X, n°3, Dakar, 1974.

26.(----------), "La fête dans la tradition sénégalaise", in Annales du C.E.P.A.C., n°7, UNAZA/Lubumbashi, 1978.

27.(----------), "Croyances et motivations traditionnelles dans les fêtes africaines à Dakar", in Annales du C.E.P.A.C, n°13, UNILU, Lubumbashi, janvier 1983.

28.NTAMBWE K.T., "Le "likelemba" et le "muziki",nature et problèmes socio-juridiques en droit privé zaïrois",in Zaïre-Afrique, n°177, CEPAS, Kinshasa, sept.1983.

29.ROSENMAYR,L., "Loisir,idéologie,illusion et réalité",in Soziale Welt,Vol.VI, n°4, 1955.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

30.SAINT MOULIN,L.(de), "L'impact d'une émission de télévision à Kinshasa", in Zaïre-Afrique, n°242, CEPAS, Kinshasa, févr.1990.

31.TOMOO,S., "The Sociological structure"of mass leisure",in Studies of broadcasting, The Culture Institute Nippon Hosokyo - kai, n°965, 1968.

32.TOWNSHEND, Ph., "Autour du jeu de "Mankala", in Zaïre-Afrique, n°105, CEPAS, Kinshasa, mai 1976.

33.TSHONGA O., "La femme vue à travers la musique zaïroise moderne de 1960 à 1980",in Zaïre-Afrique,n°162,CEPAS,Kinshasa, févr.1982.

34.(--------),"Nkisi, nganga et ngangankisi dans la musique zaïroise moderne de 1960 à 1981", in Zaïre-Afrique, n°169, CEPAS, Kinshasa, nov. 1982.

35.(--------),"Le thème de l'argent dans la musique zaïroise moderne de 1960 à 1981", in Zaïre-Afrique, n°172, CEPAS, Kinshasa, févr. 1983.

36.(--------),"Le thème de la mort dans la musique zaïroise moderne de 1960 à 1981 ", in Zaïre-Afrique, n°177, CEPAS, Kinshasa, sept.1983.

37.(--------),"La vision de Dieu dans la musique zaïroise moderne de 1960 à 1981", in Zaïre-Afrique, n°180, CEPAS,Kinshasa, déc/1983.

38.(--------),"L'homme vu par la femme dans la musique zaïroise moderne de 1960 à 1981", in Zaïre-Afrique,n°181,CEPAS, Kinshasa, janv. 1984.

39.(--------),"La femme vue par l'homme dans la musique zaïroise moderne de 1960 à 1981", in Zaïre-Afrique,n°184,CEPAS, Kinshasa, avril 1984.

40.(--------),"L'homme vu par l'homme dans la musique zaïroise moderne de 1960 à 1981",in Zaïre-Afrique,n°186, CEPAS, Kinshasa, juin-juillet-août 1984.

41.(--------),"L'amour dans la musique zaïroise moderne de 1960 à 1981", in Zaïre-Afrique, n°197,CEPAS,Kinshasa,sept. 1985.

42.(--------),"Le mariage dans la musique zaïroise moderne de 1960 à 1981", in Zaïre-Afrique, n°198, CEPAS, Kinshasa, oct. 1985.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

43.(-------), "L'enfant vu dans la musique zaïroise moderne de 1960 à 1981", in Zaïre-Afrique, n°199, CEPAS, Kinshasa, nov.1985.

44.(-------), "La séparation dans la musique zaïroise moderne de 1960 à 1981", in Zaïre-Afrique, n°200,CEPAS,Kinshasa, déc. 1985.

45.(-------), "Les problèmes socio-économiques dans la chanson zaïroise moderne",in Zaïre-Afrique, n°205, CEPAS,Kinshasa, mai 1986.

46.VERHAEGEN,B.,"Les associations congolaises à Léopoldville et dans le Bas-Congo avant 1960 ",in Cahiers Economiques et Sociaux, Vol.VIII, n°3, Kinshasa, 1970.

47.YOKA L.M., "L'impact de l'art traditionnel et populaire à Kinshasa:folklore ou résistance ?", in Zaïre-Afrique, n°161,CEPAS, Kinshasa, janv. 1982.

II. SUR LA DYNAMIQUE SOCIO-CULTURELLE.

II.1. OUVRAGES

1. BALANDIER,G., Sociologie actuelle de l'Afrique Noire, (2ème édition),P.U.F., Paris, 1963.

2. (----------), (sous la direction de), Sociologie des mutations, Anthropos, Paris, 1970.

3. (----------), Sens et puissance. Les dynamiques sociales,P.U.F., Paris, 1971.

4. (----------), Anthropo-Logiques, P.U.F., Paris, 1974.

5. BERNARD,H.R. et PELTO,P.J., Le choc technologique. Quand les sociétés traditionnelles se modernisent...,Tendances Actuelles, Paris, 1975.

6. ETZIONI,A.et E., Social change:Sources.Patterns and Consequences, Basic Books,Inc.,Publishes New York/London,1964.

7. GIRARD,A. et GENTIL, G., Développement culturel.Expériences et politiques ,Dalloz et UNESCO, Paris, 1982.

8. HERSKOVITS,M.J., Les bases de l'anthropologie culturelle,Payot, Paris, 1967.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

9. LEFEBVRE,H., Introduction à la modernité.Prélude, Minuit, Paris, 1962.

10.MAQUET.J., Africanité traditionnelle et moderne,Ed.Présence Africaine, Paris, 1967.

11.MENDRAS,H.et FORSE,M., La changement social, A.Colin, Paris,1983.

12.MOORE,W., Les changements sociaux,Duculot,Gembloux, 1971.

13.ROCHER,G., Introduction à la sociologie générale.t.III.Le changement social,Ed.HMH, Paris, 1968.

II.2.PERIODIQUES.

1. BIBEAU,G.,"Une anthropologie de l'actualité.Méthode appliquée à une recherche actuellement en cours chez les Angbandi de la Région d'Equateur", in Revue Zaïroise de Psychologie et de Pédagogie, Vol.II, n°2, P.U.Z., UNAZA/Kisangani, déc. 1973.

2. DE COSTER,S. et GORIS,P., "Modifications sociales des peuples africains", in Ascension sociale et enseignement dans les Etats et dans les territoires de l'Afrique moyenne,CEMUBAC-LXXI, Bruxelles, 1963.

3.DUMAZEDIER,J.,"Ambiguité du loisir et dynamique socio-culturelle", in Cahiers Internationaux de Sociologie,n°XXIII,Paris, 1960.

4. MIKANZA M.M.K.,"Mexico :Conférence Mondiale sur les politiques culturelles. Pour un nouvel ordre culturel international",in Zaïre-Afrique, n°173, CEPAS,Kinshasa,mars 1983.

5. MUDIMBE V.Y., "Société, idéologie et littérature", in Notre Librairie, n°44, oct.-nov. 1978, Paris.

6. TAMEKLOE,M.D., "L'éclatement d'une société traditionnelle guerrière d'obédience gérontocratique:les Akposso-Ewe (Moyen Togo)",in Dialogue et culture, n°10,Bruxelles, oct. 1969.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

III. SUR LA METHODOLOGIE.

III.1. OUVRAGES.

1. BLALOCK,H., Introduction à la recherche sociale, Coll.Sociologie Nouvelle-Théories, Ed.Duculot, Gembloux, 1973.
2. BOUDON,R., Les méthodes en Sociologie, Coll.Que Sais-Je ?,P.U.F., Paris, 1970.
3. BOUDON,R.et LAZARSFELD,P.(Sous la direction), Le vocabulaire des sciences sociales. Concepts et indices, Mouton, Paris-Lahaye, 1965.
4. BRIMO,A., Les méthodes des sciences sociales,Montchrestien,Paris, 1972.
5. DE KETELE,J.-M.et al., Question(s)de méthode.Comment étudier à l'Université ?, (3ème édition), U.C.L., Louvain-La-Neuve, 1981.
6. DUVERGER,M., Méthodes des sciences sociales,(3ème édition),P.U.F, Paris,1964.
7. FERREOL,G.et DEUBEL,Ph., Méthodologie des sciences sociales, A. Colin, Paris, 1993.
8. GRAWITZ,M., Méthodes des sciences sociales,(7ème édition),Dalloz, Paris, 1986.
9. LAZARSFELD,P., Qu'est-ce que la sociologie ?, Coll.Idées, Ed. Gallimard, Paris, 1970.
10. MAO T.T., Cinq Essais philosophiques, Ed.en Langues étrangères, Pékin, 1971.
11. (------), Textes choisis, Ed. en Langues étrangères, Pékin, 1972.
12. (------), Ecrits choisis en trois volumes , Maspero, Paris, 1973.
13. MARX,K.et ENGELS,F., L'idéologie allemande, Ed.Sociales, Paris, 1976.
14. MILLS,C.W., L'imagination sociologique, Maspero, Paris, 1971.
15. MULUMBATI N., Manuel de sociologie générale, Africa, Lubumbashi, 1980.
16. PINTO,R. et GRAWITZ,M., Méthodes des sciences sociales, Dalloz, Paris, 1971.
17. POLITZER,G.,Principes élémentaires de la philosophie,Ed.Sociales, Paris, 1972.
18. RONGERE,P., Méthodes des sciences sociales, Dalloz, Paris, 1971.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

19. STALINE, J., Matérialisme dialectique et matérialisme historique, Béthune, Paris, 1971.

20. VERHAEGEN, B., Rébellions au Congo, t.II, C.R.I.S.P.-I.R.E.S., Bruxelles et Kinshasa, 1969.

21. (--------), Introduction à l'histoire immédiate, Duculot, Gembloux, 1974.

III.2. PERIODIQUES.

1. FALLS BORDA, O., "Quelques problèmes pratiques de la sociologie en crise", in L'homme et la société, oct.-déc. 1970.

2. MERCIER, P., "Compénétration de méthodes ethnologiques et sociologiques", in GURVITCH, G. (sous la direction de), Traité de sociologie, t.II, P.U.F., Paris, 1960.

3. MONNIER, L. et VERHAEGEN, B., "La recherche en science politique au Congo. Problèmes de méthode et de techniques", in Cahiers Economiques et Sociaux, Vol.VIII, n°3, Kinshasa, sept. 1970.

4. VERHAEGEN, B., "Méthode et problèmes de l'histoire immédiate", in Cahiers Economiques et Sociaux, Vol.VIII, n°3, Kinshasa, sept. 1970.

5. (--------), "L'histoire immédiate et les autres sciences sociales. Réflexions épistémologiques", in Revue Zaïroise de Psychologie et de Pédagogie, Vol.I., n°2, Kisangani, 1972.

6. (------), "L'engagement du chercheur en science sociale", in Revue Zaïroise de Psychologie et de Pédagogie, Vol.IV, n°1, Kisangani, 1975.

IV. SUR LA VILLE ET L'URBANISATION.

IV.1. OUVRAGES.

1. BAIROCH, P., Taille des villes, conditions de vie et développement, Ed. de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1977.

2. BEAUJEU-GARNIER, J., Géographie urbaine, Coll.U., Ed.A.Colin, Paris, 1980.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

3. BREESE,G., Urbanisation et traditioin,Ed.Inter-Nationales, Paris, 1969.

4. CASTELLS,M., La question urbaine, Maspero, Paris, 1973.

5. CERDA, I., La théorie générale de l'urbanisation, Seuil, Paris, 1979.

6. CHOMBART de LAUWE, P.H., Des hommes et des villes, Payot, Paris, 1967.

7. CHUDACOFF,H.P., L'urbanisation à la mesure de la société, Nouveaux Horizons, New-Jersey, 1977.

8. CLAVAL,P., La logique des villes.Essai d'urbanologie,Litec,Paris, 1981.

9. Dakar-Abidian-Lagos-Douala-Kinshasa. capitales de la couleur (ouvrage collectif), Ed.Autrement,n°9-(hors-série),oct.1984.

10.DENIS,J., Le phénomène urbain en Afrique Centrale, ARSC,Namur, 1958.

11.De STER E.AYDALOT,P. et al.,Critique de l'économie urbaine, n°11, 1976.

12.DI MEO,G., Les démocraties industrielles.Crise et mutation de l'espace, Coll.Géographie,Ed.Masson, Paris, 1988.

13.ELA,J.-M., La ville en Afrique noire, Karthala, Paris, 1983.

14.FORDE,D.et al.,Aspects sociaux de l'industrialisation et de l'urbanisation en Afrique et au Sud du Sahara, UNESCO, Paris, 1956.

15.GEORGES,P., Précis de géographie urbaine, P.U.F., Paris, 1969.

16.GIBBAL,J.-M., Citadins et villageois dans la ville africaine. L'exemple d'Abidian, P.U.G., Maspero, Grenoble, 1974.

17.GUINGNIDO,G.K., La croissance urbaine au Bénin:le cas de la ville de Cotonou, U.E.P.A., Dakar, 1992.

18.HANNER,U., Explorer la ville. Eléments d'Anthropologie urbaine, Coll.Traduction, Ed.du Minuit, Paris, 1983.

19.HAERINGER,Ph., La dynamique de l'espace urbain.Rapport général. La croissance urbaine en Afrique noire et à Madagascar, C.N.R.S., Paris, 1972.

20.LABORIE,J.P.,Les petites villes, Ed.du C.N.R.S., Toulouse, 1979.

21.LE BRIS,E.,Famille et résidence dans les villes africaines:Dakar, Bamako,Saint-Louis,Lomé, Coll."Villes et Entreprises", Ed.L'Harmattan, Paris, 1987.

22.LEDRUT,R., Sociologie urbaine, Coll.Le Sociologue,PUF,Paris,1979.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

23.LEFEBVRE,H., Le droit à la ville, Anthropos, Paris, 1968.
24.(------), Espace et politique, Vol.II, Anthropos, Paris, 1972.
25.MAUNIER,R., L'origine et la fonction économique des villes, "Bibliothèque Sociologique Internationale",Ed.Giard et Brière, Paris, 1910.
26.POTTIER,C., La Logique du financement public de l'urbanisation, Mouton, Paris, 1975.
27.REMY,J., La ville,phénomène économique, Vie ouvrière,Bruxelles, 1966.
28.REMY,J.et VOYE,L., La ville et l'urbanisation.Modalités d'analyse sociologique, Duculot, Gembloux, 1974.
29.RIMBERT,S., Les paysages urbains, A.Colin, Paris, 1973.
30.ROSIER,C.,L'urbanisme ou science de l'agglomération,Réamur,Paris, 1952.
31.WEBER,M., The City, The Free Press, New York, 1958.

IV.2. PERIODIQUES.

1. BEAUJEU-GARNIER,J., "La région urbaine", in L'Information Géographique, Vol.45, n°1, Paris, 1981.
2. BLAYO,Y., "L'urbanisation dans les régions en développement", in Perspectives, nov.-déc. 1980.
3. KALABA M., "Marginalité et sous-développement",in Bulletin du C.E.P.S.E., n°s 114-115,Lubumbashi,1976.
4. LITTLE,K., "West Africa Urbanization as a Social Process", in Cahiers d'Etudes Africaines, n°3, oct.1960.
5. PIRSON,R.,"Pour une tentative d'approche de la problématique urbaine:l'exemple de la ville d'Alger", in Revue de l'Institut de Sociologie, n°4, Ed.de l'Université de Bruxelles, 1972.

V. SUR KINSHASA(LEOPOLDVILLE) ET LE ZAIRE(CONGO).

V.1.OUVRAGES.

1. ARTIGUE,P.,Quels sont les leaders congolais ?, Ed.Europe-Afrique, Bruxelles, 1961.
2. BAECK,L., Léopoldville.phénomène urbain africain, Ed.Universitaires, Bruxelles, 1956.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

3. BALANDIER,G., Vie quotidienne au Royaume de Kongo du XVIème au XVIIIème siècle, Hachette, Paris, 1965.

4. BOUTE,J.et SAINT MOULIN,L.(de),Perspectives démographiques régionales(1975-1985), Département du Plan, Kinshasa, 1978.

5. CAPELLE,E.,La cité indigène de Léopoldville,C.E.S.A.et C.E.P.S.I, Léopoldville et Elisabethville, 1947.

6. CAPRASSE,P., Leaders africains en milieu urbain(Elisabethville), Vol.5, C.E.P.S.I.,Coll.mémoires, 1959.

7. COMHAIRE-SYLVAIN,S., Femmes de Kinshasa, Hier et aujourd'hui, Mouton , Paris, 1968.

8. CORNET,R.J., La bataille du rail.La construction du chemin de fer de Matadi au Stanley Pool, Ed.L.Cuypers, Bruxelles, 1947.

9. CUVELIER,J.et JADIN,L., L'ancien Congo d'après les archives romaines(1518-1640), ARSC, Bruxelles, 1954.

10.DE BECKER,M., Notes pour servir à l'étude des groupements politiques à Léopoldville, t.I.,Inforcongo,Léopoldville, 1959.

11.GASIBIREGE,R.S., Psychologie de la vie quotidienne à Kinshasa, I.R.S., Kinshasa, 1980.

12.GILIS,C.A., Kasa-Vubu au coeur du drame congolais,Ed.Europe-Afrique, Bruxelles, 1964.

13.HALEWIJCK de HEUSCH,M., La Charte Coloniale, Vol.I.,Bruxelles, 1910-1911.

14.HIRD,F., H.M.STANLEY.The Autorized Life,Stanley Paul,London 1936.

15.HOUYOUX,J., Budgets ménagers,nutrition et mode de vie à Kinshasa, P.U.Z., Kinshasa, 1979.

16.KANZA M.n.M., Musique zaïroise moderne(Situation actuelle et perspectives d'avenir), C.N.M.A., Kinshasa, 1972.

17.KOLONGA M., Kinshasa,ce village d'hier, Ed.SODIMCA,Kinshasa,1979.

18.LUMENGANESO K.A., Aux origines de la ville de Kinshasa, C.R.P., Kinshasa, 1982.

19.(--------), Kinshasa,genèse et sites historiques,ARNAZA,Kinshasa, 1995.

20.MARTELLI,G., De Léopold à Lumumba (Une histoire du Congo Belge-1877-1960), Ed.France-Empire, Paris, 1964.

21.MAURICE, A., Stanley.Lettres inédites, Office de Publicité, S.A., Bruxelles, 1955.

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

22.MBUMBA N., Kinshasa 1881-1981.100 ans après Stanley.Problèmes et avenir d'une ville, C.R.P., Kinshasa, 1982.

23.MOULAERT,G., Souvenirs d'Afrique. 1902-1919, Ed.Charles Dessart, Bruxelles, 1948.

24.MPASE N.M., L'évolution de la solidarité traditionnelle en milieu rural et urbain zaïrois.Le cas des Ntomba et des Basengele du Lac Mai-Ndombe, P.U.Z., Kinshasa,1974.

25.MUDIMBE V.Y., L'autre face du royaume(une introduction à la critique des langues en folie),Ed.L'Age de l'homme, Dole(France), 1973.

26.(-------), Réflexions sur la vie quotidienne, Ed.du Mont Noir, Série Essais, Lubumbashi-Kinshasa, 1974.

27.NZANDA-BWANA K.,Règlement d'ordre intérieur des cercles culturels des jeunes en République du Zaire, Comité Exécutif du M.P.R.,Secrétariat Général de la J.M.P.R.,Kinshasa,1982.

28.PASSOU L., Autopsie du Zaïre, Ed.Passou, Lubumbashi, 1992.

29.RAYMAEKERS,P., L'organisation des zones de squatting, Lovanium, Léopoldville, 1963.

30.RUHAMANYI B.,Pistes et symboles.Au gré des semaines,Série Essais, Mont Noir, Lubumbashi-Kinshasa, 1975.

31.SAINT MOULIN,L.(de), Atlas des collectivités du Zaïre, P.U.Z., Kinshasa, 1976.

32.SAKOMBI I.,Regards sur Kinshasa(témoignages),Ed.Réunies,Kinshasa, 1981.

33.SHOMBA K., Sexualité préconjugale.La virginité féminine dans les sociétés zaïroises d'hier à demain,Labossa, Kinshasa-Lubumbashi, 1983.

34.STANLEY,H.M., A'travers le continent mystérieux, 2 vol.,Hachette, Paris, 1879.

35.(-------), Cinq années au Congo.1879-1884, I.N.G.,Bruxelles, s.d.

36.TSHIMANGA W.T., Histoire du Zaïre, CERUKI, Kinshasa, 1976.

37.TSHUNGU B.et NKANGA M.N., Femmes et société au Zaïre. Eléments bilbiographiques, UNILU, Lubumbashi, 1987.

38.VAN DER KERKEN,G., La politique coloniale belge, Anvers, 1943.

39.VAN MOORSEL,H., Esquisse préhistorique de la plaine de Léopold - ville, Bulletin des séances de l'A.R.S.C.,2(4), 1956.

40.(--------), Paléolithique ancien à Léopoldville, Ed.de l'Univer - sité, Léopoldville, 1959.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

41.(-------), Atlas de la préhistoire de la plaine de Kinshasa, Université Lovanium, Publications Universitaires, Kinshasa, 1968.

42.VANSINA,J., Les anciens royaumes de la savane, (2ème édition), P.U.Z., Kinshasa, 1976.

43.VAN WING,J., Etudes Bakongo, (2ème édition),Desclée,Louvain,1959.

44.VERHAEGEN,B.et al., Kisangani 1876-1976.Histoire d'une ville(t.I. La population), P.U.Z., Kinshasa, 1975.

45.VINCKE,J.L., Le prix du péché,Mont Noir,Kinshasa-Lubumbashi,1975.

46.YOUNG,C., Introduction à la politique congolaise, C.R.I.S.P., Bruxelles,1968.

47.ZAMENGA B.,Les hauts et les bas,Saint-Paul Afrique,Kinshasa,1984.

V.2. PERIODIQUES.

1. BAECK,L.,"Léopoldville,phénomène urbain africain",in Zaïre, revue congolaise, Vol.X., n°6, juin 1956.

2. (------), "Enquête budgétaire des Congolais évolués de Léopold - ville", in Bulletin du C.E.P.S.I., XXXVIII, 1957.

3. BATSIKAMA b.M., "La toponyime de Kinshasa", in Salongo, Kinshasa, 22 déc. 1981.

4. BONTINCK,F., "Les deux Bula Matari", in Etudes Congolaises, Vol. XII, n°3, juil-août-sept. 1969.

5. (-------), "Quand Brazzaville se trouvait à Kinshasa", in Zaïre-Afrique, n°148, CEPAS, Kinshasa, oct. 1980.

6. (-------), "Voyageurs africains en Afrique équatoriale:XVII.David Abdallah SUSI(suite)", in Zaïre-Afrique,n°163,CEPAS, Kinshasa, mars 1982.

7. (-------),"La dernière décennie de Nshasa(1881-1891)", in Zaïre-Afrique, n°169, CEPAS, Kinshasa, nov. 1982.

8. (-------), "Mbanza Lemba et les origines de Kinshasa. Lemba au XVIIème siècle", in Zaïre-Afrique, n°173, CEPAS, Kinshasa, mars 1983.

9. (-------), "Masala et la fondation de Vivi.I. Les premiers mois", in Zaïre-Afrique, n°202, CEPAS,Kinshasa,février 1986.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

10.(-------), "Le tonyme Ngiri-Ngiri", in Zaïre-Afrique,n°223,CEPAS, Kinshasa, mars 1988.

11.(-------), "Un double centenaire:Les pionniers scheutistes et l'Eglise en fer de Boma", in Zaïre-Afrique, CEPAS, Kinshasa, juin-juillet-août 1988.

12.(-------), "Entre Brazzaville et Kinshasa:l'Ile Mbamu", in Zaïre-Afrique, n°s 247-248, CEPAS, Kinshasa,sept.-oct.1990.

13.(-------),"Les chameaux du Pool", in Zaïre-Afrique,n°293,CEPAS, Kinshasa, mars 1995.

14.BOUTE,J., "La population régionale du Zaïre de 1956 à 1975", in Cahiers Economiques et Sociaux, I.R.E.S.,Vol.XVIII, n°1, mars 1980.

15.Bulletin A.C.P. du 2 décembre 1966.

16.CAHEN,D., "Nouvelles fouilles à la pointe de la Gombe(ex-pointe de Kalina),Kinshasa, Zaïre", in L'Anthropologie, t.80, n°4, Paris, 1976.

17.CAPRASSE,P. et BERNARD,G.,"Les conditions de vie des familles d'enseignants à Léopoldville", in Cahiers Economiques et Sociaux,Vol.III, n°4, I.R.E.S., Léopoldville, déc. 1965.

18.COMHAIRE,J., "Léopoldville et Lagos:étude comparée des conditions urbaines", in Bulletin Economique pour l'Afrique, Vol. I,n°2, publié par la Commission Economique des Nations Unies pour l'Afrique, juin 1961.

19.DAMASCO,F.,"Vie cachée et vie publique de Simon KIMBANGU selon la littérature coloniale et missionnaire belge", in Les Cahiers du CEDAF, n°s 9-10, Bruxelles, sept. 1972.

20.DOUTRELOUX,A.,"Introduction à la culture Kongo", in Miscellanea Ethnographica, Tervuren, Annales, N°46.

21.ELENGESA,N.M., "Les squatting :frein ou stimulant à la construc - tion nationale ?", in Actes du 2ème Colloque National de Lubumbashi organisé par l'A.Z.A.S. du 24 au 29 juin 1979, Lubumbashi, 1980.

22.(-------), "La problématique des équipements socio-culturels dans une ville primatiale africaine:Kinshasa", in Cahiers Zaïrois d'Etudes Politiques et Sociales, n°15, C.E.P. A.C., UNILU, Lubumbashi, 1995.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

23.Elima, Kinshasa, 24 déc; 1981.

24.(----), Kinshasa, lundi 14 mars 1983.

25.GONDOLA E.Ch.D.,"Kinshasa et Brazzaville:brève histoire d'un mariage séculaire", in Zaïre-Afrique,n°s 249-250,CEPAS, Kinshasa, nov.-déc. 1990.

26.HALLEN,P., "Les diatribes d'un "ancien".Notes de lecture d'ouvrages relatifs au Congo-Zaïre récemment publiés en Belgique ou en Europe", in Zaïre-Afrique,n°293,CEPAS,Kinshasa, mars 1995.

27.HERBOTS,J.H.,"Les droits fonciers et l'administration à Léopoldville", in Etudes Congolaises, Vol.VI, n°3,C.R.I.S.P. (Bruxelles)et I.N.E.P.(Léopoldville), mars 1964.

28.IBONG'I.B.I., "Le Conseil de Province de Léopoldville:place et rôle des représentants africains(1945-1960), in Zaïre-Afrique,n°186, CEPAS, Kinshasa, juin-juil.-août 1984.

29.ILUNGA M.W.,"Le langage populaire, reflet d'une mentalité", in Zaïre-Afrique, n°198, CEPAS, Kinshasa, oct. 1985.

30."Jeunesse et culture.Ça bouge à Kinshasa-Lemba",in Lettre de la rue, n°8, Dakar, juil. 1991.

31.JEWSIEWICKI,B., "Notes sur l'histoire socio-économique du Congo (1880-1960)", in Etudes d'Histoire Africaines, Vol. III, 1972.

32.KASAMWA T.B.,"Coup d'oeil sur l'origine de la presse au Katanga", in Le Libérateur Uiamaa, hebdomadaire du Shaba, n°4/04/MIP/120/91 du 2 avril 1992.

33.KIANGU S.et MUNGALA A.S.A.,"Les enfants en situation difficile", Zaïre-Afrique, n°269, CEPAS, Kinshasa, nov. 1992.

34.KIKASSA,F.et VUNDOWE,F.,"Origines et évolution des institutions communales et urbaines au Congo",in Congo-Afrique, n°29, CEPAS, Kinshasa, nov. 1968.

35.KITENGE-Ya, "De la polygamie villageoise à la "bureaucratie" urbaine",in Bulletin Trimestriel du CEPSE, n°s116-117, Lubumbashi, janv.-mars 1977.

36."La Belgika"(article anonyme),in Revue Coloniale Belge, Vol.III, n°70, 1948.

37.La Revue Coloniale Belge, n°258, Bruxelles, 1er août 1956.

38.L'Avenir Colonial Belge du 20 mars 1921.

39.Le Moniteur Congolais, n°5, Kinshasa, 1er mars 1967.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

40.L.M.Y.,"L'AZADHO dénonce, KITUTU répond", in Le Soft, n°43, du samedi 21 sept. 1991, Kinshasa.

41.LUMENGA-NESO K.,"Livingstone et l'Afrique noire(1840-1873)", in Zaïre-Afrique, n°81, CEPAS, Kinshasa, janv.1974.

42.MAHIEU,A., "Léopoldville.Son origine, son développement", in La Revue Congolaise, Vol.II, 1911-12.

43.MALU M.et KAMBIDI N.-K.,"Le public et l'administration en République du Zaïre", in Zaïre-Afrique, n°143, CEPAS, Kinshasa, mars 1980.

44.MAXIMY,R.(de),"Les orientations actuelles de l'urbanisation à Kinshasa", in **HAERINGER, Ph.**(sous la direction de),De Caracas à Kinshasa, ORSTOM, I.F.R.S.D.C.,Coll.Travaux et Documents n°179, Paris, 1984.

45.MBUAKI N.Z.D.,"Les problèmes juridiques de la dot en République du Zaïre", in Cahiers Zaïrois de la Recherche et du Développement, n°3, O.N.R.D., Kinshasa, 1973.

46.MPINGA,H., "Les mécanismes de la croissance urbaine en République Démocratique du Congo", in Etudes Congolaises, Vol.XI, n°3, juil.-sept. 1968.

47.MUBAKE M.,"Crise,inflation et comportements individuels d'adaptation au Zaïre:solution ou aggravation du problème ?", in Zaïre-Afrique ,n°185, CEPAS, Kinshasa, mai 1984.

48.(------), "Economie souterraine et secteur informel au Zaïre: caractéristiques et fonctions",in Zaïre-Afrique,n°188, CEPAS, Kinshasa, oct. 1984.

49.MUDIMBE V.Y.,"Les intellectuels zaïrois", in Zaïre-Afrique, n°88, CEPAS, Kinshasa, 1974.

50.MWABILA M., "L'Administration et le Développement, conceptions classiques, radicales et zaïroises ", in Annales du C.E.P.A.C., UNAZA/Lubumbashi, 1976.

51.NGOMA,F.,"Tradition et modernisme en milieu congolais",in Cahiers Congolais(O.N.R.D.),Vol.XIII, n°1, Kinshasa, mars-avril 1970.

52.PAIN,M.,"Kinshasa symbole d'une Afrique urbaine",in Les Cahiers d'Outre-Mer, XXVè Congrès International de Géographie, Paris, août 1984.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

53.PETELO N.,"Béatrice,personnage de chronique et personnage de drame", in Recherches linguistiques et littéraires,n°3, P.U.L., UNILU, Lubumbashi, juin 1983.

54.SAINT MOULIN,L.(de),"Esquisse sociologique de Kinshasa",in Congo-Afrique, n°36, CEPAS, Kinshasa, juin-juil. 1969.

55.(------), "Unité et diversité des zones urbaines de Kinshasa", in Culture et développement, Vol.II, n°2, Louvain, 1969-1970.

56.(------),"Quelle est la population de Kinshasa ?", in Congo-Afrique, n°42, CEPAS, Kinshasa, février 1970.

57.(------),"Les anciens villages des environs de Kinshasa", in Etudes d'Histoire Africaine, Vol.II, 1971.

58.(------), "Histoire des villes du Zaïre:notions et perspectives fondamentales", in Etudes d'Histoire Africaine,Vol.VI, P.U.Z., 1974.

59.(-----),"Contribution à l'histoire de Kinshasa",in Zaïre-Afrique, n°108, CEPAS, Kinshasa, oct.1976.

60.(-----),"Les villes d'Afrique", in Culture et développement, Vol.X, n°3, Louvain, 1978.

61.(-----),"La formation de l'espace urbain à Kinshasa à la lumière d'une thèse récente", in Culture et développement, Vol.XIII, n°3, Louvain, 1981.

62.(-----),"L'effort de guerre 1940-1945 au Zaïre",in Zaïre-Afrique, n°192, CEPAS, Kinshasa, février 1985.

63.(-----), "Aménagement du territoire et projet de société au Zaïre",in Zaïre-Afrique,n°200, CEPAS, Kinshasa, déc. 1985.

64.Salongo du samedi 27 et dimanche 28 août 1983, Kinshasa.

65.Salongo Sélection, hebdomadaire, n°17, du 9 au 15 juin 1983, Kinshasa.

66.Signum Fidei, 21ème année, n°10, Léopoldville, déc. 1950.

67.(---------), 22ème année, n°2, Léopoldville, févr. 1951.

68.(---------), 28ème année, n°7, Léopoldville, août. 1951.

69.TSHINYONGOLO-M.,"Le chômage masculin à Kinshasa", in Cahiers Zaïrois de la Recherche et du Développement,O.N.R.D., Kinshasa.

70.TSHUNGU B.Z.,"Chefs traditionnels et modernes au Zaïre:la difficile coexistence(1891-1981)",in Cahiers Zaïrois d'Etudes Politiques et Sociales, n°4,P.U.L., UNILU, Lubumbashi, mars 1984.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

71.TUMBA,Th.D., "La Foire Internationale de Kinshasa 30 juin-21 juillet 1969", in Congo-Afrique, n°36, CEPAS, Kinshasa, juin-juil. 1969.

72.VAN GELE,A.,"Les origines de notre Colonie",in Congo, Vol.I,n°4, avril 1926.

73.VAN MOORSEL,H.,"Au sujet du Kalimien", in Etudes d'Histoire Africaine, n°11, Lubumbashi, 1972.

74.Voix du Congolais, Léopoldville, janv.-févr. 1946.

75.(----------), 4ème année, n°23, Léopoldville, févr. 1948.

76.(----------), Léopoldville, oct. 1950.

77.(----------), n°58, Léopoldville, janv.1951.

78.(----------), 9ème année, n°85, Léopoldville, avril 1953.

79.(----------), 9ème année, n°94, Léopoldville, janv. 1954.

80.(----------), n°95, Léopoldville, février 1954.

81.VUNDUAWE,T.P., "La nouvelle organisation territoriale,politique et administrative du Zaire:ses motivations et sa portée exacte", in Zaïre-Afrique,n°116,CEPAS,Kinshasa, juin-juil.-août 1982.

82.YOKA L.M., "Le phénomène de la mode à Kinshasa",in Zaïre-Afrique, n°177, CEPAS, Kinshasa, sept. 1983.

VI. AUTRES REFERENCES.

VI.1. OUVRAGES.

1. AMIN,S., L'accumulation à l'échelle mondiale,(2ème édition), Anthropos, Paris, 1974.

2. BACH,C.H.et ODON,J., Petit guide du bibliothécaire, Ed.Bourlier, Paris, 1974.

3. BAILLE,S.et al.,Le monde actuel. Histoire et civilisations, Librairie Classique E.Belin, Paris, 1966.

4. BARTHES,R., Le degré zéro de l'écriture,Seuil, Paris, 1953.

5. CAILLOIS,R., L'homme et le sacré(3ème édition), N.R.F.,Gallimard, Paris, 1950.

6. CAZENEUVE,J.,L'ethnologie, Librairie Larousse, Paris, 1967.

7. CHEVALIER,J.et LOSHAK,D., La science administrative.Théorie générale de l'institution administrative, Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence, Paris,1978.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

8. CHURCHILL.W.L.S., Onwards to Victory:War Speeches by the Right Honorable Churchill, Ch.Eade, Little Brown, Boston, 1944.
9. CUVILLIER,A., Manuel de Sociologie, t.I., P.U.F., Paris, 1967.
10. DEFOUR,G., Le meneur, Ed.Bandari, Bukavu, 1976.
11. (-------), Entraîneur, Ed.Bandari, Bukavu, 1976.
12. DESCAMPS,M.-A., Psychologie de la mode, P.U.F., Paris, 1979.
13. DESROCHE,H., Signification du marxisme, Ed.Ouvrières, Paris, 1949.
14. DIOP M.C.(sous la direction de), Sénégal:traiectoires d'un Etat, CODESRIA, Dakar, 1992.
15. DUBOIS,J. et WIJNGAERT,L.V.D., Initiation philosophique, Ed.Okapi, Kinshasa, 1972.
16. DUBOIS,R.J., Cet animal si humain, Hachette, Paris, 1972.
17. DUMONT,R., L'Afrique noire est mal partie, Seuil, Paris, 1962.
18. DUPREEL,E., Sociologie générale, P.U.F., Paris, 1948.
19. DURKHEIM,E., Les règles de la méthode sociologique, P.U.F., Paris, 1973.
20. ERNY,P., L'enfant et son milieu en Afrique noire, Payot, Paris, 1972
21. FANON,F., Les damnés de la terre, Maspero, Paris, 1961.
22. FRIEDMANN,G., Problèmes humains du machinisme industriel, Gallimard, Paris, 1956.
23. (------), Le travail en miettes, Gallimard, Paris, 1956.
24. (------), Où va le travil humain ?, Gallimard, Paris, 1963.
25. FRIEDMANN,G.et NAVILLE,P.(sous la direction de), Traité de Sociologie du travail, t.II,(3ème édition), A.Colin, Paris, 1972.
26. GIRAUD,M., Les temps des métropoles, Ed.Carrere, Paris, 1987.
27. GIROUD,F., Une poignée d'eau, Laffont, Paris, 1969.
28. GRAWITZ,M., Lexique des Sciences sociales, Dalloz, Paris, 1981.
29. GURVITCH,G.(sous la direction de), Traité de Sociologie, t.I, P.U.F., Paris, 1958.
30. (------), (sous la direction de), Traité de Sociologie, t.II, P.U.F., Paris, 1960.
31. (-----), La vocation actuelle de la sociologie,t.II:Antécédents et perspectives, P.U.F., Paris, 1963. pp.
32. HERTEFELT,M.(d'), Anthropologie,culture,formation des approches, Presses Universitaires de Liège, 1984.
33. JANNE,H., Le système social.Essai de théorie générale, Ed.de l'Institut de Sociologie de l'U.L.B., Bruxelles, 1968.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

34.KAMA F.M., Les pays sous-développés, Ed. Expérimentale, Sérénité, Kinshasa, 1983.

35.LAPLANTINE,F., Les 50 mots-clés de l'Anthropologie, Privat, Toulouse, 1974.

36.LEFEBVRE,H., Critique de la vie quotidienne, L'Arche, Paris,1958.

37.LEVI-STRAUSS,Cl., Race et histoire, UNESCO, Paris, 1952.

38.LINTON,R., Le fondement culturel de la personnalité, Dunod,Paris, 1968.

39.LURAGHI,R., Histoire du colonialisme.Des grandes découvertes aux mouvements d'indépendance, Coll.Marabout Université, Ed. Gérard et Cº Verviers, 1967.

40.MAQUET,J., Les civilisations noires.histoire/techniques/arts/sociétés,Coll.Marabout Université, E.Horizon de France, Paris, 1972.

41.MAUSS,M., Essais de sociologie, Minuit, Paris, 1968 et 1969.

42.(------), Sociologie et anthropologie, (9ème édition), P.U.F., Paris, 1985.

43.MEILLASSOUX,Cl., L'anthropologie économique des Gouro de la Côte-d'Ivoire, Mouton, Paris, 1964.

44.(--------), Femmes,greniers et capitaux, Maspero, Paris, 1975.

45.MENDRAS,H., Eléments de sociologie, A.Colin, Paris, 1975.

46.MICHAUD,G.et MARC,E., Vers une science des civilisations ?, Ed. Complexe, Bruxelles, 1981.

47.NERE,J., La crise de 1929, A.Colin, Paris, 1973.

48.SAPIR,E., Anthropologie(t.I.:culture et personnalité), Minuit, Paris, 1967.

49.SARTRE,J.-P., L'être et le néant, Gallimard, Paris, 1942.

50.(---------), Critique de la raison dialectique, Gallimard, Paris, 1960.

51.SONGUE,P., Prostitution en Afrique.L'exemple de Yaoundé,L'Harmattan, Paris, 1986.

52.TOURAINE,A., Sociologie de l'action, Seuil, Paris, 1965.

53.(---------), La conscience ouvrière, Seuil, Paris, 1966.

54.VAN LANGENHOVE,F., Conscience tribale et nationale en Afrique noire, I.R.R.I., Bruxelles, 1960.

55.ZIEGLER,J., Main basse sur l'Afrique, Seuil, Paris, 1978.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

VI.2. PERIODIQUES.

1. Actes de la première rencontre nationale des sociologues et anthropologues du Zaïre, A.Z.A.S.,Lubumbashi, du 18 au 20 avril 1975, extrait du Bulletin du C.E.P.S.E., n°s 116-117,janv.-juin 1977.
2. Agripromo, n°26, Abidjan, juil. 1979.
3. BANGU,M.,"Sociétés et arts traditionnels négro-africains", in Dialogue et culture, n°11, Bruxelles, nov. 1969.
4. BOWAO,Ch.Z., "Désethnologiser":réouverture du débat HOUNTONDJI-DIANE", in Bulletin du CODESRIA, n°1, Dakar, 1995.
5. Cahiers de l'Animation, n°26, Paris, 4ème trimestre 1979.
6. CNOCKAERT,A.s.j.," Totalitarisme, mensonge et discernement ignatien",in Zaïre-Afrique,n°255,CEPAS, Kinshasa, mai 1991.
7. Dialogue et culture, n°10, Bruxelles, oct. 1969.
8. DRAYTON,Sh., "La démystification du tribalisme:politique et conflits identitaires en Afrique moderne", in Bulletin du C.O.D.E.S.R.I.A., n°1, Dakar, 1995.
9. EISENSTADT,S.N., "Changing patterns of youth protest in different stages of development of modern societies", dans Youth and Society, Vol.I., n°2, New York, déc. 1969.
10. ELENGESA N.M.,"Européocentrisme et pratiques scientifiques au Zaïre",in Authenticité et développement, Actes du Colloque National sur l'Authenticité,U.E.Za et Présence Africaine, Kinshasa-Paris-Dakar, 1982.
11. HOUNTONDJI,P.J.,"Remarques sur la philosophie africaine contemporaine", in Diogène, Maspero, Paris, 1970.
12. HUNGA K., "Culture et civilisation africaines", in Dialogue et culture, n°11, Bruxelles, nov. 1969.
13. ILUNGA K., "La déroutante Afrique:syncope d'un discours", in Revue Canadienne des Etudes Africaines, Vol.XVIII, n°1, 1984.
14. Jeune-Afrique Economique n°122, Paris, 1990.
15. KITENGE-Ya, "Pour une meilleure compréhension des sciences sociales",in Bulletin du CEPSE,n°s 124-125,Lubumbashi, mars-juin 1979.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

16.KWESI K.P., "Plaidoyer en faveur de la renaissance de l'anthropologie Africaine", in Bulletin du CODESRIA, n°2, Dakar,1988.

17.(------), "L'anthropologie en Afrique:passé,présent et visions nouvelles", in Bulletin du CODESRIA,n°3, Dakar, 1991.

18.Le Mouvement géographique, Vol.X, n°4, févr.893:Le chameau dans l'Afrique occidentale.

19.LUMWAMU F., "Le sens de la tradition", in Recherche Pédagogique et Culture, n°s 29-30, Paris, mai-août 1977.

20.MAFEJE,A., "The Ideology of Tribalims", in Journal of Modern African Studies, 1971.

21.MAGUBANE,B., "The Evolution of the Class Structure in Africa", in Political Economy of Contemporary Africa, Peter Gutkind and Immanuel Wallerstein (eds),Beverly, Hills, Sage, 1985.

22.MBANHA, A.,"Contexte et aspects historiques de la personnalité africaine",in Dialogue et culture, n°11, Bruxelles, nov. 1969.

23.M'BOW, A.M., "Vers l'unité culturelle africaine", in Dialogue et culture, n°11, Bruxelles, nov. 1969.

24.MBUKA di K.C., "Nationalisme ou internationalisme ?", in Dialogue et culture, n°10, Bruxelles, oct. 1969.

25.MOMAR C.D., Rapport de l'atelier "Anthropologie en Afrique:passé, présent et visions nouvelles", in Bulletin du CODESRIA, n°3, Dakar, 1992.

26.MUYA K., "L'archéologie et l'exploration du passé africain", in Etudes d'Histoire Africaine,IX-X.,numéro spécial:L'archéologie en Afrique Centrale,P.U.Z., UNAZA/Campus de Lubumbashi, 1978.

27.Revue Présence Africaine, Paris, 1956.

28.TSHUNGU B.Z., "La recherche ethnographique au Zaïre:une recherche bloquée", in Actes du Séminaire Local de l'A.Z.A.S., Lubumbashi, 1980.

29.VELLUT,J.L., "Pour une histoire sociale de l'Afrique centrale", in Culture et développement, Louvain, s.d.

30.WALLACE,T.et WEEKS,S.G.,"La jeunesse en Ouganda:quelques perspectives théoriques", in Revue Internationale des Sciences Sociales, Vol.XXIV, n°2, UNESCO, Paris, 1972.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

VII. DOCUMENTS D'ARCHIVES,RAPPORTS ET DICTIONNAIRES.

1. Arrêté Départemental n°86/0677 du 20 déc. 1986 portant proclamation des résultats du recensement général 1985 de la population de la République du Zaïre(cf.annexe).
2. B.E.A.U., Réseau urbain du Zaïre,Esquisse descriptive, Kinshasa, 1970.
3. (------), Kinshasa :croissance urbaine, Kinshasa, sept. 1975.
4. B.E.A.U.et I.G.Z.(sous la direction de), Atlas de Kinshasa,1ère et 2ème partie, Paris, 1975 et 1978.
5. B.E.A.U.,Schéma Directeur d'Aménagement Urbain, S.D.A.U.),Kinshasa, janvier 1978.
6. Bulletin Administratif, 1931.
7. Bulletin Administratif et Commercial, 1937.
8. (----------), 1941.
9. Bulletin militaire de la Force Publique,n°63, Léopoldville, févr. 1954.
10. Bulletin Officiel du Congo Belge,1885-1887.
11. Dictionnaire de la langue française, t.II,Cap,Monte-Carlo,1970.
12. Dictionnaire encyclopédique,Librairie Aristide Quillet, Paris, 1969.
13. Discours du Président de la République- Deuxième Congrès Ordinaire du M.P.R.- 23-27 oct. 1977.
14. D.T.P.A.T. et B.E.A.U., Aménagement du territoire,Esquisse d'un schéma national, Kinshasa, 1982.
15. Encyclopédie du Congo-Belge, t.I.et t.II, Bruxelles, s.d.
16. Fonds A.I.M.O., Archives Nationales de Kinshasa.
17. I.N.S. et P.N.U.D., "Zaïre:un aperçu démographique.Résultats du recensement scientifique de la population en 1984",in Zaïre-Afrique, n°255, CEPAS, Kinshasa.
18. Panorama des 20 ans du Mouvement Populaire de la Révolution, Bureau du Président-Fondateur, Président de la République, Kinshasa, mai 1987.
19. Le Petit Robert 1, Paris XIè, 1984.
20. Le Petit Robert 2, Paris XIè, 1982.
21. Le Robert, Dictionnaire Alphabétique et Analogique de la langue française, t.IV, Paris, 1970.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

22.O.N.R.D., Etude socio-démographique de Kinshasa 1967.Rapport Général, I.N.S., Présidence de la République, Kinshasa, (R.D.C.), 1969.

23.(-----),Répertoire des superficies des Provinces.Districts.Territoires et Villes de la République Démocratique du Congo, Kinshasa, 1970.

24.Plan d'aménagement de la Ville de Kinshasa, Division Urbaine de l'Aménagement du Territoire, M.F.U., 1967.

25.Quelques considérations sur la scolarisation des filles au Zaïre. Cas de Kinshasa et de l'Equateur, Bureau des analyses démographiques et sociologiques, Département de l'Enseignement Primaire et Secondaire, Kinshasa, avril 1981.

26.RAPPORT A.I.M.O., Ville de Léopoldville, 1944.

27.(---------------), Ville de Léopoldville, 1956.

28.Rapport Annuel sur l'Administration du Congo-Belge, 1910.

29.Rapport Annuel sur l'Administration de la Colonie du Congo Belge, présenté aux Chambres Législatives, Bruxelles, 1945-1946, 1947, etc.,1959.

30.Rapports aux chambres sur la situation du Congo Belge et du Rwanda-Urundi, Bruxelles, 1924-1959, chiffres au 31 décembre.

31.Rapport du Département de la Jeunesse du Parti,des Sports et Loisirs, "La politique générale des loisirs", Document du travail, Kinshasa, 1984.

32.Rapport général de la réunion préparatoire du Colloque International organisé par le C.E.P.A.C.sur le thème:"Autorités traditionnelle et moderne et développement en Afrique Centrale", Lubumbashi du 22 au 24 oct. 1980.

33.Services des Archives du Congo-Belge.Documents pour servir à l'étude du milieu, 1ère partie, Ville de Léopoldville.

VIII. FILMOGRAPHIE.

1. CISSE S., Baara, Mali, 1978.(Dénonciation de la corruption de la bourgeoisie).

2. GUICHARD,A., Responsabilités des Ediles et Planifications urbaines,SMUN(microfilms,CNRS-AUPELF, Paris, série N°81, 113/1, 27, 3.70).

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

3. Le Buanakitoko, Bruxelles, 1980.(Voyage du Roi Baudouin Ier au Congo-Léopoldville en 1955 et débat).
4. MOUSTAPHA, A., F.V.V.A-Femme.villa.voiture.argent,Niger,1972. (La réussite sociale...).
5. SEMBENE O., Xala, Sénégal, 1974.(L'impuissance de la bourgeoisie africaine).

IX. THESES, MEMOIRES, COURS ET AUTRES DOCUMENTS INEDITS.

IX.1. THESES DE DOCTORAT.

1. ANYENYOLA W., Les mouvements prophétiques africains en milieu urbain zaïrois. Cas de la ville de Lubumbashi,(Sociologie),Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNAZA/Campus de Lubumbashi, 1977.
2. BUSHABU K.P., Familles et urbanité à Lubumbashi, (Sociologie), Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNILU, Lubumbashi, 1994.
3. KALABA M., La conception de l'autorité chez les Africains d'aujourd'hui. Etude des changements dans les représentations collectives des citadins de Lubumbashi,(Sociologie) t.I, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNILU, Lubumbashi, 1983.
4. KUYUNSA B., Analyse sociologique de l'action missionnaire dans le processus du développement.Cas de diocèse d'Idiofa au Kwilu,(Sociologie),Faculté des Sciences Sociales,Administratives et Politiques, UNAZA, Lubumbashi, 1980.
5. MAXIMY,R.de,Une ville en suspens.Dynamique de la croissance et problèmes d'urbanisme d'une ville d'Afrique Centrale. Kinshasa,(Lettres),Université de Paris VIII, 1983.
6. MAYAYA I.M., Intégration urbaine de Lubumbashi. Approche sociologique,(Sociologie),Faculté des Sciences Sociales,Administratives et Politiques, UNAZA/Lubumbashi, 1978.
7. NGOMA F., L'initiation bakongo et sa signification, C.E.P.S.I., Elisabethville, 1963.
8. NIZURUGERO R.J., Temps libre et loisirs dans une capitale africaine(Dakar),(Sciences Sociales), U.C.L., I.S.P.S. (Belgique) et I.F.A.N. (Dakar), 1974.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

9. OKOLO-O., Tradition et destin.Essai sur la philosophie herméneutique de P.RICOEUR.M.HEIDEGGER et M.G.GADAMER, (Philosophie),Faculté des Lettres,UNAZA/Campus de Lubum - bashi, 1979.

10. OSOKONDA O., La dynamique du magico-religieux dans l'exercice du pouvoir politique traditionnel chez les Tetela, (Anthropologie),Faculté des Sciences Sociales, Admi-
nistratives et Politiques, UNILU,Lubumbashi,juillet 1984.

11.PAIN,M.,Kinshasa:écologie et organisation urbaines,t.I,Université Toulouse Le Mirail, Institut de Géographie Daniel Faucher, 1979.

12.SESEP N.B.-a-N., Recherches sur les métissage linguistique. Cas du français, du lingala et de l'indoubill au Zaïre, (Langues et Littératures Françaises),t.II,Faculté des Lettres, UNAZA/Campus de Lubumbashi, 1979.

13.VENNETIER,P.,Pointe Noire et la facade maritime du Congo,(Géographie),ORSTOM, Paris, 1968.

14.WINGENGA W.E.,Kisangani:morphologie urbaine et modèles culturels. Approche sémiotique de la réalité urbaine au Zaïre, (Anthropologie),Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, UNILU, Lubumbashi, 1991.

IX.2. MEMOIRES DE LICENCE(T.F.E.).

1. ALENGE K., L'association "Ngambe Bouclier Ngbaka"dans la conjoncture politique des années 1990,IIème licence Sciences Politiques et Administratives, UNILU, Lubumbashi, déc. 1993.

2. BAMOINA-B., Les incidences socio-culturelles de la télévision sur la population urbaine de Kinshasa.Cas de la Zone de Lemba,IIème licence Sociologie,UNILU,Lubumbashi,juil. 1983.

3. ELENGESA N.M., Espaces et conditionnement culturel dans les zones de squatting (cas de Kisenso à Kinshasa), IIème licence Anthropologie,UNAZA/Campus de Lubumbashi, juillet 1977.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

4. KALAKY S.M., Les activités des jeunes en milieu urbain et leurs incidences culturelles sur la société:cas de Ngiri-Ngiri à Kinshasa, IIème licence Anthropologie,UNAZA/ Campus de Lubumbashi, juil. 1977.

5. KALUBA-M., L'impact sociologique des cinés-vidéos sur les jeunes de la Katuba, IIIème graduat Sociologie et Anthropologie, UNILU, Lubumbashi, juil.1989.

6. KASONGO -B., L'impact des loisirs sur l'épanouissement culturel des jeunes à Kinshasa, IIème licence Sociologie, UNILU, Lubumbashi, juil. 1983.

7. KASHAMA B.D., De la problématique de l'Anthropologie à la Faculté des Sciences Sociales, IIème licence Anthropologie, UNILU, Lubumbashi, 1992-1993.

8. KEMBA- O., Les réflexions sociologiques sur la problématique des associations culturelles des jeunes à Kinshasa, IIème licence Sociologie, UNILU, Lubumbashi, juil. 1985.

9. KHONDE M., Les mécanismes d'adaptation des salariés kinois à la crise économique du Zaire:analyse sociologique, IIème licence Sociologie, UNILU, Lubumbashi, jui. 1984.

10.KIVUILA N., La problématique du loisir dans la Cité de Kintanu-Inkisi, IIème licence Sociologie, UNILU, Lubumbashi, juil. 1985.

11.KUSUMBA M.M., Intégration culturelle de la Zone de Bumbu à Kinshasa, IIème licence Sociologie (option : Sociologie Industrielle et Urbaine),UNAZA/Campus de Lubumbashi, juil. 1979.

12.LOMAMI M., Les loisirs dans la vie des travailleurs de la Compagnie Sucrière/Kwilu-Ngongo, IIème licence Sociologie, UNILU, Lubumbashi, juil. 1985.

13.LOMBI B.L., Occupation économique de la Province de Léopoldville (1920-1940), IIème licence Histoire, UNAZA/Campus de Lubumbashi, 1973.

14.LUKOKI-Y.-K., La détribalisation dans la zone urbaine de Ndili à Kinshasa, IIème licence Sociologie, UNILU, Lubumbashi, juil. 1982.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

15.LUMBU L.N.M., Les associations des Africains à Léopoldville(1921-1954).Contribution à l'histoire socio-culturelle de la ville de Kinshasa, IIème licence Histoire, Faculté des Lettres, UNAZA/Campus de Lubumbashi, juil. 1980.

16.MABAYA M., Le sport au Zaïre.Analyse sociologique d'une situation paradoxale, IIème licence Sociologie,UNILU,Lubumbashi, oct. 1988.

17.MABIALA M.N., Les soldats noirs de la Force Publique(1888-1945). IIème licence Histoire,UNAZA/Campus de Lubumbashi, 1980.

18.MABIALA m.U., La prostitution à Kinshasa, IIème licene I.S.T.M., Kinshasa, 1979.

19.MAKENGO K., L'impact de la musique zaïroise moderne sur la population zaïroisee. Essai d'analyse sociologique des oeuvres de Luambo Makiadi,IIème licence Sociologie,UNILU, Lubumbashi, juil. 1985.

20.MAMPUYA- M., Le problème des loisirs, IIIème graduat Education Physique et Sciences Naturelles, I.P.N., Kinshasa, juil. 1974.

21.MANZAMBI -L.M., Les loisirs de la femme mariée dans une agglomération citadine (Cas de la Zone de Ngiri - Ngiri à Kinshasa), IIIème graduat Sociologie, UNILU,Lubumbashi, juil. 1986.

22.MAVOVA- M., L'impact des fonctions urbaines sur la population du quartier Matonge à Kinshasa. Essai d'analyse sociologique, IIème licence Sociologie, UNILU, Lubumbashi, juil. 1984.

23.MBWANGI-M.N., L'ABAKO et la crise congolaise(1950-1965), IIème licence Histoire, UNILU, Lubumbashi, 1989.

24.MULA E.B., La symbolique de la production discographique de Zaïko Langa-Langa. Une socio -analyse de la musique zaïroise moderne ,IIème licence Sociologie,UNILU, Lubumbashi, 1991.

25.MULENGA K.K., La presse écrite zaïroise:facteur d'intégration nationale, IIème licence Sciences Politiques et Administratives, UNILU, Lubumbashi, juil. 1987.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

26.MWENI K., Moziki:terrain de rapprochement idéologique des femmes à Kinshasa, IIème licence Sociologie, UNILU,Lubumbashi, 1983.

27.NSANZA M.,Problématique des loisirs et classes sociales à Kinshasa. Quelques considérations sociologiques sur le quartier Mbauza-Lemba, t.f.e.,Sociologie,I.S.P.L.,Kinshasa, juil. 1989.

28.SESEP M., La ruralisation du milieu urbain zaïrois. Cas de la ville de Lubumbashi, IIIème graduat Sociologie et Anthropologie, UNILU, Lubumbashi, 1985.

29.TSAMBU B., L'impasse existentielle du métier d'artiste musicien moderne à Kinshasa, IIème licence Sociologie, UNILU, Lubumbashi, 1987.

30.VANGU N.K., Problématique des comportements pathologiques autour des deuils et veillées mortuaires à Kinshasa, IIème licence Sociologie, UNILU, Lubumbashi, juil. 1986.

31.VUNZA M., Analyse des manifestations rurales dans la ville de Lubumbashi,IIIème graduat Sociologie et Anthropologie, UNILU, Lubumbashi, 1987.

32.WAWA W.E., Loisirs des femmes mariées et vie sociale en milieu urbain zaïrois. L'exemple de Kinshasa,IIème licence Sociologie, UNILU, Lubumbashi, 1993.

IX.3. COURS.

1. BOLA n'T.W.M., Anthropologie urbaine, Ière licence Anthropologie, UNAZA/Campus de Lubumbashi, 1975-1976.

2. ELENGESA N.M., Histoire de l'urbanisation au Zaïre,Ière et IIème licences Sociologie, UNILU, Lubumbashi,1980-1997.

3. ISANGO I.W., Administration des villes, Ière et IIème licences Sociologie, UNILU, Lubumbashi, 1980-1988.

4. KITENGE-Ya, Sociologie des loisirs, Ière et IIème licences Sociologie, UNILU, Lubumbashi, 1980-1996.

5. LOHISSE,J.,Communication sociale II,D.E.S.,UNILU,Lubumbashi,1986.

6. NIZURUGERO R.,Théorie des organisations,IIème licence Sociologie, UNILU, Lubumbashi, 1995-1996.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

7. TSHUNGU B.Z., Anthropologie urbaine, Ière et IIème licences Sociologie + IIème licence Anthropologie, UNAZA et UNILU, Lubumbashi, 1979-1993.

8. VUAKYANAKAZI M., Systématique des théories anthropologiques, IIème graduat Sociologie et Anthropologie, UNILU, Lubumbashi, 1988-1996.

IX.4. AUTRES DOCUMENTS INEDITS.

1. ELENGESA N.M., Loisir cinématographique et mouvements sociaux à Kinshasa(Zaïre).L'incidence sociologique des films westerns sur l'émergence du phénomène"bill"des années 1957-1967, Lubumbashi, 1994.

2. (---------), KIMBANGU au confluent de la religion et de la politique. Réflexions sur le sens de sa vie et de son action, Lubumbashi, 1995.

3. (---------), Vie, action et pensée politique de Kasa-Vubu.Contribution à la connaissance de l'histoire politique du Congo-Zaïre, Lubumbashi, 1996.

4. (---------), Rapport ville-campagne en Afrique Subsaharienne vu par un anthropologue, Lubumbashi, 11997.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

-----=OOo=----

TABLE DES MATIERES

Pages

-Epigraphes:..... I
-In memoriam :..... II
-Dédicace :..... III
-Avant-propos ou histoire d'un projet :..... V
Introduction générale :..... 1
1. Présentation de l'objet d'étude :..... 1
2. Etat de la question :..... 14
3. Problématique et hypothèse de travail :..... 35
4. Questions de méthode et techniques de recherche :..... 42
5. Structure du texte :..... 68

Chapitre premier: Les présupposés théoriques:concepts fondamentaux :..... 70
Section 1. Le loisir en question :..... 72
§1. Défintion du loisir :..... 72
1.1.Sens étymologique :..... 74
1.2.Définitions selon les auteurs :..... 76
§2. Temps libre et temps de loisir :..... 83
2.1.Temps libre :..... 83
2.2.Temps de loisir :..... 84
§3. Les loisirs et ses équivalents :..... 85
3.1.Le divertissement :..... 85
3.2.La distraction :..... 86
3.3.Le jeu :..... 86
3.4.Le sport :..... 87
§4. Les différentes approhes du loisir dans la recherche sociologique :..... 91
4.1.La voie américaine :..... 91
4.2.La voie marxiste :..... 94
4.3.La voie française :..... 95
4.4.Les loisirs dans les pays en voie de développement 96
4.5.La typologie des loisirs :..... 108
§5. Les caractères spécifiques du loisir :..... 110
5.1,Le caractère libératoire :..... 110
5.2.Le caractère désintéressé :..... 112

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Pages

5.3.Le caractère hédonistique :..... 113
5.4.Le caractère personnel :..... 115
§6. Les fonctions du loisir :..... 116
6.1.Le délassement :..... 117
6.2.Le divertissement :..... 117
6.3.Le développement :..... 119
6.4.L'unicité des 3"D" :..... 120
Section 2. Le changement social en question :..... 120
§1. Société et culture :..... 121
§2. Les propriétés du fait social :..... 127
§3. Le changement social et ses équivalents :..... 132
§4. Les facteurs de changement social :..... 138
§5. Les conditions de changement social :..... 138
§6. Les agents du changement social :..... 139
Section 3. Rapport entre loisir et changement social :... 139

Chapitre deuxième: La ville congolaise en tant qu'objet de connaissance :..... 142
Section 1. La ville et l'urbanisation dans les topiques des sciences sociales :..... 143
Section 2. La ville congolaise comme phénomène social total 169
Section 3. La temporalité spécifique et multiple de la ville congolaise:..... 171
Section 4. La genèse et le cadre juridique de la ville congolaise:..... 173
Section 5. Les rythmes de croissance des villes congolaise 183
Section 6. Le"réseau urbain"et l'organisation de l'espace urbain au Congo :..... 188

Chapitre troisième: Présentation du terrain d'enquête:..... 193
Section 1. Situation géographique de Kinshasa :..... 193
Section 2. Genèse et brève histoire de Kinshasa :..... 201
Section 3. Espace social urbain de Kinshasa :..... 231
Section 4. Cadre socio-démographique de Kinshasa :..... 235
Section 5. Catégorisation socio-professionnelle et niveau d'intégration des habitants :..... 254

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Pages

Chapitre quatrième: Les activités de loisir à Kinshasa:..... 265
Section 1. Les loisirs dans les années vingt et trente à Léopoldville :..... 265
Section 2. Les loisirs dans les années quarante et cinquante à Léopoldville :..... 282
§1. L'apparition des groupes musicaux :..... 283
§2. Veillées, jeux et danses :..... 287
2.1. Les veillées :..... 287
2.2. Les jeux :..... 288
2.3. Les danses :..... 292
§3. Les fêtes :..... 294
§4. La musique et la radio :..... 299
§5. Le loisir cinématographique: le film :..... 301
§6. Les activités sportives :..... 303
§7. Les délassements intellectuels :..... 305
§8. Les associations volontaires et l'insertion en ville 306
8.1. Les associations de loisir proprement dites :... 309
8.1.1.Les associations récréatives ou groupes d'amitié 309
8.1.2.Les associations d'homonymes :..... 313
8.2. Les associations de culture(ou de sous-culture). 314
8.1.2.Les associations d'anciens élèves :..... 314
8.2.2.Les cercles d'évolués :..... 321
8.2.3.Les associations d'originaires ou de ressortissants :..... 328
8.3. Les associations d'épargne:les cagnottes ou tontines :..... 335
Section 3. Les loisirs dans les années soixante et soixante-dix à Léopoldville-Kinshasa :..... 336
§1. Les réunions et l'intensité du rayonnement associatif :..... 336
1.1. Dans le cadre des associations de loisir à proprement parler :..... 336
1.1.1.Les associations sportives :..... 337
1.1.2.Les associations récréatives et les associations "d'élégance" :..... 342
1.1.3.Les associations théâtrales,culturelles et folkloriques :..... 344

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Pages

1.2. Dans le cadre des associations d'épargne à dominante ludique :..... 356
1.2.1.La dynamique des mutuelles :..... 356
1.2.2.Les sociétés et les "moziki" :..... 359
1.2.3.Le"likelemba" :..... 363
§2. Le cinéma :..... 369
2.1.Infrastructure cinématographie,type et contenu des films projetés :..... 369
2.2.L'exemple du phénomène "bill"en tant que mouvement social :..... 374
2.3.Incidence sociologique du mouvement"bill"sur la culture urbaine :..... 383
§3. Les mouvements de jeunesse :..... 385
§4. La lecture et la télévision :..... 390
§5. La musique des orchestres et la mode vestimentaire 411
§6. Les fêtes et la FIKIN :..... 444
§7. Les visites et les conversations :..... 448
§8. Les jeux :..... 454
Section 4. Situation socio-culturelle dans la décennie 1980 - 1991 :..... 456
§1. Interprétation des données de terrain :..... 456
§2. Infrastructure socio-culturelle :..... 461
§3. Polycentralité ludique de Kinshasa :..... 468

Chapitre cinquième: Le sens des changements sociaux et culturels à Kinshasa:..... 478
Section 1. Effort de théorisation du loisir vu comme phénomène associatif :..... 478
Section 2. La"kinoiseté"ou l'ethnotype urbain de Kinshasa 483
Section 3. Quelques propositions concrètes d'organisation des loisirs dans la capitale nationale :..... 497
-Conclusion Générale :..... 509
-Bibliographie sélective :..... 518
-Table des matières :..... 549
-Annexes :.....

CODESRIA-BIBLIOTHEQUE

ANNEXE I.

QUESTIONNAIRE DESTINE AUX KINOIS.

Citoyen(ne),

Le présent questionnaire aidera à la rédaction d'une thèse de doctorat, laquelle sera défendue prochainement à l'Université de Lubumbashi. Nous vous demandons donc d'avoir l'amabilité de répondre sans crainte à chacune des questions ci-après. Ce dont nous vous remercions du fond du coeur.

I. **IDENTITE**

1. Nom et postnom(s): .....
2. Sexe : M ; F.
3. Age : .... ans.
   - Né(e) à .....
   - Le .....
   - Date d'arrivée à Kinshasa (1).....
4. Ethnie: .....
5. Religion(s) pratiquée(s).....
   .....
   .....
6. -Niveau d'instruction: .....
   -Savez-vous lire et écrire le français ?: oui ; non (2)
7. Profession ou occupation principale: .....
8. Zone d'habitation : ..... Quartier: .....

II. **TEMPS LIBRES.**

1. Quel est votre emploi du temps aux jours de travail (de lundi matin à samedi midi)?

---

(1) Cette question ne concerne que ceux des sujets qui viennent d'ailleurs.

(2) Encerclez la réponse qui vous convient.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

2. Quel est votre emploi du temps les weeck-ends (de samedi midi à dimanche soir) ?
3. En dehors de ces activités habituelles de la semaine, en avez-vous d'autres qui reviennent régulièrement par périodes plus longues ?
4. Comment passez-vous les jours de fêtes civiles : Nouvel-An civil, journée des Martyrs de l'Indépendance, journée de l'enseignement, fête du travail, fête du M.P.R., Anniversaire du Zaïre monnaie (journée des pêcheurs, fête de l'Indépendance du Zaïre, fête des parents, Anniversaire du Président-Fondateur (ou journée de la Jeunesse), fête des 3 Z; fête des F.A.Z., fête de l'avènement de la IIème République ?
5. Comment passez-vous les jours de fêtes chrétiennes chômées : Noël, Pâques, Pentecôte, Assomption, Toussaint ?
6. En dehors des fêtes annuelles, avez-vous des jours importants occasionnels tout au long de votre vie que vous vivez d'une manière spéciale ? Si oui, précisez lesquels et comment vous les passez.
7. Avez-vous des vacances annuelles ? Si oui, comment les passez-vous ?

III. <u>CINEMA</u>.

8. Allez-vous au cinéma ? Quand et pourquoi ?
9. Quel genre de film préférez-vous ?
10. Quels films préférez-vous du point de vue de leur nationalité?
11. Avez qui allez-vous le plus souvent au cinéma ?
12. Etes-vous satisfait(e) des films qui passent sur les écrans kinois ? Pourquoi ?
13. Avez-vous vu des films faits par des metteurs en scène africains noirs et joués par des acteurs noirs ?

IV. <u>THEATRE</u>.

14. Allez-vous au théâtre ? Où ?
15. Quelles pièces préférez-vous voir ?

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

V. RADIO

16. Ecoutez-vous la radio ?
17. Avez-vous un poste-récepteur en propre (personnel) ?
18. Ecoutez-vous les radios étrangères ? Si oui, lesquelles et pourquoi ?
19. Citez quelques unes de vos émissions préférées.

VI. TELEVISION.

20. Regardez-vous la télé ?
21. a) Avez-vous un poste téléviseur ? Oui ; non.
    b) En couleur ou en noir et blanc ?

22. Si non, où regardez-vous la télévision ?
    - chez un ami;
    - chez un parent;
    - chez un frère;
    - en public (3).

23. Si oui, pourquoi en avez-vous acheté un ?
    - question d'utilité;
    - pour votre prestige personnel;
    - pour la distraction de votre épouse et de vos enfants;
    - autres raisons (spécifiez-les).

24. Etes-vous satisfait(e) de sa grille des émissions ? Oui; non.
25. Quelles sont vos émissions préférées ?
26. Quelle(s) émission(s) voudriez-vous qu'on change ? Pourquoi ?
27. Combien de fois par semaine regardez-vous la télé ? Pourquoi ?
28. Préférez-vous la regarder seul(e) ou en famille ? Donnez-en les raisons profondes.

---

(3) Cochez la réponse qui vous convient.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

29. Quelle(s) langue(s) désirez-vous entendre à la télé ?
    - le français;
    - le lingala;
    - le kikongo;
    - le swahili;
    - le tshiluba;
    - ou autres (dites pourquoi).

30. Appliquez-vous ce qui se dit ou se fait au petit écran ? Pourquoi ?
31. L'impact de la télévision sur l'instruction et l'éducation de vos enfants est-il positif ou négatif ? Expliquez brièvement.
32. Disposez-vous d'une vidéo-cassette ? oui ; non.

VII. LECTURE.

33. Lisez-vous des livres ? Si oui, de quelle nature ?
34. A quel moment du jour et où lisez-vous (livres, journaux et autres) ?
35. Lisez-vous la presse ?
    - Si oui, quel(s) quotidien(s) lisez-vous ?
    - Si oui, quel(s) hebdomadaire(s) lisez-vous ?
    - Si oui, quel(s) mensuel(s) lisez-vous ?
36. Lisez-vous des bandes dessinées ? oui ; non.
37. Lisez-vous des photoromans ? oui ; non.
38. Lisez-vous des romans policiers ? oui ; non.
39. En dehors des nouvelles de votre famille, comment apprenez-vous ce qui se passe autour de vous et dans le monde ?

VIII. MUSIQUE.

40. Aimez-vous la musique ? oui ; non.
    - Si oui, par quel moyen l'écoutez-vous ?
    - Quel genre de musique préférez-vous ?
41. Aimez-vous participer aux séances de danses folkloriques zaïroises ? oui ; non.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

42. Allez-vous aux dancings ? oui ; non. Lesquels ?
43. Fréquentez-vous les bars (ou le cafés) ? oui ; non. Lesquels ?
44. Quel(s) est (sont) votre (vos) orchestre(s) préféré(s) ?
45. Quelles sont vos vedettes musicales préférées ?
46. Que reprochez-vous à la musique zaïroise moderne ?

IX. TELEPHONE.

47. Avez-vous un appareil téléphonique ? oui ; non.
48. Si oui, à quelle(s) occasion(s) vous en servez-vous ?

X. TOURISME.

49. Vous arrive-t-il de faire du tourisme ?
    - Si oui, où et pourquoi ?

XI. NATATION.

50. Aimez-vous aller au bord du fleuve, à la piscine ? Pourquoi ?

XII. SPORT.

51. Faites-vous du sport ? Si oui, lequel ou lesquels ?
52. Faites-vous partie d'un ou de plusieurs clubs sportifs ?
    Citez-le (les).

XIII. CERCLE OU ASSOCIATION CULTURELLE OU ENCORE CLUB.

53. Faites-vous partie d'une ou de plusieurs associations (entraide, syndicat, culture, politique, etc.) ?
    - Si oui, citez-en les principales et dites pourquoi vous y avez adhéré.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

XIV. JEUX.

54. Jouez-vous ? oui ; non.
    - Si oui, quel(s) jeu(x) préférez-vous ?

XV. SOUHAITS.

55. Citez quelques loisirs non pratiqués à Kinshasa mais que vous souhaiteriez voir se développer chez nous.
56. Avez-vous d'autres avis à émettre en rapport avec les loisirs en général ? Si oui, lesquels ?

Grand merci.

****

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

ANNEXE II.

REGLEMENT D'ORDRE INTERIEUR DES CERCLES CULTURELS DES JEUNES EN REPUBLIQUE DU ZAIRE (IMPRIMASOF/KIN.).

Par NZANDA BUANA KALEMBA.

Pge 1. Préambule.

La jeunesse est sans doute la fraction de la population sur laquelle repose l'espoir de toute nation. C'est à elle que revient le rôle de relève.

Ce rôle fait que la jeunesse est devenue l'incarnation même de la révolution. L'une des tâches essentielles de la jeunesse zaïroise, c'est d'assurer la pérenité du Mobutisme.

Aussi, le Manifeste de la N'Sele, source de notre activité révolutionnaire recommande-t-il : "Le M.P.R. s'attachera particulèrement à permettre aux jeunes la participation à la vie civique et l'accession à la culture. L'organisation des loisirs de la jeunesse doit porter tant sur le développement du corps que sur celui de l'esprit".

Considérant les C.C. des jeunes comme un cadre idéal pour leur épanouissement et estimant nécessaire leur institutionnalisation en vue d'assurer le suivi des activités qui s'y déroulent et de leur confier en plus des activités purement socio-culturelles, un rôle de messager du Mobutisme.

Pge 3. De l'objet et du champ d'action.

Art. 1er : Tout jeune Zaïrois peut s'associer à d'autres jeunes pour créer un Club, un Cercle ou une Association sans but lucratif (A.S.B.L.), dénnommé "Cercle Culturel des Jeunes".

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Art. 2 : Le Cercle culturel des jeunes a pour objet :

a) d'exalter, de promouvoir et de vulgariser les valeurs culturelles zaïroises authentiques auprès des jeunes;
b) de créer un cadre approprié par la détente saine et la création culturelle;
c) d'aider les parents, les éducateurs et les encadreurs en fixant des orientations précises sur les activités culturelles des jeunes en dehors du foyer, de l'école, de l'usine, du bureau, etc ...
d) d'aider l'autorité politique à contrôler les activités culturelles des jeunes;
e) d'assurer la mobilisation et la participation des masses juvéniles aux activités politiques et socio-culturelles organisées par les organes du Parti, par exemple les rassemblements populaires, les marches de soutien, le "salongo", le défilé, etc ...
f) d'assurer la vigilance et la protection des acquis de la révolution et du patrimoine national.

Art. 3 : Le Cercle culturel organise ses activités dans les domaines suivants :
théâtre, ballet, musique, écrits, fanfare, choeurs, recherches traditionnelles, conférences, ciné-forums, biblio-forums, fancy fair, concours, sports, tourisme, arts martiaux, corporations gymaniques, excursions, visites guidées, classes promenades, activités sociales, activités mutuelles, etc ...

Art. 4 : Le Cercle culturel réalise ces objectifs dans le respect absolu des libertés fondamentales de l'homme, dans l'exaltation des valeurs humaines, dans la fraternité et conformément aux lois de la République du Zaïre et des idéaux du M.P.R.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Art. 5 : L'appellation unique de "C.C." doit refléter les principes susmentionnés ainsi que le souci permanent d'élévation intellectuelle, morale et physique, de formation politique, idéologique, civique et culturelle conformément au Statut de la J.M.P.R.

<u>Des critères de création d'un Cercle Culturel des Jeunes</u>.

Art. 6 : La création d'un Cercle culturel est soumise aux critères suivants :

a) avoir 50 membres effectifs au minimum en ville et 15 membres effectifs au minimum dans d'autres centres;

b) organiser effectivement une des activités énumérées à l'article 3;

c) fournir les renseignements suivants par :

1. l'identification du (des) créateur(s) du Cercle culturel :
   1°- Attestations de naissance;
   2°- Attestations de bonne vie et moeurs et conduite;
   3°- Attestations de militantisme délivrée par l'autorité compétente;
   4°- Attestation de résidence;
   5°- Un Curriculum Viate;
   6°- Une motivation de base pour la création du Cercle.

2. L'identification du Cercle Culturel :
   1°- Règlement Interne du Cercle;
   2°- Date et lieu de la création du Cercle;
   3°- Appellation du Cercle;
   4°- Siège du Cercle (adresse géographique, postale, ou téléphonique et éventuellement bancaire);
   5°- Liste des membres reprenant noms, postnoms, adresses et profession ;
   6°- Activités principales du Cercle et activité(s) secondaire(s);
   7°- Patrimoine;
   8°- Liste des organismes qui sont en collaboration avec le Cercle.

CODESPA - BIBLIOTHEQUE

TITRE III. - DE L'AFFILIATION.

Art. 7. : Les cercles culturels comprennent trois catégories des membres :

a) les membres effectifs; b) les membres d'honneur ;

c) les membres sympathisants.

Art. 8 : Est membre effectif ; tout jeune zaïrois qui adhère au règlement interne du cercle, qui a sa carte de membre et qui est en règle de cotisation.

Art. 9 : Est membre d'honneur : toute personne physique ou morale qui soutient le cercle culturel des jeunes matériellement ou moralement, conformément aux principes et idéaux du M.P.R.

Art. 10 : Est membre sympatisant : toute personne adhérant à un programme d'activités ponctuelles organisées par un cercle.

TITRE IV. LES ORGANES DE COORDINATION DES ACTIVITES CULTURELLES.

Art. 11 : La coordination des activités culturelles en milieu des jeunes est une des attributions essentielles et exclusives de la jeunesse du M.P.R.

Art. 16 : a) la commission culturelle de zone est composée d'un bureau de dix membres élus par l'assemblée générale des représentants des cercles culturels agréés.

b) Elle dresse un rapport mensuel d'activités au Comité de coordination sous-régional chargé des activités socio-culturelles sous-couvert du Secrétaire de zone.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

TITRE V. DE L'ORGANISATION INTERNE DES CERCLES CULTURELS DES JEUNES.

Art. 23 : Les organes internes des cercles culturels des jeunes sont:
- l'assemblée générale ; - le comité directeur ;
- le comité d'honneur.

Art. 24 : L'assemblée générale est l'organe suprême du cercle. Elle regroupe tous les membres.

Art. 25 : Au sein de l'assemblée générale fonctionne un Bureau dénommé "COLLEGE DES SAGES", présidé par le créateur et comprennant le doyen (le plus âgé), un secrétaire, un secrétaire adjoint et deux membres.
Les membres de ce bureau sont proposés par l'assemblée générale.

Art. 26 : La mission de ce Bureau est d'orienter et de contrôler les actions du Comité Directeur. Le bureau propose en outre à l'assemblée générale la ligne de conduite du cercle pour l'année à venir.

Art. 27 : Après approbation des rapports d'activités du cercle culturel par l'assemblée générale, le Bureau de celle-ci en tient informée la commission socio-culturelle de zone à la fin de chaque année.

Art. 28 : L'assemblée générale se réunit en session ordinaire chaque premier dimanche du mois sur convocation de Président du Cercle.
Elle se réunit en session extraordinaire chaque fois que les circonstances l'exigent à la demande du président, du créateur ou de la moitié des membres effectifs.

Art. 29 : Les modalités de convocation des sessions de l'assemblée générale sont fixées par le règlement interne du Cercle culturel.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Art. 30 : Le Comité directeur est l'organe d'exécution de la politique du Cercle culturel. Il est chargé outre les attributions stipulées à l'article 13 de :

(N.B. Art.13; a) le comité directeur du C.C. est l'organe de base de coordination de l'action culturelle en milieu des jeunes dans une localité, quartier ou camp militaire.

b) Il rend compte des activités par les rapports mensuels adressés à la commission culturelle de zone sous-couvert du secrétaire de la J.M.P.R.)

- gérer les activités du C.C.
- rendre compte de ses activités à l'assemblée générale par des rapports trimestriels et annuels;
- proposer à l'assemblée générale le budget et le taux des cotisations.

Art. 31 ; à l'Art. 37 (Cfr Statut des cercles Culturels (C.C.).

TITRE VI DES FINANCES.

Art. 38 ; Le Cercle culturel est une association sans but lucratif (A.S.B.L.). Il peut détenir cependant une caisse permettant de faire face à certaines dépenses (correspondances, publicité, assistance aux membres).

Art. 39 ; Les ressources financières du C.C. proviennent ;

- des cotisations des membres effectifs;
- des participations des membres sympathisants et saisonniers;
- des dons, legs des membres d'honneur, octroyés sans condition contraire aux idéaux du M.P.R.;
- des recettes des activités et manifestations organisées par le cercle culturel dans le respect absolu des lois nationales en la matière.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

TITRE VI. DE DROITS, OBLIGATIONS ET DEVOIRS DES MEMBRES.

Art. 36 : - Tout membre effectif reçoit lors de son affiliation une carte de membre effectif;
- La carte de membre est renouvelable chaque année moyennant le paiement de 3 Z.

Art. 37 : - Tout membre effectif a le droit d'information et jouit d'une liberté d'expression.

Art. 38 : Les membres effectifs ont droit aux avantages matériels accordés par l'association dans les cas repris ci-après :

1. DECES
   a) du membre, de son épouse légitime et de ses enfants; 500 Z ;
   b) du père, de la mère, tuteur d'un membre : 300 Z ;
   c) du frère, de la soeur, oncle, cousin, neveu etc : 200 Z.;

   Pour le membre ayant pour responsable (à Kinshasa), un frère, une soeur, une tante etc..., il sera remunéré d'après le montant fixé pour la catégorie b.

2. HOSPITALISATION.

   En cas d'hospitalisation, le Club paie le 1/3 des frais au membre concerné.

   CONSIGNE

   Le Club pourra intervenir pour certains cas sociaux non abordés dans ce Statut.

Art. 40 : A part l'intervention officielle du Club pour les divers cas sociaux définis ci-dessus, tout membre peut intervenir personnellement pour assister un autre membre.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Titre VI.2. DES DEVOIRS ET OBLIGATIONS.

Art. 41 : La présence de tous les membres aux assemblées et aux manifestations socio-culturelles est obligatoire.

Art. 42 : Tout membre effectif est présumé avoir pris connaissance du règlement d'Ordre intérieur du Cercle et est tenu par conséquent de le respecter.
Le respect et obéissance envers les cadres dirigeants sont de rigueur.

****

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

ANNEXE III.

LUNDI

00H00 : Zaïre Mondial
00H30 : Disco-jazz
01H00 : Profils du Zaïre (français)
02H00 : Nuit sur la musique au Zaïre
03H00 : Coin du latino-américain
04H00 : Bulletin d'informations
04H05 : Bonjour zaïre, vive le salongo
04H30 : Nouvelles en swahili
04H40 : Bonjour zaïre, vive le salongo
04H45 : Nouvelle en tshiluba
04H55 : Bonjour zaïre, vive le salongo
05H00 : Nouvelles des régions
05H00 : Bonjour zaïre, vive le salongo
05H30 : Nouvelles en lingala
05H40 : Bonjour zaïre, vive le salongo
05H45 : Nouvelles en kikongo
05H55 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
06H00 : Zaïre Matin
06H15 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
06H35 : Communiqués nécrologiques
06H45 : Flash jeunesse
07H00 : Bulletin d'informations
07H10 : Communiqués Divers
07H30 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
08H00 : Bulletin d'informations
08H10 : Communiqués Nécrologiques
08H30 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
09H00 : Bulletin d'informations
09H03 : Parti et nous en swahili
09H30 : Parti et nous en Tshiluba
10H00 : Bulletin d'informations
10H05 : Parti et nous en lingala
10H30 : Parti et nous en kikongo
11H00 : Annonce des principales nouvelles de 12H30'

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

LUNDI (suite)

11H05 : Apéritif en musique
11H30 : Nouvelles en swahili
11H30 : Nouvelles en tshiluba
11H55 : Apéritif en musique
12H00 : Nouvelles en lingala
12H10 : Apéritif en musique
12H15 : Nouvelles en kikongo
12H25 : Apéritif en musique
12H30 : Zaïre Actualités magazine
13H00 : Apéritif en musique
13H30 : Communiqués Divers
14H00 : Bulletin d'informations
14H05 : Pour nous Citoyennes
14H30 : Alphabétisation
15H00 : Bulletin d'informations
15H05 : Allo les jeunes
15H30 : Justice et révolution
16H00 : Bulletin d'informations
16H05 : Kin à la carte
16H30 : La bonne menagère
17H00 : Nouvelles en Swahili et Tshiluba
17H00 : Service
17H30 : Hygiène et Santé
17H45 : Communiqués Nécrologiques
18H00 : F.A.Z.
19H00 : ZAIRE SOIR
19H30 : Communiqués nécrologiques
20H00 : Nouvelles en lingala et kikongo
20H20 : Service
20H30 : Magazine de parents (1ère et 3ème semaine)
20H30 : Tobongisa (2ème et 4ème semaine)
21H00 : Idés force du mobutisme
22H00 : Film radiophonique
23H00 : Bulletin d'informations
23H05 : Thème et chansons

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

MARDI

00H00 : Zaïre Mondial
00H30 : Voix d'Afrique
01H00 : Profils du Zaïre en anglais
02H00 : Nuit sur la musique au Zaïre
03H00 : Variétés anglaises
04H05 : Bulletin d'informations
04H00 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
04H30 : Nouvelles en swahili
04H40 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
04H45 : Nouvelle en Tshiluba
04H55 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
05H00 : Nouvelles des régions
05H10 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
05H30 : Nouvelles en lingala
05H40 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
05H45 : Nouvelles en kikongo
05H55 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
06H00 : Zaïre Matin
06H15 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
06H35 : Communiqués nécrologiques
06H45 : Flash jeunesse
07H00 : Bulletin d'informations
07H10 : Communiqués Divers
07H30 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
08H00 : Bulletin d'informations
08H10 : Communiqués nécrologiques
08H30 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
09H00 : Bulletin d'informations
09H05 : Parti et nous en swahili
09H30 : Parti et nous en Tshiluba
10H00 : Bulletin d'informations
10H05 : Parti et nous en lingala
10H30 : Parti et nous en kikongo
11H00 : Annonce des principales nouvelles de 12H30'.
11H05 : Apéritif en musique
11H30 : Nouvelles en swahili

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

MARDI (suite)

11H40 : Apéritif en musique
11H45 : Nouvelles en tshiluba
11H55 : Apéritif en musique
12H00 : Nouvelles en lingala
12H10 : Apéritif en musique
12H15 : Nouvelle en kikongo
12H25 : Apérifit en musique
12H30 : Zaïre Actualités magazine
13H00 : Apéritif en musique
13H30 : Communiqués Divers
14H00 : Bulletin d'informations
14H05 : Mpo na biso ba mama
14H30 : L'enfant dans son milieu
15H00 : Bulletin d'informations
15H05 : Mituna mpe biyano
15H30 : Bosembo mpe mbonguana
16H00 : Bulletin d'informations
16H05 : Antenne scolaire
16H30 : La bonne ménagère (lingala)
17H00 : Nouvelles en swahili et tshiluba
17H20 : Service
17H30 : Bopeto mpe bokolongonu
17H45 : Communiqués nécrologiques
18H00 : F.A.Z.
19H00 : Zaïre soir
19H30 : Echo du travailleur
20H00 : Nouvelles en lingala et kikongo
20H20 : Service
20H30 : Magazine de parents (lingala) 1ère et 3ème semaine
20H30 : Tobongisa (lingala) 2ème et 4ème semaine
21H00 : Le monde des arts et des lettres (1ère et 3ème semaine)
21H05 : Le monde du travail (syndicat) 2ème et 4ème semaine
21H30 : Musique et tradition (lingala) 1ère et 3ème semaine
21H30 : Les grands moments de l'histoire (2ème et 4ème semaine)
22H00 : Concert des auditeurs en lingala (hebdo)
23H00 : Bulletin d'informations
23H05 : Au gré des vents

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

MERCREDI

00H00 : Zaïre Mondial
00H30 : Music hall
01H00 : Profils du Zaïre (swahili)
02H00 : Nuit sur la musique au Zaïre
03H00 : Musique retro
04H00 : Bulletin d'informations
04H05 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
04H30 : Nouvelles en swahili
04H40 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
04H45 : Nouvelle en Tshiluba
04H55 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
05H00 : Nouvelles des régions
05H10 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
05H30 : Nouvelles en lingala
05H40 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
05H45 : Nouvelles en kikongo
05H55 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
06H00 : Zaïre Matin
06H15 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
06H30 : Chroniques
06H35 : Communiqués nécrologiques
06H45 : Flash jeunesse
07H00 : Bulletin d'informations
07H10 : Communiqués Divers
07H30 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
08H00 : Bulletin d'informations
08H10 : Communiqués nécrologiques
08H30 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
09H00 : Bulletin d'informations
09H05 : Parti et nous en swahili
09H30 : Parti et nous en Tshiluba
10H00 : Bulletin d'informations
10H05 : Parti et nous en lingala
10H30 : Parti et nous en kikongo
11H00 : Annonce des principales nouvelles de 12H30',
11H05 : Apéritif en musique
11H30 : Nouvelles en swahili

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

MERCREDI SUITE

11H40 : Apéritif en musique
11H45 : Nouvelles en tshiluba
11H55 : Apéritif en musique
12H00 : Nouvelles en lingala
12H10 : Apéritif en musique
12H15 : Nouvelle en kikongo
12H25 : Apéritif en musique
12H30 : Zaïre Actualités magazine
13H00 : Apéritif en musique
13H30 : Communiqués Divers
14H00 : Bulletin d'informations
14H05 : Samu na beto ba mama
14H30 : Kin à la Carte
15H00 : Bulletin d'informations
15H05 : Ba mvutu na mikanda
15H30 : Nsambusula ya mbote
16H00 : Bulletin d'informations
16H05 : Courrier des auditeurs (français)
16H30 : Nketo na kati ya inzo
17H00 : Nouvelles en swahili et tshiluba
17H20 : Service
17H30 : Bukete mpe mavimpi
17H45 : Communiqués nécrologiques
18H00 : F.A.Z.
19H00 : Zaïre soir
19H30 : Communiqués nécrologiques
20H00 : Nouvelles en lingala et kikongo
20H20 : Service
20H30 : Magazine de parents (lingala) 1ère et 3ème semaine)Kikongo
20H30 : Tobongisa (2ème et 4ème semaine) Kikongo
21H00 : Radio université (hebdo)
21H30 : Musique et tradition 1ère et 3ème semaine (Kikongo)
21H30 : Les grands moments de l'histoire (2ème et 4ème semaine)
22H00 : Concert des auditeurs en Kikongo
23H00 : Bulletin d'informations
23H05 : Radio - Secours

****

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

JEUDI

00H00 : Zaïre Mondial
00H30 : Disco-Jazz
01H00 : Profils du Zaïre en Portugais
02H00 : Nuit sur la musique au Zaïre
03H00 : Varitétés françaises
04H00 : Bulletin d'informations
04H05 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
04H30 : Nouvelles en swahili
04H40 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
04H45 : Nouvelle en Tshiluba
04H55 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
05H00 : Nouvelles des régions
05H10 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
05H30 : Nouvelles en lingala
05H40 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
05H45 : Nouvelles en kikongo
05H55 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
06H00 : Zaïre Matin
06H15 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
06H35 : Communiqués nécrologiques
06H45 : Flash jeunesse
07H00 : Bulletin d'informations
07H10 : Communiqués Divers
07H30 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
08H00 : Bulletin d'informations
08H10 : Communiqués nécrologiques
08H30 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
09H00 : Bulletin d'informations
09H05 : Parti et nous en swahili
09H30 : Parti et nous en Tshiluba
10H00 : Bulletin d'informations
10H05 : Parti et nous en lingala
10H30 : Parti et nous en kikongo
11H00 : Annonce des principales nouvelles de 12H30'.
11H05 : Parti et nous en lingala
11H30 : Parti et nous kikongo

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

JEUDI SUITE

11H40 : Apéritif en musique
11H45 : Nouvelles en tshiluba
11H55 : Apéritif en musique
12H00 : Nouvelles en lingala
12H10 : Apéritif en musique
12H15 : Nouvelle en kikongo
12H25 : Apéritif en musique
12H30 : Zaïre Actualités magazine
13H00 : Apéritif en musique
13H30 : Communiqués Divers
14H00 : Bulletin d'informations
14H05 : Kwa sisi wa bibi
14H30 : Alphabétisation
15H00 : Bulletin d'informations
15H05 : Courrier des auditeurs (swahili)
15H30 : Shéria na mapinduzi
16H00 : Bulletin d'informations
16H05 : Antenne scolaire
16H30 : Bibi nyumbani
17H00 : Nouvelles en swahili et tshiluba
17H20 : Service
17H30 : Usafi na afya
17H45 : Communiqués nécrologiques
18H00 : F.A.Z.
19H00 : Zaïre soir
19H30 : Echo du travailleur
20H00 : Nouvelles en lingala et kikongo
20H20 : Service
20H30 : Baraza la wazazi (1ère et 3ème Semaine)
20H30 : Tobongisa en swahili(2ème et 4ème semaine)
21H00 : Invité de la quinzaine (1ère et 3ème semaine) 1 heure
21H00 : Rendez-vous au théâtre (2ème et 4ème semaine) 30 minutes
21H30 : Nyimbo na asili (2ème et 4ème Semaine) 30 minutes
22H00 : Concert des auditeurs en swahili
23H00 : Bulletin d'informations
23H05 : En vedette à ...

****

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

VENDREDI

00H00 : Zaïre Mondial
00H30 : Voix d'Afrique
01H00 : Profils du Zaïre (français)
02H00 : Nuit sur la musique au Zaïre
03H00 : Pop music
04H00 : Bulletin d'informations
04H05 : Bonjour zaïre, vive le salongo
04H30 : Nouvelles en swahili
04H40 : Bonjour zaïre, vive le salongo
04H45 : Nouvelle en tshiluba
04H55 : Bonjour zaïre, vive le salongo
05H00 : Nouvelles des régions
05H00 : Bonjour zaïre, vive le salongo
05H30 : Nouvelles en lingala
05H40 : Bonjour zaïre, vive le salongo
05H45 : Nouvelles en kikongo
05H55 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
06H00 : Zaïre Matin
06H15 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
06H35 : Communiqués nécrologiques
06H45 : Flash jeunesse
07H00 : Bulletin d'informations
07H10 : Communiqués Divers
07H30 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
08H00 : Bulletin d'informations
08H10 : Communiqués Nécrologiques
08H30 : Bonjour Zaïre, vive le salongo
09H00 : Bulletin d'informations
09H03 : Parti et nous en swahili
09H30 : Parti et nous en Tshiluba
10H00 : Bulletin d'informations
10H05 : Parti et nous en lingala
10H30 : Parti et nous en kikongo
11H00 : Annonce des principales nouvelles de 12H30'
11H05 : Apéritif en musique
11H30 : Nouvelles en swahili
11H40 : Apéritif en musique

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

VENDREDI SUITE

11H45 : Nouvelles en tshiluba
11H55 : Apéritif en musique
12H00 : Nouvelles en lingala
12H10 : Apéritif en musique
12H15 : Nouvelles en kikongo
12H25 : Apéritif en musique
12H30 : Zaïre Actualités magazine
13H00 : Apéritif en musique
13H30 : Communiqués Divers
14H00 : Bulletin d'informations
14H05 : Mukaji wa tshitembu
14H30 : Kin à la carte
15H00 : Bulletin d'informations
15H05 : Mandamuna aku mikanda
15H30 : Ndumbuluilu ne dishintuluka
16H00 : Bulletin d'informations
16H05 : Les bonnes idées
16H30 : Mukaji wa mu nzumbu
17H00 : Nouvelles en Swahili et Tshiluba
17H00 : Service
17H30 : Mankanda ne bukole
17H45 : Communiqués Nécrologiques
18H00 : F.A.Z.
19H00 : ZAIRE SOIR
19H30 : Communiqués nécrologiques
20H00 : Nouvelles en lingala et kikongo
20H20 : Service
20H30 : Mibelu ya baledi (1ère et 3ème semaines)
20H30 : Tobongisa en Tshiluba (2ème et 4ème semaine)
21H00 : Perspectives économiques (1ère et 3ème semaines)
21H30 : Musique et tradition (1ère et 3ème semaine)
21H00 : Regard sur le monde (2ème et 4ème semaine)
21H30 : Misambo ya bakambwa (2ème et 4ème semaine)
22H00 : Concert des auditeurs en tshiluba
23H00 : Bulletin d'informations
23H05 : Musique en ballade.

****

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

SAMEDI

00H00 : Zaïre Mondial
00H30 : Music hall
01H00 : Profils du Zaïre en anglais
02H00 : Nuit sur la musique au Zaïre
03H00 : Variétés africaines
04H00 : Bulletin d'informations
04H05 : Week-end en bonne compagnie
04H30 : Nouvelles en swahili
04H40 : Week-end en bonne compagnie
04H45 : Nouvelle en Tshiluba
04H55 : Week-end en bonne compagnie
05H00 : Nouvelles des régions
05H10 : Week-end en bonne compagnie
05H30 : Nouvelles en lingala
05H40 : Week-end en bonne compagnie
05H45 : Nouvelles en kikongo
05H55 : Week-end en bonne compagnie
06H00 : Zaïre Matin
06H15 : Week-end en bonne compagnie
06H35 : Communiqués nécrologiques
06H45 : Flash jeunesse
07H00 : Bulletin d'informations
07H10 : Week-end en bonne compagnie
07H30 : Communiqués Divers
08H00 : Bulletin d'informations
08H10 : Communiqués nécrologiques
08H30 : Week-end en bonne compagnie
09H00 : Bulletin d'informations
09H05 : Week-end en bonne compagnie
10H00 : Bulletin d'informations
10H05 : Week-end en bonne compagnie
11H00 : Annonce des principales nouvelles de 12H30'.
11H05 : Apéritif en musique
11H30 : Nouvelles en swahili
11H40 : Apéritif en musique
11H45 : Nouvelles en tshiluba

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

SAMEDI SUITE

11H55 : Apéritif en musique
12H00 : Nouvelles en lingala
12H10 : Apéritif en musique
12H15 : Nouvelle en kikongo
12H25 : Apéritif en musique
12H30 : Zaïre Actualités magazine
13H00 : Apéritif en musique
13H30 : L'agenda du Sportif
14H00 : Bulletin d'informations
14H05 : Passeport pour l'évasion (hebdo) 1ère,2ème et 3ème Semaine)
15H00 : Une heure d'affiches (1ère,2ème et 3ème semaine)
16H00 : Hit-Parade de Radio Kinshasa (1ère et 3ème semaine)
16H05 : Chansons aux 100 visages (2ème et 4ème semaine
17H00 : Nouvelles en swahili et tshiluba
17H20 : Service
18H00 : Panorama militaire
18H15 : Les sentiers du développement
19H00 : Zaïre soir
19H30 : Communiqués nécrologiques
20H00 : Nouvelles en lingala et kikongo
20H20 : Service
20H30 : Les secrets de la discothèque (2ème et 4ème semaine)
20H30 : Chronique rurale (1ère et 3ème semaine)
21H00 : Musique retro (étrangères)
22H00 : Soirée de la voix du Zaïre
23H00 : Kin-Service.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

****

DIMANCHE

00H00 : Zaïre Mondial
00H30 : Kin-Service (suite)
04H00 : Bulletin d'informations
04H05 : Dimanche en bonne compagnie
04H30 : Nouvelles en swahili et tshiluba
04H40 : Dimanche en bonne compagnie
04H45 : Nouvelle en Tshiluba
04H55 : Dimanche en bonne compagnie
05H00 : Nouvelles des régions
05H10 : Dimanche en bonne compagnie
05H30 : Nouvelles en lingala
05H40 : Dimanche en bonne compagnie
05H45 : Nouvelles en kikongo
05H55 : Dimanche en bonne compagnie
06H00 : Zaïre Matin
06H15 : Dimanche en bonne compagnie
06H35 : Communiqués nécrologiques
07H00 : Bulletin d'informations
07H10 : Communiqués Divers
07H30 : Emissions religieuses
08H30 : Tango ya ba wendo
09H30 : A travers le monde
10H00 : La valise (hebdo)
11H30 : Nouvelles en swahili
11H40 : Apéritif en musique
11H45 : Nouvelles en tshiluba
11H55 : Apéritif en musique
12H00 : Nouvelles en lingala
12H10 : Apéritif en musique
12H15 : Nouvelle en kikongo
12H20 : Apéritif en musique
12H30 : Zaïre Actualités magazine
13H00 : Apéritif en musique
13H30 : Place aux vedettes (LUKEZO)
14H30 : Le Grand Tam-Tam
15H30 : Sports et Temps libres

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

DIMANCHE SUITE

19H00 : Zaïre soir
19H30 : Echo du travailleur
20H00 : Lisap'onge
21H00 : Service
21H05 : Radio - Sketch
23H00 : Bulletin d'informations
23H05 : Musique classique ...

N.B.: Cette grille des programmes est restée en vigueur jusqu'en juin 1986.

****

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

ANNEXE IV

- GRILLE-TYPE APPLIQUEE DEPUIS JANVIER 1985 -

LUNDI

12H00 : Mire
12H30 : Télé-Club, émission de Télé-Zaïre, production MAYEMBA-MIKITI
13H30 : Midi-actualités
14H00 : Publicités messages divers
14H05 : Un métier, un avenir, production de KADIMA KITUM, présentation de KUSAKA KITUND.
14H35 : Film pour enfants (Dessin animé)
14H40 : Fin des émissions Télé-Midi

17H00 : Mire
17H30 : Lisap'onge, émission enfantine en lingala production et présentation de KATUKALA BENGA, réalisation KADIMA KITUM - HADISI N'DJO (version Swahili par KASONGO BIN ASUMANI).
18H00 : Informations en Swahili et Tshiluba
18H20 : Publicités et messages divers
18H25 : Emission sanitaire en 4 Langues Nationales
18H40 : Informations en Lingala et Kikongo
19H00 : Nouvelles en bref
19H03 : Publicicités et messages divers
19H08 : Panorama des sports
19H50 : Chansons révolutionnaires
20H00 : Soir-Actualités
20H30 : Publicités et messages divers
20H35 : Film de série ou Télé-Film
21H40 : Magazine de la Femme
22H25 : Info-Dernières
22H40 : Détente
22H50 : Fin des émissions

****

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

MARDI

12H00 : Mire
12H30 : Télé-Club
13H30 : Midi-actualités
14H00 : Publicités messages divers
14H05 : Homme et métier, émission de KAKUSA
14H35 : Film pour enfants (Dessin animé)
14H40 : Fin des émissions Télé-Midi

17H00 : Mire
17H30 : L'Ecole des pionniers, émission de ISINDA MATIBA
18H00 : Informations en Swahili et Tshiluba
18H20 : Publicités et messages divers
18H25 : Animation révolutionnaire : 1 Région par semaine
18H40 : Informations en Lingala et Kikongo
19H00 : Nouvelles en bref
19H03 : Publicicités et messages divers
19H08 : Sur le podium, production et présentation de HEMEDI MWANAMBOYO
- Le monde économique, réalisation de MAMBUNE
19H50 : Chanson révolutionnaires
20H00 : Soir-Actualités (Grande édition du J.T.)
20H30 : Publicités et messages divers
20H35 : Film de série ou Télé-Film
21H35 : Publicité et messages divers
21H40 : Pleins feux - signes des temps - Magazine de la sous Direction des enquêtes et magazines/Dossier ouvert, production de TSHITENGE N'SANA.
22H40 : Info-Dernières
22H55 : Détente
22H50 : Fin des émissions

****

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

MERCREDI

12H00 : Mire
12H30 : Télé-Club
13H30 : Midi-actualités
14H00 : Publicites messages divers
14H05 : Feuilleton
14H35 : Barza, Salon des jeunes lecteurs, production de WAMUSHALA
15H00 : Télé-Dramatique (Zaïroise ou étrangère)
Matinées enfantines, production et présentation de BETOKO.
16H00 : Hit-Parade de Télé-Zaïre, production de KALONJI-NGOY
17H00 : Film de distraction pour enfant.
17H30 : Grand-Père raconte (émission enfanting)
18H00 : Informations en Swahili et Tshiluba
18H20 : Publicités et messages divers
18H25 : Salongo, vulgarisation agricole en 4 langues nationales
18H40 : Informations en Lingala et Kikongo
19H00 : Nouvelles en bref
19H03 : Publicicités et messages divers
19H08 : Culture et arts, production de NKIERE
19H50 : Chansons révolutionnaires
20H00 : Soir-Actualités (Grande édition du J.T.)
20H30 : Film de long métrage : A l'affiche ce soir
22H00 : Une page d'histoire, production de KASONGA
- Les images du monde, production et présentation de NTUMBA MATULU.
22H45 : Publicités et messages divers
22H50 : Info-dernières
23H05 : Détente
23H15 : FIN

****

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

JEUDI

12H00 : Mire
12H30 : Télé-Club
13H30 : Midi-actualités
14H00 : Publicités messages divers
14H05 : Ecole ouverte, production de l'E.P.S., présentation de KALENGA
14H35 : Film pour enfants (Dessin animé)
14H40 : Fin des émissions Télé-Midi

17H00 : Mire
17H30 : Emission enfantine en 4 langues KUVA/KANDE/FARIALA/KATENDI BOMOI/MIANDA/ASILI/NKADULU.
18H00 : Informations en Swahii et Tshiluba
18H20 : Publicités et messages divers
18H25 : Education sanitaire en 4 langues nationales MALAKO, MIBELU, USAFI, MALONGI
18H40 : Informations en Lingala et Kikongo
19H00 : Nouvelles en bref
19H03 : Publicicités et messages divers
19H08 : Film de connaissances générales/ECHO du Travailleur, émission de L'UNTZA, présentation de KASONGA.
19H50 : Chansons révolutionnaires
20H00 : Soir-Actualités (Grande édition du J.T.)
20H30 : Publicités et messages divers
20H35 : Jeudi sports, production et présentation de BASUNGA NZINGA
21H35 : Publicité et messages divers
21H40 : Théâtre de chez-nous, production de TSHITENGE N'SANA.
- Ba Nkolo miziki, production et présentation de KANZAKU
22H40 : Info-Dernières
22H55 : Détente
22H50 : Fin des émissions

****

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

VENDREDI

12H00 : Mire
12H30 : Télé-Club
13H30 : Midi-actualités
14H00 : Publicites messages divers
14H05 : Film de connaissances générales
14H35 : Film pour enfants (Dessin animé)
14H40 : Fin des émissions Télé-Midi

17H00 : Mire
17H30 : Emission enfantine ou film étranger destiné aux enfants.
18H00 : Informations en Swahii et Tshiluba
18H20 : Publicités et messages divers
18H25 : Vulgarisation agricole en 4 langues nationales
18H40 : Informations en Lingala et Kikongo
19H00 : Nouvelles en bref
19H03 : Publicicités et messages divers
19H08 : Coutumes et traditions, production KATUKU, présentation PUTU KABAMBA
19H50 : Chansons révolutionnaires
20H00 : Soir-Actualités (Grande édition du J.T.)
20H30 : Publicités et messages divers
20H35 : Film de série
21H40 : Zaïre oyé, production et présentation de LANDU LUSALA KHASA
- Pour vous mamans, production de la condition fémine, présentée par MAKUNZA
22H15 : Publicités et messages divers
22H20 : Info-dernières
22H35 : Détente
22H50 : Fin des émissions

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

****

SAMEDI

12H00 : Mire
12H30 : Télé-Club
13H30 : Midi-actualités
14H00 : Publicites messages divers
14H05 : Les voies du progrès, production de MBANZULU
14H20 : Hygiène et santé, production de LONDA
14H35 : JEUX IV : La Panne technique, production et présentation de HEMEDI MWANAMBOYO
- Super BANCO, production et présentation de BIYEVANGA LENGEMIE.

16H30 : Nous les jeunes, production et présentation de LILEKA M. BARUTI.
17H00 : Le jeu de 5 erreurs, production et présentation de WAMUSHALA KAMBA
17H30 : Avant-scène, production et présentation de LUMANDE BITI.
18H00 : Informations en Swahii et Tshiluba
18H20 : Publicités et messages divers
18H25 : Film de connaissances générales.
18H40 : Informations en Lingala et Kikongo
19H00 : Nouvelles en bref
19H03 : Publicicités et messages divers
19H08 : Notes de lecture, production et présentation de TSHITENGE LUBABU
- Science et vie, production et présentation de MAMBUNE.

19H50 : Chansons révolutionnaires
20H00 : Soir-Actualités (Grande édition du J.T.)
20H30 : Publicités et messages divers
20H35 : Film de série
21H40 : Zaïre numéro UN, émission de variétés musicales, présentée par LUKUNKU SAMPU.
- Les stars du ring, production et présentation de BASUNGA NZINGA.

0 H00 : Info-dernières
0 H15 : Détente
0 H25 : Fin des émissions

****

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

CODESRIA Documentation and Information Centre CODICE

DIMANCHE

9 H30 : Mire
10H00 : Culte religieux (4 confessions reconnues officiellement)
10H45 : Jeu Télévisé : Télé-scrable, production et présentation de TSHITENGE MADIKA.
11H15 : Détente : sketches, sports, musique
12H00 : L'invité du dimanche, émission de la chronique musicale, production et présentation de LUKENZO LUANSI.
12H30 : Nouvelles en bref
12H35 : L'invité du dimanche (suite)
13H00 : Parlons sports, production et présentation de KABALA MWANA MBUYI
13H30 : Midi-actualités
14H00 : Publicités messages divers
14H05 : Long métrage / Variétés en rediffusion.
16H00 : Sports dimanche par BASUNGA NZINGA
18H00 : Informations en Swahii et Tshiluba
18H20 : Publicités et messages divers
18H25 : Animation révolutionnaire
18H40 : Informations en Lingala et Kikongo
19H00 : Nouvelles en bref
19H03 : Publicités et messages divers
19H08 : Moseka, émission de recettes culinaires, production et présentation de MATSI KALUBI.
19H30 : Musique classique par KASONGA MBUNGA KALALA KAFUMBA.
19H50 : Chansons révolutionnaires
20H00 : Soir-Actualités (Grande édition du J.T.)
20H45 : Publicités et messages divers
20H50 : Emission politique : J.M.P.R. en avant, présentation de MAKOBA BIDIMU.
21H15 : Long métrage
22H45 : Info-dernières
23H00 : Détente
23H10 : Fin des émissions

N.B.: Cette grille des programmes est restée en vigueur jusque juin 1986.

****

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE